P
L 2
N

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

VOL. 7

SIEBENTER JAHRGANG

1905.

373 L

532926
25. 1. 52

HELSINGFORS,
AKTIEBOLAGET HANDELSTRYCKERIET,
1906.

PB
5
N43
fg. 7-9

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite.

Bohnhof, Anna, Byron Literature 18
Lindfors, Augusta, Sur la méthode de l'enseignement des langues modernes 1 u 67
Långfors, Artur, Une paraphrase anonyme de l' Ave Maria en ancien français 117
Palander, Hugo, Volksetymologische Umbildungen im Englischen . . 125
Uschakoff, I., Die Einteilung der neuhochdeutschen starken Verben . . 141
Wallensköld, A., La simplification de l'ortographe française 41
» » , Contribution à l'enseignement des verbes irréguliers en français 155
Wasenius, M., Die Übersetzung aus der Muttersprache 10

II. Besprechungen.

Andersin, Hanna, Helppotajuinen Englannin kielen opas *(U. Lindelöf)* . 33
Bohnhof, Anna, Modern english Reader II, *(U. L.)* 161
Brunot, Ferdinand, Histoire de la langue française des origines à 1900. Tome I *(A. Wallensköld)* 109
Collection Teubner. Molière, l'Avare, Comédie. Publieé par *Henri Bornecque (A. v. K.)* 55
Gartner, Theodor, Darstellung der rumänischen Sprache *(A. Wallensköld)* . 34
Grandgent, C. H., An Outline of the Phonology and Morphology of Old Provençal *(A. Wallensköld)* 131
Herrig, L., British Classical Authors, with biographical notices, edited by *Max Förster (U. Lindelöf)* 31
Lindelöfin ja *Öhquistin* Saksan kielioppi Suomenkielisiä oppilaitoksia varten suomentanut ja muodostellut *Axel Rosendahl.* 3. Aufl., *(Edwin Hagfors)* 158
Nyrop, Kr., Gaston Paris og Dietz *(A. Wallensköld)* 30
Rosendahl, Axel, s. *Lindelöfin* ja *Öhquistin* Saksan kielioppi.
Schück, H., Studier i nordisk litteratur- och religionshistoria *(J. Poirot)* 127
Skandinavisk månadsrevy för undervisning i de tre hufvudspråken (tyska, engelska, franska), N:rn 1. 2. 3. 4 *(Hugo Palander)* 162
Studier i modern språkvetenskap, utgifna af Nyfilologiska sällskapet i Stockholm. III. *(W. Söderhjelm)* 88
Zilliacus, Emil, Den nyare franska poesin och antiken *(J. Poirot)* . . 93

III. Zeitschriften-Rundschau.

Seite.

Die Neueren Sprachen, Bd. XII, Heft 9. Bd. XIII, Hefte 1—3 (*M. W.*) . 114
» » » Bd. XIII, Hefte 5—7 (*M. W.*) 163
Zeitschrift für den deutschen Unterricht, Jahrg. 19, Heft 2 (*M. W.*) . . 114
» » » » » Jahrg. 19, Hefte 6. 11 (*M. W.*) 164
Zeitschrift für deutsche Wortforschung, Bd. VI, Hefte 3—4 (*H. P.*) . . 113
Zeitschrift für romanische Philologie, Bd. XXIX, Heft 5 (*A. W.*) . . . 164

IV. Nachrichten über die Tätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins . . . . . 36, 59, 136 u. 165
Jahresbericht für das akademische Jahr 1904—1905 134
Bericht der Revisoren 39

V. Eingesandte Literatur.

Walter, Der Gebrauch der Fremdsprache bei der Lektüre in den Oberklassen 40

Akademisk Foreningsblad N:rn 1. 2. 4; *Bieger,* das Nibelungenlied; *Collection Teubner: Bornecque,* Molière, l'Avare; *Graesers Schulausgaben: Prosch* u. *Wiedenhofer,* Die deutsche Heldensage (5. Aufl.); *Hofmann,* Kleines Handbuch für den deutschen Unterricht (2. Aufl.); *Le Maitre Phonétique* N:rn 1. 2/3; *Michel,* Sprachübungen; *Michel* u. *Stephan,* Lehrplan für Sprachübungen; *Modern Language Notes* XIX u. XX, N:rn 1. 2. 3. 4. 5; *Polle,* Wie denkt das Volk über die Sprache (3. Aufl. von *Weise*); *Scandinavië-Nederland* Nr. 1; *Schmieder,* Der Aufsatzunterricht auf psychologischer Grundlage; *Viëtor,* Die Aussprache des Schriftdeutschen (6. Aufl.); *Virittäjä* N:rn 1. 2. 3; *Weise,* Musterstücke deutscher Prosa (2. Aufl.) 63

Spiers, French Vocabularies for Repetition (8-d ed.) 115

Aim and principles of the International Phonetic Association; Exposé des principes de l'association phonétique internationale; Grojean, Notes sur quelques jurons français; *Grojean,* La litterature wallonne; *Grojean,* Sainte-Beuve à Liège; *Publications of the Modern Language Association of America. XIII; Scandinavië-Nederland* N:rn 2. 3. 4.; *Skandinavisk Månadsrevy* N:rn 1. 2. 3; *Virittäjä* N:rn 4/5, 6 138

Modern Language Notes XX, 6. 7; Menendez Pidal, Manual elemental de gramática histórica española (2. Aufl.); *Scandinavië-Nederland* N:rn 5. 6; *Skandinavisk Månadsrevy* N:r 4. 5.; *Tidskrift utgifven af Pedagogiska föreningen i Finland* N:rn 1. 2. 3/4. 5/6. 7; *Union,* bulletin mensuel des professeurs de langues vivantes N:rn 1—5; *L'Université de Paris,* Progr.; *Virittäjä* N:r 7 175

VI. Die schriftlichen Maturitätsproben . . . 56

VII. Mitteilungen . 40, 66, 115, 140 u. 176

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 1/2 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Lotsg. 2) zu senden. | 1905

Sur la méthode de l'enseignement des langues modernes.

Ayant fait l'automne dernier un court séjour en Suède, je voudrais communiquer les impressions que j'ai recueillies en étudiant l'enseignement des langues modernes au cours de visites dans quelques écoles privées de Stockholm et d'Uppsala. Ces impressions ne pouvant être que très superficielles, j'hésite beaucoup à en tirer des conclusions; en tout cas, s'il est possible que je me sois trompée, je me suis appliquée à être équitable dans mes appréciations.

En Suède on a la chance d'étudier les langues modernes à fond; le cours est parfois de trente à trente-sept leçons pour celle des langues modernes qui s'apprend la première. Un changement s'accomplit aujourd'hui dans les écoles de Suède au point de vue de l'enseignement des langues modernes, en ce que, désormais, l'allemand remplacera le français comme première langue. L'école privée suit l'école de l'État, mais il reste pourtant des écoles où les élèves peuvent, comme autrefois, choisir entre le français et l'allemand. Il y en a une où l'on a fait de l'anglais la langue fondamentale, comme étant la plus facile à apprendre. On exprimait souvent ses regrets que le français eût dû céder la place à l'allemand, et, d'après ce qu'on m'a dit, les sympathies romanes se sont le mieux conservées en Norrland et dans les environs de Stockholm. Je suis donc arrivée à temps pour me faire

une idée de ce qu'est un long cours de français et pour en envier les résultats.

Les écoles privées, jouissant d'une très grande liberté, restreinte seulement par la nécessité de préparer au baccalauréat ceux des élèves qui fréquentent les trois classes du gymnase (les rings), emploient les nouvelles méthodes plus que les autres. Le premier enseignement des langues modernes se communique presque toujours au moyen de la méthode naturelle, découverte vers 1880. Cette méthode naturelle, analytique-directe ou imitative, subit parfois quelques modifications: des traductions s'emploient par-ci par-là, mais je crois pouvoir constater que l'enthousiasme pour la méthode naturelle est toujours très grand, et que c'est grâce à cet enthousiasme que l'école privée compte un assez grand nombre de professeurs d'une habileté remarquable et quelquefois extraordinaire.

Le but qu'on se propose semble être d'abord d'enseigner à lire et à comprendre la langue lue et parlée, ainsi qu'à faire parler un peu les élèves eux-mêmes. Dans une leçon de lecture d'après la méthode naturelle, le texte est expliqué presque sans traduction. La signification d'un mot inconnu est donnée par des synonymes, par des définitions ou bien par l'emploi de phrases où il entre, et j'ai eu l'occasion d'admirer plus d'une fois l'ingéniosité du professeur, lorsqu'il s'agit de faire comprendre la chose inconnue par le peu de mots au service des élèves. Les petits ont pour tâche quelques lignes dans leurs livres avec la recommandation de se préparer «à répondre à toutes les questions». Les grands sont enseignés de la même manière, au moins pour une partie de la leçon. Si celle-ci n'est pas parcourue en entier, les élèves sont priés de préparer le reste à la maison à l'aide de leurs dictionnaires. Il arrive peut-être quelquefois que de petites leçons soient apprises par cœur, mais il n'y a pas à craindre que cela se fasse machinalement, puisqu'il s'agit de répondre aux questions. Quelquefois on est prié tout simplement d'apprendre par cœur. Un directeur d'école me disait qu'il serait bon d'apprendre ainsi tout le livre de lecture. Pour s'assurer que les élèves ont bien appris leurs

leçons, les professeurs font alterner les questions et les réponses avec des récitations ou des résumés. Ceux-ci, quelquefois très longs, sont faits par un ou deux élèves, et un troisième écrit le sien sur le tableau noir, où il est immédiatement corrigé. Il arrive qu'une partie de la tâche préparée soit traduite, mais alors les élèves ferment leurs livres et traduisent chacun quelques lignes, lues par le professeur. A ce que j'ai pu voir, le texte est traité strictement selon la méthode. Il s'agit avant tout d'aider les élèves à entendre, à reconnaître et à imiter. La langue elle-même semble être le seul et unique objet de l'enseignement. Jamais (je parle seulement de mes expériences) une excursion dans les environs, pas de notices historiques ou géographiques, jamais une réflexion sur le sujet. Ce sont des choses qu'on réserve pour des occasions spéciales. Il y a des livres de lecture pleins de descriptions géographiques ou de chapitres d'histoire. On donne quelquefois à un élève à préparer une conférence. J'en ai entendu faire une, en anglais, sur les caps de la côte d'Angleterre, et l'on m'a dit que ces sortes de devoirs ne sont pas rares. En somme, une leçon de lecture se passe fort tranquillement; le texte est plutôt ce que nous appellerions facile, en tenant compte du temps dont dispose l'enseignement des langues modernes. Les Suédois parlent lentement, et les professeurs parlent la langue étrangère plus lentement encore, comme on est obligé de le faire quand on s'adresse aux élèves. Ceux-ci ont tout le temps de trouver leurs réponses. On a une impression de sérieux et de solidité.

Une des écoles privées de Stockholm a un programme un peu différent des autres. C'est là que j'ai eu l'occasion d'étudier la méthode naturelle sans modifications. C'est aussi la seule école où, à ce que je sache, la grammaire soit enseignée dans la langue étrangère. Les expériences tentées ailleurs dans ce sens ont été vite interrompues. On m'a dit partout que la grammaire, étant une chose très abstraite, est difficile à apprendre même dans la langue maternelle. Les tentatives isolées que j'ai eu l'occasion d'observer ne m'ont pas semblé très réussies.

Pour en revenir à l'école qui applique la méthode pure, on y emploie pour le français et pour l'allemand un livre qui paraît être fort goûté dans les écoles privées de Suède. C'est *Dent's First French Book*, adapté à l'usage des écoliers *anglais* par Rippman. La première moitié de ce livre contient des leçons de choses. On y trouve d'abord des mots et des phrases, de temps en temps réunis de manière à composer les différentes parties d'une description du premier des tableaux Hölzel, représentant un village au printemps. Les trois autres tableaux, l'été, l'automne et l'hiver, sont décrits ensuite de manière à rassembler les éléments de l'étymologie. Des morceaux qui sont de vraies descriptions sont entrecoupés de questionnaires, de répétitions de mots, de thèmes, d'exercices de conjugaison, etc. Les leçons de choses continuent jusqu'à la leçon 80, toujours plus complètes et plus intéressantes. Ensuite on donne une courte grammaire en douze pages, des exercices de grammaire, tels qu'on les trouve dans tous les livres français de grammaire: des terminaisons à ajouter, des parties de phrases à compléter, etc. A la fin se trouvent: un vocabulaire alphabétique, la liste de mots qui forment chacun une partie d'une phrase complète sans traduction, la transcription phonétique des trente-six premières leçons, des exercices d'orthographe, quelques chants avec la musique, et enfin quatre petites reproductions des tableaux Hölzel. Ce livre de Dent-Rippman est vivement recommandé, et je crois que ceux-là mêmes qui préfèrent des morceaux du genre narratif dans le premier livre de lecture trouveraient leur compte à le consulter. Le second livre de Dent, qui contient, outre des leçons de choses, une histoire d'enfant, serait peut-être d'une plus grande utilité encore. Quant à l'enseignement selon la méthode naturelle dans cette école, ce qui frappait le plus, c'était la rapidité à laquelle on arrivait. On parlait vite, très vite, même quand les élèves donnaient leurs réponses en chœur. L'accent, qui semble offrir des difficultés aux Suédois, était l'objet d'un soin spécial. Dans une leçon où l'on examinait une des premières leçons de Dent, les questions pleuvaient, et les réponses se donnaient avec une

rapidité inouïe. Il semblait que le maître voulût atteindre l'idéal qui paraît avoir été celui des premiers réformateurs, c'est à dire de faire penser en français ou en allemand. Ce qui est certain, c'est qu'on était empêché de penser en suédois. Pendant dix minutes, on s'exerçait à la conjugaison la plus élémentaire. A une question du professeur, l'élève répond à la première personne; le professeur désigne le voisin, la réponse est donnée à la troisième personne du singulier; il désigne deux autres élèves, le premier élève répond à la troisième du pluriel, et les deux voisins, à la première, etc. Le professeur exécute quelque chose, même procédé avec quelques variations. Toute la classe répète ce qu'on vient de dire et, même alors, on essaye de trouver l'accent français. Lorsque deux élèves vont au tableau noir, ils racontent ce qu'ils font, de même quand ils retournent à leurs places. Cette méthode s'emploie, je le sais, chez nous aussi, avec plus ou moins de succès, mais je n'avais jamais imaginé qu'on pût atteindre à une telle vélocité. Je me rappelle à ce sujet qu'on a discuté une fois, dans notre Société néo-philologique, la question du surmenage par la méthode naturelle. Dans l'école dont je parle, les élèves se reposaient en exécutant des chants en langue étrangère.

Dans les classes supérieures, la méthode ressemblait davantage à celle que j'avais vu employer dans d'autres écoles privées. Les élèves parlaient plus lentement, les réponses étant plus individuelles et toujours assez longues. Le directeur de l'école me disait que, selon lui, le premier but de l'enseignement des langues modernes était d'apprendre à parler et que ce but était atteint. Les élèves avaient eu l'occasion de le prouver plusieurs fois, quand on avait eu des visites d'étrangers. La lecture n'était point négligée, car on prépare au baccalauréat, qui se passe comme chez nous, avec une traduction orale suivant une traduction écrite. Par la méthode naturelle on apprenait à parler, et l'on apprenait à comprendre son livre en même temps.

J'avais entendu prononcer à ce sujet des jugements très différents. Les uns disaient qu'on faisait trop parler les en-

fants. Il valait mieux soigner l'éducation littéraire et lire avec eux des ouvrages de valeur, la plupart des élèves n'ayant jamais à prononcer une phrase de français après avoir quitté l'école. Les autres se plaignaient qu'on ne pût en général «faire parler les messieurs qui enseignent dans les classes supérieures». Je ne crois pas que les élèves doivent avoir de grandes chances de savoir parler avec des étrangers, même s'ils ont appris les langues étrangères selon la méthode naturelle, et je ne crois pas non plus que ce soit là le but que se proposent les pédagogues en général, quelle que soit la vogue dont jouit cette méthode auprès du grand public. Quoi qu'il en soit, le premier but est atteint: les élèves sont accoutumés à la langue lue et parlée au point que le cours de grammaire doit être appris assez facilement, et qu'il doit devenir ce que les réformateurs voulaient en faire, «une constatation de l'usage», et par conséquent, un vrai secours pour la traduction par écrit.

Comme je devais m'occuper avant tout de la lecture, j'ai eu très peu de temps à consacrer au reste. Le cours de grammaire m'a paru fort long en général. On donnait une foule de règles, et quelquefois on se contentait d'indiquer une règle que les élèves n'avaient jamais vue auparavant, mais dont ils avaient besoin pour un ouvrage écrit. Ils paraissaient, certes, très peu gâtés au point de vue des explications. Quand j'exprimai mon étonnement de ce cours de grammaire copieux, j'appris qu'on avait eu peur pendant quelque temps de donner trop de grammaire, mais qu'il y avait eu réaction: à mon sens une réaction un peu forte. On disait aussi que dans les classes supérieures les soins principaux étaient apportés à la grammaire et à la traduction du suédois en français, et que les élèves perdaient un peu de leur habileté à la conversation, acquise dans les classes inférieures. Même quand il s'agit de la langue fondamentale, qui dispose d'un nombre de leçons qui paraîtrait chez nous très suffisant, la dernière classe de l'école, qui généralement n'est pas fréquentée par les élèves du gymnase, devient souvent le seul refuge des études littéraires et esthétiques. Presque tous les maîtres par-

laient du dressage au baccalauréat, quelques-uns avec indignation. Il employaient des livres plus ou moins gros pour les exercices de traduction, et se plaignaient de ce que tout ce labeur ne donne qu'un résultat très peu satisfaisant. Je n'ai pas vu de traductions écrites, de sorte que je ne puis comparer l'habileté des élèves suédois à celle des nôtres, mais on doit avoir en Suède d'autres exigences que chez nous pour la correction, car, après un cours aussi long et après une lecture aussi soignée, les élèves doivent faire des progrès considérables. Pourtant il y a mécontentement, on parle de misérable mosaïque, de manque d'instinct pour l'essence de la langue étrangère, etc., tout comme chez nous.

On prend pourtant des mesures spéciales, propres à faciliter l'étude des langues étrangères. Dans beaucoup de publications d'écoles privées, j'ai vu qu'on fait lire des œuvres en langue étrangère pendant les vacances. On introduit en outre, dans le plan des leçons, des changements qui doivent influer avantageusement sur l'enseignement des langues. Pendant quelque temps, une branche peut disposer de tout le nombre des leçons accordées à une autre, et il se trouve que les élèves font ainsi des progrès plus grands, même si, au bout de ce temps, ils interrompent, pour une semaine ou deux, l'étude de cette branche pour se consacrer à une autre.

Si, malgré tout, les élèves n'apprennent pas à bien écrire, on pourrait se demander, si la connaissance d'une langue étrangère peut s'acquérir par des exercices de traduction, si des traductions, avec tout ce qu'elles comportent: un cours de grammaire quelquefois exagéré et l'emploi du dictionnaire, ne sont pas plutôt un empêchement, quand on les emploie, avant que les élèves soient très avancés. Les pédagogues suédois, comme les nôtres, ont pensé à des réformes dans la manière de contrôler les connaissances des élèves. Je me demande s'il serait bon de remplacer la traduction par écrit actuelle par une traduction de la langue étrangère en langue maternelle. En conservant la traduction orale, cela ferait une double traduction en langue maternelle, et ôterait

aux leçons de français bien des moments précieux pour les consacrer à la langue maternelle.

Je proposerais au contraire de continuer dans la voie qu'on a choisie pour les commencements, et de placer la lecture au centre de l'enseignement des langues modernes: qu'on apprenne à bien comprendre le texte, même à l'entendre lire et qu'on apprenne à imiter par écrit ce qu'on a lu ou entendu lire. Au lieu de ces traductions du suédois en français, qui sont si ennuyeuses et qui ne réussissent jamais, il y aurait: des réponses écrites à des questions écrites, des phrases composées par les élèves et qui seraient en même temps des exercices de grammaire, des dictées et des reproductions. Plus tard viendraient les résumés, quand les élèves auraient appris la grammaire, et l'on finirait par leur faire écrire quelques lettres. L'examen consisterait en un résumé par écrit d'une petite histoire que les élèves auraient entendu lire une ou deux fois. Pas de dictionnaire de tout le temps, tout au plus une liste de mots sans traduction, pour l'orthographe. On éviterait ainsi le contact continuel de la langue maternelle, qui sera toujours la plus puissante, parce qu'elle est toujours présente à l'esprit de l'enfant. On a beaucoup défendu les traductions en français, en allemand, etc., les jugeant très propres à exercer l'élève à observer, à comparer, et capables de développer chez lui, au moyen de cette comparaison, le sentiment de la langue étrangère. Je ne saurais voir l'utilité de la comparaison qu'on fait faire aux élèves, avant qu'ils aient eu l'occasion de prendre aussi un peu connaissance de l'autre terme de comparaison, qui est la langue étrangère. Il me semble qu'un cours d'école ne serait pas de trop pour atteindre ce but, et je crois qu'ainsi préparés, les élèves feraient de meilleures traductions plus tard comme étudiants, et comprendraient un peu mieux les cours qu'on leur fait en français.

La méthode actuelle a de graves inconvénients. Le texte en langue maternelle, souvent accommodé pour la traduction en français, en porte l'empreinte à un degré effrayant. L'élève est souvent invité à contempler une double caricature

au lieu d'avoir sous les yeux les modèles d'une langue où l'on sait écrire. (Je parle tout le temps de la traduction française; il se peut que la traduction soit le moyen par excellence pour apprendre à écrire en allemand.) On dira que les imitations, les résumés, etc. ne seront pas non plus des chefs-d'œuvre. Ils seront au moins l'image exacte des connaissances de l'élève, et pour ce qui est de chefs-d'œuvre, on doit se rappeler qu'on se contente de très peu de chose en fait de style, quand il s'agit de la langue maternelle. On éviterait aussi le dictionnaire, qui est, à mon gré, le plus grand obstacle au développement de l'instinct de la langue. L'acquisition du vocabulaire, résultat de la lecture dans les classes inférieures, est réduite et peu à peu absorbée par le dictionnaire, qu'on consulte à tout propos. Le dictionnaire donne peut-être, à qui sait chercher, une tournure de phrase ou un gallicisme, placés souvent par hasard au bon endroit, mais transportés aussi du dictionnaire dans le brouillon, où ils ne sont peut-être ni reconnus ni compris par le traducteur lui-même quelques jours après. En faisant travailler par imitation, on ne saurait se passer de lecture, comme il arrive parfois, si l'on a très peu de leçons dans la classe des étudiants. Les petits élèves, j'en suis sûre, font avec plus de joie les travaux qui ont pour fond une série d'idées qui occupent un peu leur imagination, et qui leur permettent quelquefois de montrer quelque chose de leur façon, et les grands, il me semble, comprendront les avantages d'une lecture attentive.

Donc, au lieu des deux méthodes, que je ne saurais m'empêcher d'appeler contradictoires, c'est à dire la méthode naturelle pour la lecture et l'ancienne pour les travaux écrits, en employer une seule, la méthode naturelle, et obtenir, non des résultats surprenants — je ne connais que trop les limites de l'enseignement —, mais un travail procurant plus de plaisir et exerçant mieux l'intelligence.

Augusta Lindfors.

Die Übersetzung aus der Muttersprache.

Welcher Lehrer der modernen Sprachen bei uns hat wohl nicht den Druck der Übersetzungsdressur empfunden, der die Schüler, der schriftlichen Maturitätsprüfungen wegen, unterworfen werden müssen. Unter unseren Sprachlehrern ist die Klage allgemein, dass das gegenwärtig unvermeidliche Trainiren in Hinübersetzen ein Hindernis, ein Unglück für den Sprachunterricht ist. Der Gewinn an Kenntnissen, den die Schüler durch solche Übersetzungsübungen erwerben, steht in keinem billigen Verhältnis zu der Zeit und Mühe, die dafür geopfert werden. Die Wurzel des Übels liegt, wie gesagt, in der Maturitätsprüfung. Auch in Schweden, wo ja die endgültige Maturitätsprüfung von derselben Art ist wie bei uns, wird dieselbe Unzufriedenheit laut. Da nun überhaupt eine grosse Übereinstimmung in der Verurteilung des gegenwärtigen Systems zu herrschen scheint, so muss man wohl auch annehmen, dass darin etwas Verkehrtes liegt und dass eine Reform der Maturitätsprüfung erforderlich wäre, die auf den ganzen Sprachunterricht in den Schulen vorteilhaft wirken würde. Diese Reformfrage wurde auch voriges Semester im Neuphilologischen Verein diskutirt. Dass eine Reform notwendig ist, darin stimmten alle überein, doch hielt man den jetzigen Zeitpunkt für nicht geeignet, zuständigen Orts um Veränderung der schriftlichen modernsprachlichen Prüfungen im Abiturientenexamen zu bitten. Die Verhältnisse des Landes sind heutzutage derart, dass ein Reformvorschlag, der eine Veränderung der Universitätsstatuten zur Folge haben müsste, als nicht wohlbedacht anzusehen ist. Diese Reform könnte andere heraufbeschwören, die nicht willkommen wären. Und dabei blieb es.

Doch gäbe es vielleicht Mittel, die Herrschaft der Hinübersetzungen zu begrenzen auch ohne irgend eine Veränderung, bezw. Verbesserung der Universitätsstatuten. Vieles hängt schon von dem Text der schriftlichen Maturitätsprüfung ab. Ein zweckmässigerer Sprachunterricht wird nur befördert, wenn der Lehrer ihn mit dem Bewusstsein betreiben kann, dass die entscheidende Übersetzungsaufgabe nicht voller hinterlistiger

Fallen und »Hauptschwierigkeiten» ist, sondern nur den Zweck hat zu zeigen, ob die Schüler die fremde Sprache überhaupt zu behandeln verstehen. Es wäre nicht übel, wenn man einmal ein Verzeichnis der Fallen hätte, die in dieser Übersetzung nicht sollten vorkommen dürfen. Willig giebt man zu, dass die schriftlichen Maturitätsprüfungen der letzten Jahre sehr verdienstvoll gewesen sind und eben den Ansprüchen entsprechen, die man an dieselben stellen möchte. Dies verhindert aber nicht, dass alle möglichen »Schwierigkeiten» auch fernerhin eingepaukt werden müssen, was dem Unterricht nur zum Schaden gereicht.

Indes sollte der Schulunterricht nicht zu viel Rücksicht auf die Maturitätsprüfung nehmen, im Gegenteil er muss seinerseits versuchen, sich so viel wie möglich von dem Zwange derselben zu befreien. Prinzipiell stimmen wohl fast alle darin überein, dass die Hinübersetzungen in grösserer Ausdehnung für den Unterricht nachteilig sind. Es fragt sich also:

Wie sollen die Übersetzungsübungen aus der Muttersprache in die fremde Sprache bei uns am besten angeordnet und betrieben werden, so dass die Schüler die Maturitätsprüfung gut bestehen können, ohne dass diese Übungen zu sehr den übrigen Sprachunterricht wie auch seine eigentliche Aufgabe beeinträchtigen, den Schülern die Fähigkeit beizubringen, fremdsprachlichen Text gut zu verstehen, sich die fremde Sprache überhaupt praktisch anzueignen?

Die Antwort auf diese Frage ist keineswegs leicht zu geben. Ich bin auch weit davon entfernt zu glauben, die beste Lösung gefunden zu haben. Wünschenswert wäre, dass auch andere Lehrer der modernen Sprachen auftreten möchten, um sich darüber zu äussern.

Wie viel Zeit soll man nun den betreffenden Übersetzungen widmen? Nach angestellter Berechnung dürfte man schwerlich in unseren Reallyceen mit ihren 18, bezw. 21 deutschen Stunden wöchentlich auf 6—7 Jahre verteilt — nur das Deutsche wird hier in Betracht gezogen — mit weniger als 30 % von der zu Gebote stehenden Zeit auskommen können. Die Sache möchte ich dann ungefähr folgender Weise anord-

nen. Während der zwei ersten Jahre brauchten Hinübersetzungen überhaupt gar nicht vorzukommen, wenn nicht in der Form von kurzen, einfachen, mündlichen Beispielen, um die Formen und Regeln einzuprägen, die eben eingeübt werden. Auf dieser Stufe erreicht man, meiner Ansicht nach, ein besseres Resultat, grössere Sicherheit in den Formen durch die jetzt allgemein angewandte Methode mit Umgestaltungen und Umbildungen deutscher Sätze.

Erst mit dem zweiten, bezw. dritten Jahre, wenn die Schüler schon einen gewissen Wortvorrat gesammelt und die Formen beherrschen, können die Übersetzungen aus der Muttersprache beginnen. Mündliche Übungen müssen natürlich den schriftlichen vorangehen. Die Kunst zu übersetzen ist schwer, und die Schüler bedürfen im Anfang der unmittelbaren Anleitung des Lehrers. Oft liefern sie ja eine ganz untaugliche Arbeit, eine Übersetzung voller Fehler, die aber keinen Schaden stiften, da sie ja sogleich verbessert und erklärt werden. Um übrigens eine allzu fehlerhafte Übersetzung zu vermeiden, ist es ratsam, anfangs nur die Bedeutung der einzelnen Wörter des zuübersetzenden Stückes als Aufgabe zu verlangen; die Übersetzung selbst wird in der Klasse vorbereitet und gemacht. In der folgenden Grammatik- und Übersetzungsstunde verlangt man, dass die Schüler dasselbe Stück als s. g. alte Aufgabe richtig und geläufig übersetzen können.

Wenn die schriftlichen Übersetzungen zuerst beginnen, findet man wohl unbedingt den zweckmässigsten Text dazu in dem in der Schule eingeführten deutschen Lesebuche, aus welchem die Schüler ein Stück zum Vorbereiten bekommen. Die Vorteile eines solchen Textes liegen auf der Hand; vor allem mag hervorgehoben werden, dass das Wörterbuch dadurch noch für einige Zeit vermieden wird. Schon bei der Lektüre des deutschen Textes in der Klasse sollen die Schüler auf die Wörter und Ausdrücke aufmerksam gemacht werden, welche die spätere Hinübersetzung enthalten wird. Diese erweist sich nun sogar als ein gutes Mittel den Wortvorrat der Schüler zu bereichern, besonders wenn unter den zur Übersetzung gegebenen Aufgaben eine gewisse Kontinuität

herrscht, d. h. wenn gewisse Wörter, Ausdrücke, Konstruktionen sich widerholen, bis sie ins Bewusstsein so eingedrungen sind, dass sie nicht mehr verloren gehen. Eine nicht leichte Kunst der Pädagogik ist es ja, den Unterricht so zu betreiben, dass die Schüler nicht vergessen, was sie einmal gelernt. Unaufhörliche Repetition ist eine Notwendigkeit, um ihnen einen guten, festen Wortvorrat beizubringen. Es scheint mir, als ob die Übersetzungen dieser Art in ganz wesentlichem Grade dazu beitragen, die Sammlung gewöhnlicher, guter Ausdrücke zu vermehren, die für die Schüler später von unzweifelhaftem praktischem Nutzen sein können. Es liegt keine Gefahr vor, dass diese Übersetzungen zu leicht, dass sie nur etwas aus dem Gedächtnis niedergeschriebenes Auswendiggelerntes werden; es giebt ja Mittel die Aufgabe derart zu formen, dass dies nicht der Fall ist. Von den Übersetzungsübungen, die ich während meiner Tätigkeit als Lehrer veranstaltet, haben diese unbedingt die Sprachkenntnisse der Schüler am besten befördert.

Sobald sie das Wörterbuch in die Hand bekommen, stellt sich die Sache ganz anders; das mechanische Durchblättern desselben, das Nachschlagen von Wörtern bereichert die lebendige Sprachkenntnis nicht. Die Übersetzung mit dem Wörterbuche wird zu einer Kopierarbeit, bei welcher der Schüler das eben nachgeschlagene Wort und den gefundenen Ausdruck vergisst, sobald er ihn ins Heft geschrieben hat. Ebenso sehr wie die Schüler durch die dem Lesebuche entnommenen Übersetzungsaufgaben sich daran gewöhnen müssen, sich auf ihr Gedächtnis zu verlassen und sich nur ihrer eignen Sprachkenntnisse zu bedienen, ebenso sehr entwöhnen sie sich durch die Anwendung des Wörterbuchs dieses vernünftigen Prinzips. Auch möchte ich am liebsten nicht drei, sondern nur zwei Jahre, nur in den zwei höchsten Klassen, das Wörterbuch eingeführt sehen, nur als eine unmittelbare Vorbereitung zur Maturitätsprüfung. Allgemein scheint man das Wörterbuch zu verurteilen. Unzählig sind auch die Fälle, die man anführen könnte, um die Unfähigkeit zu illustriren, welche die Schüler bei der Anwendung desselben an den

Tag legen. Es ist ein ununterbrochenes Durchblättern, fast jedes Wort schlagen sie nach, sogar Wörter wie „und" müssen sie kontrolliren, um zu sehen, wie man „und" schreibt. Es ist, als hätten die jungen Skribenten früher kein Wort von der Sprache weder gehört noch gelernt. Das Gedächtnis für das Geschlecht der Wörter nimmt ab; man braucht sich ja gar nicht anzustrengen, das Geschlecht im Gedächtnis zu behalten, da es ja im Lexikon steht. Dem Lehrer ist es keine leichte Aufgabe, den Missbrauch des Wörterbuches zu hintertreiben, dem die Schüler so oft heimfallen. Obendrein bemächtigt sich ihrer bei der Wortwahl ein grosser Mangel an Kritik; sie haben eine ganz ausgeprägte Vorliebe für die eigentümlichen Wörter, trotz aller Warnungen und Ermahnungen, sich an die bekannten Ausdrücke zu halten. Man könnte eine ganze Sammlung von „Übersetzungsblüten" zusammenstellen, die von einer fast unglaublichen Gedankenlosigkeit zeugen, wie z. B. der christliche Thron (statt Glaube = schwed. tron), unter den Reisenden war eine Pustel (statt Finländer = schwed. finne), um nur einiges aus der eignen Praxis anzuführen. Diese und ähnliche Fälle zeigen wie mechanisch und ohne Urteil das Nachschlagen von Wörtern geschieht, und wie wenig Nutzen die Schüler in der Tat davon haben. Irgend ein Patentmittel gegen unvernünftigen Gebrauch des Lexikons giebt es leider nicht, sondern muss man sich wohl damit begnügen, die Schüler nur auf einige allgemeine Gesichtspunkte aufmerksam zu machen, sie vor Dummheiten zu warnen und im übrigen — zu resigniren, da nun einmal das Wörterbuch angewendet werden muss. Wenn sie nun aber einmal eine Übersetzung mit Hilfe des Lexikons gemacht, dann müssten sie wenigstens dieselbe nachher auswendig lernen. Das verursacht ihnen wenig Mühe, und also können sie dadurch auch praktisch irgend einen Nutzen davon haben.

Von einer wesentlichen Bedeutung ist natürlich die Art des Textes, der den Schülern zur Übersetzung vorgelegt wird. Selbstverständlich muss der Text in einer klaren, fehlerfreien und natürlichen Sprache abgefasst, nicht durch „Schwierig-

keiten“ verworren gemacht und verdorben sein, und keine allzu ungewöhnlichen Wörter enthalten. Trotzdem ich — wie auch aus dem oben gesagten hervorgeht — keine übertriebenen Vorstellungen der Bereicherung hege, welche der Wortvorrat des Schülers durch die Übersetzung mit dem Lexikon erfährt — im Gegenteil —, so gebe ich zu, dass sie ein Mittel sein kann, ihnen gewöhnlichere, halb bekannte Wörter ins Gedächtnis einzuprägen. Anderseits ist es sonderbar, wie leicht die Schüler nach besonders ungewöhnlichen Wörtern greifen, Wörtern, mit welchen sie gar nichts anzufangen wissen und die sie gern vergessen könnten. In dem schwedischen Texte kam einmal das Wort d o n a (Dohne) vor. Was ist »dona»? Keiner in der Klasse weiss es. Aber das Wort Dohne haben fast alle für ihr ganzes Leben gelernt und vergessen es nie.

Verschiedene Ansichten haben sich geltend gemacht, ob es zweckmässig wäre s. g. freistehende Sätze bei der Übersetzung anzuwenden oder nicht. Auch diese Frage hängt wohl von der jeweiligen Stufe ab, auf welcher die Schüler sich befinden. So scheint es mir, als ob auf der unteren Stufe einfache freistehende Sätze, welche unmittelbare, so zu sagen nackte Beispiele der eben mündlich eingeübten Regeln der Grammatik sind, gut am Platze wären. Ehe noch die Schüler die Fähigkeit und Geschicktheit erreicht, ohne Schwierigkeit die grammatischen Erscheinungen in einem zusammenhängenden Texte aufzufinden, dürfte es wohl nur zu ihrem Vorteil sein, sie daran zu gewöhnen, die Regeln, und zwar die der Syntax, auf ganz einfache Fälle anzuwenden. Auf der unteren Stufe könnte die Übersetzungsaufgabe in zwei Teile zerfallen, in einen ganz kurzen systematisch grammatikalischen Teil, und in einen längeren Teil, der zusammenhängende Sätze bildete. Die Fälle, die im systematischen Teil vorgekommen sind, werden dann das folgende Mal in den zusammenhängenden Teil eingeführt.

Noch einige Worte über die Texte, die uns in den Extemporaliebüchern zu Gebote stehen. Von den Übungsbüchern, die in unseren schwedischen Schulen für das Deutsche

angewandt werden, sind die von Öhquist, Löfgren, Calwagen und Frau Freudenthal die bekanntesten. Eben weil sie aber allgemein bekannt und erprobt sind, und ein jeder sich eine Auffassung darüber schon gebildet hat, will ich sie hier bei Seite lassen. Weniger bekannt sind aber vielleicht zwei vor einigen Jahren in Schweden erschienene Lehrbücher, „Tyska öfversättningsöfningar" von O. Hoppe (2. Aufl., 1900) und „Tyska öfversättningsöfningar" I. II. von E. Rodhe (1901). Sie enthalten, ein jedes, eine Sammlung von etwa 100 Stücken, die als ein willkommener Beitrag zu der manchmal geringen Auswahl von geeigneten und den Schülern unbekannten Übersetzungsaufgaben zu begrüssen sind. Irgend eine systematische Abteilung giebt es in ihnen nicht, obgleich einige der Stücke des Hoppe'schen Buches mit besonderer Rücksicht auf gewisse Kapitel der Grammatik gewählt zu sein scheinen. Zu jedem Stück gehören Noten mit Wörtern, welche das von demselben Verfasser herausgegebene Wörterbuch ergänzen. Besonders gefällt mir der Inhalt der Stücke, die zum grössten Teil Anekdoten und Erzählungen aus der älteren und neueren Geschichte Deutschlands bestehen. Der Inhalt der bei der Übersetzung anzuwendenden Stücke ist keineswegs gleichgültig, und das Prinzip, dass die Schüler beim Sprachunterricht auch irgend eine Vorstellung von dem Lande und Volke, dessen Sprache sie lernen, bekommen sollten, könnte wohl auch in Bezug auf die Übersetzungsaufgaben beobachtet werden. Weshalb z. B. nicht versuchen durch dieselben den Schülern in Augenblicksbildern einen kleinen konsequent durchgeführten Kursus der deutschen Litteraturgeschichte beizubringen? Viele, vielleicht die meisten, würden zu den in dieser Weise geboteten Kenntnissen sonst nie gelangen. Und es würde nicht alles auf steinigen Boden fallen, sondern doch einiges auch Früchte tragen, das habe ich durch frühere Schüler konstatiren können. So z. B. hat mir einer erzählt, sein allerdings schon vorhandenes Interesse für die deutsche Litteraturgeschichte habe durch die kleinen Übersetzungsstückchen litterarhistorischen Inhalts, die in der Schule dann und wann vorzukommen pflegten, neue Nahrung empfangen. In

dem Übungsbuch von Öhquist findet man ja auch mehrere Stücke über Lessing, Schiller, Grillparzer, Keller u. a., aber sporadisch, nach einem ganz anderen Plane zusammengestellt.

Das Buch von Rodhe enthält u. a. eine grosse Anzahl von Briefen. Einen besonderen Wert besitzt dieses Buch durch ein ganz vorzügliches Wörterverzeichnis mit verschiedenen Vorschlägen für die Übersetzung.

Noch ein Übungsbuch mag in diesem Zusammenhange erwähnt werden, nämlich „Tyska stilöfningar" herausgeg. von A. Johannson, Stockholm 1898. Das Buch ist eigentlich für Studirende zusammengestellt, und die Stücke sind in der Schule wenig anwendbar; den Lehrern aber ist es eine wahre Fundgrube durch die Übersetzungen ins Deutsche, durch die Bemerkungen und Beobachtungen über die deutsche Sprache, welche jedem Stücke folgen. Besondere Aufmerksamkeit widmet der Verf. den deutschen Synonymen. Die Stücke sind aus den verschiedensten Gebieten gewählt, aus Romanen, Zeitschrifts- und Zeitungsaufsätzen verschiedener Art, aus Statuten u. s. w., in der Absicht „dem Benutzer des Buches die Gelegenheit zu geben, sich in der Idiomatik und Phraseologie der verschiedensten Stilarten der deutschen Sprache zu üben".

Zuletzt will ich noch einmal betonen, dass die Gesichtspunkte, die ich hier angeführt, nur mit Rücksicht auf die bestehenden Verhältnisse Geltung beanspruchen, d. h. mit Rücksicht auf die Tatsache, dass eine schriftliche Übersetzung in die fremde Sprache im Abiturientenexamen verlangt wird und also dem Schulunterricht den Zwang auferlegt, schriftliche Übersetzungsübungen mit einem gewissen Hochdruck zu betreiben.

M. Wasenius.

Byron Literature.

Every nineteenth of April there appears in the Times an advertisement, which puts men in mind of that day in 1824, when the only thing to be said or heard was »Lord Byron is dead», and at the same time protests against his total exclusion from Westminster Abbey. — Yet of hardly any man the words of Shelley can be said with more truth: »It is a modest creed and yet Pleasant if one considers it, To own that death itself must be, Like all the rest, a mockery.»

There is always abundant reason to think of Byron. It is not very long ago that a definitive edition was completed, in which the fourth John Murray issued to the twentieth century the works of Lord Byron, which the second John Murray issued to the nineteenth. Is Byron still read, is a question which will be answered in the affirmative. Macaulay was surely wrong when he wrote of Byron: »to our children he will be merely a writer». Those writings — his letters and Don Juan — which most reveal the man himself, are precisely those, which interest us now. To the last Byron will be a fascinating trouble.

Byron persists strangely. He will not let himself be forgotten. When we look at the poetic gains of the last century in England, Byron is among those who stand foremost. His sweeping strength, that splendid and imperishable excellence, which »covers all his offences and outweighs all his defeats», is the excellence of sincerity and strength. The desperate struggle between good and evil in him was caused by his possessing the elemental, natural qualities in excess, whereby the innate higher qualities were constantly tortured and outraged. Byron gave a form to all the most advanced and far-seeing thoughts of his age. While all the old institutions and banalities were erected again, he remained convinced that their day was over, and that the breath of republicanism, a poor likeness of real freedom, must some day fill the nation's lungs and bring new light to their eyes. After

nearly a hundred years, how little of it has come true. There are still innumerable people who have not the smallest craving for freedom, who do not even understand what the word means. No wonder then, that they cannot look beyond his so-called immoral life into that exquisite suffering, which the struggle between his fiery passions and his nearly superhuman insight into the real value of things created. No wonder that his wife, devoid as she was of any sensibility, and cold as if she had lain on ice, should from beginning to end misunderstand him. He was not made for the everyday morality of marriage. He was a madman in his own sense of the word, as explained by Stanzas 42 and 43 in the third canto of Childe Harold:

> But Quiet to quick bosoms is a Hell,
> And there hath been thy bane; there is a fire
> And motion of the soul that will not dwell
> In its own narrow being, but aspire
> Beyond the fitting medium of desire;
> And, but once kindled, quenchless evermore,
> Preys upon high adventure, nor can tire
> Of aught but rest; a fever at the core,
> Fatal to him who bears, to all who ever bore.
>
> This makes the madmen, who have made men mad
> By their contagion; Conquerors and Kings,
> Founders of sects and systems, to whom add
> Sophists, Bards, Statesmen, all unquiet things
> Which stir too strongly the soul's secret springs,
> And are themselves the fools of those they fool;
> Envied, yet how unenviable! what stings
> Are theirs! One breast laid open were a school
> Which would unteach Mankind the lust to shine or rule.

Byron is a man who divides men. He sows the spirit of questioning and the courage of denying deep into the hearts of men, and without these nothing can be done. His

scorn of social selfishness has made such scorn easier of attainment and more to be dreaded. His independence makes independece attainable. Yet he combined strange infirmity of will with overpowering gusts of passion. He drifted indolently as long as drifting was possible and then acted impetuously in obedience to the uppermost influence. But there is an undercurrent of courage in his ideas about man and in his turbid feelings about the world and its welter of affairs, which awakens thought. Though he is no man's guide he will always have a hearing, now more than ever, when the world is »Byron-reif». — Men must feel his influence even in the remotest corner of the world, if not the poetic and literary influence, at least the influence of the man Byron the iconoclast.

It would require much minute study to state the degree of his influence on men of letters of our times, but the general tone in poetry may be directly or indirectly traced back to Byron — and the philosophers who influenced him.

We will here take a short, though necessarily incomplete, survey of the existing works about Byron, before speaking of the above-mentioned great editions of his works, which inspire this article.

In 1818, Byron, after a dinner at Venice, to which he had invited Sir Thomas Moore, and where the Countess Guiccioli acted as hostess, presented Moore with the MS. of his memoirs, with the stipulation, however, that they were not to be published till after his death. These memoirs reached back to 1816, the unhappy year, when his marriage was dissolved, and were finished in 1820 and then handed over to Moore. In 1821 the publisher Murray bought them for 2,000 guineas. They were burnt on the 17:th of May 1824, soon after the poet's death at the request of Byron's wife and sister and most of his friends, only Murray and Moore being against it. A vindication of Byron's character would have been more probable if they had been allowed to be published, as they treated just of the time, when the accusations against him were spread. Moore's pecuniary loss was

compensated by his being called to write Byron's biography and edit his letters and journals. In 1830 »Byron's Life, Letters and Journals» appeared. — Who was more fit for such a task than Moore, who, like most writers of his time, had got his side-shot in Byron's »English Bards and Scotch Reviewers», but whom a sincere friendship afterwards bound to Byron. Yet Moore treated the poet as he was often treated: when Byron was buried, Moore followed his corpse only through London. He and his two companions, Rogers and Campbell, »left the hearse as soon as it was off the stones». — In the evening Moore went to make a call and then went on to Vauxhall »with the girls; a most delicious night». Thus the man, who had moved the world profoundly, was not even honoured in his death by his nearest friends. Very few carriages followed him to Hucknall-Torkard, where the family vault received his remains.

The biography, written by a brother poet, does full justice to the great contemporary, while at the same time it is in itself a work of art. — In many instances it has been possible to correct Moore's statements, especially now that most of Byron's letters have been published. Yet Moore had the advantage of knowing the poet well, not only having met him often, but also having kept up a lively correspondence with him. This might be thought a drawback, as a too subjective judgment may have been the consequence of their intimacy, but Moore very cleverly evaded all difficulties. It is due to him that many of the most intimate facts about Byron were preserved to posterity. — The letters and journals, interspersed in the text, seem numerous enough, amounting to 561; when compared, however, with the great mass of material that has since been accumulated, they seem very few. Of course even Moore had access to many more letters than he published, but he rejected some because they lacked literary value, others because they did not bear on the subject of the biography, as he thought, and revealed too much of the man's faults. He chose too carefully, led in many instances by his regard for the still living members of the Byron family.

»Certain affairs of gallantry», he says »in which he had the reputation of being engaged, I have thought it right to suppress, also whatever passages in his journals and letters might be supposed to bear too personally or particularly on some delicate topics». — I will only quote one passage, where Moore's judgment of Byron is revealed. In describing his early London life, Moore says: »Having no resources in private society, from his total want of friends and connections, he was left to live loosely about town among the loungers in coffee-houses; and to those, who remember what his favorite haunts, Limmer's and Stevens's were at that period, it is needless to say that, whatever else may have been the merits of the establishments, they were anything but fit schools for the formation of his character. — By mixing, however, thus early with the world, its business and its pleasures, his London life contributed its share in forming that wonderful combination, which his mind afterwards exhibited of the imaginative and the practical — the heroic and the humorous — of the keenest and most dissecting views of real life, with the grandest and most spiritualised conceptions of ideal grandeur.»

Many of Byron's female admirers have contributed their share to the Byron Literature, some of them having by their exaggerated admiration or hatred of him still added to the difficulty of judging him aright. Countess Albrizzi, the »Madame de Staël» of Venice, courted Byron as one of the attractions of her salon, which she tried to make as erudite as possible, and there Byron often stood, biting his lips and swearing inwardly among the »blue» visitants of the Countess's salon. — This lady intimated, that she was going to write an article about him, which was to appear in a new edition of her »Portraits of Illustrious Men» (1826), and a direct offer was made in her own name to submit the article to his perusal. With more sincerity than politeness he replied, that she would oblige him most by committing the article to the flames. — The portrait is, after all, well drawn, though affectedly expressed, seizing as it does some of the less obvious traits of his character.

Another good picture is given by Lady Blessington in her »Conversations with Byron» (1834).

After reading Lady Caroline Lamb's novel Glenarvon (1816), however, where she poured out her intense hatred of him, arising out of her rejected love, the poet himself says somewhat bitterly: »If the authoress had told the whole truth, the book would not only have been more romantic but more entertaining. As for the likeness, I did not sit long enough.» The sad story of his marriage and the unproved accusations against him were here recounted by an enemy's pen. (In 1870 Mrs. Beecher Stowe entangled the web of Byron's history still more, by vindicating Lady Byron at that lady's own instigation, having had a conversation with her in 1856). Neither now nor at any other time did Byron deign to vindicate himself, on the contrary, he liked to pose as the sinner. His invincible courage, by Shelley called »the Byronic energy», steeled him against all onslaughts.

Of the female pictures the last is Countess Guiccioli's »Lord Byron, jugé par les Témoins de sa Vie» (1868), written when she was over 70 years of age. It is one, long pæan of praise of his beauty and perfections, one apostrophe of admiration for his greatness. No wonder — the only woman whom he loved faithfully (with one early exception) must needs say that he was »a superior being». In her salon in Paris where she resided with her second husband, the Marquis de Boissy, her visitors saw her standing before Byron's picture, sighing »Qu'il était beau! Mon Dieu, qu'il était beau!»

Of the many sketches and biographies, some of them written by contemporaries of the poet, we will here mention a few. The impossibility of remaining indifferent towards him, who was often posing as the villain before an unsympathetic world, while his heart was throbbing with the energies of love, hate, contempt, analysis and worship, made contemporary biographers somewhat unreliable. Thus Thomas Medwin's »Journal of Conversations with Lord Byron» (1824), Leigh Hunt's »Lord Byron and some of his Contemporaries» (1828), and the same author's »The Auto-

biography» (1850), Edward J. Trelawny's »Recollections of the last days of Shelley and Byron» (1858) are all partial. Especially Leigh Hunt, to whom Byron had been very kind, but who did not himself think so, painted a repulsive picture of Byron, and so did Trelawny. The latter was a raconteur whose estimate of persons varied with his moods.

An excellent later work is the sketch by Leslie Stephen in the Dictionary of National Biography, scholarly and exact. Two recent English biographies exist, one by John Nichol in the »English Men of Letters» series, printed 1880, and another by Roden Noel in the »Great Writers» series, printed 1890. Both are however not exhaustive and the great English model biography is still waiting to be written.

In Germany, where Byron has always had a hearing, maybe partly on account of Göthes interest in him, the first great Byron-biography appeared in 1870. The author, Karl Elze, an excellent English scholar, succeeds in making his hero attractive. His characterization of Byron's works are very skilfully done. His reasons for the condemnation of Byron's »Cain» in England are expressed as follows: »In England ist die Freiheit des Handelns beschränkt durch die Unfreiheit des Denkens, in Deutschland umgekehrt die Freiheit des Denkens durch die Unfreiheit des Handelns.» — Two new revised editions of the work have appeared, the last one in 1886.

The new century has, however, given new energy to the study of Byron both in England, Germany and elsewhere, thanks to John Murray, through whose late publications all the latest researches have become accessible to everybody. Professor Ackermann of Bamberg publishes a short biography in 1901. As the price is low, while the book is neatly bound and well printed, besides being a really concise, well conceived work, with an interesting chapter about Byron's influence in Germany, the author's wish, expressed in the preface, will probably be fulfilled. He hopes that his little book may inspire people to a renewed study of Byron, who is still surrounded by the charm

of romance, yet who, himself one of the moderns, has become a model for the moderns.

In the series »Geisteshelden» another short biography of Byron, by Professor Koeppel of Strassburg, appeared in 1903. It is not as scholarly as Professor Ackermann's, but interesting enough, and of course as carefully exact and founded on the latest researches.

In England, the country where the poet still has his most stubborn foes, at the side of such admirers as Ruskin and Swinburne, where he is denounced as a corrupter of youth, while his poetry is in every school reader, where he is accused of blasphemy, yet quoted by local preachers, two rival editions of Byron's works have lately appeared. We shall only occupy ourselves with one of them, which is accessible at the University Library here. — As mentioned already, the fourth John Murray, a grandson of Byron's personal friend and editor, has at last given to the public that which it had a right to. He, who owned such an unrivalled mass of material, had only to find the right man for preparing it for publication. Mr Ernest Hartley Coleridge, himself a poet and the grandson of a great poet and Byron's contemporary, was chosen for the task of editing the poetry. It took the firm five years to issue the whole of the material, but then the work was good, the 7 volumes being carefully prepared as to contents, printed on good strong paper and beautifully bound in blue art-linen covers, all over which are arranged seventeen coronetted B's about the Byron arms. It nearly makes the impression of an *édition de luxe*, with all its carefully reproduced pictures. The letters and journals, prepared for publication by Rowland E. Prothero, are printed and bound in the same manner, also illustrated, and make up 6 further volumes.

We have said that Moore reprinted 561 of Byron's letters. In an American edition by Fitz Greene Halleck, published 1847, the number was increased to 635. In a third collection by Mr Henley for the firm of Heinemann, the rival edition just mentioned, whose publication was begun in 1897

almost at the same time as the Murray edition, some more were added, all however letters that were seen and rejected by Moore. It is left to the firm of Murray to publich 1198 letters, i. e. all it has access to, with the exception of some business letters written by Byron to his solicitor. Enough of these have been printed to indicate the pecuniary difficulties which undoubtedly influenced his life and character; but it is not considered necessary to publish the whole series. I need not say that the best biography is contained in the letters and journals, especially when read critically alongside with the poems. Hardly any man has been so little reserved about himself as Byron. People may say it is wasted labour to go into such minute detail, as Mr. Prothero does, who spares no pains in supplying editorial notes and references and printing the answers to Byron's letters, in order to interpret obscure passages, besides giving short sketches of all the persons, whom Byron met and took an interest in. Astonishing personalities are not so common, that any amount of intelligent labour, applied to their illustration, can be said to have been applied in vain. The reader of Byron's letters is constantly entertained, though not always edified. To *those who know*, to those who read Byron's letters with the writer's whole heart and mind lying like an open book before them, each letter is of course a portrait of the man. Yet we may, in reading the letters of the poet, be far from understanding him. Very often they are such, that they present no doubt the portrait, which he intended them to present; but the question of truth is always open. Let us suppose it to be an admitted fact, that Byron was a *poseur* (which may be among the factors that make up the Byronic energy), then the truth of the portrait depends on the spiritual mood, which only *those who know* can discern. Then the question arises: is this a pen-portrait of Byron the generous or of Byron posing in a generous attitude? Is it a message from Byron the cynic or the poseur? — His very first letter written in Nov. 1798, when 10 years of age, already shows his tendency. In a postscript

to this letter he says: »I hope you will excuse all blunders as it is the first letter I ever wrote». The same thought is expressed on the title-page of the first volume of poems where he says: »The only apology necessary to be adduced, in extenuation of any errors in the following collection is, that the Author has not yet completed his nineteenth year», and on the volume called »Hours of Idleness», the first one that appeared under his own name, the word »A minor» called forth the ridicule of the world. — All the letters up to May 16:th 1805, published for the first time thus connectedly and furnished with explanations and answering letters, give an excellent picture of the poet's youthful days and the forming of his character. The hard life he led with a mother, who loved him well enough, but whose temper was ungovernable, and who one moment used the most endearing terms towards him, the next called him a lame brat and threw scissors at him, is illustrated by a letter to his sister Augusta, to whom he was devotedly attached to the last, dated Aug. 10:th, 1805. It runs: »To me my mother continues to be a torment and I doubt not would continue so till the end of my life. However this is the last time she ever will have an opportunity, as, when I go to college, I shall employ my vacations either in town, or during the summer make a tour through the Highlands . . . I have now an additional reason for following old Drury's advice, as I by that means will avoid the society of this woman, whose detestable temper destroys every idea of domestic comfort. It is a happy thing that she is my mother and not my wife, so that I can rid myself of her when I please, and indeed if she goes on in the style that she has done for this last week, that I have been with her, I shall quit her before the month is expired, and place myself anywhere, rather than remain with such a vixen». — The provocation must have been a very strong one for him to write thus, who on most occasions spoke kindly of her, and whose letters from abroad to her were always bright, friendly and humorous. When he arrived too late to her deathbed, he was paralysed by grief and said,

he had lost his only friend. She was after all his mother and with her the only near relative (except his sister) was gone. No new light has been thrown on the mysterious Thyrza about whom Byron writes the pathetic 9:th, 95:th and 96:th stanzas of Canto II of Childe Harold and other poems; that she was the girl who followed him dressed as a page in Cambridge and to Newstead Abbey seems probable.

A pathetic though fragmentary story is told in the letters addressed to Miss Milbanke, his future wife, and the letters to the same lady, when she was Lady Byron, all of them not published thus consecutively before, and only very few at all printed. No answering letters of her exist; she drew herself away from him quietly, with cold mathematical correctness and without committing herself. She never contradicted any of the accusations made against him and would not allow their case to be judged by a Court of Law. He had believed in her goodness and hoped for her soothing influence on his unquiet mind, and now when he left England after parting with her, he exclaimed (Childe Harold, Canto III Stanza 114):

> I have not loved the World, nor the World me, —
> But let us part fair foes; I do believe,
> Though I have found them not, that there may be
> Words which are things — hopes which will not deceive,
> And Virtues which are merciful, nor weave
> Snares for the failing; I would also deem
> O'er others' griefs that some sincerely grieve —
> That two, or one, are almost what they seem. —
> That Goodness is no name — and Happiness no dream.

Greater clearness would probably be gained, if the papers of Lady Byron and Hobhouse (Lord Broughton) were published.

A hitherto unpublished series of letters to Murray about his failure to insert the dedication to Göthe, which Byron had furnished for the Sardanapalus, is worth mentioning. It leads one to read an appendix to the fifth volume of the

letters, in which the whole story of the relations between Göthe and Byron are revealed. Göthe's interest in Byron was of a personal nature. He followed all the events in Byron's life with sympathy. While he read Byron's works one after the other in the original, Byron had to be satisfied with translations of Göthe's, yet he would have given the world to read Faust in the original. — How Göthe admired Byron's indomitable courage, as shown both in his life and works, is well known. He was sorry that Byron did not live to execute his vocation, which was »to dramatize the Old Testament.» —

Before concluding I will say a few words about Don Juan. The letters referring to it have been for the most part published before, but as Byron's letters are »Don Juan only more so» and as Don Juan itself is »not a sigh but a shout» I shall not hesitate. »No one can take up the book vithout being struck and arrested by violations of modesty and decorum», says Coleridge; »but no one can master its contents and become possessed of it as a whole, without perceiving that the mirror is held up to nature». And Swinburne pays eloquent tribute to the strength and splendour of Don Juan: »Across the stanzas we swim forward as over the broad backs of the sea; they break and glitter, hiss and laugh, murmur and move, like waves that sound or that subside. There is in them a delicions resistance, an elastic motion, which salt water has and fresh water has not. There is about them a wholesome air, full of vivid light and constant wind, which is only felt at sea, Life undulates and Death palpitates in the splendid verse . . . This gift of life and variety is the supreme quality of Byron's chief poem.» Byron wrote to Moore in 1818: »It is called Don Juan but it is meant to be a little quietly facetions upon every thing. But I doubt whether it is not — at least as far as it has yet gone — too free for these very modest days. However I shall try the experiment anonymously.» To Murray: »I will have none of your damned slashing and cutting . . . You ask if I am going to continue D. J. How should I know. What encouragement

do you give me, with your nonsensical prudence. Publish the two Cantos and you will see.» To Murray in 1821: »I had not quite fixed, whether to make him end in Hell or in an unhappy marriage, not knowing which would be the severest.»

It is true that Byron denies all in Don Juan. Yet, if men must have faith, there is a secret loyalty to truth, which forbids them ever to lose touch of doubt. Morality they preserve but with a conviction, that the rules must be altered. Knowledge they amass, but ever they feel »We know nothing». Thus Byron is sure of his public.

I need hardly add, that an excellent index is annexed to the sixth volume of the Letters and Journals, as well as a list of the letters, stating the sources of the text.

As no other English poet, except Shakespeare, has been so widely read and so frequently translated as Byron, the bibliography takes up the greater portion of the seventh volume of poetry, to which it is attached. For those who cannot read Byron in the original, the list of translations will be of use.

Anna Bohnhot.

Besprechungen.

Kr. Nyrop, *Gaston Paris og Diez.* (Særtryk af Oversigt over det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger. 1904. N:o 6. Pp. 363—73).

Jusqu'aux derniers temps presque tout le monde a cru, plus ou moins positivement, que Gaston Paris, pendant son séjour à Bonn en 1856, avait, comme élève de Diez, reçu du maître de la philologie romane la première impulsion de sa vocation future, et que c'est principalement grâce à l'enseignement direct de Diez que Gaston Paris se voua aux études romanistiques, dont il devint plus tard, en France, le champion illustre. Quoi, en effet, de

plus naturel! L'on savait, d'une part, que Gaston Paris avait étudié à Bonn au temps où Diez était déjà à l'apogée de sa renommée de romaniste, et d'autre part, que Gaston Paris lui-même se disait être le «disciple» de Diez, p. ex. dans la dédicace de son premier ouvrage romanistique: *Du rôle de l'accent latin dans la langue française* (1862). Or cette supposition était erronée, comme le montrent les lettres que Gaston Paris écrivait d'Allemagne à son ami Amédée Durande et que M. Pio Rajna, grâce à la complaisance de la veuve du grand romaniste français, a pu publier, en partie, en appendice à son discours prononcé en mémoire de Gaston Paris dans la séance du 27 décembre 1903 de l'Accademia della Crusca. A Bonn, Gaston Paris s'intéressait à tout autre chose qu'à la philologie romane: à l'allemand, au russe, aux langues classiques et à la littérature de son pays. Ce n'est que tout à fait accidentellement qu'il est arrivé à s'inscrire pour un cours d'italien fait par Diez, cours qui l'a, d'ailleurs, si peu intéressé qu'il ne l'a même pas continué le second semestre de son séjour à Bonn. Et encore pendant l'année universitaire suivante, qu'il passa à Gœttingue, ce n'est aucunement la philologie romane qui l'occupe, témoin ses lettres à Durande. C'est seulement après son retour en France et au cours de ses études à l'École des Chartes que son intérêt se porta spécialement sur le rapport entre le latin et les langues romanes. Diez n'a donc exercé son influence sur lui qu'à cette époque-là par ses ouvrages, et, s'il faut attribuer à quelque influence personnelle et directe la tournure que prirent les études de Gaston Paris pendant son stage à l'École des Chartes, c'est plutôt à son professeur à l'École des Chartes, François Guessard, à son père, Paulin Paris, et à son ami et futur collaborateur dans la *Romania*, M. Paul Meyer, qu'il convient de penser.

Voilà ce qui ressort de l'intéressant article de M. Nyrop, dont je recommande vivement la lecture à ceux qui seraient encore tentés de croire que Diez ait donné à Gaston Paris la première impulsion de ses études romanistiques pendant le séjour de celui-ci à Bonn.

A. Wallensköld.

L. Herrig**, British Classical Authors, with biographical notices.* On the basis of a selection by L. Herrig edited be ***Max Förster. 86-th edition. Braunschweig, Verlag von Georg). Westermann, 1905; XX + 760 + 48 S. gross 8:o (zweispaltigy). Preis geb. in einem Bande M. 6: 60, in zwei Bänden M. 7.

Die bekannte englische Chrestomathie von Herrig hat seit ihrem ersten Erscheinen (1850) nicht weniger als 85 Auflagen erlebt, eine Tatsache, die für die Brauchbarkeit und die Vorzüge des Werkes das beste Zeugnis abgeben dürfte. Indessen hatte sich die Notwendigkeit einer Umarbeitung und Modernisierung des populären Buches herausgestellt. Diese Aufgabe übernahm auf Ersuchen des Verlegers der Professor der englischen Philologie an der Universität Würzburg, Dr. *Max Förster*. Die Neubearbeitung, deren Ergebnis in der jetzt erschienenen 86. Auflage vorliegt, ist eine dermassen tiefgehende gewesen — von den 288 Lesestücken des Herrigschen Werkes finden sich nur 25 in der neuen Ausgabe wieder —, dass wir es in der Tat mit einem ganz neuen Buche zu tun haben, und man sich beinahe darüber wundert, dass der alte Name überhaupt beibehalten worden ist. Die Verantwortung für das Werk in der gegenwärtigen Gestalt trägt jedenfalls Prof. Förster. -- Es sei gleich hervorgehoben, dass das Förstersche Lesebuch auf den Rez. einen überaus günstigen Eindruck gemacht hat. Eine Durchmusterung desselben giebt dem Leser ein lebhaftes Bild von dem staunenswerten Reichtum und der wundervollen Vielseitigkeit der englischen Litteratur. Nicht nur ist die ältere Litteratur von Sidney und Spenser an gut vertreten, sondern — und dieses ist ein Hauptziel des Herausgebers gewesen — das 19. Jahrhundert tritt in einer Weise zum Vorschein, die in Anthologien durchaus selten ist. Etwa drei fünftel des Buches sind diesem Jahrhundert gewidmet, wobei nicht nur die „Klassiker" des Zeitraumes reich vertreten sind, sondern auch die neueren und neuesten Dichter und Prosaisten mitaufgenommen worden sind. Erwähnt seien besonders die reichen und schönen poetischen Stücke von Swinburne, Morris, Rossetti und die wertvollen Prosaauszüge aus Ruskin, Darwin, Huxley, Pater, Stevenson u. a. Der letzte Teil des Buches ist den amerikanischen Schriftstellern gewidmet. — Kurze, aber inhaltreiche litterarhistorische Einleitungen (in englischer Sprache) sind den Auszügen vorangeschickt. Ein englisch-deutsches Glossar mit Aussprachebezeichnung erklärt alle selteneren Wörter; ein besonderes Verzeichnis giebt die übliche Aussprache aller im Buche vorkommenden Eigennamen an, und auf Karten von England, Schottland und Irland werden die Grafschaften und die meisten in den Lesestücken und in den Dichterbiographien vorkommenden Ortsnamen angegeben.

Das Buch ist in erster Linie für die Oberklassen der deutschen Realgymnasien, Oberrealschulen und Mädchenschulen bestimmt, dürfte aber nach dem Prospekt des Verlegers auch dem Hochschulunterricht Material bieten können. Bei uns, wo in den Schulen der Unterricht des Englischen so sehr zurücktritt, dürfte ein

Buch wie dieses wohl nur für höhere Studienzwecke auf der Universität oder im Privatunterricht in Betracht kommen. Zu diesem Zweck ist es ganz vorzüglich geeignet, und auch ausserhalb des Unterrichts und des eigentlichen Studiums wird das schön gedruckte, gediegene und reichhaltige Buch Professor Försters jedem Liebhaber der englischen Litteratur manche angenehme Stunde bereiten können. Zum Schluss sei noch bemerkt, dass im Verhältnis zu dem, was im Buche geboten wird, der Preis ein sehr niedriger ist.

U. Lindelöf.

Hanna Andersin, *Helppotajuinen Englannin kielen opas, itseopiskelevälle ja varsinkin siirtolaisille. Helsingfors, Otava. 1905.* IX + 108 S. 8:o. Pr. 2: 75.

Fräulein *Hanna Andersin,* die als Sprachlehrerin und als Herausgeberin von Lehrbüchern auf verschiedenen Gebieten des Sprachunterrichts rühmlichst bekannt ist, hat in dem vorliegenden, von gründlicher und sorgfältiger Arbeit zeugenden Buche eine für weitere Volksschichten berechnete Einführung in die englische Sprache geben wollen, wobei die Verfasserin vor allem an die Bedürfnisse der zahlreichen finnischen Auswanderer nach Amerika gedacht hat. Diese ihre Aufgabe scheint uns die Verfasserin überhaupt in sehr glücklicher Weise gelöst zu haben. Das Buch enthält zahlreiche Dialoge aus verschiedenen Gebieten des praktischen Lebens, wobei mit Recht der auf Reisen mit Eisenbahn oder Dampfer, bei Einkäufen u. s. w. unumgängliche Wortvorrat stark hervortritt, ohne dass deshalb anderes vernachlässigt wäre. Die Verfasserin ist der Gefahr glücklich entgangen, ihr Buch nach dem Muster so mancher Sprachführer mit einer Unzahl von seltenen Wörtern zu überbürden. Ausser den Dialogen, denen durchgehends eine phonetische Transskription und eine finnische Übersetzung zur Seite stehen, enthält das Buch zahlreiche zusammenhängende Stücke, teils Anekdoten, teils beschreibende Stücke; auch fehlt es nicht an Sprichwörtern und kleinen Gedichten, und als Probe der altertümlichen Bibelsprache stehen am Ende des Buches ein Psalm und das Vaterunser. Der grammatische Stoff, der sich selbstverständlich auf das allernotwendigste beschränkt, aber für den Zweck völlig hinreichend ist, schliesst sich an die verschiedenen Lesestücke an. Die Verfasserin hat von phonetischer Transskription durchgehends einen sehr ausgiebigen Gebrauch gemacht. Sie hat versucht dieselbe so einfach wie möglich zu machen und besondere phonetische Typen so gut wie gänzlich zu vermeiden. Dass die Genauigkeit der Laut-

bezeichnung darunter zu leiden hat, ist ja unvermeidlich; doch glauben wir, dass die Lautschrift unter sorgfältiger Beobachtung der anfangs mitgeteilten Ausspracheregeln allen billigen Anforderungen entsprechen wird. Nur eine Anmerkung haben wir hier zu machen: die Verfasserin hat den Vokal in den zahlreichen Wörtern, wo der Buchstabe *o* die Aussprache des gewöhnlichen engl. kurzen *u* hat (*come, some, son, brother, love* u. s. w.) durchgehends mit *o* bezeichnet und dadurch z. b. zwischen den Wörtern *son* und *sun* eine Verschiedenheit der Aussprache statuieren wollen, die, soviel ich weiss, nie beobachtet worden ist. — Zahlreiche gut gelungene Bilder dienen zur Illustration der Lesestücke.

U. Lindelöf.

Theodor Gartner, *Darstellung der rumänischen Sprache.* Halle a. d. S., Max Niemeyer, 1904. X + 237 S. 8:o. Preis 5 Rmk.

Vorliegendes Buch ist als dritter Band der »Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen» erschienen, deren ersten (und bisher alleinigen) Band die »Einführung in das Studium der altfranzösichen Sprache» von Voretzsch bildet. Die zur Anwendung gekommene Unterrichtsmethode ist auch in den beiden Werken in grossen Zügen dieselbe: an der Hand eines geeigneten Textes wird der Schüler allmählich durch einschlägige Erklärungen in die Grammatik und die Entwickelungsgeschichte der betr. Sprache eingeführt, wonach als Zusammenfassung und Abschliessung eine mehr oder weniger vollständige historische Grammatik der betr. Sprache gegeben wird. Während aber Voretzsch (natürlicherweise) ausschliesslich einen wissenschaftlichen Zweck vor Augen hatte, wendet sich Gartner an einen zweifachen Leserkreis. In seinem Vorworte sagt der letzgenannte Verfasser (S. 1): »Vor allem will ich denjenigen lernenden und gelehrten an die hand gehen, die einer sprachwissenschaftlichen kenntnis des rumänischen bedürfen, sei es, dass sie sich auf die weitere erforschung dieser sprache verlegen wollen, oder schon mit der nur das wesentlichste und wichtigste überschauenden bekanntschaft vorlieb nehmen können, die ihnen das vorliegende büchlein selbst verschafft. Ich habe aber auch solche leser im auge, die nicht sprachforscher sind oder werden wollen, aber auf einer lateinschule ihre allgemeine bildung erlangt haben und aus irgend einem grunde rumänisch lernen wollen oder müssen. Für sie bietet die sprachgeschichtliche und vergleichende behandlung eine ausserordentliche erleichterung.»

Was zuerst diese letzgenannte Kategorie von Lernenden betrifft, so glaube ich entschieden, dass Prof. Gartner's Buch nicht

für sie passt. Denn was sollen alle diejenigen, die nur die Absicht haben rumänisch aus praktischen Gründen zu treiben, mit allem dem philologischen Wissen tun, das der Verf. ihnen in reichlichem Masse darbietet? Mögen jene Lernenden lieber ein rein praktisches Lehrbuch der rumänischen Sprache, wie etwa dasjenige von Gustaf Weigand (Praktische Grammatik der rumänischen Sprache, Leipzig, 1903), durchnehmen! Auf solchem Wege lernen sie gewiss schneller die Sprache praktisch zu gebrauchen.

Was dagegen die philologisch geschulten Lernenden betrifft, für welche doch schliesslich das Buch geschrieben worden ist, so sind sie nur zu beglückwünschen, dass sie ein so vortreffliches Lehrbuch bekommen haben. Ich spreche hier aus eigener Erfahrung, denn ich habe die dargebotene Gelegenheit benutzt, um an der Hand der bequemen Arbeit Gartner's meine leider spärlichen Kenntnisse im Rumänischen sowohl praktisch wie auch sprachwissenschaftlich ein Bischen zu erweitern. Prof. Gartner zeigt sich auf jedem Schritte als der tüchtige Sprachforscher, dessen Verdienste wir besonders auf dem rätoromanischen Gebiete zu schätzen gelernt haben, und wenn auch in einigen Punkten seine Auslegungen nur hypothetisch sind, so sind sie doch immer der Beachtung wert.

Ich will hier nicht auf Einzelheiten eingehen, bemerke nur, dass Prof. Gartner's Aussprachelehre des Rumänischen entschieden die phonetisch genaueste ist, die ich gesehen habe, und dass seine Beweisführung (SS. 63—77) für den gemeinsamen Ursprung des Nord- und Südrumänischen besonders klar und lehrreich ist.

Einige Modifikationen der praktischen Einrichtung des Buches hätte ich indessen für eine kommende zweite Auflage vorzuschlagen. Da es ohne grosse Mühe nicht möglich ist, beim Durchgehen der Lesestücke die Etymologieen sämtlicher Wörter dem Gedächtnis einzuprägen, wird man sehr oft genötigt, wenn man zur Sprachlehre kommt, die Etymologie noch einmal im Wörterbuche aufzusuchen. Wenn aber in der Sprachlehre das Etymon jedesmal beigegeben wäre, würde vieles Nachschlagen erspart werden. Die Beispiele der Sprachlehre brauchten hingegen nicht so zahlreich zu sein. Die Übelstände des jetzigen Systems treten besonders deutlich zu Tage in den Fällen, wo beim Durchgehen der Lesestücke auf die Sprachlehre hingewiesen wird: man stösst dann in den betreffenden Paragraphen fortwährend auf ganz neue Wörter, deren Etymologie man natürlich teilweise nicht gleich einsieht. Auch würde es einem viel leichter sein, die Sprachlehre mit dem beabsichtigten Nutzen zu lesen, ohne sämtliche Lesestücke vorher durchgenommen zu haben, wenn kein Beispiel, wenigstens in der Lautlehre, ohne sein Etymon dastände. Ich glaube schliesslich

auch, dass eine etwas grössere Anzahl Noten zu den späteren Lesestücken eine willkommene Erleichterung für den Anfänger wäre.

A. Wallensköld.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 26 November 1904, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand und 13 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Doktor *Pipping* entwickelte ein von ihm aufgestelltes urgermanisches Lautgesetz, nach welchem urgerm. *l* nach labialem Vokal geschwunden ist. (Vgl. Neuphil. Mitteil. 1904, S. 145).

§ 3.

Magister *Wasenius* hielt einen Vortrag über die Übersetzung in die fremde Sprache (und zwar ins Deutsche) in unseren Schulen (Vgl. Neuphil. Mitteil. 1905, S. 10).

§ 4.

Als neue Mitglieder wurden vorgeschlagen und gewählt: Fräul. Stud. *Sigrid Brusén*, Stud. *Olli Borg*, Stud. *Aarno Forsman*, Stud. *Pekka Katara*, Stud. *P. J. Sutinen*, Stud. *Gunnar Westling*.

In fidem:

Matias Wasenius.

Protokoll das Neuphilologischen Vereins vom 19 Januar 1905, bei welcher Sitzung, ausser dem Vorsitzenden und dem Schriftführer, 13 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung des Herbstsemesters wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende teilte mit, die Universität habe dem Verein eine Summe von 500 Mk. bewilligt, um einen Teil der Druckkosten der Neuphilologischen Mitteilungen für das Jahr 1905 zu bestreiten.

§ 3.

Der Bericht der Revisoren für das Jahr 1904 wurde verlesen. Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 4.

Die Redaktion des „Maître phonétique" hatte dem Verein eine Anzahl Exemplare von der Publikation „Aim and Principles of the International Phonetic Association" zugesandt, die unter die Mitglieder des Vereins verteilt wurden.

§ 5.

Der Verein beschloss mit den „Modern Language Notes" in Schriftaustausch zu treten.

§ 6.

Fräulein *A. Lindfors* teilte ihre Eindrücke von einer sprachunterrichtlichen Studienreise in Schweden mit (Vergl. Neuphil. Mitteil 1905, S. 1). Die Diskussion, die darauf folgte, drehte sich um die beiden von Frl. L. aufgestellten Thesen, die sich auf den Unterricht in der französischen Sprache bezogen:

1) Bei der Lektüre sollte die Übersetzung und die Anwendung der Muttersprache überhaupt vermieden werden.

2) Schriftliche Reproduktionsübungen sollten statt Hinübersetzungen eingeführt werden.

Frl. L. verteidigte die erste These energisch gegen Dr. *Wallensköld,* der meinte, es sei freilich wünschenswert, die Lektüre ohne Übersetzung betreiben zu können, aber mit der geringen Stundenzahl, die in unseren Schulen der französischen Sprache ange-

wiesen ist, sei es gewiss vorteilhafter, die s. g. neue Aufgabe zu übersetzen. Eine stilistisch mustergültige Übersetzung brauchte man ja nicht zu verlangen, sondern soll aus derselben nur hervorgehen, dass die Schüler den Text richtig aufgefasst haben. Auch hielt Dr. W., des Zeitgewinns wegen, es für zweckmässig, die Bedeutung der fremdsprachlichen Wörter in der Muttersprache zu fragen.

Frl. L. wünschte dagegen, dass unbekannte Wörter durch Synonyme und Umschreibungen in der fremden Sprache selbst erklärt werden sollten.

Fräulein *Estlander* und Frau *Råbergh* waren der Ansicht Dr. Wallenskölds.

Da es bei der Diskussion der 2. These hervorging, dass die meisten der anwesenden Lehrer und Lehrerinnen noch wenig Reproduktionsübungen in ihrem Unterricht angewandt hatten, schlug Mag. *Wasenius* vor, dass diejenigen Lehrer und Lehrerinnen, sowohl die der deutschen als der französischen Sprache, welche Schüler für das Abiturientenexamen vorzubereiten haben, in den nächsten Monaten schriftliche Reproduktionsübungen mit ihren Schülern anstellen sollten, um dann bei der letzten Sitzung des Frühjahrssemesters (Ende April) auf Grundlage der dadurch erworbenen Erfahrung diese Frage wieder zur Diskussion aufzunehmen.

Dr. *Lindelöf* stimmte Mag. *Wasenius* bei.

Der Verein beschloss den Vorschlag anzunehmen und sprach zugleich den Wunsch aus, dass auch andere Lehrer, als die bei der Sitzung anwesenden, das Experiment machen sollten, um dadurch das künftige Diskussionsmaterial bereichern zu können.

§ 7.

Als Mitglied des Vereins wurde vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Anna Segerstråle*.

In fidem:

Matias Wasenius.

Der Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 30 Januar 1904—28 Januar 1905.

Einnahmen:

Abonnements der Neuphil. Mitteil.	Fmk	257:	60
Jahresabgaben der Mitglieder	»	510:	—
Verkaufte Exemplare der „Mémoires“	»	105:	70
Zinsen	»	48:	—
Summe	Fmk	921:	30
In der Kasse d. 30 Januar 1904	»	890:	81
Summe	Fmk	1812:	10

Ausgaben:

Druckkosten der Neuphil. Mitteil. (Dez. 1903) .	Fmk.	150:	—
» » » » (1904) . . .	»	915:	50
Distribution » » » » . . .	»	85:	05
Anzeigen	»	98:	40
Porto	»	16:	08
Stempelmarken	»	1:	50
Jahresfest	»	23:	—
Jardinière	»	15:	—
Telegramm	»	8:	24
Bedienung	»	32:	50
Summe	Fmk	1345:	27
In der Kasse d. 28 Januar 1905	»	466:	84
Summe	Fmk	1812:	11

Helsingfors den 28 Januar 1905.

Matias Wasenius.

Bei der Revision der Rechnungen des Neuphilologischen Vereins haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten wie auch die Kasse mit der oben angegebenen Summe übereinstimmend gefunden, und schlagen wir deshalb vor dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors, 28 Januar 1905.

Ester Lindelöf. *Holger Petersen.*

Eingesandte Literatur.

Aus dem Verlage *N. G. Elwerts* in Marburg i. H.:

Der Gebrauch der Fremdsprache bei der Lektüre in den Oberklassen. Vortrag gehalten auf dem XI. Deutschen Neuphilologentage zu Köln a. Rh. am 27. Mai 1904 von *Max Walter*, Direktor der Musterschule in Frankfurt a. M. Mit Ergänzungen und Anmerkungen. 32 S. 8:o. 75 Pf.

Der Verf. empfielt eine Unterrichtsmethode, bei welcher alle Übersetzung in die Muttersprache, so weit möglich, vermieden werden soll und die nötigen Erklärungen in der zu erlernenden Fremdsprache gegeben werden sollen. Eine solche Unterrichtsmethode in den oberen Klassen ist ja eine natürliche Konseqvenz der »direkten» Methode überhaupt! Es muss aber daran erinnert werden, dass das gänzliche (oder fast gänzliche) Weglassen der Übersetzung in die Muttersprache nur dann möglich ist, wenn die Zahl der der betr. Fremdsprache angewiesen Stunden so gross ist, dass die Schüler auf den höheren Klassen die fremde Sprache leidlich beherrschen können. Das ist ja der Fall in Deutschland. Bei uns ist leider der Sprachunterricht durch die vielen Sprachen so zersplittert, dass in den weitaus meisten Fällen es gar keine Möglichkeit giebt eine Fremdsprache wirklich ordentlich in der Schule zu lernen.

Mitteilungen.

Prof. *W. Söderhjelm* hat in den »Acta Societatis Scientiarum Fennicae», Bd. XXXII (1904), eine grössere Arbeit über Antoine de La Sale (*Notes sur Antoine de La Sale et ses œuvres*, 152 S. 4:o) veröffentlicht.

Frau Professor *Freudenthal* hat neulich den dritten (und letzten) Teil ihres «Grundlegenden Lehrbuchs der Deutschen Sprache» (162 S.) veröffentlicht.

Auf das Gesuch des Vorstands des Neuphilologischen Vereins hat das Consistorium der Universität aus dem Druckfonds dem Vereine fünf hundert (500) Fmk bewilligt, um einen Teil der Druckkosten dieses Blattes für das Jahr 1905 zu bestreiten.

An den Landtag ist vom Verein das Gesuch gerichtet worden, aus den Mitteln des s. g. Längmann'schen Fonds zwei tausend (2,000) Fmk zu bekommen, um die Druckkosten des geplanten IV. Bandes unserer *Mémoires* bestreiten zu können. Die Frage von der Anwendung der Längmann'schen Zinsmittel ist vorläufig noch nicht entschieden.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

erausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 3 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Peterstr. 5) zu senden. | 1905

La simplification de l'orthographe française

La question de la réforme de l'orthographe française est venue sur le tapis. Depuis la publication des arrêtés ministériels du 31 juillet 1900 et du 26 février 1901, relatifs à la simplification de la syntaxe française, les *tolérances* y indiquées, tant syntaxiques qu'orthographiques, sont restées lettre morte pour le grand public. Quiconque s'est respecté a, malgré la permission de M. Leygues, continué à écrire le français comme par le passé. Le gouvernement français a cependant senti qu'il fallait faire un nouvel effort pour remédier aux inconvénients de l'orthographe française actuelle; il a donc, le 11 février 1903, constitué une Commission, «chargée de préparer un projet de simplification de l'orthographe française». Sous la présidence de M. Paul Meyer, la Commission s'est vaillamment mise à l'œuvre, et le résultat de ses délibérations et décisions se lit dans le rapport que son président a présenté au ministre de l'instruction publique au mois de juillet 1904. En dernier lieu, l'Académie française, ayant été invitée à examiner le rapport de la Commission, a cru devoir repousser presque toutes ses propositions réformatrices. C'est donc décidé: jusqu'à nouvel ordre, on écrira le français, à quelques petites exceptions près, comme

on l'a fait par le passé. Mais il vaut pourtant la peine de rendre compte de ce nouvel effort avorté pour rapprocher l'orthographe française de sa base naturelle: la prononciation.

Ce qui distingue nettement les propositions de la Commission des tolérances des arrêtés ministériels du 31 juillet 1900 et du 26 février 1901, c'est que dans le rapport on ne retrouve pas ce singulier mélange de tolérances syntaxiques et de tolérances orthographiques qui caractérisait les arrêtés ministériels. Dans le rapport il ne s'agit aucunement d'imposer des règles à la langue parlée; c'est uniquement la forme écrite des mots qu'on veut simplifier. Tout en reconnaissant que l'orthographe idéale «serait celle qui figurerait chaque son par un signe unique, et qui par conséquent disposerait d'un nombre de signes égal au nombre des sons à noter», [1] la Commission n'a pas cru devoir réformer complètement l'orthographe actuelle en la constituant sur des bases rationnelles; elle a simplement voulu travailler à la simplifier, «c'est-à-dire, dans les cas où divers modes ont été employés pour la représentation d'un son, choisir le plus simple et le plus clair de ces modes, et en faire l'application la plus générale possible.» La Commission n'a même pas cru pouvoir suivre ce système mitigé jusqu'au bout. Ainsi, pour ne pas choquer par trop de changements radicaux, elle a laissé subsister les deux notations *an* et *en* pour rendre la même voyelle nasale $\tilde{a}$. C'est donc avec une certaine prudence que la Commission a procédé, guidée surtout par le principe de ne proposer aucune modification qui, dans une réforme plus complète, ne pourra être maintenue.

Dans le tableau suivant nous donnons un relevé complet

[1] V. Paul Meyer, *Pour la simplification de notre orthographe* (Paris, Ch. Delagrave, 1905), p. 26. Cet ouvrage contient, comme introduction au *Rapport*, un mémoire de M. Paul Meyer, lequel comprend les trois chapitres suivants: *Esquisse de l'histoire de notre orthographe*, *Raisons de simplifier notre orthographe* et *Réponse aux objections*.

des modifications proposées par la Commission, en établissant d'une manière conséquente l'orthographe modifiée:

Notation actuelle	Orthographe modifiée	Exemples à l'appui de l'orthographe modifiée
I Accent grave sur *a* et *u*	*a, la, déja, ou*	
II Accent aigu	a) *irrelijieus* b) *enamourer* [1] c) *évènement* d) *cèderai, complèterai, règlerai*, etc.[2]	a) *religieux* b) *enivrer* c) *avènement* d) *achèterai, cèlerai*, etc.
III Accent circonflexe:		
a) sur *i, u* et les diphtongues qui sont longues par nature	a) *ile, rendit, crucifiment; du, assidument, flute, mourut; maitre, naitre, traitre; croute, voute, dévoument;* etc.	a) *chute, joute, otage; blessure, monture*, etc.
b) dans certaines formes des verbes *tenir* et *venir*	b) *tinmes, tintes, tint; vinmes, vintes, vint*	
c) dans certaines formes des verbes en *-er*	c) *aimames, aimates, aimat;* etc.	c) *rendimes, rendites, rendit, mourumes, mourutes, mourut*, etc. (formes réformées d'après III a)

[1] Cette orthographe se rencontre, d'ailleurs, souvent.

[2] Mais *égrener, dégrever*, etc.

d) manque	d) *zònc* [1]	d) *còne, dòme; théâtre*
IV Tréma:		
a) sur *e*, suivi d'une consonne	a) *Noel* [2]	
b) ses fonctions sont remplies par une *h* intercalée	b) *ébaïr, traïzon; caïer* (cp. IV c)	b) Cp. l'ancien usage.
c) *y* (= *ï*)	c) *baïadère, maïonaise* [3]	c) *aïeul, glaïeul, baïonnette, païen*
V *em*	*fame; aparament, ardament, évidament, incidament, prudament*, etc. (cp. XIII c *γ*)	*Fame* est une graphie fréquente au moyen âge.
VI *ien* (= *ian*)	*cliant, inconvéniant, oriant, paciant* (= *patient*), etc. [4]	
VII *aon*	*fan, pan, tan* [5]	*flan*
VIII *œu*	*neu, scur, veu* [6]	*leur, peu, écureuil*

[1] Pour *afone, téléfone* la Commission n'a pas pris de décision, étant donné la prononciation flottante.

[2] Mais *haïr, Saül, aiguë, ambiguë, ciguë.*

[3] L'orthographe avec *y* est conservée pour les noms propres *Bayard, Payen*, etc. Là où *y* a la valeur de *i* + *i* (*abaye, pays, payzan, ayons, paver; royal; ennuyer, tuyau;* etc.), il reste.

[4] La Commission n'a pas osé proposer le changement de tout *en* (= *an*) en *an*, malgré des graphies comme *dans, sanglier, sangle*, où *en* serait plus étymologique.

[5] Mais *aon* dans les noms propres *Craon, Laon, Thaon.*

[6] La Commission conserve *œil* et *cœur, cueillir, écueil, orgueil*, etc. (à cause de la consonne précédente).

IX *eu (= u)*	a) *u, us, usse* b) *gajure, manjure, verjure* (cp. XIV)	a) *du* (III a), *vu*
X *ein*	*dessin*	*dessin* (étymologiquement le même mot)
XI Consonnes parasites: a) diverses	a) *cors, las, ni, neu* (cp. VIII), *doit, pois, puis, rempar, sculter, set, sétième, vint*, etc. [1]	a) *corsage, corset* et l'orthographe ancienne
b) *p*	b) *conte, conter, donter, indontable, pront, prontitude, tens*, etc. [2]	b) L'orthographe ancienne
c) *d* et *c*	c) *prens, rens, cous, mous; prent, rent, cout, mout; siet; vaint*	
d) *d*	d) *diférent* (subst.) [3]	d) *différent* (adj.)
e) *s*	e) *fond*	e) *fond* (même mot)
f) *d*	f) *pié* ou *piet* [4]	f) *clé; piétiner, piéton*
g) manque	g) *apâts*	g) sing. *appât*
XII Consonnes doubles suivies d'un *e* muet: a) *ll*	a) *bèle, nouvèle, crubèle, échèle, tèle, quèle, mortèle, apèle, apèlerai;*	a) *fidèle, clientèle, épèle, épèlerai, gèle, gèlerai, harcèle, harcèlerai;* nom-

[1] Au lieu de *corps, lacs, nia, nœud, doigt, poids, puits, rempart, sculpter, sept, septième, vingt.*

[2] Mais, à cause de la prononciation, *exempcion, prézompcion, prézomptueus, rédempteur.*

[3] La Commission hésite pour *quana.*

[4] A cause de la liaison en *pied en cap, pied à terre.*

	tranquile, vile [1]; *cole, mole; bule, nule, tule;* etc.	breux cas avec *l* simple après *i, o* et *u*
b) *rr*	b) *ares (= arrhes), bécare, simare; ère, fère, guère, tonère; mire (= myrrhe); abhore, suzure, beure; boure, coure, foure;* etc.	b) *are, accapare, barbare, compare; colère, frère, légère*
c) *mm, nn*	c) *fame* (V), *flame, grame, home, nome, some; cane, mane, bone; ènemi, prène, ancène, chène, méridène, persène, tène, viène;* etc.	c) *chènevis.* Graphies fréquentes en ancien français.
d) *tt*	d) *nète, jète; quite; sote; hute; goute;* etc.	d) *discrète, achète; dite: dévote: chute: toute*
e) *pp, ff.*	e) consonne simple	
XIII Consonnes doubles suivies d'une voyelle sonore:	*osciler, scintiler, vaciler; alaiter, alécher, aléjer, alégresse, alié, alouer, alumer, amolir, balade, balot, balon, baloter, balet, caleus, célier, célule, céluloze, coleccion, colèje, colègue, coler, colier, dalaje, ébulicion, embélir, imbé-*	*oscile, scintile, vacile* (XII a); *bule, bèle* (XII a); *imbécile*
a) *ll*		

[1] Mais *bille, fille, vrille*, etc. *l* mouillée.

	cilité, pélicule, séler, soliciter, etc. [1]	
b) *rr*	*corélatif, corespondre, coroborer, coroder; amarer, barer, bareau, barique, beurer, bigarer, bourache, bourasque, boureau, bourer, bouriche, bouru, caré, carière, coridor, charète, charetier, charoi, charon, charue, courier, couroucer, débarasser, entérer, équarir*, etc. [2]	*baril: chariot*
c) *mm*	*α) enmailloter, enmêler, enmener, enmiéler, enmitoufler*	
	β) acomoder, asomer, comander, comenter, comètre, comode, comocion, comun, enflamer, etc. [3]	
	γ) gramaire; indépendament, apa-	

[1] Mais, à cause de la prononciation avec *l* double, *allocacion, alluzion, alluvion, collaborer, illétré, illégal, illéjitime, illuminer, illuzion*, etc.; *belliqueus, bellijérant, belladone, colloque, constellacion, ellipse*, etc.

[2] Mais, à cause de la prononciation avec double *r*, *courrai, aquerrai, mourrai*, etc.; *irracionel, irréductible, irrézolu*, etc.; *interrègne, interrojer*, etc.; peut-être aussi *erreur, horreur, terreur, torrent, torride*, etc.

[3] Mais, à cause de la prononciation avec double *m*, *commémorer, incommutable, immanquablement, immatriculer, immense, immerjer, immeuble, immobile, immuable*, etc.

	rament, ardament, évidament, incidament, prudament, etc. (cp. V)	
d) *nn*	*abandoner* (et tous les verbes en *-oner)*, *anée, anuel, aniversaire, aneau, anoncer, bonet, conaitre, convence*, etc. [1]	
e) *cc, cq*	α) *acomoder, acorder, acroitre, acuzer*, etc.; *bacalauréat, bacante, écléziastique, ocuper, ocazion*, etc. [2]	
	β) *aquérir, aquizicion*, etc.	
f) *gg*	α) *aglomérer, aglutiner, agraver*, etc.	α) *agréer, agréger*
	β) *sugjestion* (cp. XIV)	
g) *tt*	*abateur, abatoir, atendre, ateindre*, etc.	*abatis*
h) *pp*	*apétit, aporter, aprendre, apui*, etc.; *oportun, opression, oprobre*, etc. [3]	*apaiser, apercevoir, aplanir*
i) *bb*	*abaye, abesse*	

[1] Mais, à cause de la prononciation avec double *n*, *inné*, *innocent*, *innocuité*, *innombrable*, *innomé*, etc.

[2] Mais *occulte*, à cause de la prononcation avec double *c*, et naturel lement : *occire, occident.*

[3] Mais, à cause de la prononciation avec double *p: hippique*, *hippopotame*, *hippofajie*, etc.

j) *ff*	*afaire, afamer, afaiblir, afeccion, afirmer,* etc.	
XIV *g* (avec valeur palatale)	*manjer, manjons, manjant, oblijer, oblijant,* etc.; *gajure, verjure,* etc. (IX b)[1]	*donjon, goujat*
XV *t* (équivalant à *s*)	*aristocracie, démocracie, inercie, parcial, terciaire, confidenciel, ambicieus, faccieus, inicier, paciant,*[2] *saciété, nocion,*[3] *nacion, accion, faccion,* etc.	*pharmacie, superficie; précieux; accident*
XVI *x:*		
a) équivalant à *s*	*soissante*[4]	Graphie ancienne
b) équivalant à *z*	*deuzième, dizième,* etc.	*dizaine*
c) final	*sis, dis; pris, courous, crois,* etc.; *bestiaus, chevaus, égaus, émaus, beaus, deus, ambicieus, bijous, chous,* etc.[5]	
XVII *ss* (commençant le deuxième terme d'un composé)	*asembler, désaixir, présentir, resentir, resouvenir, disilabe*	*présupposer, monosyllabe*

[1] La Commission n'a pourtant pas voulu supprimer l'*u*, devenu superflu, dans des mots tels que *gué, guêpe, guérir.*

[2] Cp. *bénitier, détient.*

[3] Cp. *nous notions.*

[4] Donc aussi les noms propres *Aussère, Aussone, Brussèles (?).*

[5] Mais *z* est conservé dans *-ez* des secondes personnes du pluriel *(chantez, chantiez),* ainsi que dans *assez, chez, nez,* etc.

XVIII *s* (équivalant à *z*)	*caze, extaze, fraze, braize, chaize, niaize, plaize, diocèze, pèze, tranzijer, cloze, roze, pauze, blouze, épouze, jalouze, buze, confuze, ruze*, etc.	*gaze, topaze, colza, benzine, dizaine, gazon, luzerne, alèze, trapèze, onze, douze*, etc.
XIX *n* mouillée	*mognon, ognon, pogne, pognard*	*rognon*
XX Mots scientifiques venus du grec		
a) *y*	à remplacer par *i*	*chimie, anévrisme, cristal*
b) *th*	à remplacer par *t*	*trésor, trône, diphtongue, phtisie*, etc.
c) *rh*	à remplacer par *r*	*rythme*
d) *ph*	à remplacer par *f*	*fantaisie, fantôme, flegme, frénésie*
e) *ch* (devant *e, i*)	*arkéologue, arkiépiscopal*	*kilogramme*

L'on voit par cette liste, d'un côté, que les innovations proposées par la Commission sont assez nombreuses et propres à modifier complètement la physionomie du français écrit, de l'autre, que sous bien des points de vue l'orthographe française reste, comme par le passé, fort éloignée d'une orthographe idéale. Il convient cependant de constater que la Commission elle-même considère son projet de réforme seulement comme une étape vers une transformation plus complète de l'orthographe en usage. A différents endroits de son rapport, M. Paul Meyer déclare que la Commission, tout en reconnaissant l'opportunité de telle ou telle réforme, a préféré

laisser à des réformateurs à venir à continuer l'œuvre commencée par la Commission. Tels sont les cas suivants:

1) Supprimer *u* dans des mots comme *figue*, *intrigue*, puisque *g* n'aurait plus la valeur d'une spirante (v. XIV), d'où il s'ensuivrait qu'on pourrait écrire *aiguë*, *ambiguë*, *ciguë* sans tréma (pp. 31, note 1, et 45).

2) Remplacer partout *en* = *an* par cette dernière graphie (p. 32).

3) Donner à *c* la valeur unique d'un *k* et écrire par conséquent *ceur (= cœur)*, *ceuillir*, *éceuil*, aussi bien que *orgeuil* (pp. 33 et 45).

4) Introduire partout *in* pour représenter la voyelle nasale ẽ (p. 34).

5) Régler l'emploi de la lettre *y* dans *abbaye*, *pays*, *paysan* — *yèble*, *yeux*, *yeuse* — *ayant*, *ayez*, *effrayer*, *payer*, *rayon*; *aloyau*, *foyer*, *loyer*, *royal*; *ennuyer*, *tuyau*, etc. (p. 34 et suiv.)

6) Supprimer l'*h* muette (pp. 43 et 49).

7. Simplifier davantage la représentation de l'*s* sourde et de l'*s* sonore (p. 46 et suiv.).

Dans son travail de réforme, la Commission s'est laissée guider par trois raisons: une raison esthétique, une raison conservatrice et une raison pratique, développées avec beaucoup de clarté et de bon sens par M. Paul Meyer dans la première partie de sa brochure citée ci-dessus (pp. 11—16). La raison esthétique comporte qu'une orthographe inconséquente enlaidit une langue, en lui donnant une «apparence d'irrégularité» *(résonner* et *résonance)*. D'autre part, la simplification de l'orthographe peut être «conservatrice», en ce qu'elle sert à empêcher une orthographe irrégulière de réagir sur la prononciation (ainsi *anguille* se prononçait autrefois sans mouillure). Enfin, la raison pratique demande qu'une orthographe ne soit pas inutilement compliquée, et c'est cette

raison que nous regardons, avec M. Paul Meyer, comme la plus importante de toutes. Combien de travail et de soucis on épargnerait aux générations à venir en leur enseignant moins de règles orthographiques!

Quelles sont donc les raisons qui ont poussé l'Académie française à rejeter presque toutes les propositions de la Commission? Les voici:[1]

1:o L'Académie repousse le principe même de «rapprocher le plus possible l'orthographe de la phonétique, la parole écrite de la parole parlée», parce que, la prononciation variant de génération en génération et de province en province, «ce serait plusieurs orthographes françaises, sans qu'on pût du reste en fixer le nombre, qu'il faudrait établir et consacrer».

2:o L'Académie s'avoue très attachée à l'orthographe étymologique, parce que celle-ci rappelle «aux gens bien élevés de tous les pays» la parenté du français avec le latin (cp. *temps* avec *tempus*).

3:o La beauté de la langue souffrirait par une modification radicale de l'orthographe: les mots altérés ne produiraient pas le même effet esthétique sur le lecteur.

4:o La réforme produirait un bouleversement dans les habitudes des Français, avant que la nouvelle orthographe se fût définitivement imposée.

5:o La nécessité d'employer un nouveau système orthographique paralyserait les écrivains dans leurs travaux littéraires.

6:o L'Académie craint que la réforme proposée n'entraîne avec elle des réformes futures encore plus radicales.

7:o La simplification proposée amènerait un grand nombre de confusions de mots entre eux *(corps—cors, lacs—las, nid—ni, puits—puis, dessein—dessin)*.

8:o La suppression des consonnes doubles, que l'Académie ne rejette pas en principe, est poussée trop loin par

[1] Nous nous servons de la version de la décision de l'Académie, donnée *in extenso* par *Le Temps* du 1er avril 1905.

la Commission, qui la recommande aussi dans des cas où la prononciation n'est pas encore fixée (tels *grammaire, correspondre, affection, assemblée, collège*) ou bien amènerait des divergences orthographiques curieuses (*il ère*, mais *erreur*).

9:o Les propositions de la Commission sont arbitraires en tant qu'elle a «proposé de nouvelles «graphies» très choquantes en évitant d'autres innovations qui le seraient moins.»

De ces raisons, quatre (2:o, 3:o, 4:o et 7:o) ont déjà été réfutées d'avance par M. Paul Meyer (*ouvr. cité*, pp. 17—22). En effet, a quoi bon, pour la grande majorité des gens, de garder une lettre «étymologique» qui ne leur dit rien et qui, quelquefois, ne doit son existence qu'à une erreur, comme *d* dans *poids* (< pensum)? Comment se laisser influencer par la forme visible d'un mot à un tel degré qu'on soit esthétiquement peiné par une modification orthographique, quand on sait combien l'orthographe a changé avec les temps? Pourquoi parler de bouleversement dans les habitudes des Français, puisque la transition pourra très bien se faire, sans que la génération actuelle ait à en souffrir directement? Enfin, quant aux confusions possibles, il y a déjà en français tant d'homonymes que quelques-uns de plus ne feront ni chaud ni froid. Pour ce qui concerne les arguments 1:o, 5:o, 6:o et 9:o, le premier (la question de principe) n'a pas plus de valeur que l'allégation qu'il est impossible de recommander une prononciation modèle, parce que la prononciation n'est pas toujours et partout la même. L'argument 5:o (effet paralysant sur les écrivains) a déjà été implicitement réfuté par la réfutation de l'argument 4:o. L'argument 6:o relève ce qu'espère précisément la Commission: des modifications plus radicales à l'avenir. L'argument 9:o est une question de goût; d'ailleurs, la Commission n'est certainement pas opposée à des corrections amenées par un besoin de conséquence dans les modifications orthographiques. Reste l'argument 8:o (modifications contraires à la prononciation), et c'est le seul qui nous semble avoir quelque poids. Si vraiment une prononciation avec consonne double se fait quelquefois entendre dans la bouche de gens bien élevés dans

des mots pour lesquels la Commission a adopté une orthographe avec consonne simple, il faut avouer que la Commission a, dans ce cas, agi avec trop de précipitation. Il serait naturellement téméraire de notre part de dire laquelle des deux autorités a raison, de la Commission ou de l'Académie. Nous nous bornons donc à signaler les cas où, selon l'Académie, l'orthographe proposée par la Commission va à l'encontre de la bonne prononciation, y compris quelques cas où il ne s'agit pas de lettres doubles, mais d'autres détails orthographiques. Les mots en question sont: *irréligieux*, *énamourer*, *événement* (II a—c); *céderai*, *compléterai*, *réglerai*, etc. (II d); *abhorrer*, *susurrer*, *bourre*, *courre*, *fourre* (XII b); *jette*, *nette*, *guette*, *sotte*, *hutte* (XII d); *allaiter*, *allécher*, *alléger*, *allégresse*, *allée*, *allouer*, *allumer*, *amollir*, *ballade*, *ballot*, *ballet*, *calleux*, *cellier*, *cellule*, *cellulose*, *collection*, *collège*, *coller*, *dallage*, *ébullition*, *embellir*, *imbécillité*, *pellicule*, *seller*, *solliciter* (XIII a); *assembler*, *dessaisir*, *pressentir*, *ressentir*, *ressouvenir*, *dissyllabe* (XVII); *moignon*, *poigne*, *poignard* (XIX); ainsi que les mots cités déjà sous l'argument 8:o.

L'Académie repousse donc avec conviction une réforme radicale de l'orthographe française, mais elle admet cependant que dans quelques cas spéciaux une réforme peut être à sa place. C'est pourquoi elle accepte les modifications orthographiques suivantes, proposées par la Commission:

1:o *Déja* (I).

2:o *Assidument*, *dévoument*, *crucifiment* (III a).

3:o *Ile*, *flute*, *maitre*, *naitre*, *traitre*, *croute*, *voute* «et autres mots où l'accent circonflexe ne sert qu'à appeler l'*s* étymologique» (III a).

4:o *Confidenciel* «et les adjectifs analogues, c'est-à-dire ceux dont le substantif est en *ence* on en *ance*», concurremment avec les formes actuelles (XV).

5:o *Différent*, *fond*, *appats* (XI d, e, g).

6:o *Enmitoufler*, *enmener*, *enmailloter* et autres mots analogues, concurremment avec les formes actuelles (XIII c *α*).

7:o *Ognon* (XIX).

8:o *Pié*, concurremment avec la forme actuelle (XI f).

9:o *Bijous*, *caillous*, *chous*, *genous*, *hibous*, *joujous*, *pous* (XVI c).

10:o *Échèle* (XII a).

11:o *Charriot* (le contraire de ce qu'avait proposé la Commission pour *charrette*, *charretier*, *charroi*, *charron* XIII b).

12:o *R* au lieu de *rh* dans les mots, dérivés du grec, en examinant chaque cas (XX c).

13:o *I* au lieu de *y* dans les mots de création scientifique, en examinent chaque cas (XX a).

14:o *Sizain*, *dizième*, *sizième* (XVI b).

Ce résultat est assez mince, mais c'est tout de même quelque chose, et nous pourrons donc espérer de voir paraître ces innovations, dûment marquées du sceau du bon goût, dans la prochaine édition du *Dictionnaire* de l'Académie française.

A. Wallensköld.

Besprechungen.

Collection Teubner. *Molière*, *l'Avare*, comédie. Publiée et annotée en collaboration avec *H. P. Junker* par *Henri Bornecque*. 2 v. in 18. 1904. Leipzig et Berlin. B. G. Teubner.

La présente édition de *l'Avare* ouvre une série de textes que la maison B. G. Teubner fait paraître à l'usage de l'enseignement secondaire. Cette comédie de Molière est publiée conformément au texte de l'édition des Grands Écrivains de la France, avec quelques modifications orthographiques.

M. Henri Bornecque, professeur à l'Université de Lille, et M. H. P. Junker ont redigé les notes, qui forment un petit volume à part contenant des analyses de l'action et des caractères

de *l'Avare*, des jugements littéraires, une notice biographique, des observations grammaticales générales, un lexique et des notes explicatives qui rendront, j'en suis persuadé, de réels services aux élèves et aux professeurs, quoiqu'elle ne soient pas toujours écrites en un français absolument irréprochable.

Je me permettrai, toutefois, de relever deux erreurs qui se sont introduites dans la biographie de Molière.

L'auteur de *l'Avare* n'est pas né le 15 janvier 1621 mais le 15 janvier 1622. Ce ne fut pas à Lyon que Molière apprit à connaître la comédie italienne. Il avait déjà comme enfant et jeune homme vu, bien des fois les comédiens italiens s'ébattre sur les tréteaux du Pont-Neuf, et il connaissait à fond la technique dramatique des Italiens avant d'aller à Lyon.

Les commentaires esthétiques de Ms. Bornecque et Junker ne contiennent, heureusement, pas beaucoup de »clichés»; en voici quelques uns.

»Le Misanthrope (1666) œuvre profonde, mais froide». Mss. B. et J. s'expriment de la manière suivante en parlant des personnages de *l'Avare*. »Il est bien certain aussi que, dans cette pièce, l'intérêt ne sait trop à quel personnage s'attacher, car, sauf Anselme, dont le rôle est secondaire, tous ceux qui y figurent sont répréhensibles ou blâmables dans une mesure plus on moins large».

Un bon pédagogue ne doit pas donner à ses élèves de jugements absolus, quand il s'agit d'étudier une œuvre littéraire.

A. v. K.

Die schriftlichen Maturitätsproben im Frühjahr 1905.

Anm. *l.* = laudatur, *c.* = cum laude appr., *a.* = approbatur, *i.* = improbatur

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
H:fors: Svenska normallyceum .	2	–	3	—	5	—	—	1	—	1
» Suomal. normaalilyseo .	—	—	—	1	1	—	—	—	—	—
» Svenska reallyceum . .	5	7	5	-	17	—	—	—	—	—
» Suomal. reaalilyseo [1] .	3	6	17	3	29	—	—	—	—	—
» Nya svenska läroverket [2]	2	11	11	1	25	—	—	1	—	1

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
H:fors: Läroverket f. gossar o. flickor[3]	8	12	7	—	27	—	—	—	—	—
» Nya svenska samskolan	5	7	6	1	19	—	—	—	—	—
» Suomalainen yhteiskoulu[4]	8	12	4	1	25	—	1	—	—	1
» Privata svenska flickskolan	2	2	—	—	4	1	4	3	1	9
» Svenska priv. lärov. för flickor	1	1	3	—	5	—	—	—	—	—
Borgå: Lyceum	—	1	1	1	3	—	1	—	—	1
» Suomalainen yhteiskoulu[5]	4	9	1	1	15	—	—	—	—	—
Hangö: Samskolan	4	3	—	—	7	—	—	—	—	—
Tavastehus: Suom. jatkoluokat .	7	5	2	1	15	—	—	—	—	—
Tammerfors: Reaalilyseo . . .	4	8	3	—	15	—	—	—	—	—
» Svenska samskolan	2	2	1	—	5	—	—	—	—	—
» Suomalainen yhteiskoulu . . .	5	4	4	2	15	—	—	—	—	—
» Suom. tyttök. jatkoluokat . . .	7	14	3	1	25	—	—	—	—	—
Lahtis: Yhteiskoulu	4	7	3	—	14	—	—	—	—	—
Åbo: Suom. klass. lyseo . . .	—	3	—	—	3	—	—	—	—	—
» Svenska reallyceum . .	6	—	—	—	6	—	—	—	—	—
» Suom. reaalilyseo . . .	—	7	7	—	14	—	—	—	—	—
» Svenska samskolan . .	4	3	—	—	7	—	—	—	—	—
» Heurlinska skolan . . .	6	4	—	—	10	—	—	—	—	—
» Suom. jatko-opisto . . .	3	3	4	1	11	1	—	1	—	2
Mariehamn: Fortsättningsklasserna	2	—	2	—	4	—	—	—	—	—
Nystad: Suom. lyseo	4	6	1	—	11	—	—	—	—	—
Raumo: Yhteislyseo	5	4	3	1	13	—	—	—	—	—
Björneborg: Suom. lyseo . . .	1	1	—	—	2	—	—	—	1	1
» Svenska samskolan	5	2	1	—	8	—	—	—	—	—

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
Kotka: Svenska samskolan . .	2	—	2	1	5	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu . .	2	2	1	—	5	—	—	—	—	—
Fredrikshamn: Suom. yhteiskoulu	3	6	—	—	9	—	—	—	—	—
Willmanstrand: Suom. yhteiskoulu	1	2	2	—	5	—	—	—	—	—
Wiborg: Svenska lyceum . .	3	8	2	—	13	—	—	—	—	—
» Suom. reaalilyseo . .	1	5	—	—	6	—	—	—	—	—
» Sv. fruntimmersskolan	2	—	—	—	2	1	—	—	—	1
» Suom. jatko-opisto[6] .	2	5	7	1	15	—	—	1	—	1
Nyslott: Reaalilyseo	1	2	2	—	5	—	—	—	—	—
Sordavala: Reaalilyseo . . .	5	3	1		9	—	—	—	—	—
Kuopio: Suom. lyseo	—	1	—	—	1	—	—	—	—	—
» Priv. sv. reall. f. g. o. fl.	2	2	2	—	6	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu . .	6	4	9	—	19	—	—	1		1
Jyväskylä: Lyseo	—	—	1	—	1	—	—	—	—	—
Kristinestad: Svenska samskolan	2	2	—	—	4	—	—	—	—	—
Wasa: Svenska lyceum . . .	3	5	3	—	11	—	—	2	—	2
» Reaalilyseo	4	6	3	1	14	—	1	—	—	1
Gamlakarleby: Yhteiskoulu . .	2	4	3	2	11	—	—	—	—	—
Uleåborg: Svenska lyceum . .	1	2	2	—	5	—	—	—	—	—
Suom. lyseo . . .	2	—	—	—	2	—	—	—	—	—
» Suom. jatko-opisto .	1	1	1	1	4	—	—	—	—	—
Kemi: Yhteiskoulu[7]	1	4	4	3	12	—	—	—	—	—
Summa	155	208	137	24	524	3	7	10	2	22

[1] Darunter 5 Privatisten (3 *a*, 2 *i*). — [2] 7 Privatisten (2 *c*, 4 *a*, 1 *i*). [3] 5 Privatisten (alle *a*). — [4] 5 Privatisten (1 *c*, 3 *a*, 1 *i*). — [5] Der improb. ist Privatist. — [6] 2 Privatisten (beide *a*). — [7] Unter den improb. ein Privatist.

Es folgen einige auf das oben mitgeteilte Material gegründete statistische Ergebnisse betreffend die deutschen Skripta.

Der Prozent der Improbierten beträgt für das ganze Land 4,6. Von den improbierten Skribenten wurden die meisten auch in anderen Fächern improbiert. Etwa ein Drittel der Improbierten waren sog. Privatisten.

Wenn die Note »laudatur» = 3 Points, »cum laude» = 2, »approbatur» = 1 und »improbatur» = 0 gesetzt wird, beträgt die durchschnittliche Pointzahl für jeden Skribenten für das ganze Land 1,94. — Für die einzelnen Schulen — wobei nur diejenigen in Betracht gezogen werden sollen, die wenigstens 10 Schüler zählen — gestaltet sich diese Zahl für jeden Skribenten folgendermassen: Heurlinska skolan 2,60; Nystad lyseo 2,27; Tavastehus jatkoluokat 2,20; Helsingfors Suom. yhteiskoulu, Tammerfors jatkoluokat und Wiborgs svenska lyceum 2,08; Borgå suom. yhteiskoulu [1], Tammerfors reaalilyseo und Lahtis yhteiskoulu 2,07; Helsingfors lärov. f. gossar o. flickor [2] 2,04; Helsingfors sv. reallyceum, Raumo yhteislyseo und Wasa sv. lyceum 2,00; Wasa suom. reaalilyseo 1,93; Nya svenska samskolan und Kuopio suom. yhteiskoulu 1,84; Tammerfors suom. yhteiskoulu 1,80; Åbo suom. jatko-opisto 1,73; Nya svenska läroverket [3] 1,50; Gamlakarleby suom. yhteiskoulu 1,55; Wiborg jatko-opisto 1,53; Åbo suom. reaalilyseo 1,50; Helsingfors suom. reaalilyseo [4] 1,31; Kemi yhteiskoulu 1,25. — Für die Schüler der schwedischen Schulen (i. G. 198, wovon 4 improb.) beträgt die durchschnittliche Pointzahl 2,05; für diejenigen der finnischen Schulen (326, wovon 20 improb.) 1,88. — Für die männlichen Skribenten (308, wovon 16 improb.) ist die durchschnittliche Pointzahl 1,82; für die weiblichen Skribenten (216, wovon 8 improb.) ist dieselbe 2,11.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 18. Februar 1905, bei welcher Sitzung der Vorsitzende, der Schriftführer und 20 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

[1] Ohne Priv. 2,22. — [2] Ohne Priv. 2,27. — [3] Ohne Priv. 1,72. — [4] Ohne Priv. 1,46.

§ 2.

Der Vorsitzende teilte mit, er habe bei den Bankbevollmächtigten der Stände Finlands ersucht, dass dem Vereine aus dem Längmanschen Fonds eine Summe von 2,000 Mk zum Bestreiten der Druckkosten des IV. Bandes der »Mémoires» bewilligt werden möge.

§ 3.

Als Mitglieder des Jahresfestkomitées wurden gewählt: Frl. *Burmeister*, Frl. *Ilmoni*, die Herren *Wasenius*, *Westling*, *Wiik*.

§ 4.

Dr. *Wallensköld* referierte einen Aufsatz von Nyrop über Gaston Paris und Fr. Diez.

§ 6.

Prof. *Mandelstam* hielt einen Vortrag über den Byronismus in der europäischen Literatur. In England selbst habe der besonders byronistische Zug des Dichters die zeitgenössischen wie auch die späteren englischen Dichter nicht in höherem Grade beeinflusst. Für den Byronismus habe sich Deutschland empfänglicher gezeigt, das Land, in dessen Literatur er seine tiefsten Spuren hinterlassen hat. So hob Prof. M. die Bewunderung Goethes für den englischen Poeten hervor und machte auf verwandte Züge in der Dichtung Byrons und in derjenigen Heines aufmerksam. In der Literatur Frankreichs, wo der Byronismus überhaupt wenig Bedeutung hat, könnte ein Einfluss vielleicht bei z. B. Hugo, Lamartine, Musset und George Sand vorausgesetzt werden; bei keinem von diesen aber, wenn nicht bei Musset, fand Prof. M. das für Byron Typische. Ferner sprach Prof. M. auch von Byron im Verhältnis zu Ibsen. Von italienischen Schriftstellern wurde Leopardi als der hervorragendste Vertreter der byronistischen Richtung erwähnt. Dass Byron in Finland immer so unbekannt geblieben ist, müsse man wohl nach Prof. M. teilweise in dem Temperament des finnischen Volkes suchen, das mit der feurigen und leidenschaftlichen Natur Byrons so wenig gemeinsam hat.

Dr. *Wallensköld* gab zu, dass das grosse Publikum bei uns Byron sehr wenig kennt. Im allgemeinen liest man aber nur die modernste Literatur und nur diejenigen, die überhaupt literarhistorische Studien treiben und für die Literatur ein besonderes Interesse hegen, kennen auch Byron. Dass der englische Dichter

so wenig gelesen wird, beruht aber auch darauf, dass die englische Sprache bei uns noch ziemlich unbekannt ist; dazu kommt, meinte Dr. W., dass Byron schon einen veralteten Eindruck auf uns macht, eine Ansicht, die von seiten Prof. Mandelstams, Fräulein Bohnhofs und Mag. Runebergs eine lebhafte Opposition erweckte.

Dr. *Lindelöf* erinnerte an die isolierte Stellung Finlands zur Zeit Byrons; die Verbindung mit England war damals sehr gering, nur wenige verstanden die englische Sprache, weswegen man sich nicht wundern kann, dass Byron auch früher keinen grösseren Leserkreis in Finland hat finden können.

§ 7.

Als neues Mitglied wurde vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Edith Eklund.*

In fidem:

Matias Wasenius.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 15. März (Jahresfest), bei welcher Sitzung der Vorsitzende, der Schriftführer und 18 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Lektor *Poirot* hielt einen Vortrag über das Tema: Le romantisme de Frédéric Guillaume IV et son influence sur la littérature allemande de 1840 à 1848.

§ 2.

Es folgte ein geselliges Beisammensein. Beim Souper brachte der Vorsitzende Dr. *Wallensköld* einen Toast auf die Ehrenmitglieder und den Ehrenpräsidenten aus. Vom Staatsrat Estlander und Prof. Gustafsson empfing der Verein Briefe und von Prof. Söderhjelm ein Telegramm mit Glückwünschen zum Jahresfest; ein Gegentelegramm wurde an ihn abgesandt. Auch vom zweiten Vorsitzenden Dr. Palander war ein Telegramm angelangt.

In fidem:

Matias Wasenius.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 8. April 1905, bei welcher Sitzung der Vorsitzende, der Schriftführer und 17 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Dr. *Lindelöf* besprach eine von W. Braune herausgegebene Broschüre über die Einigung der deutschen Aussprache und den Einfluss der Schrift auf dieselbe. — Das Referat veranlasste eine lebhafte Diskussion.

Prof. *Mandelstam* meinte, es sei oft sehr schwer zu bestimmen, welche Aussprache man als die richtige betrachten soll. Ein Sachse spricht ganz anders aus als ein Preusse, wessen Aussprache ist aber richtiger? Überhaupt soll man so sprechen und aussprechen, meinte Prof. M., wie die besten Schriftsteller es thun. An einen Einfluss der Schrift auf die Aussprache wollte Prof. M. gar nicht glauben. In derselben folgt man ja auch nicht immer der Schrift. Man schreibt z. B. *Stein* und spricht *Schtain*. In stilistischer und grammatischer Beziehung kann die Schrift einen Einfluss üben, nicht aber in Bezug auf die Aussprache, wenigstens nicht auf die echte Volkssprache, die ihren eignen Weg verfolgt. Dass man durch die Schrift, durch die Lektüre, eine Einigung verschiedener Dialekte erreichen könnte, wäre unmöglich. Aus der Sprachgeschichte sehen wir ja, dass die Sprachen auseinander- und nicht zusammengehen und dieses Gesetz kann durch den Einfluss der Schrift nicht aufgehoben werden.

Dr. *Lindelöf* machte darauf aufmerksam, dass die Frage vor allem praktischer Natur sei. Es handelt sich darum, ob es überhaupt möglich ist, im Deutschen irgend eine Einigung durchzuführen und ob solche Bestrebungen berechtigt sind. Die praktische Bedeutung derselben kann man wohl kaum ableugnen. Natürlich wird es niemals gelingen zu einer vollkommenen Einigung auf Grundlage der Schrift zu gelangen, alle verschiedenen Nüancen der Dialekte auszurotten. Die Schrift ist unvollständig und ein Unterschied zwischen derselben und der Aussprache muss immer bestehen. Aber eine Art Einigung im grossen und ganzen, irgend eine Normalsprache über ganz Deutschland kann man doch immer erreichen und hat es teilweise auch schon erreicht. Die jetzi-

gen sozialen Verhältnisse wirken auch fördernd darauf ein, vor allem aber die Volksschule, wo nicht die Volksmundart sondern eben die s. g. Normalsprache gelehrt wird. Die Schrift spielt bei diesen Bestrebungen eine grosse Rolle und übt auch einen vereinenden und konservierenden Einfluss auf die Aussprache aus.

Frau *Freudenthal* stimmte Dr. Lindelöf bei und teilte auch einiges aus ihren eigenen Erfahrungen mit. Betreffend die Frage welche Aussprache als die beste anzusehen wäre, meinte Frau F., die Gelehrten seien die rechten Vertreter einer richtigen Aussprache.

Lektor *Poirot* behandelte die Frage mehr vom prinzipiellen Gesichtspunkte aus. Braune habe unbedingt recht einen Einfluss vom Schriftbilde auf die Aussprache anzunehmen. Lektor P. gab auch aus dem Franz. einige Beispiele. Ein solcher Einfluss, der den alten Sprachen fremd war, hat erst in der neueren Zeit durch die grosse Verbreitung von Büchern auftreten können. Der erleichterte und immer belebtere Verkehr, die Volksschule u. s. w. sind auch Faktoren, die jetzt gerade in die Sprachentwickelung eingreifen und dazu beitragen eine Einigung der Dialekte zu befördern — Faktoren, die den alten Sprachen unbekannt waren.

Dr. *Wallensköld* war überhaupt derselben Ansicht wie Braune, glaubte aber doch, dass dieser nicht in allen Einzelheiten das Richtige getroffen hätte. Als Normalaussprache, meinte Dr. W., sollte die gute gewählte Aussprache der Gebildeten gelten.

§ 3.

Als Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Stud. phil. *B. Forss* und Stud. phil. *E. Müller.*

In fidem:

Matias Wasenius.

Eingesandte Literatur.

Aus dem Verlage *O. R. Reislands* in Leipzig:

Die Aussprache des Schriftdeutschen. Mit dem »Wörterverzeichnis für die deutsche Rechtschreibung zum Gebrauch in den preussischen Schulen» in phonetischer Umschrift sowie phonetischen Texten. Von *Wilhelm Viëtor*, Professor an der Universität Mar-

burg. Sechste, mit der fünften fast gleichlautende Auflage. Leipzig 1905. VIII + 119 S. 8:o. Preis 1 RM 60 Pf.

Diese sechste Auflage des bekannten Viëtorschen Buches unterscheidet sich kaum von den zwei vorhergehenden. »Der Satz ist nochmals durchgesehen und in dem Text des Buches einiges Geringfügige verbessert worden».

Das Nibelungenlied. Nach der Lachmannschen Handschrift A im Auszuge mit Wörterverzeichnis, erläuternden Anmerkungen und einer kurzen Grammatik des Mittelhochdeutschen herausgegeben von *Dr. Bieger*, Gymnasialoberlehrer an der Königl. Fürsten- und Landesschule Grimma. Leipzig 1904. XXXIX + 199 S. 8:o. Preis 1 RM 60 Pf.

Der Herausgeber hat die vorliegende Nibelungenausgabe vorwiegend für Schulzwecke ausgearbeitet, daneben aber auch sie dem jungen Studenten der Germanistik als eine Einführung in den Urtext zugedacht. Die Auszüge sind ausführlicher als in der bekannten Goltherschen Ausgabe, welche in der Sammlung Göschen erschienen ist und der Text ist reichlich kommentiert. Die kurze Übersicht der nordischen Sagenvariante und des Siegfriedsliedes ist dem jungen Studenten sehr nützlich.

Aus dem Verlage *B. G. Teubners* in Leipzig:

Musterstücke deutscher Prosa zur Stilbildung und zur Belehrung von Professor Dr. *O. Weise.* Zweite, vermehrte Auflage. Leipzig und Berlin 1905. VI + 166 S. Preis geb. 1 RM 60 Pf.

In der vorliegenden zweiten Auflage der Musterstücke von Weise sind keine wesentlichen Änderungen vorgenommen worden.

Wie denkt das Volk über die Sprache? Plaudereien über die Eigenart der Ausdrucks- und Anschauungsweise des Volkes von Professor Dr. *Friedrich Polle.* Dritte, verbesserte Auflage von Professor Dr. *Oskar Weise.* Leipzig und Berlin 1904. V + 112 S. 8:o.

Wir werden bei Gelegenheit auf das Buch zurückkommen.

Kleines Handbuch für den deutschen Unterricht an den Unter- und Mittelklassen höherer Lehranstalten von Dr. *Fritz Hofmann,* Oberlehrer an der städtischen Realschule zu Coepenich. 2. Auflage. Zugleich 4. Auflage der deutschen Grammatik von *F. Wüseke.* Leipzig 1904. XIV + 108 + 94 S. 8:o.

Der Aufsatzunterricht auf psychologischer Grundlage. Für Volksschulen und für die Unterklassen höherer Lehranstalten. Von *Arno Schmieder,* Seminaroberlehrer in Bautzen. Leipzig und Berlin 1904. 75 S. 8:o.

Sprachübungen. Stoffsammlung zu Übungen in Aussprache, Grammatik, Orthographie und Schönschreiben. Mit einem Anhang allgemeiner Stilregeln. Von Dr. *Reinhart Michel*, Königl. Bezirksschulinspektor in Grimma. Leipzig und Berlin, 1903. 36 S. 8:o. Preis geh. 20 Pf.

Lehrplan für Sprachübungen von Dr. *R. Michel*, Bezirksschulinspektor in Grimma, und Dr. *G. Stephan*, Bezirksschulinspektor in Borna. Leipzig 1904. 120 S. 8:o.

Collection Teubner, publiée a l'usage de l'enseignement secondaire par F. Dœrr, H. P. Junker, M. Walter: 1. *Molière, l'Avare*, comédie, publiée et annotée en collaboration avec H. P. Junker par *Henri Bornecque*, docteur ès lettres, professeur à l'université de Lille. Leipzig et Berlin 1904. Texte. IV + 89 S. Notes 52 S. Preis geh. 1 RM.

S. die Besprechung in diesem Hefte S. 55.

Graesers Schulausgaben klassischer Werke. *Die Deutsche Heldensage.* Nach Darstellungen von Uhland, Vilmar, Scherer, Keck und Khull. Mit Einleitung und Anmerkungen versehen von Dr. *Franz Prosch* und Dr. *Franz Wiedenhofer.* Fünfte umgearbeitete und erweiterte Auflage. 15—17. Tausend. Leipzig XXI + 81 S. Preis 50 Pf.

Von den Zeitschriften, mit denen wir in Schriftentausch stehen, sind folgende bei der Redaktion eingelaufen:

Akademisk Foreningsblad, Medlemsblad for de faglige akademiske foreninger samt »Islendingafjelag». Nr:n 1, 2 und 4.

Le Maitre Phonétique, Organe de l'association phonétique internationale. N:rn 1, 2/3.

Modern Language Notes Vol. XIX und XX, Nr:n 1, 2, 3, 4, 5.

Scandinavië-Nederland, Tijdschrift voor Nederlandsche en Scandinavische Taal en Kultur. 1:e Jaahrgang. Nr 1. Inhalt: Ons doel. — H. C. Andersen als sprookjesdichter, naar het Deensch van *Alfred Ipsen.* — De onderwijshervorming in Zweden in 't jaar 1904, door *P. E. Lindström.* — Nyere Nederlandsk litteratur af *J. Tersteeg.* — Een portret van Gösta Berling. — Dansk-Engelsk-Hollandsk möde i Amsterdam. — Overzicht van eenige tijdschriften.

Virittäjä N:rn 1, 2, 3.

Mitteilungen.

Ferienkurse: Im Sommer 1905 werden Ferienkurse angeordnet: 1) von der Universität Lausanne (Faculté des lettres) während der Zeit vom 20. Juli bis zum 30. August; 2) von der Universität Clermont-Ferrand vom 15. Juni bis zum 15. August; 3) von der Universität Grenoble vom 1. Juli bis zum 31. Oktober; 4) von der Akademie in Neuchatel (Schweiz) vom 17. Juli bis zum 12. August und vom 14. August bis zum 9. September. 5) Die Marburger Ferienkurze finden diesen Sommer statt vom 10. bis 29. Juli und vom 6. bis 26. August und 6) die Universität in London veranstaltet für Ausländer einen Ferienkursus vom 17. Juli bis 18. August und für Studenten einen kürzeren vom 31. Juli bis 18. August. Nähere Auskunft über die Programme der Kurse giebt die Redaktion dieses Blattes.

Aus dem s. g. Längmanschen Fonds sind dem Neuphilologischen Verein 2,000 FM bewilligt worden um die Druckkosten eines IV. Bandes der »Memoires» zu bestreiten.

Am 22. d. M. wurde eine von Mag. Phil. *J. Runeberg* verfasste Arbeit »Études sur la geste Rainouart» öffentlich verteidigt. Als Opponent fungierte Professor *W. Söderhjelm.* — Am 24. d. M. wurde eine von Mag. Phil. *Emil Zilliacus* in schwedischer Sprache geschriebene Dissertation »Den nyare franska poesin och antiken» (Die neuere französische Poesie und das klassische Altertum) verteidigt. Als Opponent fungierte Lektor *J. Poirot.*

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 4/5 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Peterstr. 5) zu senden. | 1905

Sur la méthode de l'enseignement des langues modernes

Deuxième partie

S'il fallait caractériser les idées actuellement régnantes chez nous sur la méthode d'enseignement des langues modernes, je serais tentée de dire que la nouvelle méthode, appelée naturelle ou imititative, est reconnue excellente, pourvu qu'elle ne s'emploie pas au détriment de l'ancien idéal auquel les Allemands ont donné le nom de *formale Bildung* et auquel vise encore aujourd'hui la traduction écrite de la langue maternelle en langue étrangère avec dictionnaire, etc. Il n'y a plus que très peu de conservateurs qui condamnent la méthode naturelle, parce qu'en facilitant les efforts de l'élève elle le rendrait superficiel et incapable d'un travail sérieux. Les critiques adressées aux écoles privées, leur reprochant d'avoir orienté l'enseignement des langues modernes vers un but purement utilitaire, se sont faites rares. Elles seraient du reste mal placées. Les élèves sortant des écoles privées, même des plus avancées, sont presque tout aussi incapables de s'exprimer en langue moderne que ceux des écoles de l'État. Ils emploient autant de dictionnaires pour leurs traductions et sont peut-être aussi ferrés sur la grammaire. Le baccalauréat fait que le but devient à peu près le même pour toutes les écoles, et les jeunes

élèves arrivent à l'Université préparés d'une manière aussi peu «utilitaire» que possible.

Il paraît même qu'ils le sont trop peu. Le lecteur de français à l'Université se plaint qu'ils soient absolument incapables de s'exprimer en français, même ceux qui traduisent passablement en cette langue, et les étudiants sont un peu déçus en voyant qu'ils comprennent peu ou point les cours qu'il leur fait en français. Si l'on ne veut point écouter la voix du grand public, qui trouve ridicule de passer plusieurs années à apprendre une langue sans parvenir à la parler, ni à la comprendre autrement qu'à la lecture (ce qui n'est pas non plus toujours le cas), il semble que le jugement des maîtres universitaires et les difficultés dont se plaignent les étudiants soient de nature à faire réfléchir. L'école se serait-elle méprise sur les intentions de l'Université? Il se peut que les autorités universitaires aient, en dressant leur programme, voulu obtenir de l'enseignement des langues modernes non seulement la connaissance de la grammaire et la faculté de comprendre un texte moderne, mais encore l'exercice pratique de ces langues. Mais en fait, pour devenir étudiant, on n'a pas besoin de se montrer à l'examen en état ni de parler la langue moderne ni de comprendre la langue parlée. Et d'autre part, c'est à nous pédagogues de montrer qu'il nous est impossible d'atteindre ce double but, et que nous ne pouvons envoyer à l'Université que des élèves mal préparés.

Sur la connaissance des langues modernes que peut donner l'école, je suppose que les maîtres dans les écoles et à l'Université sont à peu près d'accord, tandis que le grand public peut se faire des illusions sur les résultats qu'on peut obtenir. Les professeurs de langues modernes qui emploient la méthode naturelle, ou plutôt une modification souvent inconsciente de cette méthode, commencent par faire parler leurs élèves. Les livres de lecture sont revus et refondus dans le dessein d'offrir un peu de matière aux exercices de conversation. Celle-ci continue tant bien que mal à côté d'autres exercices de grammaire et de traduction, mais à mesure que l'on approche de l'examen, c'est celui-ci qui

absorbe presque toute l'attention. Ceux des élèves qui continuent leurs études de langues modernes après l'école se voient arrêtés dès le premier pas. Le lecteur demanderait qu'ils fussent capables de s'exprimer d'une manière suffisante, rien de plus. Il s'attend à ce que l'école y pourvoie. Dès le commencement des études linguistiques, le programme comprend des cours en français et en allemand. Or les étudiants ne parlent pas et souvent ne comprennent pas le français; pour l'allemand, c'est peut-être autre chose. L'Université, en n'examinant pas les élèves à fond, se serait-elle résignée? Mais ne pourrait-on pas enseigner de manière à faire comprendre la langue lue ou parlée, tout en faisant connaître la grammaire et en donnant l'habitude d'écrire la langue étrangère? C'est un problème qui occupe toujours la plupart des professeurs de langues modernes, même après toutes les tentatives pour réconcilier l'ancienne et la nouvelle méthode, et qu'ils se croiraient capables de résoudre, si le programme scolaire dépendait d'eux davantage.

On a répété jusqu'à satiété qu'il faudrait sacrifier la traduction écrite, si on voulait obtenir une connaissance élémentaire d'une langue moderne, surtout du français. Dans une des séances de la Société néo-philologique [1] on avait, à l'occasion d'une discussion sur la méthode pour enseigner à écrire, proposé de faire faire aux élèves des reproductions écrites d'une petite histoire qu'on leur aurait lue une ou deux fois. Quelques professeurs de français et d'allemand ont fait ces expériences, et l'on m'a priée de soumettre aux lecteurs les miennes. Le résultat a renforcé en moi la conviction que ces exercices sont excellents, et plusieurs professeurs de langues modernes sont de mon avis. Mais je crois que ces expériences me permettent de répéter [2] qu'il y aurait là un bon moyen de contrôle même à l'examen final.

Lorsque, dans la dernière séance du printemps dernier, ces petites reproductions furent communiquées, tous les membres

---

[1] 19 janv. 1905 (v. *Neuph. Mitt.*, 1905, p. 37 et suiv.).

[2] Cp. *Neuph. Mitt.*, 1905, p. 8.

présents les trouvèrent agréables, meilleures qu'on n'aurait pu les supposer; ils furent d'avis qu'il y aurait avantage à les employer plus fréquemment, car, malgré la liberté presque absolue accordée à l'élève, elles constitueraient un bon moyen pour apprendre à s'exprimer dans une langue étrangère.

J'avais choisi mes exercices comme si j'avais eu devant moi une classe qui eût appris le français selon la méthode naturelle et qui eût pratiqué longtemps ces exercices, après tout le cours préparatoire qu'ils nécessitent. Naturellement, il faudrait choisir un texte bien plus facile, si on voulait obtenir une reproduction convenable de la part d'élèves qui, comme les nôtres, ont appris à comprendre et à s'exprimer au hasard des exercices de grammaire et des traductions et qui ont acquis leur vocabulaire malgré l'emploi du dictionnaire. J'ai voulu indiquer en même temps le genre et la longueur du texte que j'emploierais pour un examen final, car j'ose toujours rêver de voir ces exercices remplacer la traduction actuelle. J'ai voulu à la fois montrer combien nos élèves sont incapables de s'exprimer en français, et faire voir qu'on peut cependant, dès maintenant, entrevoir la possibilité d'employer avec fruit ces sortes d'exercices.

Voici la première histoire, qui fut lue d'abord une fois, puis une seconde après une pause de quelques minutes:

(A) *Origine d'Arlequin.*

Dans une ville d'Italie appelée Bergame vivait un jeune enfant qui se distinguait autant par l'excellence de son caractère que par la vivacité de son esprit. Arlequin (c'était le nom de l'aimable petit garçon) était l'orgueil de ses parents et l'idole de ses condisciples. Ceux-ci ne montraient aucune jalousie envers les progrès de leur petit camarade: car Arlequin était aussi modeste qu'instruit, et lui seul semblait ignorer la supériorité qu'il avait sur les autres élèves. Ce qui n'aurait pas manqué d'exciter l'envie contre un autre était précisément un nouveau sujet d'attachement envers un camarade toujours prêt à les obliger.

On était alors dans l'usage de donner tous les ans, à l'époque du carnaval, un habit neuf aux enfants. Les écoliers attendaient ce jour avec impatience; car leur petite vanité était flattée d'une parure nouvelle qu'ils avaient attendue toute l'année. Longtemps avant ce jour de fête, nos petits marmots s'entretenaient entre eux du costume qu'on leur préparait. L'étoffe, la couleur, la forme, tout était jugé, censuré, et cette grave critique remplissait toutes les récréations. Arlequin écoutait et ne disait mot. «Et toi, lui dit un de ses meilleurs amis, quelle sera la couleur de ton habit? — On ne m'en fait pas, répondit Arlequin; mes parents sont pauvres, et cela coûte trop cher.» Cette nouvelle affligea tous les élèves: Arlequin était si bon! Ce jour de fête pour eux allait donc être un jour de tristesse pour leur meilleur ami. A cette pensée, leurs jeunes cœurs s'émurent; ils se consultèrent et convinrent ensemble d'apporter chacun un morceau du drap dont on devait faire leur costume. Ils vinrent le lendemain, tout rayonnants de joie, présenter leur offrande à leur petit ami; mais ils demeurèrent confus de leur distraction à la vue de ces pièces de différentes couleurs. Dans leur vivacité d'enfants, ils n'avaient pas réfléchi à la bizarrerie de leur cadeau. Mais Arlequin, qui vit leur embarras, les rassura en leur disant que leur présent lui causait un véritable plaisir, et qu'il lui était d'autant plus précieux, qu'il contenait plus de pièces, puisque chacune d'elles lui représentait un ami.

Le mardi gras arrivé, Arlequin endossa son habit, se couvrit le visage d'un masque noir, coiffa sa tête d'un feutre [1] gris orné d'une queue de lapin, s'arma d'un sabre de bois, et parcourut toute la ville, sautant, dansant, disant mille gentillesses, mille saillies [1] aimables.

Depuis lors, Arlequin est resté l'un des ornements les plus originaux de notre carnaval. Tous les ans, à la même époque, de grands enfants renouvellent l'innocente folie de l'écolier de Bergame; mais on a oublié depuis longtemps que ce fut l'amitié qui l'inventa.

Reproductions:

A 1. Dans une ville d'Italie appelée Bergame vivait un petit garçon qui s'appelle Arlequin. Il était un très gentil garçon, l'orgeuil de ses parents et l'idôle de ses camarades. La Mardi-gras était proche. Dans l'école tous les enfants attendaient cette

[1] Ce mot avait d'avance été écrit sur le tableau noir, et la signification en avait été expliquée aux élèves en français.

fête avec impatience et ils parlaient toujours de la couleur de l'étoffe des nouveaux habits qu'ils auraient pour le carneval. «Quelle couleur a ton habit Arlequin»? demanda un garçon. «Je n'aurai pas un nouveau habit, car mes parents sont pauvres et un tel vêtement est trop chèr», dit il. Les garçons furent tristes, car la Mardi-gras qui pour eux serait un jour de joie, serait pour Arlequin triste. Ils consultaient ensemble et résolurent lui donner chacun une pièce de vêtement. Un jour ils vinrent rayonnants de joie à Arlequin, portant les pièces. Mais ils furent très étonnés et tristes car aucune pièce n'était de la même couleur, mais Arlequin dit qu'il était très content et que chaque pièce représentait un ami. La Mardi-gras était arrivée. Arlequin s'habilla, couvrit sa visage avec un masque noir, et à la tête il mit un feutre orné d'une queu de lapin. Il courut, sauta et marcha dans la ville, disant compliments et parlant avec ésprit. Il fut la personne la plus populaire au carneval. Mais maintenant ni lui ni la bonté de ses petits camarades est oublié, car au chaque carneval on trouve un garçon qui est appelé Arlequin et qui porte un habit de differents couleurs.

A 2. Il y avait dans une ville italienne, nommé Bergame, un petit enfant qui s'appelait Arlequin. Il était très aimable et beaucoup aimé par tous. La fête du carnaval était près et il était usage que tous les élèves d'école dans la ville alors recevaient des habits nouveaux, mais les parents d'Arlequin étaient pauvres pourquoi leur enfant ne recevrait aucun habit nouveau.

Déjà longtemps avant la fête du carnaval tous les élèves parlaient de ce jour et des habits qu'ils auraient. Quand un des garçons demanda d'Arlequin de quelle couleur et de quelle façon son habit était il répondit qu'il n'avait personne. Quand ses camarades l'entendaient ils étaient très fachés et on déstinait que chacun lui apporterait un morceau d'étoffe qu'il recevrait un habit. Le jour suivant ils les amenaient à l'école et les donnaient à Arlequin. Arlequin était très étonné de voir que tous les morceaux étaient d'une couleur différente, mais il merciait pourtant ses camarades et disait qu'il était très joieux.

Le mardi gras il mit son habit sur lui, un feutre sur la tête et un sabre de bois dans sa main. Il parcourut ainsi toute la ville . . . . . .

A 3. Dans la ville Bergame en Italie vivait un jeun garçon, nommé Arlequin. Il était très aimé par ses parents, parcequ'il était un bon fils. Mais il était aussi l'idôle de ses camarades. Qoique il eût une esprit vivante et spirituelle, il était pourtant très modeste. A l'école il semblait ignorer ses progrès envers les autres. Touts les hommes flattaient Arlequin, mais il restait humble.

Habituellement au Mardi-gras les parents préparèrent des nouvaux habits fantastes à leurs enfants, qui tousjours qu'ils avaient le temps, parlèrent de leurs robes. On jugait et censuré la forme et la couleur et tout était très interressant. On voulait aussi qu'Arlequin parlâsse de son habit. Mais il dit: «Mes parents sont si pauvres, ils n'ont pas d'argent de m'âcheter quelquechose d'inutile.» Ses camarades s'émurent. L'ami bien aimé devrait donc passer le Mardi-gras assez triste. Mais afin l'idée leur vint de l'aider dans une manière très agréable. Chacun d'eux lui portera une pièce du drap. Mais quand tous avaient donné leurs pièces ils apercurent qu'elles n'étaient pas de la même couleur, et ils crurent qu'elles ne lui servireront pas. Mais Arlequin dit: «Cela ne fait rien, je suis au contraire bien aise de savoir, que tous mes camarades m'aiment. Au Mardi-gras Arlequin se présenta dans sa robe, faite des pièces, données par ses amis. Devant son visage il avait un masque noir, sur sa tête un feutre et à la main un sabre de bois. Mais sa robe était si drôle et ses mouvements si comiques, il causait d'une manière si spirituelle, sautait et riait si joyeusement que tout le monde avait un plaisir de le voir. Voilà l'origine d'Arlequin.

A 4. Dans une ville d'Italie, nommée Bergame, vivait un jeune garçon, dont le nom était Arlequin. Il était aimé de tous ses camarades et l'orgueil de ses parents. Mais il était très modest, et dans l'école il toujours savait ses devoirs. — Le Mar-di-gras venait et avec lui le carnaval. Tous les garçons parlaient de leurs coustumes, de l'étoffe et de la couleure de leurs habits. Un des meilleurs amis d'Arlequin lui demanda, quel habit il tiendrait. «Aucun», répondit Arlequin, «mes parents sont si pauvre, qu'ils ne peuvent pas m'acheter un habit». Quand les camarades l'entendaient, ils tous voulurent lui donner une coustume. Ils se consultèrent, et le lendemain chacun porta avec lui une petite pièce du drap. Ils furent très étonnés, quand ils virent la bizarrerie des certaines couleures, et maintenant ils ne crurent pas, que Arlequin voudrait les avoir. Arlequin dit que c'était une très belle coustume, se l'enpoussa, et sur la tête il porta un grand feutre. Quand il fut prêt, tous les garçons sortirent. Les gents dirent, que l'habit d'Arlequin était le plus original de tous. Arlequin était très gaie et s'amusait de toutes les façons. Il et ses camarades parlaient avec les gents et dirent beaucoup de plaisanteries et de saillis dans leur vivacité d'enfance.

A 5. Dans une petite ville en Italie nommé Bergame, vivait depuis longtemps un petit garçon qui s'appelait Arlequin. Il était distingué par son ésprit spirituel mais aussi par sa caractère éxellente. A la mème fois qu'il était l'orgueil de ses parents et ses

instructeurs, il était l'idôl de ses camarades. Ceux-ci l'aimaient ainsi qu'ils n'étaient jamais jaloux des progrès d'Arlequin. Mais cela était peutêtre pourquoi qu'Arlequin était modeste et qu'il semblait ignorer sa supériorité sur ses camarades.

Le temps du carnaval s'approcha. A tous les écoliers furent preparés, selon la coûtume de la ville, des habits de carnaval. Ces habits occupaient complètement les pensées des marmots. Ils en parlaient tout le temps et pendant les récréations furent la couleur et la forme des habits jugées, censurées.

Mais Arlequin seul se taisait. Quand on le demenda de quelle couleur son habit était, il répondit que ses parents étaient trop pauvres pour pouvoir lui donner une telle chose. Cela devrait coûter trop cher. Les petits garçons en furent très fachés: Mardi gras allait donc devenir un jour de tristesse pour leur camarade.

Ils consultaient et convinrent enfint de lui apporter chacun d'eux, une pièce de son étouffe. Il le faisaient, mais malheur, ils virent que les pièces de drap étaient de divers couleurs. Voyant leur tristesse, Arelquin leur dit: Je suis bien aise de ces divers pièces, parceque chaque pièce me représente un ami!

Son habit fut fait et mardi gras Arlequin et les autres garçons se mirent leurs habits, se coiffèrent des feutres et cachèrent leurs visages sous masques noirs. Petit Arlequin traversa la ville, sauta, dansa, chanta, en disant bons mots partout.

La costume bizzare eut une succée extraordinaire. Dès cet événement on commença à avoir des «Arlequins» dans les carnavaux, mais il n'y en a pas plusieurs qui savent d'où on tient cette coûtume curieuse, qui eut son commencement en amitié des enfants, quand le petit Arlequin devrait avoir une costume de carnaval.

A 6. Dans une ville d'Italie appelée Bergame vivait un jeun garçon nommé Arlequin. Ce garçon était très aimé par ses camarades parcequ'il était trés bon et modeste. Dans cette ville on avait l'intention de faire une grande faite du carneval après quelques mois. Tous les camarades d'Arlequin avaient aussi l'intention de se coudre nouveaux beaux habits pour cette faite. Ils pensaient à ses habits toute la journée dans leurs maisons et aussi pendant les récreations dans l'école. Le form et la couleur y étaient jugées. Ils envitaient l'un l'autre de venir les voir et pendant ces visites ils les sensuraient ensamble. Tous les garçons parlaient de leurs habits mais Arlequin ne disait pas aucun mot. Un garçon lui demanda un jour «quelle couleur a ton habit» Arlequin répondit «Mes parents sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas m'acheter un tel habit.» Parcequ'ils l'aimaient

beaucoup ils ne voulaient pas penser qu'Arlequin ne pourrait pas venir avec eux. Il était jugé que tous camarades lui porteraient une petitte pièce de sa toffe. Le jour suivant tous lui portaient un morceau comme il était jugé. Il remercia et quand on était arrivé à la maison il commença à se coudre un habit. Tous pièces étaient d'une autre couleur mais il disait qu'il n'était pas importe, parcequ'il considerait chaqu'une pièce comme un cadeau de ses amis.

Quand le jour, lequel on avait attendu, arrivait, tous les garçons se costumaient en leurs habits. Notre petit Arlequin se vétait aussi dans celui de lui. Il se coiffait dans un feutre vert et un masc noir. Avec un sabre noir et ainsi costumé il marcha dansant et chantant autour de la ville. Parcequ'il était ainsi vétu il étaient une curiosité dans cette ville. Son habit était si bon que tous les autres gens pour le carneval suivant se cousaient une vétement comme celle d'Arlequin.

Quelques semaines après ces premières reproductions, j'ai voulu répéter mon expérience, et j'ai choisi dans ce dessein l'histoire de

(B) *L'Arabe et son Cheval.*

Les cavaliers du pacha d'Acre ayant rencontré un Arabe et sa tribu qui s'en retournaient chargés de butin, fondirent sur eux à l'improviste, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. L'Arabe ayant été grièvement blessé dans le combat, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau [1] et s'étaient emparés de son cheval qu'ils emmenaient également. Le soir du deuxième jour, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Japhad; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux attachés autour des tentes; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois à ce fidèle compagnon, il se traîna péniblement jusqu'à lui. «Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? Ma femme et mes enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau; ils ne te donneront plus l'orge dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert, comme

---

[1] V. ci-dessus p. 71, note.

le vent d'Égypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre. Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme que ton maître ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher [1] la main de mes petits enfants.» En parlant ainsi, l'Arabe avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre [1] qui lui servait d'entraves, [1] et l'animal était libre; mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer; il baissa la tête, flaira son maître, et, le saisissant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable, aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

Reproductions:

B 1. Les cavaliers du Pascha d'Acre s'emparèrent un Arabe, qui était chargé de butin. Ils attaquèrent aussi les autres Arabes, en tuèrent un grand nombre et en emporteraient le reste au Pascha. Notre Arabe fut attaché et on le plaça sur un chameau. Les Turques avaient pris aussi son cheval. Au deuzième jour ils passèrent la nuit dans les montagnes de Jafade. Tous dormaient, exepté l'Arabe, dont les blessures lui faisaient mal. Tout à coup il entendit son cheval crier parmi les autres chevaux. L'Arabe se traîna peniblement dans la sable jusqu'à son fidèl compagnon et lui dit: «Ma femme et mes petits enfants ne t'emporteront plus le lait du chameau, ils ne te donneront plus l'orge dans le creu de la main, tu ne courras plus libre comme le vent d'Egipte et tu ne nageras plus dans les flots de Jordan. Mais si je suis en esclavage tu ne dois pas rester ici.» A ces mots il roncha avec les dents la corde, avec laquelle le cheval était attaché, et lui dit: «Tu reviendras et tu diras à ma femme que ton maître etait un prisonnier chez les Turques.» Mais l'intelligent cheval comprit que son maître était blessé. Le cheval saisit donc l'Arabe avec les dents. Puis il galopa tenant l'Arabe dans la bouche et quand il était arrivé à la maison, il plaça son maître aux pieds de sa femme. Mais le cheval était si fatigué qu'il tomba à la terre et mourut.

---

[1] V. ci-dessus p. 71, note.

Les poètes l'ont chan ⁊- et son nom était dans la bouche de tous les Arabes en Jericho.

B 2. Les cavaliers du pascha d'Acre rencontrèrent un Arabe qui était en retour chargé be butin. et ils se l'attribuèrent pour le porter au pascha. D'une tribu d'Arabes qu'ils encor rencontrèrent les plusieurs furent tués et les autres faits prisonniers. L'Arabe fut blessé dans le combat et fut attaché avec un couroi sur un chameau. Son cheval les cavaliers emportèrent aussi avec eux. Au deuxième jour le turcs campaient dans un montagne. Ils se couchèrent dans un tente et l'Arabe avec les autres prisonniers fut placé devant la tente. Pendant la nuit il reveilla de la douleur dans ses blessurs. et bientôt il entenda son cheval, qui était attaché parmi les autres chevaux autour de la tente, aenir. Un grand desir de le voir l'attribua et il se traîna sur le sable de son mieux à lui. «Que feras tu parmi les turcs» lui demanda-t-il. De ce moment personne ne te donnera l'orge de creu de la main. Si j'étais esclave tu courirais dans le desert libre comme le vent d'Egypte. et tu nagirais ton poitrail dans l'eau de Jordan. Mais tu dois t'enaller chez la tente que tu connais à ma femme et tu le conteras que je ne retourne jamais. Tu placeras la tête parmi les rideaux et tu lecheras les mains de mes enfants.» Après avoir dit cela l'Arabe coupa le corde du cheval avec ses dents et il était libre de courir où il voulait. Il baissa sa tête en voyant son maître blessé devant lui, et maintenant il comprit de quoi il s'agit. Donc il le prit avec ses dents et en galopant il l'emporta à la tente qu'il connaissait, mais après l'avoir placé devant sa femme sur le sable le cheval mourut de la fatigue.

Toujours son souvenir a vècu parmi les Arabes, et les auteurs l'ont remercié dans leurs chansons.

B 3. Les cavaliers du pacha rencontrèrent un Arabe avec sa tribu revennant d'une bataille chargé de butin. Les Turques les attaquèrent et les firent prisonniers. Ils leur attachèrent les pieds avec des courois de cuire pour en faire present au pacha. L'Arabe ayant été blessé pendant l'attaque fut emparé de son cheval. Ensuite, que les Turques campèrent dans les environs de Jafade avec ses prisonniers, l'Arabe entendit son cheval, son fidèle ami, anir lié auprès des tentes. Touché de la voix de son chère ami il se trainait auprès de lui pour lui prendre congé. Arrivant à la place il lui dit: «Comment va tu te trouver parmi les Turques, ma famme et mes enfants ne te donneront plus de lait de chameau et de l'horge du creu de leurs mains, personne ne te lâchera dans le désert pour t'y faire courir comme le vent d'Egypte; personne ne te mènera au Jordan pour te faire baigner dans l'eau fraîche.» Pendant qu'il dit ces mots, il avait rongé la corde qui

attachait le cheval, et lui dit: «retourne à ta tente et dis à ma femme que je ne reviendrai plus, tu entreras la tête parmi les ridaux de la tente et laîcheras les mains de mes enfants. L'intelligent cheval comprit les douleurs de son pauvre maître, le saisit par la sinture avec ses dents et partit en galop pour la tente qu'il connaissait. En arrivant il jeta son maître sur le sable aux pieds de sa maîtresse et tomba lui même mort de fatigue.

B 4. Les cavaliers du Pascha d'Acre ayant rencontré une troupe d'Arabes et l'ayant attaquée, retournèrent, chargés de butins, à Acre. Ceux qu'ils n'avaient pas tués ils les avaient fait prisonniers. Après avoir voyagé deux jours, ils arrivèrent aux montagnes de Japhade et ils se hatèrent avec leurs butins au Pascha pour lui en faire présent. Parmi les prisonniers se trouvait un Arabe, lie à la main et au pied, demi-mort par ses blessures. On le mena avec les autres prisonniers à une tente. Au dehors de la tente on avait placé les chevaux des prisonniers. Le cheval de notre arabe était une bête, fort intelligente. La nuit venue, il écouta la voix de son maître et la reconnut. Le désir de voir une dernière fois son maître, bien aimé, lui donna des forces immenses, qoique blessé et très fatigué, il put ronger les cordes, par lesquelles il était attaché. Il put se traîner jusqu'à son maître. Celui-ci, évaillé par ses blessures, voyant son cheval lui dit: «Que feras tu parmi les Turques, tu ne courras plus, libre comme le vent d'Egypte. Qui te donnera à manger dans le creux de la main, qui te donnera à boire le lait du chameau. Tu ne fendras plus du poitraille les flots de la Jourdaine. Vas mon ami, retournes à Jéricho à ma femme et à mes enfants, léches leurs mains et dis à eux, que je ne reviendrai plus!» Mais le cheval ne put abandonner son fidèle camarade, il fit une autre chose, il saisit son maître par la cinture de cuivre, il partit au galop vers Jéricho. Après y être arrive, il donna l'Arabe à sa femme et à ses enfants, puis il—mourut. Tous les tribus l'a pleuré et on y souvient encore au cheval, dont l'intelligence en aidait le maître.

B 5. Les cavaliers du paschâ d'Acre rencontrèrent un Arabe avec sa tribu. Ils avaient un grand butin avec soi et les cavaliers voulaient l'avoir. Un combat commença alors. Un grand nombre furent tué mais les autres les cavaliers voulaient donner comme présente au pachâ et les Arabes furent transportés qouaque ils étaient blessé. Mais le chemin était long et on fallait passer la nuit dans les montagne du Jéricho. Le chef était aussi blessé et ses blésures lui fesaient si male qu'il ne pût pas dormir pendant toute la nuit. Quand il y coucha il entendit un cheval crier. Sur la voie il entendit que c'était son cheval. Il était aussi attaché

comme lui même. Alors il voulait bien encore une fois voir son fidèle ami. Il commença à se tirer sur la terre et viendra bientôt prés de lui. «Qouaque je suis attaché tu dois être libre», il lui dit, et que fera tu parmi les turc. Ma femme et mes enfants ne te porteraient plus de blé en leur creu de mains, tu ne nagera plus dans l'eau de Jordan et ne courra plus dans le désert.» Après ces mots il coupa avec les dents la corde et le cheval fut libre. Il lui dit d'aller auprès de ses tentes qu'il connaissait et de dire à sa femme qu'il ne reviendra plus; et qu'il encore laichera les mains de ses enfants bien aimés. Le cheval compris avec son intelligence ce qu'une lange ne disait. — Il pris son mâitre par la corde qu'il avait autour de son corp avec les dents et courait si bien qu'il pût aux tentes d'Arabes. — Il vient à la maison avec son mâitre et le mit aux pieds de sa femme est ses enfants. Mais après cela il meurt parcequ'il avait tant couru. Mais cette histoire a vecu et ne sera jamais oublié parmi les Arabes de cette tribu.

B 6. Quelques cavaliers rencontrèrent un jour dans le désert des Arabes de pascha d'Acre. Les Arabes avaient beaucoup de butins et les Turques en tuèrent plusieurs et firent les autres en prisonniers. Après deux jours ils vinrent à leurs montagnes et ils laissèrent les prisonniers hors de la maison. Un Arabe de ces prisonniers entendit pendant la nuit anir son cheval et il lui dit: «Tu ne me porteras jamais dans le désert libre, tu ne mangeras plus l'orge dans le creue des mains de mes enfants, et tu ne boiras jamais le lait des chevres; mais cours à la maison chez ma femme et elle verra que je suis en prison chez les Turques.» L'animal comprit bien par son instinct que le maître dit mais il vit aussi qu'il était blessé et qu'il ne put pas venir avec lui. Et le cheval prit l'Arabe et l'emporta jusque'à sa tente. Enfin quand l'animal vint à la maison de l'Arabe il expira de fatigue.

Mais les Arabes de Jéricho ont encore dans leurs souvenirs cette petite histoire.

Les élèves, au moment de faire ces reproductions, étaient en huitième, aux mois de mars et d'avril. Il leur restait donc six à sept mois d'école avec les cinq de la neuvième. Elles avaient derrière elles un cours total de 22 heures à peine. Pour ma collection j'ai choisi, parmi les copies remises, des travaux montrant la capacité moyenne de la classe. Les deux

premiers sont faits par des élèves qui avaient eu, dans leur certificat du mois de mars, un 7 pour leurs travaux écrits. Les auteurs des trois suivants avaient obtenu un 6, et la dernière représente les 5. Pour la seconde histoire, les mêmes notes sont représentées par d'autres élèves. Il y a dans la classe une élève qui écrit mieux, mais comme elle a appris à parler français à la maison, je ne l'ai pas comptée. Naturellement, ces notes se sont trouvées un peu changées à la fin du semestre dernier.

Voilà donc quelques documents authentiques attestant les connaissances de nos élèves dix mois avant leur examen: et sur ces dix mois il y en a quatre de vacances. J'ai été très heureuse qu'à entendre lire ces petits résumés on ne les ait pas trouvés trop mauvais. Mais que dira-t-on à la lecture, et se sera-t-on attendu à les trouver aussi remplis de fautes?

Pourtant ces élèves ont appris la grammaire; elles se sont exercées, elles aussi, à traduire du suédois pour se préparer au baccalauréat, et ne sont ni plus ni moins habiles que celles qui le font chaque printemps depuis dix ans. Quelques-unes passeront cet examen au mois de mars de l'année prochaine, et — neuf ou dix mois plus tard, celles qui auront eu l'idée de continuer l'étude du français seront encore plus découragées que leurs professeurs.

C'est que l'enseignement de l'école n'est en grande partie que dressage. Les élèves, quand ils arrivent entre les mains d'autres maîtres, ne se sentent plus aussi habiles qu'ils croyaient l'être. MM. les professeurs de l'Université recommandent aux professeurs d'école de consacrer moins de temps à la grammaire. Ils s'étonnent que les travaux écrits soient presque toujours notés plus bas que la lecture. Nous ne demanderions qu'à combiner lecture, conversation, grammaire et travaux écrits dans un enseignement homogène. Mais, comme je l'ai déjà exprimé ici [1], je crois que la méthode actuellement appliquée à l'apprentissage de la version en langues modernes est opposée à celle qu'on emploie pour

[1] V. *Neuph. Mitt.* 1905, p. 9.

la lecture. Dans l'article cité plus haut, j'ai indiqué en quelques mots la méthode que je crois la bonne, et je l'ai appelée la «méthode naturelle». Ayant fait, il n'y a pas longtemps, l'agréable découverte qu'elle est employée aussi ailleurs, je ne suis pas prête à abandonner mes convictions. On a dit que seuls des professeurs disposant d'un grand nombre de leçons pour les langues modernes pouvaient se permettre le luxe de semblables exercices de reproduction, utiles peut-être, mais dont il faut se passer. J'ignore si on les fait faire aux élèves après ou en même temps que les traductions de la langue maternelle, mais je suis persuadée *qu'il faudrait les employer pour enseigner à traduire*. Quand il s'agit du français en particulier, où il faudrait un cours total de 30 heures, au moins, pour obtenir un résultat appréciable, c'est à ces sortes d'exercices que je me bornerais à l'école, laissant les traductions à l'Université.

J'avais donné deux heures à mes élèves pour la rédaction (sans dictionnaire) et la mise au net du résumé. Il faut en ôter quinze à vingt minutes employées à la lecture et aux explications nécessitées par la nouveauté de la tâche. Pour leurs traductions écrites, elles n'ont en général qu'une heure par semaine, deux à la fin de chaque semestre. Elles écrivent en une heure huit à douze lignes sur brouillon: les résumés en couvrent le double, quelquefois le triple. Admettons que les difficultés nouvelles leur aient un peu fait négliger la grammaire, qui paraît être leur grande préoccupation dans les traductions écrites: cependant l'idée qu'on se fait, d'après les résumés, de leurs connaissances grammaticales doit être à peu près celle qu'on a en corrigeant leurs traductions. Elles conjuguent mal (les dictionnaires contenant la conjugaison des verbes irréguliers sont défendus depuis deux ans). Les *-s* à la deuxième personne du singulier de l'impératif des verbes en *-er* se répètent jusqu'à quatre fois. On rencontre *entenda* et *il parlasse; fesaient* et *revennant; il compris* et *il pris*, à côté de *il mit; il viendra* au lieu de *il vint*, et ainsi de suite. Surtout deux de ces demoiselles ont été cette fois en veine de fautes de ce genre. Huit jours plus tard elles conjugueront

mieux, mais deux autres mettront; *tu nagera*, *tu courra;* on verra même *censuré* pour *censurait.* Je ne saurais dire, si *il meurt* pour *il mourut* est une faute de flexion ou de syntaxe. D'autre part le conditionnel au lieu du futur et vice versa, ou le présent pour les temps du passé [1] sont plus fréquents dans les résumés que dans les traductions. Mais cela même me suggère la pensée que les exercices de conversation les plus élémentaires seraient le remède le plus efficace. L'on éviterait tout d'abord le conditionnel, mis pour le verbe *aller*, suivi d'un infinitif, au lieu que si maintenant nous lisons: «Le mardi gras allait donc devenir un jour de tristesse pour leur camarade», nous chantons victoire. [2] L'emploi de l'imparfait et du passé défini, sauf dans les cas les plus élémentaires, ne tient pas toujours de l'ignorance de l'élève. Il y a encore d'autres fautes que ne peut corriger le dictionnaire, telles que: *se coudre nouveaux habits*, *sous masques noirs*, *l'orge de creux de la main*, *des Arabes de pacha*, *tentes d'Arabes*». Il peut, il est vrai, venir en aide dans certains cas. Si une élève avait craint de faire une faute en mettant *au chaque carnaval*, elle n'aurait eu qu'à ouvrir le dictionnaire. Dans les traductions écrites, des fautes comme *tous pièces*, *tous camarades*, *mourut de la fatigue* auraient été corrigées à l'aide du dictionnaire. Otons encore les fautes de genre, qu'on peut éviter, si l'on est soigneux, et l'orthographe, qu'on doit tout entière au dictionnaire, ainsi que le choix des prépositions et des conjonctions. Que reste-t-il donc comme critérium des connaissances grammaticales? L'accord de l'adjectif, l'accord du verbe avec son sujet, les participes, l'emploi du subjonctif et une partie du chapitre des pronoms. On a cru bien enseigner la grammaire par les traductions écrites: il aurait fallu au moins interdire l'emploi du dictionnaire. Les élèves qui n'aiment pas le travail en font le supplément de la grammaire; les bons élèves font de même, au détriment

---

[1] Dans *B 5* le présent a été mis exprès pour raconter l'arrivée et la mort du cheval.

[2] Ce cas se trouve dans *A 5*.

de leurs connaissances. Les mois qui restent suffiront à peine pour apprendre à éviter les grosses fautes de conjugaison; quant aux autres fautes, on en tolère deux ou trois, outre les mots mal choisis et les expressions qui ne disent pas ce qu'on veut dire. Et l'on met presque toujours six heures à composer ce témoignage de sa capacité! La mauvaise méthode qu'emploient nos étudiants dans leurs travaux est en partie le résultat des mauvaises habitudes contractées à l'école. Les raisonnements appris — leur grammaire, dans bien des cas, n'est pas autre chose — entrent pour beaucoup dans leurs succès, et ils peuvent montrer avec une naïveté étonnante des travaux qui prouvent qu'ils ne savent même pas ce que c'est qu'un plagiat.

Les méthodes qu'ont employées mes élèves pour faire leurs résumés ne sont peut-être pas des meilleures, mais ce sont en tout cas des méthodes personnelles. Certaines m'ont dit qu'il fallait tout le temps penser à des passages qu'on avait lus auparavant. — Pendant la discussion qui, à la Société néo-philologique, a suivi la lecture de ces petits travaux, on a exprimé la crainte que la mémoire n'y eût joué un rôle trop grand. Si l'on veut dire par là que les élèves les moins capables ont réussi à exprimer quelque chose en copiant les phrases de l'original, il n'y a qu'à comparer celui-ci à leurs résumés. Supposé qu'un élève parvînt à reproduire par écrit, dans une langue étrangère, une page lue par une autre personne, n'y aurait-il pas déjà là un bon moyen d'étendre et d'affermir ses connaissances? Mais les bonnes mémoires sont rares; et je dirais volontiers, sans craindre de me tromper, que c'est faute d'exercice. C'est par des exercices de mémoire, combinés avec toute la réflexion, le raisonnement spontané et adroit dont les élèves seraient capables, que j'aimerais à développer leur sentiment de la langue. Ayant vu le peu qu'on obtient en réalité, quelle que soit la beauté du résultat obtenu dans l'examen, le résumé le plus modeste m'instruira toujours plus long que la traduction la plus laborieuse sur l'état des connaissances de l'élève. Ces résumés sont bien un assez mince résultat dix mois avant la fin

du cours. Mais ne pourrait-on pas supposer que des élèves, après s'être exercés à en faire durant quelques années, parviendraient à passer un examen équivalent à l'examen actuel, si l'on songe qu'ils n'auraient pas employé de dictionnaire et qu'ils se seraient exercés avant tout à comprendre la langue lue et parlée et à s'exprimer en parlant et en écrivant? «Personne ne parle pour appliquer une règle de grammaire», a dit M. Michel Bréal en critiquant des phrases composées pour enseigner la grammaire. Si nous avions le courage de faire écrire nos élèves comme nous écrivons nous-mêmes, en employant les ressources d'expression qui sont en notre pouvoir, et non pas pour appliquer des règles de grammaire, je crois que le résultat serait plus satisfaisant. On donnerait donc aux élèves la liberté d'éviter les difficultés dont ils ne sont pas maîtres? Pourquoi pas? C'est grâce à cette liberté que nous parvenons, nous-mêmes, à nous faire comprendre en écrivant une langue étrangère. Qui sait, si, ayant moins traduit, nous n'écririons pas un meilleur français, plus simple, plus intelligible, où les expressions toutes françaises ne feraient pas tache? C'est l'à peu près et la masse des fautes que je voudrais éviter aux élèves, en leur permettant d'écrire chacun la langue qu'ils savent. Ils feront toujours assez d'erreurs pour provoquer les explications et les corrections utiles. On n'aboutirait pas à cet amas d'incorrections et d'expressions vicieuses, inévitables tant qu'il faudra commencer trop tôt les exercices de traduction difficiles. On a beau faire apprendre par cœur les traductions corrigées. D'abord, la langue qu'apprennent les élèves ressemble très peu à du français, et l'on se demande, si les morceaux appris trouvent leur place dans la mémoire à côté des monstruosités que les élèves ont amassées en contemplant leurs propres fautes et celles de leurs camarades. Ne vaudrait-il pas mieux leur procurer une impression assez forte d'un fragment modèle, immédiatement avant qu'ils se mettent à écrire, attendu que pour bien rendre ils devront bien écouter et bien comprendre, et que quiconque veut bien écrire doit pendant longtemps bien lire et bien écouter? C'est ce long entraînement de l'œil et de l'oreille par la

lecture surtout, et aussi par la conversation, qui manque à nos élèves pour les affermir dans leur rudiment du français. Est-il nécessaire qu'ils voient un présent ou un imparfait dans le texte en langue maternelle pour savoir dire des choses aussi simples que dans ces petites histoires? C'est dans ce cas et dans un ou deux autres que la traduction est plus commode que le résumé, mais est-ce bien un avantage?

L'histoire d'Arlequin, qui est facile, n'est mal comprise que vers la fin: une élève, profitant de la permission que je leur avais donnée, l'omet tout simplement; une autre la change, en racontant que tous les personnages des carnavals de nos jours sont des Arlequins. Pour la seconde histoire, les erreurs sont plus nombreuses: c'est l'Arabe qui est fait prisonnier, après s'être battu tout seul contre les Turcs, un peu avant ses compagnons, qui y passent à leur tour; c'est le cheval qui ronge la corde par laquelle il est attaché et s'en va trouver son maître; c'est aussi le cheval (dans un résumé qui ne se trouve pas dans la collection) qui est prié d'aller aider la femme et les enfants de l'Arabe, qui n'ont rien à manger. La plupart des autres altérations de sens dépendent de l'imperfection de l'expression. Pour décrire le costume d'Arlequin: *aucune pièce n'était de la même couleur, des certaines couleurs, toutes les pièces étaient d'une autre couleur;* ailleurs on a des non-sens: *Il se coiffait dans un feutre vert et un masc noir. Avec un sabre noir et ainsi costumé il marcha . . . . ; l'Arabe est prisonnier chez les Turques; si l'Arabe était esclave, son cheval courrait dans le désert libre comme le vent; l'Arabe avait délivré son cheval, pour que celui-ci le portât chez sa femme; les Turcs leur attachèrent les pieds avec des courroies de cuir pour en faire présent au pacha:* voilà ce qu'on débite faute d'exercices élémentaires. La signification des conjonctions les plus usitées devrait pouvoir se trouver sans le dictionnaire secondé par le texte en langue maternelle. Les traductions sont aussi pour quelque chose dans des fins de phrases comme celle-ci: *et on y souvient encore au cheval, dont l'intelligence en aidait le maître,* qu'on est surpris de trouver après une narration comme celle de

B 4.[1]) Il y a d'autres élèves qui se sont plues à étaler leur grammaire en même temps que leur rhétorique, tandis qu'il y en a une qui a su bien faire, à mon gré. C'est *B 6*, la moins douée, celle dont le baccalauréat reste le plus problématique. Elle a évité, avec une prudence louable, les trois quarts des fautes qu'elle fait en général, et elle est arrivée à raconter sa petite histoire, on a vu comment. Une telle élève pourrait-elle être admise à l'Université, quand même elle n'aurait pas fait, durant les mois qui lui restent, des progrès assez considérables pour oser mettre dans son travail tout ce que nous tenons tant à y trouver? L'examinateur se croit quelquefois obligé de compléter son examen par écrit par un examen oral. Il verrait que des élèves, exercés à écrire de la manière que je préfère, seraient obligés de savoir la grammaire aussi bien qu'à présent. Du moment qu'il s'agirait de bien comprendre un texte lu par une autre personne, on ne saurait se passer de grammaire, tant s'en faut. Mais au lieu du détour des traductions de la langue maternelle, il y aurait le chemin direct de l'imitation de la langue étrangère, français ou allemand, ce qui placerait la lecture au centre de l'enseignement. Si j'ai voulu lui donner une telle importance, c'est parce qu'un cours de français devrait rendre tous les élèves d'une classe capables de lire pour leur plaisir un livre français — c'est, il me semble, le moins qu'ils aient le droit de demander après un labeur de sept ans —, mais aussi parce que, dans les classes supérieures, après le cours préparatoire, où la langue du professeur peut suffire, il faudrait une autre langue qui corrigeât la sienne Que les élèves entendent lire souvent, et qu'ils s'habituent à imiter les bons modèles, tant oralement que par écrit, afin d'essayer leurs forces! C'est ainsi qu'on empêcherait la fin du cours de détruire ce qui a été acquis par les commencements, et qu'on rendrait impossible aux élèves de tromper leurs examinateurs en se trompant eux-mêmes. Il faut bien se dire que la lecture resterait dans bien des cas le seul résultat du cours de

[1] Il faut avouer que l'auteur a été un peu pressée.

français, car bien des travaux écrits ressembleraient à celui de *B 6;* mais la grammaire et le vocabulaire des élèves seraient bien à eux. Si celle-là ne permettait pas les tours d'adresse, celui-ci serait plus riche et plus sûr. Il serait étonnant que tous les élèves ne montrassent pas par un choix immédiat qu'ils connaissent la signification de mots aussi usités que le sont *porter* et *mener* avec leurs composés, *remercier*, *professeur* et *maître* (qu'on a vu remplacer par *instructeur*), *écouter, entendre, se réveiller, mettre un habit, certain, divers, personne* (pronom), etc. On verrait peut-être aussi *destiner, décider, s'emparer, s'attribuer* à leurs places, et — c'est là un des plus grands services que je demanderais à la lecture soignée — on verrait peut-être tous ces mots placés un peu dans l'ordre qu'il faut. Pour l'orthographe, qui gagnerait de même par l'éloignement du dictionnaire, je pense qu'on pourrait permettre une liste de mots français sans traduction que les élèves pourraient consulter pendant quelques minutes après avoir fait leurs travaux écrits.

Qu'il soit possible d'enseigner par cette méthode la lecture aux moins capables, j'en suis certaine, mais je lui suppose encore d'autres mérites. On a vu, il y a quelque temps, plaider chaleureusement pour attribuer à l'imagination une plus grande place dans notre système d'éducation. La capacité avec laquelle mes élèves font leurs compositions en langue maternelle est exprimée par les notes suivantes: 8, 7, 7, 8, 9, 4 et 8, 6, 6, 7, 7, 7. Il est évident que l'imagination a pu jouer quelquefois un certain rôle dans la composition des résumés, mais je n'y vois qu'un avantage. — L'on n'a pas craint de proposer une composition en langue étrangère comme moyen de contrôle pour le baccalauréat. En Suède elle est permise, mais, si je préfère les résumés, c'est pour l'entraînement de l'oreille qu'ils nécessitent. — Tout en mettant en activité une force de plus, un travail fait selon la méthode naturelle donne un plus libre jeu aux aptitudes différentes, chose qui n'est obtenue que difficilement dans notre travail scolaire et à laquelle il faudrait attacher une plus grande importance. A entendre le jugement des pro-

fesseurs de l'Université sur la capacité de leurs disciples, on dirait qu'à mesure que les maîtres deviennent plus habiles à employer leurs méthodes, les intelligences qu'on leur a confiées dépérissent. Y a-t-il la moindre possibilité de développer les petites intelligences, qui sont les plus nombreuses, en leur faisant contempler à la hâte le devoir qui convient aux grandes ou qui n'est assimilé qu'à peine par elles (on est obligé de se contenter d'un minimum pour la traduction française), et y a-t-il le moindre avantage à donner aux plus faibles l'illusion qu'ils égalent les forts? Ceux-ci, quelquefois capables de se passer du maître, sont habitués à une demi-activité qui finit par leur ôter le goût des études, en même temps que les dispositions. Par ma méthode d'enseigner à écrire, j'ai cru trouver un moyen de ne négliger ni les uns ni les autres, et je ne croirai pas m'être éloignée trop de l'ancien idéal en prenant pour premier article de mon *Credo* la parole d'un pédagogue anglais: «Take care of the easy things, and the hard ones will take care of themselves.»

A. Lindfors.

Besprechungen.

Studier i modern språkvetenskap, utgifna af Nyfilologiska sällskapet i Stockholm. III. Upsala 1905. IX + 269 S. 8°. Kr. 5. —

Der neue Band der Stockholmschen Neuphilologischen Studien umfasst, ausser den gewöhnlichen einleitenden und abschliessenden Beilagen, acht Aufsätze sehr verschiedenen Inhalts.

S. 1—60. *Carl Wahlund, Un acte inédit d'un opéra de Voltaire, publié d'après deux anciennes copies manuscrites de la Bibliothèque Royale de Stockholm avec des fac-similés.* Der in den Ausgaben fehlende Akt enthält vier kurze Scenen, von denen jedoch die vierte als Schlussscene des zweiten Akts in den Druck aufgenommen worden ist; die erste ist ein Dialog zwischen Dalila und dem Grosspriester, die zweite ein kurzer Monolog der Dalila, die

dritte wieder ein Dialog, zwischen Dalila und Samson, mit Chor von Hebräern und gefangenen Philistäern. Zur Handlung trug dieser Akt wenig bei und konnte somit ohne Verlust ausgeschlossen werden. An seiner Stelle kommt ein neuer erster Akt in den Ausgaben hinzu, der in den Hdss. fehlt, und der erste und zweite Akt der letzteren werden zum zweiten und dritten in den Drucken. Nur der vierte und fünfte stimmen in beiden. Inwiefern die Komposition des Operntextes hierdurch gewonnen hat, wird nicht aus der Darstellung ersichtlich. Mit gewohnter Zurückgezogenheit hält nämlich Wahlund alles fern, was auch nur als ein Schatten persönlichen Urteils angesehn werden könnte. Dagegen giebt er in einem ersten Kapitel die «Urteile der Zeitgenossen Voltaire's über seine Oper Samson», in einem zweiten erzählt er «was Voltaire selbst über seine Oper S. gesagt hat.» Das dritte Kapitel behandelt das Schicksal der Oper, und in dem letzten giebt W. eine Übersicht der ältesten Ausgaben und spricht ausführlicher von den beiden Abschriften. — Der von vornherein höchst dürftige Stoff hat unter den Händen Wahlunds die Gestalt einer von bibliographischer, biographischer, topographischer und typographischer Gelehrsamkeit strotzenden Abhandlung angenommen. Eine Anzahl Auszüge aus (ich vermute ungedruckten) Briefen Voltaire's nebst mit staunenswertem Fleiss zusammengebrachten Erläuterungen zu diesen und überhaupt zu allen berührten Ta'sachen — mögen sie der Hauptsache näher oder ferner stehen — verleihen dieser Abhandlung ohne Zweifel den Wert eines Beitrags zur Biographie des grossen Mannes. — Ein ganz besonderes Interesse gewährt es zu verfolgen, wie erfindungsreich, konsequent und umsichtig W. in der typographischen Anordnung seines Textes, in der mannigfaltigen Variation der Typen etc. ist; es versteht sich, dass die Abschrift mit Titelblatt, *en tête*'s, *cul-de-lampe*'s u. s. w. genau nachgebildet ist. Die Wiedergabe einer Einbanddecke und einer Seite eines Druckexemplars, wo Voltaire selbst Änderungen in den Text eingetragen hat, erhöhen die Kuriosität dieser Veröffentlichung.

S. 61—70. *Fr. Wulff, Pon freno al gran dolor che ti transporta. Une strophe travaillée de Pétrarque dans le ms. Vat. 3196, fol. 13 et 12.*

Es handelt sich um eine Strophe (VII) der bekannten Canzone *Che debb'io far,* über die Wulff ja auch früher geschrieben hat. W. verfolgt sorgfältig die verschiedenen Redaktionen, teilt Petrarcas Änderungen und lateinische Randbemerkungen mit und äussert die Ansicht, dass der Dichter selbst nicht die definitive Fassung überwacht hat, sondern dass sie seinem Sekretär zuzuschreiben ist, der die während der Zeit gemachten besseren Korrekturen bei Seite liess und die weniger guten Versionen einführte.

Ob sich diese Schlussfolgerung so leicht ziehen lässt, mag dahingestellt sein; immerhin liefert der Aufsatz einen kleinen ganz interessanten Beitrag zur Einsicht in die innere Arbeit eines grossen Dichters.

S. 71—107. *A. Malmstedt. Des locutions emphatiques.* Der Verf. veröffentlichte in dem zweiten Teil der *Studier* eine syntaktische Abhandlung über die «doppelten Relativsätze», die Aufsehen erregte und vielfach Beifall fand. Diesmal gilt seine Arbeit Sätze von dem Typus *c'est lui qui l'a fait, c'est lui que je cherche, c'est (ce fut) dans cette maison qu'il naquit* und ähnliche, und zwar beschränkt er sich nicht auf das Französische, obgleich es den weitesten Raum einnimmt, sondern zieht auch die germanischen Sprachen, Deutsch, Englisch, Schwedisch, in den Kreis seiner Darstellung hinein. Was nun zunächst das Frz. betrifft, so sind diese und verwandte Sätze freilich nicht in der grammatischen Behandlung versäumt worden; ausser den grösseren Darstellungen der historischen und modernen Syntax haben sie gelegentlich behandelt u. A. Tobler, Alfred Schulze, Polentz, Bastin. Dr. Malmstedt hat jetzt mit Hülfe einer reichen Beispielsammlung versucht, die endgültige grammatische Analyse solcher Sätze festzustellen. Besonders in der Auffassung der grammatischen Rolle des *que* und des vorhergehenden Substantivums, resp. Pronomens, weichen die Ansichten von einander ab. Es verlohnte sich ohne Zweifel den Stoff zu behandeln obgleich in einer Frage, wo so vieles schliesslich der subjektiven Sprachempfindung überlassen wird und wo die Nüancierungen so fein in einander übergehen, nicht allzu sichere Resultate erhofft werden können.

Die zahlreichen Beispiele verschiedener Art, die umsichtige, nichts ausser Acht lassende Betrachtung und das besonnene Urteil geben dieser Abhandlung ihren Wert. Dagegen scheint es mir, als ob sie durch eine übersichtlichere Anordnung des Stoffes bedeutend gewonnen hätte. Verf. will die «emphatischen Sätze» behandeln. Was er unter diesem Namen versteht, ist nicht ganz klar. Er sagt bloss im Anfang: *On sait que, pour donner du relief à un certain membre de la proposition, le français . . . se sert* etc. Und an einer anderen Stelle (S. 81): *la caractéristique (de ces phrases) est tout simplement de faire ressortir un certain membre de la proposition.* Damit scheint er aber nicht den Begriff der «emphatischen Sätze» erschöpft zu haben. Er präzisiert ihn nämlich ein anderes Mal näher, wenn er S. 78 sagt, dass es sich um einen emphatischen Satz nur dann handeln kann, wenn der Gegenstand *im Gegensatz zu einem andern* hervorgehoben wird (vgl. auch S. 88). Indessen betont er wiederholt, dass bestimmte Grenzen zwischen solchen Sätzen und den nicht-emphatischen nicht vorhanden sind, weder

psychologische noch grammatische. Unter solchen Umständen leuchtet es nicht völlig ein, weshalb er seine Ausführungen auf die emphatischen Sätze hat beschränken wollen, statt dieselben auf periphrastische Sätze dieser Typen überhaupt auszudehnen — was er ja tatsächlich nicht hat vermeiden können. Aber unter dem Versuch, immer auf den Ausgangspunkt, d. h. auf die emphatischen Sätze, zurückzukommen und somit die psychologischen Kategorieen innezuhalten, leidet die Klarheit der grammatischen Erwägung. Es wäre meiner Ansicht nach besser gewesen, zuerst die emphatischen Sätze so gut als möglich von anderen Typen zu scheiden, mit steter Festhaltung der Entwickelungsphasen, und dann eine bestimmtere Trennung zwischen psychologischem und grammatischem Gesichtspunkte vorzunehmen. Jetzt laufen fortwährend die Analyse der Begriffskonstruktion und die der grammatischen Konstruktion in einander über. Freilich ist es wahr, dass bei den in Frage stehenden Sätzen eine strenge Analyse überhaupt grosse Schwierigkeiten bietet, da die Bestandteile durch Attraktion u. ä. öfters jeder bestimmten Begrenzung trotzen; aber um so mehr vermisst man die Übersichtlichkeit in der Darstellung. Der Verf. behandelt — um ein Beispiel zu nehmen — weitläufig den Satztypus *c'est lui que je cherche* hinsichtlich der grammatischen Funktion seiner Teile. Er spricht sich zuerst bestimmt dafür aus, dass *que* als relatives Objektpronom anzusehen ist und nicht als Adverb oder Konjunktion, wie es einige haben wollen. Etwas später scheint er aber zuzugeben, dass wenn *lui* als Objekt gefühlt wird, dann ist *que* eine relative Konjunktion. Wenn wir uns aber einmal zu den herkömmlichen grammatischen Kategorieen halten, so kann wohl dieser Satz nicht anders analysiert werden als so: *ce* Subjekt, *est* + *lui* Prädikat, *que* Relativobjekt zu *cherche*. Anders ist es, wenn wir den Satz begrifflich betrachten, denn dann sinkt *ce* zu einer formalen Bestimmung nieder, *lui* wird als der Gegenstand aufgefasst, auf den sich die Handlung richtet, und dann mag *que* nur die Rolle eines Verbindungswortes, sei es Adverb oder Konjunktion, erfüllen. Verf. fragt sich, ob nicht vielleicht in *lui* eine Attraktion derselben Art vorliegt, wie in dem schwedischen Satze: *det är honom jag söker*, das heisst, dass *lui* von *complément prédicatif* zu psychologischem Objekte übergegangen ist. Das ist wohl möglich — und zwei Franzosen haben ihm ja bezeugt, dass sie *lui* als Objekt auffassen, — grammatisch aber geht das natürlich nicht. Wie viel Wert eine solche rein grammatische Scheidung an und für sich hat, ist eine andere Frage; aber so lange man mit dem alten Apparate operiert, ist es angemessen, die beiden Kategorieen auseinanderzuhalten und möglichst deutlich zu zeigen, wie sie zu dem herschenden Widerspruch gekommen sind.

Den späteren Teil der Abhandlung widmet Verf. der Betrachtung analoger Fälle in den germanischen Sprachen. Auch hier macht sich zuweilen derselbe Mangel an Klarheit der Disposition fühlbar wie im französischen Teile, aber die Beispiele und die Vergleiche sind lehrreich.

Kurzum: eine interessante und intelligente Arbeit, die natürlich diskutierbare Punkte enthält und vielleicht nicht als die endgültige Behandlung des Gegenstandes gelten kann, aber jedenfalls an guten Urteilen und vielfachen Anregungen reich ist.

S. 109—124. *J. O. G. Kjederqvist, Sydvästengelskt och västsachsiskt r.* Eine phonetische Dialektuntersuchung, die den eigentümlichen *r*-laut der betreffenden Gegend (es handelt sich um die Mundart von Wiltshire) analysiert und seine historische Entwicklung verfolgt. Dass die, wie es scheint, höchst eindringende Arbeit schwedisch geschrieben ist, mutet eigentümlich an.

S. 125—154. *Ruben G:son Berg, Några anteckningar om några fall af attraktion i några svenska arbeten.* Der Gegenstand fällt ausserhalb des Ramens dieser Blätter. Ich bemerke nur, dass der fesselnde und belehrende Artikel eine Menge derartiger Beispiele eines auf Attraktion beruhenden falschen Sprachgebrauches aus der Litteratur mitteilt wie diejenigen in Meringer und Mayer's «Versprechen und Verlesen» aus dem mündlichen Gebrauche verzeichneten. Man glaubt kaum seinen Augen, wenn man sieht, wie die besten Schriftsteller ganz einfach das Prädikat im Plural bei singularem Subjekt anwenden und geschlechtloses Adjektivattribut zu geschlechttragendem Substantiv setzen, oft unter dem Einfluss rein formaler Angleichung. Man würde mehrfach geneigt sein, diese Sünden auf die Rechnung des Druckfehlerteufels oder wenigstens eines fehlerhaft korrigierten Manuskripts zu setzen, aber bei der überaus grossen Menge von Belegen ist dies ganz ausgeschlossen.

S. 155—191. *Otto Rohnström, Öfversikt öfver tyska språkläror, utgifna i Sverige mellan åren 1669 och 1874, med särskild hänsyn till deras framställning af ljudläran.* Diese Übersicht der in schwedischer Sprache geschriebenen deutschen Sprachlehren (die Bezeichnung «in Schweden» ist insofern irreführend, als zwei, unter ihnen die älteste, in Finland geschrieben und gedruckt worden sind) umfasst 49 Nummern. Eine kurze Charakteristik, mit besonderer Rücksichtnahme auf die Lautlehre, ist jedem Titel beigefügt.

S. 193—203. *Elias Grip, Über sonantische Nasale in der deutschen Umgangssprache.* An Leipziger und Heidelberger-Studenten aus verschiedenen Gegenden Deutschlands hat Verf. Beobachtungen über das Vorhandensein sonantischer Nasale in der

Endung *-en* angestellt. Die Lautschrift ist Lundell's schwedisches Mundartenalfabet. Die Resultate dieser Untersuchung kann natürlich nur ein fonetisch geschulter Deutsche beurteilen.

S. 205—256. *P. A. Geijer, Gaston Paris. Några minnesblad.* Ein in allgemeinen Zügen gehaltener, jedoch sachlicher und warm geschriebener Nachruf, wo besonders die Verdienste des verstorbenen Meisters um seine schwedischen Romanisten hervorgehoben werden.

W. Söderhjelm.

Emil Zilliacus, *Den nyare franska poesin och antiken.* Helsingfors, Handelstryckeriet, 1905, 322 p. 8° (thèse de doctorat de l'Université de Helsingfors).

L'auteur s'est attaqué à un problème considérable et par son étendue et par son importance, celui de l'influence exercée par les littératures classiques sur la poésie française de 1750 à nos jours; son ouvrage apporte une contribution sérieuse à l'étude de cette question; et on peut seulement s'étonner que ce sujet n'ait pas été traité encore dans le pays immédiatement qualifié pour cette étude, et que ce soit à un étranger que revienne le mérite d'avoir abordé ce chapitre de notre histoire littéraire, et d'en être sorti à son honneur.

M. Z. résume, dans une courte introduction, l'histoire de l'influence antique en France à partir de la Renaissance et jusqu'au milieu du XVIIIe s. Il note avec raison la conception abstraite et allégorique des mythologies anciennes qui est à la base du classicisme; mais il néglige d'en rechercher les origines. Ce problème eût cependant mérité d'attirer l'attention, d'abord parce qu'on le retrouve par la suite à propos de Chénier et de Chateaubriand, et aussi parce qu'il n'a point encore été élucidé, du moins à ma connaissance. Les poètes de la Pléiade avaient des dieux antiques une conception plus vivante et plus imaginative que ceux du siècle suivant; et on peut se demander d'où provient cette différence. On voit la conception nouvelle apparaître déjà chez Malherbe, et il faut noter qu'elle coïncide avec le caractère allégorique qui se manifeste dans les peintures mythologiques de l'époque, p. ex. chez Rubens. Elle est donc antérieure au rationalisme cartésien. En revanche elle concorde plutôt avec l'affaiblissement de l'influence grecque qui suit la Pléiade, et avec le triomphe de l'influence latine, prédominante à partir de 1600 et jusqu'en 1750. Racine est le seul de nos grands auteurs qui soit plus attiré par la littérature grecque, et c'est aussi le seul chez

qui l'Olympe reprenne un peu plus de vie (p. ex. dans *Iphigénie* et *Phèdre*). Je serais donc tenté d'attribuer cette conception abstraite des divinités anciennes à l'action directe des modèles latins.

Dans les trois premiers chapitres de sa thèse, l'auteur étudie la rénovation de l'influence antique vers le milieu du XVIIIe siècle, et les manifestations de cette influence chez André Chénier, Chateaubriand et Mme de Staël. Ici encore il se mouvait sur un terrain bien étudié déjà, en particulier dans la thèse de M. L. Bertrand, dont j'ai rendu compte ici même. Le travail de M. Z. a consisté surtout à examiner et à concentrer les résultats acquis; et il a donné à son exposition, surtout dans le chapitre sur Chénier, une allure très claire et une forme intéressante.

Dans le chapitre sur Chénier, il étudie d'abord la distribution de l'influence antique dans l'œuvre du poète; bien que toujours présente, cette influence n'est pourtant pas toujours aussi considérable dans toutes les parties de cette œuvre. Puis il en examine le caractère et la valeur esthétique. Il se place entièrement et sans réserves du côté de Bertrand et de Haraszti contre Faguet et les partisans d'un Chénier absolument antique (il va même par endroits un peu loin dans cette voie). Il note en particulier, et avec raison, l'influence fatale de Gessner sur les idylles de Chénier. Je signalerai encore, bien que l'auteur ne l'ait pas poussé assez loin, un essai de classification des influences antiques dans Chénier, en vue de déterminer la part qui revient aux différents auteurs, et de se faire une idée nette des préférences de Chénier.

Le chapitre IV traite du romantisme, et de l'influence exercée par l'antiquité sur cette école. M. Z. montre combien cette influence est faible, et étudie comme exemple la poésie de V. Hugo. Son exposition, exacte en général, me semble pécher sur deux points. Il n'a pas étudié suffisamment les caractères de la conception mythologique qui se révèle p. ex. dans le *Satyre* (les ouvrages de Renouvier lui auraient fourni de précieuses indications là-dessus). D'autre part le développement du début sur le mouvement romantique est trop long, et donne plutôt l'impression d'une étude générale sur le développement de la poésie au XIXe siècle.

Il suffisait de noter ce que les idées esthétiques nouvelles apportent de contraire à la conception classique de l'antiquité (théorie du grotesque, etc), les apports nouveaux des influences étrangères, le tempérament propre des poètes de l'école, les thèmes nouveaux qu'ils recherchent (moyen âge chrétien, couleur méridionale, orientalisme biblique), et que dans tout cela on ne voit pas de place pour l'antiquité. — Dans la seconde partie du chapitre, l'auteur

étudie avec pénétration l'influence antique chez Théophile Gautier, et montre l'importance que va avoir, sur une génération nouvelle de poètes, l'admiration de l'antiquité basée sur la beauté extérieure, l'harmonie et le caractère profondément esthétique de cette civilisation, tous caractères que le classicisme, même chez André Chénier, n'avait jamais mis au premier plan.

Dans les chapitres V et VI, M. Z. étudie les influences multiples qui, autour de 1850, conduisent à un nouvel essor de la poésie antiquisante, et montre sur quelques figures de transition (Banville, Bouilhet) le passage du romantisme à l'école du Parnasse. Le chapitre V est presque tout entier consacré à l'influence de Louis Ménard, et se base sur les ouvrages de Berthelot et de Champion, les seules sources dont on dispose à l'heure actuelle. La première partie du chapitre VI étudie les conceptions esthétiques nouvelles connues sous le nom de théorie de l'art pour l'art. — Le seul reproche qu'on puisse faire à cette exposition est d'être trop longue et mal divisée. Ici encore l'étude du mouvement esthétique n'est pas assez étroitement rattachée au sujet. Il eût mieux valu fondre en un seul chapitre le chap. V et la première partie du sixième, qui étudient les causes de la rénovation de l'influence antique autour de 1850. Cette renaissance tient à des raisons d'ordre intellectuel (développement de la philologie, de l'archéologie, meilleure compréhension de l'antiquité: c'est ici que peut se placer l'étude de Ménard), d'ordre esthétique (dégoût du subjectivisme personnel, travail de la forme), et aussi à des raisons historiques contingentes (le dégoût du milieu historique, et le découragement qui s'empare de beaucoup après l'échec de la révolution de 1848). — L'étude des figures de transition pouvait se faire dans un chapitre spécial.

Les chapitres VII et VIII traitent, le premier de Leconte de Lisle, le second des Parnassiens. Ce sont les meilleurs du livre, et l'on sent que l'auteur les a écrits *con amore*. La clarté de l'exposition, soutenue par un style ferme et par endroits d'une réelle valeur artistique, se double ici d'un travail philologique original et aboutit à des résultats importants et sur bien des points définitifs. En particulier l'étude des sources de Leconte de Lisle et de Heredia a été poussée très loin, et les travaux ultérieurs devront s'appuyer sur le présent ouvrage. — Dans l'étude sur Leconte de Lisle, je ne vois qu'une conclusion assez contestable: M. Z. n'a pas mis suffisamment en lumière ce qu'il y a pourtant de modernité dans la conception antique de Leconte de Lisle (v. plus loin p. 106). En revanche il a très bien caractérisé l'importance des préoccupations mythologiques, et les a rapportées justement à l'influence de Ménard.

Enfin le chapitre IX conduit l'étude de l'influence antique jusqu'à travers les écoles contemporaines; et l'auteur y montre avec justesse, sur quelques représentants choisis (Moréas, Régnier, Samain, Vielé-Griffin), la nouvelle conception des motifs antiques qui caractérise les poètes de cette génération.

On peut faire au livre un reproche touchant la méthode d'exposition: c'est que les différents chapitres manquent de proportion. Tandis que 79 pages sont consacrées à Chénier, et près de 30 à Chateaubriand, dont les œuvres antiquisantes sont d'une valeur assez mince et d'une signification secondaire, Leconte de Lisle p. ex. n'occupe que 35 pages, bien que, dans une étude de ce genre, il pût prétendre, semble-t-il, à davantage. Il est vrai que les documents et les matériaux connus actuellement permettent une étude philologique de Chénier plus approfondie que celle qu'on peut consacrer à Leconte de Lisle; et on ne peut encore écrire sur les symbolistes que des essais de critique. Mais je crois que l'objection ne peut enlever toute sa force à la critique que je viens de faire.

Cependant je ne veux pas terminer cette appréciation d'ensemble sur un reproche. Les qualités du livre, qualités à la fois philologiques et littéraires, méritent de lui attirer de nombreux lecteurs, même dans un public assez large. Et je ne puis que regretter que l'auteur, en l'écrivant dans une langue peu connue hors des pays scandinaves, ait rendu la tâche plus difficile aux critiques et aux historiens de la littérature, qui auraient pourtant beaucoup à retirer de la lecture de son ouvrage.

J'arrive enfin aux remarques de détail, qu'il m'a paru préférable de rassembler à cette place.

P. 41—42. Les problèmes soulevés par l'auteur, à propos des théories poétiques exprimées dans l'*Invention* et l'*Épître à Lebrun*, sont de ceux que seule la chronologie des œuvres de Chénier permettrait de résoudre avec certitude, et l'auteur n'a pas abordé ce côté de la question. Bien que le problème soit embrouillé, les recherches de Becq et de Hartmann permettent de considérer l'*Invention* comme écrite entre 1785 et 1789, et l'*Épître à Lebrun* en 1786—1787. C'est le moment de la composition d'un grand nombre des poésies élégiaques et idylliques, mais aussi celui de l'*Hermès*. En outre, il ne me paraît pas que les doctrines exprimées dans les 2 poèmes se contredisent. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que Chénier dit de l'enthousiasme, ni surtout admettre que cet enthousiasme ne doive produire que des œuvres de longue haleine. (J'ai déjà ici même examiné cette question; v. *N. M.* 15/11—15/12 1900, p. 3 sqq.: La théorie de l'invention chez A. Chénier et chez les romantiques).

P. 51. A propos de l'imitation de l'hymne à Épicure, il eût été bon de noter l'influence considérable qu'ont exercée le *De natura rerum* et les *Géorgiques* sur la poésie descriptive et didactique à la fin du XVIII:e siècle.

P. 53. Il est inexact de dire que *Suzanne* n'aurait porté *aucune* trace de l'influence antique. Le chant consacré à la peinture de Babylone aurait été plein de souvenirs des historiens grecs.

P. 57. Le fragment imité des *Femmes aux fêtes de Cérès* ne prouve pas avec certitude que les comédies de Chénier eussent traité de sujets antiques. Il peut, selon la conjecture très plausible de Becq, avoir été destiné à la *Liberté*.

P. 63. Les citations d'Horace sur Archiloque paraissent un peu inutiles. — Il faut noter que l'allusion à la légende de Pyrène cache une attaque contre Barère, député des Hautes-Pyrénées. L'intérêt de ces souvenirs antiques dans les Iambes est d'ailleurs surtout de montrer combien Chénier possédait les littératures anciennes, car ils sont sans doute faits de mémoire.

P. 71. Aristophane n'est pas le seul classique que goûte Chénier. Il faut noter à l'actif de Chénier les nombreux témoignages d'admiration pour Eschyle qui se rencontrent dans son œuvre.

P. 73—74. L'auteur a eu une bonne inspiration en cherchant à déterminer statistiquement la part qui, dans les emprunts de Chénier, revient à chaque auteur ancien. Ce travail reste à faire pour l'ensemble de l'œuvre publiée depuis la 2:e édition de Becq de Fouquières; une fois qu'il sera terminé et qu'on aura dressé des tableaux statistiques, on se fera une idée plus nette des goûts et prédilections du poète. Je n'ai pas eu le temps d'examiner toute l'œuvre de Chénier; mais voici ce que donne le contrôle de l'index spécial donné par Becq dans sa 2:e édition. — On s'aperçoit d'abord, en faisant ce travail, que Becq a, par coquetterie d'érudit, renvoyé à une foule de textes qui ne sont sûrement ni traduits ni imités (l'auteur le remarque lui-même avec raison). L'éditeur futur de Chénier devra donc faire un tri sérieux, et alléger le commentaire de Becq de tout le bagage inutile, qui donne au lecteur non averti l'impression d'un Chénier plus imitateur encore qu'il ne l'est réellement. Sur les 10 renvois à Claudien que fait Becq, il n'y en a pas un seul qui ne paraisse trahir même une réminiscence assurée. Mais il reste nombre de cas certains. Je réunis dans le tableau ci-dessous tous ceux que, après confrontation des textes, j'ai cru devoir retenir. Je divise les œuvres poétiques de Chénier en quatre groupes: Idylles et poésies antiques, Élégies, Poèmes didactiques (depuis l'*Art d'aimer* jusqu'aux *Cyclopes littéraires*), Iambes et autres pièces politiques. Dans

chacun de ces groupes, je distingue encore entre les imitations avérées (de pièces entières, de fragments ou même d'expressions) et les simples réminiscences, sans me dissimuler que la limite est difficile à tracer entre ces 2 catégories.

Auteur	Idylles		Élégies		Poèmes		Iambes		Total	%
	I	R	I	R	I	R	I	R		
Anacréon	1		4	5					10	2,2
Anthologie	8	9	8	5		1		2	33 [1]	7,4
Apollonius		1			2				3	
Apulée	1								1	
Aristophane			1	4	1	1	4	2	13	2,9
Athénée	2								2	
Bacchylide	1								1	
Bion	3	1	2						6	
Callimaque	1								1	
Calpurnius	3	1							4	
Catulle	3	2	1	3					9	2,0
Coluthus				1					1	
Cratippos								1	1	
Démocrite						1			1	
Denys le Périégète	1								1	
Diodore					1				1	
Dion Chrys.								1	1	
Démosthène								1	1	
Ennius					1				1	
Empédocle					1				1	
Eratosthène						1			1	
Eschyle				2			1		3	
Eupolis			1						1	
Euripide	4	5	1	2	1	1	2		16	3,6
Hérodote						1			1	
Hésiode		2		1			1		4	
Homère	21	33	1	3		1		4	63	14,1 [2]
Horace	3	6	8	18	7	5	1	3	50	11,4
Juvénal				1				1	2	
Lucain								2	2	
Lucien			1	1					2	
Lucrèce	4				8	7	1		20	4,5

[1] dont 7 reviennent au seul Méléagre et 3 à Léonidas

[2] Si on retranche le *Mendiant* et l'*Aveugle* (I : 19 ; R : 32 = 51), il reste au total 12 (2,7 %).

Auteur	Idylles I	Idylles R	Élégies I	Élégies R	Poèmes I	Poèmes R	Iambes I	Iambes R	Total	%
Manilius			1			2			3	
Maximien	1								1	
Mimnerme			1						1 [1]	
Moschus	2		1						3	
Nonnos	1								1	
Oppien	1								1	
Orphée		1							1	
Ovide	8	10	5	5	3	4		1	36	8,1
Perse			3	1					4	
Pétrone		1		1	2	2			6	
Pindare		1	1	3				2	7	
Platon	1	1						1	3	
Plutarque		1							1	
Pseudo-Hérodote	1								1	
Sappho	1		1						2	
Solon				1					1	
Sophocle	2	6							8	
Stace		1		2		1			4	
Térence			1	2						
Théocrite	4	9	2	1					16	3,6
Tibulle	1	5	13	14		3			36	8,1
Tyrtée		1							1	
Valère-Maxime			1			1			2	
Val. Flaccus		2							2	
Virgile	15	31	3	19	3	14	1	7	93	20,8
Xénophon						1			1	
									Total = 447	

Il ne s'agit là, je le rappelle, que de l'édition de 1872. Les pièces publiées depuis pourront changer fortement les nombres absolus et relatifs pour certains auteurs, p. ex. pour Aristophane (dans les pièces révolutionnaires) et Eschyle (fragment de l'Hermès). D'autre part, ces imitations sont d'importance variable, et c'est ici le cas de répéter que les témoignages doivent être pesés et non pas comptés. Un grand nombre, plus de la moitié des imitations de Virgile et d'Horace consistent en expressions que Chénier reproduit; et il y a une différence considérable entre ces cas et celui de Mimnerme. Pourtant, toutes les réserves nécessaires une fois faites, cette statistique ne laisse pas d'être instructive. Elle montre par exemple, avec toute la clarté possible, que l'influence d'Homère

[1] Cette imitation embrasse presque tous les fragments conservés de Mimnerme.

n'est pas aussi considérable qu'on le pourrait croire, et qu'elle est restreinte à deux pièces où se concentrent *tous* les souvenirs homériques. Une comparaison des emprunts latins et grecs donne les résultats suivants:

	Auteurs grecs	Auteurs latins
Idylles	127	97
Élégies	47	107
Poèmes	40	33
Iambes	24	16
Total	238	254

Comme on le voit, le nombre total des emprunts est sensiblement égal; mais leur répartition est significative. Les auteurs grecs l'emportent dans les idylles (il ne faut pas oublier que les 18 emprunts d'Ovide proviennent surtout des Métamorphoses, traitent de légendes grecques et doivent avoir des sources grecques), les Latins au contraire dans les élégies. La répartition des emprunts aux anciens dans les poèmes et les iambes est moins significative, parce que l'édition G. de Chénier a mis au jour une foule de fragments, inconnus en 1872; mais autant que j'aie pu voir par une lecture rapide à ce point de vue, la prépondérance des imitations grecques irait plutôt en s'accentuant, spécialement dans les iambes. L'influence latine, partout considérable, ne passe cependant au premier plan que dans le groupe des élégies. — On voit tout ce que l'auteur aurait pu trouver de conclusions, non pas certes nouvelles, mais solides et faciles à appuyer, s'il était allé jusqu'au bout dans la voie qu'il avait ouverte.

P. 83. A propos de l'*Hylas*, l'auteur dit que Ronsard et Parny ont mieux conservé l'élément érotique de l'original. Mais il y a des différences. Ronsard veut laver la mémoire d'Hercule des accusations dont il est l'objet, et déforme le sentiment qui unit Hercule à Hylas; au contraire c'est cet élément pervers qui attire Parny, comme le prouvent les commentaires qui suivent le récit lui-même.

P. 85. En comparant à l'original la traduction de la poésie de Bion à Hespéros, l'auteur aurait pu noter que ce qui fait la faiblesse de l'imitation de Chénier, c'est l'influence de Gessner, qui se trahit p. ex. dans le vers:

Jusques à ce tilleul, au pied de la colline.

P. 90. L'auteur parle du langage mythologique de Chénier, et cite le passage: »Cybèle n'est que la terre etc.» Il aurait dû rapprocher ces exemples des expressions latinisantes citées p. 92.

La conception mythologique de Chénier a sa source dans le classicisme français; mais Chénier y était confirmé par la poésie latine, où l'on emploie métaphoriquement Cérès, Cybèle pour dire le pain, la terre.

P. 92 sqq. L'auteur, comme la plupart des derniers critiques, se montre sévère pour les périphrases de Chénier. Pour être juste, il faudrait ne pas oublier qu'elles se trouvent parfois dans ses sources (celle sur Périllos est une traduction exacte de Valère-Maxime), et tenir compte surtout de la culture classique et mythologique de l'époque Des personnes connaissant par cœur l'Énéide reconnaissaient immédiatement la périphrase désignant le dictame. Des exemples cités par l'auteur, celui sur Pythagore est seul un véritable rébus, du reste ridicule.

P. 96. L'auteur parle de l'influence latine dans les élégies de Chénier. C'était le cas de montrer, plus en détail qu'il n'a été fait dans ce travail, combien les lieux communs, les thèmes rebattus de la poésie antique et surtout latine se retrouvent dans Chénier. Le fait est caractéristique de son procédé de composition par «centons», sur lequel M. Bertrand a attiré l'attention. Le dépouillement des imitations et réminiscences d'Horace, fait sur l'index de la 2:e édition de Becq, est à cet égard convaincant.

Horace	Chénier
Od. I, III, 2 Sic fratres Helenae	*Nèère* 19, 20
d:o qui *siccis oculis* monstra natantia	*Jeune Captive*, 7
I, IV, 5 sqq. Ode à Sestius	*De l'art de Pyrgotèle*, 31. 32
I, V, 5 sqq. Heu! quoties fidem	*Ép. à Lebrun et Brazais*, 13 sqq.
I, VII, 1 Laudabunt alii claram Rhodon	*Ép. à Lebrun* (Qu'un autre soit jaloux)
1, XII, 27 quorum simul alba	*Nèère*, 20
do, 46 micat inter omnes Julium sidus	*Bel astre de Vénus*, 9 – 10
» super Pindo gelidove in Haemo	*Art d'aimer* XIII, 3 sqq,
I, XXII, 1 sqq. Integer vitae	*Él. à de Pange*, 1 sqq.
I, XXVIII, 7 *convíva deorum*	*L'aveugle*, 268
II, III, 11—12 *obliquo . . rivo*	*Je sais, quand le midi . . .*, 4
II, V, 1—16 Nondum subacta ferre	*Damalis*, 1—14.
II, IX, 1—8 Non semper imbres	*Souffre un moment encor*, 4 sqq.
II, XI, 5—10 fugit retro (levis juventas)	*Reine de mes banquets*, 5 sqq.
II, XII, 25 dum flagrantia detorquet	*Damalis*, 14—15
II, XIX, 1—4 Bacchum in remotis	*Ah! je les reconnais*, 27—28
III, II, 32 deseruit *pede* Poena *claudo*	*A Charlotte Corday*, 35
III, IV, 5 sqq. Auditis, an me lusit	*Ah! je les reconnais*, 1 sqq.
III, XI, 38 ne *longus* tibi *somnus*	*A de Pange*, 33
III, XII, 2 Tibi qualem Cythereae	*Jeune fille, ton cœur*, 1—4

Horace	Chénier
III, XIX, 22-24 Sparge rosas	*Et c'est Glycère,* 52—54
III, XXX, 1 sqq. Princeps Aeolium carmen	*A Le Brun,* 3—4.
IV, II, 27—32 Ego apis Matinae	*Il n'est que d'être roi,* 19
II, 7—8 Et superba civium . . .	*Hermès,* Ch. III, Prologue, 7
II, 39—48 Quod si pudica mulier	d:o 62 sqq
Epodes, II, 61—64 Has inter epulas	*Aux Trudaine,* 47 sqq
VI, 13 Qualis Lycambae . . .	*Iambes* VII, 9—10
IX, 21 sqq Io, triumphe	*Suisses de Châteauvieux,* 1 sqq
XIV, 3 Pocula Loetheos somnos	*Souvent le malheureux,* 56
XVII, 30 O mare, o terra	*Hier en te quittant,* 16
Sat I, III, 132 Sapiens operis . . rex	*Il n'est que d'être roi,* 1—2 (?)
I, IV, 73 Non recito cuiquam	*O jours de mon printemps,* 79 sqq
I, VI, 67—68 velut si egregio . .	*Amymone* 15—16
I, X, 70 in versu faciendo . .	*fragm., XII, p. 437*
II, II, 93 hos utinam . .	*Élég.* I, XIV, p 190 (canevas en prose)
II, VI, 1—3, 60—62 hoc erat in valis	*O muses, accourez,* 35 sqq
II, VI, 80 sqq fable du rat de ville	traduite
II, VII, 83 sqq quisnam igitur liber	*Ah! j'atteste tes cieux,* 15—24
Epit. I, I, 16 et mersor civilibus undis	*A de Pange aîné,* 14
I, I, 106 ad summam sapiens . .	*Il n'est que d'être roi* 1 (?)
I, III, 9 sqq Quid Titius, . .	*A Le Brun* 34 sqq
I, IV le plan même de l'épître	*A de Pange aîné*
I, XI, 9 Tamen illuc vivere	*Eh! le pourrais je* 39
I, XII, 5 Nil divitiae	Aux frères de Pange, 8
I, XIV, 35 Et prope rivum somnus in herba	*Etudes et fragm* p. 143.
Art poét., 1 sqq	*L'Invention,* 25 sqq
15 purpureus . . pannus	A Le Brun, 105
» 40, 311	L'Invention, 325
» 295	» 207
» 404	L'art, des transports . . , 2

L'étude des imitations virgiliennes donnerait des résultats tout aussi curieux.

M Bertrand n'a pas tort de parler d'un cahier d'expressions.

P. 104. L'auteur a indiqué avec justesse l'influence de l'élément plastique dans le choix des motifs chez André Chénier. Il eût fallu approfondir ce point, qui a été jusqu'ici trop laissé dans l'ombre. En recourant aux canevas en prose, qui donnent souvent la raison même des emprunts faits par Chénier, on aboutirait à des conclusions intéressantes et sans doute assez neuves.

P. 105. L'auteur cite et admire un fragment où il voit, probablement avec raison, une transcription du groupe de «Pan enseignant à Daphnis à jouer de la flûte». Il aurait pu ajouter que ce motif a été repris plusieurs fois depuis Chénier; mais aucune des imitations, pas même celle de Heredia, n'a la pureté de lignes et la beauté classique du fragment de Chénier. C'est dans des pièces de ce genre que Chénier est le vrai précurseur du Parnasse, et les vers de la fin:

Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore

pourraient terminer un sonnet des *Trophées*.

P. 106. L'auteur fait en note un rapprochement original et très instructif entre le fragment de Chénier «La Danse du satyre» et une strophe de J.-B. Rousseau, traitant le même motif. On peut mesurer directement le progrès réalisé par Chénier.

P. 114. On aurait pu citer des textes de Chateaubriand à l'appui de ses attaques contre la peinture mythologique de la nature, p. ex. celui-ci, très clair: «Il faut se souvenir que la naïade détruisait la poésie descriptive; qu'un ruisseau, représenté dans son cours naturel, est plus agréable que dans sa peinture allégorique» (Génie du chr., II, IV, 4, vers la fin).

P. 157. La liste des pièces de V. Hugo qui contiennent des imitations antiques ou traitent de sujets antiques est malheureusement incomplète. Il faut y ajouter: dans les *Chansons des rues et des bois: Floréal, II* et *Le Poète bat aux champs*, qui sont comme une première esquisse du *Groupe des idylles;* dans la *Fin de Satan*: le commencement de *La Judée;* dans *Dieu*: *Le Vautour,* symbole du polythéisme, conçu sous des traits assez peu flatteurs; dans *Toute la Lyre* vol 2: IV *L'art païen* 1, 2 (*La Chanson de Silène* est datée 1843), 27; VI *L'Amour,* 17 *(Virgile dans l'ombre)* — En outre il faut remarquer que, si V. Hugo a au fond ignoré l'antiquité grecque, il paraît avoir gardé de certains auteurs latins un souvenir plus précis. On rencontre çà et là dans les pièces lyriques, surtout celles du genre amoureux, des inspirations ou des réminiscences d'Horace et de Virgile. Il est possible qu'on en retrouve de Juvénal dans les *Châtiments* et les pièces politiques.

P. 169. Le désir de faire une fin de chapitre bien tournée a entraîné l'auteur à fausser le sens d'une poésie de Th. Gautier, *Ce que disent les hirondelles* (*Émaux et Camées*). On a l'impression, par son compte-rendu, que celle qui va nicher au Parthénon parle la dernière (*Mais* une hirondelle bâtit son nid, dit-il). Dans le poème, c'est elle qui parle la première, et il n'y a dans cette déclaration aucune théorie esthétique de l'auteur.

P. 170. La proportion des thèses de doctorat à sujet antique n'est pas une preuve certaine du réveil de l'intérêt pour l'antiquité entre 1840 et 1870. L'Université constitue un monde à part, et je ne sais si la période 1810—1840 ne donnerait pas la même proportion.

P. 178. Il n'est pas sûr que le passage cité de Ménard sur la nature en Grèce ait influé sur les théories de Taine, et l'auteur eût pu le noter. La lettre de G. Paris insérée dans le *Tombeau de Ménard* semble montrer que Taine n'a connu Ménard qu'assez tard.

P. 198. Il eût été bon d'indiquer où se trouvent les pièces antiques de Banville. Certains recueils en sont vides (p. ex. *les odes funambulesques).* Les poèsies antiquisantes se trouvent:

1:o Dans les 2 premiers livres des *Cariatides* (1841—1842), faites entre 16 et 18 ans, d'après les déclarations de Banville, et où on sent les réminiscences de collège.

2:o Dans les *Stalactites,* publiées en 1846 avec une préface qui est déjà une déclaration antiquisante. Il y a du reste dans le recueil fort peu de pièces antiques.

3:o Dans *Le Sang de la coupe,* 1857, avec des pièces plus longues. La préface de 1874 complète et accentue celle des *Stalactites.*

4:o Dans *Les Exilés* (composé autour de 1860).

5:o Dans les *Princesses.*

6:o Il faut y ajouter quelques opuscules dramatiques.

Il faut remarquer en outre que, dans les pièces descriptives mettant en scène des épisodes mythologiques, Banville est peu original. Le *Sanglier* (d'Erymanthe) dans les *Exilés* trahit p. ex. une influence très forte de la *Légende des Siècles.*

P. 212. Je suis de ceux qui reconnaissent le bien fondé de la transcription adoptée pour les noms grecs par Leconte de Lisle; mais il faut convenir qu'il y a apporté de l'exagération systématique.

P. 213. On aurait désiré que l'étude des sources, faites par l'auteur pour *Khirôn* et *Niobe,* eût été étendue à *Hélène,* ne fût-ce qu'en note. Il semble que les sources soient plus dispersées que dans les deux autres poèmes. — La scène de l'Ida (p. 91 de la petite édition), racontée par Pâris, peut avoir été tirée des *Troyennes* d'Euripide (discours d'Hecube dans la scène entre Hécube, Hélène et Ménélas: on y retrouve, et, autant que j'aie pu voir, on ne trouve que là les promesses faites par les déesses). Mais les promesses faites ont plus de ressemblance avec la mise en scène du *Jugement de Pâris* de Banville. Cette pièce a paru dans le *Sang de la coupe* (1857), mais date de 1846, s'il faut en croire Banville. Ya-t-il eu une simple rencontre, ou Leconte de Lisle a-t-il pu lire

la pièce de Banville en manuscrit? Du reste le *Jugement de Pâris* n'est que le développement d'un sonnet de 1842, *Les Déesses*, publié dans les *Cariatides*. — La monodie de Démodocus (p. 105):

Éros, dominateur du ciel,

est inspirée à la fois du vers fameux du *Persée* d'Euripide [1]; «Éros, dominateur des dieux et des hommes», et du chœur d'*Antigone*, 781 sqq: »Invincible Éros etc.» — Le chœur des femmes au dernier acte:

Divins frères d'Hélène,

est la contre-partie de la strophe connue d'Horace. — La dernière strophe du dernier chœur paraphrase des idées voisines du 2:e chœur d'*Iphigénie à Aulis* (Heureux les chastes époux qui jouissent avec mesure des faveurs de Vénus). — L'antistrophe p. 109:

Dieux propices aux matelots

rappelle le 1:er chœur d'*Hécube* (Souffle, souffle marin . .). — Le chœur des hommes p. 99:

Déesse, qui naquis . . .

rappelle par son inspiration le dernier chœur d'*Hippolyte* (C'est toi, Vénus, qui gouvernes le monde). — Quant au chœur qui chante la mort d'Actéon, l'idée même de l'insérer a pu être inspirée à Leconte de Lisle par de nombreux chœurs de la tragédie grecque. Il paraît avoir combiné plusieurs sources:

1:o Callimaque (*Hymne sur le bain de Pallas*, 110—116) ne lui a fourni que le cadre général;

2:o du fragment poétique cité par Apollodore (*Apoll. Bibl.* III, 4, 4) il a dû tirer un trait:

Et ta meute infidèle, en son aveugle ivresse,
Hume l'arome de ton sang

reproduit le vers où il est dit, de deux des chiens, qu'ils furent les premiers à se jeter sur Actéon.

3:o de Nonnos, *Dionysiaques* V, semble venir le vers:

Mais quel soupir émeut le feuillage prochain?

Dans Nonnos, Actéon «assis sur les rameaux d'un olivier touffu, avait été témoin du bain de Diane»

4:o à Ovide, *Met.* III, 140 sqq, Leconte de Lisle a emprunté la peinture de Diane surprise au milieu de ses nymphes (Ovide. 178 sqq), et l'eau jetée au visage du chasseur (189—190). — Une étude plus détaillée révèlerait peut-être d'autres imitations.

P. 218. L'auteur indique les sources du *Khirôn*. Le cadre est emprunté à l'épopée pseudo-orphique sur les Argonautes; mais la concordance commence avant le vers 392. La description de l'antre du centaure:

[1] Des considérations typographiques m'obligent à renoncer à citer les textes grecs; je me contente d'y renvoyer.

Entre deux vastes blocs, au creux d'un noir vallon . .
est inspirée du discours où Pélée engage ses compagnons à visiter Khirôn (spécialement v. 377—379). — En outre Leconte de Lisle tantôt suit de près la source, tantôt s'en écarte. La scène de l'arrivée d'Orphée reproduit trait pour trait, parfois mot pour mot, le modèle. Puis Leconte de Lisle s'écarte du modèle et le parallélisme ne reprend qu'à la scène du repas:

Souriant, il leur verse un doux vin qui restaure . . .
(comp. Orphée 403—405). — La suite, et en particulier le récit de Khirôn et le chant d'Orphée, ont été très développés par Leconte de Lisle. — La scène du départ et les vœux de Khirôn appelant le secours des dieux sur l'expédition (Orphée 450—454) ont été repris et développés dans *Khirôn*:

O mon fils regretté, etc.

L'auteur se montre assez sévère pour ce poème, qu'il trouve décousu et fatigant. Le jugement me paraît un peu trop rigoureux.

P. 220 sqq. L'auteur admire les descriptions de la nature chez Leconte de Lisle, et trouve à ces paysages antiques un caractère grec: «Le paysage est vu à travers l'imagination plastique et apte au mythe d'un Hellène». Ceci me paraît discutable; en tout cas c'était un point à traiter en détail. Il est douteux que ces descriptions de la nature soient très antiques. La nature ne joue jamais ce rôle dans la poésie antique; elle n'est jamais décrite longuement, et toujours en rapport étroit avec l'homme. Ces descriptions, par leur importance même, sont un trait de modernité. En outre, par le relief et la vigueur du coloris, elles s'éloignent de l'art antique, en même temps qu'elles rappellent la comparaison avec les autres pièces de Leconte de Lisle. — On a fait le reproche à Chénier de moderniser l'antiquité, et l'auteur y a insisté tout particulièrement; mais on peut aussi, bien qu'en un autre sens et dans une moindre mesure, faire le même reproche à Leconte de Lisle.

P. 225, note 1. Le vers 31 du *Thyrsis* de Théocrite se retrouve aussi dans *Le Vase.*

. . L'hélichryse aux fruits d'or

traduit le «fruit jaune» de l'original. Il est à noter que la même expression se retrouve dans *Thestylis:*

Ni Syracuse, où croît l'hélichryse aux fruits jaunes.

La réminiscence des vers 147—148 Théocr. à la fin du *Vase* est assurée; l'expression employée par l'auteur («on peut y voir une réminiscence») n'est pas bonne.

P. 226, note 1. Le vers 12 de l'*Hercule enfant* de Théocrite est rendu par les vers 1—2, le vers 11 par les vers 17—18 de

L'Enfance d'Héraklès. Le vers 9 de l'original semble paraphrasé dans 9—10 de l'imitation.

Ibid., note 3. Le vers 130 des *Syracusaines* n'est rendu que d'une manière éloignée dans

Le jeune homme aux lèvres imberbes

(l'original parle des «lèvres rouges») — Il eût été bon de remarquer que l'imitation est ici plus libre que partout ailleurs. Leconte de Lisle a ajouté une foule de détails liturgiques précis qu'il a tirés d'ailleurs.

P. 228. L'auteur tire du *Cyclope* un exemple de concentration de l'original, et pour le procédé inverse (développement de l'original) s'adresse aux *Bacchantes.* Il eût pu s'en tenir au *Cyclope.* Leconte de Lisle a considérablement développé les vers 13—18 et 19—24 de l'original grec.

P. 230. A propos des *Hymnes Orphiques,* on aurait pu remarquer que Leconte de Lisle a souvent changé, et surtout varié les parfums attribués aux divinités. Les Hymnes grecs ne varient guère à cet égard: les aromates p. ex. sont le parfum attribrué aux Astres, à la Nature, à Séléné, à Adonis, à Héra, à Rhéa, aux Néréides, à Athéné, aux Heures. Voici la comparaison, à cet égard, des originaux (H) et de l'imitation. (L. de L.)

	H.	L. de L.
Nymphes	Aromates (51)	Aromates (1)
Hélios	Manne d'encens (8)	Héliotrope (2)
Apollon	Manne (34)	
Séléné	Aromates (9)	Myrte (3)
Artémis	Manne (36)	Verveine (4)
Aphrodite	pas de parfum (55)	Myrrhe (5)
Nyx	Les torches (3)	Pavot (6)
Néréides	Aromates (24)	Encens (7)
Adonis	Aromates (56)	Anémone et rose (8)
Erynnies	Styrax et manne (69)	Asphodèle (9)
Pan	Parfums variés (11)	Aromates (10)

On voit immédiatement, d'où et pourquoi Leconte de Lisle a choisi ses parfums. Les légendes mythiques lui ont fourni p. ex. l'anémone pour Adonis, l'héliotrope pour Hélios—Apollon, la myrrhe pour Aphrodite. L'asphodèle convient à des divinités infernales. Il a été guidé par des raisons mythologiques, non par des raisons liturgiques comme les hymnes grecs.

P. 237. Le jugement de l'auteur sur *L'Apollonide* me paraît trop sévère. Le procédé de Leconte de Lisle y apparaît plus

clairement qu'ailleurs, mais c'est le même qu'il suit dans tous ses poèmes. Le chœur des Oréades n'apparaît que dans le festin, mis par lui sur la scène (au lieu du récit d'Euripide). Le seul changement grave dans l'intrigue est que Créuse est présente, quand Xouthos salue Ion comme son fils.

P. 253, note. On aurait souhaité une liste des sujets antiques dans l'œuvre d'Anatole France. A ceux cités par l'auteur, il faut joindre: *Cadmus (Le Jardin d'Épicure)*; *Amycus et Célestin (L'Étui de nacre)*; *Saint Satyre* (*Le Puits de Ste Caire)*; l'aventure d'Hercule et des Cercopes, celle d'Hercule Atimos (avec un sens allégorique) dans l'*Anneau d'améthyste*; et si on veut, M. Bergeret et le *Virgilius nauticus* (*Mannequin d'osier, Anneau d'améthyste*).

La nouvelle de *Gallion* offre un intérêt particulier, que l'auteur a négligé de mettre en lumière: ce sont les réflexions faites par les interlocuteurs modernes, et les explications données par Langelier, qui paraissent être de précieuses indications personnelles, applicables p. ex. à l'étude des sources de la scène du banquet dans *Thaïs*.

P. 256. A propos des influences contemporaines sur les *Trophées* se pose une question. Plusieurs des sujets traités par Heredia se retrouvent dans les *Princesses* de Banville, et les analogies sont souvent très grandes. P.ex:

Ariane:
Banville: Assise sur un tigre amené d'Orient,
Ariane triomphe — — — — — —
— — — — — — — — — — — —
Et songeant comme en rêve à son vainqueur Thésée
— — — — — — — — — — — — —
Hérédia: Nue, allongée au dos d'un grand tigre
— — — — — — — — — —
Oubliant ses longs cris vers l'infidèle amant.

Médée, où l'atmosphère du poème est à peu près la même chez les deux poètes; de même pour *l'Antiope* de Banville et le *Thermodon* de Heredia. Enfin, *l'Andromède* de Banville et l'*Andromède au monstre* de Heredia sont pris au même moment: l'arrivée de Pégase.

Banville: Andromède gémit dans le désert sans voile,
Nue et pâle, tordant ses bras sur le rocher
— — — — — — — — — — — —
Et la jeune princesse, immobile d'extase,
Suit des yeux dans l'azur son formidable essor.

Heredia: La Vierge Céphéenne, hélas! encore vivante,
Liée, échevelée, au roc des noirs Ilots
— — — — — — — — — — — —
Ses yeux s'ouvrent. L'horreur les remplit, et l'extase,
Car elle a vu, d'un vol vertigineux et sûr,
— — — — — — — — — — Pégase
Allonger sur la mer sa grande ombre d'azur.

Le dernier cas surtout éveille l'idée d'une influence, moins à cause de la rime *extase*, toute naturelle avec *Pégase*, que par les autres détails. — Mais de qui est partie l'influence? *Les Princesses* sont parues en 1874, donc bien avant les *Trophées;* mais ceux-ci ont paru détachés dans plusieurs revues, et il se pourrait que certains des sonnets en question fussent antérieurs à 1874. Je n'ai pu vérifier que pour *Andromède*, paru dans la Revue des Deux Mondes du 15 mai 1885, et qui semble donc avoir été inspiré de Banville; mais je ne puis rien dire des autres. D'autre part, les sonnets de Banville ont pu (et même dû) être écrits avant 1874, et connus de Heredia en manuscrit. J'indique seulement le problème, qu'il m'est d'ici impossible de résoudre. L'auteur le tranche un peu trop vite p. 261 en faveur de Banville.

P. 258. L'auteur dit qu'on ne connaît que *deux* sonnets de Hugo. Il y en a au moins *cinq*. *Toute la Lyre* 2:e vol. VI (*L'Amour*) renferme sous le n:o 7 un *Roman en trois sonnets*.

P. 290. La mention de Dante à côté de Virgile, dans l'*Eriphyle* de Moréas, est importante. L'antiquité, et surtout Virgile, sont vus à travers les yeux du moyen âge et surtout de Dante. C'est une reprise de la conception médiévale de l'antiquité qui cadre bien avec la direction générale de la poésie de Moréas. Le récit d'Ériphyle rappelle du reste celui de Francesca.

P. 317. A propos de l'*Ancaeus* de Vielé-Griffin, l'auteur aurait pu noter que c'est de toutes ses œuvres celle où l'antiquité tient la plus grande place; les allusions aux légendes y abondent.

J. Poirot.

Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Tome I: De l'époque latine à la Renaissance. Paris, A. Colin, 1905. XXXVIII, 547 pp. gr. in-8°. Broché 15 fr., relié 20 fr.

L'on connaît les articles sur la langue française que M. Brunot a écrits pour l'*Histoire de la langue et de la littérature fran-*

çaise de Petit de Julleville, articles qui, par la richesse des faits, l'originalité des vues et une remarquable clarté dans l'exposition, ont mérité les éloges de la critique. Or ce sont les articles de M. Brunot contenus dans les deux premiers tomes de l'ouvrage de Petit de Julleville qui ont servi de point de départ et de canevas au présent volume. Mais le remaniement est tellement radical, que c'est à une œuvre toute nouvelle qu'on a affaire. Deux volumes qui doivent suivre contiendront le remaniement des articles de M. Brunot parus dans les tomes III—VIII de l'*Histoire* de Petit de Julleville.

Après avoir, dans une *Introduction*, rappelé les anciennes hypothèses sur l'origine du français jusqu'à Diez et décrit brièvement la romanisation de la Gaule, l'auteur traite en trois livres: 1° des rapports entre le latin et le roman, 2° de l'ancien français (IXe—XIIIe siècle) et 3° du moyen français (XIVe et XVe siècles). Le premier livre se subdivise en chapitres intitulés: Latin classique et latin populaire — Le latin de la Gaule — Contact avec les idiomes germaniques — Principaux caractères du latin parlé. Dans le deuxième livre l'auteur consacre d'abord un chapitre aux «premiers textes» (des *Glossaires* jusqu'à la *Passion* et à la *Vie de saint Léger* inclusivement), après quoi il décrit successivement les principaux changements phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicologiques du français du VIIe au XIIe siècle. Un chapitre traite des dialectes de l'ancien français, un autre de l'état du français au XIIIe siècle, après quoi vient un chapitre dans lequel l'auteur tâche de donner une idée de la «valeur linguistique» de l'ancien français, chapitre très intéressant, mais tout empreint de subjectivisme. Le livre II se termine par une étude sur «le français à l'étranger». Le troisième livre rend compte du moyen français au point de vue de la phonétique, de la morphologie, de la syntaxe et du vocabulaire. Un chapitre intéressant traite de «la graphie» du francais dès les premiers textes jusqu'à la fin du moyen âge, et un dernier chapitre fort savant (c'est bien le cas de le dire!) est entièrement consacré aux «latinismes».

Cet exposé de la disposition de l'ouvrage suffit pour donner une idée de la manière dont l'auteur a envisagé son sujet. Il désire que le lecteur puisse, autant que possible, embrasser d'un coup d'œil d'ensemble le développement linguistique de chacune des grandes époques de l'histoire du français jusqu'à la Renaissance. En général, on peut dire que l'auteur s'efforce de diriger l'attention du lecteur sur ce qui caractérise essentiellement le mouvement linguistique de chaque époque, en laissant de côté maint détail de moindre valeur générale. Cet ouvrage n'est donc pas

précisément une grammaire historique ordinaire; c'est plutôt un manuel raisonné, riche aussi bien en faits de détail qu'en aperçus généraux, et destiné à servir de point de départ à des recherches ultérieures.

Pris dans son ensemble, ce premier tome de l'*Histoire de la langue française* est un ouvrage excellent, qui rendra de grands services dans l'enseignement historique du français. Le chapitre consacré aux dialectes de l'ancien français me semble surtout, malgré sa brièveté, fort bienvenu, ainsi que les chapitres sur la syntaxe de l'ancien et du moyen français. Pour les détails, il y aurait bien quelques remarques à faire. Je me bornerai à signaler un certain nombre de cas du domaine de la phonétique et de la morphologie du latin vulgaire et de l'ancien français où il me semble que l'auteur se soit trompé.

P. 63: Il n'est pas tout à fait exact de dire que le *v* du latin parlé «sonnait comme le *w* anglais», puisque l'articulation bilabiale de ce dernier phonème est accompagnée d'une forte articulation postpalatale. Il aurait plutôt fallu comparer le *v* latin au *w* de l'allemand du centre et du sud, dont l'articulation est uniquement bilabiale (v. Viëtor, *Elemente der Phonetik*[3], § 101, Anm. 1), ou au *b* fricatif espagnol. C'est, au contraire, le *w* germanique de l'époque de l'invasion des Francs qui a dû se prononcer à peu près comme le *w* anglais ou le premier élément de la diphtongue française *oi* (=*wa*), puisque cela seul explique l'occlusion galloromane *(gw)*. — P. 105: V. fr. *buisine* demande comme étymon bucina (v. aussi p. 160, l. 13 d'en bas); *fis* (: *requis* Roman de Troie, dans Bartsch-Horning 173,1) vient de fisum (fidum a donné *fi*, suj. *fiz*); *los* vient du nom. sing. laus (cp. Nyrop, *Gramm.* II, § 279). — P. 155: Pour *vois, crois* il faut sans aucun doute (témoin les rimes) écrire *voiz, croiz;* de même *foiz* p. 162, *brebiz* p. 169, *romanz* p. 212, etc. L'auteur a négligé de donner des règles pour le développement de *c* posttonique devant *e, i*. — P. 159: Il aurait mieux valu ne pas citer *crueus*, qui est dissyllabique. Le sort de la triphtongue *ueu* est autre (cp. *volet > *viaut* et *veut*, locum > *lueu > lieu, focum > **fueu* > *feu*, etc.). — P. 164: L'*h* de *huit* se prononce-t-elle jamais? Cp. Nyrop, *Gramm.* I[2], § 480, 1°. — P. 167: A propos de la graphie *ts* dans *plaitsyere* (> *plaisir*), etc., il me semble que l'auteur aurait bien pu indiquer d'une manière spéciale, par exemple par *dz*, l'affriquée qui s'est developpée plus tard en *s* (= *z*), afin de la distinguer de l'affriquée sourde *ts* qui est restée telle en ancien français (p. ex. dans *racine*). — P. 173: L'étymon de *cuivre* a dû avoir un *o* ouvert en latin vulgaire. — P. 175: Je doute que mps et mbs aient jamais donné autre chose que *ns*. Une graphie pos-

térieure *nz* n'a rien à faire ici. Que signifie, d'ailleurs, la graphie *chansz?* — Pp. 176 et 183: Le groupe rns a donné *rz* (*jorz, charz*). — P. 182: C'est *serors* qui est la forme du cas-sujet pluriel. — P. 184: Rigidum a régulièrement donné *reit, roit; reide* est la forme féminine, employée par analogie au masculin (cp. Nyrop, *Gramm.* II, § 389). — P. 186: Maxima-mente aurait dû donner un *maismement* trissyllabique. A l'endroit cité, il faut lire *meïsmement* («de même»). Cp. le *Dict gén.*, v° *mêmement.* — P. 187: L'auteur dit que l'*s* dans *dismes* s'est conservée par analogie de *dis.* Mais d'après p. 170, note 1, il semble considérer (et probablement avec raison) le développement de *c* en *is* devant une atone pénultième comme normal précisément dans decima > *disme.* — P. 190: *Mien* s'explique par la forme *mem; cp. Koschwitz, *Ueberl u. Spr. der Chanson du Voyage de Charlemagne*, p. 84. — P. 194: Il m'est impossible de comprendre, en quoi *on* a été phonétiquement influencé par *ome.* — P. 197: L'ancien français ne disait pas *il receüt*, mais *il reçut; volt* vient de voluit, ce qui explique la non-diphtongaison de *o.* — Pp. 198 et 199: *Puis* < *poteo n'est guère probable, vu la double *s* du subjonctif. Il faut bien admettre *posco ou *possio (cp. Voretzsch, *Einf.* [2], pp. 171—2) — P. 199: Le seul développement régulier de moryo est *muir* (cp. corium > *cuir*); *tienge* (< teneam) est analogique, puisque vinea > *vigne*, linea > *ligne*, etc. — Pp. 210 et 215: *Detriés*, non *detrés* (< de trans), est la forme normale; il y a probablement influence analogique de *deriere* (cp. Gröber, *Grundr.* I, 630). — P. 212: Je préfère l'ancienne étymologie de Diez: *coment* <*como + mente. — P. 216: Il paraît y avoir confusion entre quando et quantum. — P. 232: Le pronom relatif *quoi* s'emploie en ancien français aussi en parlant de noms de choses, les féminins inclus; cp. *Le Best. de Phil. de Thaün*, ed. Walberg, note au v. 324. — P. 333: *Coste* n'a pas eu d'au (étym. constat). — P. 410: Il y a confusion dans les exemples pour *eü* > *eu* (= *u*): dans *desseure, eu* n'a jamais formé deux syllabes; *reçut, deçut* sont les formes normales du parfait; *urent* < *eurent* (diss.) — P. 486: *Jurat* Serm., qui est sûrement un parfait (cp. le texte des *Serments* p. 144), n'est pas à sa place ici. — P. 489: *Set* (<sapit) est la graphie ancienne.

Fautes d'impression et de négligence observées: p. 105, l. 10: lire *aproismier*, non *aproismer;* l. 25: lire *laignier*, non *laigner;* l. 31: lire *piz*, non *pis*; cp. p. 156, l. 14); l. 38: lire *oisseur*, non *uisseur;* p. 153, l. 21: lire *cervo*, non *cerve;* p. 155, l. 12: lire *venyat* avec *e* ouvert; p. 169, l. 17 d'en bas: lire *conte*, non *comte*; l. 13 d'en bas: lire *vendront*, non *vendrent;* p. 173, l. 16: lire

baignier, non *bagner*; p. 174, l. 21: lire *rooignier,* non *roogner;* p. 491, l. 17 d'en bas: lire *pwe,* non *pïwe.*

Souhaitons que le tome II, promis pour l'année 1906, ne se fasse pas trop attendre!

A. Wallensköld.

Zeitschriften-Rundschau.

Zeitschrift für deutsche Wortforschung, herausg. von Fr. Kluge. VI. Band, 3. und 4. Heft:

In einem längeren Artikel (SS. 233—298) behandelt *Albrecht Maas* die Geschichte des Fremdworts «Poet» und der davon abgeleiteten Wörter. — *Wilhelm Feldmann* setzt in einem zweiten Artikel (SS. 299—353) seine Sammlung von Modewörtern des 18. Jahrhunderts fort; die Fortsetzung bringt ausser zahlreichen neubehandelten Wörtern und Wortgruppen auch Nachträge zum 1. Teil. Vgl. Zeitschriften-Rundschau der Neuphilologischen Mitteilungen, Heft 7/8 1904. — SS. 366—368 bespricht *O. Behaghel* einige eigentümliche Fälle vom Gebrauch des Wortes *und,* auf die zwar auch früher an anderen Orten hingewiesen worden ist, die aber dort nicht immer klar genug behandelt worden sind. Es handelt sich um Fälle, wo, um den Ausdruck Pauls zu gebrauchen, Sätze mit *und* verbunden werden, «von denen eigentlich der zweite von dem ersten abhängig gemacht werden sollte.» Diesen Fügungen, die in der mündlichen Rede vorkommen, und die von hier aus gelegentlich in die höheren Schichten der Sprache eindringen, steht in der vornehmen Schriftsprache eine Verbindung von Verbum finitum mit Infinitiv, der durch *zu* eingeleitet wird, gegenüber. Z. B.: «tun Sie mir den Gefallen und bleiben Sie ganz ruhig.» Diese Fälle, zu denen Parallelen aus der schwedischen Syntax angeführt werden könnten, teilt B. in zwei Gruppen und einige Unterabteilungen und erklärt dann den Grund der ganzen Erscheinung. — Unter der Rubrik «Auszüge und Berichte» SS. 372—373 findet sich ein Auszug von Professor *Mikkolas* Aufsatz über den Namen der Slaven (der Aufsatz ist in der Festschrift für Baudouin de Courtenay erschienen). An der zitierten Stelle handelt Mikkola über den russischen Namen 'njemez' (deutscher), dessen Ursprung im germanischen Stammesnamen Nemetes zu suchen sei.

H. P.

Die Neueren Sprachen, Bd. XII, Heft 9. *K. Wimmer* hebt (Ss. 513—526) in einem Artikel «Das französische Diktat, insbesondere an den bayerischen Realschulen» die Vorteile des Diktats im Schulunterricht hervor und kommt zu dem Resultate, dass das Diktat «für den neusprachlichen Unterricht ein in geistiger und mechanischer Hinsicht wertvolles Übungsmittel ist». — Bd. XIII, Heft 1—3. *A. Schröer*, Frederick James Furnivall (zur Feier seines 80:sten Geburtstages). — *W. Grote*, Realienkunde und Realienkenntnis (Ss. 10—18). Der Verf. weist auf mehrere in deutscher Sprache abgefasste Werke hin, die dem Lehrer über englische und französische Verhältnisse Auskunft geben können. Er wünscht, zum Gebrauche des Lehrers, die Gründung einer Zeitschrift und «die Abfassung von kurzen Kompendien» für die englische und französische Realienkunde. — *E. Herzog*, Zur Theorie der Verschlusslaute (Ss. 47—52). — *O. Schulze*, Was ist ein Hilfsverb? (Ss. 109—113). Die Definitionen sind verschieden und undeutlich und geben besonders für die modalen Hilfsverba keine bestimmte Abgrenzung. Der Verf. möchte «den Ausdruck Hilfsverb in der französischen Grammatik nur für *avoir* und *être* beibehalten.» — *H. Büttner* plädirt (Ss. 129—141) für eine Reform der schriftlichen Klassenarbeiten, die er als Übungs- und nicht, wie bis jetzt, als Prüfungsarbeiten angeordnet haben will.

M. W.

Zeitschrift für den deutschen Unterricht, Jahrg. 19, Heft 2. *E. Herdin*, Über *würde* mit dem Infinitiv (Ss. 81—103). Verf. versucht *Matthias'* Kritik über seinen früher erschienenen Aufsatz über die Verwendung von *würde* + Infinitiv (Zeitschr. f. d. deutschen Unterr., Jahrg. 17) zu widerlegen. Der Verf. besteht auf seiner Ansicht, dass *würde* + Infinitiv als ein Futurum præteriti des Indikativs aufgefasst werden muss in gewissen Fällen indirekter Rede, wo die Erzählung auch sonst den Indikativ braucht, um Anderer Gedanken auszudrücken. Er stellt folgende Analogie auf: «Indik. *hat verbrochen:* Indik. *hatte verbrochen* = Indik. *wird sein:* Modus x *würde sein.* Also Modus x = Indikativ». Mehrere Beispiele werden angeführt.

M. W.

Eingesandte Literatur.

Von einem englischen Verlage in London ist mir eine Anzahl von Prospektblättern zugeschickt worden, die hauptsächlich

pädagogische Bücher enthalten. Unter diesen will ich hier zwei erwähnen, die mir praktisch zu sein scheinen. Es sind:

French Vocabularies for Repetition etc. by *Victor Spiers*, 3d edition, London, Simpkin, Marshall, Hamilton, Kent & Co, 1903, und *Spiers' Vocabularies for Repetition*, turned into German by *R. H. Dempster* (in dems. Verlag), 1901.

Diese Wörterbücher enthalten, nach sachlich-logischen Klassen gruppiert, 3,000 Wörter und Sätze, die, besonders im praktischen Gebrauche, von Bedeutung sind. Nach den Probeseiten zu urteilen, ist die Anordnung sehr zweckmässig zur raschen Erlernung eines genügenden Wortvorrates, und wird daher für jeden nützlich sein, der fremde Sprachen lernen will. Die Interessierten seien hierdurch auf diese Werke hingewiesen. Der Preis beträgt 1 sh. 6 d.; der Verlag sendet aber «to bonâ fide Teachers in Schools» je ein Exemplar postfrei gegen Einsendung von 6 d. direkt an die Verleger.

J. P.

Mitteilungen.

In ausländischen Fachzeitschriften sind folgende Arbeiten einheimischer Neuphilologen besprochen worden:

W. Söderhjelm, Spuren von Ciceros verlornem Traktate «de virtutibus» bei einem franz. Schriftsteller des 15. Jahrhs. (R. Wünsch, Zs. f. frz. Spr. u. Lit., Bd. XXVIII, Heft 2/4).

W. Söderhjelm, Notes sur Antoine de la Sale et ses œuvres (G. Raynaud, Romania, tome XXXIV, avril).

H. Pipping, Gotländska Studier (E. Mogk, Literaturbl. f. germ. u. rom. Philol., 1905, Juni).

E. Freudenthal, Grundlegendes Lehrbuch der deutschen Sprache I—II (H. Klinghardt, Maître Phonétique, 1905, mai).

Dr. *A. Wallensköld* ist den 2. August d. J. zum a. o. Professor der romanischen Philologie in Helsingfors ernannt worden.

Lektor *J. Öhquist* beabsichtigt im Januar nächsten Jahres in Helsingfors ein »*Institut für moderne Sprachen*» zu eröffnen. Die Metode, die zur Anwendung kommen soll, ist die praktisch-imitative, nach welcher der Schüler von Anfang an ausschliesslich die fremde Sprache hört. Grammatik soll in den nach dieser Metode geführten Kursen nur soweit betrieben werden, als es zur Erklärung und Zusammenfassung bereits auf praktischem Wege erlernter sprach-

licher Erscheinungen notwendig ist. Der zu erlernende Worvorrat wird in erster Linie das im täglichen Leben Notwendige und Nützliche im Auge haben und soll durch Anschauung und durch Erklärung in der fremden Sprache (nicht durch Übersetzung) erworben werden. Hausarbeiten beschränken sich auf Wiederholung und Einprägung des in der Stunde Gelernten. Fortgeschrittnere werden Gelegenheit haben in Konversationskursen ihre Fertigkeit zu vervollkommnen und zu befestigen. Neben diesen Kursen mit praktisch-imitativer Metode sollen besondere Kurse mit vorwiegend teoretischer Metode und Übersetzungsübungen (speziell für Sprachlehrer) eingerichtet werden. Ausser den allgemeinen Kursen werden nach Bedarf Spezialkurse eingerichtet, wie Übungskurse in der Metodik des Sprachunterrichts (für Pädagogen), Handelskorrespondenz und Repetitionskurse für Schüler und Abiturienten. In sämtlichen Kursen soll die fremde Sprache als Unterrichtssprache angewandt werden.

Eine besondere Abteilung des Instituts wird als Übersetzungsbureau tätig sein.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 6 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Peterstr. 5) zu senden. | 1905

Une paraphrase anonyme de l'Ave Maria en ancien français

Quand j'eus retrouvé l'*Ave Maria* de Huon le Roi de Cambrai, que je dois publier [1] dans le tome IV de nos *Mémoires*, mon attention fut attirée sur une pièce signalée par Naetebus *(Nichtlyr. Stroph.*, p. 179) sous le n° LXXXVII, 2 («Strophische Gedichte, über deren Bau ich keine genaue Auskunft zu geben vermag»). Le début, que M. Naetebus cite d'après P. Paris *(Manuscrits franç.*, VI, 409, n° 96), rappelait beaucoup les deux premiers vers de l'*Ave Maria* du Roi de Cambrai. En voyant le manuscrit (B. N. f. fr. 837), j'ai constaté que les quatre vers octosyllabiques qui figuraient au début du poème en question n'étaient en effet que les quatre premiers vers, légèrement altérés, de la paraphrase du trouvère cambrésien. Les voici:

Molt hautement se maria
Marie en Ave Maria;
Saluons tuit cele Marie
En qui Jhesucrist se marie.

Mais le reste du texte du ms. 837 est un tout autre *Ave Maria*, composé de 12 quatrains d'alexandrins monorimes,

[1] D'après B. N. f. fr. 12471 et Harl. 4333.

dont M. Naetebus *(l. c.*, p. 76 suiv.) signale un seul manuscrit sous le n° VIII, 63. P. Paris n'a pas reconnu l'addition postérieure et dit par suite que notre poème se compose de 13 quatrains, et M. Naetebus, trompé par les deux vers étrangers au poème, cités par le savant français, croit qu'il s'agit de quatrains de vers octosyllabiques.

Le texte du ms. 837, que nous appellerons A, commence au fol. 193 v° b et va jusqu'au fol. 194 r° b. L'incipit, *L'Ave Maria en francois*, est écrite d'une écriture et d'une encre moins anciennes. On sait que les titres de ce manuscrit ont été ajoutés après coup, à l'aide des explicit. — Les alexandrins sont écrits sur deux lignes. — Une particularité de ce manuscrit est que le mot latin se trouvant en tête de chaque strophe est souvent traduit et ne compte point dans le vers. Ainsi le premier vers de la strophe V doit se lire d'après A:

DOMINUS:

Li sires qui sor toz avoit la seignorie.

Cela se voit bien aussi à la strophe VIII, qui commence *Tu tu es* . . ., où le premier *Tu* est le mot latin et le second *tu* est la traduction française.

En second lieu je mentionnerai le ms. dont je parlais tout à l'heure. C'est le ms. de l'Arsenal 3142, et M. Naetebus le signale d'après Fr. Michel, *La Chanson des Saxons* par Jean Bodel, I, 1839, p. LXXV, n° 28, où la première et la dernière strophe de notre poème sont citées. Il commence au fol. 299 v° b: *C'est uns salus de Nostre Dame*, et finit au fol. 300 r° a. Nous le désignerons par P_1.

Le troisième ms., B. N. f. fr. 12467, n'a jamais été signalé, que je sache. Notre poème commence au fol. 77 v° a: *Une loenge de Nostre Dame*, et finit avec la colonne suivante. C'est notre ms. P_2.

Un quatrième ms. enfin a été signalé dans le *Bulletin de la soc. des anc. textes*, 1901, p. 54, par M. P. Meyer, qui connait aussi notre ms. P_1 (d'après la même source que M. Naetebus). C'est le ms. B. N. f. fr. 1553, que nous appellerons F. L'incipit, écrit en rouge, se lit tout au bas de la col. r° b du fol. 520, et le poème lui-même remplit exactement la première colonne verso du même folio.

Pour étudier les rapports de nos quatre mss. entre eux, je commencerai par les deux manuscrits P. Je ne sais si on a jamais signalé leur étroite parenté: elle est évidente. Toutes les pièces que contient P_2 se retrouvent dans P_1 — à l'exception d'une seule petite pièce *(Salve Regina de Nostre Dame en francois)*. P_1, qui est d'une plus grande étendue — il compte 322 feuillets, tandis que P_2 n'en a que 98 —, contient 18 compositions qui ne sont pas dans P_2 (le roman de Cleomades et Bueves de Comarchis d'Adenet le Roi — Moralités des philosophes d'Alart de Cambrai — Paraphrase rimée du livre de Job — le Miserere et le roman de Charité du Reclus de Moliens — les Congés et Guiteclin de Sassoigne de Jehan Bodel — Fables de Marie de France — Proverbes au vilain — Des dits de Baudouin de Condé — Proverbes Seneke le philosophe). Le ms. P_2 est, selon le catalogue des manuscrits de la Bibl. Nat., du XIII:e siècle, et M. H. Martin *(Catal. des mss. de l'Arsenal)* place P_1 à la fin du même siècle. Je crois qu'on peut les considérer comme à peu près contemporains. Comme la graphie des deux manuscrits, autant que je l'ai observée, est à peu près la même, il n'est pas impossible que ces deux manuscrits remontent directement à un modèle commun.

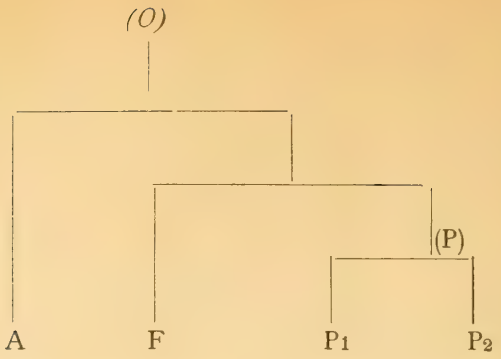
Dans notre texte je signale les cas suivants où P_1 et P_2 ont des fautes communes contre AF.

V 1 et 2 *avez* P, où il faut lire *avoit (ot)* avec AF.

VII 4 *joie des angles* P, où *joie del ciel* F *(des ciex* A) est préférable.

XII 1 *doinst* P, où il faut lire *done* avec F (ou bien *lai* avec A).

Le vers XI 1 nous fournit une preuve de la parenté de F avec le groupe P. La rime et le sens exigent qu'on accepte la leçon de A *fu si savorous*. Le modèle commun de F et P a eu la leçon fausse *fu li salveors* qui se trouve dans F et P; mais le copiste de P_2 s'est aperçu que *salveors* fausse la rime, et a obtenu une rime correcte en écrivant *fu li aigniaus dous*. Le rapport se nos quatre manuscrits peut donc être représenté par le schème suivant:



Cette filiation constatée, la manière d'établir le texte critique est donnée : A d'accord avec F donne la bonne leçon, tandis que dans les cas où F et P ont la même leçon il y a lieu de choisir.

C'est le manuscrit F que j'ai pris pour base de mon texte critique. Ce manuscrit, qui a été exécuté vers 1285 (v P. Meyer, *Romania* XXXIV, 1905, p. 168), présente une graphie très purement picarde, et c'était probablement aussi le dialecte de l'auteur anonyme. Notons l'absence totale du signe *z* dans ce ms., ce qui prouve qu'il a été exécuté dans l'ouest du domaine picard (comp. Wahlund, *Prosaübersetz. von Brendans Meerfahrt,* p. LXXVIII). — Je ferai quelques observations sur la langue dans les remarques au texte.

Chi commenche li Ave Maria de Nostre Dame

I AVE dame des angles, de paradis roine,
Dame de tot le mont, de pechie medechine,
Qui seule fus trovee en humilite digne
De conchevoir en toi le maiste devine.

C'est uns salus de nostre dame P_1 — Une loenge de nostre dame P_2 — L'ave maria en francois *A (titre ajouté après coup)* —

I 1 angres P_2 — royne P —
2 tout AP — aus pecheors mecine A — medecine P —
3 fu F — trouvee P — en h. fine A —
4 Diex en concut en toi la A — le deite d. F la majeste d. P —

II MARIA, tu portas le pere esperitable,
Qui nous vint racater de painne pardurable
Et soffri en la crois la mort qui fu coustable,
Et apres l'enfanter fus virgene parmenable.

III GRATIA, qui a Diu les pecheors ralie
Qui de cuer se repentent et amendent lor vie,
Et qui si les conferme qu'il n'i renchient mie,
De cele sainte grasce es tu bien raemplie.

IV PLENA de grant doucor et de misericorde,
Par cui de Diu et d'ome fu faite li acorde,
Oste nos l'anemi qui de lui nos descorde
Et par ta grant pitie a Jhesu nos racorde.

V DOMINUS qui des chius avoit la signorie
Et d'angles et d'archangles c'ot en sa compaignie,
Bien parut qu'il t'ama, dame sainte Marie,
Qant en toi descendi en ceste mortel vie.

II 2 (*A fol. 194 r°a*) Qui por nous rachater de paine p. *A* — racheter de paine *P* —

3 Puis soufri *P* — Fu en la sainte croiz jusqu'a la mort soufrable *A* —

4 virge *AP* —

III 1 Gracia la grace qui *A* — dieu *AP* — pecheours *P* —

2 repent *F* —

3 Et qui si se conferment *A* — ne P_2 — renchieent *AP* rechient *F* —

4 De ceste *F* — grace *AP* — estes vous r. *A* fus tu b. r. *F* estes b. r. P_2 —

IV 1 (*P_2 fol. 77 v° b*) Plena plene estes de d. *A* — doucour *P* —

2 P. qui *A* — dieu *AP* — d'omme AP_1 d'oume P_2 — fete *A* — la racorde *F* — la concorde *P* —

3 Ostes *F* — nous *A* — Ostez moi le venin *P* — qui vers dieu nous d. *A* qui si nos descor forte (*sic*) *F* — me descorde *P* —

4 Par ta sainte proiere dame a dieu nous r. *A* — ta glorieuse p. nous i r. *P* —

V 1 Dominus li sires qui sor toz *A* — ciex avez *P* — seignorie *AP* —

2 angres et archangres P_2 — q'ot *A* — c'avoit en sa baillie *F* avez en vo baillie *P* —

4 Quant *AP* —

VI TECUM vaut estre Diex, dame, corporelment,
Car il est dous et humles, si vaut estre humlement;
Tant s'abaissa li sires pour nostre avancement,
Et il vous trova simple de bel contenement.

VII BENEDICTA dois estre sor totes autres dames,
Precieuse clamee sor totes autres games,
Car t'aportas le pais as homes et as fames
Et le joie del ciel et le salu des ames.

VIII TU ies a tot le mont une seule esperanche,
En toi doivent avoir peceor grant fianche,
Par toi Theophylus trova sa delivranche,
Qui es mauvais d'infer avoit mis sa creanche.

IX IN MULIERIBUS n'est nule tant buer nee;
Bien doit de tout le mont tel dame estre honoree
Par cui nous est des ciex la porte deffremee,
Servages abatus et francisse donee.

VI 1 Tecum en toi volt li douz sires estre c. *A* — volt e. dame en vous c. *P* —

2 Quar A — douz AP_1 — humbles *AP* — si volt e. *P* — si vivoit h. *F* — humblement *AP* —

3 Il descendi en toi por estre sauvement *A* —

4 Quar il *A* — trouva *P* — de douz c. *A* —

VII 1 Eenedicta *(fausse initiale)* beneoite d. e. seur *A* — toutes *AP* — femes *F* —

2 seur AP_1 — toutes *AP* — gemmes FP_1 genmes P_2 —

3 C. tu aportas p. aus hommes et aus f. *A* — C. tu portas *F* — t'asportas P_2 — la p. *P* — femes *F* fame P_1 —

4 Et la j. des ciex *A* Et la j. des angles (angres P_2) *P* —

VIII 1 Tu tu es au siecle dame une *A* — es *P* — esperance *AP* —

2 pecheor *A* — pecheour *P* — fiance *AP* —

3 (*A fol. 194 r.° b*) P. coi *F* P. cui *P* — theophilus *AP* — trouva *P* — delivrance *AP* —

4 es mauves *A* es dyables *F* — d'enfer ... creance *AP* —

IX 1 ne fu tant bonee nee *A* —

2 B. d. estre tel dame servie et h. *A* — estre loe *(sic)* *F* e. honnoree *P* —

3 P. qui *A* — nus est del ciel *F* — desfermee *AP* —

4 abatuz *A* — franchise *AP* — donnee *P* —

X ET BENEDICTUS soit li rois de paradis,
Quant del saint esperit, qu'il avoit en toi mis,
Fu celui concheus qui'n la crois fu maumis
Por nous tos delivrer des mains as anemis.

XI FRUCTUS que tu portas, il fu si savorous
Qu'il toli le savour a cel fruit perillous
C'Adans manga, nos peres, en paradis terrous
Sor le deffendement au pere glorious.

XII VENTRIS TUI, Marie, nous done ainsi sentir
Icel glorieus fruit et amer et servir
C'apres le mort des cors, que nus ne puet fuir,
Nous maint a cele joie qui dure sans falir.

Chi define li Ave Maria de Nostre Dame.

X 1 Et benedictus et beneois soit dame li *A* —

2 Que *F* — dou P_1 —

3 (P_1 *fol. 300 r° a*) Fu concheus (conceus *P*) biau (li *P*) sires et puis en la crois (croiz P_2) mis *FP* — conceus qu'en la croiz *A* —

4 Pour *P* — toz *A* tous *P* — rachater . . . aus *A* —

XI 1 Fructus li fruis qui fu en toi il *A* — p. che fu li salveors *F* p. ce fu li sauveours P_1 p. ce fu li aigniaus dous P_2 —

2 Qui *FP* — tol *F* — la *AP* — savor *A* — de cest *F* — pereillous *A* —

3 Que menja nostre pere . . . terous *A* — K'adans *P* — menja P_1 menga P_2 —

4 Sus le deveement *A* — Seur *P* — le p. *F* —

XII 1 nous lai ainsi chierir *A* — doinst ainsi *P* done si *F* —

2 I. beneoit *A* — Le tres gl. . . . et chierir *F* —

3 Qu'apres *A* K'apres *P* — la *AP* — m. soions que *FP* — fouir P_2 —

4 En cele sainte j. qui *FP* — sanz AP_2 — faillir *AP* —

Explicit l'ave maria en francois *A* — P_2 *finit par* Amen — *Dans* P_1 *il n'y a pas d'explicit.*

Notes explicatives.

I 3—4. La leçon différente de A est probablement due au désir d'éviter la rime *-ine*: *-igne* (sur laquelle v. p. ex. Andresen, *Z. f. rom. Phil.* XXII, p. 86).

II 3. *Fu en la sainte croix jusqu'a la mort soufrable* A. *Soufrable* aurait ici un sens que Godefroy ne connaît pas. Je considère la leçon de A comme corrompue.

III 3. Notons dans F la contraction picarde de *-iee* en *-ie* dans *renchient* (ms. *rechient*). — *n'i r. mie*, c.-à-d. dans le péché.

IV 2. *La racorde* F (qui serait aussi acceptable que *li acorde* de A) est un mot dont Godefroy n'a qu'un seul exemple.

VII 3. L'accord de A et de P montre qu'il faut lire *aportas* (F a *portas*). Il n'y a pas de raison de ne pas admettre l'élision de l'*u* dans *t'aportas*, qui est la leçon de P. Sur ce phénomène picard v. Tobler, *Versbau*[3], p. 55.

VIII. Cette strophe est citée, d'après le ms. P_2, dans le *Théâtre français* p. p. Monmerqué et Michel, 1839, § 138, à propos du miracle de Théophile, parmi les poèmes où cette personne est mentionnée. — Notons encore que la pièce connue sous le nom de *Prière de Theophilus*[1] vient dans P_1 et P_2 immédiatement après la nôtre, et elle se trouve aussi dans le ms. A. — Aussi dans l'*Ave Maria* de Philippe de Remi, Theophilus est nommé au v. 5 de la str. 4 (Suchier, *Œuvres de Ph. de Beaumanoir*, II, p. 301).

X 3. Si on admettait la leçon de FP, on aurait *mis* deux fois à la rime, tandis que dans A *mis* et *maumis* riment tout à fait correctement. Cette dernière leçon est aussi meil-

[1] Voy. P. Meyer, *Bull.* 1894, p. 54, et 1901, p. 77.

leure au point de vue du sens, et je l'accepte donc, en admettant l'aphérèse *qui'st* (A écrit pourtant *qu'est*).

XI 3. A a peut-être changé le vers pour éviter le pronom picard *nos*. — L'adj. *terrous (terous)*, «terrestre», n'est pas fréquent; God. ne l'atteste que dans trois textes (dont un est notre ms. A). On pourrait le mentionner parmi les adjectifs dans lesquels *-eux* (*-ous*) a pris la place d'un autre suffixe (comp. Meyer-Lübke, *Gramm.*, t. II, p. 562 de la trad. Doutrepont, § 472).

Artur Långfors.

Volksetymologische Umbildungen im Englischen.

In vielen Sprachen lässt sich die Erscheinung beobachten, dass Tiere mit landläufigen Personennamen benannt werden. Ganz besonders macht die Sage Gebrauch von einer derartigen Namengebung, aber wir können sie auch ausserhalb dieses beschränkten Gebietes verfolgen. Auffallend ist insbesondere, dass im Englischen viele Vögel entweder Männer- oder Frauennamen führen. So heisst z. B. die Elster *Magpie*, dialektisch auch *Maggoty-pie*; der erste Teil des Wortes ist die Koseform vom Namen *Margaret*. Auch der Zaunkönig wird weiblich aufgefasst und ganz einfach *Jenny* genannt. Andere Vögel haben wieder männliche Namensvettern. Die Dohle heisst *Jack*, der Sperling *Philip*, das Rotkehlchen *Robin*. — So interessant es auch sein könnte auf die Gründe näher einzugehen, welche zu einer solchen Personifizierung von Vögeln Anlass gegeben haben, so will ich doch jetzt darauf verzichten; vielleicht komme ich ein anderes Mal auf diese Erscheinung zurück. Hier möchte ich nur auf einige Fälle hinweisen wo die personifizierende Auffassung wohl nicht ursprünglich sondern durch die Volksetymologie hervorgerufen ist.

Eine sehr gewöhnliche Erscheinung ist, dass die Vögel den Namen nach ihrer Stimme erhalten. Ich erinnere nur an

solche Benennungen wie *Uhu* (finnisch *huuhkain), Krähe* usw., wo der Zusammenhang zwischen dem Lautbild und dem Geschrei des Vogels nicht durch die lautliche Entwickelung gestört sondern noch deutlich fühlbar ist. Ein lautmalendes Wort ist ferner die alte deutsche Benennung der Dohle (althochd. *kūa)*, die noch im schwed. *kaja* erhalten ist. Aber auch den obenerwähnten englischen Namen *Jack* oder *Jackdaw* möchte ich auf das Geschrei des Vogels zurückführen. Wer eine Dohle beobachtet, während sie um einen alten Kirchturm kreist und ihre Stimme erschallen lässt, kann sich leicht von der Ähnlichkeit des Geschreis mit dem schon genannten Lautbilde überzeugen. Es mag aber hier auch zur Bestätigung des Gesagten eine Aussage von dem bekannten Naturforscher Brehm angeführt werden, die sich in seinem Tierleben: Vögel 1,444 findet. Dort heisst es von dem Geschrei der Dohle u. a.: »Ihr »*Jäk Jäk*» ähnelt dem Lockrufe ser Saatkrähe auf das Täuschendste — — — —.» — Wie alt diese Benennung, die also ihre Entstehung einer volksetymologischen Anknüpfung verdankt, sein mag, kann natürlich nicht mit Bestimmtheit gesagt werden, aber sie findet sich schon im Jahre 1543 gebucht, s. New-English Dictionary s. v. Jackdaw.

Es wurde schon oben bemerkt, dass viele Vogelnamen von der Stimme des Vogels hergeleitet werden können. Ein anderes ebenso häufiges Prinzip, welches bei der Namengebung gegolten hat, ist die Benennung des Vogels nach seiner Farbe. Beispiele davon könnten aus den verschiedenen Sprachen bis zum Überfluss angeführt werden. Nach diesem Prinzip ist auch das Rotkehlchen oder das Rotbrüstchen (erithacus rubeculus) fast überall benannt; vgl. ausser den deutschen Namen schwed. *rödhake,* dänisch-norweg. *rødkielk, rødhals,* franz. *rouge-gorge,* russ. *krasnoscheika* usw. Der alte angelsächsische Name *rudduc,* der noch mundartlich vorkommt, ist ebenfalls von der gelbroten Färbung des Halses und der Brust hergeleitet, vgl. ags. *rudu* 'das Rot' usw. Die landläufige Benennung des Vogels ist aber heutzutage das schon erwähnte *Robin (redbreast)*, das eine Koseform des Namens

Robert ist. Ich glaube, dass wir auch in diesem Falle mi einer volksetymologischen Umbildung zu tun haben. Das zu Grunde liegende Wort wird die entsprechende altfranzösische Benennung *rubienne* 'rougequeue' sein, welche in Maine das Rotkehlchen bezeichnet und auch in Anjou zu finden ist, vgl. Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française 7,258. Das Wort geht natürlich ebenso wie das a. a. o. erwähnte *rubeline* auf. lat. *ruber* zurück. — Mit der Eroberung Englands durch die Normannen und dem damit im Zusammenhang stehenden französischen Einfluss wurden auch französische Vogelnamen ins Englische übernommen und ersetzten zum Teil die heimischen. So wurde z. B. das alte angelsächsische Wort für die Wachtel *ersc-hen, edisc-hen* durch das franz. *caile* verdrängt: mittelengl. *quaile,* ne. *quail.* Vgl. ferner mittelengl. *heiroun,* neuengl. *heron* 'reiher' aus afrz. *hairon, héron;* mittelengl. *merlion,* neuengl. *merlin* 'zwergfalk' aus afrz. *esmerillon* usw.

So wurde denn wohl auch das heimische Wort *rudduc* von dem frz. *rubienne* verdrängt, welches dann im Anschluss an den Personennamen *Robin* mundgerecht gemacht wurde. Die volksetymologische Umgestaltung konnte leicht geschehen, weil *Robin* der Name des ältesten Sohnes Wilhelms des Ersten und daher schon früh in England verbreitet war.

Hugo Palander.

Besprechungen.

H. Schück, Studier i nordisk litteratur- och religionshistoria. 2 vol. 214 et 319 pp. Stockholm, Hugo Gebers förlag, 1904.

L'ouvrage de M. Schück, paru deux ans après le livre de Kauffmann sur Balder, et dont l'idée première est sortie de ce travail, est une nouvelle preuve que les méthodes modernes de science des religions commencent à pénétrer dans la mythologie germanique, et qu'elles sont appelées à y rendre d'importants services. Le savant professeur y traite quelques problèmes du do-

maine plus spécialement scandinave, surtout d'après les principes de l'école anglaise, et en tenant compte des résultats acquis par l'école danoise. Il essaie en même temps, dans une longue introduction, d'éclaircir certaines questions de méthode. Je voudrais signaler ici brièvement le contenu de l'ouvrage, me réservant d'en faire ailleurs un compte rendu plus détaillé.

Les problèmes spéciaux traités par M. Schück sont: dans le premier volume le mythe de l'hydromel divin (guda-mjödet) et les bas-reliefs relatifs à la légende de Sigurd (Sigurd-ristningar); le second volume est entièrement consacré au mythe de Balder.

I. La légende de Sigurd. — Cet article touche plus à l'histoire de la littérature qu'à celle des mythes. Il m'a paru aussi être le meilleur et le plus clair des trois. M. S. étudie les migrations de la légende de Sigurd sous sa première forme, et se demande par quelles voies elle a pénétré dans le Nord. Il rejette l'hypothèse d'une migration par l'Allemagne et le Danemark, et admet que la légende a été connue en Angleterre par les Vikings et rapportée par eux. L'originalité, et la force convaincante du travail réside dans le choix des arguments, empruntés à l'histoire de l'art. La marche du raisonnement est la suivante. On retrouve en Scandinavie, dans la Suède centrale et la Norvège, une série de dessins sur pierres représentant des scènes choisies de la légende de Sigurd, presque partout les mêmes épisodes, dont quelques uns sont caractéristiques de la première forme de la légende (p. ex. Gunther dans la fosse aux serpents jouant de la harpe avec ses pieds). Ces dessins montrent avec d'autres répandus dans le nord de l'Angleterre des ressemblances telles qu'il faut admettre au moins des sources communes. Enfin cette série de dessins, surtout en Angleterre, montre par le choix des épisodes (scène de la forge) et par la facture une influence directe de représentations de la légende de Wieland originaires de l'île de Man. On a donc, par l'étude de la migration des motifs artistiques, une preuve palpable du chemin suivi par la légende. L'absence complète de ces dessins en Scanie et en Danemark prouve en outre que la migration continentale est inadmissible. — Tout cela est fortement déduit, et me semble décisif.

II. Le mythe de l'hydromel. Prenant pour point de départ la légende de Fjolner telle que nous la donne le début de l'*Ynglingatal*, M. S. s'efforce de retrouver l'élément mythique que recouvre cette légende, et de déduire ce mythe d'un élément à caractère rituel qu'il met en lumière dans la légende. Il s'agirait à la fois d'une explication «religieuse» de l'emploi de l'hydromel dans certaines fêtes sacrificielles, et de l'explication d'un rituel sacrificiel consistant dans la noyade de la victime. C'est ce double élément

que poursuit M. S. à travers une exposition un peu touffue, où les questions surgissent les unes à propos des autres. L'auteur s'attache surtout à montrer, d'une part que le rite de la noyade n'est autre que celui du culte de Nerthus (en Scandinavie de Frey et Njordr); de l'autre qu'on retrouve, dans plusieurs variantes qui sont peut-être des formes locales, les traces fort nettes de l'histoire mythique d'un élixir de vie, un hydromel divin primitivement attaché à des divinités chthoniques. Tandis que ces divinités, Odin en tête, deviennent des divinités célestes, l'hydromel ne subit d'abord pas les mêmes transformations, mais reste attaché au séjour souterrain; de là de nombreuses histoires de son rapt par les dieux, dont le contenu montre des analogies curieuses avec des représentations religieuses analogues p. ex. dans l'Iran et l'Irde.

Entre autres résultats, je signale particulièrement une hypothèse fort suggestive, et qui me semble juste, sur l'origine des *vaner* que l'on voit toujours opposés aux *ásar* dans la mythologie scandinave. Ces *vaner* seraient un peuple germanique, les Vinili (= confédérés), et ce nom désignerait la confédération des 7 ou 8 petites tribus qui adoraient Nerthus, et qui se sont rendues célèbres dans l'histoire sous le nom de Langobardi. La lutte entre les *ásar* et les *vaner* serait l'histoire du contact et du mélange du culte d'Odin et du culte de Nerthus.

Ce qui est surtout propre à M. S., et distingue sa déduction des méthodes antérieurement employées, c'est la grande importance accordée par lui à la recherche des éléments rituels ou des traces de ces éléments. C'est aussi ce qui fait le principal mérite du livre. M. Schück est résolûment «ritualiste», et n'accorde au mythe qu'un caractère secondaire. Peut-être contestable en théorie sous cette forme absolue, la position prise est, je crois, la meilleure en pratique, surtout actuellement et dans le domaine germanique. Les sources plus ou moins théologiques mises jusqu'ici au premier plan sont parfois suspectes. Rien ne nous garantit *a priori* que les mythes racontés par Snorri soient purement païens, et, même ceci admis, que ce soient des mythes et non des contes, des légendes ayant pour acteurs des personnes divines. Et, vu la difficulté de faire le départ des influences chrétiennes et des éléments purement poétiques, on peut être souvent tenté de faire des concessions très étendues au système de Bugge, ou de se résigner à l'agnosticisme. Si on aborde la question par la voie rituelle, tout change d'aspect. Nous n'avons pas de documents mythiques antéchrétiens; nous avons des renseignements indiscutables sur des cultes païens, p. ex. pour Uppsala chez Adam de Brême. Ces sources nous indiquent le «manuel opératoire» des sacrifices, donc une partie au moins du rituel. Nous avons la terre ferme sous

les pieds. Si maintenant nous pouvons retrouver dans nos sources mythiques, et surtout les plus anciennes, des allusions claires à de pareils rituels, la méthode scientifique permet, elle exige même qu'on les explique par ces rituels. Le mythe de Fjolner en est un exemple; M. S. en a indiqué un autre: le mythe d'Odin au gibet. On sait le parti qu'en a tiré Bugge: Odin pendu, percé d'une lance, tombant de l'arbre et renaissant appelle la comparaison avec le Christ. Si nous n'avions que les Eddas, même le Havamál, on ne pourrait se prononcer contre Bugge. Mais nous avons le rituel d'Uppsala. Ce que décrit le Havamál, c'est la forme même d'un des sacrifices païens: la victime est pendue à un arbre. Ceci suffit pour que nous soyons autorisés à voir dans le mythe du Havamál un mythe païen, au moins dans son noyau central. On voit aisément tout le parti qu'on peut tirer de cette méthode. Et je crois que c'est provisoirement celle qu'il faut adopter sans hésiter: mettre au premier plan les éléments rituels, le culte; interpréter par le culte les sources d'âge chrétien; rejeter ou abandonner jusqu'à plus informé les explications de Snorri. Quand on aura constitué le système des mythes rituels, on pourra voir ce qui peut être sauvé du reste, et ce qui doit être abandonné comme chétien. En tout cas, on y verra plus clair.

III. *Balder.* Ici la méthode indiquée ci-dessus fait défaut. Nous ne sommes pas assurés de l'existence d'un culte de Balder, et la mort de Balder ne répond pas à un rite historiquement attesté *comme tel.* — M. S., si j'ai bien compris sa reconstruction du mythe de Balder, a voulu donner là une illustration des principes développés par lui dans son introduction sur les rapports du mythe, du conte et de la légende. Il conçoit le mythe de Balder comme le produit de l'évolution d'une légende héroïque danoise contaminée dans le cours des temps par des apports mythologiques successifs sortis du contact de la légende avec différents mythes religieux. La trame du raisonnement ne m'a pas toujours paru claire; mais en voici les stades successifs.

L'auteur, analysant les 3 sources du mythe, considère la forme danoise comme la plus simple et la plus ancienne: la lutte de deux rois, Balder et Hodr; Balder est protégé par un élixir de vie; des fées enseignent à Hodr le moyen de s'en emparer; il le fait et tue Balder. — Cette légende entre en contact avec le mythe de Vidofner, dont M. S. donne une analyse. Le mythe de Vidofner fournit le motif du gui, et aussi l'antagonisme de Loke et d'Odin, donc l'entrée dans le monde divin. — Le mythe des Dioscures, dont l'épisode central est le meurtre d'un des Dioscures par l'autre, ajoute à la légende le motif du vengeur et le motif érotique. — Enfin le culte de Frey fournit la scène de la

lapidation de Balder et certains motifs de la légende telle que la donne Saxo.

Cette construction paraît bien subtile et compliquée. D'autre part, elle repose sur une base fragile. La légende danoise est si peu attestée qu'il est hasardeux de lui donner la place éminente que lui attribue l'auteur. Et, puisqu'on reconnaît des éléments mythiques et en un sens rituels (rites des Dioscures et de Frey), la conception de Kauffmann, qu'il s'agirait du mythe explicatif d'un sacrifice royal, me paraît maintenant encore préférable à l'édifice laborieux de Schück.

Toutefois, j'ajouterai en terminant une réflexion. Le mythe de Balder a fait jusqu'ici l'objet des préoccupations constantes des mythologues. Des trésors d'ingéniosité ont été dépensés pour le résoudre, et on a essayé de toutes les méthodes. Il serait peut-être temps de l'abandonner pour quelque temps. J'en ai indiqué plus haut les raisons. Le criterium rituel fait ici défaut. Ni le récit evhéméristе de Saxo, ni les commentaires de Snorri ne portent en eux-mêmes la garantie que le mythe soit d'âge païen. Le texte de la Voluspa enfin ne peut être daté avec assez de précision. En outre, que peut-on construire sur un texte dont le sens n'est pas sûr? Les mythologues qui voient dans le mythe une variante du motif du gage de vie bâtissent leur théorie sur une traduction d'un participe que Mogk et d'autres spécialistes déclarent impossible. Si le sens même des textes est incertain, il est inutile d'aller plus loin. — Il y a assez à faire ailleurs, et par des voies plus sûres. Il est temps de replacer au milieu des recherches l'ensemble des mythes qui se rattachent à Odin, et de débrouiller ce chaos, en commençant par l'étude des «surnoms» d'Odin, qui révèlera plus d'un vieux mythe. Quand nous aurons dégagé les figures plus aisément accessibles, on pourra revenir à Balder; les résultats acquis ailleurs aideront peut-être à trancher les difficultés. De l'étude de M. S. sur Balder, les meilleures résultats sont les pages consacrés précisément à des questions de ce genre. En tout cas, l'ouvrage, tel qu'il est, apporte une contribution sérieuse à l'étude des questions de mythologie germanique, et mérite de retenir l'attention des germanistes.

J. Poirot.

C. H. Grandgent, *An Outline of the Phonology and Morphology of Old Provençal.* Boston, D. C. Heath & CO., 1905. XI + 159 p. in-8°.

Si l'on fait abstraction de l'introduction grammaticale placée en tête du *Manualetto provenzale* de Crescini, il a manqué jusqu'à présent une grammaire historique ordonnée de l'ancien provençal à l'usage des débutants. C'est cette lacune, pour ce qui concerne la phonétique et la morphologie de cette langue, qu'a voulu combler M. Grandgent, professeur de langues romanes à l'Université de Harvard, et, il faut le dire, il y a pleinement réussi. Son œuvre ne témoigne pas seulement de l'érudition solide de son auteur; elle est aussi méthodiquement fort bien composée et, en outre, écrite dans un style si simple et clair, que les étudiants de langue anglaise sont vraiment à féliciter d'avoir sous la main ce guide facile à suivre. Bien que l'étude de l'ancien provençal ne rentre pas officiellement dans le programme de nos examens universitaires, je ne peux pas m'abstenir de recommander vivement à nos étudiants de philologie romane la lecture de ce charmant volume, qui n'a, à mes yeux, qu'un seul défaut d'importance, celui de coûter assez cher. Sans une certaine connaissance de l'ancien provençal, l'étude approfondie du développement historique de l'ancien français n'est guère possible, et une grammaire comme celle de M. Grandgent est donc un complément excellent à la *Grammaire historique de la langue française* de Nyrop.

Ayant lu l'ouvrage de M. Grandgent avec assez d'attention, je n'ai pas pu manquer d'observer, dans quelques détails, des inadvertances ou du moins des cas où l'auteur présente comme des faits des hypothèses plus ou moins hasardées. Si je donne ci-dessous mes observations sur ces cas erronés ou douteux, c'est surtout dans l'espoir que l'auteur pourra en tirer quelque profit pour la seconde édition de sa grammaire. [1])

§ 8. Ce que dit M. G. à propos du premier *r* dans *esclairar* ne me semble pas clair. M. G. veut-il vraiment dire que cet *r* soit resté «palatal» même *après* le dégagement définitif du *yod* précédent? Sinon, il était inutile d'en parler à cet endroit, puisque l'étape *esclar'ar* est prélittéraire. Cp. § 73, Ry.

§ 27, 2. *Dec* (avec son *e* fermé) n'a pas pu être influencé par la terminaison faible *-ec* (avec *e* ouvert). Il y a plutôt influence directe de la 3e pers. du parfait *(dec)*.

§§ 28, 5 et 162, (15). Est-ce que l'*e* fermé de *es* < est ne serait pas mieux expliqué par l'emploi proclitique du mot?

§ 33, 3. Il ne me semble aucunement impossible de tirer *ara* de *ha-hora, employé emphatiquement avec une forte accentuation du premier mot; cp. a. fr. *mar* < mala-hora.

---

[1]) J'omets quelques remarques que j'aurais eues en commun avec M. Thomas dans son compte rendu de l'ouvrage de M. Grandgent *(Rom.* 1905, pp. 331—4).

§§ 37 et 73, Ssy. *Pües (pueih, püch)* vient plutôt de *postius, exigé également par fr. *puis* et satisfaisant de tous les points de vue; ce qui n'empêche pas postea d'avoir donné *pueissas.*

§ 38, 1. Angūstia est probablement une faute d'impression (l'une des rares) pour angŭstia.

§ 41. Il me paraît fort douteux que ī et ū en syllabe initiale se soient régulièrement changés en *e* et *o.* Dans *devin, devire, fenir* il peut y avoir des effets de dissimilation (cp. a. fr. *devin, devise, fenir);* dans *deleit* il y a substitution de préfixe (cp. a. fr. *delit);* *mostela* pourrait venir d'une forme latine populaire avec *u* (cp. fr. *lourd, moule* < musculum, *froment);* etc. Comment expliquer sans cela qu'on ne trouve *jamais* des formes comme **dorar* (< durare) et **merar* (< mirare)?

§ 45, 1. *Cobeitos* demande l'étymologie *cupidietosus. Cp. *Rom.* 1905, p. 332, à propos de *cobeitat.*

§ 49, (2). Au lieu de *co(n)siere il faut lire *co(n)sere (faute d'impression?).

§ 51, (4), 6. *Demanes* ne peut pas venir de de-manuipsa, l'a. fr. *demanois (manois)* exigeant un *e* fermé libre. Il faut peut-être penser à un adjectif substantivé *manensem, dérivé de manum ou de mane. — 7. Dans *conoisses* il y a plutôt addition spontanée de *-s* (précédée d'une voyelle d'appui), signe caractéristique de la 2e pers. du sing.

§ 52, (1). Amător, faute d'impression pour amātor. — (4). *Desme* (v. aussi § 65, S, 1) est en contradiction avec *deime* et *faim* (§ 80, C'm). Je préfère regarder *desme* comme influencé par *detz.*

§ 56, H. Le développement ht > *it* est antérieur à celui de ht en *tt;* cp. Mackel, *Die germ. Elemente* etc., pp. 74 et 137. Plus l'*h* est forte, plus elle se rapproche de la fricative palatale qui a abouti à *yod.*

§ 63, (8). *Genz* (< genus) n'est pas une formation normale: l'explosive dentale (*t*) n'apparaît qu'après un *n* appuyé (cp. § 82, S).

§ 65, β. Le β tombe régulièrement devant *o* et *u (treüt, paon, paor);* *abondar* est demi-savant. Cp. l'a. fr. — β, 2. Je m'explique *abet* (cp. aussi a. fr. *abee)* de la façon suivante: en disparaissant, le premier élément de la diphtongue *ie* dans abietem a renforcé le *b* précédent, de sorte qu'on a eu en latin vulgaire *abbete. — β, 3. Attraction bien difficile à comprendre. N'y aurait-il pas plutôt un développement dialectal, analogue à celui de *e* en *ei* dans *arnei, fei, mei, palafrei, perquei, sei* (§ 25, 3)? Pour *brey* et *grey* on pourrait penser à une influence directe des verbes *breiar* (Arn. Daniel, éd. Canello, IX, 65, p. 107) et *greiar.* — D.

Traïdor est trissyllabique, par conséquent influencé par *trair*. — N, 2. Ne faudrait-il pas tirer *menhs* d'un *minius populaire? Cp. Crescini, *Man. prov.*², p. 95. — Y, (1). L'auteur aurait dû expliquer au lecteur l'*a* final de *probaina* (ainsi que celui de *pansa* § 76, Ntc'). Ce n'est qu'au § 90 qu'on apprend qu'il y a eu, pour certains mots féminins de la 3:e déclinaison latine, passage à la 1:ère déclinaison.

§ 70, Gr. La forme *entier* ne s'explique qu'en admettant la conservation de *g* (integrum > **enter'o* > *entier*).

§ 71. Quelle confusion possible y aurait-il pu avoir entre «prendre» et «pendre»? D'ailleurs, on n'estropie certes pas un mot pour en éviter la confusion avec un autre.

§ 73, C'y. L'étymologie de *pessa* est bien *pettia, comme le montre entre autres fr. *petit*.

§ 80, Ks. Il aurait fallu écrire *oissor*, pas *oisor*.

§ 85. Qu'est-ce que *perdris* aurait eu à faire avec *perdre*? Un tel *r* parasite, amené par un effet d'assimilation progressive, n'est pas rare. Cp. Nyrop, *Gramm.* I², § 504, 2⁰.

§ 128, (1). Fr. *moie* me semble prouver, d'une façon péremptoire, que l'*e* de mea était fermé en latin vulgaire. *Mia* est donc tout à fait régulier (§ 26).

§ 132, (2). Le neutre *so* ne peut pas venir de ipsum, vu son *o* ouvert; c'est tout simplement ecce-hoc.

§ 148, (2). *Vencüt* vient du lat. vulg. *vincutum, formé du thème vinc-. Comment est-ce qu'on aurait senti le besoin d'éviter une confusion entre «vaincre» et «venir»?

§ 162, (7) et (8). Comment est-ce que le prés. ind. *prega* (< *precat) aurait pu contribuer à former le subjonctif *crega* (de *creire* et de *creisser*)? — (23). Je préfère *possio (> *pois*) et *possiam (> *poissa*), celui-ci surtout à cause de *siam.

Pour finir, je dirai que l'auteur, dans ses explications de cas douteux, se prononce en général d'une façon peut-être un peu trop catégorique; mais, d'autre part, dans un livre destiné à des débutants cette attitude est pédagogiquement bien motivée.

A. Wallensköld.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1904—1905.

Das 18. Tätigkeitsjahr des Neuphilologischen Vereins ist ebenso ruhig und regelmässig verflossen wie die vorigen. — Von den »Mémoires» wird der Druck des vierten Bandes in den nächsten

Tagen beginnen. Mit Befriedigung hat der Verein erfahren, dass sein Gesuch, 2,000 Fmk aus dem Längmanschen Fonds zu bekommen, um die Druckkosten dieses Bandes bestreiten zu können, bewilligt worden ist. — Die »Neuphilologischen Mitteilungen» wurden dies Jahr in 8 Nummern herausgegeben. In ökonomischer Hinsicht steht das Unternehmen nunmehr auf festerem Boden, da die Universität dem Verein einen Betrag von 500 Fmk angewiesen, um die Zeitschrift während des Jahres 1905 zu unterstützen. Hoffentlich wird der Verein auch für die folgenden Jahre eine ebenso grosse Summe von der Universität erhalten, wodurch er vielleicht endlich in die Lage kommen könnte die in der Zeitschrift erscheinenden Aufsätze und Besprechungen zu honorieren, was bis jetzt nicht der Fall gewesen ist. Als Redakteur fungierte Dr. *Palander;* während des Frühjahrssemesters, wo Dr. P. verreist war, besorgte jedoch der Vorsitzende, Dr. *Wallensköld*, die redaktionellen Angelegenheiten der Zeitschrift. Die Auflage jeder Nummer betrug 350 Exemplare; die Zahl der Abonnenten war 64.

Der Vorstand des Vereins war derselbe wie voriges Jahr: erster Vorsitzender Dr. *A. Wallensköld*, zweiter Vorsitzender Dr. *H. Palander,* Schriftführer Mag. phil. *M. Wasenius.*

Ausser seinem Ehrenpräsidenten zählte der Verein 4 Ehrenmitglieder. Von den sonstigen Mitgliedern waren im Verlaufe des Jahres 2 ausgetreten; die Zahl der Neugewählten war 13 (6 Damen und 7 Herren), so dass der Verein am Ende des Frühjahrssemesters 112 Mitglieder zählte.

Es fanden 9 Sitzungen statt, im Herbstsemester 4 und im Frühjahrssemester 5. Dabei wurden 11 Vorträge gehalten, von denen nicht weniger als 5 sprachpädagogische Fragen behandelten. Es war auch der Sprachunterricht, der im Verein dies Jahr die lebhaftesten Diskussionen veranlasste. 4 Vorträge waren sprachwissenschaftlichen und 2 literarhistorischen Inhalts. Bei den meisten Sitzungen kamen auch Besprechungen und Referate über Bücher vor.

Die Sitzungen wurden durchschnittlich von c. 17 Mitgliedern besucht. Das übliche Jahresfest fand wie gewöhnlich am 15. März statt.

Leipzig im September 1905.

Matias Wasenius.

Schriftführer des Vereins 1904—1905.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 29 April 1905, bei welcher Sitzung der Vorsitzende, der Schriftführer und 19 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende teilte mit, dem Verein sei aus dem Längmanschen Fonds 2,000 Fmk bewilligt worden.

§ 3.

Dr. *Wallensköld* referierte P. Meyers Schrift »Pour la simplification de notre ortographe», wie auch das von der Académie française darüber abgegebne Urteil (Vgl. *N. M.* 1905, SS. 41—55.)

§ 4.

Dr. *Lindelöf* gab einige Mitteilungen über das Resultat der schriftlichen Maturitätsprüfungen im Frühjahr 1905. Im Zusammenhange damit stellte Dr. L. dem Verein anheim, ob es nicht zweckmässig wäre, bei der im Abiturientenexamen verlangten schriftlichen Übersetzungsprüfung für das Deutsche die Anwendung s. g. Konstruktionslexika vom nächsten Jahre (Frühjahr 1906) an zu verbieten und nur den Gebrauch gewöhnlicher Wörterbücher zu erlauben. — Nach einer kürzeren Diskussion umfasste der Verein einstimmig die vorgeschlagene Anordnung.

§ 5.

Fräulein *Lindfors* berichtete über das Resultat der Reproduktionsübungen, die sie im Anschluss an den vom 19. Januar gefassten Beschluss des Vereins mit ihren Schülerinnen in der französischen Sprache veranstaltet hatte (Vgl. *N. M.* 1905, SS. 66—88).

Mag. *Wasenius* hatte in den zwei nächsthöchsten Klassen seiner Schule Reproduktionsübungen in der deutschen Sprache angeordnet und verlas auch einige der besten u. schlechtesten Proben derselben. Er hatte den Schülern ein ihnen unbekanntes Stück von etwa 2 Seiten zweimal vorgelesen; die Schüler hatten

dann ungefähr eine halbe Stunde Zeit, um den Inhalt des Stückes deutsch wiederzugeben. In dieser Zeit gelang es auch den Meisten, ein ziemlich vollständiges Referat des Textes zu leisten, ohne Missverständnisse desselben. Nur einige der allerschlechtesten hatten den Text hie und da unrichtig aufgefasst. Fehler gegen das Geschlecht der Hauptwörter, fehlerhafte Worte und Wortformen kamen vor, die aber zum grössten Teil als Schreibfehler betrachtet werden könnten. Die Konstruktionen waren sonst im allgemeinen richtig und geläufig. So wie Frl. Lindfors hatte auch Mag. W. die Erfahrung gemacht, dass die schlechteren Schüler die Aufgabe überhaupt besser gelöst hatten als die guten, d. h. sie hatten verhältnismässig mehr geleistet, als was man nach ihren früheren schriftlichen Übersetzungen erwarten konnte. Das Experiment mit den Reproduktionsübungen schien Mag. W. befriedigend ausgefallen zu sein und kam ihm diese Art schriftlicher Arbeiten nützlich und empfehlenswert vor.

Sämtliche folgenden Redner fanden ebenfalls, dass die von Frl. Lindfors und Mag. Wasenius verlesenen Proben für den Nutzen der Reproduktionsübungen sprachen, und befürworteten dieselben.

Prof. *Mandelstam* zollte der Idee dieser Übungen lebhafte Anerkennung und wollte sie an die Stelle der jetzt allgemein gebräuchlichen Hinübersetzungen in der Schule eingeführt sehen. Bei den genannten Übungen behandelt man die fremde Sprache frei und selbständig und braucht nicht, wie bei der Übersetzung, die Bedeutung der einzelnen Wörter nach und nach herauszufinden, um die Sätze zu bilden. Die Sprache ist nicht nur eine Gedächtnissache, sondern muss vor allem als das Ausdrucksmittel einer geistigen Tätigkeit behandelt werden. Und diese Übungen haben den grossen Vorzug vor den Übersetzungen, dass dadurch von den Schülern nicht starre Wörter sondern lebendige Gedanken in der fremden Sprache gegeben werden.

Frau *Freudenthal* glaubte auch an den Nutzen der schriftlichen Reproduktionsübungen, mit denen sich auch mündliche gut vereinigen lassen. Frau F. fand es übrigens erklärlich, dass manche schlechte Schüler bei diesen Übungen etwas Gutes geleistet haben, da ja das Gedächtnis bei ihnen oft ganz gut entwickelt sein kann, und sie also Ausdrücke, die sie aus dem vorgelesenen, zu reproduzierenden Texte behalten haben, ohne weiteres anwenden können.

Lektor *Poirot* wollte der Schule um so mehr sowohl die schriftlichen als mündlichen Sprachübungen empfehlen, als sie nachher der Universität zu gute kommen könnten, indem die jungen Studierenden, die sich dort den Sprachstudien widmen, dann die französische Sprache hoffentlich ein bischen besser praktisch be-

herrschen werden, als es jetzt der Fall ist. So wie die Sachen jetzt liegen, bekommt man von ihnen kaum ein Wort französisch zu hören. Unter den jungen Neuphilologen giebt es mehrere, die ganz gut ins Französische zu übersetzen wissen, aber gar nicht im Stande sind, sich der Sprache im mündlichen Verkehr zu bedienen.

Dr *Uschakoff* hatte bei den Übungen, die er angestellt, nicht beobachten können, dass die schlechten Schüler verhältnismässig besser als die guten geschrieben hätten. Dr. U. hielt diese und andere freie Übungen für wertvoll, die nicht nur auf der oberen, sondern auch auf der unteren Stufe gebraucht werden könnten, wenn man dabei einen von den Schülern früher gelernten Text wählte. Allerdings wollte Dr. U. den schriftlichen Arbeiten nicht ausschliesslich diesen Charakter geben, sondern wünschte die Übersetzungen sowohl mit als ohne Wörterbuch daneben beizubehalten. Eine gewisse Schwierigkeit wird die Behandlung der Reproduktionsübungen dem Lehrer bereiten: so wird es nicht leicht sein, die Fehler zu beurteilen oder den Schülern zu erklären, da diese so verschiedenartig geschrieben haben.

Auch Frau *Räbergh* und Frl. *Bohnhof* sprachen sich für die Reproduktionsübungen aus.

In fidem:

Matias Wasenius.

Eingesandte Literatur.

Vom *Verfasser:*

Notes sur quelques jurons français par *Oscar Grojean* (Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, févr.-mars 1905, pp. 401—11).

Vom Personennamen Boieldieu ausgehend, zeigt Verf., wie Menschen bisweilen nach den von ihnen gebrauchten Flüchen genannt werden. Er zählt die den Namen Gottes enthaltenden französischen Flüche auf (*tudieu* dürfte vielleicht ein Euphemismus von *cul Dieu* sein). Jene Flüche stammen aus den früher auf den Reliquien geleisteten Eiden *(par la croix Dieu,* u. s. w.*)*

La littérature wallonne par *Oscar Grojean* (Extrait de *Wallonia*, mai 1905, pp. 161—74).

Verf. giebt einen kurzen Überblick über die wallonische Literatur der Jetztzeit. »Il la faut considérer non point comme

un accès passager et superficiel de particularisme, ni comme la suprême révolte et le dernier soubresaut d'instincts héréditaires qui meurent, ni même comme une protestation légitime contre des revendications hostiles à l'esprit qu'elle exprime; il faut l'envisager comme une des manifestations d'un mouvement large et complexe, à la fois historique, artistique et littéraire qui marque le réveil de l'intellectualité et de l'activité provinciale dans la Belgique romane.»

Sainte-Beuve à Liège, Lettres et documents inédits, par *Oscar Grojean.* 66 S. 8:o. Bruxelles et Paris 1905.

Zwei verschiedene Male wurde Sainte-Beuve zum Professor der französischen Literatur an der Universität Liège ernannt; es fehlte nicht viel, dass er belgischer Mitbürger geworden wäre. Die Dokumente, die sich auf seine erste Ernennung (den 31. Mai 1831) beziehen, beleuchten diese wenig gekannte Episode in dem Leben des grossen Kritikers.

Exposé des principes de l'association phonétique internationale. Au siège social: 20 rue de la Madeleine, Bourg-la-Reine, Seine. (Adresse abrégée: Fonetik, Bour-la-Reine, France). 1905. 20 S. Preis 50 cent.

Aim and principles of the International Phonetic Association. The office of the Association 20 Madeleine, Bourg-la Reine, Seine (France) 1904.

Uns ist eine Anzahl Exemplare dieser Broschüre zugesandt worden, die wir zur Verfügung der Abonnenten stellen.

Aus dem Verlag der *Gleerupschen Universitäts-Buchhandlung:*

Skandinavisk Månadsrevy för undervisning i de tre hufvudspråken (*tyska, engelska, franska*), redigerad af universitetslektorerna vid Lunds Universitet *Heinz Hungerland*, Fil. Doktor, Lektor i tyska språket, *C. S. Fearenside* Master of Arts, Lektor i engelska språket, *Camille Polack,* Agrégé de l'Univ. de France, Lektor i franska språket. Lund, Gleerupska Univ.-Bokhandeln (Hjalmar Möller). Leipzig, Otto Ficker. Prenumerationspriset (1:sta årg.) 7:50 kr. Lösnummer 1 kr. — N:o 1, 2, 3.

Wir werden in der nächsten Nummer auf diese neue Zeitschrift näher eingehen.

Von den Zeitschriften, mit denen wir in Austausch stehen, sind folgende bei der Redaktion eingelaufen:

Scandinavië-Nederland, Tijdschrift voor Nederlandsche en Scandinavische Taal en Kultur. 1:e Jaargang. N:r 2. Inhalt:

J. P. E. Hartmann, naar het Deensch van *S. Levysohn.* — Nyere Nederlandsk litteratur II, af *J. Tersteeg.* — De bruiloftsmarsch, door *Selma Lagerlöf.* — Gå ej allen, af Dr. *F. H. Gunning J. HZ.* — Herman Bang over »Een ondergaand geslacht», naar het Deensch van *C. C. Claussen.* — Boeken en tijdschriften. — Ons werd toegezonden. — Bericht. — Nr 3. Inhalt: Amalie Skram, door *Georg Brandes.* — Een brief uit Zweden over Ellen Key, door *Amalia Fahlstedt.* — Niels Finsen, door *J. Blicher-Clausen.* — De onderwijshervorming in Zweden in 't jaar 1904, door *P. E. Lindström.* — Hollandske læger og sygekasser af *S. de Beer.* — Het vertaaltrecht in Holland, door *H. Honig.* — Engelsch-Hollandsche bijeenkomst te Kopenhagen, door *A. J. Valeton.* — Vraag en antwoord. — Boeken en tijdschriften. — Nr 4. Inhalt: De hoogere scholen in Norwegen, door Dr. *Aug. Western.* — Den lavere undervisning i Holland, ved *Vrouwke.* — Deensche psychologen, door *Ellen Key.* — De politieke verhouding van IJsland tot Denemarken, door *H. Wiehe.* — Een Hollandsche vrouw gedecoreerd door den Zweedschen Koning, door *Margaretha Meijboom.* — Vragenbus. — Boeken en tijdschriften.

Publications of the Modern Language Association of America, New Series. Volume XIII.

Virittäjä Nrn 4 & 5/6.

Mitteilungen.

In dem dritten Heft der in Paris seit dem Anfang dieses Jahres erscheinenden Zeitschrift »Revue Germanique» findet sich eine von *R. Gauthiot* unterzeichnete Besprechung der »Studien zu altenglischen Psalterglossen» (Bonner Beiträge zur Anglistik, Heft XIII) von Dr. *U. Lindelöf.*

In dem Berichte über die literarischen Erscheinungen, welcher sich im letzten Januarheft der Zeitschrift Romania findet, hat *P(aul) M(eyer)* seine Aufmerksamkeit auch auf den Inhalt der Hefte 1—6 der Neuphilologischen Mitteilungen vom Jahre 1904 gerichtet.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Nr. 7/8 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Peterstr. 5) zu senden. | 1905

Die Einteilung der neuhochdeutschen starken Verben.

Das System der Einteilung der neuhochdeutschen starken Verben ist in verschiedenen Grammatiken nicht ganz übereinstimmend, allen diesen Einteilungen gemeinsam scheint mir aber, dass sie der nötigen wissenschaftlichen Genauigkeit und Konsequenz entbehren, und dass infolgedessen die jetzigen Flexionsverhältnisse der starken Verben nicht so deutlich und anschaulich in allen ihren Einzelheiten an den Tag treten, wie dies wünschenswert und meines Erachtens möglich wäre.

Es ist überhaupt zu bedauern, dass der methodische Aufbau der deskriptiven Formenlehre bis jetzt fast vollständig vernachlässigt worden ist, während alles Interesse den Problemen der sprachgeschichtlichen Entwickelung zugewendet wird. Man sollte doch bedenken, dass die deskriptive Grammatik schon deswegen ihre wissenschaftliche Bedeutung hat, weil sie die unerlässliche Voraussetzung der historischen Grammatik bildet; ohne einen klaren Einblick in die Prinzipien der deskriptiven Flexionslehre, denen die psychophysiologischen sprachlichen Tätigkeiten des Individuums zu Grunde liegen, ist eine richtige Auffassung des sprachgeschichtlichen Wandels der Flexionsformen nicht möglich.

Betreffs der Frage von der Einteilung der starken Verben lassen sich drei hauptsächliche Umstände unterscheiden:

1) die Einteilung dieser Verben in Ablautgruppen;

2) die Zusammenfassung der Ablautgruppen in grössere Gruppenreihen;

3) die Gruppierung innerhalb der einzelnen Ablautgruppen.

I.

Den obersten Einteilungsgrund bei den starken Verben bildet selbstverständlich der Wechsel des Vokals in den Stämmen des Präsens, des Imperf. Ind. und des Perf. Part. Wenn es sich nun um die Gruppierung der neuhochdeutschen starken Verben handelt, sollten natürlich nur die jetzigen, oder auf jeden Fall nur die während der neuhochdeutschen Periode vorhandenen Ablautverhältnisse die massgebenden sein. Das ist aber weder in den wissenschaftlichen noch den zum Gebrauch der Schulen herausgegebenen neuhochdeutschen Grammatiken der Fall, indem man daneben bei der Gruppierung mehr oder weniger auch die Ablautverhältnisse längst vergangener Sprachperioden berücksichtigt.

a) Sehr stark tritt dies hervor z. B. in den grösseren Grammatiken von Heyse-Lyon, Engelien und Blatz. Es ist fast unglaublich, zu welchen sonderbaren Aufstellungen man auf Grund einer unrichtigen Anwendung des historischen Prinzips gelangt ist. Blatz [3], der für das Neuhochdeutsche 7 Klassen der starken Verben annimmt, zählt einerseits zu seiner 1:sten Klasse die fünf ungleichartigen Typen *binden* (i, a, u), *beginnen* (i, a, o), *gelten* (e, a, o), *schwellen* (e, o, o) und *klimmen* (i, o, o), andererseits zur 2:ten Klasse die mit *gelten* bzw. *schwellen* gleichartigen *stehlen* (e, a, o) und *fechten* (e, o, o), wie auch *erlöschen* (ö, o, o), und zur 4:ten Klasse nicht nur den Typus *fahren* (a, u, a), sondern auch die davon ganz abweichenden, dagegen aber den Verben *schwellen* und *fechten* bzw. *erlöschen* nahestehenden einzelnen Verben *heben* und *schwören*. Zu bemerken ist allerdings, dass der Verf. die Unnatürlichkeit dieser Gruppierung dadurch zu mildern versucht, dass er wiederum jede dieser drei Klassen nach den

verschiedenen darin vertretenen Ablautreihen in Unterabteilungen zerfallen lässt.

Wenn bei einer Darstellung der neuhochdeutschen starken Verben zugleich die historische Entwickelung berücksichtigt werden soll, kommt es m. E. in erster Linie darauf an, festzustellen, wie diese Verben sowohl nach dem Formenbestand der jetzigen Sprache als nach dem davon abweichenden Formenbestand einer oder mehrerer früheren Sprachperioden psychologisch richtig zu gruppieren sind. Erst nachdem dies getan ist, ist es möglich, die historische Entwickelung ins Auge zu fassen, indem alle Veränderungen der Gruppierungen, die in der Zwischenzeit zwischen den in Betracht gezogenen successiven Zeitpunkten eingetreten sind, u. a. auch alle Übertritte aus einer Gruppe in eine andere konstatiert, bzw. ursächlich erklärt werden.

b) In den gewöhnlichen, praktische Zwecke verfolgenden Schulgrammatiken wäre nun eine solche pseudohistorische, die jetzigen Verhältnisse geradezu auf den Kopf stellende Einteilung der starken Verben, wie die in der Grammatik von Blatz vorkommende, einfach unmöglich, und in der Tat findet man in den Schulgrammatiken eine viel natürlichere Gruppierung dieser Verben.

Wenn nur der Wechsel des Stammvokals in den drei Ablautformen berücksichtigt und dabei von etwaigen quantitativen Verschiedenheiten dieses Vokals abgesehen wird, lassen sich die meisten starken Verben ganz natürlich in neun in der erwähnten Hinsicht gleichartige grössere Gruppen einteilen, die ich in dem unten abgedruckten Verzeichnis durch I—IX bezeichnet habe. Dann bleibt aber eine geringe Anzahl isolierter Verben übrig (siehe unten S. 154), die keine der neun regelmässigen Ablautreihen aufweisen.

In den Schulgrammatiken werden nun ganz richtig neun Gruppen der starken Verben aufgestellt und die betreffenden Verben auf diese Gruppen verteilt [1]). Aber bei der Gruppie-

[1]) Bisweilen kommt es vor, dass man die grösste dieser Gruppen, die mit der Ablautreihe *ei, i(e), i(e)*, in zwei Klassen *(ei, ie, ie* und *ei, ï, ï)* zerfal-

rung der obenerwähnten isolierten Verben hat man sich von der hergebrachten historischen Aufstellung nicht freimachen können: sie werden, obgleich nur zwei oder einer der drei Ablautvokale übereinstimmt, sämtlich in den neun Gruppen untergebracht, und zwar meistens in denselben Gruppen, wo sie in dem für das Mittelhochdeutsche gebräuchlichen Gruppierungssystem — zum Teil auch da unberechtigt — ihren Platz haben. Die Verben *lügen* und *trügen* werden zur Gruppe *schieben* gezählt, weil die Infinitivformen mhd. *liegen, triegen* hiessen; in derselben Gruppe werden noch *saufen, saugen, schnauben* und *schrauben* aufgeführt. Die Verben *liegen, bitten* und *sitzen* zählt man zur Gruppe *sehen: kommen* zur Gruppe *brechen*; *stehen* zur Gruppe *graben: schallen, erlöschen* und *schwören* zur Gruppe *fechten*; *gehen, stossen, rufen, heissen, hauen* und *laufen* zur Gruppe *schlafen*.[1])

Auf diese Weise gewinnt man wohl eine äussere Einheitlichkeit, indem sämtliche starken Verben in die neun Gruppen hineingezwängt werden, dass aber dies nur auf Kosten der inneren Natürlichkeit geschieht, ist bei einer unbefangenen Betrachtung offenbar.

Als Kennzeichen einer natürlichen Gruppe eines Flexionssystems muss aufgestellt werden, dass *zwei beliebige zu dieser Gruppe gehörige Glieder, auch die einander am wenigsten gleichartigen, bezüglich ihrer flexiven Bildung unter sich grössere Übereinstimmung zeigen als eines von diesen Gliedern mit irgend einem Glied jeder anderen Gruppe desselben Systems.* Nur unter dieser Bedingung ist eine Flexionsgruppe nicht

len lässt. Die Inkonsequenz dieses Verfahrens erhellt schon daraus, dass die Typen *bleiben* und *gleichen* den Typen *schieben* (*ie, ō, ŏ*) und *kriechen* (*ie, ŏ, ŏ*), die nur eine Gruppe bilden, ganz an die Seite gestellt werden können.

Die Verben *glimmen* und *klimmen*, die zur Gruppe *schieben* gehören — der einzige Unterschied zwischen *klimmen* und *schieben* ist die ungleiche Quantität der Ablautvokale - , werden aus historischen Gründen allgemein zur Gruppe *fechten* gerechnet.

[1]) Den letztgenannten Verben ist bekanntlich gemeinsam, dass sie ihr Imperf. ursprünglich durch Reduplikation bildeten, was noch im Got., nicht aber mehr im Althochd. hervortritt.

bloss eine leere Abstraktion des Grammatikers, sondern hat auch eine mehr oder weniger abgesonderte reale Existenz in der psychophysiologischen Organisation des sprechenden Individuums gegenüber anderen Flexionstypen desselben Systems.

Von diesem Gesichtspunkte aus beurteilt, besteht die landläufige Gruppierung der fraglichen isolierten starken Verben nicht die Probe. Einige Beispiele mögen genügen. Die kleine Gruppe *liegen* (i(e), a, e) entfernt sich ebensosehr vom Typus *sehen* (e, a, e), als dieser vom Typus *befehlen* (e, a, o). Wenn also *liegen* eine Gruppe mit dem Typus *sehen* bilden soll, hat der Typus *befehlen* ebendasselbe Recht darauf; die Zusammenfassung der drei Typen in eine Gruppe wäre aber, in Anbetracht der grossen Verschiedenheit der äussersten Glieder *liegen* und *befehlen*, offenbar unberechtigt und es bleibt also nichts anderes übrig, als die drei Typen als verschiedene Gruppen aufzustellen. Andererseits nimmt *liegen* (ie, a, e) eine Zwischenstellung zwischen den Gruppen *sehen* (e, a, e) und *binden* (i, a, u) ein und kann mit ebensowenig Recht zur einen als zur anderen Gruppe gezählt werden. — Die einzelnen Verben *stossen* (o, ie, o), *rufen* (u, ie, u) etc. weichen mehr von der Gruppe *schlafen* (a, ie, a) ab, als diese Gruppe von der Gruppe *fahren* (a, u, a); sie gehören folglich nicht zu der ersteren von diesen Gruppen. — Die Verben *lügen* (ü, o, o), *saufen* (au, o, o), *schwören* (ö, o, o) und *schallen* (a, o, o) unterscheiden sich wesentlich ebensosehr von den Typen *schieben, klimmen* (8:te Gruppe) als von den Typen *heben, fechten* (5:te Gruppe); es ist also ganz willkürlich, *lügen* und *saufen* zur 8:ten, *schwören* und *schallen* dagegen zur 5:ten Gruppe zu zählen. — Welche besondere Ähnlichkeit *stehen, stand, gestanden* mit dem Typus *graben* (a, u, a) hat, ist schwer zu ergründen.

Nach meiner Ansicht ist also die übliche Gruppierung der fraglichen einzelnen Verben weder in einer praktischen Zwecken dienenden noch in einer wissenschaftlichen neuhochdeutschen Grammatik berechtigt. Da einmal diese Verben sich keiner der neun regelmässigen Ablautreihen fügen, gehören sie in keine der neun entsprechenden regelmässigen Grup-

pen, sondern müssen als Ausnahmen aufgenommen werden, wie ich dies in meinem Verzeichnis getan habe. [1])

c) Was die Stärkeverhältnisse der regelmässigen Gruppen betrifft, bildet der Typus *bleiben* die weitaus zahlreichste Gruppe; danach folgen die Gruppen *schieben*, *brechen* und *binden*. Noch kleinere Gruppen bilden die Typen *sehen*, *schlafen* und *fahren*. Die kleinste Gruppe *schwimmen* umfasst nur 6 Verben; da diese aber sämtlich vollkommen gleichartig gebeugt werden und auch durch ihren Stammausgang scharf von den Verben der zunächst stehenden Gruppe *binden* abgegrenzt sind, liegt kein Grund vor, ihnen den Rang einer regelmässigen Gruppe abzusprechen.

Noch schwächer als die Ablautreihe *i, a, o* ist genau genommen in der jetzigen Sprache die Ablautreihe *e, o, o* vertreten. Das unten stehende Verzeichnis nimmt zwar 14 hierhergehörige Verben auf, aber unter diesen werden einige, wie *bewegen*, *pflegen*, *weben* jetzt nur noch selten stark gebeugt, andere, wie *schmelzen*, *schwellen*, haben neben der starken auch schwache Biegung; *dreschen* hat neben dem Imperf. *drosch* auch *drasch*, und mehrere sind überhaupt mehr oder weniger selten. In einer Schulgrammatik, wo die meisten Verben dieser Gruppe füglich ausgelassen werden könnten, könnte dieselbe vielleicht daher auch zu den Verben mit unregelmässigen Ablautreihen gezählt werden.

Unter diesen letztgenannten Verben stehen einige ganz vereinzelt da, andere bilden kleine Gruppen von 2 bis 4 Verben. Am grössten sind die Gruppen *saufen* und *liegen*, deren Ablautreihen jedoch unmöglich zu den regelmässigen zu zählen sind, u. a. weil die Verben der ersteren Gruppe

[1]) Bei den Verben *gebären*, *gären*, *schwären*, *wägen* kann das *ä* füglich als eine lediglich graphische Variante von *e* betrachtet und diese Verben folglich in die Gruppen IV bzw. V aufgenommen werden. — Nur in dem vorzüglichen kleinen Werke von *O. Weise*: »Deutsche Sprach- und Stillehre« (1901). finde ich betreffs des Verhältnisses der Verben mit unregelmässigen Ablautreihen zu den regelmässigen Gruppen dieselbe Anschauung anerkannt die ich oben entwickelt habe. — *L. Sütterlin*, Die deutsche Sprache der Gegenwart, hat eine Einteilung in 13 Gruppen, die ich nicht billigen kann.

teilweise auch schwach gebeugt werden und die der letzteren Gruppe *(liegen, bitten, sitzen)* unter sich nicht gleichmässig sind.

II.

a) Der Zusammenfassung der Ablautgruppen der starken Verben in grössere Gruppen wird gewöhnlich das Verhältnis des Stammvokals des Perf. Part. zu den Stammvokalen des Infinitivs und des Imperf. Ind. zu Grunde gelegt. Nach diesem Prinzip verteilen sich die neun regelmässigen Ablautgruppen auf drei grössere Gruppen folgendermassen:

a) der Vokal des Perf. Part. und des Infinitivs übereinstimmend: 1) *a, ie, a:* 2) *a, u, a;* 3) *e, a, e;*

b) der Vokal des Perf. Part. und des Imperf. Ind. übereinstimmend: 4) *e, o, o;* 5) *ie, o, o;* 6) *ei, i(e), i(e);*

c) der Vokal des Perf. Part. sowohl von dem Vokal des Infinitivs als von dem des Imperf. Ind. abweichend: 7) *e, a, o:* 8) *i, a, o:* 9) *i, a, u.*

Es ist hier gleich zu betonen, dass sowohl diese, wie auch jede andere Zusammenfassung der neun Gruppen in grössere Gruppen das Gepräge des Künstlichen trägt. Wenn obige Einteilung nach demjenigen Kriterium beurteilt wird, das oben für das Vorhandensein einer natürlichen Flexionsgruppe festgestellt wurde, so besteht sie nicht die Probe. Die zu *a)* gehörige Gruppe *e, a, e* stimmt weniger mit den gleichfalls zu *a)* gehörigen Gruppen *a, ie, a* und *a, u, a* überein, als mit der zu *c)* gezählten Gruppe *e, a, o.* Die unter *b)* aufgenommene Gruppe *e, o, o* steht der unter *c)* aufgenommenen Gruppe *e, a, o* entschieden näher als der unter *b)* aufgenommenen Gruppe *ei, i(e), ie:* u. s. w. — Ganz in derselben Weise verhält es sich, nebenbei gesagt, vielfach auch auf anderen Gebieten der Flexionslehre der deutschen und anderer Sprachen. [1])

---

[1] So lassen sich die regelmässigen neuhochdeutschen Substantive nach den verschiedenen Endungen des Singulars und des Plurals einwandsfrei in

Eine Zusammenfassung der natürlichen Flexionsgruppen in mehr oder weniger lose zusammengehörige Gruppenreihen ist nichtsdestoweniger berechtigt, wenn nur damit wesentlich keine andere Bedeutung verbunden wird, als einen besseren Überblick der verschiedenen Bildungsweisen von einem gewissen Gesichtspunkte aus zu ermöglichen. Bei einer vollständigen deskriptiven Darstellung sollte man sich übrigens nicht mit einer solchen Übersicht begnügen; es empfiehlt sich vielmehr zu zeigen, wie sich die natürlichen Flexionsgruppen nach allen einschlägigen Gesichtspunkten ordnen lassen.

Die oben berührte Einteilung der neun regelmässigen Ablautgruppen der starken Verben in drei Hauptgruppen hat ihre Bedeutung darin, dass in derselben die Übereinstimmung oder Verschiedenheit der drei Ablautvokale innerhalb ein und derselben Gruppe deutlich zum Vorschein kommt. Da dies ein wesentliches Merkmal des Ablautwechsels bildet, ist gegen diese Einteilung, mit der oben gemachten Einschränkung, nichts einzuwenden.

b) Ein anderes Prinzip der Einteilung gewährt die Übereinstimmung oder Verschiedenheit des Stammvokals einer gewissen Ablautform (Infinitiv, Imperf. Ind. oder Perf. Part.) bei verschiedenen Ablautgruppen. Besonders möchte ich auf die Einteilung nach dem Stammvokal des Infinitivs aufmerksam machen, indem ich zugleich bemerke, dass auch in dieser Hinsicht, ebenso wie bei der Einteilung nach dem erstgenannten Prinzip, es sich um keine natürliche Gruppenbildung handeln kann, sondern dass auch diese Einteilung nur die Bedeutung einer übersichtlichen Zusammenfassung von einem Gesichtspunkte aus beansprucht.

Nach dem Stammvokal des Infinitivs verteilen sich die neun Ablautgruppen auf vier Gruppenreihen in folgender Weise:

8 Deklinationsgruppen einteilen 3 Fem., 4 Mask. und Neutra, 1 nur Mask.; eine ganz natürliche und alle Ansprüche befriedigende Reduktion dieser Gruppen zu einer kleineren Anzahl Hauptgruppen ist aber schlechterdings unmöglich.

a) Ablautgruppen mit dem Infinitivvokal *a:* 1) *a, ie, a:* 2) *a, u, a;*

b) Ablautgruppen mit dem Infinitivvokal *e:* 3) *e, a, e:* 4) *e, a, o;* 5) *e, o, o:*

c) Ablautgruppen mit dem Infinitivvokal *i:* 6) *i, a, o;* 7) *i, a, u;* 8) *ie, o, o;*

d) Ablautgruppe mit dem Infinitivvokal *ei:* 9) *ei, i(e), i(e).*

Diese Einteilung, die dem unten abgedruckten Verzeichnis zu Grunde liegt, sollte m. E. auf Grund ihres grossen praktischen Wertes besonders in den Schulgrammatiken als Haupteinteilung der starken Verben zur Anwendung kommen, was übrigens nicht hindert, dass eine zusammenfassende, nach dem zuerst erwähnten Prinzip geordnete Übersicht der regelmässigen Gruppen daneben in die Grammatik aufgenommen werden könnte. Der Infinitiv, dessen Stammvokal sich in den meisten oder allen Präsensformen wiederfindet, ist die Verbalform, wovon der Lernende zunächst ausgeht, und die sich in erster Linie seinem Gedächtnis einprägt. Der Lernende wird daher den klarsten Überblick über die verschiedenen Möglichkeiten des Ablautwechsels bekommen, wenn die Verben mit regelmässigen Ablautreihen nach dem Infinitivvokal geordnet durchgenommen werden. — Im Zusammenhang mit den Verben von einer jeden der oben aufgestellten vier Gruppenreihen sind diejenigen einzelnen Verben mit gleichem Infinitivvokal zu lernen, welche Ausnahmen von den regelmässigen Ablautreihen bilden, und zuletzt die einzelnen Verben, wo keiner der gewöhnlichen Infinitivvokale *a, e, i, ei* auftritt. Werden die starken Verben in dieser Reihenfolge durchgenommen, so ist Aussicht vorhanden, dass das systematische Studium der Ablautverhältnisse dem Lernenden zugleich den grössten möglichen praktischen Nutzen bringt.

III.

Es erübrigt die Frage von der Gruppierung der starken Verben innerhalb jeder der neun regelmässigen Ablautgrup-

pen zu berühren. Wie aus dem Verzeichnisse S. 152 näher zu ersehen ist, werden die verschiedenen Verben ein und derselben Gruppe nur in den Gruppen VI und VII ganz gleichmässig gebeugt; in allen übrigen Gruppen kommen innerhalb derselben Gruppe Unterschiede vor. In den Gruppen I—IV und VIII—IX verhalten sich die zu derselben Gruppe gehörigen Verben ungleichmässig in Bezug darauf, ob die Quantität des Stammvokals in den Formen ein und desselben Verbums unverändert bleibt oder wechselt *(befehlen — befiehl,* aber *nehmen — nimm, schieben — schob*, aber *kriechen — kroch*). In jeder der Gruppen II—V kommen qualitative Unterschiede in Bezug auf den Stammvokal gewisser Präsensformen vor *(wachsen — er wächst*, aber *schaffen — er schafft: fechten — ficht*, aber *heben — hebe)*. In der Gruppe IV ist ein ungleichartiger qualitativer Wechsel des Stammvokals im Imperf. Konj. zu verzeichnen *(brechen — bräche: befehlen — beföhle; sterben — stürbe)*. In den Gruppen VIII und IX schliesslich kommt bei einigen Verben ein unregelmässiger Wechsel des Stammauslauts vor *(fliehen — geflohen*, aber *ziehen — gezogen: meiden — gemieden*, aber *leiden — gelitten)*.

Es scheint mir nun, dass der Leser einen besseren und leichteren Einblick in diese mannigfachen Ungleichmässigkeiten innerhalb der einzelnen Gruppen bekommt, wenn die einer Gruppe angehörigen Verben nicht — wie dies in den Grammatiken üblich ist — alphabetisch verzeichnet, sondern mit Rücksicht auf die genannten Ungleichmässigkeiten geordnet sind, wie ich dies in meinem Verzeichnis getan habe. Ich bemerke, dass in einer für die Schule bestimmten Grammatik die Unterabteilungen dabei nicht so vollständig wie in dem unten stehenden Verzeichnis durch besondere Rubriken angegeben zu sein brauchten. [1])

[1]) Aus verschiedenen Gründen finde ich, dass bei der Aufstellung des Systems der starken Verben folgende Ungleichmässigkeiten nicht zu berücksichtigen sind: *a)* die Anwendung von Endungen mit oder ohne *e (er bindet*, aber *er sinkt)*; *b)* das Vorkommen des *s, t, sch, st* als »gemischtes Stamm- und Endungselement» *(lassen — du lässt, halten — er hält*, aber *fallen — du*

Ich gehe aber noch einen Schritt weiter und behaupte, dass auch innerhalb einer Gruppe oder Untergruppe, deren sämtliche Verben bezüglich der Biegung ganz gleichartig sind, die alphabetische Reihenfolge nicht die beste ist, sondern dass es methodischer, wie auch mit Hinsicht auf das praktische Erlernen vorteilhafter wäre, diese Verben nach dem Stammauslaut zu ordnen. Es empfiehlt sich dabei, wie in meinem Verzeichnis zuerst Stämme, die auf einen Vokal auslauten, und dann die auf eine Labiale, eine Dentale und eine Palatale auslautenden Stämme aufzuführen Es ist nicht zu bezweifeln, dass in der psychophysiologischen Organisation des Individuums, die seinen sprachlichen Tätigkeiten zu Grunde liegt, die Übereinstimmung der Stammausgänge eine nicht zu unterschätzende Rolle spielt, wie ja dies auch aus vielen Tatsachen der während der historischen Entwickelung durchgedrungenen analogischen Umbildungen erhellt. Eine deskriptive Flexionslehre, die auf die Tätigkeit der psychologischen Kräfte Rücksicht nehmen will, sollte darum nicht versäumen, alle bei dieser Tätigkeit in Betracht kommenden Umstände zu beachten und schon durch die Aufstellung der Flexionsgruppen deutlich hervortreten zu lassen.

Über den psychologischen Zusammenhang, der in dem jetzigen System der starken Verben zwischen den verschiedenen Stammausgängen einerseits und den verschiedenen Qualitäten der Ablautvokale und sonstiger Stammvokale sowie der Quantität der Stammvokale andererseits besteht, wäre vieles zu bemerken, wobei zugleich die Stammvokale und Stammausgänge der schwachen Verben in Betracht zu ziehen wären. Dies würde jedoch über die diesem Aufsatz gesteckten Grenzen hinausführen

---

fällst, er fällt; waschen — du wäscht; bersten — du birst); c) solche lautlichen Wechsel des Stammausgangs, die auf allgemeinen, in der jetzigen Sprache noch lebendigen Lautgesetzen beruhen *(meiden — mied; preisen — preist); d)* lediglich orthographische Ungleichmässigkeiten *(brechen — brach,* aber *erschrecken — erschrak;* die Bezeichnung der Vokalquantität in *nehmen, nimm)*

Ich lasse unten ein Verzeichnis der starken Verben (Gesamtzahl 162) folgen, bei dessen Abfassung die oben entwickelten Prinzipien der Einteilung befolgt worden sind. Ich habe dabei, um meine Aufgabe zu vereinfachen, nur Formen, die in dem jetzigen guten Sprachgebrauch vorkommen, berücksichtigt. In den regelmässigen Gruppen VI—IX war es nicht nötig, sämtliche Verben zu verzeichnen, sondern habe ich nur je einen Vertreter der verschiedenen Stammausgänge aufgenommen. Bei den Verben mit unregelmässigen Ablautreihen ist der Kürze halber nur die Qualität der Ablautvokale angegeben, andere Eigentümlichkeiten der Biegung aber nicht berücksichtigt. Ausgeschlossen sind Verben, die nur im Perf. Part. starke Form haben, sowie das ganz unregelmässige *sein*; Verben, die neben der starken auch schwache Biegung haben, sind durch * bezeichnet.

I. Uschakoff.

I. Starke Verben mit regelmässigen Ablautreihen.

A. Verben mit dem Stammvokal ***a*** im Infinitiv.

I. Gruppe: ***a, ie (i), a*** (9 Verben).

1) *ā, ie, ā; ä: schlafen; braten, raten; blasen.*
2) *ă, ie, ă; ă: halten; lassen; fallen.*
3) *ă, i, ă; ä: fangen, hangen* (Inf. auch *hängen*, siehe unten Verben mit unregelmässigen Ablautreihen).

II. Gruppe: ***a, u, a*** (9 Verben).

a) Präs. Ind. 2. 3. Sg. *ä:*

1) *ā, ū, ā; ä: graben; laden* (auch nach II, 4); *fahren; schlagen, tragen.*
2) *ă, ŭ, ă; ă: wachsen; waschen.*
3) *ă, ū, ă; ă: backen* (Imperf. auch schwach).

b) Präs. Ind. 2. 3. Sg. *a:*

4) *ā, ū, ā; ā: laden* (auch nach II, 1).

5) *ă, ā, ä; ă: *schaffen.*

B. Verben mit dem Stammvokal ***e*** im Infinitiv.

III. Gruppe: ***e, a, e*** (10 Verben).

a) Präs. Ind. 2. 3. Sg., Imperat. 2. Sg. *ie* oder *i:*

1) *ē, ā, ē; ie: geschehen, sehen; geben* (auch nach III, 2); *lesen.*

2) *ē, ā, ē; i: geben* (auch nach III, 1); *treten.*

3) *e, ā, e; i:*

*) *fressen, messen, vergessen.*

**) mit unregelmässigem Stammlaut des Perf. Part.: *essen.*

b) Präs. Ind. 2. 3. Sg., Imperat. 2. Sg. *e:*

4) *ē, ā, ē; ē: genesen.*

IV. Gruppe: ***e (ä), a, o*** (20 Verben).

a) Imperf. Konj. nur *ä:*

1) *ĕ, ā, ā̆, ŏ; i: treffen; *erschrecken; brechen, sprechen, stechen.*

2) *ē, ā, ä, o; i: nehmen.*

3) *ā̆, ā, ā̆, ō; ie (ä): gebären.*

b) Imperf. Konj. *ö* (oder *ä*):

4) *ē, ā, ō̆ (ā̆), ō; ie: befehlen, empfehlen, stehlen.*

5) *ĕ, ă, ŏ (ä), ŏ; i: gelten, schelten; bersten; dreschen* (auch nach V, 2).

c) Imperf. Konj. *ü* (oder *ä*):

6) *ĕ, ă, ŭ̆ (ä), ŏ; i: sterben, verderben, werben; helfen; werfen; bergen.*

V. Gruppe: ***e (ä), o, o*** (14 Verben).

1) *ē (ä), ō, ō; ē: heben, *weben; *gären, *scheren, schwären; *bewegen, *pflegen, *erwägen.*

2) *ĕ, ŏ, ŏ; i: fechten, flechten; *schmelzen, *quellen, *schwellen; dreschen* (auch nach IV, 5);

C. Verben mit dem Stammvokal ***i*** im Infinitiv.

VI. Gruppe: ***i, a, o*** (6 Verben).

1) *i, ä, ö (ä), ŭ: schwimmen* (1); *beginnen* (5).

VII. Gruppe: ***i, a, u*** (16 Verben).

1) *i, a, ä, u: binden* (4); *sinken* (3); *dringen* (9).

VII. Gruppe: ***ie (i), o, o*** (23 Verben).

1) *ie, ō, ō:*

*) *fliehen* (1); *schieben* (2); *bieten* (1); *frieren* (2); *biegen* (3).

**) mit unregelmässigem Wechsel des Stammauslauts: *ziehen*.

2) *ie, ŭ, ŭ:*

*) **triefen* (1); *fliessen* (7); *kriechen* (2).

**) mit unregelmässigem Wechsel des Stammauslauts: *sieden* (Imperf. auch schwach).

3) *i, ŭ, ŭ: *glimmen, *klimmen* (2).

D. Verben mit dem Stammvokal ***ei*** im Infinitiv.

IX. Gruppe: ***ei, ie*** oder ***i, ie*** oder ***i*** (35 Verben).

1) *ei, ie, ie: schreien* (2); *gedeihen* (3); *bleiben* (4); *meiden, scheiden* (2); *preisen* (2); *scheinen* (1); *schweigen* (2).

2) *ei, i, i:*

*) *greifen* (4); *gleiten* (4); *beissen* (4); *gleichen* (5);

**) mit unregelmässigem Wechsel des Stammauslauts: *leiden, schneiden*.

II. Starke Verben mit unregelmässigen Ablautreihen.

A. Verben mit den Stammvokalen ***a, e (ä), i (ie), ei*** im Infinitiv (9 Verben):

1) *a, o, o: *schallen;* 2) *e, a, a: stehen;* 3) *e, i, a: gehen;* 4) *ä, i, a: *hängen;* 5) *e, u (a), o: werden;* 6) *i (ie), a, e: liegen; bitten; sitzen;* 7) *ei, ie, ei: heissen*.

B. Verben mit den Stammvokalen ***o, ö, u, ü, au*** im Infinitiv (14 Verben):

1) *o, a, o: kommen;* 2) *o, ie, o: stossen;* 3) *ö, o, o: erlöschen;* 4) *ö, u (o), o: schwören;* 5) *u, ie, u: rufen;* 6) *u, a, a: tun;* 7) *ü, o, o: lügen, trügen;* 8) *au, ie, au: laufen; hauen:* 9) *au, o, o: *schnauben, *schrauben, *saugen; saufen.*

Contribution à l'enseignement des verbes irréguliers en français

La lecture de la petite grammaire sommaire, insérée dans le nouveau *Manuel français* de M. Axel Rosendahl [1]), m'a suggéré l'idée de soumettre à la discussion de mes collègues deux questions concernant l'enseignement scolaire des verbes dits irréguliers.

I

Pour la commodité de l'enseignement, les grammairiens ont l'habitude de partager les différentes formes de chaque verbe irrégulier en un certain nombre de groupes, le lien d'unité de chaque groupe étant le radical commun. Voici ces groupes:

I. L'infinitif, le futur, le conditionnel présent.

II. Le singulier de l'indicatif présent, le singulier de l'impératif.

III. Le pluriel de l'indicatif présent, l'indicatif imparfait, le subjonctif présent, le pluriel de l'impératif, le participe présent.

IV. Le passé défini, le subjonctif imparfait.

V. Le participe passé, les temps composés, le passif.

Pour simplifier encore, on choisit souvent parmi toutes ces formes une forme de chacun des cinq groupes comme type du groupe en question. A l'aide de ces cinq formes

---

[1]) *Lärobok i franska för nybörjare*, Helsingfors 1905. — *Ranskankielen oppikirja alotteleville*, Porvoossa 1905.

typiques, appelées quelquefois «formes primitives», en suédois «stamformer», «hufvudformer», «temaformer», on forme ensuite regulièrement (exception faite pour des formes extra-irrégulières) toutes les autres formes du verbe, soit en échangeant ou en ajoutant des terminaisons, soit en combinant les formes avec un verbe auxiliaire. Tandis que les grammairiens qui font usage de ces formes «primitives» s'accordent à choisir pour I: l'infinitif, pour II: la 1ère pers. du sing. de l'indicatif présent, pour IV: la 1ère pers. du passé défini et pour V: le participe passé, il y a divergence pour le groupe III. M. Rosendahl a adopté comme forme principale («hufvudform») de ce groupe le participe présent, suivant en cela l'exemple des grammairiens suédois (Vising, Widholm, Edström, etc.), tandis que, dans la grammaire de Söderhjelm-Tötterman et les grammaires parues en Allemagne que j'ai consultées, c'est la 1ère pers. du pluriel de l'indicatif présent qui est donnee comme forme principale.[1]) Pour ma part, je crois que l'innovation de M. Rosendahl (car c'est une innovation par rapport à l'usage établi chez nous) n'est pas heureuse. En prenant comme forme principale du groupe III la 1ère pers. du pluriel de l'indicatif présent, il n'y a qu'*un seul* verbe *(être)* qui soit extra-irrégulier pour cette forme *(nous sommes,* radical du groupe III: *ét-)*. Au contraire, selon le système de M. Rosendahl il y a ***deux*** verbes dont le participe présent n'est pas propre à servir de forme principale: *avoir* et *savoir (ayant,* rad. du gr. III: *av-: sachant,* rad. du gr. III: *sav-)*. Il me semble, en outre, qu'il y a un certain avantage pratique à prendre deux formes thématiques dans le même temps (l'indicatif présent).

II

Dans la plupart des grammaires de la langue française, et aussi dans celle que vient de publier M. Rosendahl, les

[1]) Les grammaires de Söderhjelm-Tötterman et de Lücking n'établissent pas expressément de «formes thématiques», mais dans leurs tableaux des verbes irréguliers c'est la 1ère pers. du pluriel de l'indicatif présent qui représente visiblement le groupe III.

tableaux des verbes irréguliers me semblent donner trop de place au subjonctif présent. Ainsi M. Rosendahl, malgré le caractère très sommaire de sa grammaire, juge utile de nous indiquer le subjonctif présent des verbes *acquérir, bouillir, courir, dormir, fuir, mourir, tenir, boire, conduire, connaître, craindre, croire, croître, dire, écrire, lire, mettre, plaire, prendre, rire, traire, suffire, suivre, vivre, s'asseoir, devoir, mouvoir, recevoir, voir.* L'énumération de tous ces subjonctifs devient cependant complètement superflue, si l'on fait précéder le tableau des verbes irréguliers de la règle suivante:

> Le singulier et la 3ième pers. du pluriel du subjonctif présent ont le même radical que la 3ième pers. du pluriel de l'indicatif présent,

et que l'on introduise comme nouvelle «forme thématique» la 3ième pers. du pluriel de l'indicatif présent. On a donc *que je meure,* parce qu'on dit *ils meurent* (ind.), mais *que je coure*, parce qu'on dit *ils courent.* De cette façon on n'a besoin de mentionner dans un tableau sommaire des verbes irréguliers que les subjonctifs extra-irréguliers des verbes *aller, être, faire, avoir, falloir, pouvoir, savoir, valoir, vouloir.* Même il ne serait pas nécessaire d'indiquer la 1ère et la 2e pers. du pluriel des verbes *aller, valoir* et *vouloir,* puisque ces formes peuvent être tirées régulièrement de la 1ère pers. du plur. de l'ind. présent *(que nous allions, valions, voulions).*

Le thème complet du verbe *mourir* serait par conséquent:

I. *Mourir.*
IIa. *Je meurs.*
IIb. *Nous mourons.*
IIc. *Ils meurent.*
III. *Je mourus.*
IV. *Mort.*

Les seules formes extra-irrégulières seraient le futur et le conditionel, type *je mourrai.*

L'on pourrait, d'ailleurs, simplifier en omettant le n:o IIc toutes les fois que IIb et IIc ont le même radical. Donc:

I. *Courir.*
IIa. *Je cours.*

II[b]. *Nous courons.*
III. *Je courus.*
IV. *Couru.*

A. Wallensköld.

Besprechungen.

U. Lindelöfin ja J. Öhquistin Saksan Kielioppi. Suomenkielisiä oppilaitoksia varten suomentanut ja muodostellut *Axel Rosendahl.* Kolmas korjattu painos. Helsinki, Otava, 1905. 256 S. 8°.

In der Zeitschrift des pädagogischen Vereins (1897, S. 78 ff.) habe ich die erste Auflage der finnischen Bearbeitung von Lindelöf-Öhquists deutscher Sprachlehre besprochen und dabei an der Darstellung des Bearbeiters einige Berichtigungen gemacht, namentlich aber auf einige nicht unwichtige Punkte hingewiesen, wo in einer zweiten Auflage des Buches Zusätze und Erweiterungen meiner Ansicht nach vonnöten waren. Diese von mir vorgeschlagenen Zusätze und Erweiterungen hat der Bearbeiter in der im Jahre 1899 erschienenen zweiten Auflage beachtet und ausgeführt.

Im Laufe der Zeit, bei der fortgesetzten Anwendung des Buches in der Schule, hatte ich inzwischen die Erfahrung gemacht, dass die Darstellung auch noch in einigen anderen Punkten für Schüler mit finnischer Muttersprache allzu knapp war, weshalb ich in meinem Unterrichte die nötigen vervollständigenden Beispiele und Regeln den Schülern hinzudiktierte. So hatte ich vor allem bemerkt, dass eine eingehendere Behandlung des Gebrauches von *zu* vor dem Infinitiv den Schülern ganz notwendig war. Diese meine Erfahrungen teilte ich in einem in der Zeitschrift des pädagogischen Vereins (1899, S. 412 ff.) veröffentlichten Aufsatze mit, in der Hoffnung, dass sie bei der Ausarbeitung einer dritten Auflage der finnischen Bearbeitung Berücksichtigung finden würden.

Ich beginne deshalb die Besprechung dieser jetzt vorliegenden dritten Auflage mit der Bemerkung, dass die wesentlichsten in meinem zuletztgenannten Aufsatze ausgesprochenen Wünsche vom Bearbeiter auch berücksichtigt worden sind. Die bei weitem bedeutendste Erweiterung, die das Buch in seiner dritten Auflage erfahren hat, ist eben eine Darstellung der Fälle, wo ein Infinitiv mit *zu* anstatt eines *dass*-Satzes gebraucht werden darf und wo nicht (§ 199). Ich bin überzeugt, dass diese Erweiterung den

Schülern sehr willkommen sein und ihnen gute Dienste leisten wird. Damit ist ihnen der wichtigste und zugleich schwierigste Punkt im Gebrauche des Infinitivs mit *zu* auf eine befriedigende Weise klargelegt. Gern hätte ich aber gesehen, dass auch noch die übrigen Fälle, wo ein *zu* vor dem Infinitiv notwendig ist, etwas deutlicher veranschaulicht worden wären, was durch ein paar in § 198 eingerückte Beispiele und die Einteilung dieses § in Momente *a) b) c)* etc. sehr leicht hätte geschehen können. Ich meine Fälle von den Typen: *a) ich habe nicht Zeit zu spielen; b) bist du bereit zu sterben?; c) diese That ist nicht zu loben.* Ein Beispiel von dem Typus *c)* war ja in § 198 der zweiten Auflage vorhanden; ich sehe nicht ein, warum es aus der dritten ausgelassen worden ist; ich kann es nicht für überflüssig halten. In § 208 wird ja diese Konstruktion als bekannt vorausgesetzt; sie hätte wohl also verdient, wenigstens durch ein Beispiel in § 198 belegt zu werden. — Einen zweiten Punkt, wo der Bearbeiter einem von meinen Wünschen nur zur Hälfte entgegengekommen ist, bildet der § 121, wo es sich um die Wiedergabe des finnischen einen Infinitiv bestimmenden Reflexivpronomens bald durch das deutsche Reflexivum, bald durch ein persönliches Pronomen handelt. In der zweiten Auflage hatte der Bearbeiter die ihrer Formulierung nach misslungene Regel der ersten Auflage gestrichen und nur die Beispiele beibehalten. Dies wohl nach dem Vorbilde der verkürzten schwedischen Auflage, wo jedoch den Übersetzungen der Beispiele einige die Ableitung der Regel erleichternde Erklärungen beigefügt sind. Ich habe in meinem Aufsatze die Ableitung dieser Regel als eine Aufgabe bezeichnet, die allzu schwierig ist, um den Schülern überlassen zu werden und den Wunsch geäussert, dass den Beispielen eine richtig formulierte Regel nachgeschickt, oder wenigstens den Übersetzungen die Erklärungen, wie in der verkürzten schwedischen Auflage, beigegeben werden sollten. Nur dies letztere hat der Bearbeiter in der dritten Auflage getan. Es ist mir aber sehr zweifelhaft, ob damit für die Schüler genug getan worden ist. — Die übrigen von mir vorgeschlagenen, in die dritte Auflage aufgenommenen Zusätze sind ein paar Anmerkungen über den Gebrauch von Präpositionen anstatt des objektiven und des partitiven Genitivs.

Meine in Bezug auf eine dritte Auflage der Grammatik ausgesprochenen Wünsche sind aber keineswegs die einzigen, die in der neuen Auflage berücksichtigt worden sind. Auch die eingehende Besprechung der zweiten schwedischen Auflage, die Dr. I. Uschakoff in dieser Zeitschrift (1904, S. 1—14, 36—45, 96—114) veröffentlicht hat, ist verwertet worden, und viele von ihm vorgeschlagene Änderungen und Zusätze, die ohne grössere Umgestal-

tungen durchführbar waren, haben Aufnahme gefunden. Eine beträchtliche Anzahl von Regeln haben hierdurch eine genauere, zutreffendere Formulierung gewonnen, was in den meisten Fällen durch ganz leichte Änderungen oder ganz kleine Zusätze hat geschehen können, weniger gut gewählte Beispiele sind durch bessere, einwandsfreie ersetzt, kurze Regeln, die früher fehlten (z. B. die über den Unterschied zwischen den Präpositionen *aus* und *vor* in kausaler Anwendung), sind den Beispielen hinzugefügt worden. Alle einschlägigen Stellen aufzuzählen, gestattet der Raum hier nicht. Es sei nur die bedeutendste auf den Vorschlag von Dr. Uschakoff vorgenommene Änderung erwähnt: sie besteht darin, dass der Bearbeiter die früher auf drei verschiedene Stellen verteilten Beispiele und Regeln über den Gebrauch der determinativen Pronomina jetzt an einer Stelle vereinigt hat, sodass die Determinativa jetzt als eine besondere Gruppe auftreten. Es ist dies eine willkommene Konzentration, die auch eine hinlänglich scharfe Scheidung der Determinativa von den Demonstrativen zur Folge gehabt hat.

Ausser den bis jetzt berührten Änderungen und Zusätzen hat aber die neue Auflage noch eine nicht geringe Anzahl von solchen aufzuweisen, zu denen die Initiative, wenn ich nicht irre, vom Bearbeiter selbst herrührt. Es sind dies zum grössten Teil kleinere oder grössere Gruppen von Beispielen und kurze vervollständigende Regeln, die als Anmerkungen den Paragraphen nachgeschickt sind und den Zweck haben, die besprochenen sprachlichen Erscheinungen vielseitiger zu beleuchten, diese oder jene wichtigere Einzelheit hervorzuheben. Manchmal sind auch innerhalb der Paragraphen ein paar Beispiele hinzugekommen. Eine bedeutendere Erweiterung ist nur in der Behandlung der Substantiva zu verzeichnen, die eine Zahl-, Mass- oder Gewichtsbestimmung enthalten: teils ist die Beispielsammlung in § 23 bereichert worden, teils wird in § 24 gezeigt, dass die Benennungen von Zeitteilen eine Ausnahme von der aufgestellten Regel bilden. Es liegt in der Natur der Sache, dass die Schüler über diese sehr häufig vorkommenden Substantiva gut orientiert sein müssen, und eine Erweiterung der zweiten Auflage, wo die Darstellung auch meiner Erfahrung nach an diesem Punkte zu knapp war, ist deshalb hier sehr wohl am Platze. Den Ausfall des früheren § 25, der eine Folge der Erweiterung ist, kann man sich auch leicht gefallen lassen.

Wie aus dem oben gesagten hervorgehen dürfte, tragen wir keine Bedenken, die neue dritte Auflage gegenüber den früheren als einen erfreulichen Fortschritt zu bezeichnen. In seiner jetzigen vielfach berichtigten und vervollständigten Gestalt wird das ver-

dienstvolle Lehrbuch in allem Wesentlichen allen berechtigten Ansprüchen genügen und seinem Zwecke wohl entsprechen.

Edwin Hagfors.

Modern English Reader, II. A collection of tales and poems by English and American authors, with biographical and explanatory notes; by *Anna Bohnhof.* Helsingfors 1905. The Helios Company, Limited, Publishers.

Das vorliegende Buch schliesst sich als zweiter Teil an das wohlbekannte, im englischen Unterricht vielfach gebrauchte Lesebuch mit demselben Titel an, ohne dass irgend ein direkter Zusammenhang zwischen den beiden Büchern vorhanden wäre. Dieser zweite Band enthält einige leichtere Stücke, aber auch eine beträchtliche Anzahl von Lesestücken, die als schwierig, z. T. sogar als sehr schwierig bezeichnet werden müssen. Zur letzten Kategorie müssen vor allem die an und für sich recht interessanten Schilderungen aus Emersons »English Traits« gezählt werden. Die Zahl der im Buche vertretenen Autoren ist beträchtlich und die Auswahl ist im ganzen als gut gelungen zu bezeichnen, wenn auch selbstverständlich in derartigen Geschmacksachen die Ansichten auseinandergehen können und dem Rez. der Inhalt des ersten Bandes vielleicht besser gefallen hat. Auf eine Beurteilung der einzelnen Stücke muss der Rez. in dieser kurzen Anzeige verzichten.

In den »Biographical notes« werden in englischer Sprache kurze, z. T. sehr summarische Notizen über die im Lesebuche vertretenen Schriftsteller gegeben. Die »Explanatory notes« enthalten Übersetzungen ins Schwedische von schwierigeren Wörtern und Phrasen, vor allem von solchen Ausdrücken, die sich im Englisch-schwedischen Wörterbuche von E. Wenström (in der Vorrede stets unrichtig »Svensk-Engelsk Ordbok«) nicht finden. Selbstverständlich kann man hier und da im Zweifel sein, ob die gegebene schwedische Übersetzung wirklich die beste ist; bei dem eigentümlichen Charakter der englischen Phraseologie sind ja manche Ausdrücke so gut wie unübersetzbar. Ausserdem enthalten die »Notes« kurze historische und sachliche Erklärungen zu den Texten, die überhaupt korrekt zu sein scheinen, wenn auch die in solchen Noten unumgängliche Kürze manche Bemerkung ziemlich dürftig und allzu kategorisch erscheinen lässt und sich hier und da einige recht gewagte Behauptungen finden; so wird in den Noten z. S. 74 gesagt, dass König Alfred als der Gründer der englischen Litteratur angesehen werden kann und dass Chaucer der erste war, der in englischer Sprache Gedichte verfasste.

Leider muss gegen das Buch eine Anmerkung gemacht werden, die sich freilich nicht auf den Inhalt bezieht, die sich aber dennoch, wo es sich um ein Lehrbuch handelt, nicht als ganz und gar geringfügig bezeichnen lässt. Die Zahl der Druckfehler ist in gewissen Lesestücken recht gross und hier und da in den Anmerkungen geradezu ärgerlich. So sind z. B. in den Anmerkungen zu S. 117 mehrere der angegebenen Jahreszahlen fehlerhaft. Die Regierung Richards II. endete nicht 1397, sondern 1399; Karl I. bestieg den Thron nicht 1623, sondern 1625; Raleigh wurde hingerichtet nicht 1616, sondern 1618; Shakespeare starb nicht 1614, sondern 1616. Als Anfangsjahr der Regierung Richards III. wird 1893 (!) angegeben. In den Anmerkungen zu S. 121 wird behauptet, dass Strafford seit 1619 Minister Karls I (der 1625 König wurde!) war; u. s. w. Hoffentlich wird in einer folgenden Auflage mehr Sorgfalt auf die Korrektur verwendet werden.

U. L.

Skandinavisk Månadsrevy *för undervisning i de tre hufvudspråken (Tyska, Engelska, Franska)* redigerad af Universitetslektorerna vid Lunds universitet *Heinz Hungerland*, fil. doktor, lektor i tyska språket, *C. S. Fearenside*, Master of Arts, lektor i engelska språket, *Camille Polack*, Agrégé de l'Univ. de France, lektor i franska språket. Lund. Gleerupska Univ.-Bokhandeln (Hjalmar Möller). Leipzig — Otto Ficker. Preis (1:ter Jahrg.) 7: 50 Kr. Einzelne Nummer: 1 Kr.

Dass die drei ausländischen Lektoren an der Universität Lund ihr Licht nicht unter den Scheffel setzen wollen, sondern im Gegenteil einen ernsten Vorsatz haben, ihre Sprachkenntnisse in so weiter Ausdehnung wie nur irgend möglich in den Dienst des neusprachlichen Schulunterrichts in Schweden zu stellen, davon legt das Unternehmen, auf das ich hier meine Landsleute aufmerksam mache, ein erfreuliches Zeugnis ab.

Wie die Amtstätigkeit der Lektoren vorwiegend praktischer Art ist, so dient auch ihre Zeitschrift vor allem rein praktischen Zwecken. In der kurzen Anzeige, welche das erste Heft einleitet, wird das gemeinsame Ziel der drei Redakteure als ein doppeltes angegeben: einerseits wollen sie die Verbindung mit den drei grossen Kulturländern Deutschland, Britannien und Frankreich vermitteln, andererseits auf möglichst *praktische* Weise dem Unterrichte in den Sprachen derselben *nützen*.

Die bis jetzt erschienenen vier Hefte zeigen, dass die Redaktion sich bemüht dieses doppelte Ziel immer vor Augen zu halten. — Durch kleinere Mitteilungen von wichtigen Begebenheiten

im Kulturleben des Auslandes, Bücherbesprechungen und kurze Aufsätze (Schillerliteratur zum 100. Todestage des Dichters; Jules Verne) wird die Verbindung der skandinavischen Leser mit dem Kontinent aufrecht erhalten.

Vor allem wird jedoch die andere Seite des Programms — die rein praktische — hervorgekehrt. Jede Nummer enthält in dem betreffenden Fachabschnitt nützliche Ratschläge für die Wahl der Schullektüre, in dem »Briefkasten» werden Fragen verschiedenster Art beantwortet und am Schluss des Heftes werden eine Anzahl zu Übersetzungsübungen geeigneter Texte abgedruckt, die in der folgenden Nummer übersetzt und mit Varianten und Kommentaren versehen sind. Die Redakteure stellen ferner den Abonnenten eine Leihbibliothek zur Verfügung und erklären sich bereit Vorträge und Rezitationen in der Provinz zu halten.

Für die rein praktische Seite des Unterrichts ist also schon hinreichend gesorgt. Aber dies allein sichert nicht dem Unterrichte den Erfolg, dazu ist noch eine klare und nach der Prüfung des Lehrers richtige Methode erforderlich. Wird auch diese Seite des Unterrichts von der Redaktion von Skandinavisk Månadsrevy genügend beachtet? — Es lässt sich nicht läugnen, dass auch sprachpädagogische Fragen in den Spalten der Zeitschrift zur Sprache gebracht werden. Aber doch scheint es mir, dass gerade in dieser Beziehung etwas zu wünschen übrig bleibt. Von den drei Redakteuren ist es nur der deutsche Lektor, Dr. Hungerland, der Fragen obenerwähnter Art erörtert; von den übrigen werden sie nur oberflächlich gestreift. Und auch die Aufsätze Dr. Hungerlands (»Dichtung und Erziehung» und »Neusprachliche Studien und Realienkunde»), so fliessend und schwungvoll sie auch geschrieben sind, haben einen gar zu allgemeinen und schwebenden Charakter; sie lassen keinen positiven Gehalt beim Leser zurück.

Die Lehrer der modernen Sprachen haben wohl die vorliegende Zeitschrift schon freudig begrüsst; denn das rein Praktische im Unterricht der modernen Sprachen, das in den Fachzeitschriften bisher weniger beachtet gewesen ist, findet ja hier zum ersten Mal eine volle Würdigung.

Indem ich die neue Zeitschrift meinen Landsleuten empfehle und der Redaktion meine Anerkennung für das nützliche Unternehmen ausdrücke, möchte ich den Wunsch aussprechen, dass sprachmethodische Fragen etwas mehr behandelt und diesbezügliche Artikel mit solidem Inhalt geboten würden. [1]

Hugo Palander.

---

[1] *Korrekturnote.* Eben erhalte ich das 5. Heft von Skandinavisk Månadsrevy, aus welchem ich ersehe, dass die Anzahl der Mitarbeiter immer

Zeitschriften-Rundschau.

Die Neueren Sprachen, Bd. XIII, Heft. 5. *A. Altschul* hält SS. 257—269 eine kleine Sammlung guter Photographien für die geeignetsten »Bilder als Lehrmittel beim Unterricht in den neusprachlichen Realien.» In grösserem Umfange als bis jetzt will er Abbildungen von Kunstwerken zum Lehrgebrauch heraangezogen sehen, besonders »zur Erkenntnis der nationalen Eigenart» des betreffenden Volkes. — Polemik (SS. 310—313, u. Heft 7 SS. 334—344) zur Frage über die Abschaffung der schriftlichen Klassenarbeiten (Vgl. Neuphil. Mitteil. 1905 Heft. 5/6 Zeitschr.-Rundschau). — Heft 6, SS. 321—335 u. 7, SS. 385—401 *W. Münch*, Ein italienischer Vorgänger Miltons (Erasmo di Valvasone).

M. W.

Zeitschrift für den deutschen Unterricht, Jahrg. 19, Heft. 6. *L. Langer*, Kinder und Getier bei Detlev v. Liliencron. (SS. 342—367). Durch Litteraturproben aus den Werken des deutschen Dichters wie durch die Darstellung sonst will Verf. die Kinderliebe L:s und dessen Verständnis für die Natur und das Tierleben zeigen. — Heft 11. *A. Zippel*, Schillers Entwurf zum Demetrius. (SS. 673—700). Verf. versucht »den weiteren Aufbau des Dramas aus Schillers Aufzeichnungen zu schliessen.» (Schluss folgt.) — *Linde* prüft (SS. 707— 711) die richtige Betonung »einiger Stellen in deutschen Gedichten» und zwar Verszeilen aus Hermann u. Dorothea. — *Böckelmann* will (SS. 712—717) das Dativ-*e* ganz ausmustern und polemisiert gegen Wustmann, der sich in seinem Buch »Allerhand Sprachdummheiten» für das Beibehalten des Dativ-*e* ausgesprochen hat.

M. W.

Zeitschrift für romanische Philologie, Bd. XXIX (1905). Heft 5: *A. Horning*, Lat. *Ambitus* im Romanischen (SS. 513—51). Mit bekannter Gründlichkeit untersucht der Verf. die Schicksale des lat. Wortes ambitus und seiner Derivativen und kommt da-

wächst und dem entsprechend auch die sprachmethodische Seite mehr gewürdigt wird.

bei zu folgenden Ergebnissen: 1. Die Herleitung von *andain* aus indaginem ist sehr unwahrscheinlich, wo nicht unmöglich, die aus ambitus dagegen sehr wahrscheinlich. 2. Ambitus lebt nicht nur in *andain* fort, sondern ausserdem noch in einer nicht unbeträchtlichen Anzahl romanischer Bildungen. 3. Die Möglichkeit, dass it. *andare*, sp. *andar*, prov. *anar* mit ambitus in etymologischem Zusammenhange stehen, muss in ernste Erwägung gezogen werden.» Frz. *aller* gehe auf ambulare zurück.

A. W.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 30. September 1905, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand, 12 Mitglieder und als Gast Professor Kaarle Krohn anwesend waren.

§ 1.

Der Vorsitzende eröffnete die Verhandlungen mit einer kürzeren Rede, worin er die Mitglieder willkommen hiess. Das vergangene Wirksamkeitsjahr des Vereins sei in gewöhnlicher, ruhiger Weise verflossen mit Sitzungen in der Regel jede dritte Woche. Es wäre natürlich wünschenswert, dass die Sitzungen etwas öfter stattfinden könnten, aber dann müssten auch eine grössere Anzahl der Mitglieder zu den Programmen Beiträge liefern als bisher. Dies könne z. B. in der Form von Besprechungen neuer sprachwissenschaftlicher oder sprachpädagogischer Werke geschehen. Solche Beiträge werde der Vorstand immer mit Dankbarkeit entgegennehmen. — Als ein Gewinn für die s. g. neusprachlichen Studien in unserem Lande wurde der Umstand hervorgehoben, dass seit dem Ende des letzten Semesters besondere Examina in germanischer und romanischer Philologie absolviert werden können, welche Wissenschaften also nunmehr als freistehende Fächer im Kandidatexamen in der philosophischen Fakultät gelten. Auch sei seit Anfang dieses Se-

mesters die romanische Philologie durch eine ausserordentliche personelle Professur an unserer Universität selbständig vertreten.

§ 2.

Als neues Mitglied des Vereins wurde vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Alida Ingman*.

§ 3.

Man schritt zur Wahl des Vorstandes und der Revisoren für das akademische Jahr 1905—1906. Dabei wurden als erster Vorsitzender Professor *A. Wallensköld* und als zweiter Vorsitzender Dr. *H. Palander* wiedergewählt. Anstatt des bisherigen Schriftführers Mag. phil. M. Wasenius, der in einem Brief an den Vorsitzenden erklärt hatte, er wünsche aus Mangel an Zeit nicht wiedergewählt zu werden, wurde als Schriftführer und Kassenverwalter Mag. phil. *Holger Petersen* gewählt. Als Revisoren wurden gewählt: Fräulein *Alida Ingman* und Mag. phil. *A. Långfors*.

§ 4.

Das Protokoll der letzten Sitzung des Frühjahrssemesters wurde verlesen und geschlossen.

§ 5.

Der Schriftführer verlas den Jahresbericht des vergangenen Wirksamkeitsjahres.

§ 6.

Lektor *Poirot* besprach die von Professor Henrik Schück vor Kurzem herausgegebene Arbeit »Studier i nordisk litteratur- och religionshistoria» I und II. [1])

Professor *Kaarle Krohn* meinte, Dänemark habe nie eine Baldersage gehabt: die Geschichte bei Saxo sei ganz norwegisch und isländisch, nur mit einigen dänischen Lokalsagen bereichert.

[1]. Sieh die Besprechung des genannten Werkes,' Neuphil. Mitteil. Nr. 6, S. 127.

Professor K. teilte weiter mit, er gedenke binnen kurzer Zeit einen Aufsatz zu veröffentlichen, in welchem er zeigen werde, dass ein Baldermythus überhaupt nie existiert habe, sondern dass sowohl die Baldersage als die finnische Sage von Lemminkäinen aus ein und derselben christlichen Legende herstammten.

§ 7.

Dr. *Uschakoff* entwickelte einige Gesichtspunkte hinsichtlich der Einübung der deutschen starken Verben in den unteren Klassen. Einleitungsweise betonte Dr. U. die Notwendigkeit, die starken Verbformen früher als es bisher im allgemeinen der Fall gewesen, systematisch zu lernen. Um dazu Zeit zu bekommen, könne man z. B. die detaillierte Behandlung der Deklinationsgruppen der Substantive bis auf später aufschieben. — Die gewöhnliche Art und Weise des Themaaufsagens müsse man als nicht befriedigend betrachten. Ein besseres Verfahren wäre, einen kleinen Satz zu bilden, der jedoch so gewählt werden müsse, dass er nicht unnatürlich erscheine, wenn das Tempus verändert werde. Das Übersetzen von kleinen Übungssätzen sei ein vortreffliches Mittel; leider seien jedoch die Sätze, die zu diesem Zwecke in unseren Übungsbüchern vorkommen, zu schwer und gehörten auch gewöhnlich nicht der gesprochenen Rede an. Sätze mit einzuschaltenden Endungen hätten den Vorzug, dass man ausschliesslich mit deutschen Sätzen zu operieren brauche. Eine dritte gute Methode, die der Vortragende besonders empfehlen wolle, sei die, wonach die Schüler die Konjugation in ganzen aus Fragen und Antworten bestehenden Sätzen ausführen und zwar in der Weise, dass nicht nur die Personalformen, sondern auch andere in den Sätzen enthaltene Satzteile variieren. Die wechselnden sprachlichen Elemente, woraus diese Sätze von den Schülern gebildet werden sollen, müssten von dem Lehrer gegeben und auf die schwarze Tafel aufgeschrieben werden. Ein Schüler sollte die Frage stellen und ein anderer die Antwort geben. Substantiva könnten statt der Personalpronomina eingesetzt und auch sonstige Variationen gebildet werden.

Professor *Wallensköld*, dem das von Dr. U. vorgeschlagene System mit Fragen und Antworten sehr zusagte, um so mehr als es ja auch den Schülern Gelegenheit zur Selbstwirksamkeit gebe, meinte, es wäre praktisch zum Gebrauch der Schüler ein kleines Heft mit Mustern von solchen Fragen und Antworten drucken zu lassen.

Lektor *Öhquist* fand die Methode ansprechend, praktisch und nützlich. Doch müssten nicht nur die Wörter, sondern auch die ganze Wendung so weit mög ich Texten entnommen werden, die den Schülern schon bekannt sind. Man müsse mit der Einübung so lange warten, bis eine gewisse Anzahl Lesestücke durchgenommen sind und die Schüler also die Sätze freier bilden und selbständiger variieren können. — Um das ganze noch praktischer zu machen, könne man gleichzeitig mehrere Verben einüben, deren Bedeutung es gestatte, den Platz des aufgeschriebenen Verbes einzunehmen.

Fräulein *Bohnhof* hielt das genannte Verfahren auch bei dem Erlernen der Hilfsverben und der schwachen Verben für sehr geeignet.

Dr. *Uschakoff* hob hervor, dass die von Lektor Ö. empfohlene freiere Bildung von Sätzen bei vorgerückteren Schülern am Platze sei. Was aber das Anfangsstadium betreffe, so zeige die Erfahrung, dass wenigstens schwächere Schüler deutsche Sätze in der von Lektor Ö. vorgeschlagenen selbständigeren Weise nicht bilden können. — Die Konjugation mit Fragen und Antworten in ganzen Sätzen könne natürlich nicht nur bei den deutschen starken Verben, sondern auch bei allen Verben und zwar auch denjenigen anderer Sprachen benutzt werden.

Frau *Råbergh* sprach als ihre Ansicht aus, dass jeder Lehrer sicherlich mit Dankbarkeit die Methode Dr. U:s bei dem Unterricht anwenden werde, zu deren Vorzügen man auch rechnen müsse, dass sie wahrscheinlich in hohem Grade die Schüler interessieren und ihre Aufmerksamkeit fesseln könne.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 21. Oktober 1905, bei welcher Sitzung ausser dem Vorstande 14 Mitglieglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende erklärte, es wäre sehr wünschenswert, wenn einige von den älteren Abonnenten der Neuphilologischen Mitteilungen, die die vergriffenen Nummern $^{15}/_{2}$ 1899, $^{15}/_{1}$—$^{15}/_{3}$ 1900, $^{15}/_{1}$—$^{15}/_{3}$ 1901, $^{15}/_{4}$—$^{15}/_{5}$ 1902 besitzen, diese im Interesse des Vereins dem Vorstande überlassen wollten [1]). Der Verein brauche nämlich diese Exemplare zur Komplettierung einiger unvollständigen Sammlungen.

§ 3.

Professor *Wallensköld* besprach eine von P. Clairin herausgegebene Broschüre: »Exercices français entièrement nouveaux«. Der Verfasser habe das Wörterbuch der französischen Akademie kritisch durchmustert und lege hier ein von scharfen Kommentaren begleitetes Verzeichnis über fehlerhafte Auskünfte, Definitionen und andere Unrichtigkeiten dieses Wörterbuches vor.

§ 4.

Dr. *Uschakoff* behandelte die Frage von dem Erlernen der starken Verben auf den höheren Stadien in der Schule. Das Wichtigste müsse schon auf den Anfangsstadien behandelt werden, hier solle man das schon Gelernte vervollständigen und befestigen. Jetzt erst sollten die Konjunktiv- und Konditionalformen gelernt werden, die durch vollständige Sätze veranschaulicht werden müssen.

Was die tabellarischen Verzeichnisse der Hauptformen der einzelnen starken Verben betreffe, wie sie in unseren Schulgrammatiken vorkommen, seien sie zu knapp und zu schematisch. Die Schulgrammatik sei nicht für Erwachsene bestimmt, sie sei kein Nachschlagebuch. Es sei nicht genügend dort nur die Formen darzustellen, auch auf die Einübung müsse Bezug genommen werden. In die Grammatik müssten daher Übungssätze aufgenommen werden, in denen die wichtigsten Themaformen wenigstens aller gewöhnlicheren starken Verben vorkämen. Diese Sätze sollten der natürlichen Umgangssprache entnommen und übrigens so gewählt werden, dass sie wo möglich auch die etwaigen verschiedenen Bedeutungen der Verben veranschaulichten. So könnten z.

[1]) Vgl. den Umschlag dieser Nummer.

B. bei dem Verbum *ziehen* die drei Hauptbedeutungen *(einen Wagen ziehen, in den Krieg ziehen, in eine andere Wohnung ziehen)* durch die Übungssätze beleuchtet werden. Bei den verschiedenen, zu derselben Gruppe gehörigen, ganz gleichmässig gebeugten Verben brauchten übrigens sämtliche Themaformen nicht überall durch Übungssätze vertreten zu sein und besonders könne das Imperf. Konj. oft wegfallen. Auch könnten weniger übliche Verben ohne weiteres aus dem Verzeichnisse ausgeschlossen werden.

Darnach ging der Vortragende dazu über, die traditionelle, im Wesentlichen auf historischem Grunde ruhende Gruppierung der starken Verben zu kritisieren. Um eine bessere Gruppierung zu gewinnen, wurde vorgeschlagen, die starken Verben erstens nach den vier gewöhnlichen Stammvokalen des Infinitivs *(a, e, i (ie)* und *ei*) zu ordnen und jede dieser Gruppen wiederum nach den Ablautsreihen in neun Unterabteilungen zerfallen zu lassen. Die Verben, die in diese Gruppen nicht hineinpassen, sollten als Ausnahmen folgen.

Dr. *Lindelöf* war der Meinung, dass der Vorschlag betreffend die Gruppierung der starken Verben nur in losem Zusammenhang mit der Frage von der Einübung derselben stehe. Es sei wohl von geringer Wichtigkeit, in welcher Reihenfolge die Verben von den Schülern erlernt werden, sie müssten ja doch die Themaformen jedes einzelnen Verbes für sich kennen. Eine Änderung in dieser Hinsicht sei wohl am Platze, doch sei es nicht nötig die Gruppierung nach dem Vokal des Infinitivs auszuführen, man könne sich damit begnügen, die Verben, die in die alten zehn Gruppen nicht genau hineinpassen, zu trennen und als Ausnahmen aufzunehmen. — Die Einführung der Übungssätze würde eine radikale Veränderung unserer Grammatiken und einen ansehnlichen Zuwachs derselben bedeuten, und würde der Grammatik vieles zuführen, was eigentlich dem Übungsbuch und dem mündlichen Unterricht des Lehrers angehöre. In keinem Falle dürfe die tabellarische Aufstellung der Themata weggelassen werden. In der ersten Auflage der Grammatik von Dr. L. und Lektor Öhquist hätten die Verfasser bei der Deklination der Nomina versuchsweise nur ganze Sätze aufgenommen; dies habe aber den schwächeren Schülern eine grosse Schwierigkeit bereitet, und die Verfasser seien darum in der zweiten Auflage wieder zu den einfachen Paradigmen zurückgekehrt.

Professor *Wallensköld* erkannte das Berechtigte des Strebens an, den grammatischen Unterricht so lebendig und so wenig schematisch wie möglich zu machen, was durch die Einführung von selbständigen Übungssätzen erreicht werde, und machte darauf aufmerksam, dass der Vorschlag Dr. U:s eine prinzipielle Bedeutung

habe und nicht nur die Verben, sondern auch für alle Teile der Formenlehre gelte. Prof. W. nehme aber einen etwas anderen Standpunkt als Dr. U. hinsichtlich der Frage von dem Gebrauch und dem Umfang einer Schulgrammatik überhaupt ein. Er sei immer der Ansicht gewesen, dass eine für Anfänger bestimmte Schulgrammatik hauptsächlich zur Repetition und Befestigung der während des Textlesens und der Konversation gewonnenen grammatischen Kenntnisse dienen solle. Deshalb könne sie kurz sein und eine gedrängte Fassung haben. Erst auf einem späteren Stadium dürfte den Schülern eine vollständigere Grammatik in die Hände gegeben werden. Ein Umstand, der gegen den Vorschlag Dr. U:s inbezug auf die Übungssätze spreche, sei, dass das Erlernen jener Sätze allzu viele Zeit in Anspruch nehmen würde, welche nützlicher der Lektüre gewidmet werden könne. Auch würde die Herausgabe einer so weitläufigen Grammatik, wie die von Dr. U. vorgeschlagene, wohl auf materielle Hindernisse stossen.

Dr. *Uschakoff* replizierte zuerst Dr. Lindelöf. Es sei nicht notwendig neben den Übungssätzen die isolierten Themaformen anzugeben. Es genüge am Anfang jeder Gruppe den Wechsel des Stammvokals anzudeuten. Nur der Infinitiv könne an der Spitze der auf ein jedes Verbum bezüglichen Übungssätze stehen. Was die Paradigmata über die Deklination der Nomina betreffe, könnte das System mit vollständigen Sätzen sehr gut angewendet werden, wenn nur dasselbe Substantiv oder Adjektiv bei allen Kasus desselben Paradigmas beibehalten werde. Bei dem Erlernen könnten dann die Schüler eventuell von den Sätzen abstrahieren, um die durch den Druck besonders hervorgehobenen Biegungsformen noch sicherer einzuprägen. — Wenn auch der Umfang der Grammatik grösser werden sollte, so würde ja andrerseits die betreffende systematische Abteilung des Übungsbuches wegfallen. — Im Gegensatz zu Prof. Wallensköld, der das systematische Erlernen der Grammatik bis auf später aufschieben wolle, sei Dr. U. der Ansicht, dass eine frühe systematische Einübung der Biegungsformen und der syntaktischen Regeln sichere Kenntnisse bei den Schülern am besten fördere.

Frau *Råbergh* fand die Gruppierung nach dem Stammvokal des Infinitivs ausgezeichnet. Von besonderer Wichtigkeit sei es, die drei Gruppen mit dem Infinitivvokal *e* nach einander zu behandeln und dabei die Ausnahmen besonders zu berücksichtigen.

Dr. *Palander* war davon überzeugt, dass die Änderungsvorschläge Dr. U:s dem Unterricht von grossem Nutzen sein würden. Eine Nebensache sei, ob die Beispiele in der Grammatik oder in dem Übungsbuche stehen, die Hauptsache dagegen, dass bei dem Unterricht ein so grosser Wert den Übungssätzen zugeschrieben werde.

Die vorgeschlagene Einteilung der starken Verben sei praktisch und klar: man habe keine Ursache die alte historische beizubehalten. Gegenüber Dr. Lindelöf hob Dr. P. hervor, dass die Gruppierungsfrage auch hinsichtlich der Einübung sehr wichtig sei: die Verben müssten gruppenweise gelernt werden um Assoziationsgruppen bilden zu können. Was die von Prof. Wallensköld berührte Frage von dem erhöhten Preise einer so beschaffenen Grammatik betreffe, meinte Dr. P., dass bei einer so nützlichen Reform dieser Umstand keine Rolle spielen dürfe.

Fräulein *Bohnhof* schloss sich den von Prof. Wallensköld ausgesprochenen Ansichten vollständig an.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 11. November 1905, bei welcher Sitzung der Vorstand und 13 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen

§ 1.

Als neues Mitglied des Vereins wurde vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Siri Friman.*

§ 3.

Die wegen des Wechsels des Kassenverwalters zur Revision der Kasse ausersehenen Revisoren erstatteten folgenden Bericht:

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins, bei welcher wir einen Kassenbestand von Fmk. 1693:85 vorgefunden, haben wir konstatiert, dass die Verwaltung und die Rechnungen auf eine durchaus befriedigende Weise geführt worden sind, und schlagen wir deshalb

vor, dem zurücktretenden Kassenverwalter, Magister M. Wasenius Decharge zu erteilen.

Helsingfors den 11. November 1905.

Alida Ingman. Artur Långfors.

Dem vorigen Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 4.

Dr. *Palander* besprach den Inhalt der bis jetzt erschienenen vier ersten Hefte der neuen Zeitschrift »Skandinavisk månadsrevy för de tre hufvudspråken (tyska, engelska, franska)« [1]).

§ 5.

Frau *Freudenthal* referierte »German Grammar« von A. Fritsch und »Introductory to the German Grammar« von demselben Verfasser. Das ganze Werk biete überhaupt ein Bild seltsamer Vereinigung von alten und neuen pädagogischen Grundsätzen beim Sprachunterrichte. In Anbetracht der weitläufigen und etwas trocknen Darstellung eigneten sich diese Bücher eigentlich nicht für den Schulunterricht, sie könnten aber wegen der sorgfältigen und exakten Behandlung des Stoffes und wegen der vielen nützlichen Winke und Ratschläge dem Lehrer und auch denen, die durch Selbstunterricht deutsch lernen wollen, besonders empfohlen werden.

§ 6.

Professsor *Wallensköld* machte einige Bemerkungen hinsichtlich des neuen Buches von Dr. A. Rosendahl: »Lärobok i franska för nybörjare«. Einleitungsweise teilte der Vortragende sein allgemeines Urteil über das Buch mit, das er überhaupt gut und befriedigend gefunden habe. Als ein Verdienst wurde die Wahl der Lesestücke hervorgehoben, die meistens einen realen Inhalt darböten, indem sie die Geographie und die sozialen Verhältnisse Frankreichs berührten. Hierdurch sei der Forderung, die Prof.

[1]) Vgl. S. 162 dieser Nummer.

W. immer an ein solches Lesebuch gestellt habe, gerecht geworden. Einen Mangel dagegen bilde der Umstand, dass die phonetische Transskription bei den ersten Lesestücken nicht eingeführt sei, was diejenigen Lehrer, welche Anhänger der phonetischen Methode sind, nicht befriedigen könne. Prof. W. wollte nicht auf eine Detailkritik der Arbeit eingehen, sondern hob nur einige Punkte im Kapitel über die unregelmässigen Verba hervor. [1]).

Dr. *Uschakoff* kritisierte den Ausdruck »Stammformen« (»temps primitifs«) anstatt dessen er den Ausdruck »Themaformen« besser finde. Er wünschte überhaupt jede Ausdrucksweise zu vermeiden, welche den Schülern eine Auffassung beibringen könnte, eine Form sei aus einer anderen gebildet. — Hinsichtlich der Hauptfrage, schloss sich Dr. U. den von Prof. W. ausgesprochenen Ansichten überhaupt an. Als einen besonderen Grund dafür, dass die 1 P. Pl. Pr. Ind. und nicht das Pr. Part. in die Themaformen aufgenommen werden solle, führte Dr. U. an, dass jene Form die bei weitem gewöhnlichere sei und also einen um so grösseren praktischen Wert für die Schüler habe. Hinsichtlich der vom Prof. W. berührten Frage von der möglichsten Einschränkung der Zahl der Themaformen jedes einzelnen Verbes, war Dr. U. der Meinung, dass man immer eine gleiche Anzahl Themaformen bei allen Verben nennen müsse, wodurch eine grössere Klarheit erreicht werde. — Zuletzt erinnerte Dr. U. daran, er habe der Darstellung der französischen Verbformen einen Aufsatz gewidmet, der in dem Jahresbericht des schwedischen Normallyceums zu Helsingfors vom Jahre 1904 im Druck vorliege, wo er die Verbformen nach den Stammverhältnissen in 7 Gruppen geteilt habe.

Magister *Wasenius* teilte mit, er habe während seines letzten Aufenthaltes in Deutschland beim Hospitieren der Schulen gefunden, dass die 1 P. Pl. Pr. Ind. und nicht das Part. Pr. als Themaform vorkomme.

Frau *Freudenthal* machte darauf aufmerksam, dass auch Plötz die 1 P. Pl. Pr. als Themaform angebe.

In fidem:

Holger Petersen.

[1]) Vgl. S. 155 dieser Nummer.

Eingesandte Literatur.

Manual elemental de gramática histórica española por *R. Menéndez Pidal.* Segunda edición. Madrid, V. Suárez, 1905. VII + 272 S. 8:o.

Die verbesserte und bedeutend vermehrte zweite Auflage des vortrefflichen Werkes, dessen erste Auflage in diesem Blatte besprochen worden ist (Jahrg. 1904, S. 115 ff.).

Union, bulletin mensuel des professeurs de langues vivantes. 1:ère année, nos. 1—5 (août — décembre 1905). Rédaction et administration: Berlin C. 2, Breite-Strasse 5. Abonnement annuel pour tous les pays: M. 2,00 = Frs. 2,50 = 2/.—

Die Zeitschrift soll ein Organ für die Lehrer der neueren Sprachen, besonders für die Privatlehrer und die Lehrer der Privatschulen, sein. Die eingesandten Nummern enthalten kürzere sprachpädagogische Artikel, Besprechungen, belletristische Kleinigkeiten, Korrespondenz, Inserate, u. s. w.

L'Université de Paris et les établissements parisiens d'enseignemənt supérieur. Année scolaire 1905—1906. Programmes sommaires. Renseignements divers. 98 S.

Die Redaktion dieses Blattes stellt Freiexemplare des Programmes zur Verfügung derjenigen Studierenden, welche die Absicht haben in Paris zu studieren.

Aus dem Verlage von *Max Niemeyer,* Halle a. S.:

Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur, im Anschluss an die Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache, von Dr. *Carl Voretzsch,* o. Professor der romanischen Philologie an der Universität Tübingen. XVIII + 573 S. 8:o. Geb. *M.* 9,—, geb. *M.* 10,—.

Wir kommen auf die Arbeit zurück.

Aus dem Verlage der *Gleerupschen Universitäts-Buchhandlung* in Lund:

Skandinavisk Månadsrevy för undervisning i de tre huvudspråken (tyska, engelska, franska). N:o 4. 5.

Von den Zeitschriften, mit denen wir in Austausch stehen, sind folgende bei der Redaktion eingelaufen:

Scandinavië-Nederland, Tijdschrift voor Nederlandsche en Scandinavische Taal, Letteren en Kultuur: 1:e Jaargang. N:r 5.

Inhalt: Engelsk-Dansk-Hollandsk Sommermöde i Amsterdam, door *Vilh. Ludvigsen.* — Et ord til svar ved J. M. *Hoogvliet.* — Nederlandske Malere, ved *J. Tersteeg* — IJslanders, door *G. Brandes.* — Boeken en Tijdschriften. — N:o 6. Inhalt: Hollandske og Engelske Karaktertræk, af *L. Simons.* — Een Zweedsch avonturier (uit den tijd van den dertigjarigen oorlog, door *Henrik Schück.* — Engelsch-Hollandsch-Deensche bijeenkomst te Kopenhagen, door *Marg. Meijboom.* — Nederlandske Malere, ved *J. Tersteeg.* — Anthropologische onderzoekingen in Denemarken, door *W.* — Boeken en tijdschriften.

Modern Language Notes. Vol. XX. November 1905.

Tidskrift utgifven af Pedagogiska föreningen i Finland. — *Suomen kasvatusopillisen yhdistyksen aikakauskirja.* XLII 1905. N:rn 1. 2. 3/4. 5/6. 7.

Virittäjä, Kotikielen seuran aikakauskirja. N:r. 7.

Mitteilungen.

In der Deutschen Literaturzeitung 1905, Nr. 47 (25. Nov.) bespricht Prof. *A. Wallensköld* einen in den Finnisch-ugrischen Forschungen (Bd. IV) erschienenen Aufsatz von Prof. *E. N. Setälä*, benannt »Über die Sprachrichtigkeit.«

Im Arkiv för nordisk filologi, ny följd XVIII, SS. 175—205, hat Dozent *T. E. Karsten* einen Aufsatz »Nordiska ord belysta af finska« veröffentlicht.

Neuphilologische Mitteilungen

Vol. 2

Nr. 1/2

1906

Inhalt

dieser den 16. März 1906 ausgegebenen Doppelnummer:

Seite

T. E. Karsten, Zur Kenntnis der germanischen Bestandteile im Finnischen 1

Besprechungen:

Torsten Söderhjelm, Die Sprache im altfranzösischen Martinsleben des Péan Gatineau, von *A. Wallensköld* 17

Henry Bradley, The making of English, von *U. Lindelöf* . . 27

Otto Jespersen, Growth and Structure of the English Language, von *U. Lindelöf* 27

A. Rosendahl, Ranskankielen oppikirja alotteleville, von *Hanna Andersin* 33

Protokolle des Neuphilologischen Vereins . . 36

Eingesandte Literatur 37

Mitteilungen 38

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

ACHTER JAHRGANG

1906.

HELSINGFORS,
AKTIEBOLAGET HANDELSTRYCKERIET,
1907.

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite.

Karsten, T. E., Zur Kenntnis der germanischen Bestandteile im Finnischen . . . 1
Mandelstam, Jos., A. N. Wesseloffsky. Nekrolog 133
Ojansuu, Heikki, Über den Einfluss des Estnischen auf das Deutsche der Ostseeprovinzen 87
Pipping, Hugo, Zur altschwedischen Wortkunde 139
Poirot, J., Sur l'enseignement de la prononciation française dans les écoles 143
Söderhjelm, Werner, Jehan de Paris 41
Wasenius, M., Eindrücke aus deutschen Schulen 99

II. Besprechungen.

Bradley, Henry, The Making of English (*U. Lindelöf*) 27
Hoops, Johannes, Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum (*H. Suolahti*) 151
Jespersen, Otto, Growth and Structure of the English Language (*U. Lindelof*) 30
Levi, Eugenia, Lirica italiana antica (*A. Langfors*) 70
Nicolin, Edgar, Les expressions figurées d'origine cynégétique en français (*J. Poirot*) 147
Rodhe, Emil und *Abshagen, Otto*, Tysk Elementarbok, 2 uppl. (*A. R.*) . 153
—»—, Ordförteckning till Tysk Elementarbok, 2 uppl. (*A. R.*) . . . 153
—»—, Tysk ljudskrift, I (*A. R.*) 153
Rosendahl, A., Ranskankielen oppikirja alotteleville — Lärobok i franska för nybörjare (*Hanna Andersin*) 33
Schrader, O., Sprachvergleichung und Urgeschichte. Dritte Aufl., I (*A. Wallensköld*) 72
Söderhjelm, Torsten, Die Sprache in dem altfranzösischen Martinsleben des Péan Gatineau aus Tours (*A. Wallensköld*) 17
Voretzsch, Carl, Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur (*A. Wallensköld*) 72
Zünd-Burguet, Adolphe, Exercices pratiques et méthodiques de prononciation française (*A. Wallensköld*) 150

III. Nachrichten über die Thätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins (Dez. 1905) 36
—»— (Febr.—März 1906) 77
Die Resultate der vom Neuphilologischen Verein anlässlich der neusprachlichen Maturitätsprüfungen veranstalteten Enquête . . . 115
Protokolle des Neuphilologischen Vereins (April—Mai 1906) 123
Jahresbericht für das akademische Jahr 1905—1906 128
Protokolle des Neuphilologischen Vereins (Oct.—Nov. 1906) 155
Verzeichnis der Mitglieder 160

IV. Eingesandte Literatur . . 37, 85, 129, 162
Schriftenaustausch 38, 86, 132, 162

V. Die schriftlichen Maturitätsproben . . . 74

VI. Mitteilungen 38, 86, 132, 162

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 1/2 — Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Peterstr. 5) zu senden. — 1906

Zur Kenntnis der germanischen Bestandteile im Finnischen.

In der bekannten (1869—70 herausgegebenen) Arbeit *V. Thomsens* über den Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen ist der hervorragende sprachgeschichtliche Wert der germ. Lehnworte im Finnischen schon völlig gewürdigt worden. Da indessen die vor 1869 erschienenen Beiträge zu dieser Forschung ziemlich gering waren, während zugleich die lexikalische Kenntnis des finnisch-lappischen Wortschatzes damals viel unvollkommener als heutzutage war, ist es natürlich, dass die Thomsen'sche Untersuchung, unbeschadet ihrer trefflichen Eigenschaften im Übrigen, auf kein erschöpfendes Material der Forschung gegründet sein konnte. Bei der rastlosen Tätigkeit innerhalb aller Zweige der germanischen Sprachwissenschaft, die während der letzten Jahrzehnte vor sich gegangen, ist auch das in Rede stehende Gebiet zuweilen gestreift worden. Die Zahl der bisher aufgestellten Wortvergleiche, die man bei Thomsen vermisst, beträgt in der Tat schon eine hohe Ziffer. Eine systematische Zusammenstellung der Ergebnisse dieser Forschung, die in den verschiedensten Publikationen zerstreut sind, sowie eine damit verbundene, dem heutigen Stande unseres Wissens entsprechende Revision des alten Materials, fehlt aber noch, obwohl sie schon lange und von verschiedenen Seiten als ein fühlbarer Mangel bezeichnet worden. Seit einigen Jahren mit den Vorarbeiten hierfür beschäftigt, hoffe ich — mit der nötigen Unterstützung von Fachgenossen — diesen Gedanken

in einer nicht allzu entlegenen Zukunft verwirklichen zu können. [1]) Vorläufig möchte ich auch an diesem Orte einige neue Beobachtungen auf dem betreffenden Gebiete mitteilen.

Einige diminutive k-Bildungen.

1) Fi. *matikka* ‚kleiner Wurm, Würmchen' gehört zunächst zu fi. *mato* ‚Wurm'. Wie das letztgenannte Wort aus got. *maþa*, ags. *maþa*, as. *matho*, ahd. *mado* (germ. **maþon*-) ‚Made' herzuleiten ist (Thomsen, Einfluss S. 155), entspricht fi. *matikka* dem germ. Diminutiv *maþika*-, wozu awn. *maþkr* m. 1) ‚Made, Wurm', 2) ‚Insekt i A.', aschw. *maþker* (dial. *mark* m. ‚Made, auch Insekt oder ein anderes Tierchen niedriger Klasse,' mndd. *maddik, medeke* ‚Regenwurm' (hieraus ndä. *maddik* ‚Made'); vgl mengl. *maþek* ‚Made' aus **maþak*-.

2) Fi. *putikka* 1) ‚Tasche', 2) ‚schwächliches, schlankes Geschöpf' und *putukka* ‚Lumpenkerl', *poika-putukka* ‚kleiner Knirps, Büblein' halte ich für Entlehnungen aus dem Germanischen. Ihre vorauszusetzenden germanischen Originalformen *buðika*-, *buðuka*- suche ich in awn. *buðkr* m. ‚kleines Gefäss, Verwahrungsgefäss (bes. durch Aushöhlung eines ganzen Holzes verarbeitet),' aschw. *buþker* (nschw. *burk*) ‚Büchse, Gefäss (zur Verwahrung von Salbe, der Hostie)', ä. dä. *budk* ds., mndd. *bodik* ‚Wanne, Zuber' (vgl. das hieraus entlehnte ndä. *boddike buddike* ‚kleine Dose'), ahd. *botahha* f. mhd. *botech* f. (*boðakō*-) ‚Bottich'. Identisch hiermit sind, trotz der abweichenden Bedeutung, ahd. *botah*, mhd. *botech* m. ‚Leib, Rumpf' und — bis auf das Suffix — ags. *bodig* ‚Baumstamm, Körper', engl. *body*. Von dem westgermanischen Gebrauche unseres Wortes um ‚Körper' zu bezeichnen ist der Schritt zu

[1]) Jedoch mit Ausschluss der lappischen Elemente, die wegen ihrer Art und ihrer Menge vielleicht besser gesondert werden. Dagegen gedenke ich die bisher gar nicht berücksichtigten (älteren und jüngeren) niederdeutschen Entlehnungen, meistens aus Hof- und Personennamen bestehend, in die Untersuchung mit hineinzuziehen.

der finnischen Nuance ‚schwächliches Geschöpf' (*putikka* 2.), ‚Bürschchen' (*putukka*) ziemlich kurz. Die Übertragung des Begriffes ‚Baumstamm, Leib, Rumpf' in das Bereich des Persönlichen ist wohl schon in der Originalsprache vorsichgegangen, denn in neuschwedischen Mundarten (Rietz, Dialekt-lex. S. 66) findet man ein Subst. *burker* m. (= aschw. *bupker*) im Sinne von ‚dicker älterer Kerl' und im neuschwedischen Slang ist *burk* ein übliches Schimpfwort für einen verächtlichen Menschen. Im Germanischen werden in den ältesten sowie in jüngeren Perioden Bezeichnungen, die eigentlich leblosen Dingen zukommen, auch sonst sehr oft für lebende Dinge — Menschen und Tiere — angewendet. Die Form der äusseren Gestalt ist hierbei meistenteils massgebend gewesen. Eine Anzahl Beispiele von dieser Bedeutungsentwicklung findet man bei O. v. Friesen, Om de germanska mediageminatorna (Upsala 1897) S. 58 Note zusammengestellt. Es gehören hierher u. A.: mndd. *drummel* ‚Trümmer, Baumstumpf': ‚kleiner gedrungener Mensch' (vgl. das aus dem Ndd. entlehnte nschw. *drummel* ‚tölpelhafter Mensch'), ahd. *dremil* mhd. *dremel* ‚Balken, Riegel': nhd. dial. (Bayern) *dremml* m. ‚derber, grosser Mensch', mndd. *tacke* ‚Ast, Zweig, Zacke': ‚ein tüchtiger Kerl', ostfries. *stubbe*, nschw. *stubbe* ‚Baumstumpf': ostfr. u. nschw. dial. auch ‚alter abgelebter Greis', u. s. w. Die oben angenommenen germ. Grundformen für fi. *putikka*, *putukka* weisen Suffixablaut gegenüber ahd. *botah*, *botahha* (*bodaka-*, *-ō*) auf. Ein derartiger Vokalwechsel (*a:u*) bei der diminutiven *k*-Ableitung des Germanischen ist in der Tat auch sonst bekannt; vgl. einerseits got. *ahaks* ‚Taube', as. *fetherac*, ahd. *fedarah*, mhd. *fedrach* ‚Flügel' (zu *Feder*), ahd. *lerahha* aus *lēwerahha* ‚Lerche', anderseits ahd. *habuch*, awn. *haukr* (vgl. fi. *havukka*) neben mhd. *hebech* (*habich*) und fi. *havikka* (selt.) ‚Habicht', ahd. *kranuh* ‚Kranich', ags. *cornuc* ds., *bulluc* ‚junger Ochse', ahd. mhd. *bersich* (zu mhd. *bars*) ‚Barsch' u. s. w. (s. Kluge, Nom. Stammbildungsl. S. 61, b, Wilmanns, D. Gramm. II. S. 377).

Eine Bestätigung des germanischen Ursprungs von fi. *putikka* ‚Tasche' etc. sehe ich in fi. *putina* I ‚längliche, auf

dem Boden stehende Holzflasche, Gefäss', 2) ‚kurzer und dicker Mensch', denn dieses Wort muss mit ahd. *butina,* mhd. *büte(n)* ‚Fass, Bottich, Wanne etc.', mndd. *boden(e)* ‚offenes Fass etc.', ags. *byden* ds. irgendwie verwandt sein. Germ. *buðina-*. die im Finnischen bewahrte gemeinsame Grundlage der genannten westgerm. Bildungen. und das oben behandelte germ. *buðika- (buðuka-* etc.) sind verschiedene nominale Weiterbildungen eines und desselben germ. Stammes, *buða-*, eig. ‚abgehauener Baumstumpf od. ähnl.' (vgl. Lidén, Uppsalastudier S. 84 f.).

3) Fi. *pullukka* ‚rundes feistes Geschöpf', *tyttö-pullukka* ‚rundes u. volles Mädchen', *pullikka* ‚ein grösseres rundes Gefäss, Fässchen, Tönnchen', *pullakka* ‚aufgeblasen, rundlich, voll'; als Subst.' Flasche, Tönnchen', *pullakko* ‚Flasche' sind nah verwandte Bildungen. Sie scheinen aus folgenden finnischen Stammwörtern hervorgegangen zu sein: fi: *pullo* 1) ‚Blase, Wasserblase, rundes Gefäss, Büchse, Becher, Tummler, Flasche', 2) ‚Netzfloss, Propf', 3) ‚Aufgeblasenheit, Rundheit, Fülle', *pulli* ‚rundes Gefäss, Tönnchen, Büchse, Flasche, Blase, Wasserblase, Aufgeblasenheit'. Diese beiden Grundwörter sind aber von Anfang an unverkennbar germanisch. Schon Ahlqvist, Die Kulturwörter der westfinnischen Sprachen S. 141 vergleicht fi. *pullo* mit nschw. dial. *bulle, bolle* m.. Holzbecher, Trinkbecher, kleiner Tummler aus Zinn od. Silber'. Die entlehnung muss aber meines Erachtens viel älter sein: vgl. awn. *bolle* m. ‚kleines Gefäss, Mass', aschw. *bulle (bolle)* m. ‚Tummler, niedriges Trinkgefäss ohne Fuss', ags. *bolla* m. ‚Gefäss, Schale', engl. *bowl* ‚Kugel, Napf, Schale, Becher', ahd. *bolla* f., mhd. nhd. *bolle* f. ‚Knospe, kugelformiges Gefäss', mndd. *bolle* ‚alles was von runder knopf- od. kugelähnlicher Gestalt ist'; vgl. ahd. *hirni-bolla,* ags. *héafod-bolla* ‚Hirnschale'. Fi. *pullo* spiegelt nach meiner Meinung wahrscheinlich einen germ. mask. *n*-Stamm *bullon- (bullan-* wieder; vgl. fi. *mato* ‚Wurm': got. *maþa* m. (<*maþon-*), fi. *mako* ‚Magen': awn. *mage* m. (<*magon-*), fi. *sauvo* ‚Quelle': isl. *saggi* m. ‚Feuchtigkeit' *sauvon-*, fi. *verkko* ‚Netz': aschw. *værke* m. (<*vær-*

kon-) ‚Einrichtung zum Fischfang'. Die Nebenform *bulli* ist aus dem schw. Nom. *bulle* hervorgegangen.

Zu dieser Sippe gehört gewiss auch nschw. dial. (Nyland) *bull* Pl. *-ar* ‚Ochse, Stier', *bulle* Pl. *-ar* ‚junger Stier', *bull-ux* ‚Stier' (Vendell, Saml. af ord ur nyl. allmogemålet S. 27, Rietz S. 46), worans fi. *pulli* ‚Stier'. Ags. *bulluc* m. ‚junger Ochse' ist ein hierzu gehöriges Diminutiv. Hiermit deckt sich angesichts der Form das obige fi. *pullukka*, welches auf germ. *bulluka-* zurückgehen kann. Die Bedeutung ‚rundes feistes Geschöpf' des finnischen Belegs ist eine Spezialisierung der Grundvorstellung von ‚Aufgeblasenheit, Rundheit, Fülle', die bei dem finnischen Stammworte *pullo* (u. *pulli*) erhalten ist.

Im Sinne von ‚aufgeblasen, voll' steckt eine hergehörige nordische *k*-Ableitung in nschw. dial. *bolka* ‚in grossen Zügen trinken', *bolker* ‚einer der so trinkt'; vgl. auch nschw. dial. *bulk* m. ‚Buckel, Knollen etc.' (Rietz, S. 64) sowie awn. *bulke* m. ‚Schiffsladung'. Ob aber diese nordischen Formationen aus Stämmen mit Suffixvokal (vgl. ags. *bulluc*), der durch Synkope fortgefallen wäre, herrühren, oder mittelvokallos gebildet sind, bleibt unsicher.

Bei der Beurteilung von fi. *pullukka* scheint somit die Möglichkeit germanischer Grundlage nicht geleugnet werden zu können. Die finnischen Nebenformen auf *-ikka*, *-akka*, *-akko* (s. oben) sind dagegen finnischer Analogiebildung zuzuschreiben, denn die genannten Suffixe bilden Diminutive im Finnischen.

4) Fi. *punikkainen* ‚etwas rotes, Feuerlohe' (in Rätseln) ist wenigstens scheinbar eine Ableitung aus fi. *puna* ‚rote Farbe, Röte'. Dies Grundwort ist selbst der Entlehnung aus dem Germanischen verdächtig. Ich verbinde es mit awn. *fune* m. (St. *funan-*) ‚Lohe', das zu got. *fōn*, Gen. *funins* ‚Feuer' (vgl. got. *funisks* ‚feurig') in nächster Beziehung steht. Dass fi. *puna* gerade etwas feuer-rotes bezeichnet, geht aus dem fi. Kompositum *tuli-punanen* ‚feuerrot' hervor. Andere finnische Farbennamen fremden Ursprungs sind — wie bekannt — *kelta* ‚gelb' (lit. *gèltas* ds.) und *sini(nen)* ‚blau' (russ. *sinuj* ds.). Obwohl das genannte *punikka* ‚Feuerlohe' als selbstän-

dige finnische Weiterbildung von *puna* erklärbar ist, kann anderseits die Möglichkeit germanischer Herkunft nicht abgewiesen werden. Ahd. *funcho* m., mhd. *vunke* m. ‚Funke' (vgl. mengl. *fonke*, mndd. *vunke* f. ‚Funke') spiegelt nämlich eine germ. Grdf. *funkan-* wieder, die in fi. *punikka* mit finnischem Svarabhaktivokal *(i)* versehen sein kann (vgl. z. B. fi. *hansikka* ‚Handschuh' aus schw. *handske*). Nhd. *Funke* bezeichnet nach Grimm, D. Wbch. nicht nur ‚kleinstes Feuerteilchen', sondern auch ‚Feuer übh.'.

5) Fi. *pulkki, hevos-pulkki* ‚kleines Pferd' vergleiche ich mit ahd. *vulihha,* mhd. *vülhe* f. (germ. *fulikōn*) ‚weibliches Füllen', einer *k*-Ableitung von got. *fula,* ahd. *folo,* ags. *fola,* awn. *fole* m. ‚junges Pferd, Fohlen'. Fi. *pulkki* setzt, falls es aus germanischer Quelle stammt, eine synkopierte maskuline Originalform, aschw. **fulke*, voraus; vgl. oben aschw. *maþker* aus *maþika-* (fi. *matikka*).

6) Fi. *kurikka* ‚kurzer u. dicker Mensch, Klotz', *poika-kurikka* ‚Bürschchen' verbinde ich mit nschw. dial. *gårk* ‚Junge, Bursche' (Österbotten), *gårker* ‚untersetzt, von Jungen' (Södermanland, Rietz S. 225). In der gemeinnordischen Stammform *gurka-* ist im Finnischen zwischen *r* und *k* Svarabhaktivokal eingetreten, vgl. oben fi. *punikka:* ahd. *funcho* sowie z. B. fi. *hamina:* schw. *hamn*. Fi. *Kurikka* ist zugleich als Familien- und Ortsname angewendet: vgl. in Österbotten *Kurikka*, Dorfname, neben schw. *Gårkas* (od. *Gålkas* woraus fi. *Kolkki*) und *Fåssgårk*, Hofnamen.

Fi. *kurikka* ‚Bleuel, Keule, Holz-, Treibhammer' ist mit *kurikka* ‚kurzer u. dicker Mensch' von Anfang an identisch. Wegen dieser Bedeutungsentwicklung verweise ich auf die oben (Art. 2) angeführten Parallele. Auf germanischem Boden vergleiche man zunächst ndä. dial. *gurke*, Vb., ‚von dem Laute, der zuweilen vom Bauche eines trabenden Pferdes gehört wird' (sowie z. B. schw. *bult* ‚Bolzen': *bulta*‚klopfen').

7) Fi. *murikka* ‚grösseres Stück', *hakata murikoiksi* ‚in Stucke hauen': vgl. nno. (Ross, Ordbog) *murkje* m. (⟨*murkan-*) ‚kleiner Abfall des Holzes beim Hauen od. Schaben', sowie *morkje* m. (*morkan-*) ‚Hauspäne'. Auf schwedischem

Sprachgebiet gehört hierher nschw. d. (Nyland) *morkel, murkel* n. ‚Späne, Splitter, Staub etc.' (Rietz S. 444), eine *l*-Ableitung aus *murka-*, sowie *morka, murka* ‚sich emsig u. strebsam mit Kleinarbeit beschäftigen' (Rietz S. 445). Etwas ferner liegen schw. *murken*, awn. *morkenn* ‚morsch' (vgl. *morkna* ‚marcescere'), mhd. *murc* ‚putridus, paludinosus', als Subst. (Stn.) ‚morastiges Land.' — Auch in *murikka* ist das *i* finnischer Svarabhaktivokal.

Einige nominale l- und n-Bildungen.

8) Fi. *etolainen* ‚widerwärtig, schlingelhaft', ist — scheint es mir — eine finnische Weiterbildung (auf *-inen*) einer urnordischen Originalform **etola-* ‚Riese', von wo aus sowohl nno. *jotul, jutul, jutel* ‚Riese, Gigant', als das gleichbedeutende aschw. **jatul*, das nur in fi. *jatuli* (vgl. *jatulin tarha* ‚Steinhaufe, Grabhügel' u. *jatulin letto* ‚Insel, Klippe der Riesen') erhalten ist, jüngere Entwicklungen sind. Die fast zur Unkenntlichkeit diffferenzierte Bedeutung des finnischen Belegs hindert nicht diese Zusammenstellung. Die angeführten neunorwegischen Belege werden nämlich in nah verwandtem Sinne, als Schimpfwörter für Menschen, angewendet. Nach Ross, Norsk Ordbog S. 378, bezeichnet no. *jotul* ausserdem ‚grober und dummer riesengrosser Kerl' sowie ‚blödsinnige od. verwirrte Person, Narr'. — Norw. *jotul*, aschw. **jatul* in f *jatuli* sind wahrscheinlich durch skandinavische, jedoch schon urnordische (vgl. fi. *etolainen*) Umbildung der gemeingermanischen Riesenbezeichnung *etonaz, etanaz,* entstanden. Hierzu gehören awn. *jǫtonn*, aschw. *jotun,* ags. *eoton* (<**etuna-*, **etona-*), as. *etan* (<**etana-*). Die gemeingermanisch bezeugten Stammformen **etana-* u. **etona-* möchte ich in

9) Fi. *etana* = *etona* ‚schlechter Mensch, Bettel, Schlingel' als Entlehnungen wiederfinden. In Betracht des oben behandelten, hiermit synonymen fi. *etola-* halte ich diesen Vergleich für berechtigt. Hierher gehört wahrscheinlich auch das begrifflich noch stärker differierende fi. *etana* ‚Schnecke, Regen-

wurm'. Eine gute semasiologische Parallele bietet ein bekanter nord. Riesenname: nschw. *troll,* das nach Rietz S. 753 dialektisch auch ‚Kriecher, Wurm, Insekt' bezeichnet (vgl. *horntroll* ‚Lucanus cervus', *häfte-troll* ‚Oniscus Asellus'), nno. *troll,* auch von ‚kriechenden Insekten' gebraucht (Aasen), sowie das aus dem Urnord. entlehnte (s. Wiklund, »Virittäjä«, 1904) fi. *turilas* 1) ‚Riese' 2) ‚schädliches Bauminsekt', etc.

Laut altgermanischem Volksglauben waren die Riesen geschworene Feinde sowohl der Menschen wie der Götter. Gewaltsamkeit, Bosheit und Listigkeit gegenüber den Menschen, aber zuweilen auch Gutmütigkeit, ja sogar Einfalt, treten in den alten Volksmärchen als auszeichnende Züge ihres Charakters hervor. Wenn man diese Grundvorstellungen im Auge behält, lässt sich der auffällige Bedeutungswandel der norwegischen und finnischen Belege leicht erklären. In dem betreffenden sekundären Gebrauche der Wörter ist ihr ursprünglicher Sinn gänzlich vergessen worden. Hierin liegt aber nichts befremdendes, denn unter den Bezeichnungen gerade dieser Begriffskategorie (unter den Schimpfwörtern) steht die berührte Entwicklung gar nicht vereinzelt da. Ich begnüge mich hier mit einem Hinweis auf die bei A. Waag, Bedeutungsentwicklung unseres Wortschatzes S. 123 f. erwähnten Beispiele.

10) Fi. *hamilas, hamila, hamilo* ‚Heubare mit zwei Stangen an den Seiten' vergleiche ich zunächst mit dem nno. Vb. *hamla* in den Verbindungen (Ross, Ordbog): *h. i Houb ei Byra me Hoy, h. in hoye* o: eine Tracht Heu einsammeln; vgl. nno. *hamla i hop* = *hemla* (u. *hama, hemsa*) ‚eilig sammeln, zusammengreifen'. Hergehörige nordische Substantive mit verwandter Bedeutung sind nschw. dial. (Rietz, S. 239) *hammel* m. (pl. *hamlar*), 1) ‚Schwengel, woran die Zugleinen der Fuhrwerke befestigt werden', 2) ‚Eine Art Schlitten zum Hinausschleppen des Zimmerholzes während der Schneebahn', *hammel-tyg* ‚Querholz mit Schwengeln zum Pflug od. zur Egge', nno. *homul* (= *humul*) ‚Schwengel im Pflug od. im Fuhrwerk, Querholz zwischen den Gabelarmen und dem Pfluge'. Aus dem Altnordischen gehören hierher awn. *hemell* m. ‚Beinfes-

sel', *hamla* f. 1) ‚Schwengelband für das Ruder', 2) ‚loser Knoten zur Befestigung der Segelleine', sowie das Vorderglied in *homol-gryte* ‚Pflaster, Decke von Gestein'. Die Zusammengehörigkeit der oben angeführten Bildungen liegt auf der Hand. Der zu Grunde liegende germ. Wortstamm *ham-* ist noch zu finden in mndd. *ham* ‚eingefriedigtes Stück Land', ndd. *hamme* ‚gezäuntes Feld', ags. *hem*, engl. *hem* ‚Rand, Saum, Grenze', *to hem* ‚einfassen, umgeben', awn. *hemia* ‚zügeln, hemmen', mhd. *hemmen* ‚hemmen', aschw. *ham(p)n*, ags. *homa* (**haman-*) ‚Hülle'.

Hinsichtlich der Form vertritt fi. *hamilas* einen gemeingerm. Nom. **hamila-z* = awn. *hemell*, fi. *hamila* einen gemeing. Ack. **hamila*, während fi. *hamilo* auf einen femininen *n*-Stamm germ. **hamilōn* (vgl. awn. *hamla* f.) hinzuweisen scheint.

11) Fi. *rupilas* ‚missgebildeter Mensch' verbinde ich mit awn. *hrufla (að)* ‚schinden, kratzen, schaben', als dessen Grundwort man ein germanisches Nomen **hrubila-z* anzunehmen hat; vgl. z. B. awn. *mikla (að)* ‚vermehren' zu *mikell* ‚gross'. Ein verwandtes Lehnwort ist fi. *rupi* ‚Schorf' ‚Grind', das bei Mikkola, Fi.-ugr. F. I, S. 181 mit Recht auf germ. **hrubi-* zurückgeführt wird, vgl. ahd. *hriuf* und (das von M. nicht genannte) awn. *hrýfi* f. ‚Schorf' aus **hreubī-* mit Ablaut.

In Bezug auf fi. *rupilas* könnte man sonst an Zusammenhang mit germ. **krupila-z* ‚Krüppel' denken; vgl. ags. *crypel (=crēopel)* ‚cripple', mndd. *kropel*, ndd. *krüepel*, andl. *kreupel*, mht. *krüpel*, nno. *krypel* 1) ‚kleines Insekt', 2) ‚gebrechliche Person', ä. dä. *krobel* ‚Krüppel' (s. Karsten, Stud. öfver de nord. språkens prim. nominalb. II, 95). Schwierigkeit macht nur die fi. Tenuis *p* = germ. *p*. Der Regel nach, die jedoch nicht ausnahmslos ist, erwartet man aus diesem Original fi.-*pp*-. — Zu der in germ. **krupila-* belegten Wurzel *krup-* ‚kriechen' gehört dagegen ziemlich sicher

12) Fi. *ruppana* ‚schrumpfiger armseliger Mensch', nach meiner Ansicht eine Entlehnung von germ. **krupana-* in aschw. *krupin*, *kropin* (vgl. nschw. *hopkrupen* ‚zusammengekauert'), Part. Prät. zum st. Verb awn. *krúpa*, schw. *krypa*, ags. *crēopan* u. s. w. Der finnische Beleg weist durch seinen

Stammausgang *(-ana)* auf eine gotische Sprachform hin; vgl. got. Participia wie *waúrþans* (=ahd. *gi-wortan*), *qumans* (=ahd. *gi-koman*) u. a. (gegenüber den nordischen Entsprechungen auf *-ena-* = awn. *vorðenn, komenn* etc.).

Lehnwörter mit inlautendem got.-urnord. -ht-.

13) Fi. *ahdon* (Inf. *ahtoa*) ‚habe Lust zu etwas' geht wahrscheinlich auf germ. **ahtōn* in ahd. *ahtōn* ‚beachten', ags. *eahtian* ‚erwägen' zurück, vgl. awn. *átla* (**ahtilōn*) ‚die Absicht haben', *gáta* (**g-ahtjan*) ‚hüten'. Wegen der etwas abweichenden Bedeutung des finnischen Belegs vergleiche man z. B. das aus ndd. *acht(e)* f. ‚Acht, Aufmerksamkeit, Sorgfalt' entlehnte mschw. *akt* f., das Söderwall (Ordbok) mit ‚Sinn, Lust, Absicht, Wille, Eifer etc.' wiedergibt.

14) Fi. *kahta* wird bei Lönnrot (Finsk-svenskt lex.) mit ‚tudeladt eller åtskildt tillstånd' (‚abgesonderter Zustand') übersetzt. Der eigentliche Sinn des Wortes geht aus folgenden Verbindungen hervor: *lehden kahta* ‚Blatthülse, -hülle', *ovi on kahdallansa* ‚die Tür ist weit offen' *(kahdalla-nsa* ist Kasus Adessiv mit angehängtem Suffix), *suu on kahdalla*, ‚der Mund ist weit offen', *syödä kahdalla kurkun* ‚schmausen' (eig. ‚des Kehlwegs (schw. strupvägen) essen'), *juosta kahdalla kidoin* ‚mit offenem Rachen laufen'.

Ich verbinde fi. *kahta* mit got.-*gahts* f. in *framgahts* ‚Fortschritt', *innat-gahts* ‚Eingang, Eintritt'. Got. *gahts* ist eine Ableitung aus dem Verbalstamme *gang-* (got. *gaggan*) ‚gehen' und bedeutet als Verbalabstrakt ‚das Gehn', aber in konkretem Sinne ‚Gang, Passage, Weg' (vgl. got. *inn-at-gahts*). Diese letztere Bedeutung schimmert in fi. *kurkun kahta* ‚Kehlweg', und *kidan kahta* ‚Rachen' deutlich durch. An got. *gahts* hat man schon früher (s. Noreen, Urg. Lautl. S. 25, v. Friesen, Arkiv f. nord-fil. XVIII, 74) folgende skandinavische Bildungen angeknüpft: awn. *gátt* f. ‚Türöffnung', nno. *gaatt(a)* f. 1) ‚Schraubengang, Falz, worin sich eine Schiesstür, -scharte bewegt', 2) ‚schmale Passage an einer Felsenseite', *gaat* m.

‚Falz', nschw. dial. (Rietz S. 188) *gåte* n. ‚enger Zwischenraum zwischen zwei Häusern'. Die Begriffsnuance ‚Türöffnung' im Altwestnord. sowie ‚Falz einer Schiesstür' im Neunorw. spiegelt sich im fi. Ausdr. *ovi on kahdallansa* (s. oben) wieder. Wegen fi. *lehden kahta* ‚Blatthülle' bemerke man besonders das gewiss hierhergehörige schw. *örn-gått* (aschw. *ornagätt*, ä. nschw. *örnagåt*) ‚Kopfkissen', eig. wohl ‚Ohrenhülle' (andere, aber kaum richtige, Deutungsvorschläge bei Noreen, Svenska etymologier S. 73). In einer Anwendung, die stark spezialisiert ist, begegnet derselbe Wortstamm meines Erachtens noch in nno. *gaatt* m. 1) ‚Fischbrut', 2) ‚Rogen-giessen'; vgl. nämlich nno. Ausdrücke wie: »Fiskjn *gjænge* paa *gaatt'n*» - »Fiskjn *gjænge*« (d. h. der Fisch *geht* auf *gaatt*) sowie *gang-fisk* = *gaatte-fisk* ‚Laich-fisch', *gange* = *gaatte* ‚laichen' (Aasen u. Ross).

Da got. *gahts* ein *i*-Stamm ist, hat fi. *kahta*, wo übrigens der *a*-Vokal vor der Konsonantenverbindung *ht* verkürzt worden, kaum seine Quelle im Gotischen. Von den skandinavischen Belegen deutet nur nno. *gaat* m. ‚Falz' auf einen *a*-Stamm hin.

15) Fi. *tohdin* (Inf. *tohtia*) ‚wagen, sich erkühnen' hängt vielleicht mit ahd. *tuht*, *ana-tuht* ‚impetus', mhd. *tuht* ‚Andrang, Tapferkeit im Kampf' (vgl. ags. *dyhtig* ‚strong') zusammen. Germ. **duhti-* gehört zum Vb. awn. *duga*, got. *dugan*, ahd. *tugan* ‚taugen, tüchtig sein'; vgl. awn. *dugr* m. ‚Kraft, Stärke, Mut zu etwas'. Fi. *tohti-* deutet auf got. **dauhts* od. urn. **doht-* hin (vgl. awn. *drott* ⟨* *droht-* = ags. *gedryht* ⟨* *druhti-* ‚Gefolge').

16) Fi. *uhta* ‚allzu ungeduldig, hitzig, übereilt' gehört vielleicht zu got. *uhtwō* f. ‚die Frühe, Morgendämmerung', ags. *uht*, *-a* m., as. *uhta* f., awn. *ótta* f., aschw. *otta* ds. Das Wort lebt in neunorw. und neuschw. Mundarten fort: vgl. schw. *jul-otta* ‚Weinachtsmesse', *otte-sång* ‚Frühgottesdienst'. Eine Erinnerung an die finnische Bedeutung findet man bei nschw. d. (Rietz S. 491) *otta* f. 3) ‚ängstliches Achtgeben auf die Zeit, um die rechte Stunde nicht zu versäumen' »*ligga på ottan*«) und bei nno. *ōtte* im Ausdrucke »*liggja med (l.*

paa) otte ‚mit Unruhe liegen, z. B. mit Gedanke an frühzeitiges Aufsteigen'; vgl. zur Bedeutungsentwicklung z. B. fi. *pikainen* 1) ‚baldig, schleunig', 2) ‚übereilt, heftig, hitzig'. Es ist jedoch möglich, dass fi. *uhta* eine verkürzte Zusammensetzung ist: vgl. altsä. *uht-fugal* ‚Morgenfogel, Hahn,' ein Wort das in neunordischen Dialekten fortlebt: nschw. (Rietz) *otte-fågel* 1) ‚tupp' 2) ‚person som stiger tidigt upp om morgnarna', nno. (Aasen) *otte-fugl* ds. Verkürzte Komposita dieser Art kommen unter den germ. Lehnwörtern im Finnischen auch sonst vor: vgl. z. B. *murkina* ‚Frühstück', eig. ‚Morgen' (= got. *maurgins*).

Seiner Form nach weist fi. *uhta* auf ein zu Grunde liegendes Mask. hin; vgl. ags. *ūht, -a* m. Vor *ht* erscheint *u* als verkürzt im Finn., wie germ. *ū* in fi. *kahta*.

Vereinzelte Lehnwörter.

17—18) Fi. *kato* = germ. **skaþon* ‚Schade'. — *Kati* ‚Geist des Neides' = isl. *Skaði*.

Fi. *kato,* Gen. *kadon,* ‚Verschwinden, Verlust, Mangel, Untergang, Verderben, Hilflosigkeit, Misswachst' ist meines Wissens früher nicht gedeutet worden. Ich möchte das Wort mit germ. **skaþon-* (später *-an*) ‚Schaden' verbinden: vgl. awn. *skaði* m. 1) ‚Schaden, Verlust', 2) ‚Tod' = *bane,* aschw. *skaþi* m. ‚Schaden, Übelstand, Verlust (bes. durch den Tod), Niederlage', ahd. *scado* ‚Schade, Verderben, Nachteil', ags. *scaþa* m. ‚injury, misfortune' (1-mal). Fi. *kato* verhält sich zu germ. **skaþon-* wie z. B. fi. *pullo* ‚Flasche' zu germ. **bullon-* (in awn. *bolle* m. etc.), s. die u. Art. 3 oben erwähnten Fälle.

Neben dem Verbalabstraktum *skaþan-* ‚Schade' kommt, wie bekannt, in ganz ähnlicher Gestalt ein germ. Nomen Agentis in ahd. *scado*, altsä. *skatho,* ags. *scaþa* m. ‚Schädiger, Feind' vor. In einer skandinavischen Göttermythe findet man einen hiermit der Form nach identischen, aber weiblichen Personennamen, *Skaði,* des Riesen Thjazi Tochter. Thjazi

war der Sage zufolge von den Asen getötet worden. *Skaðe*, seine Tochter, fuhr in voller Rüstung rachedurstig nach Asgarðr hin, um ihn zu rächen, und erhielt zur Sühne aus der Mitte der Götter Njǫrðr zum Gemahl. Mit der ursprünglichen Riesennatur der Göthin *Skaðe* befindet sich der finnische Gebrauch des Namens *Kati* ‚Geist des Neides' (Kanteletar III, 31) in gutem Einklang. Denn dass *Kati* der finnische Reflex eines ostnordischen, meines Wissens sonst unbezeugten **Skaþe* ist, scheint mir unzweifelhaft. *Skaþe-Kati* vertritt eine Stammgestalt *skaþen-* mit Suffixablaut zu *skaþon-* in fi. *kato* (vgl. fi. *kati* dial. = *kato*). Aus germ. *skaþen-* stammen auch fi. *kade*, Gen. *kateen*, 1) ‚neidisch', Pl. *kateet* ‚Neider, Missgönner, Unheilbringer' (vgl. westgerm. *skaþan-* ‚Schädiger', 2) ‚Neid' und das hiermit der Form nach identische fi. *kade* ‚verlorener Zustand, Verderben' (= *kato*). Die finnischen Belege beweisen für nord. *Skaþe* eine allgemeinere Urbedeutung von ‚böser Geist, Unhold'; man vergleiche awn. *skass* n. und *skessa* f. ‚Hexe, Zauberin', falls *skass*, wie ich annehme (s. Karsten, De nord. spr. prim. nominalb. II, 166) als ieur. *skats-to-* (vgl. got. *skaþis* n. ‚Schade', gr. ἀ-σκηθής ‚schadlos') zu erklären ist.

Ursprünglich identisch mit fi. *Kati* ‚Neidgeist' ist nach meiner Meinung fi. *Kati* ‚Waldgöttin, Hüterin der Bäume', bei welchem man das weibliche Geschlecht des isl. *Skaðe* wieder findet. Hierfür spricht entschieden der *Skaðe* im Altisl. (Snorra Edda I, 58) zugefügte Beiname von *Járnviðja*. *Járnviðr* bedeutet ‚Eisenwald', wie auch in Deutschland Wälder von hohem Alter genannt werden. *Járnviðja* ist die Bewohnerin eines solchen Waldes, die Urwaldriesin. Unter den Hauptklassen der altgermanischen Riesen gab es nämlich auch eine ziemlich reich vertretene Gattung Waldgeister. Diesem Vorstellungskreise entstammen z. B. die *í-viðjur* (=Waldbewohnerinnen) der aisl. Sage (s. u. »*heiti tr̥ollkvenna*« ‚Hexennamen' in Snorra Edda I, 552) sowie Namen wie ahd. *holzmuoja*, mhd. *holzmuoje*, dä. *hyldemor* ‚Waldhexe', nschw. *häxa* aus nhd. *Hexe* = ahd. *hagazussa*, ags. *hægtesse* eig. wohl ‚Waldweib', schwed. *Skogsman*, *Skogsfru*, *Skogs-*

snua u. s. w. Reich an Riesensagen ist in Deutschland ganz besonders Tyrol, wo noch im Mittelalter Erinnerungen an die Riesenkämpfe Dietrichs von Bern und seiner Gesellen fortlebten. In den Tyrolerwäldern hausen verschiedenartige Geister: *Welderich* od. *Walder* ‚Beherrscher der Wälder„ *Wald-* od. *Holzleute*, besonders auch *Waldfrauen* u. s. w. (s. Weinhold, Die Riesen des germ. Mythus S. 67 f., Golther, Handb. der germ. Mythologie S. 188, Mogk, Grundr. d. germ. Phil. I, S. 1035).

Skandinavische Lehnwörter mythischen Inhalts kennt das Finnische auch sonst. Oben wurde auf fi. *etana* = awn. *jotunn*, *fi. etolainen*, *jatuli* = no. *jotul* hingewiesen. Seit Alters ist fi. *tursas* ‚monstrum maritimum fabulosum' als Entlehnung von awn. *þurs*, ahd. *duris*, *durs* u. s. w. bekannt. Awn. *troll*, schw. *troll*, *trull* n. ‚Unhold' ist neulich mit fi. *turilas* ‚Riese' zusammengestellt worden (s. oben u. *etana*). Ich erwähne noch fi. *kratti*, *ratti* »Beschützer in die Erde vergrabener Schätze', entlehnt von awn. *skratc*, *skratte*, aschw. *skratte* m. ‚Geist, Gespenst, Kobold' = ahd. *scrato*, womit die Glossen den behaarten Waldgeist der Vulgata (Jes. 13, 21) wiedergeben, nhd. (alemannisch) *Schrat*. *Schrettele*, ein drückender Nachtgeist, vgl. ahd. *scraz*, *waltscraze* (s. Mogk, Grundr. d. germ. Phil. I, S. 1016),

Die meisten von diesen Geisterbezeichnungen treten zugleich als Glieder in nordischen Ortsnamen auf. Aus den österbottnischen Schären z. B. kenne ich *Jatulin-letto* ‚Riesenklippe', *Skrattnäs*, *Skrattmåssan* ‚Schrat-landzundge, -moor', nicht weniger wie etwa 10 Lokalnamen mit *troll*, *trull* als Vorderglied (*Trollgrund*. *-holm* etc.), u. s. w. In Anbetracht dieser Namenbildungen scheint es mir wahrscheinlich, dass Schärenbezeichnungen wie *Skadgrund (skadigrånn)*, *Skadholmen (skadərhålmin)*, *Skadörn (skūdöun)* in Österbotten das oben vorausgesetzte ostnord. *Skaþe* in ursprünglich mythischem Sinne bewahren. Aber so aufgefasst, gewähren diese Namen der Müllenhoff-Much'schen Erklärung von Skandinavien als ‚Skaðes Insel' (Zs f. d. A. 36:126 ff.) vielleicht eine neue Stütze. Das latinisierte *Skadin-(avia)* bei Plinius u. a. Klassi-

kern (vgl. ags. *Scedenig*) weist gegenüber germ. *Skaþen-* (got. **Skaþin-*) wohl grammatischen Wechsel auf. Sowohl lautlich wie begrifflich unanfechtbar, scheint mir diese Deutung den beiden späteren Etymologien von Bugge (P. B. B. 21:424 u. Arkiv f. n. fil. 21:156 ff.) vorgezogen werden zu müssen.

19) Fi. *kaita* als Adj. ‚schmal, eng, spitz', als Subst ‚schmale Stelle, Enge, Meerenge, Strasse, Keil, Zipfel, Ackerbeet', vergleiche ich mit awn. (Fritzner [2]) *skeið* n. 8 ‚Fahrweg zwischen den Äckern eines Gutes', aschw. *skēþ* f. ‚Span, Scheibe, Löffel', *skēþe* n. ‚Lauf, Zeitraum', nschw. dial. (Rietz S. 583 ff.) *skede* 6) ‚breiter Rain od. Weg zwischen zwei Äckern oder Feldern', 7) ‚Ackerstück'. Diese Wörter gehören zur germ. Wurzel *skaiþ-* in got *skaidan* für **skaiþan* – asä. *skēðan*, ahd. *sceidan* nhd. *scheiden* ‚sondern, trennen' (s. Kluge, Et. Wb. s. v. ‚scheiden'). In nordischen Ortsnamen bedeuten die genannten Bildungen oft ‚Landspitze, Landzunge', zuweilen auch ‚Meerenge, Bucht' (vgl. Norrby, Ydre härads gårdnamn Stockh. 1905 S. 204 ff.). Die Bedeutungsähnlichkeit somit auffallend! Angesichts der Form vertritt fi. *kaita* urnord. **skaiþa-* in awn. *skeið* n.

20) Fi. *karska* ‚stolz': awn. *karskr* ‚rasch, hurtig, lebhaft', aschw. *karsker* 1) ‚tüchtig, rasch lebhaft, heiter', 2) ‚hübsch, stattlich', mndd. *karsch* ‚munter, frisch'. Urnord. **karska-*.

21) Fi. *karta* ‚Wassergrund, sowohl aus Sand wie aus Steinen bestehend': awn. *gaddr* m. ‚Spitze, Stachel', aschw. *gadder* m. ds., nschw. dial. (Rietz S. 180) *gadd* 1) ‚Spitze', 2) ‚Spitze, steinige Landzunge, ausspringende steinige kleine Insel' (*Gadden, Gaddarne* sind Klippennamen an der finländischen Seite des Bottnischen Meerbusens); vgl. auch in spezialisierter Anwendung awn. *gaddr* m. ‚Stelle od. Weg im Schnee, wo dieser fest zusammen getreten ist', nno. *gadd* m. 1) ‚fest (hart) getretener Platz', auch ‚Grund und Boden', 2) ‚unebene Eisfläche auf dem Landboden, Eiswall auf einem Wege'. Nord. *gadd* hat Entsprechungen in got. *gazds* m. ‚Stecken' und ahd. mhd. *gart* ‚Rute, Stab, Stecken'. Fi. *karta* setzt eine urnord. Grundform **gaRda-* voraus, beweist

also — was man bisher nur hat vermuten können (vgl. Noreen, Aisl. Gr.[3] § 218:2) —, dass die urnord. Lautentwicklung *zd* > *dd* über die Stufe *Rd* gegangen ist.

22) Fi. *kulju* ‚Lache, Pfütze, Tümpel, Quellader, tiefes Wasser, Meeresgrund, Abgrund‘: urnord. **gulju* aus **guljō(n)* in nschw. *göl*, dial. *jöl* u. *jöl* ‚Tümpel‘ = nno. *gyl* ‚Rachen‘ (vgl. aschw. *gølja* ‚den Rachen kitzeln, um Erbrechen zu bewirken‘, *gøljas* ‚Geneigtheit zum Erbrechen fühlen‘, Söderwall), sowie in nschw. (Nyland) *göljo* f. ‚Vertiefung in einem Flusse‘. Aussernordisch steckt der Stamm *guljō-* in mhd. *gülle* f. ‚Pfütze‘ und mndd. *golc (gœl)* f. ‚Sumpf, feuchte Niederung‘. Der germ. Wortstamm *guljō(n)* ist mit dem Stamme *gilja-* in no. aisl. *gil* ‚Kluft, Spalte, grosse Öffnung im Walde‘ verwandt (vgl. Noreen, Svenska etymologier S. 35 f.).

23) Fi. *lumoa* = *lumo(i)ta* ‚sich mit Taschenspielerei, Beschwörung beschäftigen, verhexen, bezaubern, bethören‘ ist von einem fi. Subst. *lumo* ‚Tasche‘ abgeleitet. Dies ist ein nordisches Lehnwort: vgl. nno. *lumma* f., dä. *lomme*, nschw. dial. *lomma*, *lumma* f., fris. *lomm* ‚Tasche‘. Fi. *panna lumoon* ‚verstecken, verbergen‘ bedeutet eig. ‚in die Tasche stecken‘. Zum germ. Stamme *lum-* gehören die nord. Weiterbildungen awn. *lymskr*, nschw. *lömsk* ‚hinterlistig, heimtückisch‘, *lymskast* ‚heranschleichen‘; vgl. holl. *luimen* ‚lauern, mürrisch aussehen‘, nno. *lyma* ‚tückisch und lauernd aussehen, die Ohren niederschlagen (von Pferden)‘ sowie das dem Nord. entlehnte fi. *lymy* ‚Versteck‘. — Unverwandt hiermit ist

24) Fi. *lumo* (mit kurzem *u*) ‚Ohrensausen, Harthörigkeit, Taubheit, Betäubung‘ (*korva on lumossa* = das Ohr ist taub), das ich mit dem Vorderglied in nschw. *låmhörd* (1749, Lind) ‚harthörig‘ verbinde. Dieses *låm-*, d. h. aschw. *lom-*, ist (nach Noreen, Sv. etymol. S. 50 f.) eine Ablautform zu nschw. *lom-* in *lomhörd* (1538 *lommhörder*), wenn dies mit aschw. **lomber* — ahd. *luomi* mhd. *lüeme* ‚matt, schlaff‘ zusammengesetzt ist (vgl. die Nebenform *lamhörd* bei Lind). Fi. *lumpi*, Gen. *lummen* = *lumo* ist (wegen des *p*-Lautes) vielleicht von einem aschw. Nom. **lumber* beeinflusst worden.

25) Fi. *pantio* ‚runder Zaun zum Vogelfang' spiegelt die Grundform zu got. *bandi* (St. *bandjō-*) ‚Fessel' oder zu awn. *benda* (St. *bandjōn*) ‚Band' wieder. Daneben fi. *pantia* in gleicher Bed., wozu man nschw. d. (gottl.) *bönd* n. (St. *bandja-*) ‚Fassband' (Rietz, S. 33) vergleiche.

26) Fi. *rinne*, Gen. *rinteen*, ‚steiler Abhang, kleiner Hügel' : nno. *rind* f. = *rinde* ‚Berg-, Landrücken' (= ano. **rinde* m., s. O. Rygh: Norske Gaardnavne, Indl. S. 70), krimgot. *rintsch* 'mons' (über das letzte Wort s. Kock, P. B. B. 21:435).

27) Fi. *taina* 1) ‚Sprössling, Plante' (schw. *telning*), 2) ‚Spindel' (= schw. *ten*) ist entlehnt von urnord. *taina-* in awn. *teinn* n. ‚Wurzelschössling', nno. *tein* ‚kleiner Stang'. Schwed. *telning* = aschw. *tēlnunger* ist aus **tēnlunger* umgestellt worden (Noreen, Aschw. Gr, 337:4); vgl. awn. *teinunger* = *teinn*.

28) Fi. *teukka* ‚Nebel, Dunst, Dampf' vertritt eine urnord. Stammform *þeukk(w)a-* (<**þekkwa-*), die Vorstufe zu *þiukk(w)a-*, woraus awn. *þiokkr*, aschw. *þiukker*, *þiokker* ‚dick'. Zur Bedeutungsentwicklung beachte man awn. *þykkr* (<**þikkwia-*) 'dick' und 2) ‚dicht' (z. B. in *þykkt veðr* ‚dickes Wetter'), nno. *tjukkn* u. *tykkn* f. ‚Mist, dicker Nebel', *snjotjukkn* ‚Schneemist', nschw. *tjocka* ‚dicker Nebel', dial. *tjockna* (till) ‚sich bewölken', nschw. *töcken* aus aschw. **þykkn* = nno. *tykkn* (s. oben), nschw. dial. (Finl.) *tykknot* ‚nebelig'.

T. E. Karsten.

Besprechungen.

Torsten Söderhjelm, *Die Sprache in dem altfranzösischen Martinsleben des Pèan Gatineau aus Tours.* Eine Untersuchung über Lautverhältnisse und Flexion, Vers und Wortschatz. Helsingfors 1906 (Diss.), 183 S. 8:o.

Diese Doktordissertation, welche als Separatabdruck aus dem binnen kurzem erscheinenden IV. Bande der Mémoires de la Société Néophilologique à Helsingfors vorliegt, bietet vieles von

grossem Interesse dar. Allerdings waren die Sprachverhältnisse des Gedichtes schon von W. Söderhjelm in seiner Schrift »Das Martinleben des Péan Gatineau. Bemerkungen über Quellen und Sprache» (Helsingfors 1891, aus »Commentationes variae in memoriam actorum CCL annorum edidit Universitas Helsingforsiensis»), sowie in der Einleitung seiner ersten Ausgabe des Gedichtes (Bibl. des litt. Ver. in Stuttgart, Bd. 210, 1897), in ihren Hauptzügen behandelt worden, und auch Mussafia in seiner Kritik der letzgenannten Ausgabe (Zur Kritik und Interpretation romanischer Texte. Vierter Beitrag. Wien 1898) hat in mehreren Punkten die Sprache des Gedichtes einer genauen Untersuchung unterworfen. In der vorliegenden Arbeit T. Söderhjelms ist aber das Gedicht zum ersten Male, mit Zugrundelegung der zweiten von W. Söderhjelm besorgten Ausgabe des Textes (Helsingfors 1899), in Bezug auf Überlieferung, Reim und Sprache (mit Ausnahme der Syntax) eingehend und vollständig behandelt worden. Unter den Ergebnissen, zu welchen die Untersuchung des Verfassers geführt hat, möchte ich folgende als die wichtigsten hervorheben:

1) Die Hs. (Bibl. nat. f. fr. 1043) ist von mindestens zwei Kopisten geschrieben worden und hat wahrscheinlich noch eine Vorlage zwischen sich und dem Originale gehabt.

2) Für das Original sind durchgehends leoninische Reime (Typen: *ont feit : son feit, terre : guerre*) anzunehmen, wobei der Dichter sichtlich bestrebt gewesen ist, den Gleichlaut noch über den Vokal der Pänultima hin auszustrecken (Beispiele: *conta : conte a, rendue : entendue, chevauchee : chevau chee,* und mit partiellem Gleichklang: *s'atorna : ajorna, delivre : que vivre, agenoi:le : face moille,* u. s. w.).

3) Die Reime bezeugen in Bezug auf die Phonologie des Dichters: das a der Endung -alem bleibt erhalten (*itau : cristau*); aqua > *eve* (: *desve*); bet. lat. a nach ci oder ti (= frz. *c*) > *e* (*tencerent : acorderent*) neben *ie*; vort. *a* vor *m* wird nasaliert (*en mer : enmer* < amare); bet. lat. ĕ + i > *e* (*demee : alee*) neben *ie*; bet. *en* ⌣ bet. *an*; vort. *en*: vort. *an*: vort. *on* (*enfanta : espoenta, espoenté : conté, conter : chanter*); *-ein : -ain* (*fein* < fœnum: *fain* < famem); femina > *femme* (: *Vienne*); vort. *o* vor Nasal > *e* (*henor : menor, quement : hautement*); intervok. p, b fällt nach lab. Vokal vor a aus (*loe* < lupa: *quoe, esproez : loez*); vindicare > *venchier* (*vencha : trencha*) neben *vengier;* lat. c nach lab. Vokal vor a > *i* (*anoiez : encroiez* < *incrocatus [?]).

4) Die Reime bezeugen in Bezug auf die Morphologie des Dichters: das Perf. der III. schw. Konjugation hat *ie* (*rompié : son pié*) neben *i* (*respondit : son dit*); *fistrent* (: *distrent*) neben *firent* (: *morirent*); das Fut. von *doner* = *derai* (*dereit : preereit*): -abat

> *-ot* (*rivot* < r i v u m + -o t t u m : *arrivout*) neben *-eit* (- *oit*): *ofrir, ovrir, emplir* (?) haben im Impf. Ind. die Endungen der *-er*-Verba: die 3. Pers. Pl. Impf. Konj. endigt auf *-ónt, -únt* (*fussunt : venu sunt*), wobei der Pänultimavokal der Verba der I. und III. schw. Konj. *e* ist (*menessunt : ileques sunt, portessunt : atendessunt*, aber *garantissont : il sont, venissunt : esbaï sunt,* u. s. w.).

Die Arbeit macht im Grossen und Ganzen einen sehr vorteilhaften Eindruck. Die angewandte Untersuchungsmethode ist korrekt, und der Verf. scheint das früher veröffentlichte westfranzösische Sprachmaterial gut zu kennen. Nur eine einzige wichtigere Bemerkung prinzipieller Natur möchte ich machen. Der Verf. hätte in der Laut- und Formenlehre (Kapp. III und IV) in jedem einzelnen Falle zwischen den durch den Reim gesicherten Formen, welche die Sprache des Dichters direkt bezeugen, und den übrigen Sprachformen in einer für den Leser bequemeren Weise scheiden können; jetzt laufen die verschiedenen Belege so ziemlich durch einander, wobei nicht immer genau angegeben wird, ob eine Form im Reime steht oder nicht.

Was Einzelheiten betrifft, lasse ich hier unten eine Reihe Berichtigungen und abweichender Deutungsvorschläge folgen.

Kap. I. Die Handschrift. — Original und Kopie. S. 14. Es fragt sich, ob die durch die Untersuchung der Graphien *ot—out, pot—pout, sot—sout* in betreff der Verteilung der Kopisten B I und B II gewonnenen Resultate sich nicht durch eine ähnliche Untersuchung der Imperfektendung *-ot* (*-out*) hätten bestätigen lassen. Ich habe nicht das ganze Denkmal in jener Hinsicht untersucht, aber die von mir gemachten Stichproben scheinen für meine Annahme zu sprechen (vgl. aber die Behauptung des Verfassers S. 128). Jedenfalls hätte der Verf. jene Untersuchung der Vollständigkeit halber unternehmen können, da in sämtlichen diesen Fällen wohl eine rein lautliche Entwickelung *-ou-* > *-o-* vorliegt, was allerdings der Verf. nicht zu glauben scheint (s. S. 124, Fussn. 2, wo die Formen *sot, pot,* u. s. w. als unter dem Einflusse der 1. Pers. Sg. desselben Tempus entstanden erklärt werden).

Kap. II. Der Vers. S. 24. Was der Verf. über den Reim *voeir : poeir* sagt, bleibt mir unklar. Wie kann *voeir* eine »gemeinfranzösische» Form sein? Da *voeir* (< *veeir*) : *poeir* kaum möglich ist, möchte ich eine andere Korrektur vorschlagen: den Vers 950 behalte ich unverändert bei und führe statt *poeir* das Wort *dispos* mit der Bedeutung »Entscheidung, Macht» ein (eine Bedeutung, die allerdings nicht bei Godefroy vorkommt). — S. 26. Der Gleichlaut erstreckt sich nicht auf die drei letzten Silben in *le savoit: les avoit,* da das *s* in *les* ja als tönende Spirans ausgesprochen wurde (vgl. *prison : sis hom* 105—6). Ebenso können wohl *ss* und

e in *ossemente : chaucemente* in der ersten Hälfte des XIII. Jhts noch nicht denselben Laut (*s*) repräsentieren. — S. 35. Der Verf. hätte unter 6) sagen sollen, dass der Herausgeber schon viele Hiate entfernt hat und nur jene elf zurückgelassen. Auch V. 736, den der Verf. unter den Beispielen mit Elision nach schwerer Konsonantenkombination anführt, gehört zu den emendierten Versen.

Kap. III. Phonetisches. S. 42. Die Formen *esteit* und *veit* sind wohl nur Schreibungen für urspr. *estait, vait; pointeit* geht auf *punctittum zurück, gehört somit zu den S. 80 angeführten Fällen; *profeteirent* entspricht einem Infinitiv *profetier* (s. S. 54 ff.). Als Beispiel der Graphie *ei* ⟨ lat. a kann noch *remeist* 9701 hinzugefügt werden (steht also unrichtig S. 80). — S. 43 f. *Ceissiez* stammt wohl aus einem vlt. *cessiare; vgl. sp. *cejar*. — Der Reim *herbergeres : terres* 2027—8, den der Verf. übersehen hat, spricht für die analogische Ausdehnung des Suffixes *-iere* auch beim Dichter. — S. 44. Trotz Suchier (Afrz. Gr. I, § 29, c, 2) kann ich *irié* nur als eine durch Analogie entstandene Form betrachten (Einfluss von *corocié*?). — S. 48. *Chateau* natürlich ⟨ capitale, beweist also V. 5507 nichts für das Erhalten des lat. a, wohl aber beweist es der Reim *chetau : metau* 2509—10, 7347—8. Aus dem S. 72 gesagten ersieht man, dass der Verf., trotz G. Paris (Rom. XXI, 137) und E. Herzog (Zs. f. frz. Spr. XXIII², 75), als Etymon des Wortes castellum annimmt, was auch zu einem falschen Schlusse in betreff des Schwundes des ersten Elements im Triphthonge *eau* geführt hat. — *El* 1710 (vgl. auch S. 49, Fussn. 3) ist sicher *ale. Was könnte das Wort sonst bedeuten? — S. 50. Wie sollte der Reim *corage : Cartage* für die Aussprache *-age* (gegen *-aige*) sprechen? Die Graphie *Cartaige* ist ja pik.-ofrz. gewöhnlich. — S. 52. *Cormesmain* (*: mes main*) und *Loenz* stammen natürlich nicht direkt aus Cormanacum und Launacum. — S. 53. Die Reime *poisee : adrecee* und *mee : drecee* gehören nicht hierher, da das erste Wort eigentlich *poisiee* (⟨ *putеata) lautet und *mee* ⟨ medicum. — S. 54. Die Reime *affié : deprié* 2079—80 und *relier : fier* 2135—6 bezeugen doch einen Zusammenfall von *-i-er* und *-iier*. — S. 56. Der Reim *assie : mesnie* 849—50 bezeugt die Form *mesniee*, da *assie* = *assiee* (*assedat). — S. 57. *Nozillé* kann natürlich nicht von einem Noviliacum stammen. M. Hölscher (Die mit dem Suffix -acum, -iacum gebildeten frz. Ortsnamen, Diss. Strassb. 1890, S. 77) giebt aus dem Dep. Indre-et-Loire *Nouzilly* ⟨ Noziliacum an. Bei demselben finde ich (S. 39) *Azay* ⟨ Aziacum. Es soll natürlich auch *Chemillé, Escuillé, Pruillé* heissen. — Der Reim *meneis : Deneis* beweist nichts für die Aussprache des Vortonvokals, da *Deneis* kein »nomen proprium» ist, sondern »Däne»

bedeutet. — S. 60. *Eüst* nicht < *aüst*, sondern < *oüst*, gehört somit zum Falle 11) S. 94. — Von den Wortformen mit erhaltenem *a* sind alle diejenigen, welche *a* in der ersten Silbe haben (mit Ausnahme von *chaït* und *chaennes*, wo *a* nach Palatal steht; vgl. *voeir : choeir*, d. h. *veeir : cheeir* 607—8), ganz regelmässig. In den übrigen (*agraoient*, *agraablement*, *abaesse*, *praharies*, sowie *chaït*, *chaennes*) liegt späterer Übergang von *e* zu *a* vor (vgl. *raïne* < r e g i n a 4891, 5012). Dass *abaesse* und *abaisse* die Aussprache *abesse* eines Kopisten andeuten sollen, ist mir nicht glaublich; *abaïsse* und *abaasse* sind gewiss analogische Umbildungen von *abeesse*. — S. 62. *Paradis : jadis* 6871—2. — Für die Aussprache des finalen *e* < lat. a ist der Reim *passé sunt : France sunt* 7607—8 zu notieren. — S. 63. *Cee* < c a e c a gehört zum Falle 4) S. 66. — S. 64. Entscheidender für die Aussprache *ie* als die Schreibung vor Nasal ist das Nebeneinanderfolgen von Reimen auf *-iee* und *-ee* (*lee : debaillee*, *trovee : tornee* 6023—6). — S. 65. Sollten nicht auch *set* < *s e q u i t (*enset : set* < s a p i t 10205—6) und *eve* < e q u a (*egue : legue* 8719—20) zu den Wörtern gerechnet werden, wo ẽ vor u nicht diphthongiert (vgl. afrz. *sieut*, *siut : ieue*, *iue*, *ive*)? Der Verf. betrachtet (s. S. 69) das *e* in *set* als aus ẽ + i hervorgegangen. — *Deu*, *Dé* nimmt als halbgelehrtes Wort eine Sonderstellung ein. — S. 66. Ich möchte *cos* und *meol* so erklären, dass das vokalisierte *l* durch *o* wiedergegeben worden ist. Das *l* in *meol* wäre ganz wie dasjenige in *aul* = *al* < * a l e (2173) zu verstehen. Vgl. auch S. 70. — S. 68. In *despite* (d e s p e c t a) ist der Tonvokal ursprünglich gedeckt; vgl. auch S. 69: *deliet : liet*. Dagegen muss das ẽ in den S. 71 angeführten lateinischen Wörtern, ausser t e r t i u m und n e p t i a, als frei betrachtet werden; c e r i u m findet sich übrigens S. 68 mit freiem e. — Da auch das franzische *mostier* hat, liegt vermutlich Anpassung an die Substantiva auf -a r i u m vor. — S. 70. Statt v o l i o besser * v o l e o (vgl. auch S. 92). — Der Vergleich mit der Aussprache der Endung *-ueil* (= *-eul*) im Mfrz. ist hier nicht am Platze: *vueil* ist natürlich zu *veil* vereinfacht worden, wie der Verf. selbst anzunehmen geneigt ist. — S. 71. *Meies*, nicht *mejes*; *pege* ist wohl *perge* (*perche*) < p e r t i c a (vgl. Herzog, a. a. O. S. 80); s. auch S. 105. — S. 72. *Ostel* < h o s p i t a l e m. — S. 75. *Volentiers* ist die gewöhnliche afrz. Form (* v o l e n t a r i u s nach v o l e n t e m?); s. auch S. 96. — Es scheint mir recht möglich, auch für vort. *en* vor Vokal die Entwickelung zu *ẽ(n)* anzunehmen (vort. *fenne* > *fẽne*). Gerade *venot* (= *vannot*) : *glennot* spricht dafür, da ja *glener* eine ältere Form als *glaner* ist (s. Dict. gén. s. v. *glaner*). Vgl. auch S. 63. — S. 76. Der Reim *pos* (p i l o s) : *repos* 4387—8 hätte erwähnt werden können. — S. 80. Dass ein Kopist *service*

statt *servise* schrieb, beweist nicht, dass er »den genauen unterschied zwischen tönendem und nichttönendem *s*-laut nicht kannte», da ja *c* vielleicht noch Doppellaut (*ts*) war (vgl. oben S. 20), sondern nur, dass die Form *service* ihm geläufig war, weswegen er sie trotz des Reimes gebrauchte. — *Cesse* hat sicher off. *e;* vgl. Marx, Hülfsbüchlein [3]: c e s s o, und Lindsay-Nohl, Die lat. Sprache, § 129: cĕssi. — Statt *meite* lese ich mit Herzog (a. a. O. S. 77) *nete* (*harre et nete*). — Zu den Fällen mit *ei* < geschl. ged. *e* gehört vielleicht auch *verdereiz* 3841 (* v i r i d a r i c i o s?); vgl. S. 107, wo v i r g u l t i s wohl nicht die Etymologie angeben soll. — S. 83. Da *roïne : fine* noch im XIV. Jht (Mir. de Nostre-Dame, éd. G. Paris et U. Robert, t. III, p. 180, v. 1226—7), muss wohl *raine* für unseren Kopisten noch dreisilbig gewesen sein. Wegen des *a* in *raïne* s. oben S. 21. — S. 85. S e d e r e mit seinem ĕ gehört nicht hierher. — S. 87. Ich kann unmöglich finden, dass die Missbildung *seioiet* eine Stütze für die Ansicht biete, dass *voeir* u. s. w. dem Kopisten einsilbig war. Das Hiatus-*e* ist m. E. zu *o* geworden; *voier, soier* sind umgekehrte Schreibungen für *voeir, soeir*. — *Proere, preia* gehören nicht hierher, da * p r e c o ĕ hat. — S. 88. *Demorer* hat geschl. *o*. Derselbe Irrtum findet sich S. 93, aber S. 98 steht *demora* richtig als Beispiel eines geschl. *o*. — S. 89. *Vole* ist gemeinfranzösisch. — S. 90. Der Reim *dame : fame* 9993—4 hätte erwähnt werden sollen. Übrigens sind d o m n u s, d o m n a (mit ged. o) als vlt. Stammformen anzugeben. — S. 91. *Quous* 8503 = *cost* + *s* (richtig S. 174). — Aus den Versen 4239—42 (*hermite : petite, fuite : anuite*) geht deutlich hervor, dass der Dichter zwischen *ui* und *i* im Reime schied. *Cuidier* hatte daher vielleicht als Doppelform *quidier* (*qu* = *k;* vgl. *qui* = *cui*). — Fussn. 2. Nach dem Erscheinen des Artikels Meyer-Lübkes über »Ital. *uscio,* frz. *huis*» (Zs. f. rom. Phil. XXV, 355 ff.) muss die Etymologie * ū s t i u m als sicher betrachtet werden. In der 2. Aufl. des ersten Bandes seiner Grammaire historique giebt auch Nyrop (§ 204) die richtige Etymologie an. — S. 92. *Borguil : orguil* beweist nicht die Aussprache *ui*, da der Name = *Borgueil* (B u r g o l i u m, Dep. Indre-et-Loire) ist. — S. 94. *Atorner* und *porpensa* haben geschl. *o*. — S. 95 f. Dass freies geschl. *o* nicht zu *eu* fortgeschritten war, zeigen jedenfalls Reime wie *acorent* (a c c u r r u n t) : *ennorent* 437—8. — S. 97. In *Issodun* liegt das kelt. d u n u m vor. — *Bois* hat off. *o*. — Die Beispiele von *pui* gehen auf p o d i u m zurück, und die drei ersten von *pois* auf p e n s u m. — S. 98. Das gelehrte *umbles* ist auch franzisch. — Der Diphthong *ou* in *outeau* geht auf u l zurück (c u l t e l l u m). — Das Stammwort von *acommenerait* u. s. w. hatte ū (c o m m u n i s). — S. 99. *Yglise* und *ayn* sind irrtümlicherweise unter vlt. i ge-

raten. - Der Diphthong in *chous*, *cheus* geht auf a u l zurück (c a u l e s). — S. 100. *O* < a u wird auslautend *ou* vor vokalischem Anlaut. — Ich kann mich nicht von der Existens eines afrz. *e* (< ' a p a oder ähnl., vgl. Mussafia, a. a. O. S. 24, Fussn. 2) überzeugen. Die Hs. hat ja *eiv*, d. h. *es* (< a p e s). Vielleicht ist der Vers in anderer Weise korrumpiert; man könnte etwa *Ses es et issi haut volees* lesen. — S. 102. In *laisarde* liegt Suffixwechsel vor; *rende* ist ein postverbales Substantiv. — S. 103. Das Fragezeichen nach *esvez* ist unnötig; vgl. die richtige Deutung S. 108. — Unter *s* hätte auf die für die Aussprache des finalen *z* vor vokal. Anlaut wichtigen Reime *feiz a : heisa* 783—4 (s. S. 23) und *apaiza : feiz a* 5435—6 hingewiesen werden können. Ob übrigens *-s : -z*, hat der Verf. nicht untersucht. Ich finde als Beweise dieses Reimes: *demez : semez* 5721—2 und *enssez* (* i n s e q u i s): *apensez* 9065—6. Aber sind jene zwei Reime genügend um den Zusammenfall von *-z* und *-s* für den Dichter zu konstatieren? Ich würde sehr geneigt sein, das Wort *semez* als * s e m e d i u s (s e m i s + m e d i u s) zu deuten, und *apensez* in *apensis* (: *sius*, *sis*) zu ändern. — S. 104. *XIII jorz : sejorz* ist ein ganz normaler Reim, der nichts mit einem Verstummen von *ts* zu tun hat. — *Cerche* (c i r c a v i t) ist irrtümlich angeführt worden. — S. 105. Da *diemainche* (vgl. auch *venche : diemenche* 5611—2) männlich ist, scheint die Annahme einer Etymologie d i e s d o m i n i c a nicht wahrscheinlich zu sein. Die Endung *-enche* ist wohl halbgelehrten Ursprungs. — S. 106 *Laschier* < * l a x i c a r e oder * l a s k - a r e. — S. 108. *Seau* (s i g i l l u m) hat sich an die Wörter auf *-el* < *-e l l u m* angeschlossen (vgl. Suchier, Afrz. Gr. I, § 15, b). — *Couchier* (: *socheir* < s u s p i c a r e 1000) geht auf vlt. c u l c a r e zurück (vgl. Suchier, a. a. O. § 53, a). — Wenn Tendering *as* (= *a* + *les*) als Beispiel von geschwundenem *u* anführt, sei daran erinnert, dass die Form *as* uralt ist und dass *aus* eine spätere Analogiebildung ist. — In *Damedé* ist kein *l* geschwunden (vgl. H. Berger, Die Lehnwörter in der frz. Spr., S. 95 f.). — S. 109. * S o l u s, nicht s ō l u t o s. — *Copa* 2125 und *copee* 2318 stammen von c o l a p h u m. — *Aios* hat off. *o* (a v i o l u m); vgl. S. 89. — Wie der Reim *escote : gote* etwas für eine (diphthongische?) Aussprache mit *ou* beweisen soll, verstehe ich nicht. — S. 110. *Jenvre* u. s. w. stammt von einer Komparativbildung, etwa * j u v e n i o r (> * j o v e n i o r > **juevnre* > *juenvre* > *jenvre*; vgl. Nyrop, Gr. II, § 453, 6⁰). S. 141 wird eine solche Bildung vorausgesetzt. — *Orrout* (Hs. *orout*) ist m. E. sicher (trotz Mussafia, a. a. O. S. 73) Impf. von *orer* (o r a r e). H o n o r a r e giebt in unserem Texte immer *enorer* u. ä. — S. 111. In *anz* liegt doppeltes *n* vor. in *vaillanz t* + *s*; *sanz* (vgl. it. *senza*) ist die bekannte

Ausnahme. — S. 112. Der Auslaut in *vieng* u. ä. ist nicht ein gutturales, sondern ein präpalatales (mouilliertes) *n* (*ñ*); in *lonc* ist *c* der Verschlusslaut *k*. — S. 113. In *palesin* hat man nicht einfachen Übergang von *r* zu *l*, sondern unregelmässige Verstümmelung des Wortes (**paralysinum* > **palasinum*?). — *Derramee* < *desramee*.

Kap. IV. Morphologisches. S. 115. Der Verf. hätte andeuten können, dass aus Reimen wie *fussunt : venu sunt* 7921—2 deutlich hervorgeht, dass die Graphie *fussent* einem Kopisten angehört. Dieselbe Bemerkung gilt für die Verba SS. 116 und 132. — S. 116. Der Reim *rivot* (**rivottum*): *arrivout* 1535—6 spricht für die Aussprache *ot* in der Imperfektendung, sowie in den Perfekten des Typus *ot* (*habuit*). — Ebenso wie der Herausgeber des Textes, schreibt auch der Verf. immer *aurai* u. s. w. Da indessen noch im XVI. Jht die Aussprache mit *r* ausdrücklich angeführt wird, und auch die pik. Form *averai* eine solche Aussprache vorauszusetzen scheint, wäre wohl eine Korrektur von Nöten. Dasselbe gilt für *saurai* (S. 126). — S. 117. *Vieng* ist eine ganz normale Form (*ng* = *ñ*); vgl. oben. — **Sequis* sollte *ses*, nicht *sez*, geben. Wegen *ensses : apensez* 6965—6 s. oben S. 23. — S. 118. *Aquoise* hat keine Stammabstufung (*aquoisir* < **adqu(i)etiare*). — S. 119. Ich erkläre *giesent* ähnlich als diejenigen Fälle, wo *ii* > *e* (*gi* = *g*). — Die Konjunktivform *chantes* wirkt höchst überraschend. Ich kann nicht umhin, den Vers als korrumpiert zu betrachten, um so mehr als *to* (= *t'o*, vgl. S. 146, Fussn. 1) nicht gutes Altfranzösisch ist. Ich schlage deswegen vor *Que tu chanz, et le te commande* zu lesen. — *Senefie* ist Ind. — *Doinst* ist nach dem Präs. Ind. *doins* gebildet worden, das seinerseits eine Kontamination von *don* oder *doin* (**donio*) und *dois* (**dao* + *-is*) ist. — S. 120. *Doivent* (Ind.): *reçoivent* 9505—6. — S. 121. Der Reim *lia* : *pria* beweist nicht die Aussprache *pria*, da *lia* = *leia*, *loia* sein könnte. — S. 123. Statt *requirent : rompirent* 4980—90 ist *requierent : rompierent* anzunehmen, da das folgende Reimpaar *-irent* hat. Übrigens steht sonst im Texte *(re)quistrent*; vgl. S. 124 (V. 4588 beweist ja nichts). — S. 125. *Veost* ist wohl Präsens (= *veot* < *velt* < *vuelt* < **volet*); das zweisilbige *voot* ist Impf. von *voer* (*votare*). — S. 129, Fussn. Der Reim *offroent : covoitoent* 7811—2 ist ja auf *-oent*; vgl. S. 22. — *Rivoient* 7774 (Druckfehler : *roroient*) gehört nicht hierher, da es Kond. von *raler* ist. — S. 130. Statt *povoit, poveit* soll es natürlich *pouoit, poueit* heissen. — S. 134. *Mervoist* 7404 ist Präs. Konj. von *merveillier* (*mervoilt*). — Der Verf. hat nicht die Form *marreïst* (*: deïst* 3111) erwähnt, die doch eine interessante Analogiebildung ist (vgl. *guaresis* Rol. 2386, 3101). — S. 136. Ich ver-

stehe nicht, wie *cheier* an die Etymologie des Wortes (c a d e r e) erinnern kann. — S. 137. *Saus* 9930 ⟨ s a l v o s. — S. 139. Die Fälle des Nom. Plur. Typus I mit angefügtem *-s*, welche vom Dichter stammen sollen, scheinen mir sehr unsicher. Der Herausgeber hat schon V. 4097 verbessert, und *moines* 1070 kann als eine von *fors que* beruhende Obliqua-Form aufgefasst werden (dann steht 1060 *uns* statt *un*). Es bleibt übrig V. 3095, wo man etwa *En maintes leus moinne vivoient* lesen könnte. — *Freres* 845 ist Sing. (Original: »consul Evodius, et comites duo . . .: f r a t e r regis et patruus»). — S. 140. *Douce* ist ja die uralte afrz. Form (⟨ * d u l c i a). — S. 142. Für den Dichter scheint der unbetonte Accusativ *lo* durch den Reim *covint : lo vint* 427 –8 (s. S. 24) gesichert zu sein. — S. 143. Die vom Verf. für i l l o s ⟩ *os* angenommenen Übergangsformen scheinen mir unnötig kompliciert zu sein. Warum nicht einfacher *els* ⟩ *eus* ⟩ *eos* ⟩ *os*? Vgl. das oben S. 21 über *meol* gesagte. — S. 148. Da die Femininformen *cel, icel* jedesmal vor Vokal stehen, liegen wahrscheinlich Kopistenfehler vor. — S. 150. *Nus* 3572 kann Acc. Pl. sein. — Der Reim *reient : neient* 3011—2 ist für die Konstatierung der Aussprache des Pronomens wichtig. — S. 151. Die Behauptung des Verfassers, dass in Bezug auf den männlichen Artikel im Sing. der Nom. und der Acc. scharf auseinander gehalten werden, ist allzu kategorisch, da öfters *l* statt *li* vorkommt z. B. 139, 1215, 1720, 3292, 8669, 9384, 9464).

Kap. V. Lexikalisches. Wenn es gilt ungewöhnlichere Wörter aus einem Texte anzuführen, spielt natürlich die subjektive Auffassung des Ungewöhnlicheren eine gewisse Rolle. So scheint mir auch der Verf. in diesem Kapitel teils zu viel, teils zu wenig gegeben zu haben. Zur letzteren Kategorie rechne ich z. B. *enfetes*, »Kind« (10279 u. ö.). Was die einzelnen angeführten Wörter betrifft, hätte ich folgendes zu bemerken.

adeci. Die Hypothese des Verfassers ist schon deshalb unglaublich, weil *adessi* eine pik. Form wäre (französisch *adessier*).

afondrer. Godefroy giebt unter *afonder* mehrere Beispiele der bei Péan Gatineau vorkommenden Form.

ambleüre. Es heisst *aler l'ambleüre*.

amoïr. Die beiden ersten *amoïz* reimen mit *foïz* (f u g i t u s), der Dichter sprach also *amuiz* und *fuiz*. Was *amoï* 1572 (: *oï*) betrifft, kann es nichts mit m ū t u s gemein haben: vielleicht ist die Stelle verdorben.

bouce. Es ist = *boce* (mod. *bosse*), »Beule, Schwulst«.

chape bedeutet vielmehr »Mantel«, daher »Oberkleid«, und metaphorisch »Haut, Fell«.

charron. Bei Godefroy: *charon*, sorte de char.

chanteau. Die Deutung des Verfassers ist sehr gesucht. Ich würde vorziehen *cha(s)teau* zu lesen und einen bildlichen Ausdruck anzunehmen: »das Schloss seines festen Gedankens konnte nicht zerbrochen werden.»

chevelige. Ich würde, trotz des lat. Originals, lieber mit Herzog in dem Worte eine Art von Steuer (vgl. Godefroy s. v. *chevelice*) sehen.

couchier. Es soll *conchier* (concacare), »beschmutzen» heissen. Vgl. schon Tobler, Zs. f. rom. Phil. XXI, 410.

degenz. Sollte etwa *qu'indegenz* gelesen werden?

degentir. Da *degent* eine Konjunktivform ist, heisst der Infinitiv entweder *degenter* oder (Mussafia, a. a. O. S. 4, Fussn. 3) *degener.*

demeinne. *La chose demeinne* ist vielmehr »das Einem zugehörige».

detoire. Die Hypothese des Verfassers ist unmöglich. Vielleicht ist *detoire* eine Entstellung von *tempoire* (unter dem Einfluss von *date?*).

ee. S. oben S. 23.

enparer. *Enpere* (*empere*) ist einfach die zu erwartende dialektale Form von *empire* (< *in-peiorat).

enssez. S. oben S. 23.

entresversser. So weit ich die Stelle verstehe, ist das Verb transitiv gebraucht und bedeutet etwa »in die Quere stellen», also = *tresverser.*

escorce. *Escorce beivre* bedeutet »ein aus Rinde gemachtes Getränk trinken.»

fol. Die Deutung kommt mir sehr unwahrscheinlich vor: ich verstehe die Stelle nicht.

meite. S. oben S. 22. Mitis hat ja ī.

membre. Die Stelle ist mir unverständlich.

Schliesslich seien folgende störenden Druck- und Schreibfehler angeführt: S. 4, Fussn. 1: l. IV (statt II); Fussn. 2: l. 1897; S. 18, Z. 6: l. 10296; S. 43, Z. 11: l. *sequit; S. 45 u. ö.: l. *-ẽne, -ẽñe, -õñe* (statt *-ene, -eñe, -oñe*); S. 47, Z. 3 u. ö.: l. Constans; S. 73, Z. 5 v. u.: l. *marcare; S. 94, Z. 9: l. 5681; S. 104, Z. 2: l. *Mommola;* S. 112, Z. 17: l. *semus; S. 137, Z. 9: l. *äunez;* S. 160, Z. 6: l. *soi achanter* oder einfacher *achanter* (so auch bei anderen reflexiven Verben); S. 162, Z. 4 v. u.: bis» ist zu streichen oder zu ändern.

A. Wallensköld.

Henry Bradley, *The Making of English.* VIII + 245 S., London 1904, Macmillan and Co. Preis 4 s. 6 d.

Otto Jespersen, *Growth and Structure of the English Language.* IV + 260 S., Leipzig 1905, B. G. Teubner. Preis M. 3.

Henry Bradley, einer der hochverdienten Herausgeber des Oxforder »New English Dictionary», hat sich in dem hier zur Beurteilung vorliegenden Buche die Aufgabe gestellt, Lesern, die keine speziellen philologischen Kenntnisse besitzen, einige Belehrung über den Charakter der englischen Sprache mit deren »Vorzügen und Fehlern» (s. Vorrede) zu geben. Auf die eigentliche Geschichte der Sprache geht er nur insofern ein, als dieses für das Erreichen seines nächsten Zieles unerlässlich ist. Nur ausnahmsweise werden Fragen aus der Lautlehre berührt. Das Buch zerfällt in sechs Kapitel von sehr verschiedener Länge. In dem ersten, einleitenden Kapitel vergleicht der Verfasser in aller Kürze sowohl das Altenglische wie das Neuenglische mit dem Neuhochdeutschen, wobei einerseits der germanische Grundcharakter des Englischen und andererseits die tiefeingreifenden Veränderungen, die der englische Sprachbau und Wortschatz in mittel- und neuenglischer Zeit durchgemacht haben, dem Leser dargelegt werden. In den folgenden Kapiteln werden sodann einige Punkte aus der Geschichte der englischen Formenentwickelung (»The making of English grammar»), die Veränderung des Wortschatzes durch die Aufnahme fremden Sprachmaterials (»What English owes to foreign tongues»), die Wortbildung im Englischen (»Word-making in English») und die Verschiebungen der Wortbedeutung (»Changes of meaning») behandelt und durch zahlreiche, trefflich gewählte Beispiele beleuchtet. Das letzte, verhältnismässig kurze Kapitel hat die Überschrift »Some makers of English»; der Verfasser sucht darin den Einfluss einzelner Schriftsteller und Werke auf die Entwickelung der englischen Sprache zu ermitteln. Er weist auf die hervorragende und augenfällige Bedeutung der autorisierten Bibelübersetzung sowie Shakespeares hin; dagegen sei es viel schwieriger, die ohne Zweifel sehr grosse Einwirkung Chaucers auf die folgende Sprachentwickelung durch unzweideutige Tatsachen festzustellen. Als für das letzte (19:te) Jahrhundert charakteristisch bezeichnet Bradley den ausserordentlichen Einfluss mancher recht ephemeren Litteraturerzeugnisse sowie der Tagespresse auf die Sprache. Darin liege freilich eine Gefahr; doch müsse man hoffen, dass der gesunde Sinn des Volkes auch hier eine gute Auswahl machen und dass edle Gedanken und Gefühle sich immer einen edlen sprachlichen Ausdruck schaffen werden.

Es versteht sich von selbst, dass ein Gelehrter wie Bradley, wenn er sich in einem im besten Sinne des Wortes populären

Buche an die weiten Kreise seiner englischen Sprachgenossen wendet, sein Material mit der äussersten Sorgfalt geprüft hat. Nur ausnahmsweise könnte man versucht sein gegen Einzelheiten Einwendungen zu machen. Wo es sich aber um Versuche handelt, die allgemeinen Ursachen und Bedingungen von sprachlichen Erscheinungen festzustellen, und der Verfasser sich somit auf einem Gebiete bewegt, das dem subjektiven Ermessen einen freieren Spielraum lässt, ist es von vornherein zu erwarten, dass die Ansichten verschiedener Beurteiler bisweilen auseinandergehen werden. So z. B. bin ich nicht davon überzeugt, dass bei dem Verfall des alten Flexionssystems die Berührung mit der Sprache der nach England übergesiedelten Skandinavier eine massgebende Rolle gespielt hätte, wie es Bradley s. 25 ff. darzulegen sucht. Gegen diese Annahme scheint mir die Tatsache zu sprechen, dass in den altnorthumbrischen Texten aus der Mitte des 10. Jahrhunderts, vor allem im äussersten Norden, schon die weitgehendste Zerrüttung des Formensystems an den Tag tritt, während dieselben Texte von skandinavischen Lehnwörtern so gut wie frei sind. In Finnland, wo seit Jahrhunderten das Schwedische und das Finnische mit einander in Berührung gestanden haben und wo man sowohl manche zweisprachige Individuen findet, wie auch zahlreiche solche, die die andere Sprache nur radebrechen können, kann man freilich immerzu beobachten, wie nachlässig bei diesem Radebrechen die Formen der fremden Sprache behandelt werden; dagegen glaube ich kaum, dass das Flexionssystem der einen oder der anderen Sprache selber durch den erwähnten Sachverhalt nennenswert beeinflusst worden ist. Doch gebe ich gern zu, dass dieser Vergleich vielleicht wenig Beweiskraft hat, da das Schwedische und das Finnische einen durchaus verschiedenen Sprachbau haben und die Verhältnisse auch im übrigen wohl denjenigen nicht sehr ähnlich sind, die in England zur Zeit der skandinavischen Kolonisation geherrscht haben mögen. — Ebensowenig bin ich davon überzeugt, dass bei der Verbreitung der Konstruktion mit *of* auf Kosten des Genitivs französischer Einfluss angenommen werden muss. In einer zur Analyse stark hinneigenden Sprache scheint eine derartige Entwickelung fast unvermeidlich. Nach der Angabe bei Behaghel, Pauls Grundr.^{2} 1, 753, ist in nhd. Zeit in so gut wie allen deutschen Mundarten der Genitiv untergegangen und durch Umschreibung mit *von*, bezw. durch possess. Dativ ersetzt worden. Es kommt einem beinahe eigentümlich vor, dass der alte Genitiv im Englischen überhaupt noch in so weitem Umfange bewahrt geblieben ist.

Bradley beschränkt sich nicht darauf, seinen Lesern sprachliche Tatsachen und Erklärungen vorzuführen. Er tritt seiner Muttersprache gegenüber auch als Richter und Wertschätzer auf. Ein

solcher Standpunkt scheint mir durchaus berechtigt. Wie man über den Ursprung der Sprache auch denken mag, sind die Sprachen jedenfalls die wichtigsten menschlichen Verkehrsmittel, über deren Zweckmässigkeit als solche man sich ohne Zweifel Urteile auszusprechen gestatten darf. Dieses um so mehr, als bei den gegenwärtigen Kultur- und Unterrichtsverhältnissen die grossen Gemeinsprachen längst mehr keine wildwachsenden Urwälder sind, sondern vielmehr die Hand des Gärtners im Stande ist, in der sprachlichen Pflanzenwelt manche Spuren ihrer Tätigkeit zu hinterlassen. Die Werturteile Bradleys über gewisse Charakterzüge der englischen Sprache sind sehr interessant. Seine volle Würdigung der Vorzüge des analytischen Sprachbaues und der »geräuschlosen grammatischen Maschinerie» des Englischen hindert ihn nicht anzuerkennen, dass der weitgehende Verlust alter Flexionsformen und vor allem der Wegfall sichtbarer formaler Merkmale der Wortklassen nicht selten Unklarheit im Ausdruck veranlassen und jedenfalls den englischen Schriftsteller oft zur Vorsicht nötigen. In Fragen der grammatischen Entwickelung teilt Bradley (S 74) die »optimistische» Ansicht nicht, die in allem, was in der Sprache vorsichgeht, einen Fortschritt erblickt. - - Was aber den englischen Wortschatz betrifft, ist Bradley nicht geneigt, in der Überfüllung desselben mit fremden, zum grossen Teil auf gelehrtem Wege in die Sprache eingeführten Elementen und in dem ungeheuren Anwachsen der Zahl der Synonyma irgend welchen Übelstand zu erblicken. In diesem Punkte kann ich mich meinerseits nicht ohne weiteres dem optimistischen Standpunkt Bradleys anschliessen. Denn wenn auch zugegeben werden muss, dass (vgl. S. 110) gerade dieser riesige Wortschatz in der Hand eines wirklichen Sprachkünstlers die vorzüglichsten Dienste leisten kann, so giebt doch auch Bradley selber zu, dass ignorant and careless writers den Wortvorrat oft »without discrimination» verwenden. Solches kommt freilich in allen Sprachen vor; doch muss, wo es sich um einen reichlichen Gebrauch von Wörtern handelt, die halbwegs gelehrt und deshalb wohl auch dem natürlichen Sprachgefühl des Volkes ziemlich fremd geblieben sind, die Gefahr einer nachlässigen und missverständlichen Verwendung von Wörtern besonders nahe liegen. Im übrigen verweise ich auf die unten folgende Besprechung des Buches von Jespersen.

Zum Schluss sei bemerkt, dass jedenfalls Bradley selber, der ausgezeichnete Kenner der englischen Sprache, zu gleicher Zeit ein Meister in der praktischen Verwendung dieser Sprache ist. Sein gediegenes, lichtvoll geschriebenes und anregendes Buch sei allen, die sich mit der englischen Philologie beschäftigen, sowie anderen Gebildeten, die sich für die Probleme der Sprachentwickelung überhaupt interessieren, bestens empfohlen.

— —

Jespersens »Growth and Structure of the English Language» ist an Seitenzahl nur wenig umfangreicher als das Bradley'sche Buch, der Druck ist aber gedrängter und das Format grösser, weshalb das Quantum Text das bei Bradley gebotene beträchtlich übersteigt. Den Zweck seines Buches giebt Jespersen in Worten an, die denjenigen Bradleys recht ähnlich sind. Doch will er, nach den Worten der Vorrede, sowohl für das grössere Publikum wie für Philologen schreiben und die Tatsachen der sprachlichen Entwickelung mit den Begebenheiten der nationalen Geschichte Englands in Zusammenhang bringen. Eine systematische Skizze der englischen Sprachgeschichte hat er ebensowenig wie Bradley geben wollen.

Wer die früheren wissenschaftlichen Leistungen Jespersens einigermassen kennt, wird immer mit lebhaftem Interesse und hochgespannten Erwartungen an die Lektüre eines neuen Werkes aus der Hand des trefflichen Gelehrten gehen. Das zur Beurteilung vorliegende Buch wird diese Erwartungen des Lesers gewiss nicht täuschen. Gründliche Gelehrsamkeit verbindet sich hier mit einem selbständigen und originellen Blick auf die sprachlichen Verhältnisse, und wenn die Auffassung Jespersens nicht in jedem Punkte alle Leser überzeugen kann, wird das fesselnd geschriebene Buch jedenfalls in hohem Grade anregend wirken.

Originell und interessant sind die Anschauungen, die der Verfasser im ersten Kapitel (»Preliminary Sketch») entwickelt. Es handelt sich dort um den Eindruck, den der allgemeine Charakter der englischen Sprache auf den Ausländer macht. Jespersen findet diesen Charakter entschieden *masculine:* das Englische ist »die Sprache eines erwachsenen Mannes» im Gegensatz zu der des Kindes und des Weibes — gerade so wie die englischen Damen eine Handschrift schreiben, die in allen anderen Ländern für männlich gehalten werden würde. Männliche Züge spürt Jespersen in der Lautgestalt der Sprache mit ihrer klaren Scheidung von tönenden und tonlosen Konsonanten, in der bündigen Kürze der Wörter, in dem einfachen und praktischen grammatischen Bau, in der strengen Logik der Sprache, die indessen keine grammatische Pedanterie, sondern eine »logic of facts» ist, welche sich vor schwer analysierbaren, aber im höheren Sinne logisch begreiflichen Konstruktionen wie *he was taken no notice of* nicht scheut, in dem spärlichen Gebrauch von Diminutiven, u. s. w. Ob alle jene Charakterzüge nun wirklich dem männlichen Geist im Gegensatz zu dem weiblichen zukommen, darüber traue ich mir kein Urteil zu. Man könnte sich fragen, ob nicht gerade die Frauen sich weniger als die Männer durch formale Regeln binden lassen und eine sozusagen intuitive oder natürliche Logik bevorzugen. Falls »männlich» zu-

gleich »kräftig» bedeuten soll, kann ich meinesteils dem phonetischen Charakter des Englischen diese Eigenschaft keineswegs zuerkennen. Dem scheinen mir besonders die *th*- Laute, die auslautenden tönenden *-s*, die vielen unklaren Vokallaute und die Verschleifung unbetonter Silben zu wiedersprechen. Ich weiss nicht, warum das Englische »männlicher» klingen sollte als das Deutsche, und auch Jespersen wird wohl zugeben, dass der Lautcharakter des Schwedischen distinkter und kräftiger ist als der des Englischen.

In den beiden folgenden Abschnitten behandelt Jespersen die Vorgeschichte des Englischen und das Altenglische mit mehreren Ausblicken nach verschiedenen Seiten. Mit Befriedigung habe ich gesehen, dass der Verfasser dem altenglischen Wortschatz viel mehr Gerechtigkeit wiederfahren lässt, als eingeborene englische Philologen es gewöhnlich tun. Der altenglische Wortschatz, den wir ja obendrein nie vollständig werden kennen lernen, war keineswegs so arm, dass er nicht ebenso gut wie der Wortvorrat der verwandten Sprachen vielseitigen Bedürfnissen genügt hätte. Mit grossem Geschick verstanden es die alten Engländer, abstrakte Begriffe religiöser und wissenschaftlicher Art durch einheimische Wortbildungen wiederzugeben, von denen leider die meisten später aus der Sprache verschwunden und durch fremde Wörter ersetzt worden sind. — Der Behandlung der fremden Bestandteile des Englischen widmet Jespersen die folgenden Kapitel seines Buches, indem er der Reihe nach die skandinavischen, die französischen, die klassischen und die übrigen fremden Einflüsse betrachtet. Der Raum verbietet mir auf Einzelheiten einzugehen. Nur möchte ich die Aufmerksamkeit des Lesers vor allem auf die interessanten Ausführungen S. 130—151 richten. Jespersen stellt sich da zur Beantwortung die Frage auf, ob das überreiche, auf gelehrtem Wege ins Englische aufgenommene lateinische Wortmaterial überhaupt der englischen Sprache nutzbringend gewesen ist, oder ob es nicht besser gewesen wäre die Übernahme klassischer Lehnwörter strenger zu begrenzen. Mit der Antwort, die Jespersen auf diese Frage giebt, bin ich durchaus einverstanden. Sowie Jespersen kann auch ich den ungeheuren Wortreichtum des Englischen nicht an und für sich als einen Vorzug betrachten. Nach der altenglischen Zeit scheint die Sprache in hohem Grade das Vermögen eingebüsst zu haben, das einheimische Sprachmaterial auszunutzen und zu entwickeln. Im Zeitalter der Renaissance war, sagt Bradley, der ganze Wortschatz des Lateins »potentiell englisch», d. h. englische Schriftsteller sahen es als ihr Recht an, nach Gutdünken fast jedes lateinische Wort ihrer eigenen Sprache einzuverleiben. Diese Schriftsteller haben denn auch in der Tat ganze Seiten fertig gebracht, die wohl einem alten Römer leichter verständlich gewesen wären als den eigenen Landsleuten

ohne klassische Bildung. Und wenn auch später manche lateinische Wörter aus dem englischen Sprachgebrauch geschwunden sind, andere hingegen auch in der ungezwungenen Rede volles Bürgerrecht erhalten haben, muss ich doch mit Jespersen den »undemokratischen Charakter des englischen Wortschatzes als ein Übel ansehen. Ein Ausländer mag ohne Zweifel in der Beurteilung des »Sprachgefühls» einer Volksgemeinschaft leicht irre gehen; ich stelle mir aber vor, dass die Zahl der Wörter in einem Buche oder einem Zeitungsartikel, die der weniger gebildete nicht oder doch nur unvollständig begreift, in England viel grösser sein muss als z. B. in Deutschland oder den skandinavischen Ländern. Eine vergleichende Untersuchung auf diesem Gebiete ist wohl nie unternommen worden, würde aber vielleicht recht interessante Resultate ergeben.

In den folgenden Kapiteln seines Buches behandelt Jespersen einige Punkte aus der grammatischen Entwickelungsgeschichte der Sprache, ferner die Sprache Shakespeares und die englische Dichtersprache. Die Darstellung enthält manche interessante Bemerkung zu wichtigen und debattierten Fragen der Sprachgeschichte. Der Verfasser berücksichtigt hauptsächlich die Formentwickelung und geht nur gelegentlich auf syntaktische Fragen ein. Er scheint mir (S. 82 f.) den nordischen Einfluss auf die englische Syntax zu überschätzen und Entlehnungen anzunehmen, wo die Übereinstimmung eher auf unabhängiger analoger Entwickelung beruht. Wo es sich um Wertschätzung sprachlicher Vorgänge handelt, habe ich notiert, dass Jespersen und Bradley bisweilen entgegengesetzte Urteile fällen. So z. B. leugnet Jespersen, dass die Verdunkelung der äusseren Merkmale der verschiedenen Wortklassen in nennenswertem Masse Unklarheit und Zweideutigkeit veranlasse. Im Gegensatz zu Bradley erblickt Jespersen in der Differenzierung *my* — *mine* keinen Gewinn der Sprache, worin ich ihm entschieden recht gebe.

Die Zahl der Einzelfragen, die in dem inhaltreichen Buche Jespersens berührt werden, ist so gross, dass eine eingehendere Besprechung derselben hier nicht in Frage kommen kann. Mein Zweck ist erreicht, falls es mir gelungen ist, die Aufmerksamkeit der Leser auf das vorzügliche Buch zu lenken, das einem jeden, sei er Philologe, Sprachlehrer oder nur Liebhaber der englischen Sprache, reiche Belehrung, Unterhaltung und Stoff zum Nachdenken gewähren wird.

U. Lindelöf.

A. Rosendahl, *Ranskankielen oppikirja alotteleville.* Porvoossa, Werner Söderströmin osakeyhtiö. 1905. 209 S. 8⁰.

A. Rosendahl, *Lärobok i franska för nybörjare.* Helsingfors, Söderström & C:o, 1905. 207 S. 8⁰.

Dr. Rosendahls »Lehrbuch» ist hauptsächlich für die Real- und Gemeinschulen bestimmt und wird wohl für anderthalb oder zwei Jahre hinreichenden Stoff bieten. Es zerfällt in 3 Abteilungen, denen sich ausser einer recht brauchbaren Karte von Frankreich nebst Plan von Paris und Umgebungen, — die für das Verständnis des Textes gewiss gute Dienste leisten werden — noch zwei Wörterverzeichnisse anschliessen.

In betreff der Lautlehre (I) und der Grammatik (III) beschränkt sich das Buch selbstverständlich auf das hauptsächliche. Lobend hervorzuheben ist die durch den Druck bewirkte übersichtliche Anordnung des Stoffes und die kurze und klare Fassung der Regeln, die den erfahrenen Schulmann erkennen lassen. Einige geringfügige Ausstellungen mögen mir erlaubt sein.

I Lautlehre: Das Vergleichen der Laute mit den schwedischen und finnischen entspricht nicht immer dem praktischen Bedürfnis: z. B. S. 4: die *a*-Laute werden mit den entsprechenden Lauten Schwedens in »hatt» und »hat» verglichen, die unserer Aussprache des Schwedischen fremd sind. Überhaupt glaube ich, dass ein Gebrauch der in der finnischen Auflage recht häufigen Worte »offener als», »geschlossener als», bei der Beschreibung einzelner Vokallaute der schw. Aufl. (z. B. *o* und *ö*) von praktischem Nutzen sein könnte. — Das *u* ist im wesentlichen gleich dem finnischen und braucht folglich nicht in der fin. Aufl. mit dem deutschen verglichen zu werden, das geschlossene *ö* wieder gleicht mehr dem deutschen als dem schwedischen. — Das nasale *ẽ* ist das fin. und schw. (vor *ŋ*) *ä* nasalisiert und hätte in der Vokaltafel lieber unter als neben *ɛ* stehen können. (Im Anschluss zum Ebengenannten: warum »n a s a a l i vokaali, k v a n t i t e e t t i, e l i s i o o n i» u. s. w., da ja allgemein gebrauchte gute finnische Wörter zu haben sind, wie »nenävokaali», »laajuus» u. a., und andererseits Ausdrücke wie »suuvokaali», »korko» u. s. w. gebraucht werden). — S. 5: Ich würde den ersten Laut der s. g. Diphthonge nicht V o k a l l a u t nennen, besonders nicht in der fin. Auflage; denn die Schüler sind so wie so geneigt finnische Diphthonge im Französischen auszusprechen. — S. 6: *ɳ* Laut, fin. Aufl. »kohoaa l ä h e l l e» könnte falsch aufgefasst werden; siehe das schwedische »stöder sig mot». — S. 8—10: In dem Abschnitt A. »Lautwert der Vokalbuchstaben», würde die Erwähnung folgenden Prinzips: »offener Vokallaut in geschlossener gesprochener Silbe, geschlossener Vokallaut in offener gesprochener

Silbe», den Schülern das Erlernen des immer recht schweren Verhältnisses zwischen Laut und Schrift erleichtern. — S. 13 »tranquille» hätte an »ville, village. mille» angereiht werden können. — S. 15: Die Fälle wo ə weggelassen oder ausgesprochen wird, sind zu knapp behandelt worden. Dasselbe gilt hinsichtlich der Bindung, S. 16, wo auch die Bindung in weiterem Sinne, d. h. das Fügen eines beliebigen Endkonsonanten an den Anfangsvokal des folgenden Wortes, hätte beachtet werden müssen. Es fällt sonst schwer die Schüler an gutes Sprechen der Satztakte zu gewöhnen; wie bekannt wird bei uns gewöhnlich »*sɛl ɔm, kɛl ɔm* statt *sɛtɔm, kɛlɔm* gesprochen.

III Grammatik: Indem ich noch einmal die geschickte Beschränkung auf das notwendige, die übersichtliche Anordnung und die kurze Fassung der Regeln betone, mache ich zugleich darauf aufmerksam, dass der gute Eindruck dieses Abschnitts von der durchweg neben den Schriftformen gebrauchten Lautschrift der »association phonétique» noch erhöht wird. Nur möchte ich besonders im Anfang mehr Rücksicht auf die gesprochene Sprache nehmen und zwar aus dem Grunde, weil keine zusammenhängende Transskription der Anfangsstücke im Buche vorliegt. Gleich § 1 ist nur die kürzere Form des männlichen Artikels zu finden, während die längere fehlt, § 2 fehlen *lɔz, dez, oz* u. s. w. Dasselbe gilt dem sonst verdienstvollen und ausführlichen Wörterverzeichnis des ersten Abschnitts »Lectures variées» z. B. Stück 1: das erste Wort des ersten Lesestückes »aux» ist gar nicht in Lautform vorhanden, müsste *oz* sein, »faut» müsste in der form *fot* erscheinen u. s. w. Wäre zusammenhängende Lautschrift da, könnte meinetwegen nur die kürzere der Doppelformen gegeben werden. — Stellenweise hat die obengelobte Kürze eine zu fühlbare Knappheit bewirkt. Dieses ist z. B. der Fall bei den Stellungsregeln des Adjektivs § 7, welche ausserdem noch Beispiele erfordert hätten, etwa in der Art der Zeitformen § 27. Eine Andeutung an die gegenseitige Stellung der persönlichen Fürwörter § 12 hätte nicht geschadet. § 10. Unter der Rubrik »adverb» ist der zahlreichen auf - m e n t ausgehenden nicht erwähnt worden. § 25. In der finnischen Auflage müssten wegen sonstiger falscher Auffassung die passiven Formen ins Finnische übersetzt und die Anwendung des Agenten durch Beispiele, Regel und Übersetzung deutlich gemacht werden. — Andererseits könnten gewisse veraltete Formen aus einem so kurzen Umriss weggelassen werden z. B. die seltenen Pluralformen »aucuns, aucunes», ebenso wie die an vier verschiedenen Stellen in allen Personen gegebenen Impf. und Plusqpf.-Formen des Konjunktivs, die sich mit einer einmaligen Aufzählung und einer Anmerkung hätten begnügen können. Betreffs der s. g. unregelmässigen Verben, stimme ich der von Prof. Wallensköld vorgeschlagenen Kürzung bei (Neuph. Mitt. 7/8 1905). Im Un-

terricht habe ich mich nämlich folgenden Prinzips bedient: z. B. »devoir»:

Stämme		
unbetonter . .	*dœv (dv)*	nous devons
betonter . .	*dwar*	ils doivent
verkürzter bet.	*dwa*	je dois
Perfekt . . .	*dy*	je dus
Part. perf. . .	*dy*	dû

Bei den Verben wo keine Verkürzung des betonten Stammes vorkommt, habe ich daher nur folgende Formen aufgenommen: »mourons, meurent, mourut, mort», und als spezielle Eigentümlichkeit »mourrai».

II. Die Hauptabteilung »Lectures» bestärkt mich in der Ansicht, dass vorliegendes Buch eine hervorragende Leistung ist, die der jetzt allgemeinen Forderung entspricht, dass »im neusprachlichen Unterricht der Schüler an der Hand der lebendigen Sprache selbst und auf dem Boden der Anschauung in den Geist und Bau der Sprache eingeführt, und dass er dabei mit der Natur und Beschaffenheit des fremden Landes, sowie den Anschauungen und der Kultur seiner Bevölkerung bekannt gemacht werden soll.» Ein vorsichtiges Fortschreiten vom Leichteren zum Schwereren macht sich überhaupt bemerkbar, Anekdoten, Erzählungen kleine Gedichte bringen Abwechselung im die Masse des Wissensstoffes, der sonst vielleicht ermüdend wirken würde. Nur die Seiten 44—65, das heisst der grössere Teil des Abschnittes *A:* »La France en général», scheinen mir weniger glücklich ausgefallen zu sein und zwar 1) weil sie nur Lehrreiches in einer Folge bieten (»pays, régions, caractère, paysan, constitution et administration, agriculture, vins, industries, commerce, repas»); 2) weil sie als Fortsetzung der leichten kleinen Stücke des ersten Teils zu lang und in sprachlicher Hinsicht zu schwer sind. Die Gefahr des Ermüdens, die hier nahe liegt, kann natürlich durch veränderte Reihenfolge der Stücke von seiten des geschickten Lehrers in gewissem Masse vermieden werden. Immerhin ist zu wünschen, dass Verf. in der hoffentlich bald erscheinenden zweiten Auflage seines tüchtigen Buches den allzu grossen Sprung von der leichten Lektüre des ersten zur weit schwereren des zweiten Teils durch Einschaltung einer Anzahl kürzerer Stücke vermeidet, hauptsächlich solcher, die der Phantasie und dem Gemüt des Schülers Nahrung bieten — denn Wissensstoff giebt das Buch in genügendem Umfang.

Ich erlaube mir noch einige Wünsche auszusprechen, die, falls sie in einer zweiten Auflage beobachtet würden, dem Buche zum Nutzen gereichen möchten. 1) Die ersten Lesestücke der »Lec-

tures variées» müssten auch in Lautschrift gedruckt werden, damit diejenigen Lehrer, die sich im Anfangsunterricht der Transskription bedienen, das Buch anwenden könnten; 2) die zahlreichen störenden Druckfehler, die bei sonst scharfem und klarem Druck, gutem Papier und Einband, unvorteilhaft wirken, müssten verschwinden, und 3) die Lesestücke sollten womöglich durch »illustrations» verdeutlicht werden. In dieser Hinsicht haben wir bei uns noch viel von der neueren europäischen Schulbuchliteratur zu lernen; ich nenne nur als Beispiel die Bücher eines Kühn, Vietor, Jespersen, deren Reiz durch die zahlreichen Bilder erhöht wird. Aus eigener Erfahrung weiss ich *), dass Bilder, wenn sie nicht allzu gross und anspruchsvoll sein sollen, den Preis eines Buches nicht beträchtlich erhöhen.

Obenerwähnte geringfügige Ausstellungen beeinträchtigen den Wert des trefflichen Buches nicht, das offenbar auf eigenen Erfahrungen im praktischen Unterricht beruht und den Kollegen aufs wärmste empfohlen sei.

Hanna Andersin.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 9. Dezember 1905, bei welcher Sitzung ausser dem Vorstande 7 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Professor *Wallensköld* besprach in aller Kürze folgende neue Erscheinungen auf dem Gebiete der romanischen Philologie: G. Paris »Histoire poétique de Charlemagne. Reproduction de l'édi-

*) Die Bilder in meinem »Englanninkielen Opas» 1904, wurden, trotzdem sie sehr anspruchslos sind, vom Rez. in dieser Zeitschrift als ein Vorzug des Buches bezeichnet.

tion de 1805», G. Paris La littérature française au moyen âge. Troisième édition», C. Voretzsch »Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur» und L. Constans »Chrestomathie de l'ancien français. Troisième édition.» Das letztgenannte Werk konnte Prof. W. nicht unbedingt empfehlen. Der Verfasser nehme zu wenig Notiz davon, was von den deutschen Romanisten geschrieben worden, was besonders aus den Noten deutlich hervortrete, wo manche Stellen veraltete und schon überwundene Ansichten wiedergäben.

§ 3.

Doktor *Palander* behandelte in einer eingehenden Besprechung eine neue Arbeit Eggert's: »Der psychologische Zusammenhang in der Didaktik des neusprachlichen Reformunterrichts», worin der Verfasser die Berechtigung der s. g. Reformmethode vom psychologischen Standpunkte aus beweist. Die hierauf folgende Diskussion resultierte in der Annahme von folgenden Thesen: 1) Der einheitliche Satz soll beim fremdsprachlichen Unterricht den Ausgangspunkt bilden, von dem man durch analytische Methode die Wortformen aussondert und sie zu Gruppen zusammenfasst, die dann die Regel ergeben. 2) Wenn die Bedeutung der Sprachform durch Anschauungsmethode vermittelt wird, müssen vor allem deutliche und einfache Vorgänge geschildert werden, die der persönlichen Erfahrung des Schülers entsprechen. 3) Da in der Sprachvorstellung die Klang- und Sprechbewegungsvorstellungen die wichtigste Rolle spielen, so muss dementsprechend die Sprechübung die erste Stelle im Unterricht einnehmen, wobei die Sprechübungen auch mit Vorteil der Lektüre vorangehen können.

In fidem:
Holger Petersen.

Eingesandte Literatur:

Aus dem Verlag *Fr. Skoglunds* in Stockholm:

Tyskt Konstruktions-Lexicon för korrespondens, temaskrifning och konversation, med svenskt-tyskt bihang efter nyaste lexica och specialverk öfver tyska språket under medverkan af Ernst A. Meyer, Lektor i tyska språket vid Uppsala universitet, utarbetadt af *C. G. Morén.* Andra upplagan omarbetad och utvidgad. 1905. 792 + 248 S. Preis geb. 14 Kr.

Aus dem Verlag der *Finnischen Literaturgesellschaft:*

Deutsch-Finnisches Wörterbuch. — Saksalais-Suomalainen Sanakirja. Von *B. F. Godenhjelm.* Zweite umgearbeitete Auflage. Erster Teil. A—N. XIV + 848 + V S.

Vom *Verfasser:*

I. Priebsch, Ein anglo-normannisches Glossar.

Schriftenaustausch.

Modern Language Notes. Vol. XXI. N:o 1.

L'Union, bulletin mensuel des professeurs de langues vivantes. 1906. Nrn 1. 2.

Maître Phonétique 1906. N:o 1.

Skandinavisk Månadsrevy N:o 6. Januari 1906.

Tidskrift utgifven af Pedagogiska Föreningen i Finland. — Suomen kasvatusopillisen yhdistyksen aikakauskirja. XLII. 1905, Nr 8.

Virittäjä, Kotikielen seuran aikakauskirja. 1905. Nr 8. — 1906. Nr. 1.

Mitteilungen.

Lektor Öhquists Sprachinstitut.

Das Institut für moderne Sprachen, welches hier den 15. Januar dieses Jahres eröffnet wurde und von dessen Programm wir schon in der Nummer 4 5 1905 Bericht erstattet haben, hat sich einer für unsere Verhältnisse sehr grossen Schülerzahl zu erfreuen. Schon vor einigen Wochen waren die Zahlen, auf die verschiedenen Sprachen und Kurse verteilt, folgende:

Sprache.	*Schüler.* Damen.	Herren.	Summe.	*Anzahl Klassen-kurse.*	*Anzahl Klassen-stunden.*	*Anzahl private Stunden.*	*Summe der Wochen-stunden.*	*Anzahl Lehrer.*
Englisch . . .	65	45	110	10	29	22	51	2
Deutsch . . .	54	47	101	10	30	10	40	3
Französisch .	66	18	84	8	24	18	42	3
Finnisch . . .	20	9	29	2	6	12	18	1
Schwedisch .	11	16	27	2	6	15	21	1
Russisch . . .	8	7	15	1	3	9	12	2
Italienisch . .	18	7	25	3	9	8	17	1
Spanisch . . .	1	1	2	1	3	—	3	
	243	150	393	37	110	94	204	13

Weiaus dieser Tabelle hervorgeht, ist die Gesamtzahl der Schüler — 303 und in der aller letzten Zeit ist sie immer im Wachsen begriffen, so dass sie heute bedeutend über 400 ist. Diese Zahlen reden für sich; sie zeigen, dass Lektor Öhquist durch die Gründung seines Instituts einem lebhaft gefühlten Bedürfnis entgegengekommen ist. Die Methoden, welche im Sprachunterricht unserer Schulen noch meistens befolgt werden, sind leider nicht immer derart, dass sie zu lebendiger Sprachkenntnis führten, und viele, die in ihrem Lebensberuf eine praktische Sprachbeherrschung nötig haben, sind nicht in der Lage gewesen einen gründlichen Sprachunterricht in der Schule zu geniessen. Alle diese werden Lektor Öhquists Unternehmen mit Freuden begrüsst haben. Auch den Studenten, welche moderne Sprachen studieren und noch keine Reise ins Ausland machen können oder nach einer solchen ihre Kenntnisse lebendig erhalten oder auffrischen wollen, ist das Sprachinstitut zu empfehlen.

Es versteht sich, dass ein so erfahrener Sprachpädagoge wie Lektor Öhquist bemüht gewesen ist, gute Lehrerkräfte für das Institut zu gewinnen. Die rein praktischen Kurse werden natürlich von eingeborenen Ausländern geleitet. Vorläufig sind folgende Lehrer am Institut tätig: Fürs Englische: Herr Wilson, Herr Walker; fürs Französische: Frl. H. Gerber, Frl. H. Kolström, Dr. Runeberg; fürs Deutsche: Herr Mittermaier, Herr Öhquist, Dr. Hagfors; fürs Finnische Herr Hellman; fürs Schwedische Frl. Th. Krohn; fürs Russische: Frl. K. Smelowa, Frl. M. Kusmin; fürs Italienische und Spanische: Herr Renato Luzi. Zur Direktion des Instituts gehören die Herren Professoren: F. W. Gustafsson, W. Ruin und W. Söderhjelm.

Die Klassenräume im Lokal des Instituts Alexanderstr. 52, ganz neu eingerichtet und mit vollständigen Unterrichtsmaterialien versehen, machen einen sehr angenehmen Eindruck. Die Kanzlei ist offen täglich von 9 bis 2 Uhr.

Den 1. Juni wird das Institut in ein neues, bedeutend grösseres Lokal in der Michaelstrasse 1 verlegt. Für den Sommer werden Ferienkurse von 4—5 Wochen mit 6—12 Stunden in der Woche geplant, falls sich eine genügende Anzahl Schüler meldet.

Über einheimische Publikationen.

Im ersten Heft von Gröbers Zeitschrift für romanische Philologie 1906 wird Dr. *Hj. J. Runebergs* Arbeit »Études sur la geste de Rainouart» von *Ph. A. Becker* kurz angezeigt. — Das erste Heft des 36. Bandes der »Englischen Studien» enthält eine von

Professor *J. Hoops* geschriebene Anzeige von Dr. *Palanders* Artikel über »Volksetymologische Umbildungen im Englischen» (Neuphilologische Mitteilungen 1905 N:o 6). — Im Literaturblatt für germanische und romanische Philologie 1906 Nr 2 ist Dr. *T. E. Karstens* Arbeit »Studier öfver de nordiska språkens primära nominalbildning II» von *Ludwig Sütterlin* kurz besprochen worden.

In der letzten Februar-Nummer der in Berlin erscheinenden Zeitschrift *l'Union*, bulletin mensuel des professeurs de langues vivantes, werden die Neuphilologischen Mitteilungen anerkennend angezeigt.

Am 7. Februar wurde eine von Cand. phil. *Torsten Söderhjelm* verfasste Arbeit »Die Sprache in dem altfranzösischen Martinsleben des Péan Gatineau aus Tours» öffentlich verteidigt. Als Opponent fungierte Professor *A. Wallensköld.*

Soeben erschien:

Mémoires de la société néo-philologique de Helsingfors. Tome IV. 409 S.

Zu beziehen durch *Waseniuska Bokhandeln*, Helsingfors, *Otto Harrassowitz*, Leipzig, *H. Welter*, Paris. Preis 8 FM (die Mitglieder des Neuphilologischen Vereins, die das Buch durch den Schriftführer des Vereins beziehen, zahlen nur die Hälfte).

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 3/4 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Peterstr. 5) zu senden. | 1906

Jehan de Paris.

I.

Der kleine Roman von *Jehan de Paris* verdient einwenig mehr Aufmerksamheit als man ihm gewöhnlich gönnt [1]. Die noch ungeschriebene Geschichte der französischen Erzählungskunst wird einmal diesem Werke geneigter sein als die Philologie: sie wird ihm einen hervorragenden Platz einräumen

[1] Die ältere Litteratur ist in der Einleitung zu Montaiglon's Ausgabe des Romans verzeichnet, S. XX ff. Er selbst widmet ihm eine weitläufige und verständige Besprechung. In der *Revue critique* 1867, n:o 36, behandelt Gaston Paris die folkloristischen und litterarischen Entsprechungen, die sich für einige Motive finden lassen, und spendet der Kunst des Verfassers einige rühmende Worte. In seinen Artikeln über die *Karlsreise (Romania*, IX und *La poésie du moyen âge* I) und vor Allem in seinem Buche *Mediaeval French Litterature* (London 1903) S. 138 ff., gedenkt er wieder mit Anerkennung unserer Erzählung. Sie ist durch Suchier mit dem Versroman von Beaumanoir *Jehan et Blonde* verglichen, als eine populäre Umbildung desselben bezeichnet und bei dieser Gelegenheit einer Analyse unterzogen worden (*Oeuvres poétiques de Beaumanoir* S. CXII ff.). In Suchier-Birsch-Hirschfeldt's *Geschichte der französischen Litteratur* ist »Johann von Paris» nur im Vorübergehen genannt als »durch freie Umgestaltung» auf dem erwähnten Roman Beaumanoir's beruhend. Gröber nennt das Werk nicht, vielleicht weil er es nicht als dem XV Jhdt angehörend betrachtet. Auch bei Petit de Julleville sucht man es vergebens; ebenso verhält es sich mit anderen neueren, auch so weitläufigen Arbeiten wie derjenigen Lanson's.

in der Reihe der Erzeugungen französischer Prosanovellistik, die mit den *Quinze joyes du Mariage* und dem *Petit Jehan de Saintré* beginnt und durch die *Cent nouvelles nouvelles* und die Erzählungen des sechzehnten Jahrhunderts in gerader Linie zu den Meistern der modernen französischen Novellistik führt. Diese Erzählungskunst, wo die zwei Hauptmomente, realistische Schilderung und feine psychologische Beobachtung, sich mit einer Energie der Darstellung vermählen, die den früheren sowohl Vers- als Prosaerzählungen nahezu vollständig fremd ist, stammt ja aus Italien und wird als eine Importation in Frankreich angesehen, die mit den übrigen Renaissanceproducten hier einströmte. Aber mögen auch die Verfasser solcher Werke wie *Saintré* und *Jehan de Paris* in der Technik vieles von Boccaccio und den anderen Italienern gelernt haben, diese Werke tragen jedoch ihr eigenes Gepräge, sie sind wie eine Zusammenschmelzung älterer, einheimischer Tradition (Fabliaux, Rittergedichte) mit dem neugelernten: sie zeigen einerseits, wie gute Schüler die Verfasser gewesen sind und andererseits, wie dieselben in der Schule nichts von ihrem angeborenen »esprit gaulois» eingebüsst und wie sie ihre eigenen Verhältnisse, das sie umgebende Leben immer im Auge behalten haben. Das Verdienst der ganzen neuen Prosaliteratur des XV Jahrhunderts ist hiermit ausgesprochen. Sie ist eine Verpflanzung italienischer Kunst auf französischen Boden; aber dieser Boden zeigt sich so empfänglich und so fruchtbar, dass die fremde Pflanze bald vollständig eingebürgert ist und neue Sprösse emporschiesst, die in Farbe und Konsistenz ganz gallisch aussehen. Und, wie schon angedeutet, die charakteristischen gallischen Eigenschaften der französischen Erzähler unserer Zeit sind, und zwar oft gar nicht embryotisch, schon bei den Erzählern des XV Jahrhunderts vorhanden.

Was nun den *Jehan de Paris* betrifft, so strotzt er wohl nicht in dem Grade von lustiger Possenlaune wie der *Saintré*, auch sind die Schilderungen weniger selbständig und weniger graziös, die psychologische Darstellung ist nicht so fein und wir finden in ihm nicht den köstlichen Gegensatz zwischen Rittertum und Mönchtum, der in *Saintré* mittelalterliche Erinne-

rungen erweckt. *Jehan de Paris* ist dagegen eine Reminiscenz an die Dichtung, in welcher die Ehre und die Macht des Herrschers verherrlicht werden — ein stolzer und prahlerischer Lobgesang auf den unwiderstehlichen Glanz des nationalen Königtums. Aber der spätere Roman ist besser komponiert; er ist ganz frei von diesen weiten Ausschweifungen, zu welchen die Fahrten Saintré's Anlass geben, und den schroffen Übergang von ernsthafter wenn auch spielender Schilderung zu losgelassener Posse, den man bei La Sale so oft gerügt hat, finden wir in ihm nicht.

Ich will vorläufig versuchen, die Verdienste die ich in dem Roman finde, durch eine Analyse des Inhalts an den Tag treten zu lassen.

Nach einem kleinen Prolog folgt was man das Vorspiel nennen könnte. Der König von Spanien kommt zu dem Hofe des mächtigen französischen Königs und wirft sich seufzend und weinend zu seinen Füssen. Vergebens versucht dieser ihn zu beruhigen — »er beugt sich nieder um ihn aufzuheben» — und bittet ihn wenigstens zu sagen was ihm fehlt, damit er ihm helfen könne. Diese kleine Szene liefert den ersten Beweis einer fein realistischen Darstellungskunst. Nachdem er einmal das Bewusstsein verloren hat und wieder auf den Boden gefallen ist, erzählt der Spanier, dass seine Vasallen einen Aufruhr gegen ihn angestiftet haben, nach seinem Leben trachtend, und dass sie die Königin und die kleine Prinzessin belagerten. Der König verspricht zu helfen, und man speist und erfreut sich am Turnierspiel. Nachdem ein Drohbrief von Seiten des französischen Königs ohne Wirkung geblieben — die spanischen Vasallen lassen ihm sagen, dass er sich nicht in Sachen mischen soll, die ihn nichts angehen — zieht er selbst nach Spanien und braucht sich nur zu zeigen um alles in Ordnung zu bringen.

Man achte auf die geschickte Art, wie das Auftreten des französischen Königs vorgeführt wird. Es bereitet den späteren glänzenden Erfolg Jehans vor, ist aber in ganz anderer Weise inszeniert. Auf Schritt und Tritt fühlt man jedoch schon hier den vaterländischen und royalistischen Stolz des Verfassers: das Volk kommt dem Könige entgegen in blos-

sen Hemden und mit unbedeckten Häuptern, die Edlen werfen sich vor ihm in den Staub nieder, die Königin auch, die Gottes Segen auf ihn herabbetet. Seine überlegene, würdige Haltung verlässt ihn nie, ebensowenig wie das spanische Königspaar aus seiner demütigen Rolle fällt. Als es, um seine Dankbarkeit zu zeigen, dem Könige überlässt, der kleinen Prinzessin in der Zukunft einen Mann zu wählen und er ihnen seinen eigenen Sohn verspricht, erschrecken sie über eine solche Ehre: nein, so anspruchsvoll sind sie nicht, sie würden vorlieb nehmen mit einem von den französischen Baronen. Sie stellen ihr Reich unter sein Protektorat, aber als sie ihn nach Frankreich begleiten wollen als treue Vasallen, mahnt er sie herablassend an ihre Pflicht das Land vor inneren Kämpfen zu schützen und der Rachsucht ihrer Feinde vorzubeugen.

Nach einigen Jahren stirbt der König von Frankreich. Das spanische Königspaar betrauert ihn ein ganzes Jahr, aber »es giebt ja keinen Schmerz, der sich nicht nach einiger Zeit besänftigt und den man nicht vergisst, in Sonderheit wenn die betreffenden (*les parties*) sich so weit von einander befinden.» Die kleine Prinzessin wird indessen trefflich erzogen, und als sie fünfzehn Jahre erreicht hat, sucht man für sie einen Freier, denn die Eltern haben vollständig (*du tout en tout*) ihr Versprechen an den französischen König vergessen. Der alte König von England meldet sich, und die Prinzessin wagt nicht nein zu sagen; die Verlobung findet durch Bevollmächtigte statt. Damit beginnt die eigentliche Handlung unseres Romans.

Der englische König zieht nach Spanien über Paris, wo er sich mit kostbaren Hochzeitsgeschenken versehen will. Er wartet bei der Königin auf — aber der junge König jagt Wildschweine im Vincennerwald und lässt sich nicht sehen. Plötzlich, als die Königin nach dem Empfang sich in ihr Schlafzimmer zurückgezogen hat, entsinnt sie sich der alten Übereinkunft, lässt die Herzöge von Orléans und Bourbon rufen, die dabei gewesen waren, erinnert sie daran, und diese, voller Scham, dass sie nicht früher geredet hatten, begeben sich geraden Weges zu dem Könige, der, obgleich er schon zu Bett liegt, sie zu sich ruft und fragt, was sie bewogen hat, so spät

in der Nacht ihn aufzusuchen. Nachdem er die Ursache erfahren hat, kann er nicht schlafen, sondern denkt die ganze Nacht an die gepriesene Schönheit der jungen Prinzessin und fasst nach klugem Nachdenken einen »schönen und eigentümlichen» Entschluss. Am folgenden Morgen zieht er in aller Stille nach Paris, beruft seine besten Barone zu seiner Mutter und sagt, dass er bereit sei, seine Ansprüche geltend zu machen, aber zweierlei fürchte: einmal, dass der spanische König das an den König von England gegebene Versprechen nicht brechen wolle und dann, falls er es auch tut, dass die Prinzessin, wenn er sie sieht, ihm nicht gefallen würde: dann wäre es schlimm, sie um ihre erste Verlobung gebracht zu haben: — »wie Ihr wisst, es ist eine Sache, die aus freiem Mute kommen soll, denn die Ehe, sie ist ein langes Hasardspiel *(c'est une longue chance que mariage).*» Er hat deshalb beschlossen, unter einer Verkleidung nach Spanien zu gehen um sich die Sachlage erst anzusehen, bevor er weitere Schritte tut. Die Königin ist hiermit völlig einverstanden und empfiehlt ihrem Sohne, so vornehm als möglich auftreten, um nicht geringer zu scheinen als sein Vater und um seinem Reiche Achtung und Furcht zu verschaffen. Alles wird heimlich vorbereitet, die Königin hält die Engländer so lange auf, bis der König fertig ist; für ihn werden dann die schönsten Kostbarkeiten in ganz Paris angekauft und der König von England wundert sich sehr, dass in einer solchen Stadt so wenig Seidenstoff zu finden sei. Schliesslich ist alles fertig, und die Franzosen ziehen aus, in kleinen Haufen, um bei den Engländern nicht Verdacht zu erwecken.

Dieser erste Teil der eigentlichen Erzählung ist einfach, aber frisch, anschaulich und lebendig, und liefert einen neuen Beweis für das vorzügliche Erzählertalent des Verfassers. Besonders angenehm wirkt die bewusste, ordnende, knappe Kunst, die alles sehr folgerichtig in einander übergehen lässt und der natürlichen Wahrscheinlichkeit ebensoviel in den Geschehnissen wie in der Denkart der Menschen Rechnung trägt.

Unterwegs treffen die Nebenbuhler zusammen und setzen dann die Reise fort. Nie vergisst der Verfasser, auf die gross-

artige Macht und Pracht des französischer Zuges aufmerksam zu machen. Der Herold, den der englische König aussendet um nachzuspüren wer vor ihm so stolz herreitet, glaubt, als er die Truppe erreicht hat, Engel aus dem Himmel zu sehen und befiehlt sich in Gottes Hand, bevor er sie anredet. Jehan giebt sich als den Sohn eines reichen Pariser Bürgers zu erkennen, und als der König sich über seinen Aufwand wundert, sagt er, dass das nichts sei gegen den ganzen Nachlass seines Vaters. Der König meint der Mann sei verrückt, da er so verschwenderisch reist. Jehan hat seine eigenen Köche, die ihm prächtige Mahlzeiten bereiten, während der König mit den schlechten Vorräten der Gastgeber sich begnügen muss und verhungern würde, wenn nicht Jehan ihm Essen zusenden liesse. Das Lager der Franzosen ist immer mit Wällen umgeben und durch viele Reihen von Soldaten bewacht. Jehans Quartier ist mit kostbaren Teppichen und allem erdenklichen Luxus ausgestattet; wie ein vollendeter Gentleman ladt er den König zu sich ein und empfängt ihm mit zuvorkommenden aber etwas überlegener Höflichkeit. Trefflich versteht er überhaupt während der ganzen Reise diese höfliche und würdige Haltung zu bewahren.

Dabei kann er jedoch nicht umhin, auch mit Worten zu prahlen. »Ich bin, ausser Gott, Niemandem untertan, als meinem eigenen Willen; ob Niemanden in der lebendigen Welt würde ich anderes tun als das was ich will«, sagt er. Der König meint, dass wenn er lange lebt, er schliesslich auf diese Weise in Notdurft geraten wird. »Damit ist keine Gefahr, meine Habe reicht mein Leben lang.» Der König wechselt Blicke mit seinen Leuten und sagt sich, dass dieser Mann gewiss nicht bei Sinnen ist. Noch stärker befestigt sich bei ihm diese Auffassung, als Jehan ihm seine drei Rätsel vorlegt. Es regnet, die Engländer werden durchnässt — sie haben nichts anderes als ihre Hochzeitskleider, denn in England ist es nicht Sitte, wie in Frankreich, Koffer mit sich zu führen! — und Jehan sagt dem Könige, er, der so reich und mächtig ist, sollte doch seine Leute H ä u s e r (es soll Mäntel und Regenmäntel bedeuten) mit sich tragen lassen um sie vor

dem Regen zu schützen. Man setzt über einen Strom, viele von den Engländern ertrinken, aber die Franzosen kommen unbeschädigt durch, und Jehan sagt in demselben spöttischen Tone wie früher, er wundere sich, dass der König, der doch so reich und mächtig ist, keine B r ü c k e n (will gute Pferde heissen) mit sich führe [1]. Schliesslich fragt der König, weshalb Jehan eigentlich nach Spanien gehe. Vor fünfzehn Jahren ungefähr, antwortet dieser, kam mein Vater hierher um zu jagen, er legte einer E n t e den Fallstrick, und jetzt will ich sehen, ob sie gefangen ist. Fürwahr, sagt der König lachend, sie wäre doch jetzt verwesen und von Würmern verzehrt. In diesem Lande erhalten sich die Enten länger als bei euch, antwortet Jehan, und die Engländer lachen und glauben ihn wieder toll.

Indessen lassen die englischen Barone ihren König verstehen, dass es gut wäre, wenn man Jehan überreden könnte, sich an die Engländer anzuschliessen, denn sonst würden diese wenig Hoffnung auf die Gunst der spanischer Damen haben können. Der König schlägt ihm vor, »sich für ihn zu bekennen», bekommt aber eine recht schroffe Antwort, und ihm wird bange um seinen Erfolg. Vorsichtig fragt er: »denken Sie denn garnicht dorthin zu gehen?» »Vielleicht gehe ich, vielleicht nicht, ganz, wie es mir einfällt.» Jedenfalls bleibt er vorläufig wo er ist, und der König setzt allein seinen Weg fort, da die Hochzeit zwei Tage später gefeiert werden soll. Er trifft an dem Hofe ein. Die Prinzessin sieht ihn: sie ist nicht froh, d a s ist es nicht, was sie vonnöten hat. Aber das Ehrenwort ihrer Eltern ist ihr teuer.

Man sitzt bei der Tafel, als die Nachricht kommt, dass die Herolde Jehans um Logis für ihn und sein Gefolge bitten. Hier fängt, kann man sagen, der dritte Teil der Erzählung an. Mit grosser Kunst ist die Steigerung ausgeführt. Nachdem zuerst der junge König nur als ein seines Rechtes be-

---

[1] In seiner Ausgelassenheit bittet er den König — indem er tut, als ob er nicht sähe wie nass dieser ist — mit sich eine Weile in dem Walde zu jagen, aber der König erwidert, er habe jetzt nicht Lust zu scherzen

wusster, nachdenkender und kluger Mann geschildert war, lässt er in der zweiten Abteilung — die Reise — schon sein königliches Ehrgefühl zu Tage treten, nicht so sehr für seinen eigenen Teil als um dem Nachbarkönig und seinem Gefolge zu zeigen, mit was für einem Volke sie zu tun haben. Und schliesslich entwickelt er im dritten Teil die unglaubliche Pracht, über die er verfügt, in ihrem ganzen Umfange und imponiert auch durch sein persönliches Auftreten, schon bevor er sich verraten hat — übrigens ein feiner Zug — so dass die anderen ihn *nolens volens* als Gebieter anerkennen. Damit beweist er also nicht nur das Ansehen seines Königtums, sondern auch den Einfluss seiner eigenen Persönlichkeit. Geschildert ist dies alles mit wirkungsvoller Berechnung und einer Menge von trefflich eingeschalteten kleinen Details — oft nur wie im Vorübergehen hingeworfene Pinselstriche, die aber immer just auf die rechte Stelle gefallen sind.

Das Auftreten Jehans wird in zweierlei Weise vorbereitet, einmal durch die Herolde, die mit staunenerregendem Glanze auftreten, dann dadurch, dass der englische König bei Tische die Rätsel lachend erzählt und seinen Reisegefährten als einen Sonderling bezeichnet, der »zuweilen Worte sagt, die weder Kopf noch Schweif haben — sonst würde man ihn einen klugen Mann nennen.» Nachdem er die zwei ersten Rätsel angeführt hat, wendet aber der König von Portugal ein: man solle sich nicht über die Leute in ihrer Abwesenheit moquieren; ich glaube gar nicht, dass dieser Mann nicht klug sei, denn es gehört viel Verstand und Sinn dazu, einen solchen Haufen von Menschen einen so langen Weg zu führen. Diese Worte hörten die Herren und Damen mit grossem Zutrauen, denn der König von Portugal war sehr klug. Durch diesen kleinen Protest wird schon der künftige Erfolg Jehans und die Niederlage des Engländers geschickt angekündigt.

Was jetzt folgt, zielt darauf hin, das Staunen und die Erwartungen fortwährend zu steigern. Der König verspricht Logis für 300 Pferde, die Herolde wollen solches für 10,000 haben — sonst wird Jehan gar nicht kommen. Der König verspricht es für den folgenden Morgen, »denn die Damen

wünschen sehr Ihren Herrn zu sehen.» Er muss ein Viertel der ganzen Stadt abgeben. Und die Herren und Damen, die zur Hochzeit gekommen waren, und auch die Prinzessin stehen früh auf, aus Furcht den Gast sonst nicht zu sehen, und man schliesst alle übrigen Strassen zu, damit er an dem Palast vorüber müsse. Jetzt folgt die überaus anschauliche Beschreibung des allmählich geschehenden Einzuges — wie man über die Menge der Menschen und die Prachtentfaltung staunt, wie man immer glaubt, dass Jehan da sei, während es nur Karrenkutscher und andere Leute vom Gesinde sind, wie die Damen sogar das Essen versäumen, wie man den Engländer vollständig vergisst, der garnicht »von seiner Braut geniessen darf», worüber er sich sehr ärgert, und den man gleich unterbricht, wenn er von der Hochzeit zu sprechen beginnt; wie dann der eine glänzende Ritter nach dem anderen einherzieht und für Jehan genommen wird, wie die Spannung der Damen und besonders der Prinzessin bei jedem erscheinenden Haufen immer nervöser wird und wie schliesslich Jehan erscheint und sogleich der Prinzessin die Liebeswunde zufügt.

Einige Citate mögen die Art der Schilderung veranschaulichen.

Der König liess die Messe singen und alle Fürsten, Herren und Damen gingen um sie zu hören; und gegen das Ende der Messe kam plötzlich ein Knappe gelaufen, der sagte: kommt und seht diesen Jehan de Paris kommen; aber sputet euch! Die Könige nahmen jeder seine Dame und alle stürzten nach den Fenstern des Palastes; die andern gingen auf die Strasse, um besser zu sehen. — Zweihundert bewaffnete Leute kommen, auf schönen Pferden sitzend, welche Bogensprünge machen und sich bäumen, dass es ein Jubel ist sie anzusehen. Der König von Navarra, der die Prinzessin an der Hand hält, ruft durch das Fenster: »Wer seid ihr, Herren? — Wir sind die Karrenführer Jehans, und die Karren kommen hier nach uns. Bei der heiligen Jungfrau, sagt die Prinzessin, ist das aber ein triumphaler Aufwand für einen Bürgerssohn! — Sie können sich denken, schöne Schwester, dass ich erstaunt bin; ich glaube einen Traum zu sehen.» Man

meldet, dass das Mittagsessen wartet. »Sprechet nicht von solchen Sachen, sagen die Damen, wir haben keine andere Lust als diese unzähligen Reichtümer zu betrachten.« Schliesslich befiehlt der König, dass man essen soll, aber Wächter werden ausgestellt um aufzupassen. Mitten während der Mahlzeit stürzt einer herein und sagt, dass jetzt die schönste Truppe naht, die man je gesehen hat, und die Könige, Damen, Barone und Ritter fliegen von ihren Stühlen auf, jeder nimmt eine Dame bei der Hand und so laufen sie zu den Fenstern oder nach unten auf die Strasse. — Der König von Spanien behält einen Pagen Jehans bei sich, damit dieser ihm seinen Herrn zeigen könne — so gespannt sind jetzt alle. Die Prinzessin ruft den Pagen zu sich und fragt um seinen Namen. »Ich heisse Gabriel, sagt er. — Nun, Gabriel, ich bitte dich, geh nicht weg von mir, und da hast du einen Ring. — Grossen Dank, Dame, sagt der Page. — Ach, mein Freund Gabriel, kommt der Jehan von Paris noch nicht? — Nein, Fräulein, erst müssen seine Waffenleute kommen. — Sind es denn nicht diese? — Nein, das sind nur die zwei tausend Bogenschütze der Vorgarde» . . . — Es kommen so viele, dass der König von England, der natürlich die ganze Zeit schmollt, behauptet, dass sie durch die eine Pforte hinausgehen und durch die andere wieder eintreten. — Endlich erscheint ein schöner Mann, im Kleide von Goldstoff, auf einem grauen Zelter, und nach ihm die hundert Ehrenpagen Jehans, in rotem Sammt und auf grauen Pferden, die Schabraken von rotem Sammt tragen, wie päpstliche Kleider, mit reichem Goldschmuck, und ihre langen Haare, blond wie feines Gold, fallen ihnen auf die Schultern. Nun glaubt die Prinzessin, dass der Mann an ihrer Spitze Jehan ist; sie erhebt sich um ihn zu grüssen, und so tun auch viele von den Baronen und Damen. Aber der Page, der das bemerkt, sagt: »Fräulein, rührt Euch nicht bis ich Euch sage, denn der Mann da, das ist der Hofmeister meines Herrn, der diese Woche Dienst tut; er hat vier solcher bei sich.« — Schliesslich aber erscheint Jehan selbst. »Jetzt aufstehen, Fräulein, jetzt will ich Euch den christlichsten und edelsten Mann zeigen, den Ihr je saht, das ist Jehan von Paris. Fräulein, schaut nur da her-

unter, das ist dieser, der einen weissen Stab in der Hand trägt und einen goldenen Schmuck um den Hals. Seht, was für ein schöner Mann er ist und wie er sich hübsch gebärdet. Als die Prinzessin ihn erblickt, errötet sie so, als wenn Feuer aus ihrem Gesichte ausströmte. Sie ist ganz entzückt, und der König von Navarra, der dieses gut merkt, drückt ihr still die Hand; sie versucht aber ihre Fassung so gut wie möglich zu behalten, und als Jehan ganz nahe ist, reicht sie ihm einen Kopfschleier, den sie in der Hand hält, und grüsst ihn milde. Und als Jehan von Paris sie so schön dastehen sieht, wird er von einem Liebesspiess getroffen, »wie ihr Liebende so gut wisset»; er nimmt den Schleier, macht die Reverenz und dankt dem Fräulein. Und dann zieht er vorüber und seine Leute mit ihm. Der König von Spanien und alle die da sind, finden dass die Prinzessin sich sehr ehrenhaft benommen hat, und der Jüngling noch mehr. Nur der Engländer ist nicht zufrieden, er denkt, dass dies ihm einigermassen zu Schaden und Schmach gereichen wird; aber er muss sich gedulden und eine möglichst gute Haltung beobachten, um seine Ehre zu retten.

Es ist garnicht zu verkennen, dass das kleine Kapitel in welchem Jehan endlich erscheint, im Ton und Stil einen bewussten Gegensatz gegen das Vorige bietet. Dort gehäufte Schilderung des äusserlich Glänzenden, hier das Äussere nur in zwei Zeilen angedeutet; dort Spannung, Nervosität, ein Gehen und Kommen, Laufen und Plaudern, überhaupt eine allgemeine Bewegung, die sich vortrefflich in der Erzählung abspiegelt. Hier vollständige Ruhe und Würde; wie in einem Gemälde ist alles auf einen Punkt konzentriert, den Gruss zwischen den Beiden. Das ist ganz reizend. Und welchen künstlerich vollendeten Eindruck macht nicht, im Vergleich eben mit der neugierigen Unruhe der vorigen Szenen, die stille Bewegung der Prinzessin, ihr Versuch sie zu überwinden und die Teilnahme des Königs von Navarra, die sich in dem so viel sagenden Händedruck äussert!

Dann geht es in demselben Tempo wie fruher weiter. Der König sendet einen Grafen zu Jehan, um ihn ins Palais

einzuladen. Aber der Kanzler Jehans, der ihn in dem inzwischen befestigen Logis empfängt, fragt erstaunt, als der Graf sich als Gesandten des Königs meldet: wie, ist er denn krank, dass er nicht selbst kommt? Der Graf kehrt unverrichteter Dinge zurück, die Damen, die am Fenster warten, fühlen sich enttäuscht, aber der englische König ist zufrieden und meint: habe ich doch gesagt, dass er toll ist! Auf den Rat des Arragonerkönigs (dem die Damen sehr dafür danken!) begiebt sich der König von Spanien jetzt aber selbst zu Jehan; der König von England geht mit, »da er ja den jungen Mann kennt, und da dieser ja sicher auch um seinetwillen hierher gekommen ist!« Jehan verspricht sich zum Diner einzufinden. Die Erwartung am Hofe erreicht ihren Höhepunkt.

Er kommt, schreitet als Herrscher einher und benimmt sich als wäre er zu Hause. Er fasst die Hand der Prinzessin ganz *privement*, küsst sie milde und dankt ihr für ihre Anwesenheit, fordert seine Mannen auf, die Damen zu küssen, nimmt die beiden Königinnen, lässt sich zwischen ihnen nieder und lädt die anderen ein, Platz zu nehmen. Darauf spricht er ausgelassen mit der Prinzessin und schneidet einige sehr unanständige Witze, die sie erroten machen, aber ihren Vater ungemein belustigen. Nach einer Weile fragt dieser seinen Gast um die Bedeutung der Rätsel. Die Erklärung des dritten Rätsels giebt Jehan den Anlass, sich wirkungsvoll bekannt zu machen; darauf krempelt er seine Ärmel auf, und man erblickt die goldenen Lilien auf blauem Sammetgrunde. Das Königspaar fällt zu seinen Füssen. Die Prinzessin erklärt sie wäre zufrieden mit einem seiner Barone. »Ja, habt Ihr denn gewählt, welchen von diesen Ihr wollt, oder möchtet Ihr noch nachdenken?« — »Hoher Herr, es gehört nicht mir zu wählen, derjenige der Euch gefällt, wird auch mir gefallen.« — »Bei Gott, Ihr seid eine kluge Dame *(vous estes fine femme)*; da Ihr das Versprechen Eures Vaters halten wollt, heisst es ja dass ich dasjenige meines Vaters halten muss, nämlich dass Ihr mein Weib sein werdet.« Da beginnen alle zu lachen — ausser den Engländern. Er fragt, ob sie will, und sie antwortet, dass sie nichts auf der Welt so gerne will.

Das Ubrige lässt sich erraten. Die Engländer ziehen enttäuscht weg, die Hochzeit wird gefeiert und in allen Einzelheiten geschildert, Jehan und seine Gemahlin gehen nach einem bewegten Abschied nach Frankreich, kehren aber noch bevor das Jahr zu Ende ist nach Spanien zurück, wo die junge Königin dann einem Thronfolger das Leben giebt.

II.

Wenn Suchier unseren Roman kurzweg als eine Bearbeitung, in der Form eines Volksbuches, von *Jehan et Blonde* bezeichnet, so kann dies eine ganz unrichtige Idee von dem Werke geben. Die Prosabearbeitungen älterer Versromane, die im XIV und XV Jhdt so reichlich in Umlauf kommen und fur den Geschmack des damaligen Publikums berechnet sind, haben, es ist wahr, ihre Originale meistens eine sehr gründliche Transformation erfahren lassen und sie mit beträchtlichen Zusätzen bereichert, oft auch die Fabel gekürzt und durch eine neue ersetzt, die dann als eine Entwickelung der alten zu betrachten ist. So z. B. wenn die *Karlsreise* in den *Galien le Restoré* übergegangen ist, wo die Abenteuer des grossen Kaisers und seiner Paladine wiedergegeben werden, aber der Held ein Sohn des Olivier und der konstantinopolitanischen Königstochter ist, die auf eine so eigentümliche Weise mit dem französischen Ritter vereinigt wurde. Diese Volksbücher tragen alle mit einander den Stempel dessen was sie sind, nämlich ungeschikter Nachbildungen und sogar Entstellungen, sie sind ohne Kunst geschrieben und verlieren sich in unendlichen Ausschweifungen. Das Verhältnis des *Jehan de Paris* zu dem Beaumanoir'schen Romane ist jedoch ein ganz anderes. Mit einer vollständigen Verschiebung der Idee geht Hand in Hand die Umsetzung in eine neue und zwar hier künstlerisch überlegenere Form, der Ton wird ein ganz anderer und das Werk verrät eigentlich nur episodisch seinen nahe Zusammenhang mit einem früheren.

Was die beiden Romane gemein haben, ist allerdings nicht wenig. Suchier hat es so präzisiert: die öffentliche

Verlobung, die auf Grund eines heimlichen Versprechens vereitelt wird, die gemeinschaftliche Reise der beiden Freier und die rätselhaften Reden. Dazu kommt noch, dass die beiden jungen Helden Jehan heissen, dass der Nebenbuhler, über den man sich belustigt, ein Engländer ist und dass die Hochzeit vier Monate nach der Verlobung stattfinden soll. Andererseits zählt S u c h i e r einige Verschiedenheiten auf, aber diese beziehen sich nur auf die Darstellung der Reise, bezw. der Rätsel. Sonst ist der Unterschied ein sehr grosser. *Jehan et Blonde* ist ein typischer Liebesroman. Der Held ist Knappe am Hofe eines Grafen, in dessen Tochter er sich verliebt; die Entwicklung dieser Liebe und der erst allmählich entstehenden Gegenliebe der jungen Dame nimmt einen breiten Platz ein; sie versprechen einander ewige Treue, und Blonde will auf Jehan warten, als dieser abzureisen genötigt ist um sein Erbe in Frankreich zu übernehmen; von dem inzwischen auftauchenden Rivalen rettet er seine Braut durch die Entführung; sie werden verfolgt, Jehan muss sich und seine Begleiterin im Kampfe verteidigen, und nach Widerwärtigkeiten aller Art führt er endlich seine Sache zu einem glücklichen Abschluss. Mit diesem Inhalte ist die Art der Schilderung übereinstimmend sie ist äusserst breit, weich, zuweilen sentimental und rein lyrisch, mit weitschweifigen Reflexionen, Wiederholungen, Zwiegesprächen und sogar Allegorien gefüllt.

In dieser Geschichte bildet nun die Reise Jehans mit dem Grafen von Glocester eine auch quantitativ nicht sehr bedeutende Episode (c:a 500 Verse von den 6262 des Gedichts; dazu kommen noch die c:a 200 Verse, die die Auflösung der Rätsel enthalten — es ist zu bemerken, dass hier die Auflösung durch Blonde's Vater gegeben wird). Diese Episode hat nun der Verfasser des *Jehan de Paris* in seine Erzählung aufgenommen, aber er hat sie für seinen Zweck ausgenützt und sich derselben in ganz anderer Weise bedient als sein Vorgänger. Ebenso wenig wie dort bildet dieses Motiv hier das Hauptsächliche; es ist vollständig und in jeder seiner Phasen in den Dienst der durchgehenden Idee gestellt, die, wie gesagt, die Verherrlichung des französischen Königtums

und daneben auch des Pariser Bürgertums — ist. Was dieser Episode vorangeht und was ihr folgt ist in beiden Erzählungen ganz verschieden. Das Versprechen ist in Beaumanoir's Erzählung nichts anders als eine heimliche Verlobung, im *Jehan de Paris* eine Übereinkunft der Eltern, und es wird auch in beiden Erzählungen in ganz verschiedener Weise erfüllt. Unter solchen Umständen kann man doch wohl nicht unseren Roman als eine blosse »Transformation» von *Jehan et Blonde* bezeichnen.

Unser Verfasser hat sich dieses Werkes bedient — oder vielmehr einer späteren Bearbeitung desselben — aber das daraus entlehnte Nebenmotiv hat er in ein ganz neues Gemälde hineingearbeitet. Die Grundidee zu diesem Gemälde haben ihm sehr wahrscheinlich die realen Zeitverhältnisse gegeben, worüber unten ein Wort. Jedoch ist auch für sie eine starke litterarische Tradition vorhanden, die von den alten Königsepen der mittelalterlichen Dichtung ausgeht. Diese beiden Momente — das zeitgeschichtliche und das traditionelle — verleihen, scheint es mir, dem Roman in gleichem Masse sein Gepräge und sind bei seiner Beurteilung eben so wichtig, wie die Tatsache, dass sein Verfasser ein Motiv aus dem *Jehan et Blonde* herübernahm.

Ich brauche nur daran zu erinnern, wie stark der Gedanke von der unwiderstehlichen Macht des französischen Herrschers in den Karlsepen immer hervorgehoben wird. Die Art, in welcher dieser Gedanke im *Jehan de Paris* ausgeführt wird, berührt sich am nächsten mit der Erzählung im *Voyage de Charlemagne*. Dies ist schon von Gaston Paris hervorgehoben worden in seinem Aufsatze über das genannte Gedicht in der *Romania* 1880. »Durch den Geist der es beseelt, durch die Mischung von Gemütlichkeit und Prahlerei, durch die naive Bosheit des Stils, durch mehr als eine Einzelheit erscheint uns das Gedicht von der Pilgerfahrt Karls als ein Vorläufer des reizenden Romans von *Jehan de Paris*.» Diese Charakteristik ist ebenso treffend als erschöpfend. Was die Einzelheiten betrifft wird es wohl nicht leicht sein, eine Übereinstimmung in allzu vielen Punkten nachzuweisen. Der

Prachtaufwand Jehans erinnert an denjenigen, mit welchem sich Karl zu der Reise rüstet (v. 76 ff.); wenn der Ausgesandte des englischen Königs die Schaaren Jehans für Engel des Himmels nimmt, so kann das mit der Szene verglichen werden, in welcher der Jude in Jerusalem dem Patriarchen berichtet, Gott und seine zwölf Apostel im Tempel gesehen zu haben, und wenn man mit aller Gewalt Parallellen ziehen will, so kann man ja auch auf die Schilderung von Jehans Wohnung und die von dem konstantinopelschen Königspalaste hinweisen. Aber die Hauptähnlichkeit ist einerseits, dass Jehan ebenso wie Karl durch seine Macht, seinen Reichtum, seine Freigebigkeit und seine äussere Erscheinung wirkt und andererseits, dass über die Idee dieses imponierenden Auftretens ein leichter Schleier naiven Humors geworfen ist, der besonders im *Jehan de Paris* Licht und Schatten zwischen dem Sieger und dem Besiegten in köstlicher Weise verteilt [1].

Es ist schon von Montaiglon darauf aufmerksam gemacht worden, wie sehr der Einzug Jehans in der spanischen Stadt an die berühmte Szene in der Schilderung des Mönchs von St Gallen erinnert, in welcher Ogier und der Lombardenkönig die Ankunft Karls erwarten und in jedem herannahenden Haufen ihn zu sehen glauben, bis er dann einherreitet, ganz in Eisen gekleidet und von einer eisernen Wolke von bewaffneten Kriegern umgeben. Die Ähnlichkeit ist in der Tat unverkennbar; selbst die Technik, mit welcher die immer steigende und immer getäuschte Spannung geschildert wird, erinnert an diese uralte Quelle, wenn auch die schweren Vortruppen Karls hier in leichte Pagen und schmucke Hofmeister verwandelt sind und das schwarze Eisengewölk sich in lächelnde, in prachtvollen Farben schimmernde Wölkchen aufgelöst hat. Es ist auch nicht sehr wahrscheinlich,

[1] Die Prahlerei mit dem Reichtum erinnert einigermassen an die Episode im *Aymeri de Narbonne*, wo die französischen Gesandten an den Lombardenkönig, um dessen Schwester sie für ihren Herzog freien, mit grenzenlosen Reichtümern versehen sind. Das Motiv ist schon hier überarbeitet und hängt mit anderen zusammen, deren Verzweigung G. Paris in der *Romania* X, 515 ff. nachgewiesen hat. Vgl. Demaison's Ausgabe des *Aymeri*.

dass der Verfasser unseres Romans die genannte Erzählung als unmittelbares Vorbild benützt hätte. In anderen, neueren Variationen hat er dasselbe Motiv gefunden, und zwar in einer Weise ausgeführt, die seiner eigenen pikanten Schilderung näher kommt als die mächtige Darstellung der alten Legende. Vor allem ist hier zu nennen der Zug Iseuts im *Tristan*. Der Held und Kaherdin sind übers Meer gekommen um die Königin Iseut zu sehen; sie verstecken sich als der Jagdzug heranaht, und die Schönheit der Kammerzofen und Hofdamen veranlasst Kaherdin mehrere Male zu vermuten, dass Iseut erscheint; schliesslich kommt sie, strahlend wie die Sonne [1]. Über die Schilderung ist dieselbe Pracht verbreitet wie im *Jehan de Paris*, die Menge der Auftretenden ist gross wie dort, und die ganze Szene lässt einen unmittelbaren Einfluss zum mindesten glaublich erscheinen. — Mit einfacherem Apparat arbeitet Marie de France in dem *Lai de Lanval:* das Auftreten der Dame, die schöner sein soll als Artus' Königin Ginevra und die zur Befreiung Lanvals erwartet wird, bereiten nur zwei Damen vor, und die Freunde sind sicher, dass eine von ihnen die Geliebte Lanvals ist. Diese erscheint aber später, und sie ist schöner als irgend eine Frau in der Welt [2]. Das Motiv ist aber ganz dasselbe; es ist auch sonst nicht in der mittelalterlichen Dichtung unbekannt [3].

Noch mehr verbreitet ist dasjenige Motiv, welches den Liebhaber unter einer Verkleidung zu der Geliebten dringen lässt — ich brauche wieder nur an *Tristan* zu erinnern, an den Roman von *Horn* u. s. w. In den chansons de geste

---

[1] Vgl. *Le roman de Tristan*, ed. Bédier, I, 332. Dieselbe Stelle bei Eilhart, bei Ulrich v. Türheim u. Heinrich v. Freiberg (vgl. Gottfried, ed. Bechstein, Anhang).

[2] *Marie de France*, ed. Warncke, S. 106 f.

[3] Auf das *Lai de Lanval* hatte schon Novati, *Un nuovo ed un vecchio frammento del Tristran di Tommaso* (Monaci's *Studj*, 6, S. 461 f.) hingewiesen. Derselbe macht auf das *Lai de Graelent* aufmerksam, aber da erscheint das Motiv in sehr abgeschwächter Form. — Auch im *Horn* (ed. Brede u. Stengel, v. 3985 ff.) ist es erblasst.

Auf den Zug Godefroy's im *Chevalier au Cygne* macht G. Paris schon in der *Revue critique* aufmerksam.

ist es ja eine Art von »lieu commun», dass die Sarazenerprinzessin einen christlichen Helden liebt und dieser zur rechten Zeit auftritt. So tut in einem Kreuzzugsgedicht Godefroy als die Prinzessin Florie eben mit dem Sohne des Soudans von Babylon verheiratet werden soll, und so tun hundert andere. Dieses Motiv hat aber unser Verfasser in ganz selbständiger Weise verarbeitet.

Die Ausführungen M o n t a i g l o n s stellen es ausser allen Zweifel, dass das Grundmotiv der Erzählung im *Jehan de Paris* auf historischer Grundlage ruht, mit anderen Worten, dass man in Jehan selbst den französischen König Karl VIII zu sehen habe und in der Geschichte seiner Verlobung eine Anspielung darauf, dass dieser König den zwischen Maximilian von Oesterreich und der Prinzessin Anne de Bretagne durch Bevollmächtigte gestifteten Bund zunichte machte und die Prinzessin selbst als Königin heimführte. Der genannte Gelehrte sucht, wie es in solchen Fällen so oft geschieht, vielleicht allzu viele Parallellen zwischen den Einzelheiten des Romans und den historischen Tatsachen auf; dies ist auch nicht nötig um die Beziehungen festzustellen. In beiden Fällen handelt es sich um ein energisches Einschreiten, das die Aufhebung einer früheren, ohne persönliche Neigung gegebenen Einwilligung herbeiführt; die beiden Kontrahenten sind sehr jung, der Freier aus politischen Gründen ist dagegen viel älter; wenn man J e a n M o l i n e t glauben darf, drang Karl in Rennes ein unter dem Vorwande einer Pilgerfahrt, er stellte sich am folgenden Morgen der Prinzessin vor und gewann sie durch seine Persönlichkeit [1]. Ein Mal nennt der Verfasser unseres Romans wie aus Versehen den Namen der Heldin, den er sonst sorgfältig verschweigt, und gebraucht dann den Namen Anne. Dass der englische König die Rolle des verschmähten Freiers spielt, kann wohl darauf beruhen, dass, wie M o n-

[1] Der Geschichtschreiber dieses Königs, V a r i l l a s, (*Histoire de Charles VIII*, 1691, S. 129 ff.) weiss freilich nichts von der Verkleidung etc. Aber J e a n M o l i n e t († 1507) stand den Begebenheiten ganz nahe, und wenn auch seine Darstellung nicht mit den Tatsachen übereinstimmt, so beweist sie, dass eine diesbezügliche Legende sich ausgesponnen hatte.

taiglon sagt, die Frage von einer Ehe zwischen Anne de Bretagne und dem jungen Edvard V von England aufgeworfen war, aber einfacher erklärt sich diese Tatsache aus der in Frankreich herrschenden feindlichen Stimmung gegen die Engländer; der Verfasser dürfte mit einer gewissen Befriedigung die Gelegenheit benutzt haben um den Erbfeind in ein lächerliches Licht zu stellen. Man sieht, es giebt mehr als eine Erklärung für die Einführung der Engländer, ohne dass man für eine so naheliegende Sache auf litterarische Quellen zurückzugreifen brauchte.

Die ganze Haltung des Romans deutet, scheint es mir, darauf hin, dass ihre Wirkung in erster Linie auf das patriotische Selbstgefühl der Leser gezielt war. Dieser Absicht des Verfassers musste es in hohem Grade dienen, dass er seinem Stoffe eine Umkleidung gab, durch die etwas Bekanntes durchschimmerte oder sich erraten liess. Noch heutzutage ist ja die Erzählung sehr unterhaltend: man kann verstehen, welchen Eindruck sie bei der Möglichkeit zur Identifizierung der Personen und der Begebenheiten machen durfte. Das ist aber nicht das einzige, was die Leser haben erkennen können; auch ein anderer Spiegel, als der des Nationalstolzes, wird ihnen in dem Buche vorgehalten.

Montaiglon führt verschiedene Züge vor um zu beweisen, dass der Roman nahe Beziehungen zu Lyon hat, nähere als zu irgend einer anderen Stadt. Mehr als diese Kleinigkeiten bedeutet wohl aber die Tatsache, dass Jehan als ein reicher Bürgerssohn aus Paris auftritt und schon in dieser Eigenschaft den englischen König an Glanz und bodenlosem Reichtum weit überholt. Gaston Paris hat bemerkt, dass der rein parisische Geist der *Karlsreise* sich im *Jehan de Paris* wiederfindet. Ich glaube man kann behaupten, dass der Roman ebenso parisisch wie französisch ist. Neben dem Prahlen mit der königlichen Macht will er die lokalpatriotischen Gefühle der Pariser erwecken und erheben und anderen zeigen, dass mit einem pariser Bürger Niemand wetteifern kann. Wer, wenn nicht ein Pariser, hätte diese Tendenz in das Werk hineingelegt? Und ist es nicht deutlich, dass sie den Geist einer

Epoche wiederspiegelt, wo sich das pariser Bürgertum zu einer ganz besonderen Wohlhabenheit und Machtstellung emporgeschwungen hatte unter dem persönlichen Schutze des »Bürgerkönigs» Ludwig XI? Dieses Selbstgefühl ist es, das sich in den Beschreibungen von dem Aufwande Jehans während der Reise, in seinem Gespräche mit den Engländern u. s. f. kundgiebt, während dann die königliche Würde eigentlich später, in dem Einzug und in allem, was darauf folgt, an den Tag tritt. Es dürfte also klar sein, dass das Werk von einem Manne stammt, der ebenso sehr von der unwiderstehlichen Macht des französischen Königtums eingenommen ist — und dessen Inhaber vielleicht schmeicheln will — als er die Hauptstadt — wahrscheinlich seine Vaterstadt — und deren Bürger — zu denen er wohl gehörte — preisen will.

Welches auch die erste Veranlassung zu der Arbeit gewesen sein mag, sicher ist es jedenfalls, dass der Verfasser, als er sie unternahm, von einer lebhaften Lust durchdrungen war, seinen vaterländischen Gefühlen Ausdruck zu geben und zur Verherrlichung seines Königs, seines Landes und seiner Stadt beizutragen. Diese Gefühle leiteten und inspirierten seine Feder auf jedem Schritt. Gegen den so geschaffenen Hintergrund dürften sich die Elemente seiner Erzählung etwa in folgender Weise zusammengefügt haben.

1. *Bruch der öffentlichen Verlobung, durch das Einschreiten des jungen Freiers veranlasst.* Das Motiv ist der Wirklichkeit entnommen; reiche litterarische Tradition ist jedenfalls vorhanden; beiden Anstössen gegenüber hat sich der Verfasser aber ganz selbständig verhalten.

2. *Reise. Gleichnisse.* Für diese Episode hat *Jehan et Blonde* zum Vorbilde gedient. Wohl scheint sich unser Roman einmal näher an frühere Stufen der Überlieferung anzuschliessen: die Version der *Gesta Romanorum* betont ausdrücklicher als *Jehan et Blonde* die Auffassung der Gesellschaft von der Tollheit des Erzählenden[1]; aber das ganze ist wohl

[1] Dass einer, der Rätsel vorlegt, als toll betrachtet wird, ist in der Volkssage nichts ungewöhnliches.

doch einer Bearbeitung des Beaumanoir'schen Romans entnommen. In Bezug auf die — übrigens nichtssagenden und wenig spirituellen — Gleichnisse ändert unser Verfasser den Sperber seines Vorbildes in eine Ente, was ja unzweifelhaft besser passt (in den *Gesta* ist nur von einem Netze die Rede, während der *Horn* einen Habicht als Symbol der Geliebten hat).

3. *Glänzendes Gefolge, Reichtum und Prachtaufwand.* Als Zeichen des mächtigen Königtums gebraucht schon die älteste epische Litteratur dieses Motiv, das sich dann noch im XV Jhdt wiederfindet, z. B. im *Saintré*, wo das prachtvolle Auftreten des Helden, wenn er in fremde Gegenden Turnier- oder Kriegszüge unternimmt, auch ein ruhmvolles Licht auf seinen König und seine Heimat wirft.

4. *Überraschungen bei dem Einzuge.* Die Technik, durch welche der Verfasser dem Auftreten Jehans am spanischen Hofe eine so imponierende Wirkung verleiht, hat ihn eine spezielle litterarische Tradition gelehrt, die in einigen bekannten, vielverbreiteten Dichtungen zur Anwendung gekommen war. Es ist schwer zu sagen, ob sich der Verf. hier an ein ganz bestimmtes Vorbild angelehnt hat. Ich habe oben in dem Roman von *Tristan* ein solches vermutet. In der Tat kann man — ausser der Ähnlichkeit des Motivs — in Thomas' trockener Aufzählung der verschiedenen Arten von Hofleuten, welche den Zug bilden, mit gutem Willen einen Keim zu der glänzenden Mannigfaltigkeit von Jehans Gefolge finden (die Schilderung im *Horn* ist ja an und für sich dramatischer, zählt aber nicht so viele Gruppen auf).

6. *Ton und Stil* erinnern entfernt an die *Karlsreise*, zeigen aber natürlicherweise eine nähere Verwandtschaft mit dem Geiste der Zeit und führen, trotz aller Verschiedenheit, die Gedanken auf den genannten Roman La Sale's. Hier wie dort spürt man einen Nachhall des alten Rittertums, das freilich in sehr modernisierter Form auftritt, hier wie dort begegnet eine neue Erzählerkunst, leicht, spielend, voll frischer Laune, hier wie dort liegt beständig die Ironie auf der Lauer. Wie im *Saintré*, vereinigen sich also auch hier alte Tradition

nnd neue Ansätze, welche den Weg der künftigen Entwickelung vorzeigen [1].

Was das Datum des Romans betrifft, so ist es ja schon durch die Beziehung der Erzählung zu dem historischen Hintergrunde wenigstens annähernd festgestellt. Lange Zeit nach der Heirat Karls VIII kann der Roman nicht geschrieben worden sein: ich denke er fällt in die Mitte der neunziger Jahre. Nach Montaiglon stammen die zwei Handschriften aus dem XV Jhdt; die eine ist jetzt verschollen [2], die andere befindet sich in der Pariser Nationalbibliotek, f. fr. 1465, und gehört nach den Katalogen und nach P. Paris dem sechzehnten Jhdt an. Diese verschiedene Auffassung deutet wohl eben darauf hin, dass die beiden Handschriften die Übergangszeit zwischen den Jahrhunderten angeben [3]. Sie sind übrigens fast identisch und scheinen nach derselben Vorlage abgeschrieben zu sein.

Während des XVI Jhdts erschienen von dem Buche fünf Auflagen; später wurde es im XVII Jhdt der *Bibliothèque bleue* einverleibt und erfuhr bei dieser Gelegenheit eine beträchtliche Umarbeitung. Nachher wurde die Geschichte noch öfter gedruckt, obgleich die ursprüngliche Version in Vergessenheit geraten war, bis Mabille sie im Jahre 1855 nach den frühesten Drucken veröffentlichte (in der *Bibliothèque elzévirienne*). Schliesslich erschien 1867 die Ausgabe Montaiglon's nach den beiden Handschriften. Die Popularität des Romans ist durch die vielen Auflagen bezeugt; in der Litte-

[1] Die Dedikation unseres Romans erinnert sehr stark an diejenige in La Sale's *Salade*; die betreffenden Ähnlichkeiten sind wohl aber nur »lieux communs» in solchen Vorreden

[2] Montaiglon hatte sie von dem Buchändler Potier geliehen bekommen. Das Geschäft dieses Buchhändlers hat jetzt längst aufgehört, und kein Mensch scheint zu wissen, wo die Hds des *Jehan de Paris* hingeraten sein mag.

[3] Hr Mag. phil. E. Järnström, der für mich die Hds eingesehen hat, ist der Ansicht, dass die Angabe Montaiglons in Bezug auf das Datum die richtige ist. — Nach ihm sind die Abweichungen der Ausgabe nur orthographischer Art, ohne dass man sagen könne, welchem Prinzip der Herausgeber gefolgt sei. Einige mir mitgeteilte Proben bestätigen diese Ansicht.

ratur findet man kaum Beweise dafür [1]. Als ein letzter Ausläufer dieser Popularität ist wohl die Oper von Boïldieu anzusehen, die zu einem Texte von Godard d'Aucour 1812 in Paris mit grossem Erfolg aufgeführt wurde und wahrscheinlich durch ein bald wieder vergessenes Melodrama von Marsollier aus dem Jahre 1807 veranlasst war [2]. Die Oper ist nachher in provenzalischer Sprache parodiert worden, und hat vielleicht auch das Gedicht *Jehan de Paris* von Béranger hervorgerufen [3].

III.

Die ausserfranzösischen Litteraturen bieten einige Beweise für die Verbreitung unseres Romans.

In der provenzalischen Litteratur findet sich ein Hinweis auf den Roman: in einem versifizierten Briefe aus Grenoble über die Festlichkeiten aus Anlass der Geburt des Kronprinzen (1729) wird gesagt, dass das Diner mit seinen aufgezählten Leckerbissen demjenigen des Jean de Paris ähnlich war [4].

Noch weiter südwärts ist die Erinnerung an den hoch-

[1] Suchier, l. c. S. CXVIII, Anm. findet die Popularität »attestée par les passages recueillis par Bauquier, *A travers la langue d'oc*.» Dieser Verfasser — der übrigens kein Buch mit dem genannten Titel geschrieben hat, sondern eine Reihe Zeitschriftenartikel verschiedenen Inhalts in Separatabzügen unter dem Namen vereinigte, weswegen er auch in keiner Bibliographie zu finden ist — führt anlässlich eines Zitats in seinem Artikel über das provenzalische Pronomen (*Revue des langues romanes*, IIe série, t. 6. p. 253) einige Notizen an, die nur das Vorhandensein des *Jehan de Paris* (höchst wahrscheinlich in der Ausgabe der *Bibliothèque bleue*) in drei Privatbibliotheken bezeugen. Ein Bremer Buchhändler sagt, dass unter seinen Büchern auch »une autre pièce fort jolie qui se nomme Jean de Paris» befände, Cotin nennt das Buch unter den »livres de peu de valeur» seiner Sammlung und Mme Guyon, als sie verhaftet wird, behauptet von ihren Büchern gehöre u. A. *Jean de Paris* dem Diener ihres Sohnes.

[2] Montaiglon, Einleitung, S. VIII f.

[3] Bauquier, *l. c.*

[4] Champollion-Figeac, *Nouvelles recherches sur les patois etc.* Paris 1809, p. 97, 131.

fahrenden französischen Freier gedrungen. In einer höchst interessanten Notiz über die »Pastoralen» der baskischen Litteratur — das fast einzige originale Produkt, das diese Litteratur hervorgebracht hat — erwähnt Vinson [1] unter den bunten Stoffen deren sich diese Art dramatischer Litteratur bedient und die sich von Moses bis auf Napoleon erstrecken, auch Jean von Paris. Leider verzichtet er auf jede nähere Angabe, und da diese Litteratur nicht gedruckt ist, ist es unmöglich zu schliessen, inwiefern das kleine baskische Drama eine Nachbildung unseres Romans ist. Auch über die Zeit der Abfassung wissen wir nichts [2]. In den zwei Provinzen, wo sich diese Pastoralen erhalten haben, werden sie jetzt noch zur Zeit der grossen örtlichen Feste aufgeführt.

Mit den übrigen Bearbeitungen der *Bibliothèque bleue* ist *Jehan de Paris* über die nördliche Grenze Frankreicks gedrungen und schon im XVII Jhdt in vlämische Sprache übersetzt worden. Diese Übersetzung hat in der Form eines Volksbuches bis in die neuere Zeit gelebt [3]. Übersetzungen in andere Sprachen sind nicht bekannt.

*

Es erübrigt noch von einigen Volksmärchen zu sprechen, welche in nahem Zusammenhange mit der Rätsel-Episode im *Jehan de France* stehen, so dass man von einigen hat behaupten können, dass sie unter dem Einfluss des Romans ständen.

Zuerst begegnet uns da ein lothringisches Märchen, das Cosquin in der *Romania* X, 559 mitgeteilt hat. Der Prinz von Frankreich begiebt sich mit einer grossen Armee um einen feindlichen König zu bekriegen. Unterwegs trifft er den englischen König mit seinem Gefolge, und findet Anlass, die Rätsel mit den Mänteln und der Brücke vorzuführen. Von

---

[1] *Revue de l'Histoire des religions*, I, 139.

[2] Die ältesten dieser Produkte stammen aus dem XIII—XV Jhdt.

[3] Montaiglon, Einleitung, S. XLVI f.

der Ente ist nicht die Rede. Cosquin führt ein von Campbell publiziertes gaëlisches und ein in Simrocks Sammlung befindliches Märchen an, wo dieselben Rätsel vorkommen, obgleich in etwas anderer Weise gedeutet (in einer Version des ersteren wird die Brücke jedoch als ein Pferd erklärt) [1]. Ein von Schiefner übersetztes ossetisches Märchen hat gleichfalls das Brückenmotiv, und hier ist, wie im *Jehan de Paris*, von einer Werbungsreise die Rede [2]. Das genannte Motiv findet sich schliesslich in einer Novelle Sercambis [3].

Die nächste Verwandtschaft mit unserem Roman zeigt jedoch ein russisches Märchen, das nach Suchier in *The Folklore Record* I, 92 analysiert worden ist und das ich hier nach dem in der Sammlung von Afanasjeff gedruckten Texte in seinen hauptsächlichen Zügen mitteile [4].

Zwei reiche Kaufleute, der eine aus Moskau, der andere aus Kieff, trafen sich häufig auf Reisen und schlossen mit einander Freundschaft. Dem einen wird eine Tochter, dem anderen ein Sohn geboren, und sie beschliessen, dass die Kinder mit einander vereinigt werden sollen. Der Kieffer Kaufmann giebt dem anderen zwölftausend Rubel als Unterpfand, und dieser wieder verspricht, falls die Tochter sterben würde, das Geld zurückzugeben. Die Wege der beiden Freunde trennen sich aber jetzt, und als achtzehn Jahre vergangen sind, ohne dass der Vater der Braut etwas von dem Kieffer Kaufmann gehört, verspricht er seine Tochter einem Obersten. Aber eben zu dieser Zeit ruft dieser seinen Sohn und sagt ihm: »reise nach Moskau; dort ist ein See, und in den See

---

[1] Vgl. über diese Märchen R. Köhler, *Kleinere Schriften* I, 197 ff. — Das von Cosquin citierte Märchen, das Simrock in seiner Sammlung mitgeteilt hat unter N:o 43, auch von Mussafia zitiert im *Jahrb. für rom. u. engl. Litt.* 6, 227, ist nicht dem Volksmunde, sondern den *Gesta Romanorum* entnommen. Vgl. Köhler in der *Zf. f. rom. Phil.* VI, 483, Suchier, *l. c.* I, CVII.

[2] Bulletin de l'Académie de S:t Pétersbourg, XII, 1868, S. 199 ff.

[3] Vgl R. Köhler, *l. c.* II, 607 ff.

[4] А. Н. Афанасьева. Народныя русскія Сказки. Выпускъ V. Moskau 1861, N:o 49, S. 223 ff.

habe ich eine Falle gesetzt; wenn in diese Falle eine Ente geraten ist, so bringe sie hierher, wenn nicht, so bringe die Falle zurück.» Der Sohn begiebt sich auf den Weg. In der Nähe von Moskau kommt er an einen Fluss; nur die Hälfte der Brücke ist vorhanden, die andere nicht. Plötzlich trifft der Oberst ein, fragt den Kaufmannssohn wo er hinreisen soll und dieser erwidert mit dem Rätsel des Vaters. Der Oberst wundert sich sehr, dass das Netz so lange Zeit erhalten werden und die Ente leben könne. Er fragt den jungen Mann, wie man nun über die Brücke käme. Ich gehe verkehrt, von hinten nach vorne, antwortete dieser, und begann, nachdem er bis zum Ende der halbfertigen Brücke gekommen war, die hinteren Steine nach vorne zu verlegen und verfügte sich so mit dem Obersten auf die andere Seite hinüber. In der Stadt angekommen, fragt der Oberst den Kaufmannssohn, wo er Absteigequartier nehmen will. »In dem Hause, wo der Frühling mit dem Winter an dem Thore ist» Er begiebt sich zu einer armen alten Frau, während der Oberst zu seiner Braut fährt. Man fragt ihn um die Reise, und er erzählt von seinem Zusammentreffen mit dem Kaufmannssohne und von dessen eigentümlichen Rätseln. Die Braut fragt nach dem Absteigequartier des jungen Mannes, ruft ihre Magd zu sich und sagt ihr: »nimm ein Töpfchen mit Milch, ein Stück Brot und ein Körbchen mit Eiern. Geh zu dem Hause, wo an der Pforte Gras und Heu zusammengebunden sind, suche den Kaufmannssohn auf, gieb ihm die Milch, das Brot und die Eier und frage ihn, ob das Meer sich noch innerhalb seiner Ufer befindet oder gefallen ist, ob die Mondscheibe voll oder im Abnehmen ist, ob alle Sterne auf dem Himmel stehen oder verwischt sind.» Die Magd besorgt den Auftrag, und der junge Mann antwortet, dass das Meer gefallen, die Mondscheibe im Abnehmen und von den Sternen einer verwischt sei. Als die Tochter diese Antworten hört, sagt sie ihrem Vater: »Euer Bräutigam gefällt mir nicht, ich habe seit langer Zeit einen anderen, der mir durch Übereinkunft mit dem Vater zuversichert ist.» Man sendet nach dem »wirklichen Bräutigam», und die Hochzeit wird gefeiert.

Es ist hier nicht die Stelle, eine folkloristische Untersuchung über die Geschichte des betreffenden Rätsel-Motivs anzustellen; auch ist das mir zu Gebote stehende Material für eine solche Untersuchung allzu spärlich. Ich beschränke mich deshalb auf einige Bemerkungen.

Suchier und Gaston Paris[1] nehmen ohne weiteres an, dass das von Cosquin mitgeteilte Märchen unseren Roman zur Quelle gehabt habe. Ich kan dieser Ansicht nur mit einer gewissen Reservation beistimmen. Die zwei Rätsel — ich hebe noch hervor, dass das dritte weggelassen ist — beweisen in dieser Beziehung nichts, denn sie sind schon Gemeingut der Sagenlitteratur geworden. Nur ihre Verknüpfung mit den zwei Personen, dem »prince de France» und dem »roi d'Angleterre», deuten darauf hin, dass eine Reminiscenz an das litterarische Werk hier mit eingespielt habe.

Auch in Bezug auf das russische Märchen nehmen die beiden berühmten Romanisten einen Einfluss vom *Jehan de Paris* an, der, nach Gaston Paris, auf mündlichem Wege in Russland hätte bekannt werden können[2]. Was nun den Grund zu dieser Annahme betrifft, nämlich dass es sich in beiden Erzählungen um eine Ente handelt, und nicht um einen anderen Vogel, wie im *Horn*, so kann ich diesem Beweise keine überzeugende Kraft beimessen. Da einmal die Falle (das Netz) vorhanden war und gleichfalls ein Vogel, der die Braut symbolisierte, so konnte dieser Vogel gar leicht spontan die Gestalt einer Ente annehmen, da diese ja auch besser in das Bild hineinpasste, als der Habicht. Das russische Märchen zeigt sonst eine nähere Verwandschaft mit der Fabel des *Horn*. Man bemerke, dass in dieser das Rätsel von der Braut, die zu sehen Horn gekommen ist, in zweifacher Weise sich wiederholt. Als Horn den Modin trifft, erzählt er ihm, dass er ein Netz ins Wasser gelegt habe um Fische zu fangen, und jetzt will er nachsehen, ob da Fische sind; wenn nicht, so

---

[1] *Romania*, X, 580.

[2] Notizen nach Vorlesungen über den Roman des XV Jhdts im Collège de France.

will er das Netz mit sich nehmen (dann ist die Geliebte frei). Der Rimel wieder erzählt er, er hätte vor sieben Jahren einen Habicht gefangen, und will jetzt sehen, ob dieser noch in gutem Zustande ist [1]. Diese zwei Motive sind in einander zusammengeflossen, und so sprechen sowohl *Jehan et Blonde* als *Jehan de Paris* von einem Netz *und* einem Vogel (Habicht, Ente); in den *Gesta Romanorum* ist der Gegenstand weggelassen und das Netz allein übrig. Die schlagendste Zusammenschmelzung bietet aber das russische Märchen: das Netz (Fallstrick) und das Wasser sind noch da, aber die Fische und der Habicht sind, aus vernunftmässigen Gründen, in einen Wasservogel verwandelt; wie der *Horn* und die *Gesta* spricht auch dieses Märchen von der eventuellen Entführung des Fallstricks — was in *Jehan de Paris* nicht vorkommt — aber die symbolische Bedeutung, die das Netz hat und die in dem *Horn* sowohl wie in den *Gesta* erklärt wird, übersieht das Märchen vollständig: man weiss nicht, was es heissen soll, dass der Sohn den Fallstrick mit sich bringe, wenn die Ente nicht drin ist. — Man darf sich fragen, ob nicht die Geschichte mit den Nahrungsmitteln eine Erinnerung an das Rätsel des Vaters und der Mutter (= Brot und Wein) enthalte.

Meiner Ansicht nach geht das russische Märchen auf dieselben Quellen zurück wie die französischen Romane und die Versionen der *Gesta*. Ich bin nämlich garnicht davon überzeugt, dass, wie S u c h i e r sagt, der französische Roman von *Horn* »den Keim» enthalte, »woraus die volksmässige Erzählung des XIII Jhdts (= *Gesta*) sich entwickelt hat» [2]. Dass die Rätsel von den Häusern und der Brücke bei B e a u m a n o i r zustande gekommen wären, nur weil sie als *gabs* in die Situation mit den zwei zusammen reisenden Freiern gut passten, halte ich von vornherein für sehr unwahrscheinlich. Alle diese Rätsel-Motive gehen ohne Zweifel auf ältere Rätsel zurück, die man jedoch bisher in keiner früheren Aufzeichnung kennt.

Das gaëlische Märchen führt S u c h i e r auf eine eng-

---

[1] In dem englischen *King Horn* ist nur von dem Netz die Rede.

[2] *L. s* S. CXI.

lische, oft gedruckte Übersetzung (Pollentius-Version) der *Gesta Romanorum* zurück. Das liesse sich wohl in Bezug auf das Brücken-Rätsel annehmen. Es ist jedoch zu bemerken, dass dieses Märchen ein Rätsel enthält, welches sich nicht in den Versionen der *Gesta* vorfindet. Der eine Freier sagt nämlich dem anderen, er gehe nach London um zu sehen, was aus der Saat geworden, die er in einer Strasse gesät. Das ist wohl nicht die Geschichte mit dem Netze, aber das ist jedenfalls etwas analoges. Man darf annehmen, dass dieses Motiv — der Freier, der nach vielen Jahren zurückkehrt um sich zu überzeugen, dass seine Geliebte ihm treu geblieben ist — in der Volksvorstellung schon früh verschiedenartige symbolische Umkleidung bekommen hatte.

Ein Wort schliesslich über das Verhältnis des ossetischen Märchens zu dem russischen. Das Brücken-Motiv in dem ersteren — die beiden Fahrenden kommen zu einer morastigen Stelle, der eine reitet in den Morast, bleibt aber da stecken, obgleich der andere ihn gebeten hat zu warten, damit er ihm eine Brücke machen könne — erinnert stark an die Versionen der *Gesta,* wogegen die Version des russischen Märchens, wie wir gesehen haben, eine selbständige Bearbeitung bietet. In diesem Teil sind sie also von einander unabhängig. Aber die Geschichte mit den Nahrungsmitteln und den darauf bezüglichen Rätseln kommt in beiden vor, im ossetischen Märchen sogar mit einer Erklärung der Symbolistik. Dieses Motiv ist vielleicht in das russische Märchen übergegangen, das dann aber das Enten-Motiv anderswo herübergenommen hat. Könnte man sich vielleicht denken, die ganze Geschichte wäre orientalischen Ursprungs und hätte diesen Weg nach Europa genommen? Eine entgegengesetzte Wanderung ist weniger wahrscheinlich. Um diese Frage zu entscheiden, muss man warten bis die slavischen Märchen besser erforscht worden sind als es bisher geschehen ist, — wie auch der ganze Verlauf der Wanderung dieser Motive sich nur durch neue Funde befriedigend aufhellen lässt.

Werner Söderhjelm.

Besprechungen.

Lirica italiana antica *: novissima scelta di rime dei secoli XIII, XIIII, XV :* illustrate con sessanta riproduzioni di pitture miniature sculture incisioni e melodie del tempo : e con note dichiarative : Eugenia Levi: in Firenze presso Leo S. Olschki: Anno Millenovecento cinque.

C'est le titre, imprimé dans le style du XVe siècle, d'un beau volume de XXXI + 325 pages petit in -8°, qui contient «plus de 330 poèmes de plus de cent auteurs» (v. introd., p. I). Nous y trouvons non seulement tout ce qu'il y a de plus beau et de plus connu dans l'ancienne poésie lyrique italienne — depuis l'admirable *contrasto* d'un Ciullo d'Alcamo [1] jusqu'aux incomparables sonnets d'un Lorenzo de'Medici —, mais aussi un certain nombre de choses qui jusqu'à présent ont été enterrées dans de rares impressions des XVe et XVIe siècles, ou bien dans des publications *per nozze*, tirées à un très petit nombre d'exemplaires, ou bien dans d'autres éditions aussi difficiles à trouver. Il faut donc savoir gré à l'éditeur d'avoir rendu accessible au grand public ce qui jusqu'a présent n'était connu qu'à quelques initiés.

Je dirai d'abord quelques mots sur le texte. Ce qui donne un aspect un peu étrange au livre de M:lle Levi, c'est l'ordre — pour ne pas dire le désordre — adopté par l'éditeur. Elle constate dans la préface (p. II) qu'il serait bien difficile de donner la date exacte de chaque pièce, et c'est pour cela qu'elle a renoncé à l'ordre chronologique et qu'elle a eu l'idée assez bizarre de ranger les pièces par ordre alphabétique, suivant l'initiale du premier vers de chaque poème. Un inconvénient de cet ordre est que quelquefois on trouve la réponse avant la question, comme par exemple dans la *tenzone* entre Jacopo Mostacci, Pier della Vigna et Giacomo da Lentino: on rencontre d'abord la seconde réponse, celle de Jacopo da Lentino, sous la lettre A (*Amore è un disio che vien dal core*), puis la première réponse, celle de Pier della Vigna, sous la lettre P (*Però ch'Amore non si può vedere*), et en dernier lieu la question de Jacopo Mostacci: *Sollecitando un poco meo savere.* Il va de soi qu'il aurait mieux valu donner ces trois pièces ensemble, dans leur ordre naturel, ainsi que M:lle L. l'a fait (p. 94) du sonnet de Rustico di Filippo (*Due cavalier valenti d'un paraggio*) et de la réponse de Bondie Dietaiuti (*Da che ti piace ch'io deggia contare*), en sacrifiant l'ordre strictement alphabétique.

[1] Pourquoi ne pas le donner en état complet?

L'ordre adopté par l'éditeur serait encore utile pour faciliter la recherche dans le volume, s'il était rigoureusement suivi. Mais, pour des raisons typographiques, M:lle Levi a quelquefois été amenée à s'en passer. Comment p. ex. chercher une pièce anonyme *Ad una fiata in un giardino entrai* (p. 279) en pleine lettre T? — De même, on trouve, p. 101 *bis*, à la lettre E une petite berceuse dont le premier vers se lit dans le texte: *Nanna nanna.* Mais ici il s'agit probablement d'une faute d'impression, puisque selon l'index (p. XI) la même pièce commence: *E di' nanna nanna.* — Pour être juste, il faut pourtant ajouter que de nombreux index et quelques renvois dans les notes remédient en partie à l'inconvénient signalé. En tous cas, je pense que plus d'un lecteur aurait préféré que l'éditeur eût rangé les pièces selon les auteurs, par ordre chronologique autant que possible, en faisant suivre les pièces anonymes, groupées par siècles.

L'index bibliographique de M:lle L. est dressé d'une manière si sommaire qu'il est impossible de savoir de quelle édition antérieure a été tirée chacune des pièces réimprimées. Ainsi, à en juger par la liste des œuvres consultées, on croirait que le texte du fameux poème de Giacomino Pulgliese (*Morte, perchè m'ai fatto [sic] si gran guerra*) provient de l'édition de D'Ancona et Comparetti, *Le antiche rime volgari* (t. I, 1875, p. 379). Il n'en est rien. J'apprends par un court compte-rendu non signé dans *The Athenæum* du 13 mai 1905 que c'est le texte défectueux de Valeriani dans *Poeti del primo secolo* (de 1816) que reproduit M:lle Levi — tandis qu'elle aurait dû avoir recours soit à la *Crestomazia* de M. Monaci, soit à l'édition diplomatique du célèbre ms. du Vatican n° 3793, faite, sous les auspices de la *Società Filologica Romana,* par MM. Salvatore Satta et F. Egidi (fasc. II, 1903, p. 56). J'ajoute que le livre de Valeriani ne figure pas dans la liste bibliographique, non plus que les deux autres ouvrages mentionnés en dernier lieu.

Les notes, qui occupent 12 pages (303—314) à la fin du volume, contiennent la traduction de quelques mots anciens, des indications sur la musique et des remarques historiques. Au poème de Rinaldo d'Aquino *Giammai non mi conforto* se rapporte une note où il est dit que c'est la plainte d'une femme au départ d'un chevalier pour la croisade, en 1228, ou en 1240, ou bien en 1288. Je ne vois pas bien ce qu'a à voir ici cette dernière date, au moins lit-on chez Monaci (*Crest.*, p. 82): «*La canzone parla della crociata e dell'imperatore: l'imperatore è certamente Federico II, ma non si può determinare se la crociata a cui lì si allude, sia quella del 1228, ovvero l'altra del 1240, in cui pure ebbe parte l'imperatore . . .*» Donc, si M. Monaci a raison de dire qu'il s'agit de l'empereur Frédéric

II, la date de 1288 est impossible, puisque l'on sait que Frédéric II était déjà mort à cette époque-là.

Malgré les quelques petits défauts que j'ai cru devoir signaler, le nouveau recueil de M:lle Levi est un instrument excellent pour qui veut connaître la beauté de la lyrique italienne du moyen âge. Je dirai encore que les 60 illustrations en photocollographie reproduisent des tableaux des plus célèbres artistes de l'époque, depuis Cimabue jusqu'à Sandro Botticelli, en outre des sculptures, des miniatures, des frontispices et des pages de musique, dont quelques-unes n'ont pas été reproduites avant. L'extérieur du livre est charmant, et le prix de 12 lires n'est pas trop exagéré, vu les belles et nombreuses illustrations.

A. Långfors.

O. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte.* Linguistisch-historische Beiträge zur Erforschung des indogermanischen Altertums. Dritte neubearbeitete Auflage. I. Teil: Zur Geschichte und Methode der linguistisch-historischen Forschung. Jena, H. Costenoble, 1906. 236 S. 8:o.

Obgleich dieses Werk eigentlich nichts mit den s. g. neuphilologischen Studien zu tun hat, kann es doch auch den Neuphilologen aufs beste empfohlen werden. Es werden nämlich darin Prinzipienfragen inbetreff der vergleichenden Sprachforschung überhaupt erörtert, für welche jeder Linguist sich interessieren muss. Für die Germanisten bietet die Arbeit speziell viele nützliche Hinweise, da die Urgeschichte der Germanen darin natürlich berührt wird. Das Werk zerfällt in zwei Abteilungen: eine übersichtliche Geschichte der linguistisch-historischen Forschung von Adelung bis zu den heutigen Indogermanisten und eine systematische Darstellung der bei dieser Forschung anzuwendenden Methode und der bisher errungenen Resultate der Indogermanistik. Diese letztere Abteilung ist es, die besonders auch den Neuphilologen eine gute Ausbeute geben kann.

Auf Einzelheiten will ich hier nicht eingehen. Die Darstellungsweise des Verfassers ist leichtverständlich und ansprechend.

A. Wallensköld.

Carl Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur,* im Anschluss an die Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache. Halle, Max Niemeyer, 1905. XVII + 573 S. 8:o. Preis Rmk. 9.

Vorliegendes Werk gehört zur verdienstvollen Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen, deren zwei früher erschienene Bände in diesem Blatte besprochen worden sind (Jahrg. 1901, $^{15}/_{9}$—$^{15}/_{10}$ S. 9 ff. und 1904, S. 23 ff; 1905, S. 34 ff.). Wie in seiner Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache zeigt der Verf. auch in dieser Arbeit ein ausgezeichnetes Verständnis für das praktische, systematische Einlehren des betr. Stoffes. Die Darstellung ist m. E. in methodischer Hinsicht geradezu musterhaft. Was ich dem Verf. besonders zum Verdienst anrechne ist, dass er bei der Erörterung strittiger Fragen, wie z. B. inbezug auf die Entstehung des afrz. Epos oder die Herkunft und Bedeutung des keltischen Elementes in der höfischen Dichtung, die verschiedenen Ansichten der Forscher anführt und dadurch seine Leser zum selbständigen Nachdenken gewissermassen auffordert. Auch kann es nur rühmend erwähnt werden, dass der Verf. seine Darstellung durch grössere, mit Noten versehene Textproben illustriert und dass er sämtliche Wörter dieser Texte in einem sogar mit Etymologien versehenen Glossar zusammenstellt. Praktisch ist auch die Anordnung, dass gleich nach jedem Abschnitte die zugehörige Literatur (Ausgaben, Erläuterungsschriften, u. s. w.) angeführt wird. Dem Leser ist eine solche Disposition natürlich bequemer, als wenn er jene Literatur etwa erst am Ende des Buches (wie in G. Paris' La littérature française au moyen âge) findet.

Was den literarhistorischen Inhalt des Buches betrifft, sind die Angaben des Verfassers, soweit ich zu beurteilen vermag, im Allgemeinen zuverlässig und wohlbegründet [1]. In den Fällen, wo strittige Ansichten herrschen, sind seine Behauptungen immer besonnen und erwägungswert. Die Arbeit umfasst die Zeit bis zum 16. Jht. Da aber die Literatur vom 14. zum 16. Jahrhundert in einem besonderen Bande von F. Heuckenkamp behandelt werden soll, giebt der Verf. hier nur eine gedrängte Übersicht dieses Zeitraums.

Die »Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur» sei hiemit aufs beste empfohlen [2].

A. Wallensköld.

---

[1] Ich will hier nur eine Angabe berichtigen, die mich persönlich betrifft. S. 558 (unten) giebt der Verf. an, dass der Liebes- und Abenteuerroman *Florence de Rome*, den ich herausgeben werde, aus dem 14. Jht stamme. Der Roman in seiner ältesten bewahrten Form gehört aber zum Anfang des 13. Jhts. Sowohl jene Version wie das Remaniement aus dem 14. Jht, an das Prof. V. vermutlich gedacht hat, sind noch ungedruckt.

[2] Zu den Wortformen und Etymologien des Glossars möchte ich folgendes bemerken: *Adonc*. Warum *adonc* < a t u n c, da *donc* wohl richtig

Die schriftlichen Maturitätsproben im Frühjahr 1906.

Anm. *l.* = laudatur, *c.* = cum laude appr., *a.* = approbatur, *i.* = improbatur.

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
H:fors: Svenska normallyceum .	—	1	2	—	3	—	—	—	—	—
» Suomal. normaalilyseo .	—	—	1	—	1	—	—	—	—	—
» Svenska reallyceum [1] .	7	6	6	—	19	-	—	—	—	—
» Suomal. reaalilyseo [2] . .	1	7	11	5	24	—	—	—	—	—
» Nya svenska läroverket [3]	9	5	5	—	19	1	—	—	—	1
» Läroverket f. gossar o. flickor [4]	11	8	4	—	23	—	1	—	—	1
» Nya svenska samskolan	7	9	3	2	21	—	—	—	—	—
» Suomalainen yhteiskoulu [5]	8	8	11	3	30	1	1	—	—	2
» Uusi yhteiskoulu [6] . .	6	9	3	—	18	—	—	—	—	—
» Priv. svenska flickskolan	—	—	—	—	—	1	3	5	—	9
» Svenska priv. läroverket f. flickor	1	4	1	—	6	—	1	—	—	1

⟨ donique? — *Baisier.* Basiare und basium sind ja belegt. Was hat überhaupt suavium (auch belegt) da zu tun? — *Bergiere.* Vervecem hat langes *e* in der Tonsilbe. — *Beste.* Et. *besta. — *Bois.* Et. *boscum (mit off. *o*). — *Bruire.* Et. *brugere (III. lat. Konj.). — *Chief.* Et. *capum. — *Choisier.* Soll *choisir* heissen. — *Colchier.* Et. besser culcare (s. Suchier, Afr. Gr. I, § 53, a). — *Cortain.* Et. *Curtanem (vgl. E. Philipon, Rom. XXXI, 241). — *Cuveitus, Coveitier* ⟨ *cupidietare. — *Deramer.* Et. *disramare. — *Destorbier.* Das Verbum lautet *destorber; destorbier* kann nur das Subst. *disturbarium (*disturberium?) sein. — *Dolz.* Et. *dulcium. — *Eire.* Die alte Diez'sche Etymologie atrium scheint mir noch immer die beste zu sein. Das prov.-frz. Wort war ursprünglich sicher Mask.; die Fälle, wo das Wort als Femininum auftritt, sind spätere, durch das finale *-e* bewirkte Analogiebildungen. — *El.* Die Etymologie *ale ist wahrscheinlicher, weil alid belegt ist. — *Flanboier. Flanbe* eher ⟨ flammula durch Dissimilation. — *Goupil.* Et. *vulpiculum (mit langem *i*) durch Suffixwechsel. — *Gupille.* Vgl. oben *Goupil.* — *Monjoie. Joie* nur ⟨ gaudia, nicht ⟨ gaudii. — *Noalz.* Et. nugalius, Komparativ von nugalis mit der Bedeutung eines Positivs. — *Ostage.* Et. *obsidaticum (*d* assimiliert zu *t* nach Ausfall des kontrafinalen *i*). — *Percier.* Et. vielmehr *pertusiare. — *Postic.* Et. *posticium. — *Sospirier.* Soll wohl *sospirer* sein. — *Val* ist Mask.

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
Borgå: Lyceum	1	1	3	—	5	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu [7]	1	9	4	1	15	—	—	—	—	—
Hangö: Samskolan	1	3	—	—	4	—	—	—	—	—
Tavastehus: Suom. jatkoluokat	2	5	3	—	10	—	—	—	—	—
Tammerfors: Reaalilyseo	6	4	12	2	24	—	—	—	—	—
» Sv. samskolan	3	6	—	—	9	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu [8]	1	5	6	1	13	—	—	—	—	—
» Suom. tyttökoulu [9]	6	6	1	—	13	—	–	—	—	—
Lahtis: Yhteiskoulu	5	6	1	—	12	—	—	—	—	—
Åbo: Sv. reallyceum [10]	9	2	1	—	12	—	—	—	—	—
» Suom. reaalilyseo	11	6	3	—	20	—	—	—	—	—
» » klass. lyseo	1	—	—	—	1	—	—	—	—	—
» Sv. samskolan	2	2	3	—	7	—	—	—	—	—
» Heurlinska skolan	8	3	1	—	12	—	—	—	—	—
» Suom. jatko-opisto	1	2	1	—	4	1	1	—	—	2
Mariehamn: Fortsättningsklasserna	1	4	1	1	7	—	—	—	—	—
Nystad: Yhteislyseo	2	4	2	—	8	—	—	—	—	—
Raumo: Yhteislyseo	2	3	4	—	9	—	—	—	—	—
Björneborg: Sv. samskolan	2	4	2	—	8	—	—	—	—	-
Kotka: Svenska samskolan [11]	4	4	4	1	13	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu	1	4	4	—	9	—	—	—	—	—
Fredrikshamn: Suom. yhteiskoulu	3	6	—	—	9	—	—	—	—	—
Willmanstrand: Suom. yhteiskoulu [12]	1	2	3	3	9	—	—	—	—	—
Wiborg: Svenska lyceum	1	4	2	—	7	—	—	—	—	—
» Suom. reaalilyseo [13]	1	8	2	—	11	—	—	—	—	—
» Suom. klass. lyseo	1	—	—	—	1	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu	2	2	1	1	6	—	1	—	—	1
» Sv. fruntimmersskolan	4	1	1	—	6	1	—	—	—	1
» Suom. jatko opisto [14]	1	6	4	—	11	—	—	—	—	—
Nyslott: Reaalilyseo	—	2	2	—	4	—	—	—	—	—

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
Sordavala: Reaalilyseo . . .	1	4	2	—	7	—	—	—	—	—
Joensuu: Lyseo	—	1	1	—	2	—	—	—	—	—
Kuopio: Priv. sv. reallyc. f. g. o. fl.	3	4	2	—	9	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu . .	5	9	13	1	28	—	—	—	—	—
Jyväskylä: Lyseo	1	1	5	—	7	—	—	—	—	—
Kristinestad: Samskolan . . .	2	5	2	—	9	—	—	—	—	—
Wasa: Svenska lyceum . . .	3	3	5	—	11	—	—	—	—	—
» Reaalilyseo	3	6	2	—	11	—	—	—	—	—
Gamlakarleby: Yhteiskoulu . .	1	3	9	4	17	—	—	—	—	—
Uleåborg: Svenska lyceum . .	1	4	1	—	6	—	—	—	—	—
» Suom. lyseo . . .	3	3	1	—	7	—	—	—	—	—
Suom. jatko-opisto .	4	5	—	1	10	—	—	—	—	—
Kemi: Yhteiskoulu	1	5	2	—	8	—	—	—	—	—
Summa	162	224	163	26	575	5	8	5	—	18

Es folgen einige auf das oben mitgeteilte Material gegründete statistische Ergebnisse betreffend die deutschen Skripta.

Der Prozent der Improbierten beträgt für das ganze Land 4,5. Von den improbierten Skribenten wurden die meisten auch in anderen Fächern improbiert; zwei sind in einer anderen fremden Sprache approbiert worden.

Wenn die Note »laudatur» = 3 Points, »cum laude» = 2, »approbatur» = 1 und »improbatur» = 0 gesetzt wird, beträgt die durchschnittliche Pointzahl für jeden Skribenten für das ganze Land 1,91. — Für die einzelnen Schulen — wobei nur diejenigen in Betracht gezogen werden sollen, die wenigstens 10 Schüler zählen — gestaltet sich diese Zahl für jeden Skribenten folgender-

[1] Darunter 2 Privatisten (1 *l*, 1 *c*). — [2] 2 Privatisten (1 *a*, 1 *i*). — [3] 1 Privatist (*a*). — [4] 4 Privatisten (3 *l*, 1 *a*). — [5] 5 Privatisten (2 *l*, 1 *c*, 1 *a*, 1 *i*). — [6] 1 Privatist (*c*). — [7] 4 Privatisten (2 *c*, 1 *a*, 1 *i*). — [8] 3 Privatisten (2 *a*, 1 *i*). — [9] 2 Privatisten (beide *c*). — [10] 2 Privatisten (1 *l*, 1 *a*). — [11] 1 Privatist (*i*). — [12] 3 Privatisten (1 *a*, 2 *i*). — [13] 1 Privatist (*c*). — [14] 1 Privatist (*a*).

massen: Åbo sv. reallyceum 2,67 (ohne Priv. 2,80); Heurlinska skolan 2,58; Åbo suom. reaalilyseo 2,40; Tammerfors suom. tyttökoulu 2,38 (ohne Priv. 2,45); Lahtis yhteiskoulu 2,33; H:fors lärov. f. gossar o. flickor 2,30 (ohne Priv. 2,26); Nya sv. läroverket 2,21 (ohne Priv. 2,28); Uleåborg suom. jatko-opisto 2,20; H:fors uusi yhteiskoulu 2,17 (ohne Priv. 2,18); Wasa reaalilyseo 2,09; H:fors sv. reallyceum 2,05 (ohne Priv. 2,00); Nya sv. samskolan 2,00; Wiborg suom. reaalilyseo 1,91 (ohne Priv. 1,90); Tavastehus jatkoluokat 1,90; Kotka sv. samskola 1,85 (ohne Priv. 2,00); Wasa sv. lyceum 1,82; Wiborg suom. jatko-opisto 1,73 (ohne Priv. 1,80); H:fors suom. yhteiskoulu 1,70 (ohne Priv. 1,62); Borgå suom. yhteiskoulu 1,67 (ohne Priv. 1,82); Kuopio suom. yhteiskoulu 1,64; Tammerfors reaalilyseo 1,58; Tammerfors suom. yhteiskoulu 1,46 (ohne Priv. 1,70); H:fors suom. reaalilyseo 1.17 (ohne Priv. 1,23); Gamlakarleby yhteiskoulu 1,06. — Für die Schüler der schwedischen Schulen (i. G. 216, wovon 4 improb.) beträgt die durchschnittliche Pointzahl 2,11; für diejenigen der finnischen Schulen (359, wovon 22 improb.) 1,79. — Für die männlichen Skribenten (341, wovon 20 improb.) ist die durchschnittliche Pointzahl 1,84; für die weiblichen Skribenten (234, wovon 6 improb.) ist dieselbe 1,99.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 3. Februar 1906, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand und 12 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll vom 9. Dezember 1905 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neues Mitglied des Vereins wurde vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Emmy v. Kræmer.*

§ 3.

Der Bericht der Revisoren für das Jahr 1905 wurde verlesen:

Der Bericht der Revisoren über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 28. Januar 1905—1 Januar 1906.

Einnahmen:

Abonnements der Neuphil. Mitteil.	Fmk	459: 50
Jahresabgaben der Mitglieder	»	642: —
Von der Universität für die N. M. angewiesen .	»	500: —
Beitrag aus dem Längmanschen Fonds für die »Mémoires» T. IV	»	2,000: —
Verkauftes Exemplar der »Mémoires» T. II . .		2: —
Zinsen		54: 45
Summe	Fmk	3,657: 95
In der Kasse d. 28. Januar 1905 . . .	»	466: 84
Summe	Fmk	4,124: 79

Ausgaben:

Druckkosten der Neuphil. Mitteil. (Nr 1—6 1905)	Fmk	657: 50
Distribution » » » »	»	94: 25
Anzeigen	»	55: 80
Porto	»	9: 30
Telegramm	»	6: 60
Bedienung	»	36: —
Contobuch	»	1: —
Angekauftes Exemplar der Neuphil. Mitteil. . .	»	1: —
Summe	Fmk	861: 45
In der Kasse d. 1 Januar 1906 . . .	»	3,263: 34
Summe	Fmk	4,124: 79

Helsingfors den 3. Februar 1906.

Holger Petersen.

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden, und schlagen wir deshalb vor dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors d. 3. Februar 1906.

Alida Ingman. *Artur Långfors.*

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 4.

Dr. *Lindelöf* besprach Henry Bradley's Buch »The making of english» und Otto Jespersens's »Growth and structure of the english language» [1].

§ 5.

Dr. *Lindelöf* behandelte in einem längeren Vortrag die Frage von dem Platze der englischen Sprache in unseren höheren Schulen und hat selbst folgendes Résumé davon gegeben: »Der grosse Umschwung in der politischen Lage Finlands hat den Anstoss zu Reformbestrebungen auf den verschiedensten Gebieten gegeben. Auch für das Schul- und Unterrichtswesen steht eine Periode der Entwickelung und der Reform bevor. Es ist zu erwarten, dass verschiedene pädagogisch interessierte Kreise ihren besonderen Wünschen Ausdruck geben werden. Bei solcher Sachlage scheint es mir angebracht, jetzt im Neuphilologischen Verein eine spezielle, die neuern Sprachen betreffende Frage zur Diskussion aufzunehmen, nämlich die Frage von der Stellung der englischen Sprache in unseren höheren Schulen.

Die Zahl der Sprachstunden überhaupt ist in unseren Schulen ungeheuer gross. Nach den Lehrplänen vom Jahre 1903 verfügt in den klassischen Lyzeen die Unterrichtssprache über 18, die zweite Landessprache über 20 Stunden; dem Russischen sind 40, dem Lateinischen 36 und dem Deutschen 12 Stunden angewiesen; dazu freiwillig Griechisch 10 und Französisch 6 Wochenstunden. In einigen klassischen Lyzeen kommen Abweichungen von diesem Plan vor; diese Abweichungen betreffen aber nicht die modernen Kultursprachen. Das Englische kommt gar nicht vor. — In den Reallyzeen hat die Unterrichtssprache 18, die zweite Landessprache 20, das Russische 40, das Deutsche 18, das Französische 12 Stunden; dazu freiwillig 4 Stunden Englisch. Die meisten vollständigen Privatschulen stehen in Bezug auf Lehrpläne den Reallyzeen ziemlich nahe. Doch kommen Abweichungen vor. In zahlreichen Privatschulen wird Englisch gar nicht gelehrt; in anderen verfügt das Englische als freiwilliges Fach über eine geringe wöchentliche Stundenzahl, gewöhnlich c. 4, in seltenen Ausnahmefällen 6 oder sogar 9. In den meisten Mädchenschulen kommt das Englische gar nicht vor; in einigen Schulen verfügt es über eine unbedeutende Stundenzahl.

Die Zahl der Studenten, die im Immatrikulationsexamen auch im Englischen geprüft worden sind, ist nicht sehr gross. Letztes

[1] Vgl. Neuphil. Mitteil. N:o 1/2, S. 27.

Jahr bestanden c. 100 (aus einer Gesammtzahl von c. 700) eine solche Prüfung. Bei der geringen Zahl der Unterrichtsstunden in der Schule waren die Kenntnisse der meisten selbstverständlich ganz minimal. An der Universität sind die wissenschaftlichen neuphilologischen Studien überhaupt noch jung. Noch voriges Jahr waren germanische und romanische Philologie zu einem Prüfungsfache vereinigt. Vom Anfang dieses Lehrjahres an haben sich aber die Verhältnisse viel günstiger gestaltet. Deutsche, französische und englische Philologie sind nunmehr im Examen für den philosophischen Grad gesonderte Fächer. Künftige Lehrer der englischen Sprache können somit an der Universität ihre wissenschaftliche und praktische Ausbildung erhalten.

Es fragt sich nun, welche Massregeln ergriffen werden sollten, um der englischen Sprache einen erweiterten Platz im Lehrprogramme unserer Schulen zu bereiten. Denn alle dürften zugeben, dass diese grosse und wichtige Kultursprache bei uns in haarsträubender Weise vernachlässigt worden ist. Ich beschränke mich im folgenden auf Vorschläge, die keine durchgreifende Veränderung der bestehenden Schultypen voraussetzen.

Die Gesammtzahl der Sprachstunden sollte in unseren Schulen keineswegs vermehrt werden. Die Wochenstunden, die jetzt durch die neulich gestattete Verminderung der Zahl der russischen Sprachstunden für andere Fächer zur Verfügung stehen werden, sollten sämmtlich den realen Fächern gewidmet werden, vor allem den natur- und sozialwissenschaftlichen Lehrgebieten. Keinesfalls kann daran gedacht werden, den Unterricht in den Landessprachen zu beschränken, und ob dem Russischen als wählbares Parallelfach eine andere Sprache zur Seite gestellt werden kann, erscheint gegenwärtig im hohen Grade unsicher.

Ausser den schon vorkommenden Sprachen noch eine neue als obligatorisches Fach für alle Schüler einzuführen wäre bedenklich. Dieses würde übrigens zur Folge haben, dass die Zahl der schon jetzt nicht sehr zahlreichen deutschen und französischen Unterrichtsstunden vermindert werden müsste. Die Bedeutung der deutschen Sprache für unser wirtschaftliches und kulturelles Leben ist — mag man dieselbe für gut oder übel halten — zu gross, um diese Sprache entbehren zu können; das Deutsche wird wohl auch künftig in unseren Schulen in der Regel die erste Stelle unter den modernen europäischen Kultursprachen behaupten. — Es bleibt somit nur übrig, das Englische anstatt des Französischen oder als Parallelfach neben dem Französischen in unsere Schulen einzuführen. Es hat an Stimmen nicht gefehlt, die das Französische als einen für uns verhältnismässig überflüssigen Luxusartikel bezeichnet haben. Wenn aber auch die gesellschaftliche Bedeutung dieser Sprache

nicht mehr dieselbe ist, als vor hundert oder zweihundert Jahren, bleibt sie immerhin eine der ersten Kultursprachen der Welt und das Medium einer reichen und grossartigen Litteratur; dazu kommt, dass der Geist dieser Sprache und Litteratur ein heilsames Gegengewicht zu einem sonst allzu überwiegenden und etwas schwerfälligen Germanismus bildet. Unsere Schulen sollten deshalb auch künftig ihren Schülern die Gelegenheit bieten, ein gewisses Quantum Französisch zu lernen. Da aber andererseits die Gründe, die für das Studium der englischen Sprache angeführt werden könnten und die sowohl litterarischer und kultureller wie praktischer Art sind, schwer ins Gewicht fallen, möchte ich als zweckmässigste Anordnung vorschlagen, dass in den staatlichen Reallyzeen und in den Privatschulen (soweit ihre finanzielle Lage solches ermöglicht) das Französische über die bisherige Stundenzahl verfügen sollte, dass aber daneben als wählbares Parallelfach das Englische eingeführt werden sollte, wobei jeder Schüler das eine oder das andere Fach wählen müsste. Wünschenswert wäre, dass für beide Sprachen ausserdem an allen Schulen kurze (4 bis 6 Stunden) freiwillige Kurse gegründet werden sollten, damit diejenigen Schüler, die das Französische als obligatorisches Fach wählen, Gelegenheit hätten, jedenfalls die Anfangsgründe des Englischen zu lernen, und umgekehrt. Auch an den klassischen Lyzeen sollten freiwillige, den schon jetzt bestehenden französischen Kursen ähnliche Kurse im Englischen vorkommen.»

Professor *Söderhjelm* erklärte sich, wenn man die jetzt existierenden Schultypen beibehalten wolle, mit Dr. L. überhaupt einverstanden. Indem Prof. S. sich warm für das Französische aussprach, wollte er ausdrücklich hervorheben, dass die Zahl der französischen Stunden keineswegs reduziert werden dürfe. Auch er sehe das Französische als ein nötiges Gegengewicht gegen einen allzu einseitigen Einfluss der germanischen Kultur an. — Künftighin könne man sich die Entstehung eines neuen Schultypus denken, wo der Unterricht ein rein praktisches Ziel verfolge und wo das Englische unter den Sprachen den dominierenden Platz erhalten könne.

Frau *Freudenthal* hob hervor, dass die französische Sprache in den Reallyzeen dieselbe Rolle eines formell bildenden Unterrichtsfaches spiele wie das Latein in den klassischen Schulen und deshalb nicht gänzlich weggelassen werden dürfe, sondern wenigstens, wie Dr. L. es vorschlug, mit dem Englischen alternieren müsse.

Professor *Wallenskötd* wollte die Aufmerksamkeit darauf lenken, dass das Ziel des englischen und französischen Unterrichts ein ganz anderes sein müsse, als dasjenige des deutschen Sprachunterrichts. Bei den ersten Sprachen könne man zufrieden sein, wenn

die Schüler sie behülflich verstehen lernten, während das Deutsche als die Hauptsprache auch geschrieben werden müsse.

Der Verein schloss sich den oben von Dr. L. gemachten Vorschlägen an.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 3. März 1906, bei welcher Sitzung der Vorstand, 8 Mitglieder und als Gast Professor Kaarle Krohn anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: *Renato Luzi*, lic. ès lettres, und Stud. phil. *Nicken Rönngren*.

§ 3.

Als Mitglieder des Jahresfestkomitées wurden gewählt: Frl. *Synnöve Ilmoni*, Frl. *Ester Lindelöf*, die Herren *Wasenius* und *Långfors*.

§ 4.

Professor *Kaarle Krohn* hielt einen Vortrag über die gegenseitigen Beziehungen der Baldersage und der Sage von Lemminkäinen und über den Ursprung dieser Sagen.

§ 5.

Magister *M. Wasenius* referierte »Kleine Litteraturkunde» von Hentschel und Linke, ein kurzgefasstes, für den Schulgebrauch bestimmtes Lehrbuch der deutschen Litteraturgeschichte, das, in Ermangelung eines besseren, vielleicht auch in unseren Schulen zur

Anwendung kommen könnte, und Behrsin: »Land und Volk der Deutschen», ein in Petersburg erschienenes Lesebuch, welches sich jedoch für unsere Schulen nicht eigne.

§ 6.

Professor *Wallensköld* machte auf folgende neue Publikationen aufmerksam: »Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache, I Lateinisches Element» von Dr. Sextil Puscariu, Heidelberg 1905; »Rumänisches Elementarbuch» von H. Tiktin, Heidelberg 1905; »Altitalienisches Elementarbuch» von Dr. B. Wiese, Heidelberg 1905; »Altprovenzalisches Elementarbuch» von O. Schultz-Gora, Heidelberg 1906 — alle vier der »Sammlung romanischer Elementarbücher» angehörend und allen, besonders Anfängern, aufs Beste zu empfehlen — und schliesslich Gaston Paris: »Mélanges linguistiques», fascicule I, Paris 1905, herausgegeben von der »Société amicale Gaston Paris», einige kleinere, teilweise schwer zugängliche Artikel enthaltend.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 15. März 1906 (Jahresfest), bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand und 25 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Professor *Werner Söderhjelm* hielt einen Vortrag über den mittelfranzösischen Roman »Jehan de Paris».

§ 2.

Der Vorsitzende teilte mit, dass der vierte Teil der »Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors» an demselben Tage im Druck erschienen war.

§ 3.

Es folgte ein geselliges Beisammensein. Beim Souper brachte der Vorsitzende Prof. Wallensköld einen Toast auf den Ehrenpräsidenten Prof. Söderhjelm aus, wofür dieser in einer Rede dankte. — Das Programm enthielt eine Festpublikation, Gesang, Musik und Deklamation.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 31. März 1906, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand und 6 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Fräul. *Gerda Hornborg,* Lehramtskandidat *Michael Mittermaier* und Stud. phil. *Martti Jakobsson.*

§ 3.

Der Vorsitzende teilte mit, der Verein habe vom Consistorium Academicum eine Summe von 500 Fmk. erhalten, als einen Beitrag für die Bestreitung der Druckkosten der »Neuphilologischen Mitteilungen» während 1906.

§ 4.

Professor *Wallensköld* besprach O. Jespersens »Engelske Læsestykker med Övelser», Kopenhagen 1906, ein für die Mittelstadien vorzügliches Buch und O. Schrader's »Sprachvergleichung und Urgeschichte. Linguistisch-historische Beiträge zur Erforschung des indogermanischen Altertums. Dritte neubearbeitete Auflage. 1 Teil:

Zur Geschichte und Methode der linguistisch-historischen Forschung», Jena 1906, ein Werk, das auch Neuphilologen, besonders den Germanisten, empfohlen werden könne.

§ 5.

Professor *Söderhjelm* schlug vor, dass der Verein die Frage von den schriftlichen Übersetzungsübungen in den modernen Sprachen für das Maturitätsexamen wieder zur Diskussion aufnehmen und zugleich eine Enquête unter den auf den höheren Schulklassen wirkenden neusprachlichen Lehrern des ganzen Landes veranstalten sollte, um auf diese Weise die in Fachkreisen in dieser Frage herrschenden Meinungen zu erfahren. — Um die Sache näher zu begründen, die Fragen zu formulieren und die Enquête zu veranstalten wurde ein Ausschuss von folgenden Personen gewählt: Fräulein A. Lindfors, die Proff. Söderhjelm und Wallensköld, Dr. Uschakoff und Dr. Palander.

§ 6.

Frau *Freudenthal* hielt unter dem Titel »Die Biographie einer Schule» einen Vortrag über die Liebig-Realschule zu Frankfurt a/M.

In fidem:

Holger Petersen.

Eingesandte Literatur.

Vom Verfasser:

Åt en språklärare ett språk af *Birger Säterstrand.* — Separat ur Tidning för Sveriges läroverk. Karlstad. 1906. 45 S. 8^0.

Aus dem Verlage der *Fritzeschen Hofbuchhandlung* in Stockholm:

Nyckel till Rodhe och Wallmos övningsbok till tyska formläran. Stockholm 1906. Nur Lehrern und Lehrerinnen auf schriftliche Beziehung verkäuflich. Preis 5 Kronen netto.

Schriftenaustausch.

Modern Language Notes. Vol. XXI. N:o 2/3.
Maître Phonétique 1906. N:o 2/3, 4.
Union, bulletin mensuel des professeurs de langues vivantes. 1906. N:o 3/4.
Skandinavisk Månadsrevy. N:o 7/8. Februari—Mars 1906.
Virittäjä, Kotikielen seuran aikakauskirja. 1906. N:o 1/2.

Mitteilungen.

Ferienkurse: Im Sommer 1906 werden Ferienkurse angeordnet: 1) von der Universität Lausanne (Faculté des lettres) während der Zeit vom 19. Juli bis zum 29. August; 2) von der Akademie in Neuchatel (Schweiz) vom 16. Juli bis zum 11. August und vom 13. August bis zum 8. September; 3) von der Universität Edinburg im August. — Nähere Auskunft über die Programme der Kurse giebt die Redaktion dieses Blattes.

Professor *Werner Söderhjelms* Arbeit »Notes sur Antoine de la Sale et ses œuvres» ist im Literaturblatt für germanische und romanische Philologie 1906 N:o 5 von *F. Ed. Schneegans* besprochen worden.

Ausländische Adressen: Rev. Dr. and Mrs. Whitmarsh, England, Oxford, 139 Woodstock Road. Pension von 30 Sh. wöchentlich. In den Sommerferien wird ein Ferienkursus angeordnet, der vom 23. Juli bis zum 18. August dauert; der Kursus wird eingeleitet durch eine Vorlesung von Dr. Henry Sweet.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 5/6 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Suolahti, Peterstr. 5) zu senden. | 1906

Über den Einfluss des Estnischen auf das Deutsche der Ostseeprovinzen.

Die Berührungen zwischen der estnischen und der deutschen Sprache haben schon früh die Aufmerksamkeit der Forscher auf sich gelenkt. Zuerst beobachtete man den bedeutenden Einfluss des Deutschen auf das Estnische; schon Göseken hat in seiner Grammatik vom Jahre 1660 einige Hunderte Wörter aufgezählt, die das beweisen dürften [1]. Gegen Ende des 18. Jahrhunderts richtete sich die Aufmerksamkeit der Forscher, besonders derjenigen der Sprachrichtigkeitsbestrebungen auf den entgegengesetzten Einfluss. Die Puristen fanden, indem sie gegen zahlreiche Provinzialismen eiferten, dass die Eigentümlichkeiten der deutschen Sprache in den Ostseeprovinzen oft vom Estnischen herrührten.

Als den ersten Versuch die estnischen Einflüsse auf das Deutsche zu beleuchten können wir einen im Jahre 1787 in der Zeitschrift »Für Geist und Herz» unter der Signatur -*e* publizierten Artikel »Phraseologie meines Vaterlandes» ansehen. Er beginnt mit folgenden Worten:

»Die öftern Fragen eines meiner Freunde, der mir aus Deutschland hieher folgte, wegen des Sinnes dieser oder jener hier gebräuchlichen Redensarten, lehrten mich bemerken, dass

[1] Siehe näher Journal de la Société Finno ougrienne XXIII, 13, 1906.

man hier viele deutsche Wörter falsch gebraucht, vieles aus dem Ehstnischen übersetzt, oft sogar nach der ehstnischen Wortfügung, und oft, aus Mangel der nothwendigsten Sprachkenntniss, ganz ehstnische Wörter ins Deutsche aufnimmt. Dass dieser Fehler daher entsteht, dass unsere Kinderchen erst ehstnisch und alsdann deutsch lernen, ist sehr wahrscheinlich, und die Menge und Gemeinheit der hiesigen Sprachfehler, scheinen der Grund zu sein, dass sie bisher so unbemerkt geblieben sind, dass selbst Männer, die es besser verstehen, und richtig schreiben, doch im gemeinen Leben fehlerhaft mitreden lernen. Ich habe es daher für nicht ganz unnütz geachtet, durch diese Phraseologie meine Landesleute auf einige der gröbsten hiesigen Sprachfehler aufmerksam zu machen.»

Der Verfasser zählt dann in alphabetischer Ordnung mehrere Eigentümlichkeiten des Deutschen der Ostseeprovinzen auf, die er um so leichter hat beobachten können, als er selber ein echter Deutsch(länd)er war.

Ich will nur den Einfluss des Estnischen ins Auge fassen und gruppiere die von ihm erwähnten Entlehnungen in zwei Klassen.

1:o direkte Wortentlehnungen.

Kulla. »Ein ehstnisches Schmäuchelwort, das aber bey den hiesigen Deutschen beynahe das Bürgerrecht erhalten . . .»

Pai. »Ein ehstnisches Schmäuchelwort, heisst: liebe, oder lieber. Die Aufnahme solcher Wörter scheint zu beweisen, dass die deutsche Sprache dem hiesigen Deutschen für seine Neigung nicht reich genug sey.»

Penar. »Schon wieder ein ehstnisches Wort, dessen gleichbedeutendes deutsches Wort (Ackerscheide) hier ganz unbekannt zu seyn scheint . . .»

Perk. Eine Ehrentracht, gleichsam der Cranz der ehstnischen Bauer-Dirnen. So bald die Tugend eines Bauer-Mädgens mehr als verdächtig ist, darf sie den Perk nicht mehr tragen, sondern muss die Haube aufsetzen . . .» [*Perk* = estn. *pärg (perg)* Kranz, Kopfband, eine kronartige Kopfbedeckung der jungen Mädchen.]

Pielbären »S. Vogelbeeren oder Quitschern» [*Piel* = estn. *pihl, pihlakas* etc. Eberesche, Vogelbeerbaum, »Pielbeerbaum.»]

Toosten oder *Tooksen* »heisst bey Feuer Fische schneiden» vgl. *tõskama, -kan, -zata; tõskma, tõzen* mit Feuer fischen.

2:o Übersetzungen; der Einfluss des Estnischen macht sich in der Bedeutung und Phraseologie geltend. Ich nehme mir die Freiheit auch diese Fälle etwas ausführlicher zu zitieren.

Auch immer. »Ist das Ehstnische *kül ikka.* Werden sie mit spatzieren gehn? auch immer! ob man gleich nie wieder mitgeht.»

Bleiben. »Ein rechtes favorit Wort der ehstnischen Deutschen, denn bey ihnen bleibt viel, was sonst nur einen kurzen Übergang hat. Z. E. Kälte, Nässe, Krankheit, Schlaf u. d. gl., daher man sich oft sehr lügenhaft ausdrückt: »Ziehen sie doch einen Pelz an, gewiss sie bleiben kalt. Eleganter sagt man auch wohl: Sie werden kalt haben. »Gehen sie nicht *in die Draussen*, sie bleiben nass, sie bleiben krank» u. s. w. Wenn der Schlaf eine bleibende Sache seyn soll, so bleibt man nicht schlafen, sondern man bleibt beschlafen. Da muss nun ein Deutscher nothwendig allen mitgebrachten Ideen entsagen, wenn er ohne Lachen hören soll, dass ein Frauenzimmer erzählt: Ich setzte mich auf de Stuhl und blieb beschlafen» . . . [Vgl. estn. *jäma, tulema*].

Draussen. »Ist alles, was nicht drinne ist. Er kommt von draussen. Er ist von draussen», heisst, er ist ein Ausländer. »Er ist in die Draussen» ist eine treuliche Übersetzung aus dem Ehstnischen: *ta on wäljas.* »Er ist draussen gewesen», heisst, er ist gereiset.»

Haben. »Dies Wort hat einen Theil seines Gebrauchs aus dem Ehstnischen entlehnt; daher hat man hier kalt, auch wohl viel kalt, oder man hat warm, auch wohl viel heiss.»

Legen. »Ein sehr oft gebrauchtes Wort, wodurch man sich die Auswahl mancher anderer Wörter erspart. So legt man hier, was man stellen, setzen, lassen, machen u. d. gl. sollte. Als, man sagt: »ich legte die Uhr zu stehen», eben so legt man sie auch zu gehen, und bey alle dem bleibt die Uhr in der ersten Stellung. »Leg die Thür fest!» »Leg das

Kind zu gehen!» »Ich legte ihn hinter die oder jene Arbeit.» »Lass die Pferde unter den Wagen oder Schlitten legen!» Welche Barbarismen!»

Rufen. »Wie ruft man dies oder das?» anstatt wie nennet mans? ist aus dem ehstnischen übersetzt. »Zur Tanta rufen», heisst, sie Tante nennen.»

Unterirdischen, (ma allused = ma alused). »Ist ein Ausschlag den man bekommt, wenn man sich auf eine böse Stelle setzt, die wahrscheinlich verhext seyn muss, denn wenn man vor dem Niedersitzen und nach dem Aufstehen 3 mal auf die Erde spukt, so ist die ganze Welt curirt» [1].

Ich möchte sagen dass der Verfasser den vielseitigen Einfluss des Estnischen auf das Deutsche der Ostseeprovinzen besser verstanden hat als manche Andere, die diesen interessanten Gegenstand später behandelt haben, wenn auch die Kombinationen selbst nicht zahlreich sind.

Bedeutend mehr Kombinationen — etwa 70 — hat A. W. Hupel in seinem Werke »Idiotikon der deutschen Sprache in Lief- und Ehstland» (Riga 1795). Von ihnen sind etwa 60 stichhaltig und ihnen können noch etwa 10 hinzugefügt werden, deren estnische Herkunft Hupel nicht erkannt hat. Als der grösste Mangel des Werkes kann erwähnt werden, dass der Verfasser den Einfluss des Ehstnischen auf die Bedeutung der Wörter und auf die Phraseologie fast vollständig ausser Acht lässt. Jedenfalls ist die Arbeit auch dem modernen Forscher eine wertvolle Materialsammlung.

Besonders ist der Einfluss des Estnischen (wie auch derjenige anderer Sprachen) auf das Deutsche von Dr. K. Sall-

---

[1] Nach diesem Artikel gibt es einen anderen: Beyträge zur Phraseologie von M. H. Arvelius, in dem auch einige gute Beobachtungen vorkommen; z. B. *hart reden.* Laut sprechen. Red' doch nicht so laut, die Leute hörens ja. *Sacht reden.* Leise sprechen. *Licht zeigen*, leuchten — Zeig ihm doch das Licht, sonst fällt er die Treppe hinunter. Losmachen, aufmachen, aufschliessen, öffnen — wenn eine sächsische Jung-Magd dies Wort gebraucht, versteht sie ganz etwas anderes darunter. *Leben.* So viel als wohnen, logiren, er lebt in Unterstadt in N. N. sein Haus, er wohnt unten in der Stadt in N. Ns Hause. *Volgen*, aus einem Hause ins andere ziehen. Dies sind alle Estonismen. (*Volgen* eine direkte Wortentlehnung).

mann untersucht worden. Von seinen Untersuchungen mögen erwähnt werden »Versuch über die deutsche Mundart in Estland» (Cassel, 1873), »Lexikalische Beiträge zur deutschen Mundart in Estland» (Leipzig 1877, Diss.) und »Neue Beiträge zur deutschen Mundart in Estland» (Reval 1880). Er hat besonders die lexikalische Seite berücksichtigt. Nach ihm hat man über diese Berührungen nur sehr wenig geschrieben. Erwähnt zu werden verdient jedenfalls der Artikel von Guido Eckardt »Wie man in Riga spricht» (Baltische Monatsschrift 1904, S. 45—80), wo auch auf den Einfluss des Estnischen hingewiesen worden ist [1].

Eine sehr wichtige Quelle für den Forscher der estnisch-deutschen Berührungen ist das grosse und verdienstvolle Wörterbuch von W. von Gutzeit »Wörterschatz der Deutschen Sprache Livlands» (1859—1899) [2].

Zum Schluss will ich vorzugsweise auf Grund der Wörterverzeichnisse Hupels und Sallmanns einen kurzen Überblick auf die kulturgeschichtliche Bedeutung der estnischen Entlehnungen werfen [3].

Ich nehme jedoch nur einige Wortgruppen in Betracht.

1. Kinderpflege.

Köjamutter Hausaufseherin, »Hausweib» = estn. *koda* G. *koa*, *koja* Haus, Gebäude, Vorhaus, Sommerküche der Bauern.

Laps Kind = estn. *laps* (finn. *lapsi*) Kind.

Poiso kleiner Knabe = estn. *pois'* G. *poisi* Junge, Bursche, unverheirateter junger Mann etc.

---

[1] Über andere frühere Quellen siehe die Einleitungen zu den obenerwähnten Werken Sallmanns. — Nordlivländische Zeitung 1906, N:o 60—63 enthält einen Artikel über »Die deutsche Sprache im Baltenlande» vom Pastor em. K. Bauer. Die Darstellung ist populär und berücksichtigt nicht besonders die estnisch-deutschen Berührungen.

[2] Trotz meiner Bemühungen habe ich kein vollständiges Exemplar des Wörterbuches bekommen können.

[3] Da ich die Absicht habe die fraglichen estnisch-deutschen Berührungen später eingehender zu untersuchen, beschränke ich mich diesmal hauptsächlich auf die lexikalische Seite. Die genauere Beweisführung der resp. Verbindungen lasse ich auch diesmal dahin gestellt.

Titti, titta ganz kleines Kind = estn. *titt* G. *tita, tite* od. *titt* G. *titi* Puppe, fig. kleines Kind; vgl. finn. *tyttö, tytti* Mädchen, Puppe.

Puddi Kinderbrei, Eingebrocktes = estn. *pudi* Brei, Eingebrocktes, fig. Mischmasch. Die ersten Patengeschenke an kleine Kinder sind die *Puddilöffel* und das *Puddinäpfchen. Puddipaddi* Mischmasch = estn. *pudipadi* Mischmasch, zerbröckelt, zerstückelt, Kleinigkeit; *Puddipaddikram* das Durcheinander von wertlosen Kleinigkeiten, Krempel, Plunder.

Sulg der Säuglingen in den Mund gesteckte Lutschbeutel (*sulguma* verstopfen, schliessen, sperren etc.; *sulg* Verstopfung), Zulp.

Nilken langsam saugen (*nilkima*). Nach Sallmann. Das Wort *nilkima* kommt nicht bei Wiedemann vor.

Pirren weinen, greinen, quarren, häufig in der Zusammensetzung.

Pirrlise Quärrthrine, Plärrlise = estn. *pirima*, weinen, greinen, plärren.

Ticken nach dem Weinen krampfhaft schluchzen = estn. *tiksuma.*

Küllachen Lieber, Bester, estn. = *Kullakene* G. *kullakese* Diminut. von *kuld* Gold (Schmeichelwort), vgl. auch *kullane*, finn. *kultainen.*

Pai machen. pai! pai! kosend streicheln; *Paikind* Liebkind (*pai* lieb, teuer); *paien* liebkosend streicheln = estn. *pai* indecl. gut, lieb, *pai herra* lieber Herr, *ole üks p. laps* sei ein gutes Kind, *pai tegema* streicheln.

Passimutter, f., Aufwärterin (*passima* aufpassen; das Original des estnischen Wortes ist deutsches »passen»).

2. Lebensmittel und gesellschaftliche Verhältnisse:

Karri-Hund, der, Viehhund oder *Karjakrants*, dunkelfarbiger Schäferhund mit weissem Halsstreifen = estn. *kari* G. *karja* Heerde; *karjakrants* Viehhund (*krants* G. *krantsi* < Kranz).

Lüpsik Melkgefäss = estn. *lüpsik* G. *lüpsiku* Melkkübel, Melkgefäss (Oesel, nach der mündlichen Mitteilung Herrn Studierenden Wilhelm Grünthal).

Sulpe die mit Häcksel vermischte, als Viehfutter verwandte Schlempe (Hupel: Sulpe, die, »eingeweichtes Viehfutter, sonderlich Häckerling mit Mehl») = estn. *sul'p* g. *sul'bi* Mehltrank mit Häcksel gemischt (für das Vieh), *jahu-s.* dass; finn. *sulppu, silppu* dass.

Kuje, die, (meist zum Überwintern bestimmter) Haufen, Feime, Schober von Heu, Stroh, Getreide auf dem Felde aufgestellter Garben = estn. *kuhi* G. *kuhja* Haufen, Feime, Schober, Heu, Stroh, Getreide (finn. *kuhjo* acervus foeni rotundus, Heuschober).

Rucke, die, (aus dem Dörptisch-Estn.) »ist ein kleiner kegelförmiger Heuhaufe auf der Wiese = estn. *rukk* G. *ruka* Schober (vgl. finn. *ruko* meta foeni minor in pratis, kleiner Heuschober).

Sade, die, kleiner, etwa ein Fuder haltender, Heuhaufe, der vorübergehend bis zur Einfahrt auf dem Felde errichtet ist, »Kuje» = estn. *sāt* (auch *sāk*), *sāt* G. *sāu* »Sade», kleiner Heuschober (ein Fuder enthaltend), finn., vot. *saatto* (= sātto) acervus foeni in prato. Das früheste Original ist jedenfalls germanisch. Siehe näher Thomsen, Den gotiske sprogklasses indflydelse, S. 145.

Käss Netz zum Tragen von Heu = estn. *käss* G. *kässi* Netz, um Heu u. dgl. zu tragen. Über den Ursprung des Wortes siehe Thomsen, Beröringer S. 260.

Arro, der, »heisst eine etwas hoch liegende trockene auch mit Gesträuch bewachsene Stelle: daher redet man von Arroland welches zum Acker taugt, und von Arroheuschlägen die ein kurzes nahrhaftes Gras oder auch Klee liefern» = estn. *aru* od. *aro* (finn. *aro*) fruchtbares, trocken gelegenes Land, trockene Wiese [1].

[1] Es seien auch erwähnt die Wörter *Wain*, der, »ist ein leerer Platz in oder neben dem Dorf, auch wohl bey einem einzeln stehenden Bauerhaus, welcher als eine Gemeinheit gemeiniglich den Kindern zu ihrer Belustigung und den Schweinen zur Weide dient = estn. *wain* Anger, freyer Platz im Dorfe od. bey Wohnungen; das Wort kommt nicht mehr im Estnischen vor — und *Silme*, die, das tief ins Land einschneidende und dort sich ausbreitende Seewasser = estn. *silm* G. *silma* (< silmä = finn. *silmä*) 1) Auge . . . 3) Meeresarm, schmale Meerenge und die tiefste Stelle darin, Seemündung.

Lucht, die, »ist eine niedrig liegende flache und fruchtbare Wiese, sonderlich an einem Bache der sie zuweilen, vornemlich im Frühjahr, bewässert»; *luchtheu* = estn. *luht* G. *luha* niedrige Bachwiese (welche bei Hochwasser überschwemmt wird, auch) die darauf gewachsenen Cyperaceen.

Penar od. *Pener*, der, Ackerscheidung, Rain = estn. *pēnar* Feldrain, Feldrand, Beet, Striemen (finn. *piennar*, *pientare*).

Mulk »Zaunpforte mit beweglichen Riegeln in horizontaler Richtung» = estn. *mulk*, G. *mulgu* Oeffnung im Zaun (zum Durchgehen, st. einer Pforte), überh. Loch.

Tannaw, *tännaw* »Zaungasse, Weg zwischen hohen Zäunen» = estn. *tanaw* od. *tanuw* auch *tänaw*, *tänawas* (<*tanhua* = finn. *tanhua*-) Gasse, Weg zwischen Zäunen oder Häusern.

Rie (auch Riege), die, »heisst 1) die Korndarre, welche die warme Riege genannt wird; 2) das Gebäude worin sich jene befindet, aber darneben die Tenne, welche den Namen der Vorriege führt; 3) uneigentlich jedes Bauerhaus, weil es einer Riege ähnlich siehet und auch derselben Stelle vertrit» (Hupel). (Siehe Gutzeit *Rige*, gesprochen *Rije*) = estn. *rei* G. *reie* (*rähi*, *rehi*, *riha*, *rihi*, *rehe* etc.) Dresch- und Darrscheune, »Riege», das zum Dreschen aufgesteckte Korn, die Anzahl Kornfuder welche auf ein Mal zum Dreschen aufgesteckt werden. (Alle diese Bedeutungen, welche auch im Finnischen bekannt sind, kommen im Ostseedeutschen vor).

Reggi, *regge*, die, »ist der Fuhr oder Holzschlitten (der Bauern gewöhnliches Winterfuhrwerk, welches einer Schleife gleicht) = estn. *regi* Bauerschlitten etc.

Rauke, die, »ist ein langer Haufe vom abgeärndteten Sommergetraide auf dem Felde . . . Einige nennen auch das Balkengerüste auf welchem die Erbsen vor dem Ausdreschen in der Luft trocknen, eine Rauke» = estn. *rõuk* G. *rõugu*, *rõuga*, *rõuge* (*rauk*) 1) aufrecht stehender Stab, Pflock, *rõugud* (auf dem Felde) die Stäbe, zwischen welchen die Feldfrüchte zum Trocknen aufgeschichtet werden . . . 2) Kornhaufen, die zwischen Stäben aufgeschichteten Feldfrüchte.

Karroegge, die, »die Strauch- oder Zweigegge, welche

aus abgestumpften Zweigen, sonderlich von Nadelholz, besteht und zuweilen die Zacken- doch noch häufiger nach dem Ehstn. die Karro-Egge heisst = estn. *karu-äes* (*karu* < *karhu* = finn. *karhu* Bär, vgl. *karhi* Egge, Harke) Strauchegge.

Külmit, *külmet*, das, »ist ein Kornmaass welches nach seiner verschiedenen Grösse bald $^1/_3$ bald $^1/_4$ bald $^1/_6$ Loof beträgt» (Hupel); »gewöhnlich $^1/_6$ Lof und daher auch Sechstel genannt» (Gutzeit). Das Wort kommt in den alten Urkunden sehr oft vor; zum ersten Male schon i. J. 1242: unum kulmet avenæ. Siehe Gutzeit sub voce *Külmet*. Das Original ist das estnische *külimet* G. *külimetu*, *külimit* (auch *külümit*, *külemit*) lautgesetzlich < *külvämättu* von *külvama*, *külwan* säen u.? *mõt* G. *mõdu* Maas. Die Lautentwickelung ist die folgende gewesen, *mettu* > *met* > *met* > *met;* die Bedeutung ein Getreidemaass (von verschiedener Grösse).

Kehhik, der und das, »ist ein Kornmaass das einen halben rigischen Loof beträgt» (Hupel) = estn. *kehik* G. *kehiku* ein halbes Lof, ein Gefäss aus Rinde (vgl. finn. *kehikko* quadrangulum, etwas viereckiges (Renvall).

Wacke, die, »(ein schon in liefl. Urkunden vorkommendes Wort) heisst Gebiet, Gegend; jetzt bezeichnet man dadurch einen kleinen Distrikt im Kirchspiel den mehrere Bauerwirthschaften ausmachen. Einige sagen Wackus oder Waggus» (Hupel) = estn. *wakk* G. *waku* District, Bezirk. Dieses Wort ist durch Bedeutungsdifferenzierung aus früherem *vakka* (durch Analogie) entstanden: *wakk* G. *waka* 1) hölzernes Gefäss, Paudel, Korb; 2) Lof, Scheffel, *wakk mad* eine Lofstelle etc.

Wackenbuch = estn. *wakuramat* (worin die zu leistenden Frohnen verzeichnet waren) Personalbuch der Prediger.

Talkus, der, »ist ein für geleistete Arbeit anstatt eines Lohns oder zur Ermunterung gegebener Bauerschmauss. [Einige sagen Aerndteschmauss, aber man stellt auch Talkus ausser der Aerndte an z. B. um Heuschläge zu reinigen. Andere sagen Bauerschmauss am Hofe, aber selbst einige Bauern geben zuweilen ihren Schnittern einen Talkus.]» = estn. *talgus* (Gen. *talgu*, Pl. *talgud*, *talgu'*). Das Wort ist ursprünglich litauisch und es ist möglich dass es aus dem Lettischen *talkus*

auch ins Deutsche der Ostseeprovinzen entlehnt worden ist; vgl. Thomsen Beröringer S. 227.

Korden zum zweiten Mal, vor der Saat, den Acker umpflügen; daher *Kordpflug* das zweite Pflügen im Gegensatz zum erstmaligen Pflügen dem Brachpflug = estn. *kordama* (finn. *kertaan*, *kerrata*) . . . 2) multipliciren, wiederholen, spec. zum zweiten Male pflügen, *korratud mā* zwei Mal gepflügtes Ackerland.

Küttis Erdschwelen durch Abbrennen des trockenen Strauchwerks auf gerodetem Land, wie auch das aus Strauchwerk und Rasen aufgehäufte Material und das gebrannte Land selbst. Davon das v. Verb. *kütten* Land durch *Küttis* fruchtbar machen, und Zusammensetzungen wie: *Küttis-acker*, *-haufen*, *-holz*, *-land*, *-strauch* = estn. *kütis* (Aussprache *küt̆is* < *küttüs* von Verb *kütma*, *kütan*) G. *kütise kütikse* Heizen, Brennen, Schwenden; Brennmaterial, aus Strauchwerk und Rasen gebildete Haufen (zum Schwenden des gerodeten Landes) u. s. w.

Hakjalg ein kleiner Haufen von Roggengarben auf dem Felde = estn. *hakkjalg*, *hakijalg* (*hakk* + *jalg* = finn. *jalka*) kleiner Schober von fünf Garben.

Waim, der, »heisst in ehstnischen Distrikten ein Frohnarbeiter zu Fuss oder ein Handarbeiter am Hofe» = estn. *waim* G. *waimu* 1) Geist, Seele, Gefühl, Empfindung, Kraft 2) Seele, Person, Arbeiter.

Hirsnik, der, »ist ein Unteraufseher vom Bauerstande bey Frohnarbeiten, der auch zugleich die Stelle eines Dorfsältesten vertrit = estn. *hïrsnik* G. *hïrsniku* Bauerrichter, Anführer beim Fischen (der die Stange, *hïrs* regiert).

Korde, m. der abwechselnd, der Reihe nach kommende Frohnarbeiter = estn. *kord* (< *korda* = finn. *kerta*) G. *korra* 1) Ordnung, gehörige Ordnung, gute Beschaffenheit, Aufeinanderfolge, Reihenfolge, Reihe; vgl. *korrast* abwechselnd, der Reihe nach, *korral olema* der Reihe nach Dienste thun, Arbeit verrichten, »zur Korde sein», *wahi korral olema* Wache halten, Schildwache stehen, *karikord*, *karjakord* Frohnwoche bei der Hütung, Reihe den Hüter zu speisen und ihm einen

Gehülfen zu geben. Auch in dieser letzten Bedeutung kommt das Wort im Ostseedeutschen vor: *zur Korde sein* Wechselgehorch leisten (in der Litteratur schon 1597. S. näher Gutzeits Wörterschatz.

Kubjas, der, »Aufseher bei der ländlichen Arbeit, früher Frohnvogt. Es wird auch in den Städten gebraucht, wo man Raths-Kubjas, Brandkubjas u. s. w. hat» = estn. *kubjas* G. *kubjase*, *kubja* Frohnvogt, Aufseher der Arbeiter, *küla-kubjas*, *waku-k.* Dorfältester, *suigu-k.*, *tuku-k.* Beaufsichtiger der Gemeinde in der Kirche, *te-k.* Aufseher beim Wegbau, *turu-k.* Marktvogt, *wangi-kubjas* Gefängnissaufseher.

Tällitaja bäuerlicher Gemeindevorsteher = estn. *tal'l'itaja* Besteller, Besorger, Ausrichter, Bauerrichter, *walla t.* Gemeindeältester u. s. w. Nomen actoris von Verb *tal'l'itama* bestellen, ausrichten, sich beschäftigen, besorgen, anordnen, warten, pflegen, beschicken (das Vieh) u. s. w.

Um die nahe Berührung zwischen Esten und Deutschen zu beweisen will ich noch folgende Wörter erwähnen.

Kollumats (die allen Kindern in Estland wohlbekannte Schreckgestalt (*koll* Popanz) = estn. *koll* G. *kollu* Popanz, *kollumats* dass. (vgl. finn. *koljo*, *kollo*; nach Setälä und Paasonen ein finnisch ugrisches Wort).

Kalmut, der, ist ein verbotener Begräbnissplatz wo die Bauern vormals heimlich begruben (Hupel) = estn. *kalm* Plur., *kalmud* (*kalmut*) Grabstätte (ungeweihte), heidnische Opfer- oder Begräbnissstelle, überh. Gottesacker; — dial. Kapelle. Das Original des deutschen Wortes ist Nom. Plur. *kalmut* gewesen, das auch im Estnischen als neuer Nominativ vorkommt: *Kalmuti* G. *kalmuti* heidnische Grabstätte, Grabhügel aus der Heidenzeit.

Kürat Schimpfname = estn. *kurat*, G. *kurati* Teufel. Bemerke auch *Lurjus*, der, Lümmel, Taugenichts = estn. *lurjus* (finn. *lurjus*) Schlingel, verkehrter Mensch (Schimpfwort).

Magus jutt (vgl. finn. *makea juttu*) süsses Geplauder (besonders gebraucht von dem in die Länge gezogenen Vorzimmergeplauder beim Abschied nach abgestattetem Besuche).

Ich will diesmal nicht weiter fortsetzen. Den vielseitigen Einfluss des Estnischen auf das Deutsche der Ostseeprovinzen hat man meines Erachtens bis hieher zu gering geschätzt, ihre kulturgeschichtliche Bedeutung ist oft fast gänzlich vernachlässigt worden. Es ist auch sehr natürlich; die Wörter sind ja alle sehr jung (die ältesten 700 Jahre alt) und der Kulturstandpunkt der deutschen Eroberer war höher als derjenige der Esten. Der estnische Einfluss ist jedenfalls sehr bedeutend. Es gibt mehr als 100 direkte Wortentlehnungen, darunter auch einige interessante Kulturwörter. Der Verkehr mit den Esten hat jedoch vorzugsweise auf die Bedeutungen der Wörter und auf die Phraseologie ja sogar auf die syntaktischen Verhältnisse eingewirkt [1]. Man kann sich auch fragen ob nicht der monotone aber behagliche Ton des in Livland gesprochenen Deutsch zum grossen Teil auf estnische Herkunft zurückzuführen sei. *Heikki Ojansuu.*

[1] Es ist auch natürlich, denn viele Deutsche sprechen das Estnische als ihre Muttersprache und früher geschah es viel öfter als heute. [Darum konnte man im 17. Jahrhunderte solche Sätze hören wie: »er fuhr mit einem *Wanker* in den *Kasik* um *Marjad* zu sammeln» = er fuhr mit einem Bauerwagen in das Birkengehege um Beeren zu sammeln u. s. w.] Andererseits ist auch der Grund zu den Estonismen der deutschen Sprache in dem Umstande zu suchen, dass ein Teil der Esten verdeutscht worden sind (die Halbdeutschen, spöttisch *kadakasaksad* die »Wachholderdeutschen», genannt). Um zu zeigen was für ein Deutsch diese im Anfang oft reden, mögen hier folgende Ausdrücke angeführt werden: Er ging mit seinem Kreuzsohn in die Apotheke um Gras zu kaufen: *ristipoeg* Taufsohn, *rist* auch Kreuz; *rohu* Gras und Heilmittel. — Grosses Weiss ist draussen: *walge* Licht und weiss. — Klein Weiss ist heraus. — Wenn er über den Mutterbach (*Emajõgi, ema* Mutter) fuhr, ging sein Wagengestank (= Femerstange) entzwei. — Herr Dr. O. Kallas hat hauptsächlich aus seiner Schulpraxis folgende Estonismen mitgeteilt: Er blieb (pro wurde) krank. — Er wollte zum Kaufmann werden. — Es ging zum Brennen: (*lähtma* gehen, beginnen). — Er nahm die Kette nicht entgegen. — Wegstehlen (*ara warastama* = aus und weg) — Zu Brettkirche gehen (zum heiligen Abendmahl gehen; Abendmahl = *laua kirik; laud* Brett, Tisch). — Wie geht Hand auch? (Gruss: *Kuidas käsi käib?*) — Zähne an Knagge hängen (Sprichwort = estn. *hambad warna riputama*). Es sind auch in den Ostseeprovinzen durch Zusammenschmelzungen der Nationalitäten eigentümliche Mischsprachen entstanden. Siehe z. B. Die Oberpahlsche Freundschaft. Deutsch estnisches Gedicht von J. J. Malm und Dr. Bertram Hallerlei nurrige Sichten und soterkleichen.

Eindrücke aus deutschen Schulen.

Wenn ich der ungeheuren Menge von Zeitschriftartikeln, Broschüren und Schriften gedenke, die schon über die s. g. Reformmethode erschienen sind, zögere ich in dieser Sache das Wort zu ergreifen, um noch etwas darüber öffentlich zu äussern. Auch bei uns ist ja diese Methode ja öfters sowohl im Neuphilologischen Verein als in den Zeitschriften behandelt worden — ich erinnere nur an den Reisebericht Dr. Rosendahls in »Pädagogisk tidskrift» 1904. Wenn ich trotzdem wage, die Frage wieder aufzuwerfen, so will ich mich darauf beschränken, nur einige persönliche Eindrücke zu geben von meinen Besuchen in verschiedenen Schulen in Leipzig, Frankfurt a/M und Berlin, wo ich (im Sommer und Herbst 1905) während 1 ½ Monate durchschnittlich etwa 4 Stunden täglich hospitiert habe. Auf die Ziele und Mittel des modernen Sprachunterrichts vom theoretischen Gesichtspunkte aus will ich nur wenig eingehen; sind doch die Prinzipien desselben bei uns schon allgemein bekannt und anerkannt. Meine Mitteilungen haben auch sachlich nichts Neues zu bieten, was aber nicht mein Fehler ist, sondern vielmehr derjenigen der Schreibsucht der Sprachmeister, die ihre Ansichten, Erfahrungen und Erfindungen schon selbst veröffentlicht haben. Es werden hier also nur einige Beobachtungen aus der Schulpraxis einiger deutschen Neuphilologen vorgeführt, und ferner die Vor- und Nachteile der Methode geprüft werden, soweit es nach dem gesammelten leider allzu geringen Material möglich ist.

Als Missgunst des Geschicks muss ich es betrachten, dass ich keine Gelegenheit hatte, dem Unterricht Dir. Walters, des ersten aller Reformer, beizuwohnen. Er war eben zur Zeit meines Frankfurter Aufenthalts verreist. Ich konnte also »die Waltersche Methode» nur durch den Unterricht seiner »Jünger» d. h. bei den Lehrern seiner Schule, der Musterschule, kennen lernen. Die Musterschule soll ja ein Zentrum der neuen Methode sein; dort kann man, heisst es, dieselbe in ihrer reinsten Form studieren. Dass aber alle Lehrer dort keine Reformer strengster Observanz waren, zeigte sich bald.

Sie sündigten sogar gegen das heiligste Gebot der Reformmethode, indem sie lange nicht ausschliesslich sich der fremden Sprache beim Unterricht bedienten; mehr als einmal liess sich auch die Muttersprache hören.

In anderen Schulen habe ich dagegen Stunden zugehört, ohne ein Wort deutsch zu vernehmen. Hier meinten die Lehrer jedoch keine wahren Reformer zu sein; sie nannten sich »Vermittler». Und als ich in einer Schule einen Kollegen fragte, ob er nach der neuen Methode unterrichtete, bekam ich die Antwort: »Ach, ich hänge mich nicht an das Wort.»

Der Begriff »neue Methode» scheint auch ein sehr dehnbarer zu sein und bietet unzählige Nüancen; bei jedem Lehrer zeigt sie sich in einer anderen Form, und es sind eben diese verschiedenen Formen, die ich jetzt aufzuweisen versuchen will. Die Theorie, so wie sie in den »Schriften» auftritt, ist in der Praxis nicht immer aufrechtzuerhalten, und ich glaube, dass die eifrigsten Reformer in ihrem Unterricht in der Tat modifizierter sind, und die s. g. Vermittler der reinen Reformmethode näher stehen, als sie es selbst wissen oder wenigstens zugeben wollen.

Bei den Schulbesuchen habe ich es mir angelegen sein lassen, besonders dem Unterricht der Unter- und Oberstufe d. h. der Anfangs- und Schlussstufe zuzuhören. Die Mittelstufe, die ja ein verhältnismässig geringeres Interesse bietet, hat auch eine geringere Ausbeute ergeben. Leider war es nur nicht möglich die ersten Stunden des Unterrichts in einer neuen Sprache anzuhören, da ja das Schuljahr in den deutschen Schulen, die ich besuchte, zu Ostern anfängt, und die Schüler der untersten Klasse also schon ein halbes Jahr die fremde Sprache gelernt hatten. Und was das Resultat der Reformmethode betrifft, so liess es sich auch nicht so gut aus den obersten Klassen ersehen, da die Schüler während der Schulzeit oft von verschiedenen Lehrern, darunter auch von Nichtreformern, unterrichtet worden waren. Das gab sich auch kund. So z. B konnten die Primaner einer Reformschule, wo 25 Stunden Französisch wöchentlich getrieben wurde, nur mit Schwierigkeit die auf französisch gestellten Fragen

des Lehrers verstehen, antworteten auch sehr steif und fehlerhaft, wenn sie überhaupt eine Antwort in der fremden Sprache zu leisten vermochten. Der Lehrer, ein Reformer, erklärte auch nachher, er habe die Klasse erst vor einem halben Jahre übernommen; früher sei die Klasse nach der alten Grammatikmethode dressiert worden. In eben derselben Schule erregten die vortreffliche Aussprache und die Sprechfertigkeit der Quintaner und Quartaner sowie ihre Sicherheit das schnell gesprochene Französisch aufzufassen meine Bewunderung. In der Tat leisteten sie mehr als die Primaner. Wie weit ein geschickter Lehrer seine Schüler bringen kann, die er ihre ganze Schulzeit hindurch hat unterweisen können, das ging aus einer Stunde in der Oberprima einer Oberrealschule hervor, wo die Schüler ganz geläufig über einen Stoff aus der englischen Geschichte englisch sprachen. Und es sollte noch eine mittelmässige Klasse sein. Der Lehrer war Vermittler.

Wie schon erwähnt wurde, hatte ich keine Gelegenheit, den ersten Anfangsunterricht nach der Reformmethode kennen zu lernen, also auch nicht wie die Phonetik getrieben und die Aussprache zuerst eingeübt wird. Nach einem halben Jahre schienen die kleinen Sextaner in dieser Hinsicht schon eine ganz nette Arbeit hinter sich zu haben. Grausame Ausnahmen kamen jedoch auch vor. Aber im allgemeinen waren sie in der Phonetik ganz gut bewandert und sprachen von stimmhaften und stimmlosen Lauten, von Nasalen, Labialen und Dentalen mit nicht geringer Einsicht. Auch den Unterschied zwischen Laut und Schrift — es war freilich in der Quarta eines Gymnasiums — wussten einige Schüler zu erklären, Lehrbücher in Lautschrift geschrieben sah ich nirgendwo; sie sind auch staatlich nicht gestattet. Nur in der Musterschule bekamen die Schüler ein hektographiertes Papierblatt transcribierten Textes, der als Aussprachеübung gelesen wurde, bevor man zur Lektüre überging. Dagegen waren die Viëtorschen Lauttafeln allgemein, und auffallend war es, wie leicht die Schüler nur durch Hinweis auf die Lauttafel den zuerst falsch ausgesprochenen Laut richtig hervorzubringen ver-

standen. Die Aussprache fand ich auch im allgemeinen gut; schon in der Quarta musste der Lehrer ziemlich selten Aussprachefehler verbessern. Bei der Verbesserung verfuhren einige Lehrer sehr streng und liessen keinen einzigen Fehler durch. So musste ein dummer Junge, der bei der Lektüre *täble* statt *täble* aussprach, das Wort wenigstens fünfzehn mal teils einzeln teils im Satzzusammenhange wiederholen, eben so wie man beim Klavierspiel oft einen einzelnen Takt mehrmals übt, um ihn dann im Musikstücke selbst geläufig spielen zu können. Andere Lehrer waren aber lange nicht so rigorös. Nur wenige Lehrer beobachteten die Regel, vorkommende Fehler durch die anderen Schüler wenn möglich verbessern zu lassen; meistenteils taten sie es selbst.

Sprechübungen kamen natürlich schon in der Sexta vor teils nach den Gouinschen Reihen und zwar nach ihrer modifizierten Form, das Sprechen durch Tätigkeiten zu veranschaulichen, teils im Anschluss an die Lektüre oder Anschauungsbilder.

Über die Methode Gouin hat man ja auch bei uns viel gesprochen und im allgemeinen mit ziemlich mässiger Begeisterung. In verschiedenen Schulen hatte ich nun Gelegenheit diese Methode in der Praxis durchgeführt zu sehen. Der erste Eindruck war ein durchaus günstiger und ich glaubte schon zu Gouin bekehrt zu werden. Es war in der Quarta eines Gymnasiums, wo allerdings nur Fragmente der schon früher eingelernten Reihen zum Vorschein kamen. Es klang auch zuerst ganz nett, wenn die Schüler uns beim Eintritt in die Klasse im Chor grüssten: *Bonjour Messieurs!* Lehrer: *Asseyez-vous.* Alle: *Nous nous asseyons*, u. s. w. Das Ganze hatte jedoch so einen Nebengeschmack von Parade und verlor auch bald seinen Reiz. Wahrscheinlich kommt das freundliche *Bonjour Messieurs* auch nicht täglich vor, sondern nur bei besonderen Gelegenheiten wie z. B. wenn Fremde zu Besuch kommen. Allgemein war der Gruss auch nicht; in den höheren Klassen fast ganz und gar abgeschafft; nur ein einziges Mal wurde ich damit in der Secunda empfangen. Bei den älteren Schülern wirkte der Gruss sogar ein bischen lä-

cherlich. — Der erste günstige Eindruck von den Gouinschen Reihen blieb nicht bestehen. Später wurden sie mir noch vorgeführt und zwar von geschickteren Lehrern als von dem Herrn, bei dem ich ihre Bekanntschaft zuerst gemacht hatte. Die Ansichten, die ich mitgebracht, kehrten zurück: auf die Dauer muss doch dies stetige Wiederholen derselben Phrasen furchtbar langweilig werden. Einförmig wird wohl auch schliesslich das ewige Türöffnen und Türschliessen, das Fensteröffnen und Fensterschliessen, das Legen des Buches auf und unter den Tisch. Einige Lehrer hatten aber ihre Schüler sehr gut zu dressieren gewusst. Sie sprachen ihre Phrasen und führten das Türöffnen und -schliessen tadellos aus. Nicht immer aber das Fensteröffnen. So sollte ein Schüler einmal zum Fenster hinausschauen. *Regarde par la fenêtre*, hiess es. Der Junge wiederholt mechanisch *Je regarde par la fenêtre* und öffnet sogleich ein Fenster. Er war eben nur an das Öffnen des Fensters gewöhnt. Es hiess ja sonst immer *Ouvre la fenêtre* aber *Regarde le maître*. Diese Sprechübungen müssen die Schüler zu Automaten machen. Wie viel Mühe es den Lehrer kostet, die Jungen nur durch die fremde Sprache die Reihen oder die von Tätigkeiten begleiteten Phrasen überhaupt zu lehren, davon bekam ich eine Vorstellung bei einem Lehrer einer Frankfurter Realschule, der einzige, der mir zeigte, wie man den Schülern neue Sachen beibringt — freilich in einer Sexta, wo das Material als sehr unvorteilhaft bezeichnet wurde. Es galt das Verbum *apporter* einzuüben. Verba wie *fermer*, *regarder*, *donner* wussten die Schüler schon flott zu konjugieren und in Phrasen zu behandeln. Manche Bücher mussten aber die Schüler in der Klasse herumtragen, bevor sie lernten einigermassen geläufig *J'apporte le livre à N. N* (*tu*, *il* u. s. w.) zu wiederholen. Nach mehreren Versuchen mit einzelnen Schülern wurden zwei zugleich aufgerufen. *Levez vous! — Nous nous levons. — Apportez moi le livre!* Schweigen! Schliesslich bringt der eine es so weit, dass er den Satz *Nous vous apportez moi le livre* bilden konnte. Erst nachdem der Lehrer die Muttersprache zu Hülfe genommen, fanden die Schüler die richtige Antwort. Nach wiederholter

Übung ging es auch schliesslich so geläufig wie das *je vous apporte le livre*. Ich hätte schon längst die Geduld verloren. Es fragt sich nun, ob die Schüler dieselben Sätze nicht schneller mit Hülfe von einem bischen mehr deutsch gelernt und sie ebenso gut behalten hätten. — Um die Lebhaftigkeit und das Interesse, welche diese Methode bei den Schülern erregen soll, steht es auch nicht immer gut. Dabei hängt es nun sehr von der Persönlichkeit des Lehrers ab. Ein Herr, ein sehr strenger Lehrer und tüchtiger Methodiker, so tüchtig, dass die zur Methode gehörende obligatorische »Lebhaftigkeit» keineswegs fehlen durfte, brachte es über eine gewisse Trockenheit nicht hinaus und war nicht imstande durch den Unterricht selbst diese erstrebte Lebhaftigkeit bei den Schülern zu wecken. Um sie aber doch in irgend einer Weise hervorzurufen, wiederholte er von Zeit zu Zeit: »nun ein bischen munter.» Er erreichte, dass ein Schüler, der das Buchexperiment eben ausführen sollte, nicht aber verstand, wann er das Buch auf und wann unter den Tisch plazieren sollte, schliesslich bitterlich zu weinen anfing. Es lag nun nicht einmal in der Natur dieses Lehrers viel Munterkeit zustande zu bringen — trotz der Methode; arbeiten lernten aber seine Schüler und Kenntnisse wurden ihnen auch beigebracht, das konnte ich in den höheren Klassen, wo er unterrichtete, konstatieren. Bei anderen Lehrern ging es bei den betreffenden Übungen doch wirklich lebhaft zu und die Schüler sahen tatsächlich interessiert aus.

Dass die Gouinschen Reihen auf die Dauer langweilig werden, das gestanden mehrere Lehrer ein, die sich deren bedienten. Auch sollte man sich nicht zu viel damit beschäftigen und zwar nur auf der untersten Stufe. Zur Abwechslung wären sie aber vielleicht auch in der Quinta und Quarta am Platze und könnten dort ganz nette Resultate ergeben. Die eigentlichen Gouinschen Reihen waren übrigens lange nicht so allgemein wie die obenerwähnte modifizierte Form, die in allen unteren Klassen, die ich besuchte und wo die Reformmethode überhaupt einigeführt war, vorkam. Dass sie zum Nutzen sein kann und empfehlenswert ist, ist nicht zu leug-

nen. Zu ihrer Bedeutung als Mittel die Konjugation einzulehren will ich noch später zurückkommen. Um diese Reihen aber wirklich mit Erfolg und ohne Zeitverschwendung anwenden zu können, dazu gehört ein Lehrbuch, und das existiert noch nicht bei uns, wenigstens nicht für das Französische. Und — so viel ich weiss — auch nicht in Deutschland, wo der Lehrer selbst die zu übenden Reihen produzieren muss. Für das Deutsche ist das »Reihenprinzip» in verschiedenen Formen in Frau Freudenthals »Grundlegendem Lehrbuch der deutschen Sprache I» berücksichtigt und angewandt.

Von dem Anschauungsunterricht mit Bildern habe ich nicht viel gesehen — nur in drei oder vier Stunden. Ich will mich deshalb nur darauf beschränken das Interesse zu konstatieren, womit der grösste Teil der Schüler an dem Gespräch, das der Lehrer im Anschluss an das Bild anknüpfte, teilnahmen. Auch bekam ich von diesen Stunden unbedingt den Eindruck, dass die Bilder ein vorzügliches Mittel sein können, um den Sprachstoff zu ergänzen und die Sprechfertigkeit der Schüler zu fördern. Zuweilen begnügte sich der Lehrer nicht nur mit einer Antwort auf eine von ihm gestellte Frage, sondern verlangte von verschiedenen Schülern so zu sagen Varianten der ersten Antwort. So war z. B. einmal von einem am Bilde dargestellten Korbe die Rede, der Lehrer fragte: *Qu'est ce qu'il y a dans la corbeille?* — *Dans la corbeille il y a des grappes.* antwortete einer. — *Et toi, qu'est-ce que tu dis?* fragte der Lehrer weiter. — *Dans la corbeille se trouvent de grappes.* Ein dritter: *La corbeille est remplie de grappes.* — *Un autre mot pour remplie* schaltete der Lehrer ein. — *Pleine; la corbeille est pleine de grappes.* Die Unterhaltung über die Bilder ging schnell und geläufig und natürlich; ich weiss ja nicht wie oft die Schüler schon früher dieselben Fragen erhalten und dieselben Antworten abgegeben hatten — wahrscheinlich recht oft. Dem sei aber wie ihm wolle; jedenfalls hatten die Jungen sich die von ihnen angewandten Phrasen ganz zu eigen gemacht, und von kleinen Anfängern kann man nicht mehr verlangen. Das Lehrbuch, wo Erklärungen zu den Bildern zu finden sind, erleichtert dem Lehrer die Mühe die Phrasen

einzuüben und den Schülern das Auswendiglernen derselben. Sonst gab das Bild Anlass zur Unterhaltung über alle möglichen Dinge und Verhältnisse; damit wurde oft verbunden z. B. Rechnen, Fragen nach Jahr, Monat, Datum, Alter u. s. w.

Auf die Sprechübungen im Anschluss an die Lektüre wurde selbstverständlich viel Gewicht gelegt. Im Anfang dieser Übungen hielt sich der Lehrer ziemlich genau an den Text und stellte oft seine Fragen so, dass die Schüler die Antwort gerade aus dem Buche ablesen konnten, das vor ihnen aufgeschlagen lag. Nicht selten wurde dabei die Frage des Lehrers wiederholt, zuerst von einzelnen Schülern, dann von allen im Chor, bevor die Antwort folgte. Dieses Prinzip der Wiederholung war auch in den Schulen durchgeführt, wo die s. g. alte Methode herrschte, wie z. B. in den Berliner Oberrealschulen.

Manchmal sah es recht lächerlich aus, wenn der Lehrer vor der Klasse stand und wie etwa ein Orchesterdirigent unter allerlei Gebärden und Handbewegangen die Antworten des Chores leitete. Mit den kleineren Jungen schien mir allerdings diese Methode sehr vernünftig und vorteilhaft zu sein. Die Wiederholung zeigte gut ihre Fähigkeit das fremde Idiom aufzufassen; sie schärft ferner den Schülern das Ohr für die fremde Sprache und zwingt sie auf die Frage mit besonderer Aufmerksamkeit acht zu geben

Das Chorsprechen spielte eine grosse Rolle und zwar auf der Unter- und Mittelstufe. Aber es kam nicht nur bei der Wiederholung von Fragen, von Antworten oder bei der Lektüre zur Anwendung; die Frage des Lehrers konnte auch unmittelbar von der ganzen Klasse beantwortet werden, als wäre tatsächlich nur ein einziger Schüler da. Nur eine Bewegung mit dem Finger oder einen Klatsch mit den Händen und die Jungen wussten sogleich, dass dies so viel wie »Antwort im Chor« bedeutete. In einer Quarta von etwa 40 Schülern wurde einmal *soin* statt *coin* ausgesprochen. Mit aufgehobener Hand fragte nun der Lehrer: *Comment écrit-on le mot?* Die Klasse buchstabiert: *C-o-i-n.* Der Lehrer schreibt das Wort

an die Tafel und fragt dann: *Comment prononcez-vous le mot?* Die Klasse: *Nous prononçons le mot coin.*

Hier ist nicht der Platz von der methodischen Bedeutung und dem Nutzen des Chorlesens zu erörtern; darüber sind wohl alle modernen Sprachlehrer bei uns prinzipiell einig. Ich möchte nur darauf aufmerksam machen, in wie hohem Grade es in Deutschland verbreitet und angewendet ist. Ich glaube nämlich, dass wir in unserem Sprachunterricht dieses wichtige Hülfsmittel nicht hoch genug zu schätzen wissen und es in der Praxis vernachlässigen. Es genügt nicht, nur bei der Lektüre die Schüler im Chor lesen zu lassen; auch bei anderen Übungen müssten sie dazu angehalten werden, sich im Chor auszudrücken. — Auf der Oberstufe war das systematisch geordnete Chorsprechen fast überall verschwunden. Ein Überbleibsel davon zeigte sich vielleicht darin, dass mehrere Schüler auf einmal durcheinander die Frage des Lehrers zu beantworten pflegten, wodurch ein allgemeines Summen in der Klasse entstand. Wer da etwas wusste gab es kund. Der Lehrer griff dann die richtige Antwort heraus und wiederholte sie noch einmal. In den französischen Schulen war, wenigstens früher, eine solche zwanglose Art zu antworten ganz gewöhnlich; ich habe es selbst vor einigen Jahren noch in Paris gehört. Auch Prof. Hartmann erzählt in seinem Buche »Reiseeindrücke eines deutschen Neuphilologen« davon und tadelt es sehr, was ihn aber nicht hinderte, dasselbe Verfahren sogar in seinen eignen Stunden dann und wann zu dulden. Ich muss aber noch hinzufügen, dass eine derartige Freiheit gar nicht als Regel galt, sie wurde auch augenscheinlich nicht als Unfug betrieben und rief keine Zurechtweisung von seiten des Lehrers hervor.

Der Eindruck, den ich sonst von den Sprechübungen im Anschluss an die Lektüre erhielt, war sehr verschieden. Die neue Methode strebt nach Natürlichkeit und Lebhaftigkeit in der Unterhaltung und stellt in dieser Hinsicht recht grosse Anforderungen an den Lehrer. Alle waren auch nicht imstande sie zu erfüllen. Mehreren schien es eine nicht geringe Schwierigkeit zu bereiten, die Schüler zum Sprechen zu

bringen. Bei den Sprechübungen sass die grosse Mehrzahl oft gleichgültig und stumpf da, und nur die besten Schüler beteiligten sich an der Unterhaltung.

Einige Stunden hörte ich jedoch, die in Bezug auf allgemeines Interesse und eifrige Teilnahme aller Schüler an denselben nichts zu wünschen übrig liessen. So wurde z. B. in der Quarta einer Oberrealschule in Frankfurt eine sehr lebhafte und animierte Konversation über eine Szene aus Molières »Le bourgeois gentilhomme» geführt. Die Klasse bestand aus 40 Jungen, aber keiner durfte schlafen. Die Fragen folgten schnell auf einander und verlangten augenblickliche Antwort. Auf die Vollständigkeit derselben wurde dabei nicht immer streng gehalten. Zuweilen musste der Schüler nur einen vom Lehrer begonnenen Satz durch ein Wort ergänzen, z. B. Lehrer (mit dem Finger auf verschiedene Schüler deutend): *Jourdain était un homme* . . . Schüler: *Ridicule*. Ein anderer: *Capricieux* u. s. w., eine Art zu fragen, die bei den besten Lehrern gewöhnlich war. Ein anderes Mal hörte ich in derselben Klasse eine Sprechübung über eine kleine französische Erzählung »Le pieux mensonge», die der Lehrer den Schülern vorlas. Diese antworteten meistenteils mit den durch die Frage gegebenen Worten; da sie aber kürzlich das persönliche Pronomen gelernt und geübt hatten, mussten sie besonders darauf acht geben, die Pronominalformen richtig einzusetzen, z. B. Lehrer: *Comment avait-il le sac?* Schüler: *Il portait le sac,* was ein anderer sogleich zu *il le portait* verbesserte. Nicht ungewöhnlich war es, dass die Schüler auch selbst die Fragen stellen durften.

Auf der Unterstufe brachten es die Sprechübungen im allgemeinen zu der Geläufigkeit, die man erwarten konnte; zuweilen übertrafen sie sogar die Erwartungen. Auf der Oberstufe verhielt sich die Sache anders. Die Älteren zeigten sich in der Regel solchen Übungen mehr oder weniger abgeneigt und schienen dabei ziemlich geistesabwesend zu sein. Am besten ging es, wenn über einen realen, über einen geschichtlichen oder literaturgeschichtlichen Stoff gesprochen wurde. Das richtigste ist wohl auch, die eigent-

lichen Sprechübungen vorzugsweise auf die Unter- und Mittelstufe zu verlegen, auf der Oberstufe aber der Lektüre einen immer bedeutenderen Platz zu geben, den Mittelpunkt des Unterrichts bilden zu lassen, und Sprechübungen hauptsächlich nur im Anschluss an Literatur zu veranstalten, die sich auf Realien bezieht.

Was nun die Lektüre betrifft, so dienten dazu auf der Unterstufe gewöhnliche Lesebücher; in den verschiedenen Schulen Frankfurts für das Französische meistenteils Banners Französisches Lesebuch; in Leipzig und Berlin jedoch beherrschte der alte, freilich umgearbeitete und verbesserte, aber doch unmoderne Plœtz noch immerfort den Unterricht. Auf der Mittel- und Oberstufe wurden, so wie bei uns, vorzugsweise schönliterarische aber auch historische Werke gelesen.

Die Art und Weise, in welcher der Lesestoff behandelt wurde, wechselte in Bezug auf die Methode in den Unterklassen wenig. Der zu erlernende fremde Text wurde vom Lehrer in ganz kurzen Sätzen vorgelesen, welche die Schüler darauf zuerst einzeln, dann im Chor wiederholten. Nachdem die Aussprache so eingeübt war, folgte die Übersetzung. Auch jetzt konnten die Sätze in ganz kurze Teile zerstückt werden; ja ein sog. wahrer Reformer hielt es sogar für zweckmässig, in der Sexta Wort für Wort übersetzen zu lassen. Keine einzige Sexta-Klasse besuchte ich, ohne dass man dort fremdsprachlichen Text in die Muttersprache übertragen hätte.

In den mittleren und höheren Klassen wohnte ich dagegen mehreren Stunden bei, wo man versuchte die Übersetzung und die Muttersprache überhaupt so viel wie möglich zu vermeiden. Hier mussten die Schüler durch Umschreibungen und Synonyme zeigen, dass sie den Text richtig aufgefasst hatten. Das Lehrbuch enthielt ein ganzes Verzeichnis solcher Erklärungen, welche die Schüler also ohne weiteres daraus lernen konnten. Auch waren Gebärden gestattet um die Bedeutung eines Wortes oder Ausdruckes zu veranschaulichen. So erklärte ein Knabe *rire*

rence nur dadurch, dass er eine Verbeugung machte — *il fait un mouvement pour saluer* fügte der Lehrer hinzu — und *froncer le sourcil* durch das Runzeln der Augenbrauen.

Die Worterklärungen liessen jedoch nicht immer die Nüancen eines Wortes deutlich genug hervortreten und dies geschah nicht nur, wenn es sich um abstrakte Vorstellungen handelte, sondern auch in Bezug auf konkrete Dinge. Den schwachen Schülern schien es auch manchmal allzu grosse Schwierigkeiten zu bereiten, genügende Umschreibungen zu finden. Unbedingt fällt es ihnen ja viel schwieriger eine Definition von der Bedeutung eines Wortes in der fremden Sprache zu geben, als dasselbe ganz einfach zu übersetzen. Zweckmässig dürfte es wohl auch nicht sein, bei der Lektüre die Muttersprache vollständig entbehren zu wollen. Dieses Prinzip ist in der Praxis nicht konsequent aufrechtzuerhalten. Die deutschen Lehrer, Reformer, mit denen ich darüber sprach, stellten sich auch auf den Standpunkt, dass eine Übersetzung unbedingt einer langen und verwickelten Erklärung in der fremden Sprache sowohl der Deutlichkeit als des Zeitgewinns wegen vorzuziehen sei, was auch die Forderung der reinsten Reformer sein dürfte. Sogar die eifrigsten Anhänger der Umschreibungsmethode pflegten auch dann und wann eine Übersetzung zur Kontrolle zu verlangen.

Was sonst die Art und Weise den neuen, unbekannten Text zu behandeln betrifft, so verfuhren die verschiedenen Lehrer dabei nach verschiedenen Prinzipien. Prof. Hartmann, und andere mit ihm, las selbst den Text vor und gab auf französisch die nötigen Wort- und Sacherklärungen dazu, die von den Schülern in das Wörterheft eingetragen wurden. Mit Fragen wurden sie wenig belästigt. Seine Erläuterungen schloss er gewöhnlicherweise mit der Frage: *Est-ce qu'il y a encore quelquechose à expliquer? Je suis à votre disposition.* Nur einmal verlangten aber die Schüler noch etwas zu wissen. Zum Schlusse wurde der neue Text noch einmal von den Schülern laut gelesen.

Ein Lehrer, ein Vermittler, derselbe der seine Schüler

in Bezug auf Sprechfertigkeit und gute Auffassung fremdsprachlicher Lektüre so weit gebracht hatte, verteilte den neuen Text auf die Schüler, je 4 bis 5 Zeilen einem jeden. Sie bekamen dann einige Minuten Zeit, um die Übersetzung vorzubereiten. Ein jeder trug dann sein Pensum geläufig in der Muttersprache vor, ohne den fremden Text vorher laut zu lesen.

Von einem ganz besonderen Interesse waren die Lektürstunden, denen ich in einer Realschule beiwohnte. Nachdem der Text zuerst durchgelesen und unbekannte Ausdrücke durch Umschreibungen erklärt worden waren, ging man zu einer Art von Disposition des Inhalts über. Für jeden Satz mussten die Schüler eine oder zwei Rubriken herausfinden, die dann an die Tafel angeschrieben wurden. In einer der Stunden, denen ich in der Obertertia zuhörte, lag folgendes Stück zur Behandlung vor:

Assise au bord de la mer, la pauvre Finette attendit Yvon tout le jour; mais Yvon ne vint pas. Le soleil se couchait dans les vagues enflammées, quand Finette se leva en soupirant et prit à son tour le chemin du château. Il n'y avait pas longtemps qu'elle se trouva en face d'une chaumière délabrée, à la porte de laquelle une vieille édentée s'apprêtait à traire sa vache. F. s'approcha de la dame, et, après lui avoir fait une belle révérence, elle lui demanda un abri pour la nuit, etc. (Edouard Laboulaye, Yvon et Finette, p. 54.)

Die Disposition, die von den Schülern, unter der Leitung des Lehrers aufgestellt wurde, lautete:

1) L'attente de Finette.
2) L'approche du soir.
3) Le départ de Finette.
4) L'arrivée à la chaumière.
5) La propriétaire de la chaumière.
6) La révérence de F.
7) La demande de F.

Es folgte nun eine Wiedererzählung des Inhalts des Stückes im Anschluss an die Punkte der Disposition. Für jeden Punkt wurde ein kurzer Satz gebildet. Die kleinen Sätze wurden dann noch einmal zusammengefasst, so dass Punkt 1 und 2 als Haupt- und Nebensatz mit einander verbunden wurden, Punkt 2 + 3, 3 + 4 u. s. w. die ganze Dis-

position hindurch. Als Vorbereitung zur Sprechübung schien mir diese Art von Textbehandlung ganz vorzüglich. Das so in der Klasse durchgenommene Stück bekamen die Schüler zur nächsten Stunde als häusliche Aufgabe.

Über den Grammatikunterricht ist verhältnismässig wenig zu sagen, da in den Stunden, wo ich hospitierte, nicht viel Grammatik getrieben wurde. Auf der Unterstufe, wo die Aneignung der Grammatik meistenteils Bereicherung des Wortschatzes ist, war es allerdings leichter ihn zu verfolgen. Hier galt es vor allem die Formen einzuüben: das Deklinieren im Anschluss an den Anschauungsunterricht und die Lektüre, das Konjugieren besonders durch die schon früher erwähnten auch als Sprechübungen dienenden Reihen. Von ihrer Zweckmässigkeit als Mittel die Verbformen einzuprägen bin ich nunmehr völlig überzeugt, habe sie auch selbst in meinen eignen Unterricht eingeführt.

Das gewöhnliche Konjugieren war aber auch bei den Reformern nicht ganz ausgeschlossen. Allgemein war es, einzelne Verbformen in der Muttersprache zu fragen: wir gehen fort, er ging nicht fort, bist du fortegegangen so fielen die Fragen dicht nach einander, und augenblicklich mussten die Schüler die entsprechende französische Form bereit haben. Das Ganze ging mit ungeheurer Schnelligkeit. Je schneller desto besser! Und je besser die Schüler dressiert waren, desto interessierter und lebhafter sahen sie aus. Mehrere Lehrer bedienten sich sonst beim Grammatikunterricht der fremden Sprache, so wie auch die Schüler die Regeln auf französisch hersagten, und man versicherte mir, dass diese Anordnung sich mit Erfolg durchführen lasse. Die Experimente, die mir in dieser Beziehung vorgeführt wurden, fielen auch recht gut aus, trotzdem die benutzte Sprachlehre deutsch geschrieben war.

Die Grammatik und die Lektüre, die in den Unterklassen zusammen behandelt wurden, traten auf der Oberstufe auseinander. Bei der Lektüre wurde die Sprachlehre jetzt nur so weit berücksichtigt, als es zum Verständnis des Textes notwendig war. Reine Grammatikstunden hörte ich in

der Secunda und Prima nur zwei oder drei, sie gaben aber keine hohe Vorstellung weder von den grammatischen Kenntnissen noch von der Intelligenz der deutschen Jünglinge. Sie zeigten sich, wenigstens die Realschüler, wahrhaftig ebenso unwissend und unbeholfen bei der Auseinandersetzung von grammatischen Begriffen wie je die Schüler unserer Reallyzeen. Vielleicht noch schlimmer! Es fällt mir natürlich garnicht ein, auf Grund dreier Stunden, irgend welche Schlüsse auf den Grammatikunterricht der deutschen Schulen zu ziehen; in diesem Zusammenhange mag nur erwähnt werden, dass wenigstens in Leipzig — nach mir mitgeteilten Angaben — die Realschulen von dem sächsischen Kultusministerium eine Mahnung erhalten hätten, dem Grammatikunterricht grössere Sorgfalt zu widmen. In Frankfurt wusste man mir von keiner solchen offiziellen Mahnung zu erzählen; wohl pflegten aber, sagte man mir, die Schulräte als Anhänger der alten Methode, bei ihren Inspektionen eifrig darauf zu sehen, grammatische Unkenntnis zu konstatieren, eben um diese alte Methode und Ploetz zu empfehlen. Sorgfältige Grammatikpflege, meinte man, wird manchmal empfohlen, ob Anlass zu der Mahnung vorliege oder nicht.

Von den Schulen, die ich während meiner Reise besuchte, machten die Frankfurter auf mich den grössten Eindruck und boten mir am meisten Anregung. Sowohl in Bezug auf Lehrkräfte und Methoden als Schulorganisation überhaupt übertrafen sie die Lehranstalten von Leipzig und Berlin. Doch hatte auch Leipzig ganz bedeutende Sprachpädagogen aufzuweisen; so lebt und wirkt ja dort Prof. Hartmann, einer der Führer des Reformunterrichts, der auch als Lehrer einen ganz besonderen Ruf geniesst. — Am wenigsten Interesse boten die beiden Berliner Oberrealschulen. Es herrschte in denselben, wie gesagt, noch die alte Methode. In Frankfurt und teilweise in Leipzig sprach man auch mit einer gewissen Geringschätzung von dem Sprachunterricht der Schulen der Reichshauptstadt.

Zuletzt einige Worte über die Sprachkenntnisse der Schüler. Im Grossen und Ganzen schienen sie mir durch-

schnittlich nicht so gut zu sein, wie man zufolge der grossen Stundenzahl — in den Oberrealschulen bis 47 Wochenstunden Französisch — hätte erwarten können. Dies hing wohl teilweise davon ab, dass in Deutschland von den Schülern verhältnismässig wenig Hausarbeit verlangt wird — jedenfalls viel weniger als bei uns. Da die deutschen Kinder einen Schultag von 7 bis 8 Stunden haben, bleibt ihnen nicht viel Zeit zum Arbeiten ausserhalb der Schule übrig. Deshalb muss auch ein grosser Teil des Unterrichts zur Vorbereitung der Aufgabe für die nächste Stunde angewendet werden. Es gab sogar Schulen, wo die Schüler gar keine Aufgaben erhielten; alles Wissen wurde ihnen in der Schule selbst beigebracht. — Die Klassen waren in der Regel gross, bestanden oft aus mehr als 40 Schülern, unter denen es natürlich immer mehrere Schwache geben musste. Und durch die neue Methode, die überhaupt eine grössere Lebhaftigkeit, Selbsttätigkeit und schnellere Auffassung bei den Schülern voraussetzt, als die alte, werden die schlechteren leicht ein bischen vernachlässigt. Die Reformmethode ist keine eigentliche Einpaukermethode. Für die begabteren Schüler eignet sie sich ausgezeichnet, die trägen bleiben aber hülflos zurück. Diese Auffassung teilten auch mehrere Kollegen in Deutschland und meinten dieselbe Beobachtung gemacht zu haben. Doch hospitierte ich bei Lehrern, die eine ganz besondere Fähigkeit besassen, auch die Dummen und Denkfaulen zu interessieren.

Das Vorkommen einer Anzahl schlechter Schüler muss also nicht so sehr als ein Beweis für die Mangelhaftigkeit der Methode wie vielmehr für die Ungeschicklichkeit des Lehrers betrachtet werden, und so bewahrheitet sich wieder die Richtigkeit des alten bekannten Satzes: es giebt keine absolut gute Methode, sondern nur gute und schlechte Lehrer und — Schüler.

M. Wasenius.

Die Resultate der vom Neuphilologischen Verein anlässlich der neusprachlichen Maturitätsprüfungen veranstalteten Enquête.

In der Sitzung des Neuphilologischen Vereins am 31. März 1906 wurde von Professor Söderhjelm der Vorschlag gemacht, dass die Frage von den schriftlichen Maturitätsprüfungen in den modernen Sprachen wieder zur Diskussion aufgenommen und eine Enquête veranstaltet werden sollte, um die in Fachkreisen in dieser Frage herrschenden Meinungen zu erfahren. Der Ausschuss, der zu diesem Zwecke gewählt wurde, teilte dann am 19. Mai dem Verein die Resultate der Enquête mit.[1]) Das Schreiben des Ausschusses hatte folgenden Inhalt:

An den Neuphilologischen Verein.

In der Sitzung des Neuphilologischen Vereins am 31. März 1906 brachte der unterzeichnete Söderhjelm einen Antrag darüber ein, dass der Verein an diejenigen Lehrer und Lehrerinnen des Deutschen und Französischen in unserem Lande, welche Abiturienten zu unterrichten haben, ein Fragezirkular versenden sollte hinsichtlich ihrer Stellung zur Frage von den schriftlichen Maturitätsprüfungen in den modernen Sprachen, und dass der Verein, nachdem die Antworten eingelaufen, die Frage unter Diskussion stellen sollte, um dann dem gegenwärtig tagenden grossen Schulkomitee die über diese Frage in den Fachkreisen herrschenden Ansichten vorzulegen. Der Neuphilologische Verein nahm den Antrag einstimmig an und ernannte sofort ein aus den unterzeichneten Mitgliedern bestehendes Komitee, das den Auftrag erhielt, die genannten Fragezirkulare auszuarbeiten und zu versenden und darauf dem Verein das Resultat der Enquête vorzulegen. Infolge dessen haben die Unterzeichneten an 51 Lehrer und Lehrerinnen des Deutschen und Französischen, die gegenwärtig Abiturienten unterrichten, folgendes in beiden Landessprachen abgefasste Zirkular versandt:

[1]) S. Protokolle des Neuphilologischen Vereins Neuphil. Mitteil., S. 124.

»S. H. T.

Anlässlich der bevorstehenden Reformen auf dem Gebiet des Schulwesens, welche ohne Zweifel auch das Abiturientenexamen berühren werden, wurde in der letzten Sitzung des Neuphilologischen Vereins ein Antrag darüber eingebracht, dass der Verein sich wiederum über die Stellung der modernen Sprachen in diesem Examen aussprechen sollte. Indem der Verein diesen Vorschlag akzeptierte, beaufragte er die Unterzeichneten, an alle Lehrer der modernen Sprachen in unserem Lande, die Abiturienten unterrichtet haben, eine Umfrage zu richten, welche Ansicht dieselben hinsichtlich der schriftlichen Maturitätsprüfung in dem genannten Fach hegen, um an der Hand der Antworten und nach vorhergegangener Diskussion im Verein dem gegenwärtig tagenden grossen Schulkomitee die über diese Frage in Fachkreisen herrschenden Ansichten teilzugeben.

Wir erlauben uns deshalb Sie zu bitten, die untenstehenden Fragen gütigst beantworten zu wollen, wenn möglich unter Beifügung einer ausführlicheren Motivierung Ihres Standpunktes.

Die Antworten sind vor dem 25. April an den unterzeichneten Palander, Petersgatan 5 b, einzusenden.

Helsingfors, den 5. April 1906.

Augusta Lindfors. *Hugo Palander.*
Werner Söderhjelm. *Axel Wallensköld.*
I. Uschakoff.

1. Finden Sie, dass das gegenwärtige System mit einer Übersetzung aus der Muttersprache in die fremde Sprache und bei Benutzung lexikalischer Hilfsmittel befriedigend ist und beibehalten werden soll?

2. Wenn dies nicht der Fall ist, so ist welche von folgenden Alternativen Ihrer Ansicht nach vorzuziehen:

a) eine leichtere Übersetzung aus der Muttersprache in die fremde Sprache, ohne Lexikon, mit Angabe der Bedeutung einzelner schwierigerer Wörter;

b) eine Übersetzung aus der fremden Sprache in die Muttersprache ohne lexikalische Hilfsmittel;

c) freie Reproduktion eines vor Anfang der Prüfung vorgelesenen Textes in der fremden Sprache; kein Lexikon;

d) ein selbständiger kürzerer Aufsatz in der fremden Sprache über eins unter mehreren angegebenen und den Kenntnissen des Schülers angepassten Themen; kein Lexikon.

5. Finden Sie, dass eine schriftliche Prüfung am besten wegfallen sollte?

NB! Falls die letztgenannte Frage bejahend beantwortet wird, bitten wir Sie jedenfalls anzugeben, welche von den obenstehenden Alternativen hinsichtlich der schriftlichen Prüfungen Sie eventuell vorziehen würden.»

Auf obenstehendes Zirkular sind 34 Antworten eingelaufen, und die Unterzeichneten erlauben sich hiermit dem Verein einen summarischen Bericht über das Resultat der Enquête zu erstatten.

Punkt 1 ist nur von 2 Einsendern bejahend beantwortet worden, von dem einen jedoch mit dem Zusatz, dass »die gestatteten Hilfsmittel aufs genaueste bestimmt würden», und unter der Voraussetzung, dass nicht der schwachen Schüler wegen zahlreiche schriftliche Klassenübungen auf Kosten der mündlichen Übungen vorgenommen werden müssen. Die übrigen 32 Einsender haben auf die Frage mit Nein geantwortet.

Unter den Motiven, die von den Einsendern gegen die Beibehaltung des gegenwärtigen Systems hervorgehoben worden, mögen besonders folgende angeführt werden: »Diese für das Maturitätsexamen erforderlichen Übungen mit Hilfe des Wörterbuches rauben einen grossen Teil der Zeit, die litteraturgeschichtlicher Lektüre gewidmet werden müsste». Die Übersetzung mit Hilfe des Wörterbuchs »bietet keine zuverlässige Handhabe für die Beurteilung der Sprachkenntnisse des Schülers»; die Benutzung von Wörterbüchern «wirkt erschlaffend auf die Energie des Schülers und stumpft sein Sprachgefühl ab», wenn er sich daran gewöhnt, sich allzusehr auf das Wörterbuch zu verlassen; die Grammatikdressur wird in allzu hohem Grade befördert, u. s. w.

Wenn solchermassen die gegenwärtige Übersetzungsprüfung in den modernen Sprachen äusserst wenige Anhänger unter unseren Sprachpädagogen besitzt, scheint man jedoch anderseits nicht geneigt zu sein, eine schriftliche Prüfung vollständig aufzugeben. Auf den Punkt 3 haben nämlich nur 4 Einsender bejahend geantwortet, während 20 eine direkt verneinende Anwort geben und die übrigen 10, indem sie sich einem der übrigen Vorschläge anschlossen, sich indirekt gegen die Abschaffung jeder schriftlichen Prüfung aussprachen, einer jedoch, wie es scheint, nur zweifelnd («wenn überhaupt eine schriftliche Probe in Frage kommen muss»).

Die für die Abschaffung der schriftlichen Prüfung angeführten Motive sind folgende: die Abschaffung der schriftlichen Prüfung «ist die wichtigste Voraussetzung dafür, dass der Sprachunterricht verbessert und vertieft werden kann und dass auch die schriftlichen Übungen auf dem Schulstadium die Bedeutung erhalten können, die in einem vernünftigen Sprachunterricht denselben zuerkannt werden muss»; die schriftlichen Prüfungen wirken in hohem Grade enervierend auf die Schüler, wodurch »oft infolge von Ängstlichkeit ein guter Schüler durchfällt, während ein schlechter, der eigentlich nichts zu verlieren hat, Glück hat und durchkommt»; die schriftlichen Prüfungen sind verwerflich, weil «die Schüler bei den schriftlichen Prüfungen in die Versuchung kommen können, verbotene Mittel zu benutzen, und die Prüfungen infolge dessen von moralischem Standpunkte aus ihnen gefährlich werden können», u. s. w.

Gehen wir nun zu den Antworten über, die eine Modifizierung der gegenwärtigen schriftlichen Prüfung in Übereinstimmung mit den unter Punkt 2 aufgenommenen Alternativen bezwecken, so finden wir zunächst, dass 7 Einsender dem Punkt 2 a ausschliesslich den Vorzug geben, d. h. einer leichten Übersetzung aus der Muttersprache in die fremde Sprache, ohne Lexikon, während 1 Einsender diese Alternative unter der Einschränkung wählt, dass einfachere Wörterbücher, wie Hoppes schwedisch-deutsches Lexikon (Schulauflage), Anwendung finden dürften, da es ja möglich ist, dass, »wenn auch

der Text leicht ist, die Bedeutung des einen oder andern Wortes dem Schüler entfallen sein kann, was zur Folge haben kann, dass der ganze Satz fehlerhaft konstruiert wird oder vielleicht unübersetzt bleibt». Als Motiv für die Gutheissung von 2 a wird hauptsächlich angeführt, dass eine solche Prüfung bei der gegenwärtigen Stundenzahl ausführbar ist und ausserdem einen guten Massstab für die tatsächlichen Kenntnisse der Schüler abgiebt («Hierbei . . . . . tritt am besten sowohl die Kenntnis des Wortschatzes wie auch der fremden Grammatik zu Tage»), dass »diese Form der schriftlichen Prüfu g geeignet wäre, in wesentlichem Grade einem der grössten und empfindlichsten Mängel abzuhelfen, die gegenwärtig in der Sprachkenntnis der Schüler zu Tage treten, nämlich dem äusserst geringen Vorrat an Wörtern und Ausdrücken, die sie in der fremden Sprache vollständig beherrschen«. Gegen den Punkt 2a ist von verschiedenen Einsendern angeführt worden: dass der Mangel an Wörterbüchern die Unsicherheit (»Verworrenheit») der Schüler noch mehr vergrössern würde als es bei der gegenwärtigen Maturitätsprüfung der Fall ist; dass viel Grammatikdressur auch fernerhin notwendig sein wird; dass die Übersetzung geradezu kindlich leicht gemacht werden muss, um für die Schüler nicht zu schwer zu sein (»Ohne Wörterbuch müsste die zu leistende Überzetzung so ausserordentlich leicht sein, dass sie schon zu kindlich würde»); dass »wenn der Schüler zufälliger Weise irgend welche wichtigere Wörter vergessen haben sollte, er sie unmöglich aus dem Zusammenhang erraten kann, und infolge dessen kann wegen eines einzelnen Wortes die ganze Überzetzung zu schanden werden», u. s. w. Eine Anzahl Einsender (4) haben eine leichtere Übersetzung aus der Muttersprache in die fremde Sprache ohne Wörterbuch nebst einer Übersetzung aus der fremden Sprache (2 b) vorgeschlagen, wobei 2b damit motiviert wird, dass die Kontrolle über die Kenntnisse der Schüler hierdurch vollständiger würde, und dass etwaige Mängel in dem einen Skriptum durch die Verdienste des anderen ersetzt würden. Ein Einsender hat sich ferner gedacht, dass ausser 2 b entweder eine leichtere Übersetzung aus der Mutter-

sprache (2 a) oder ein Aufsatz in der fremden Sprache (2 d) verlangt werden könnte. Schliesslich mag erwähnt werden, dass eine Antwort 2 a den Vorrang giebt, falls die schriftlichen Arbeiten nicht ganz wegfallen, und dass eine andere diesen dem Vorschlage betreffs der freien Reproduktion eines vorgelesenen Textes (2 c) zunächst stellt. Als ein für das erste Jahr geeignetes Übergangsstadium zu 2 d hat ferner ein Einsender 2 a, und als ein für das zweite Jahr geeignetes 2 b befürwortet. Im ganzen haben also 15 (16) Einsender mehr oder weniger bestimmt den Punkt 2 a für zweckmässig gehalten.

Was den Punkt 2 b (Übersetzung aus der fremden Sprache) betrifft, räumen 6 Antworten demselben allein die erste Stelle ein, und als Grund hierzu ist angeführt worden, dass »da der Zweck des fremdsprachlichen Unterrichts der ist, den Schülern das Verständnis der in diesen Sprachen erscheinenden Litteratur zu ermöglichen», es nahe bei der Hand liegt schriftlich gerade diese Fähigkeit zu prüfen. Hierdurch würde auch die zeitvergeudende Grammatikdressur wesentlich beschränkt. Einer der 6 Einsender hat, angesichts des Umstandes, dass das Deutsche Schwedisch redenden Schülern leicht genug fällt, für diese eine Übersetzung aus dem Französischen vorgeschlagen. Gegen den Punkt 2 b ist hauptsächlich angeführt worden: dass die Prüfung allzu leicht würde; dass »für die Übung, sich der fremden Sprache schriftlich zu bedienen, schlecht gesorgt sein würde»; dass »die Muttersprache durch das Einführen einer solchen Prüfung ungeheuer, die fremde Sprache weniger gewinnen würde»; dass »ja die Universität ohnehin bei der mündlichen Prüfung Gelegenheit hat, die Fähigkeit der Schüler zu kontrollieren fremdsprachliche Texte zu verstehen und zu übersetzen». Oben ist schon erwähnt worden, dass 4 Antworten auf eine Kombination von 2 a und 2 b, sowie eine fünfte auf eine eventuelle Kombination von 2 b und 2 a oder 2 d lauteten. Von diesen Einsendern ist gegen ein ausschliessliches Verwenden von 2 b namentlich als Grund angeführt worden, dass diese letztere Prüfung «zur Folge hätte, dass der Übersetzung

in die Muttersprache allzu viel Zeit gewidmet werden müsste, was wiederum, da es zwei so nahe verwandte Sprachen wie Deutsch und Schwedisch gilt, für die Fortschritte in der fremden Sprache keinen entsprechenden Nutzen mit sich brächte». Schliesslich mag noch erwähnt werden, dass ein Einsender, falls Skripta überhaupt vorkommen sollen, 2 b den Vorrang gegeben hat, und dass ein anderer Einsender 2 a und diesem zunächst 2 b befürwortet hat. Im ganzen sind also 13 Antworten mehr oder weniger zu gunsten des Punktes 2 b abgegeben worden.

Betreffs des Punktes 2 c (freie Reproduktion nach einem vorgelesenen Texte) lauten 5 Antworten bejahend. Als Motiv ist besonders betont, der Lehrer »könnte beim Arbeiten auf dieses Ziel hin mit grösserer Freiheit verfahren und wäre nicht an Formen und Übungen gebunden, die er als wenig nutzbringend ansieht»; dass, »namentlich wenn es Französisch gilt, durch eine solche Prüfung die Fähigkeit der Schüler die fremde Sprache gesprochen oder gelesen zu verstehen sich am besten kontrollieren lässt», und dass »der verschiedenen Geschicklichkeit der Schüler freies Spiel gelassen wird, da dieses sie dazu ermuntert, selbständig zu arbeiten, Phantasie und Urteil zu Hilfe zu rufen», u. s. w. Gegen ein solches Verfahren ist wiederum hervorgehoben worden, dass dasselbe in hohem Grade solchen Schülern günstig wäre, »die von Natur mit guten stilistischen Anlagen ausgerüstet sind», dass das Resultat einer solchen Prüfung wesentlich von der Stimmung des Schülers bei der betreffenden Gelegenheit, sowie auch von seiner Fähigkeit, dem Vorgelesenen zu folgen und dasselbe zu behalten, abhängig wäre; dass diese Prüfung im ganzen genommen »nicht viel mehr wäre, als eine Übersetzung mit Vermeiden der Schwierigkeiten»; dass es »in einer Schule, wo einige Schüler Deutsch, andere Französisch, künftighin einige sogar Englisch u. s. w. schreiben werden, Schwierigkeiten verursacht». Dagegen wird das Anordnen von solchen schriftlichen Reproduktionen von vielen Einsendern als Übung während des Unterrichts befürwortet. Wie früher erwähnt, hat ein Einsender auch als Übergangsstadium

bei den Abiturientenskripta freie Reproduktionen anstellen wollen. Im ganzen sind also 5 (6) Einsender der Ansicht, dass 2 c bei den Abiturientenskripta in Frage kommen könne.

Schliesslich bleibt uns noch 2 d (freie Aufsätze). Dieser Punkt ist von 4 Einsendern mit einem Ja beantwortet, wonebst, wie schon oben erwähnt, ein Einsender sich eine Kombination von 2 b und 2 d als möglich gedacht. Ausserdem haben 4 Einsender als ihre Ansicht ausgesprochen, dass das Schreiben eines selbständigen Aufsatzes in der fremden Sprache das Ziel sei, zu dem man in den Abiturientenskripta streben müsste, das aber mit der beschränkten Stundenzahl, worüber die fremde Sprache verfügt, nicht für erreichbar gehalten werden könne. Einer der Einsender, die sich für Punkt 3 ausgesprochen, hält schliesslich 2 d für die zweckmässigste Form, falls eine obligatorische schriftliche Prüfung verlangt wird. Im ganzen also 6 Personen, die mehr oder weniger bestimmt die Form des Aufsatzes als die gegenwärtig günstigste bei der Abiturientenprüfung ansehen. Als diesen Standpunkt stützende Motive ist Folgendes angeführt worden: die Schüler haben Gelegenheit eine grössere Selbständigkeit an den Tag zu legen; der Unterricht erhält einen mehr praktischen Charakter; diese Probe setzt eine intensivere Anwendung der fremden Sprache bei dem vorhergehenden Unterricht voraus; sie steht im Einklange mit den heutigen Reformbestrebungen im allgemeinen. Gegen Punkt 2 d hat man wiederum angeführt: dass diese Prüfung zu grosse Ansprüche auf die Schüler stelle; dass eine solche Prüfung den stilistisch begabten Schülern leichter fiele als den andern, weshalb es schwer wäre, die Skripta ausschliesslich mit Hinsicht auf die hier an den Tag gelegten Kenntnisse in der fremden Sprache zu beurteilen; dass diese Methode die Schüler dazu verleiten könnte, fertige Aufsätze im voraus zu lernen, u. s. w.

Bei Berücksichtigung nur derjenigen Ansichten, die die betr. Einsender anlässlich der schriftlichen Prüfungen in *erster* Hand verfechten, ergeben sich folgende Antworten:

	Anzahl Antworten
1	2
2 a	7
2 a modifiziert (weniger Wörterbuch)	1
2 b	7
2 a + 2 b	4
2 c	5
2 d	4
3	4
in Summa	34

Helsingfors, den 19. Mai 1906.

W. Söderhjelm. *A. Wallensköld.*
I. Uschakoff. *H. Suolahti.*
A. Lindfors.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 21. April 1906, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand, 22 Mitglieder und als Gast Professor Gerhard Gran anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende teilte mit, dass der bei der letzten Sitzung gewählte Ausschuss zusammengetreten sei, Frageformulare ausgesendet habe und als Termin für die Einsendung der Antworten den 25. April ausgesetzt habe.

§ 3.

Magister *Artur Långfors* besprach folgendes Buch: «Lirica italiana antica: novissima scelta di rime dei secoli XIII, XIV, XV: illustrate con sessanta riproduzioni di pitture, miniature, sculture, incisioni e melodie del tempo e con note dichiarative: Eugenia Levi: in Firenze presso Leo S. Olschki: Anno Millenovecento cinque.

§ 4.

Professor *W. Söderhjelm* hielt einen Vortrag über die Quellen zu J. L. Runebergs Gedicht »Kung Fjalar».

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 19. Mai 1906, bei welcher Sitzung der Vorstand und 17 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende teilte mit, Professor Jeanroy habe seine Erkenntlichkeit für die ihm zugeschickten Neuph. Mitteilungen durch das Zusenden von folgenden Publikationen zeigen wollen: Montaigne. Principaux chapitres et extraits des »Essais», publiés avec des notices et des notes par A. Jeanroy. Troisième édition. Paris Hachette 1906; L'anthologie provençale de Maitre Ferrari de Ferrare publié par H. Teulié et G. Rossi. Toulouse 1901, et A. Jeanroy: Poésies provençales inédites d'après les manuscrits de Paris (Extrait des Annales du Midi, tome XVI pages 457—489) Toulouse 1905.

§ 3.

Magister *Mathias Wasenius* teilte in einem Vortrage seine Eindrücke von einigen Besuchen in deutschen Schulen mit.[1])

[1]) S. Neuphil. Mitt., dieses Heft S. 99.

§ 4.

Der Vorsitzende teilte das Resultat der von dem Verein veranstalteten Enquête mit.[1]) Der Bericht wurde Dr. Lindelöf als Mitglied des grossen für die Neuorganisation der Schulen eingesetzten Komitees übergeben, um möglicherweise als Material dienen zu können. Mehrere Mitglieder sprachen sich in dieser Frage aus:

Dr. *Uschakoff* wollte in Kürze die gemachten Vorschläge von einigen Seiten beleuchten und beurteilen. Das Wichtigste, was man gegen das gegenwärtige System einwenden könne, sei, dass es nur in sehr geringem Grade geeignet sei, die praktische Fertigkeit und die wirklichen Kenntnisse des Schülers in der fremden Sprache darzulegen. Alle die neuen Vorschläge nähmen in weit höherem Grade hierauf Rücksicht. Für die Übersetzung eines fremden Textes in die Muttersprache (2 b) spreche der Umstand, dass dies ganz in Übereinstimmung mit dem Hauptziel des Sprachunterrichts stehe, den Schülern die Fähigkeit beizubringen, fremde Texte zu verstehen. Doch würde leicht, wenn der Unterricht auf eine derartige Prüfungsarbeit gerichtet wäre, die Entwicklung der Fähigkeit des Schülers, sich in der fremden Sprache auszudrücken, vernachlässigt werden, und diese Fähigkeit wenigstens in einer Kultursprache zu erzielen, müsse man immer erstreben. Ein weiterer Übelstand bei dieser Prüfung sei, dass sie, jedenfalls was das Deutsche betreffe, Schwedisch redenden Schülern zu leicht sein würde. — Die drei übrigen Vorschläge hätten vieles gemeinsam. Das Verfassen eines freien Aufsatzes (2 d) gebe den Schülern die Gelegenheit zu einer freieren Tätigkeit und sei besonders darum ansprechend. Die Schwierigkeiten bei einer gerechten Beurteilung einer solchen Arbeit seien aber erheblich: einige Schüler drückten sich kurz aus, andere weitläufiger, der eine vermeide sorgfältig alle ungewöhnlicheren Wörter und Konstruktionen, während der andere jene aufsuche und anwende. Weiter sei das Abfassen eines Aufsatzes als eine den Schülern zu schwere Prüfung anzusehen. Schwierig sei auch eine genügende Anzahl geeigneter Aufgaben zu finden. Schliesslich sei diese Form in unseren Schulen so gut wie unerprobt und eine grössere Erfahrung wäre darum notwendig, um diesen Vorschlag endgültig beurteilen zu können. — Mit den Reproduktionsübungen (2 c) seien ausser den bei 2 d hervorgehobenen Schwierigkeiten der Beurteilung noch andere praktische Übelstände verbunden. Die Erfahrung zeige, dass die rein mechanische Fähigkeit sich ungewöhnlicherer Wörter und Konstruktionen zu erinnern bei den Schülern sehr verschieden sei; die Schüler könnten augenblicklich mehr oder weniger gut disponiert

[1]) S. Neuphil. Mitt., dieses Heft S. 115.

sein; es sei weiter unmöglich eine Gleichförmigkeit in dem Tempo, in welchem der Lehrer den Text vorlesen soll, zu erreichen. — Dr. U. wolle selbst eine Übersetzung in die fremde Sprache ohne Wörterbuch, aber mit einer nicht zu knappen Angabe schwierigerer Wörter, empfehlen (2 a). Diese Form der Reifeprüfung erfordere zwar viele Vorarbeit, die vielleicht dem übrigen Teil des Sprachunterrichts zu viel Zeit nehmen werde, sei aber jedenfalls besser als das jetzige System, denn die planmässige Erweiterung des Wörtervorrats sei den Schülern späterhin von grossem, praktischem Nutzen.

Frau *Freudenthal* wollte auch eine Übersetzung in die fremde Sprache empfehlen (2 a), die jedoch so leicht als möglich sein müsse, so dass genügende Zeit für das Textlesen übrig bleibe. Eine derartige Probe biete zugleich eine gute Gelegenheit, die grammatischen Kenntnisse der Schüler zu kontrollieren. Die Form der Übersetzung in die Muttersprache sei zu leicht. Gegen die Reproduktionsübungen machte Frau F. dieselben Bemerkungen wie Dr. U., fügte aber noch hinzu, dass der theoretische Unterricht dabei leicht versäumt werden könne.

Dr. *Lindelöf* schloss sich, unter der Voraussetzung, dass das mündliche Verhör an der Universität wegfiele, ebenso hauptsächlich dem Punkte 2 a an. Doch könne man auch 2 a mit 2 b kombinieren. Was speziell das Französische betreffe, sei 2 a vielleicht nicht so gut am Platze; da wäre etwa die Übersetzung in die Muttersprache (2 b) besser. — Da die Anzahl der Unterrichtsstunden schwerlich vermehrt werden könne, würde man in dem Aufsatzschreiben kaum ein gutes Resultat erreichen. — Die Reproduktion eines vorgelesenen Textes sehe Dr. L. als eine besonders nützliche Übung im Schulunterricht an und als solche aller Aufmerksamkeit wert, diese Form sei aber für eine entscheidende Prüfung nicht geeignet.

Magister *M. Wasenius* habe sich nach einigem Schwanken zwischen 2 d und 2 a dem letzteren, als der für die unsrigen Verhältnisse am besten geeigneten Form, angeschlossen. Diese werde unbedingt einen praktischeren Unterricht befördern und ermögliche, dass man das jetzige Grammatikpensum verkürzen und sich auch in den Reallyzeen mit der kleinen Grammatik von Lindelöf-Öhquist begnügen könne. — Man könne sich auch eine Kombination von 2 a und 2 d denken und zwar in solcher Weise, dass die Schüler einen in der Muttersprache vorgelesenen Text in der fremden Sprache wiedergeben müssten. — Auch Mag. W. wollte den grossen Unterschied zwischen Übungen und schriftlichen Proben betonen. So könnten sowohl der Aufsatz als die freie Reproduktion als Proben nicht in Frage kommen, wohl aber als Übungen bei dem Unterricht ganz vortrefflich sein.

Professor *Söderhjelm*, der krankheitshalber sich nicht hatte einfinden können, hatte seine Ansichten schriftlich formuliert. Gegen 2 a könne man bemerken, dass das Scriptum wohl zu leicht werden müsse, wenn man relativ günstige Resultate erwarten wolle; übrigens vermindere ja diese Form nicht die Nachteile, die mit der jetzigen Prozedur vereinigt seien — grammatische Dressur, u. s. w. — und über welche alle klagten. — 2 b werde allzuwenig einer notwendigen Seite in dem modernen neusprachlichen Unterricht, nämlich der Beherrschung der fremden Sprache gerecht. Dazu komme, dass im mündlichen Abiturientenexamen ein Verhör in dieser Richtung stattfinde, und dass für diejenigen, welche in der Phil. Fakultät weiterstudieren wollen, die jetzige Pro-Exercitio-Prüfung eine Kontrolle für das Verständnis fremder, wissenschaftlicher Texte bilde. — Gegen 2 c machte Prof. S. dieselben Einwände wie Dr. U. und Dr. L. — 2 d sei die befriedigendste Form der schriftlichen Prüfung. Wenn man auch hier auf Schwierigkeiten stösse, sei doch der Nutzen eines solchen Zieles des Sprachunterrichts höher, als wenn man die anderen Vorschläge wählte. Man könne wohl einwenden, dass für einen selbständigen Aufsatz mehr Stunden erforderlich sein würden, aber mit einer vernünftigeren Verteilung der Stunden und einem mehr auf das Ohr und auf praktische Sprechübungen gerichteten Unterricht liesse sich der Vorschlag gut durchführen. Wenn diese Prüfung ausser der Sprachkenntnis auch die Konzeptions- und stilistische Fähigkeit in Anspruch nähme, so sei dies nur ein Vorteil, die allgemeine Reife lasse sich um so deutlicher sehen. Von diesen kleinen Aufsätzen würde man natürlich keineswegs literarische Kunstwerke verlangen, sondern eine in vernünftiger und sprachlich richtiger Form ausgeführte Entwicklung des gegebenen Themas, welches inhaltlich keine Vorbedingungen — historische oder andere — voraussetzen dürfe. Der Gebrauch eines Wörterbuches bei dieser Prüfung solle gestattet sein, sonst seien zu kindische Leistungen zu erwarten.

Professor *Wallensköld* habe immer die Prüfungsform 2 d als das beste Kontrollmittel dafür angesehen, dass die Schüler gelernt haben, die fremde Sprache in Schrift zu behandeln. Eine derartige Prüfung als Ziel aufzustellen, wäre bei der gegenwärtigen knappen Stundenzahl jedoch kaum möglich. — Betreffs des Punktes 2 c schloss sich Prof. W. den von den früheren Rednern ausgesprochenen Ansichten an. — 2 b sei ganz unnötig, da ja im Abiturientenexamen noch ein mündliches Verhör stattfinde. — Es bleibe also nur 2 a übrig als ein Surrogat eines nicht erreichbaren ideellen Zieles 2 d. 2 a unterscheide sich allerdings nicht viel von dem jetzigen System; doch werde die Grammatik dort nicht so

sehr betont, das Hauptgewicht liege vielmehr auf etwas ganz anderem.

Fräulein *A. Lindfors*, die den französischen Unterricht vor Augen hatte, sprach sich für 2 c aus. Bei einer schriftlichen Prüfung müssten die Schüler eine so grosse Freiheit wie möglich haben, und diese biete die Form der Reproduktion dar. Hier könnten Schüler mit verschiedener Begabung auf verschiedene Weise arbeiten. Die von den vorhergehenden Rednern gegen diese Form ausgesprochenen Anmerkungen seien von geringer Tragweite. Das Tempo, in dem der Text den Schülern vorgelesen werden soll, könne von dem Schulvorsteher kontrolliert werden. Das mehr oder weniger gute Gedächtnis, die grössere oder kleinere stilistische Begabung spiele ja auch bei den anderen Prüfungsformen eine Rolle. Die Beurteilung sei nicht so schwer, wie hervorgehoben worden, und geschehe ja übrigens wie bei den Aufsätzen in der Muttersprache. — Selbstverständlich dürfe man den grammatischen Unterricht hierbei nicht versäumen.

Nach beendigter Diskussion erfolgte eine Abstimmung. Das Resultat derselben, an der nur diejenigen der anwesenden Mitglieder teilnahmen, die die Fragen nicht schriftlich beantwortet hatten, war folgendes: Für 2 a stimmten 7; für 2 d 2 und für eine Kombination von 2 a und 2 d in derselben Prüfung 1.

In fidem:

Holger Petersen.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1905—1906.

Das für den Neuphilologischen Verein bedeutendste Ereignis des 10. Tätigkeitsjahres bezeichnet das Erscheinen des vierten Bandes der «Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors» Anfang März 1906. Der 409 Seiten starke Band enthält Aufsätze von sieben Verfassern. Die Auflage beläuft sich auf 250 Exemplare und die Druckkosten dafür betragen 2105.90 FMk. Im Ganzen sind bisher 62 Freiexemplare verteilt worden.

Von den Neuphilologischen Mitteilungen sind während 1905 8 Nummern erschienen, und von dem Jahrgange 1906 liegen schon 2 Doppelhefte im Druck vor. Als Redakteur fungierte während der ganzen Zeit Dr. *H. Palander (Suolahti)*. Die Auflage jeder Nummer betrug ca. 325 Exemplare, die Zahl der

Abonnenten in der Provinz war 70 und die der ins Ausland geschickten Freiexemplare 61. Auch für das Jahr 1906 hat die Universität die Herausgabe der Zeitschrift durch einen Beitrag von 500 FMk. unterstützt. — Die Aufsätze und Besprechungen sind 1905 zum ersten Mal honoriert worden.

Als erster und zweiter Vorsitzender für das Jahr 1905—1906 wurden Professor *A. Wallensköld* und Dr. *H. Palander* (*Suolahti*) wiedergewählt. Als Sekretär fungierte Magister *H. Petersen*.

Der Verein zählte ausser seinem Ehrenpräsidenten 4 Ehrenmitglieder und 113 ordentliche Mitglieder, von denen 8 Neueingetretene. — Im Laufe des Jahres wurden 9 Sitzungen abgehalten, im Herbstsemester 4 und im Frühjahrssemester 5. Die Sitzungen sind durchschnittlich von 16 Mitgliedern besucht worden. Bei denselben sind Vorträge gehalten worden und Besprechungen neuerschienener Bücher regelmässig vorgekommen. Das Jahresfest wurde wie gewöhnlich den 15. März gefeiert.

Helsingfors den 6. Oktober 1906.

Holger Petersen,

Schriftführer des Neuphilologischen Vereins 1905—1906.

Eingesandte Literatur.

Aus dem Verlage der *Fritze'schen Hofbuchhandlung* in Stockholm:

Tysk Elementarbok av *Emile Rodhe* och *Otto Abshagen*. Andra upplagan. (Omarbetad i anslutning till undervisningsplanen av den 2 mars 1906). Stockholm 1906. XIII + 119 S. 8°.

Ordförteckning till Tysk Elementarbok av *Emil Rodhe* och *Otto Abshagen*. Andra upplagan. Stockholm 1906. V + 76 S. 8°. Preis 90 Öre.

Tysk Ljudskrift av *Emil Rodhe* och *Otto Abshagen*. I. Stockholm 1906. 25 S. 8°. Preis 50 Öre.

Aus dem Verlage der *Verlagsaktiengesellschaft Helios* in Helsingfors:

II. Der Nibelungen Not. In 6 Erzählungen. Bearbeitet und mit Anmerkungen versehen von *A. Bohnhof*. Helsingfors 1906.

Von der *Universitätsbibliotek* in Lund:

Die Mittelniederdeutsche Version des Bienenbuches von Thomas von Chantimpré. Das Erste Buch. Akademische Abhandlung von *N. Otto Heinertz*, Lic. Phil. Lund 1906. LXV + 99 S.

Studien über eine mitteldeutsche Übersetzung des altgutnischen Rechtes. Akademische Abhandlung von *Samuel Ekelund*, Lic. Phil. Lund 1906. Distribuent: Ph. Lindstedts Universitätsbuchhandlung (A. & O. Schedin). 141 S.

The Language of the Middle English Bestiary. I Phonology. II Inflection. By *Einar S:son Hallbeck*, Lic. Phil. Christianstad 1905. 66 S. Diss.

The Gender of Words denoting Living Beings in English and the Different Ways of Expressing Difference in Sex by *A. Knutson*, Lic. Phil. Lund 1905. XIII + 96 S. Diss.

Om Adjektivering af Particip. En studie inom nusvensk betydelselära. Akademisk afhandling af *Hjalmar Lindroth.* 176 S.

Inbjudning till den högtidlighet, hvarmed Filosofie Doktorspromotion af Filosofiska Fakulteten i Lund anställes torsdagen den 31 maj 1906 af Promotor. Bifogad skrift: *Medeltida Rättsuttryck från Värmland, Närke och Småland* af *K. F. Södervall.* XXII + 24 S.

Lunds Universitets Årsskrift. Band 40. Afd. 1. N:r 5: Zur Geschichte der stimmhaften interdentalen Spirans im Englischen von *Eilert Ekwall.* Lund 1906. 31 S. 4^0.

Aus dem Verlage der *Gleerup'schen Universitätsbuchhandlung (Hjalmar Möller)* in Lund.

Das wissenschaftliche Studium der Deutschen Sprache und Literatur. Ein Wegweiser für Studierende von Dr. Phil. *Heinz Hungerland*, z. Z. Lektor der Deutschen Sprache an der Universität zu Lund. Lund 1906. 45 S. klein-8^0. Preis 1 Kr. = 1: 12 M.

Aus dem Verlage *Tillge's* in Kopenhagen:

Kristoffer Nyrop, Gaston Paris. Köbenhavn 1906. 92 S. (= Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, udgivne af det Philologisk-historiske Samfund, Nr. 68).

> Das Werkchen ist eine mit Wärme und Sachkenntnis geschriebene Biographie des verstorbenen Grossmeisters. Als Nachtrag wird der in diesem Blatte (1905, S. 30 f.) besprochene Aufsatz über Gaston Paris' Verhältnis zu Diez reproduziert.

Aus dem Verlage *Ph. Lindstedts* in Lund:

Pages choisies des Grands Écrivains du XIXe siècle (prose), publiées avec des notices biographiques et littéraires et des notes

grammaticales par *Camille Polack* et *Émile Rodhe*. Ire partie: Le Romantisme (I. Textes). — IIème partie: Le Naturalisme et l'Époque contemporaine (Textes). Lund 1906. 114 + 216 S. Preis: 1 Kr. 25 öre + 2 Kr.

Aus der Vorrede: »Ce livre s'adresse aux étudiants de l'Université, aux élèves des Écoles Normales et des classes supérieures des lycées de garçons et de jeunes filles.» — »Les auteurs ont choisi dans la production littéraire du siècle qui vient de finir les grandes œuvres qu'il est interdit à un homme cultivé d'ignorer.» — »Le choix a été fait de manière à ce que le livre forme un *tout*. D'une part tous les plus grands écrivains sont représentés, en général par des fragments caractéristiques du genre où ils ont excellé.» — »D'autre part nous avons essayé de former le jugement littéraire de nos lecteurs en les invitant par le choix des textes à des comparaisons, des rapprochements, des études sur les procédés différents employés par des écrivains d'époques ou d'écoles différentes pour traiter les mêmes sujets.»

Von der *Redaktion:*

Bulletin d'histoire linguistique et littéraire française des Pays-Bas, publié par *Georges Doutrepont* et le baron *François Bethune* avec la collaboration d'anciens membres de la Conférence de philologie romane de l'Université catholique de Louvain et d'autres romanistes. Années 1902—1903. Bruges, L. de Plancke, 1906. 210 S. 8°.

Dieser *Bulletin*, ein Sonderabzug der »Annales de la Société d'Émulation, T. LIV, Année 1904», enthält vortreffliche kürzere Besprechungen von 215 während der Jahre 1902—1903 erschienenen Werken und Aufsätzen, welche sich mit der französischen Sprache und Literatur Belgiens und Hollands, sowie des nördlichsten (pikardischen) Frankreichs, beschäftigen. Als Nr. 160 der besprochenen Werke finden wir auch *W. Söderhjelm's* »Une vie de saint Quentin en vers français du moyen âge» (Rez. l'abbé V. Desclez, professeur au Collège Saint-Pierre, Louvain).

Schriftenaustausch.

Union. bulletin des professeurs de langues vivantes. 1906, Nr. 5—7.

Modern Language Notes. Vol. XXI. Nr. 4—6.

Maître Phonétique 1906. N:o 5, 6/7, 8/9.

Revue de Philologie Française et de Littérature. Tome XX. 3e Trimestre 1906.

Skandinavisk Månadsrevy. N:o 9, 10.

Mitteilungen.

In der 35. Nummer der Revue Critique 1906 hat Professor *Bourciez* den letzten Band der Mémoires de la Société néophilologique besprochen.

Im 5. Hefte der Zeitschrift für romanische Philologie 1906 macht *Adolf Tobler* eine Anzahl textkritischer Bemerkungen zu Magister *Artur Långfors*' Artikel »Li Ave Maria en Roumans par Huon le Roi de Cambrai» im IV. Bande der Mémoires de la Société néophilologique. Im 2 3. Hefte der Zeitschrift »Danske Studier ist der ebenfalls im IV. Bande der Mémoires veröffentlichte Artikel Dr. *Hugo Pippings* »Zur Theorie der Analogiebildung» angezeigt worden.

Mag. Phil. *Oiva Joh. Tallgren* hat in der Zeitschrift »Cultura Espanola» (1906, S. 701—6) folgenden Aufsatz veröffentlicht: Apuntes sobre algunas voces raras que ocurren en la Gaya ó Consonantes de Pero Guillén de Segovia (Manuscrito del siglo XV).

Kurse der französischen Sprache. Während dieses akademischen Jahres werden zwei besonders für ausländische Studierende bestimmte Kurse der französischen Sprache an der Universität zu Rennes angeordnet werden. Der eine Kursus dauert vom 15. Dez. bis zum 15. März, der andere vom 1. April bis zum 30. Juni. Nähere Auskunft giebt die Redaktion dieses Blattes.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 7/8 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Suolahti, Peterstr. 5) zu senden. | 1906

A. N. Wesseloffsky.

Nekrolog.

1835 in Moskau geboren, hat er seine Erziehung in einem gebildeten Elternhaus genossen, die ohne Störung glücklich verlaufen. Die Erziehung war sorgfältig und gab ihm Vieles, was für seinen künftigen Beruf von grosser Wichtigkeit gewesen. In einigen Fächern erteilte ihm sein Vater selbst Unterricht, schrieb sogar für ihn Leitfaden, während seine Mutter, eine geborene Deutsche, Tochter eines Arztes, es gut verstand, die Erziehung in ihre Hände zu nehmen. Sie trug Sorge für passende Umgebung, wählte selbst Gouvernante und Lehrer.

Französische und deutsche Sprache waren ihr heimisch, diese brachte sie selbst dem Knaben bei, und, um den Unterricht im Englischen zu fördern, erlernte sie selbst diese Sprache. Während der Zeit, wo er die Hochschule besuchte, korrespondierte sie mit ihm französisch, damit er diese Sprache nicht verlerne. Als Knabe lernte er praktisch das Italienische, indem er zufällig mit einem einfachen Italiener zusammenkam, einem guten Freund eines italienischen Wurstmachers. Zuhause lernte er auch spanisch auf eigene Hand aus Lehrbüchern. Das Alles kam ihm zugute, als er in die philosophische Fakultät eintrat, um desto leichter mit der Poesie der europäischen Völker vertraut zu werden. Anlage und Liebe zur Poesie äusserte er schon in seinen jungen Jahren,

indem er, wie er selbst sagt, »in Gedichten gesündigt habe». (Geschichte der russischen Ethnographie von Pypin II, 429). Er schrieb auch Erzählungen im romantischen Stil — Wald und Mond fehlen nicht.

An der Universität studierte er fleissig Philosophie der Mythologie (nach Schlegel) bei Professor Leontjeff, den ihm später Steinthal in seiner Erinnerung wach rief. Er schwärmte dann für die Gebrüder Grimm, für die Offenbarung des Volksgeistes in der Volkpoesie, studierte dabei Sanskrit und vergleichende Grammatik, wobei er sich glücklich schätzte, Bopp's erste Ausgabe bekommen zu haben.

Dank seinen Kenntnissen der alten Sprachen, welche er aus dem Gymnasium mitbrachte, bei dem grossen Vorrat an Sprachen und Literaturen, bei guter Belesenheit in Geschichte und den neueren Richtungen in der Religionsphilosophie und den sozialen Wissenschaften (Buckle, Feuerbach, Herzen u. a.) konnte er nach Beendigung der Universität sich den weiteren Vorstudien widmen, um sich mit desto grösserem Eifer seiner Lieblingsbeschäftigung hinzugeben. Er ging zuerst nach Spanien, wo er sich in der spanischen Sprache vervollkommnete, hielt sich in Italien, Frankreich und England auf und ging dann nach Deutschland. Hier studierte er bei Müllenhoff Nibelungen und Edda, wie auch die deutsche Metrik; bei Steinthal, Gosche, Jürgen Bonameyer — Psychologie; bei Mahn — das Provençalische und Baskische. In Bonn studierte er bei Diez romanische Sprachen. Sein Trieb zu den romanischen Literaturen, der sich in ihm schon in Moskau bei den Vorlesungen des berühmten Prof. Busslaeff über Dante und Cervantes regte, wurde durch Eberts Jahrbuch für romanische und englische Literatur gestärkt. Nachdem er sich noch ein Jahr in Prag aufgehalten, um sich Einiges aus der slavischen Welt anzueignen, liess er sich in Italien nieder. Und nun fingen seine Forschungen an.

Drei Jahre lang arbeitete er an seinem Werk, das ihm gleich einen Namen in der Gelehrtenwelt gab. »Il Paradiso degli Alberti» heisst das Werk. Seine ersten Schriften in

den sechziger Jahren konzentrierten sich hauptsächlich auf Italien, dessen Geschichte, Literatur und Poesie. So behandelte er unter anderem die religiöse Renaissance in Italien und die protestantische Propaganda, den historischen Roman (Manzoni und Guerrazzi), die italienische Novelle und Machiavelli, Dante und die italienischen Einheitsbestrebungen, Le Tradizione populare dei poemi d'Antonio Pucci, die Novella della figlia del re di Dacia u. a. Er machte sich mit Italien vertraut, befreundete sich mit italienischen Gelehrten und Poeten, und ihm lagen Italiens Interessen so nahe am Herzen, dass er es fast als sein zweites Vaterland betrachtete. Er gedachte sich hier ganz und gar niederzulassen, doch wurde er 1870 an die Petersburger Universität als Professor berufen. Er hat in Italien einen guten Namen hinterlassen und seine Sympathien für dieses Land erloschen während seines ganzen Lebens nicht. Wir sehen später Studien über Dante, ein grossartiges Werk über Boccaccio und dessen Leben, schöne, inhaltsreiche Kritiken über italienische Gelehrte, Essays über Volkspoesie, und noch vor seinem Tode schrieb er ein schönes Werkchen über Petrarcas Canzionere (»Poetische Beichten»).

Sein ganzes Leben war ein ununterbrochenes Forschen. Vom Jahre 1859 bis zum Jahre 1900 mit Ausnahme der Jahre 1860, 1862, 1869, 1877 und 1899 ist kein einziges Jahr vergangen, wo er nicht etwas Tüchtiges leistete. Ohne Rast und Ruh arbeitete er auf seinem Gebiet. Überschaut man die *274* Arbeiten, die er ausgeführt, unter welchen keine einzige une quantité negligeable ist, denkt man daran, dass unter dieser unerhörten Anzahl wenigstens 40 gediegene Bücher zu nennen sind, welche einen eminenten Platz in der Wissenschaft einnehmen und in der russischen Literatur den ersten Platz behaupten; fügt man noch hinzu, dass er eine kolossale Anzahl von Manuscripten hinterlassen, die noch erscheinen werden, so glaubt man kaum, dass dies alles aus der Werkstatt eines einzigen Menschen hervorgegangen: drei lange Leben wären nötig. In dieser Hinsicht steht er ganz einzig in der gelehrten Welt da, und es wird einem ordentlich bange, man fühlt

sich bedrückt durch die Gelehrtheit, die sich in seinen Werken entfaltet, durch die Weite seiner Gedanken, durch die Unmasse der Gesichtspunkte, welche er aufstellt. Was für ein weites Feld von Forschungen der kommenden Generation zu Diensten steht, die ausgebeutet werden müssen und sollen, wenigstens seitens derer, die der russischen Sprache mächtig sind, ersieht man schon aus dem oberflächlichen Aufzählen der Themata, die er zum Gegenstand seiner Untersuchungen machte. Über Entstehung des französischen Epos (Kritik der Theorien) und Quellen der slavischen Alexandrien, über die Bildung der Legenden in Ägypten und dualistische Überlieferungen bei den finnisch-ugrischen Völkerschaften (Eschatologie), über die Renaissance in Italien und den heiligen Gral im Osten und Westen, Boccaccios Leben und Wirken (Quellenforschungen) und russische Heldenlieder (das Umfassendste und Beste, was man in Russland hierüber hat), Forschungen über Dante einerseits und Schukoffsky und seine Zeit (die grösste und beste Biographie) andererseits, über die Mythologie der nordischen Völker und eine Theorie der Entstehung und Entwicklung der Poesie (das Buch steht hoch über anderen Arbeiten wie denen von Wilhelm Scherer, Lakombe, Carrière, Wackernagel u. a.), über die talmudischen Legenden und über Salomo und Sagenstoffe aus dem Kandjur, jüdische Märchen und kleinrussische Volkssagen, über christliche Legenden und russische Totenklagen, über Rabelais und vergleichende Mythologie; Geschichte der Entwicklung des Individualismus und Geschichte des griechischen Romans, die Anfänge der romantischen Richtung und über Dialekte in Italien: das ist ein winziger Teil der ungeheuren Masse von Fragen, die er neu, selbständig und motiviert aufstellt und zu lösen sucht.

Des Verstorbenen Hauptverdienst besteht in seinen grössten Arbeiten auf dem Gebiete der christlichen Legende im Mittelalter und deren Einfluss auf den Folklore. Schon seit jeher hat ihm diese Frage am Herzen gelegen. Er fing seine Untersuchungen und Forschungen zu der Zeit an, als in Deutschland zwei Strömungen mit einander paralell gingen:

Grimms Theorie führte zu den übertriebenen Folgerungen der mythologischen Interpretationen — alles mit Hülfe der Mythologie erklären zu können — andererseits wurde sie fast für unfähig bezeichnet zu wissenschaftlichen Resultaten zu führen; also auf der einen Seite Kuhn, Schwarz, Wolf, Mannhardt; auf der anderen — Benfey. Wesseloffsky hat viel geschrieben um die mythologischen Theorien zu beseitigen, wenigstens ihnen einen bestimmten Platz einzuräumen. Dazu hat seine sichere Methode beigetragen, und Niemand hat so überzeugende Beweise geliefert. Er verschanzt sich, wie in einer Festung, auf breiter Basis mit einer unerhörten Masse von Thatsachen und macht keinen Schritt, bis er alle zu Gebote stehenden, alle möglichen Mittel erschöpft hat um sicher weiter zu schreiten; er befestigt dann jeden Schritt und Tritt weiter und mit einer unwiderleglichen Beweisführung setzt er seinen Weg fort und erreicht sein gesuchtes Ziel: den Ursprung und die Entwickelung des behandelten Erzeugnisses des Volksgeistes. Er operiert mit dem ungeheuer reichen Material wie mit mathematischen Grössen, und kein Wunder, dass sich Niemand fand, der mit ihm nicht einverstanden wäre: seine Kritiker wussten ihm blos grosses Lob zu spenden. Er versteht es, wie kein anderer in seinem Forschen so weit zu dringen, wo sich jede Spur der Herkunft einer Sage, eines Liedes, eines Gebrauchs, eines vermeinten Mythos verliert; weiter kan man nicht gehen — und er verlässt den Gegenstand ohne apriorische Schlüsse zu wagen, — um noch einmal und abermals zur Frage wiederzukehren, wenn neue Thatsachen hinzukommen, um noch weiter gehen zu können. So tief in Erforschungen und Ergründungen zu gehn, vermochte er in Folge seiner ganz fabelhaften Belesenheit in Volkslitteraturen, in Mythologien, in den Wissenschaften, die an die Litteraturgeschichte am nächsten grenzen: Geschichte, Ethnologie, Ethnographie, Psychologie, Sprachwissenschaft. — Zu alledem besass er eine ausserordentliche Kombinationskraft, eine Strenge und Schärfe in der Kritik und eine kaum zu glaubende Selbstkritik, — die beneidenswerte Bescheidenheit eines echten Gelehrten. Wie er bei Biographien einzelner

Menschen (Schriftsteller, Poeten) zu Wege geht, indem er wo möglich Tag für Tag ihrem Leben folgt um den psychischen Inhalt durch äussere Umstände und dadurch die innere Entwickelung zu erklären, — so verfährt er mit Volkslitteraturen: Er lässt kein Glied aus, wo irgend welche Möglichkeit vorliegt dasselbe aufzufinden um dem ursprünglichen Inhalt und der Form nachzuspüren. — Theorien hat Wesseloffsky nicht aufstellen wollen, da sie ihm zu frühzeitig zu zein schienen; doch über den Entwicklungsgang einzelner Erscheinungen hat er ganz Kollosales geleistet. Ein Buch giebt es nur, unter den 27 Arbeiten, in welchem er sich bestimmt ausdrückt seine Theorie für annehmbar zu betrachten, obgleich er auch in diesem Fall sagt: »ich fürchte zu den vielen Hypothesen noch eine aufgestellt zu haben» (seine »3 Kapitel aus der historischen Poetik»). Es gilt die Frage über die Entwickelung der Arten der Poesie. — Dasselbe ist grossartig angelegt und umfasst die Frage in ihrer ganzen Weite und Breite vom Anfang der Spuren einer Poesie bis zum Erscheinen echter Poeten, — obgleich das Buch einen so bescheidenen Titel trägt.

Es ist zu beklagen, dass seine besten Arbeiten russisch verfasst und dem Ausland selten zugänglich sind, — doch muss man hoffen, dass Einiges in irgend welcher westeuropäischen Sprache erscheint, Einiges referiert wird. Die Bedeutung seiner Arbeiten ist viel zu gross, als dass sie von europäischen Gelehrten nicht gelesen werden sollten.

Gross als Gelehrter stand Wesseloffsky auch schön als Mensch da. Einfach, bescheiden, sogar schüchtern, fiel es ihm schwer Lobpreisungen anzuhören. Herzensgut, freundlich, stand er jedem zu Diensten, der in wissenschaftlicher Hinsicht ihn zu Rate ziehen wollte. Offen und ehrlich äusserte er seine Meinungen über Schriftsteller, Gelehrte, und es konnte ihm Niemand etwas übel nehmen, weil stets die Sache selbst sein Interesse an sich zog. Wir schliessen damit den kurzen Nekrolog und bedauern uns hier nicht länger aufhalten zu können um ein richtigeres und inhaltreicheres Bild des ausgezeichneten Gelehrten und guten Menschen geben zu können.

Jos. Mandelstam.

Zur altschwedischen Wortkunde.

Aschw. **friþwitne*, **friþwit/t/er*, agotl. **friþuet/t/r*.

In Schlyter's Wörterbuch zum Corpus Iuris findet man ein aschw. Eigenschaftswort *friþviter* (agotl. *friþ vetr*) verzeichnet, welches ‚frei' bedeuten soll, und dessen zweites Zusammensetzungsglied zu *vita* ‚wissen' gestellt wird. Auch ein Hauptwort *friþvitni* wird von Schlyter besprochen: es soll ‚freier Zeuge' bedeuten, aber es wird hinzugefügt, dass der in drei Quellen des upländischen Gesetzbuches je einmal belegte Dat. pl. *friþvitnum* ohne Zweifel auf einem Schreibfehler beruhe. Söderwall in seinem Wörterbuch übersetzt *friþviter* genau wie Schlyter, und *friþvitne* wird mit einem Fragezeichen versehen.[1] Nach Tamm, Etym. ordb. 171, hat aschw. *friþviter* die Bedeutung ‚frei'; Siljestrand schreibt[2]: »*friþ-witar* (fri); fg. *friþvetr*«.

Schlyter's Zusammenstellung von */friþ/-viter* und *vita* ‚wissen' scheint mir nicht glücklich, und die Annahme, dass *friþvitnum* nur ein Schreibfehler sei, ist selbstverständlich ein Notbehelf, solange man nicht begreift, wie der Schreiber zu einem solchen Fehler gekommen ist.

Ich stelle zunächst diejenigen Fälle zusammen, in welchen das Wort **friþwitne* belegt ist.

Schlyter, **U** Corpus III 271:8, *þæt skal han witna mæþ frælsum mannum ok friþvitnum* (cod. E *fridhwitum*, Ängsö 149:29 *friþwitom*[3]].

Schlyter, **U** Corpus III 273:7—8, *allir eþa þe aghu fyllæs mæþ frælsum mannum. ok friþwitum* (Ängsö 151:8 *friþwittom*, cod. C *friþwitnum*, cod. F *friþwitnum*].

Ich vermute, dass die älteste Redaktion in beiden Fällen weder *friþwit/t/um* noch *friþwitnum* hatte, sondern eine

[1] Vgl. auch Rydqvist [-Söderwall] VI 135 a.

[2] Siljestrand Ordböjningen i Västmannalagen II 3.

[3] Otto v. Friesen Upplandslagen efter Ängsöhandskriften, Uppsala 1902.

von beiden Formen abweichende Dativform eines Wortes, dessen Etymon verdunkelt worden war und deshalb volkstümlichen Umdeutungen und Umbildungen anheimfiel. Und zwar wurde hier der Volksetymologie recht freier Spielraum gelassen, weil der betreffende Dativ nicht nur als ein mit *frælsum* koordiniertes Eigenschaftswort, sondern auch als ein mit *mannum* koordiniertes Hauptwort aufgefasst werden konnte.

Aschw. *vitne* n. hat u. a. die Bedeutung ‚Zeuge'. Aber ‚Zeuge' heisst im Aschw. auch *vætte* m.[1] Aschw. *vit[t]um*[2] ist der Dat. pl. von *vītter* f.[3] ‚Wicht', aber *vītter* f. ist eine Schwesterform von *vætter* f.[4] Eine eventuell vorhandene Phrase *frælsum mannum ok *friþwættum* konnte also im Volksmunde teils zu *frælsum mannum ok friþwīttum [vīttum = vættum]*, teils zu *frælsum mannum ok friþwitnum [vitnum = vættum]* werden. Das Missverständnis, wodurch die Veränderung *friþwættum* > *friþwitnum* veranlasst wurde, konnte um so leichter zu stande kommen, weil in den betreffenden Fällen von Zeugnisablegungen die Rede ist.

In **U**, Schlyter Corpus III 271:8 und 273:7, lese ich also *frælsum mannum ok *friþwættum*, und die Richtigkeit meiner Konjektur wird durch das Agotl. bestätigt. In **G**, Schlyter Corpus VII 59:3, steht nämlich *en firi ir cuna frels oc friþ wet*[5], und *-et* ist hier die normale Bezeichnung für auslautendes *-ētt* = aschw. *-ætt* [geschrieben *-æt*].

Die Zusammenstellung der agotl. Phrase *cuna frels oc friþ wet* mit der upländischen *frælsum mannum ok *friþwættum* macht es wahrscheinlich, dass **friþwætter* ein Eigenschafts-

---

[1] Schlyter, **Vgl II** Corpus I 162:3 *væti*, 247:4 *vætte*, 247:22 *vætti*.

[2] Die Schreibung *friþwittom* [mit zwei *t*] in der Ängsöhandschrift muss Beachtung finden.

[3] Kock, Svensk ljudhistoria S. 136, giebt als Belege: aisl. *víttr*, agotl. *vitr*, aschw. *[hwat]vitna*, nschw. Dial. *viter* ‚Waldgeist' (Västerbotten), *vittra* ‚Elfe' (Hälsingland), *lidet vitta* ‚ein wenig' (Schonen).

[4] Vgl. Noreen Aschw. Gr. § 83. 2 a), § 408 anm. 3, § 525. 3; Aisl. Gr.[3] § 380. 1. 5. Kock a. a. O. S. 135—136.

[5] In der jüngeren Handschrift vom Gutagesetze fehlt der betreffende Passus.

wort war. Es bleibt nun übrig, das Etymon ausfindig zu machen.

Dass eine Zusammensetzung mit *friþer* m. ‚Friede' [1] vorliegt, ist offenbar. *Friþer* ist bekanntlich ein *u*-Stamm [2], und wenn ein *u*-Stamm als erstes Glied einer Zusammensetzung gebraucht wurde, fiel das *u* in der Kompositionsfuge nur dann regelmässig weg, wenn das zweite Glied mit einem Konsonanten anfing. Wo das zweite Glied vokalischen Anlaut hatte, schwand das *u* nicht, sondern es wurde zum Konsonanten *w*. Beweise gegen diese Regel lassen sich nicht leicht auftreiben, weil die vor Konsonanten übliche Kompositionsform selbstverständlich verallgemeinert und auch vor Vokalen gebraucht werden konnte. Positive Beweise für diese Regel sind dagegen bekanntlich vorhanden, und zwar ist die Entwickelung *u* > *w* von der Quantität der Stammsilbe unabhängig. Über aisl. **fiolv-errinn* ‚vielbeschäftigt' siehe Sievers PBB XII 487 ff.[3], Noreen Aisl. Gr.[3] § 128 a; über agotl. run. *ruþuisl* [Pilgårds [4] = *roþuisl* [Sjonhem I [5] < **Hrō-þu-[ʒ]slaR* siehe Bugge Antiqv. tidskr. f. Sverige X. 1. S. 356, Noreen Aschw. Gr. § 92.3; wegen des *ʒ*-Schwundes, welcher offenbar vor der *u*-Synkope stattfand, siehe Bugge Antiqv. tidskr. f. Sverige V 68, Ark. f. nord. fil. II 224, Noreen Aisl. Gr.[3] § 223, Aschw. Gr. § 245. Andere Beispiele von konsonantisiertem *u* in der Kompositionsfuge giebt Noreen in Aisl. Gr.[3] § 222.

Das Eigenschaftswort **friþwættr* lässt sich demnach in **friþw-ættr* auflösen und aus der Grundform **friþu-aihtiR* ableiten [6]. Mit Rücksicht auf die Grundbedeutung von *friþer*

[1] Die Grundbedeutung des Wortes ist ‚Liebeszustand', ‚Schonung'. Vgl. Kluge Et. Wb[6] 125, Tamm Et. ordb. 171, *Falk—Torp* Et. Ordb. I 196.

[2] Vgl. die in der Fussnote 1 verzeichnete Litteratur.

[3] Bei *Hallfreðr*, Fms III 27:17, liest Sievers wegen des Metrums **fiolv-errinn* statt *fiǫl-errinn*. Die Emendation scheint mir glücklich, obgleich ich sie nicht für unumgänglich halte.

[4] Pipping in Nord. Stud. tillegnade A. Noreen' S. 175 ff.

[5] Liljegren 1592, Säve 89, Noreen Aschw. Gr. Anhang 26.

[6] Über aisl. *ætt* ‚Geschlecht' [aschw. *at*] < **aihti-* siehe Falk-Torp Et. Ordb. II 470.

‚Liebeszustand', ‚Schonung' (siehe S. 141, Fussnote 1) gebe ich von **friþu-ætter* die Übersetzung ‚wer eine bevorzugte Familie hat', ‚einem vornehmen Geschlecht angehörig', ‚freigeboren'. Die Richtigkeit meiner Etymologie wird durch das Östgötagesetz bewiesen. Die Wortverbindung *frals ok *friþw-ætter* tritt dort [1] unter der Form *frals* (Nsm) *ok friþætta* [2] ‚frei und freigeboren' [3] auf. Es ist hier die nur vor Konsonanten regelrechte Kompositionsform *friþ-* zur Anwendung gekommen [4]. Wo das *u* lautgesetzlich konsonantisiert wurde, ging die Durchsichtigkeit der Zusammensetzung verloren, das Wort **friþw-ætter* wurde falsch aufgelöst */*friþ-vætter/* und der Volksetymologie freier Spielraum gelassen. So kamen die entstellten Formen in **U** zu stande, und auch noch folgende Belege von *friþ-vit[t]um* statt *friþw-ættum:*

Söderk. 6:23 [5] *frelsum — ok friþvitum.*

Söderk. 13:16 [6] *frelsum — ok friþvitum.*

Sdm, Schlyter Corpus IV 181:15, *frælsum — oc friþwitum* Cod. Havn. [7] 180:12 *friduitum*; im Göttinger Fragment [8] ist der betreffende Passus nicht vorhanden.

Diese Belege, sowie diejenigen aus dem upländischen Gesetzbuche (siehe oben S. 139) zeigen, dass das Eigenschafts-

---

[1] Schlyter Corpus II 130:12.

[2] indekl., vgl. Noreen Aschw. Gr. § 460.1.

[3] Es scheint überflüssig zu sein, dem aschw. Hauptwort *friþer* die Bedeutung ‚Freiheit' beizulegen, wie es Schlyter (Ordbok 190) und Söderwall (Ordbok 334) tun. Als einzige Belege neben **friþ-vitne* werden die Zusammensetzungen **friþ-viter* und *friþ-ætta* gegeben, welche allerdings ‚freigeboren' bedeuteten, aber nur deshalb, weil ‚einem bevorzugten Geschlecht angehörig' und ‚freigeboren' so gut wie identische Begriffe waren.

[4] *fiuþætigom*, Schlyter **Vm** Corpus V 109:7, hat mit *friþætta* nichts zu schaffen. Vgl. Lind Om rim och verslemningar s. 15 not 2, Upsala Univ. Årsskrift 1881, Siljestrand Ordböjn. i Västmannalagen II 13.

[5] *Söderköpingsrätten*, G. E. Klemming Vitt. Hist. och Antiqv. Akad. Handl. XXV S. 274.

[6] Ebenda S. 276.

[7] Herausgegeben von K. H. Karlsson Stockholm 1904.

[8] Herausgegeben von K. Maurer, Sitzungsberichte d. philos. phil. und der hist. Classe d. K. Bayer. Akad. d. Wiss. 1894 Heft III S. 427 ff. Vgl. Flygare Ark. f. nord. Fil. XV 390 ff.

wort **friþw-ætter* häufig im Dat. plur. angewendet wurde, wo die Verwechselung *vættum* ~ *vīttum* nahe lag. Nur einmal **Vm**, Schlyter Corpus V 236·19, *frælsa* (Apm) — *oc friþwita* erscheint **friþw-ætter* mit dem Vokal *i* statt *æ* in einer Form, welche sich in das Paradigma von *vætter* ~ *vītter* f. nicht hineinfügen lässt. Das *i* ist offenbar in dem häufig gebrauchten Dat. plur. und wohl auch im Nsm aufgekommen, und ist von dort aus auch in andere Kasusformen hineingedrungen.

Das Endergebnis meiner Untersuchung ist also folgendes: Aschw. **friþw-ætter* (agotl. **friþu-ēt(t)r* und aschw. *friþ-ætta* sind etymologisch identisch und bedeuten ‚einem bevorzugten Geschlecht angehörig', ‚freigeboren'. Aschw. **friþ-vitne* und **friþ-vīt[t]er* sind durch ein Missverständnis entstanden, und können höchstens als Volksetymologien einen Platz im Wörterbuch beanspruchen.

Hugo Pipping.

Sur l'enseignement de la prononciation française dans les écoles.

Mes fonctions de lecteur à l'Université m'ont amené à faire depuis plusieurs années des observations sur la manière dont mes élèves prononcent le français. Comme ce sont généralement les mêmes fautes que j'ai à relever, je suis obligé d'en conclure qu'elles tiennent à des défauts dans l'enseignement qu'ils ont reçu. Je crois donc pouvoir apporter aux professeurs de français quelques indications utiles en rassemblant une partie des remarques auxquelles j'ai été conduit.

Je n'ai pas ici en vue certaines défectuosités telles que la prononciation sourde de *z* ou *j*, encore moins celle de *r* comme *r* lingual (je déconseille toujours à mes elèves d'essayer d'attraper l'*r* uvulaire qu'ils n'arriveront pas à reproduire). Il s'agira de sons qui *devraient* être reproduits exactement

et régulièrement, parce qu'ils *existent* dans la langue maternelle des élèves, ou de particularités d'accentuation qui montrent qu'on doit négliger cette partie de la phonétique française.

I *Voyelles ouvertes et voyelles fermées.* Chacun sait qu'il existe en français, pour certaines voyelles, une série ouverte, et une série fermée. Je ne demande pas que, dans un enseignement élémentaire et où l'on dispose d'aussi peu d'heures de classe, on complique encore en introduisant la considération des voyelles que l'abbé Rousselot appelle moyennes. Mais la distinction de *e*, *o*, *eu* ouverts et fermés est indispensable; et elle n'est pas toujours faite, ou est mal faite par mes élèves. Il y a pourtant des cas très nets, où la règle peut se formuler avec rigueur:

A Pour *e*. Prenons surtout le son *e* en syllabe *tonique*. Presque jamais je n'entends mes élèves faire la distinction entre les suffixes de conjugaison *ai* et *ais* (futur et conditionnel), qui sont tous deux prononcés avec un *é* fermé. Presque tous prononcent avec un *é* fermé des formes telles que *plaine*, *peine*, *père*, *même*. Il ne s'agit ici d'aucune difficulté d'articulation, puisque le finnois et le suédois ont les deux sons; visiblement on ne leur a pas enseigné de règles *pratiques* pour discerner les cas où *e* est ouvert ou fermé. Il serait pourtant simple de dire p. ex.

1:o. que le son *e* à la finale *orthographique* est fermé: *aimé, donnerai.*

2:o. que lorsqu'il est suivi *dans l'écriture* d'une consonne (sauf *s* du pluriel), il est ouvert [1]): *frais*, *paix*, *donnerait*, *cachet*. Les exceptions sont en somme rares, p. ex. les finales en *ez: aimez,* ou en *er: aimer*.

3:o. que lorsque *e* tonique est à l'avant-dernière syllabe, suivi par conséquent d'une finale en *e* muet, il est ouvert: *glaise, pére*.

4:o. que *e* devant *r*, quand cet *r* se prononce, est toujours ouvert: *cher*, *fer*.

[1]) Je répète que je me tiens à la grosse distinction ouvert-fermé j'aime mieux une finale de conditionnel trop ouverte que trop fermée.

B Pour *o* tonique. L'existence en français d'un *o* ouvert paraît être inconnue à beaucoup de mes élèves. En particulier j'ai toujours une grosse difficulté à faire disparaître *o* fermé devant *r*. Je pourrais compter les cas où un étudiant entrant à l'Université ne prononce pas *fort, encore, Laure* avec un *o* fermé. Ici encore les règles sont assez simples:

1:o. *o* tonique devant *r* est ouvert. Ceci présentera peut-être quelque difficulté pour les élèves suédois, la prononciation de *å* devant *r* étant fermée: *får*. Mais il n'y a pas d'impossibilité, la désinence — *or* du pluriel ayant un *o* ouvert. Qu'on leur dise donc simplement de prononcer — *or* en français comme dans *tunnor* p. ex. et non dans *får*.

2:o. la prononciation de *o* tonique est, sauf le cas précédent, réglée par la quantité: *o* bref est ouvert, *o* long est fermé. On a donc: *pot, loge, homme, notre*, avec *o* ouvert, *peau, sauge, baume, nôtre* avec *o* fermé.

J'appelle tout spécialement l'attention des professeurs sur le premier point. Il est peu de défauts plus choquants pour un Français que la prononciation de *or* avec un *o* fermé. D'autre part je suis porté à croire que cette faute est très enracinée. A plusieurs reprises il m'est arrivé de faire à l'université des exercices pratiques où je m'attachais surtout à la correction de la prononciation; et pendant deux semestres j'ai fait participer les étudiants directement à la correction, en invitant tous les assistants à noter, au cours de la lecture faite par un camarade, les fautes de prononciation ou de débit pour les signaler ensuite. La prononciation erronée de *or* passe le plus souvent inaperçue, alors que les autres cas sont signalés.

C Pour *eu* tonique. Mêmes fautes que pour *o*. Les règles sont aussi les mêmes.

1:o. *eu* devant *r* est toujours ouvert. Pourquoi nombre de mes élèves, parmi ceux qui ont le suédois pour langue maternelle ou langue d'enseignement prononcent-ils *peur, pleure* avec *eu* fermé, quand ils prononcent *för, smör* avec un *ö* ouvert? Les Finnois semblent avoir ici une difficulté naturelle à surmonter.

2:o. sauf le cas précédent, la prononciation de *eu* tonique se règle sur la quantité: *Eu* bref est ouvert: il *pleut, seul, seule; eu* long est fermé: *peu, deux, veule.*

II. *Accentuation.*

Le chapitre de l'accentuation est un des plus obscurs de la phonétique française; et il ne saurait être question d'entrer dans les subtilités de l'accent français. Je me bornerai à deux remarques. A Accent de mot. Très souvent les mots tels que: *aisément, commodément*, sont lus: *aisment, commodment*, comme s'il y avait un e muet supprimé dans la prononciation. On pourrait croire qu'il s'agit d'une faute de lecture (*e* pour *é*). Mais cette explication est inacceptable, car souvant des mots tels que *implacable, incessamment* sont lus: *implcable, incessment*, la (ou une) voyelle intermédiaire disparaissant. Cette disparition est toujours accompagnée d'un accent dynamique sensible sur la *première* syllabe. En realité, il se produit ceci. L'elève sait que les mots français portent l'accent sur la dernière syllabe à voyelle pleine, et il accentue à cet endroit (trop fort du reste, mais ceci n'est qu'un détail); conservant les habitudes de sa langue maternelle, il accentue sur la syllabe initiale, et dans le groupe rythmique ainsi constitué une syllabe atone doit disparaître. — Il est donc necessaire d'appeler l'attention des professeurs sur ce point; il faut desaccoutumer les élèves de cette accentuation incorrecte sur la première syllabe. Mieux vaut presque tomber dans l'autre extrême et n'en accentuer aucune. L'effet rythmique de cette syncope au milieu du mot est absolument contraire à la marche unie et égale de la phrase française.

B Accent de phrase. Une règle générale domine l'accent de phrase: c'est que tous les groupes de mots qui sont unis par un lien syntactique etroit sont traites comme les mots simples (ou les mots composes), et accentués sur la syllabe finale du groupe. Il est difficile d'indiquer en détail quels sont les groupes de mots qui doivent être accentués selon cette regle; mais beaucoup de cas sont très nets: l'adverbe

et l'adjectif qu'il détermine (*très bon*), le verbe suivi de son sujet (*donnez-nous*, *donnez-vous:* ici le trait d'union indique l'accentuation, comme dans *porte-plume*), l'expression verbale négative (*je ne sais pas*), très souvent aussi l'adjectif qualificatif et le substantif, quand l'adjectif précède (*un bel habit*, *une noble figure*). — Or presque toujours j'entends la fausse accentuation **très** *bon, je ne* **sais** *pas*, *don***nez**-*moi*, la syllabe accentuée étant à la fois plus haute et plus forte. C'est une des fautes que j'ai le plus de peine à combattre, et même à faire remarquer; c'est une de celles qui, dans les exercices dont je parlais plus haut, restent assez souvent inaperçues. Ici encore, j'appelle l'attention des professeurs.

D'un autre côté, mon expérience me porte à croire qu'il ne serait pas très difficile de remédier à ces défauts, en y tenant la main. Pendant un trimestre d'hiver avec trois heures par semaine, j'ai obtenu des résultats assez encourageants. Les fautes ci-dessus ont en grande disparu de la lecture, quoiqu'elles subsistent encore dans le français parlé; l'élève les remarque chez les autres. Un cours d'école devrait pouvoir faire davantage.

J. Poirot.

Besprechungen.

E. Nicolin, Les expressions figurées d'origine cynégétique en français. Upsal 1906 (Thèse) 92 p. in 8°.

L'étude des vocabulaires propres aux groupes sociaux nettement caractérisés présente un intérêt considérable pour la linguistique, d'abord parce que le développement du vocabulaire, dans des groupements restreints, est souvent plus aisé à fixer, et aussi que les emprunts de la langue générale à ces vocabulaires, ou les emprunts inverses, permettent d'apercevoir les causes générales de l'évolution sémantique. — Le nombre des études de ce genre est déjà grand, surtout en ce qui concerne la langue allemande. On ne peut qu'être reconnaissant à M. Nicolin d'avoir consacré un

travail spécial, non pas, il est vrai, au vocabulaire de la chasse en français, mais aux expressions figurées tirées de ce vocabulaire, c'est à dire à une catégorie d'emprunts faits par la langue générale à la langue spéciale des chasseurs.

Le travail est fait avec soin et méthode. Après une introduction qui oriente sur le sujet, l'auteur donne la liste des expressions d'origine cynégétique, groupées en trois catégories: celles se rapportant originairement au chasseur, celles se rapportant à ses auxiliaires (chiens ou oiseaux de proie), et celles se rapportant au gibier.

Je ne relèverai dans cette introduction qu'un point. La chasse, dit l'auteur, ayant été une occupation favorite des Français d'autrefois, »la plupart des expressions figurées que la chasse a léguées à la langue française doivent sans doute être considérées comme étant d'origine populaire» (p. 9.) Le terme de »populaire» n'est pas heureux. L'auteur, comme le montre le contexte, l'oppose à l'origine littéraire ou savante, due aux poètes ou aux orateurs en quête de métaphores; et à ce point de vue il a raison. Les auteurs qui emploient les expressions citées dans ses listes le font visiblement parce que ces expressions leur sont familières; elles sont assez étroitement incorporées à leur langage pour qu'on puisse deviner qu'ils les employaient aussi dans la conversation. Mais on pourrait penser à un autre sens du mot, impliquant que ces expressions auraient été répandues dans la langue de tout le monde. Or ce serait une grosse erreur. — Le fait même qu'un bon nombre des exemples cités sont tirés de d'Aubigné, de Saint-Simon et d'auteurs analogues prouve qu'il s'agit du vocabulaire de groupes sociaux restreints, de l'aristocratie et de ceux qui fraient avec elle, c. à d. la plupart de nos écrivains classiques. La »popularité» de métaphores tirées de la chasse à courre est en ce sens douteuse, et l'on peut même, pour les expressions qui se sont répandues dans la langue commune, se demander si leur succès ne tient pas à la prédominance des hautes classes, et à l'imitation de leur langage par les classes inférieures, phénomène fréquent.

Du moins eût-il été bon de serrer ici la question de plus près. Il est possible qu'une partie des expressions cynégétiques, celles p. ex. se rapportant à la volerie, aient été populaires dans le haut moyen-âge; mais on peut déjà douter qu'elles soient restées dans la langue de la masse après que l'art de volerie fut devenu un privilège féodal. D'autre part le développement de la chasse depuis la Révolution a pu contribuer à la diffusion de beaucoup d'expressions relatives surtout à la chasse en plaine (par opposition à la chasse à courre); la décadence croissante de la chasse à courre, remplacée, dans les préoccupations de

l'aristocratie, par d'autres sports, surtout les courses de chevaux, a fait disparaître du langage courant de ces classes elles-mêmes une foule de métaphores qui venaient naturellement sous la plume de Saint-Simon. Enfin, une classe d'expression figurées a dû être toujours répandue dans toute la communauté linguistique, et même plus spécialement dans les classes inférieures: ce sont celles nées de la chasse avec des pièges (collets, trébuchets etc), qui visait surtout les petits oiseaux. — Il y avait donc une foule de distinctions à faire,[1]) que M. Nicolin n'a point même tenté de faire, et qui s'imposent, après comme avant son travail, si on veut tirer du sujet tout ce qu'il peut apporter de contributions à la sémantique générale: or c'est à mon avis, le seul intérêt profond de recherches de cette sorte.

Je passe maintenant à un certain nombre d'observations de détail. — P. 17 *chasser*. Il paraît exagéré de voir une métaphore *cynégétique* dans l'expression: telle poudre *chasse* mieux que telle autre. Ou il fallait alors indiquer en général le sens de *chasser* que supposent tous les emplois techniques énumérés (auquel l'auteur pouvait ajouter celui de chasse dans le vocabulaire de l'hydraulique: *chasse d'eau* etc).

P. 19 *vener*. L'auteur a oublié le substantif dérivé: *venette,* qui figure dans les expressions: *avoir la v.*, *semer la v.* au sens de prendre, donner l'alarme, comme le gibier poursuivi.

P. 29 *dragée*. L'origine de l'expression de *dragée* eût été bonne à indiquer.

P. 30. «*desenosser:* dégager (*sic*) un chien d'un os qu'il a dans la gorge»; il faut évidemment: *délivrer*.

P. 32. Je ne vois pas bien pourquoi *piste* suit *dépister,* de même que dans des cas analogues.

Pp. 35—36. meute, ameuter. L'auteur dit à propos de *meute,* que le sens figuré: *soulèvement* «n'a rien à voir avec la chasse», ce qui ne l'empêche pas de citer le sens d'*ameuter: attrouper pour une sédition*, parmi les expressions d'origine cynégétique Il y a donc contradiction; mais je donne raison à l'auteur quand il cite *ameuter* au figuré. Il me paraît évident que dans le changement de sens de *meute* et *ameuter* il faut supposer un emploi méprisant appliqué à la foule des vilains par les classes aristocratiques.

Pp. 44 et suiv. Toutes les expressions citées, (viser, coucher en joue etc.) ne sont pas sûrement d'origine cynégétique, et seraient mieux mises à part.

---

[1]) De même dans le proverbes cités pp 11 et suiv. De ce qu'une expression est proverbiale, il ne suit pas qu'elle ne puisse avoir une extension restreinte.

P. 46. *écarter la dragée.* L'expression populaire est plutôt, au moins actuellement: *avoir un fusil qui écarte.*

P. 63. L'auteur aurait pu et dû essayer de contrôler l'indication de Godefroy (*hagard = muable*).

P. 64. »Gorge: sachet supérieur (*sic*) de l'oiseau». Le terme anatomique est: *jabot.*

P. 72. «*Tirer à la bécassine,* cacher sa supériorité pour mieux tromper». Une explication de l'évolution sémantique eût été instructive pour les lecteurs, à commencer par moi.

P. 85. »*Celui-là est de garenne,* se dit d'un trait d'esprit dont on raille (*sic*)» L'auteur veut-il dire: dont on rit?

J. Poirot.

Adolphe Zünd-Burguet, *Exercices pratiques et méthodiques de prononciation française,* spécialement arrangés pour les études pratiques aux universités et les cours de vacances. Marburg (Hessen), N. G. Elwert, 1906. 127 pp. in-8:o.

Cet ouvrage est la seconde édition des *Praktische Übungen zur Aussprache des Französischen,* publiées en 1901, édition entièrement remaniée et écrite en français. Le but des *Exercices* ressort déjà du titre, et les professeurs de français ont, certes, raison d'être reconnaissants envers tout auteur qui leur facilite la tâche souvent ingrate d'inculquer à leurs élèves la bonne prononciation du français. Quant à cette prononciation même, je dois m'abstenir d'en critiquer quelques détails qui me semblent douteux, mais je constate que le texte phonétique contient bon nombre de fautes d'impression, ce qui est assez fâcheux dans un ouvrage de ce genre.

L'auteur a fait précéder ses exercices d'une espèce d'introduction en dix pages, où il signale, entre autres, quelques défauts de prononciation ordinaires chez les étrangers. Ces remarques générales sont extrêmement utiles et dignes d'attention. Je me permets de faire quelques observations au sujet de certains passages de cette partie de l'ouvrage.

§ 1. L'auteur donne aux semi-consonnes ou semi-voyelles (j w ɥ) le nom de sons mixtes. Comme opposé aux sons purs (voyelles) et aux bruits (consonnes), ce nom ne me semble pas approprié à la chose; car, si une voyelle est appelée son pur, parce qu'on n'entend que la voix, tout phonème contenant en outre un bruit, c'est-à-dire chaque consonne sonore, devrait être considéré comme un son mixte, par opposition aux consonnes sourdes, qui ne produisent qu'un bruit (cp. Passy, *Sons du français*[6], §§ 9 et 38). Vu la définition des voyelles et des consonnes donnée par M. Z.-B., j'appellerais donc les semi-consonnes plutôt

des sons intermédiaires par rapport à la grande faiblesse du bruit produit en les prononçant. Mais je conviens que, pour [w] et [ɥ], le nom de son mixte peut se défendre, si l'on veut dire par là que ces phonèmes sont les produits d'une double articulation, celle de la langue et celle des lèvres. L'auteur n'en dit rien.

§ 2. Parmi les organes de la respiration l'auteur ne mentionne pas la trachée-artère, dont la partie supérieure est l'organe de la phonation, le larynx.

§ 7. La règle des voyelles longues est incomplète et embrouillée. On peut se contenter de dire que les voyelles toniques sont longues dans les cas suivants:

1. les voyelles nasales, ainsi que [a], [o] et [ø], devant une consonne prononcée *(ventre, montre, vaincre, humble, basse, fosse, neutre)*;

2. toutes les voyelles devant [v], [z], [ʒ] et [r] final *(rive, bise, bouge, faire)*.

Des cas comme *bile* pourraient former un troisième groupe, mais il vaut mieux les omettre, parce qu'il est inutile de mêler l'orthographe à ces règles de quantité, et surtout parce qu'il faudrait alors admettre une foule d'exceptions *(facile, vigile*, etc.).

§ 13. Comme la diphtongue est avec raison regardée comme une «réunion de deux voyelles en une syllabe» (Nyrop, *Man. phon.* § 108, Rem. 2) une diphtongue bisyllabique est un non-sens qu'il faudrait éviter.

«La triphtongue se compose ordinairement de deux diphtongues monosyllabiques.» Il faudrait au moins ajouter: qui ont un élément en commun; sinon, on a affaire à des triphtongues formées de deux + deux = quatre éléments distincts.

Pourquoi enfin donner au son [j] de *fille* le nom de «consonne dite *l* mouillé» (p. 99) et le distinguer ainsi de la semi-consonne [j] de *piano*? Qu'avons-nous à faire dans ces *Exercices pratiques* avec le fait que le premier [j] s'est prononcé antérieurement et se prononce encore dialectalement comme un [l] mouillé (prépalatal)?

A. Wallensköld.

Johannes Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum.* Mit acht Abbildungen im Text und einer Tafel. Strassburg. Verlag von Karl J. Trübner. 1905. XVI + 689 S.

Auf den Ergebnissen der archäologischen, botanischen und sprachwissenschaftlichen Forschung fussend giebt der Verfasser in dem vorliegenden Buche eine erschöpfende Darstellung des im

Titel angegebenen Gegenstandes. Dass er mit seinen breit angelegten prähistorischen Untersuchungen die Grenze des Germanischen überschreitend bis in die graue Vorzeit der Indogermanen dringen und in der vielumstrittenen Urheimatfrage ein eigenes Urteil abgeben würde, war ja von vorne herein zu erwarten. Denn gerade die beiden von Hoops gewählten kulturellen Begriffsgruppen — die Waldbäume und die Kulturpflanzen — sind wegen der verhältnismässig genau zu bestimmenden Verbreitungsgebiete geeigneter als die meisten anderen in das Dunkel der Urheimat Licht zu verbreiten.

Indem der Verfasser — ein Philologe, der über der Arbeit zum Archäologen und Botaniker hinausgewachsen ist — die gesamte einschlägige Quellenliteratur überblickt, kann er mit allen zu Gebot stehenden Mitteln der Wissenschaft seinen Gegenstand in Angriff nehmen. Er lässt diesen in den verschiedenen Beleuchtungen der Einzeldisziplinen wechselweise sich abspiegeln um zuletzt alle Strahlen in denselben gemeinsamen Brennpunkt zu sammeln. Die Sicherheit, mit welcher in pflanzengeographischen Fragen bisweilen eigene Ansichten vertreten werden, macht den Laien etwas stutzig; wenn man aber weiss, dass der Verfasser in der Jugend auch Botanik studiert und nachher an einem grossen Wörterbuch der Pflanzennamen eine lange Reihe von Jahren gearbeitet hat, so versteht man, dass er sich im Kreise der Naturforscher schon heimisch fühlt.

Nachdem Hoops zuerst die Vorgeschichte der Bäume und dann die der Kulturpflanzen getrennt von einander behandelt hat, zieht er die letzten Schlüsse inbezug auf die alten Sitze des indogermanischen Volkes. Danach ist die Heimat der Indogermanen vor ihrer Trennung am wahrscheinlichsten in Deutschland, besonders in Norddeutschland, vielleicht mit Einschluss Dänemarks, zu suchen. — Der Einschluss Dänemarks in den Bereich der indogermanischen Heimat hängt davon ab, ob die Buche, die den Indogermanen bekannt gewesen zu sein scheint, schon in der jüngeren Steinzeit dahin gelangt ist oder nicht. Nach dem jetzigen Stande der archäologischen Forschung sei die Buche aber erst nach der jüngeren Steinzeit — der angenommenen Epoche des Zusammenlebens der Indogermanen — nach Dänemark eingewandert.

Es fragt sich aber, ob bei der Bestimmung der Urheimat ein so ängstliches Festhalten an den Grenzen des Verbreitungsbezirks der Bäume nötig ist. Auch wenn der Hauptkontingent der Indogermanen seine Sitze in der Buchenregion gehabt hätte, so hätte ja ein Teil ausserhalb der Buchengrenze wohnen können.

Wenn man einmal mit Hoops annimmt, dass die indogermanische Urheimat in Norddeutschland war, so wird man nicht gut Dänemark ausschliessen können.

Mir scheint übrigens — trotz der von Hoops angeführten Beweise — die Bekanntschaft mit der Buche nicht so ganz sicher zu sein. Auch sonst kann man in der Beweisführung des Verfassers, die ausgezeichnet klar und logisch durchgeführt ist, inbezug auf Einzelheiten anderer Meinung sein, wie es ja bei derartigen prähistorischen Forschungen selbstverständlich ist. Sicher unrichtig dürfte die vermutete Verwandtschaft des ahd. *harug* 'Heiligtum, Opferstelle' usw. mit dem penjabischen Eichennamen *karsu* sein. Die ursprüngliche Bedeutung des germanischen Wortes kann nicht 'ein heiliger Eichenhain' sein, das beweist die Bedeutungsentwicklung im Nordischen, vgl. an. *horgr* 'Haufe von zusammengelegten Steinen', norweg. *horg* 'Haufe, Menge', altschwed. *harg* 'heidnischer Altar', schwed. dial. *harg, horg, horr* 'Steinhaufe' wo an den Begriff 'Stein' geknüpft wird.

Die Ergebnisse, welche Hoops seinen Untersuchungen in der Urheimatfrage abgewonnen hat, überraschen nicht durch ihre Neuheit. Ungefähr in dieselben Gegenden hatten ja unlängst auch Kossina und Much die alten Sitze der Indogermanen verlegt. Die Hypothese von der norddeutschen Heimat wird auch trotz des neuen Einsatzes doch nur eine Hypothese bleiben. Aber durch seine Erforschung der Pflanzenwelt in der prähistorischen und älteren historischen Zeit hat Hoops einen äusserst wertvollen Beitrag nicht nur zur germanischen sondern auch zur indogermanischen Altertumskunde geliefert und zugleich ein Musterwerk der Methode geschaffen. Wenn die Zukunft mehrere derartige Monographien bringen wird, dann werden wir auch von der Lösung des Urheimatproblems nicht gar zu fern zurück bleiben.

Wenn es mir gelungen ist durch diese kurze Anzeige die Aufmerksamkeit meiner Landsleute auf das gelehrte und klar geschriebene Werk von Professor Hoops zu lenken, so habe ich meinen Zweck erreicht.

H. Suolahti.

Emil Rodhe und ***Otto Abshagen***, *Tysk Elementarbok*. Andra upplagan. (Omarbetad i anslutning till undervisningsplanen av den 2 mars 1906.) Stockholm 1906. XIII + 70 + 13 + 11 S.

Rodhe och ***Abshagen***, *Ordförteckning till Tysk Elementarbok*. Andra upplagan. Stockholm 1906. V + 76 S. Preis 90 Öre.

Rodhe und ***Abshagen***, *Tysk Ljudskrift*. I. Stockholm 1906. 25 S. Preis 50 Öre.

Das vorliegende Buch ist, wie schon der Titel angibt, eine

Neubearbeitung der ersten Auflage. Diese neue Auflage ist mit den Bestimmungen der schwedischen Lehrpläne vom 2. März 1906 in Übereinstimmung gebracht worden. Der Zweck des Werkchens ist demgemäss: 1:o in einfacher und leichtverständlicher Form aber doch in zusammenhängendem Text den zentralen Wortvorrat des Deutschen zu geben und 2:o den Schüler in die Kenntnis deutschen Lebens und deutscher Kultur einzuführen, d. h. deutsche »Realien» zu lehren.

Was nun das Sprachmaterial anlangt, so muss man sagen, dass man in dem Buche Wörter und Ausdrücke der schlichten Schriftsprache findet, die auch in der musterhaften Umgangssprache gebräuchlich sind. In dieser Hinsicht sind die Lesestücke, deren es 85 gibt, sehr geschickt abgefasst. Ebenso ist lobend hervorzuheben, dass auf ein gutes Deutsch Gewicht gelegt ist.

Zieht man aber den Inhalt dieser Lesestücke in Betracht, so stellt sich die Sache ganz anders. Es lag, wie gesagt, der Neubearbeitung des Werkchens der Plan zugrunde, in deutsches Leben und deutsche Kultur einzuführen. Wenn man die Lesestücke durchliest, die sonst lebensfrisch geschrieben sind, so fühlt man sich nur ausnahmsweise in echt deutschem Fahrwasser. Die Stücke enthalten nämlich fast ununterbrochen nur alltägliche, teilweise kindische Spiele, Beschäftigungen und Bestrebungen einiger jungen Realgymnasiasten. Hätten die Verfasser einige deutsche Anschauungsbilder zu Hilfe genommen, so würden sie Gelegenheit gehabt haben typisch deutsche Verhältnisse zur Sprache zu bringen. Wollen die Verf. aber prinzipiell nichts von dem Anschauungsunterricht wissen, so hätten sie Stücke erzählenden oder beschreibenden Inhalts hier und da einschalten können. Jedenfalls wäre es für die Zwecke des Buches dienlicher gewesen, die Jungen einige Rundreisen unter Führung eines kundigen Mentors in Deutschland machen zu lassen als sie nach England zu schicken. Nebenbei sei erwähnt, dass man in dem Werkchen auch weniger genaue Mitteilungen über deutsche »Realien» findet: so z. B. werden Ovids »Metamorphosen» und Schillers »Wilhelm Tell» nicht in der Obertertia sondern erst in der Untersekunda eines Realgymnasiums gelesen.

Die in deutscher Sprache abgefassten Anmerkungen sind mit Sorgfalt bearbeitet und sie gewähren gewiss manchen Lehrern grossen Nutzen.

Zu dem Werkchen gehören noch zwei Bändchen, welche gesondert gedruckt und gekauft werden. Das erste enthält ein Wörterverzeichnis, wo die Aussprache der einzelnen Wörter und Wortformen in Lautschrift wiedergegeben ist; in dem zweiten sind die 35 ersten Lesestücke des Elementarbuches ebenso in Lautschrift

abgedruckt. Es ist mir eine Freude konstatieren zu können, dass dieser sogar mit Varianten versehene, phonetische Text mit Liebe und Verständnis gearbeitet ist. Auf jeder Seite zeigt sich die sichere Hand fachmännischer Kennerschaft und gewissenhaften Fleisses.

Schliesslich mag noch erwähnt werden, dass die Verf. im Vorworte eine überaus klare und ausgezeichnete Anleitung geben, die es jedem Lehrer ermöglichen wird, das Buch in der richtigen Weise zu benutzen.

A. R.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 6. Oktober 1906, bei welcher Sitzung der Vorstand und 9 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Der Vorsitzende eröffnete die Verhandlungen mit einer kürzeren Rede, worin er einen Rückblick auf das verflossene Vereinsjahr warf, das eine Zeit ruhiger Arbeit bezeichne, und als dessen grösstes Ereignis man das Erscheinen des IV. Bandes der »Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors» ansehen müsse. Ein Schritt von grösserer Bedeutung sei auch die von dem Verein in der Frage von dem Abiturientenexamen veranstaltete Enquête, wodurch eine nähere Berührung mit den Lehrern und Lehrerinnen der modernen Sprachen in der Provinz herbeigeführt worden. — Am 60:sten Geburtstage Professor J. Mandelstams — eines der interessiertesten Mitglieder des Vereins — am 30. Mai 1906 überbrachte eine Deputation, die aus dem ersten und zweiten Versitzenden und Dr. U. Lindelöf bestand, dem Jubilar die Glückwünsche des Vereins.

§ 2.

Man schritt zur Wahl des Vorstandes für das akademische Jahr 1906—1907, wobei Professor *A. Wallensköld* als erster Vorsitzender, Dr. *H. Suolahti* als zweiter Vorsitzender und Mag. phil. *Holger Petersen* als Schriftführer und Kassenverwalter wiedergewählt wurden. Als Revisoren wurden gewählt: Fräulein *A. Bohnhof* und Mag. phil. *O. J. Tallgren*.

§ 3.

Das Protokoll der letzten Sitzung des Frühjahrssemesters wurde verlesen und geschlossen.

§ 4.

Der Schriftführer verlas den Jahresbericht des verflossenen Vereinsjahres.

§ 5.

Der Vorsitzende teilte mit, der Verein habe durch Schriftenaustausch folgende zwei Arbeiten erhalten: Poésies de Guillaume Ader, I. Lou Gentilome Gascoun, par A. Vignaux; II. Lou Catounet Gascoun, par A. Jeanroy, Toulouse 1904, und Gust. Rydberg, Zur Geschichte des französischen *a*. II. 4. Monosyllaba im Französischen: Die Entwickelung des lateinischen *ego*, Upsala 1906, Almqvist & Wiksell (SS. 615—754), welche das Schlussheft der ganzen Arbeit bildet.

§ 6.

Lektor *J. Poirot* hielt einen Vortrag über »den sozialen Faktor in der Sprachentwickelung» im Anschluss an einen Aufsatz von Prof. A. Meillet: »Comment les mots changent de sens» [1].

Professor *J. Mandelstam* leugnete den Einfluss sozialer Verhältnisse sowohl auf den Lautwandel als auf den Bedeutungswandel. Die Sprachentwickelung gehe von dem Individuum aus und hänge von ihm ab.

Professor *A. Wallensköld* stellte sich etwas skeptisch dieser Frage gegenüber. Es sei klar, dass die Thatsache, dass man in einer Gesellschaft lebt, einen grossen Einfluss auf die Sprache habe — was ja auch immer angenommen worden sei, — man dürfe aber von der »sozialen» Beeinflussung keine so grosse Nummer machen, wie der Verfasser es gethan. Prof. W. glaube wie Prof. M., dass die Sprachentwickelung ihren Ursprung im einzelnen Individuum habe, wobei jedoch die Möglichkeit nicht ausgeschlossen sei, dass zwei oder mehrere Personen die Sprache in derselben Weise ändern, ohne direkt von einander beeinflusst zu sein.

Lektor *J. Poirot* gab Prof. W. Recht darin, dass man ja auch früher von einem sozialen Einfluss gesprochen habe. Die historischen Vorgänge seien wohl bemerkt worden, weil sie in die Augen springen, die kleineren, intimeren Veränderungen aber nicht früher von diesem Gesichtspunkt aus untersucht worden, und hier liege eben das Neue, was der Verfasser biete. Mit dem Begriff »sozialer Einfluss» meine Lektor P. nichts Mystisches, sondern einfach die Anerkennung der Thatsache, dass die Sprache ohne Gesellschaft

[1] In der ersten Nummer des Jahrgangs 1907 dieses Blattes wird Lektor Poirot den Gegenstand in einem Aufsatze behandeln.

von Menschen nicht existieren kann und folglich durch die Zusammensetzung des sprachlichen Milieus bedingt ist. Im Grunde müssten es soziale Faktoren sein, die den Wandel in Laut und Bedeutung verursachen, obwohl wir das kausale Band oft nicht kennen. Um Lautentwickelungen zu erklären, müsse man diesen sozialen Einfluss mit zu Hilfe nehmen, da man mit rein lautphysiologischen und psychologischen Erklärungen allein nicht zum Ziel kommen kann, und was die Bedeutungsentwickelung betreffe, so werde sie nur hierdurch befriedigend erklärt.

Dr. *H. Suolahti* fand, dass man für die älteren Sprachperioden wegen Mangel an Quellen nur in geringem Masse von dem Gedanken Professor Meillets Nutzen haben könne. Was die neueren Perioden betreffe könne dieser Gedanke jedoch gewiss fruchtbringend werden. So würden Untersuchungen über die Sprache der Stadtbewohner und der Landbewohner, die Sprache solcher, die die Volksschule besucht haben oder nicht, über den Einfluss der gedruckten Sprache auf die Umgangssprache u. s. w. vieles Interessante ergeben. Solche Untersuchungen wieder wie über die Standessprachen u. s. w. seien ja übrigens schon auf dem Gebiete der deutschen Sprachforschung vorhanden. — Als ein »Memento», dass man die Frage von dem sozialen Einfluss mehr berücksichtigen solle, als bis jetzt geschehen, sei der Aufsatz Prof. Meillets anzusehen.

Dr. *U. Lindelöf* sprach als seine Ansicht aus, dass die sozialen Verhältnisse sicher einen grossen Einfluss sowohl auf den Lautwandel als auf den Bedeutungswandel ausüben. Um den ersteren zu erklären, sei Pauls von den Individuen ausgehende Erklärung nicht genügend, und andrerseits sei es, was den letzteren betreffe, von grösster Wichtigkeit sich eine Vorstellung von den zur Zeit bestehenden sozialen und kulturellen Verhältnissen zu bilden.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 26. Oktober 1906, bei welcher Sitzung der Vorstand und 12 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende widmete dem neulich verstorbenen grossen russischen Litteraturhistoriker und Folkloristen Alexander Wesselovsky einige Worte des Andenkens und teilte zugleich mit, Professor Mandelstam habe im Namen des Vereins einen Kranz an dem Sarge niedergelegt.

§ 3.

Professor *A. Wallensköld* besprach in aller Kürze folgende drei Arbeiten: Valdemar Vedel: Ridderromantiken i fransk og tysk Middelalder, Köbenhavn 1906; Exercices pratiques et méthodiques de prononciation française, spécialement arrangés pour les études pratiques aux universités et les cours de vacances par Adolphe Zünd-Burguet, Marburg 1906, und Hugo Hultenberg: Fransk skolgrammatik, Stockholm 1906. — Das erste Werk zeuge vorteilhaft von den gründlichen Kenntnissen und der grossen Gelehrsamkeit des Verfassers, sei klar und übersichtlich und überhaupt in einer eleganten und fliessenden Sprache geschrieben. Die am Schlusse beigefügten Noten könnten dem Sprachforscher von grossem Nutzen sein. — Wie schon der Titel angebe, verfolge das Buch von Zünd-Burguet ein rein praktisches Ziel. Besonders gebe sich der Verfasser hier mit den Fällen ab, wo die Ausländer sich leicht irren können. Das Buch sei den Lehrern der französischen Sprache zu empfehlen und könne mit Gewinn auch bei den Übungen an unserer Universität zur Anwendung kommen. — Die französische Schulgrammatik von Hultenberg sei besonders bemerkenswert wegen ihrer Einleitung, worin eine kurze Darstellung der Entwickelungsgeschichte der französischen Sprache und einiger allgemeinen sprachlichen Erscheinungen gegeben werde.

§ 4.

Fräulein *A. Bohnhof* behandelte in einem Vortrage die Frage, in welchem Umfange sprachgeschichtliche Erläuterungen bei dem englischen Schulunterricht mitgeteilt werden sollen.

Alle, die sich in der hierauf folgenden Diskussion beteiligten, waren der Ansicht, dass man das Resultat der Sprachforschung auch bei dem Schulunterricht verwerten müsse.

Professor *A. Wallensköld* meinte, jede Schulgrammatik müsse ein Kapitel enthalten, wo in aller Kürze eine zusammenhängende Darstellung sprachgeschichtlicher Erscheinungen gegeben werde.

Dr. *U. Lindelöf* hob hervor, dass es besonders bei dem Englischen sehr lohnend sei, sprachgeschichtliche Gesichtspunkte bei

dem Unterricht aufzunehmen. Schon die antiquierte Schreibweise zwinge förmlich geschichtliche Erklärungen hervor. Dem Vorschlag Prof. Wallenskölds, dass die Schulgrammatiken mit einer allgemeinen sprachgeschichtlichen Einleitung versehen werden sollten, stimmte Dr. L. bei.

Dr. *T. E. Karsten* hob hervor, dass der Umstand, dass die Linguistik wenigstens früher eine so kleine Rolle bei dem Unterricht gespielt habe, grösstenteils auf der Unwissenheit der neusprachlichen Lehrer beruht habe. — Dr. K. betonte, dass auch die Muttersprache auf dieselbe Weise behandelt werden müsse. Auf diesen Standpunkt hätten sich auch Bäckman und Saxén in ihrer neulich herausgegebenen schwedischen Grammatik gestellt, wo diese Seite des Unterichts in einem besonderen Kapitel berücksichtigt worden sei.

Magister *M. Wasenius* wollte hervorheben, dass das Hauptgewicht darauf liegen müsse, den Schülern ein klares Bild von den allgemeinen grossen Prinzipien aller Sprachentwickelung beizubringen.

Fräulein *A. Lindfors* schloss sich den vorhergehenden Rednern an in Betreff der Notwendigkeit, den Sprachunterricht in den Schulen auf die betreffende Weise zu komplettieren.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 10 November 1906, bei welcher Sitzung der Vorstand und 15 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Dr. phil. Axel Rosendahl, Mag. phil. Åke Furuhjelm, Stud. phil. Johan Vasenius, Stud. phil. John Björnberg, Stud. phil. Vera Carlson.

§ 3.

Dr. *H. Suolahti* hielt im Anschluss an die Arbeit von Johannes Hoops: »Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum» einen Vortrag über die Frage von der Urheimat der Indo-

germanen [1]. — Es folgte eine kürzere Diskussion, an der sich Dr. U. Lindelöf, Prof. J. Mandelstam, Dr. T. E. Karsten, Lektor J. Poirot, Dr. Hugo Pipping und Dr. H. Suolahti beteiligten.

In fidem:

Holger Petersen.

Verzeichnis der Mitglieder des Neuphilologischen Vereins im Jahre 1906.

Ehrenmitglieder:

Donner, Otto, Senator.
Estlander, C. G., Staatsrat.
Freudenthal, A. O., Professor.
Gustafsson, F. W., Professor.

Ehrenpräsident:

Söderhjelm, Werner, Professor.

Präsident:

Wallensköld, Axel, Professor.

Vizepräsident:

Suolahti, Hugo, Dozent.

Sekretär:

Petersen, Holger, Mag. phil.

Ordentliche Mitglieder:

Almark, J. M., Cand. phil.
Andersin, Hanna, Lehrerin.
Antman, Helmi, Cand. phil.
Arppe, Selma, Cand. phil.
Bæckman, Lilli, Lehrerin.
Bengelsdorff, E. J., Stud. phil.
Berglund, U. O., Cand. phil.
Björnberg, J. A., Stud. phil.
Blom, Gerda, Cand. phil.
Blomqvist, Anna, Lehrerin.
Blomstedt, William, Cand. phil.
Blåfield, Hanna, Lehrerin.
Bohnhof, Anna, Lehrerin.
von Born, Greta, Stud. phil.
Brofeldt, F. E. V. B., Stud. phil.
Brusén, Sigrid, Stud. phil.
Burjam, Adèle, Stud. phil.
Burmeister, Sigrid, Cand. phil.
Carlson, Vera, Stud. phil.
Cedercreutz, Ingrid, Frau.
Edelfelt, Annie, Lehrerin.
Edelfelt, Berta, Lehrerin.
Eichingar, Lydia, Lehrerin.
Ellinen, Mathilda, Lehrerin.
Engblom, Gerda, Stud. phil.
Engström, Hedvig, Cand. phil.
Estlander, Hedvig, Lehrerin.
Fieandt, Anna, Cand. phil.
af Forselles, Jenny, Lic. phil.
Forsman, Aina, Stud. phil.
Forss, Bruno, Stud. phil.
Freudenthal, Edla, Frau.
Friman, Siiri, Lehrerin.
Furuhjelm, Åke, Cand. phil.

[1] Siehe Neuphil. Mitteil., dieses Heft., S. 151.

Godenhjelm, B. F., Professor.
Göhle, Aina, Cand. phil.
Hackman, O., Dr. phil.
Hagfors, Edvin, Dr. phil.
Hahl, Jalmari, Dr. phil.
Hahl, Julia, Stud. phil.
Hall, Tony, Cand. phil.
Heinonen, Tyyni, Stud. phil.
Homén, L. O., Stud. phil.
Hornborg, Gerda, Stud. phil.
Hortling, Ivar, Mag. phil.
Ilmoni, Synnöve, Cand. phil.
Ingman, Alida, Lehrerin.
Jakobsson, Martti, Stud. phil.
Järnström, E. G., Cand. phil.
Jewstratoff, W., Mag. phil.
Kalmari, Katri, Lehrerin.
Karsten, T. E., Dozent.
Katara, Pekka, Stud. phil.
Kivilinna, Olli, Cand. phil.
Kolström, Helmi, Lehrerin.
Koskimies, Arno, Stud. phil.
von Kræmer, Agnes, Frau.
von Kræmer, Alexis, Dr. phil.
von Kræmer, Emmy, Fräulein.
Krook, Anna, Lehrerin.
Kullhem, Hanna, Lehrerin.
Lindelöf, Ester, Stud. phil.
Lindelöf, Uno, Dozent.
Lindfors, Augusta, Lehrerin.
Lindfors, Elin, Stud. phil.
Lindström, Ida, Lehrerin.
Lindström, J. F., Mag. phil.
Luzzi, Renato, Lic. phil.
Långfors, A. I. E., Cand. phil.
Långström, Selma, Lehrerin.
Malmberg, Aino, Frau.
Mandelstam, J. J., Professor.
Mittermaier, Michael, Lehramtskandidat.
Müller, Evald, Stud. phil.
von Nandelstadh, Berta, Lehrerin.
Öhqvist, Alexander, Translator.
Öhqvist, Helène, Frau.
Öhqvist, Johannes, Lektor.
Pipping, Aline, Fräulein.
Pipping, Anna, Frau.
Pipping, Hugo, Dozent.
Poirot, Hjördis, Frau.
Poirot, Jean, Lektor.
de Pont, Fanny, Frau.
Reims, V. A., Cand. phil.
Reuter, Julio, Professor.
Rönngren, Nicken, Stud. phil.
Rosendahl, Axel, Dr. phil.
Runeberg, Hjalmar, Dr. phil.
Råbergh, Tony, Frau.
Schlegel, Anna, Lehrerin.
Schmidt, Gustav, Dr. phil,
Segerstråle, Anna, Lehrerin.
Sjöros, Bruno, Lic. phil.
Söderhjelm, T. J. V., Lic. phil.
Standertskjöld, Mercedes, Lehrerin.
Stoltzenberg, Maisi, Cand. phil.
Sumelius, Rafael, Stud. phil.
Sutinen, P. J., Stud. phil.
Tallgren, O. J., Cand. phil.
Thillot, Aina, Frau.
Tötterman, Nanna, Lehrerin.
von Troil, Mathilda, Lehrerin.
Uschakoff, I., Dr. phil.
Wallensköld, Dagmar, Frau.
Warén, Paavo, Mag. phil.
Vasenius, Johan, Stud. phil.
Vasenius, Valfrid, Professor.
Wasenius, Matias, Mag. phil.
von Wendt, Ernst, Stud. phil.
Westling, Gunnar, Cand. phil.
Wiik, K. H., Stud. phil.
Vuoritsalo, Felix, Cand. phil.

Eingesandte Litteratur:

Aus dem Verlage *N. G. Elwerts* in Marburg (Hessen):

Exercices pratiques et méthodiques de prononciation française, spécialement arrangés pour les études pratiques aux universités et les cours de vacances, par *Adolphe Zünd-Burguet.* 1906. 127 S. 8:o.

Étude historique sur la syntaxe des pronoms personnels dans la langue des Félibres. Thèse pour le doctorat par *Victor Bruseewitz.* Stockholm, 1905. XIV + 122 S. 8:o

A Shakespeare Phonology, with a Rime-Index to the poems as a pronouncing vocabulary, by *Wilhelm Viëtor.* 1906. XVI + 290 S. 8:o.

A Shakespeare Reader in the old spelling and with a phonetic transcription by *Wilhelm Viëtor.* 1906. XII + 179 S. 8:o.

Schriftenaustausch.

Maître Phonétique 1906. N:o 10. 11.

Union, bulletin mensuel des professeurs de langues vivantes 1906. N:o 8.

Modern Language Notes. Vol. XXI. N:o 7.

Virittäjä 1906, Kotikielen seuran aikakauskirja. N:o 3. 4. 5. 6. 7. 8.

Mitteilungen.

In der Zeitschrift für französische Sprache und Literatur XX, 2/4 ist Professor *Werner Söderhjelms* Buch »Notes sur Antoine de la Sale et ses œuvres» von *A. Schulze* besprochen worden.

Die Revue Universitaire vom 15. October 1906 enthält folgende Notiz über die schriftliche Prüfung der Abiturienten in Frankreich:

«L'instruction pour les épreuves de *langues etrangères vivantes* du *baccalauréat* de l'Enseignement secondaire est modifiée ainsi qu'il suit, à partir du *1er juillet 1907,* en ce qui concerne l'épreuve écrite:

Cette épreuve consistera en une composition dans la langue étrangère choisie par le candidat (narration, description, lettre).

Une matière indiquant le plan et fournissant les principales idées du sujet sera donnée dans la langue étrangère choisie par le candidat.

L'usage d'un dictionnaire en langue étrangère, sans traduction, sera autorisé.

La durée de cette épreuve sera de 3 heures.»

Neuphilologische Mitteilungen

LIBRARY
AUG 10 1
UNIVERSITY OF TORONTO

Nr. 1/2 1907

Inhalt

dieser den 23. Februar 1907 ausgegebenen Doppelnummer

Seite

J. Poirot: Ferdinand Brunetière 1

Artur Langfors: Un dit d'amours 5

J. Poirot: Über die Bedingungen der Sprachentwickelung . . 10

H. Suolahti: Miszellen 27

Besprechungen:

Ferdinand Brunot, Histoire de la langue française des origines à 1900, von *A. Wallensköld* 20

Maurice Boheman, Précis de l'histoire de la littérature des Félibres, von *A. W.* 30

Friedrich Kluge, Unser Deutsch, von *H. Suolahti* 30

A. Bohnhof, Der Nibelungen Not in 9 Erzählungen, von *M. W.* 31

Protokolle des Neuphilologischen Vereins . . . 31

Eingesandte Litteratur 32

Mitteilungen 32

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Vol. 9

NEUNTER JAHRGANG

1907

HELSINGFORS
AKTIEBOLAGET HANDELSTRYCKERIET
1907

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite

Karsten, T. E., Die Urheimat und die Kultur der Indogermanen . . . 117
Långfors, Artur, Un dit d'amours (Bibl. nat. fr. 1634) 5
—»—, Un nouveau manuscrit français du Tractatus de planctu beatae Mariae virginis (Arsenal 5204) 33
Ojansuu, Heikki, Die Vertretung des schwedischen (spirantischen) γ im Finnischen 93, 129
Poirot, J., Ferdinand Brunetière 1
—»—, Sur la prononciation et le groupement des voyelles en français . 37
—»—, Über die Bedingungen der Sprachentwickelung 19, 44
Schück, Henrik, Mittelalterliche Sagenstoffe und byzantinischer Einfluss 87
Söderhjelm, Werner, Un drame musical italien du XVII-e siècle, dont l'action se déroule en Finlande. 77
—»—, Ein dringendes Bedürfnis unseres modernsprachlichen Schulunterrichts 132
Suolahti, H., Miszelle (Zum Iwein 4692 ff) 27

II. Besprechungen.

Boheman, Mauritz, Précis de l'histoire de la littérature des Félibres *(A. Wallensköld)* 30
Bohnhof, A., Der Nibelungen Not in 9 Erzählungen *(M. W.)* 31
Brugmann, Karl, und *Leskien, August*, Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen *(H. Suolahti)* 97
Brunot, Ferdinand, Histoire de la langue française des origines à 1900 *(A. Wallensköld)* 29
Harcourt, L., Deutsches Lesebuch für Ausländer *(Anna Bohnhof)* . . . 143
Klint, A., Svensk-Tysk ordbok *(A. R.)* 137
Kluge, Friedrich, Unser Deutsch *(H. Suolahti)* 30
Kristensen, Marius, Nydansk *(Hugo Pipping)* 63
Långfors, Artur, Li Regres Nostre Dame, par Huon le Roi de Cambrai *(A. Wallensköld)* 103
Leskien, s. *Brugmann*.
Morén, C. G., Tyskt konstruktionslexikon *(I. Uschakoff)* 59
Nyström, Solmu, Deutsches Lesebuch für den Anfangsunterricht *(H. Suolahti)* 107

Seite.

Rosendahl, Axel, Deutschland und die Deutschen (*Edwin Hagfors*) . . . 139
Saran, F., Deutsche Verslehre (*J. Poirot*) 138
Schubert, Richard, Probleme der historischen französischen Formenlehre (*A. Wallensköld*) 53
Tallgren, Oiva Joh., La Gaya ó Consonantes de Pero Guillén de Segovia (*A. Wallensköld*) 100
Thiergen, Oscar, English Lessons (*Anna Bohnhof*) 145
Viëtor, Wilhelm, A Shakespeare Phonology (*U. Lindelöf*) 65
—»—, A Shakespeare Reader (*U. Lindelöf*) 65
Voretzsch, Carl, Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache (*A. Wallensköld*) 136

III. Nachrichten über die Thätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins (Dez. 1906) 31
—»— (Febr.—April 1907) 69
—»— (April—Sept. 1907) 111
—»— (Okt.—Nov. 1907) 146
Jahresbericht für das akademische Jahr 1906—1907 114

IV. Eingesandte Litteratur . . 32, 75, 115, 148
Schriftenaustausch 32, 76, 116, 149

V. Die schriftlichen Maturitätsproben 66

VI. Mitteilungen 32, 76, 116, 149

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 1/2 | Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk. durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Suolahti, Peterstr. 5) zu senden. | 1907

Ferdinand Brunetière.

C'est en 1875 que Brunetière débuta dans la *Revue des Deux-Mondes* par une série d'articles sur le roman contemporain. Cette campagne hostile au naturalisme, et particulièrement sévère pour Zola, attira l'attention sur le nouveau venu. Tel il s'était montré, tel il resta depuis: aimant la lutte, volontiers tranchant dans ses opinions, et porté à leur donner une allure polémique, armé d'une dialectique puissante et de lectures étendues, du reste indépendant dans ses jugements: Brunetière, qui combattait Zola, a toujours soutenu Maupassant.

Les faits extérieurs de sa vie tiennent en peu de lignes. Il se prépara à l'Ecole normale supérieure, échoua, ne se représenta plus, travailla comme répétiteur dans une institution privée, et entra à la *Revue des Deux-Mondes*. Sa réputation rapidement conquise le fit nommer en 1879 maître de conférences dans cette même Ecole normale où il n'était pas entré. On attendait évidemment beaucoup de lui. Dans une certaine mesure il réalisa cette attente. Dans un milieu assez rebelle aux influences, son professorat donna aux études de littérature française un élan dont le souvenir se maintenait encore quand j'y passai. Un cours sur Racine, un sur Voltaire, un sur Bossuet vivaient encore dans la mémoire des promotions postérieures. Ceux qui ont entendu Brunetière comme conférencier à l'Odéon ou à la Sorbonne ont pu

comprendre les raisons de ce succès. — Je l'ai eu moi-même comme maître. C'était en 1895. Après un congé, il venait de reprendre son poste, déjà atteint par la maladie; il avait en face de lui un auditoire en majorité hostile à son attitude politique et indifférent à son oeuvre critique. Les qualités de son enseignement subsistaient cependant. Entre deux conges de santé, il revint professer au plus fort des luttes politiques, s'attendant à des manifestations contre sa personne, qui naturellement n'eurent pas lieu. Quand l'Ecole normale fut rattachée à la Sorbonne, Brunetière ne fut pas maintenu dans ses fonctions: mesure strictement légale, mais acte regrettable de passion politique. Brunetière posa sa candidature à la chaise de littérature française moderne au Collège de France. Il échoua. Il faisait partie de l'Académie française et dirigeait la Revue des Deux-Mondes.

* * *

La forme souvent combative que Brunetière a donnée à son œuvre rend difficile une appréciation impartiale. Elle offre evidemment des côtés faibles ou médiocres; mais il serait injuste de méconnaître ce qu'elle a eu d'heureux; et on peut s'étonner qu'elle ait été jugée avec tant de sévérité, alors que l'œuvre critique de Taine continue d'être l'objet d'éloges souvent sans réserves.

Le premier mérite de Brunetiere, à mes yeux, a ete de replacer la critique dans ses voies naturelles en lui assignant comme but suprême l'appréciation, spécialement l'appréciation esthétique des œuvres littéraires. La méthode psychologique de Sainte-Beuve, la méthode historique de Taine, la méthode impressionniste de Lemaître ou de France offraient toutes le même danger: le critique, occupé d'étudier l'individu, le milieu ou lui-même, oubliait trop aisément que l'œuvre littéraire se propose avant tout d'éveiller des sensations esthétiques (ou de déterminer des convictions, si elle a un caractère didactique), et n'atteint son but que dans la proportion où elle y réussit; que la psychologie de Racine nous intéresse parce qu'il a écrit des chefs-d'œuvre, mais que celle de Pradon

nous laisse absolument froids; que, si, d'autre part, sous couleur de parler d'une œuvre, le critique impressionniste parle de lui-même, nous n'y perdons pas s'il est un artiste et qu'il s'exerce sur une médiocrité, mais qu'il n'en est plus de même s'il s'agit d'un écrivain du premier rang. Brunetière a rappelé aux uns comme aux autres que la critique serait l'œuvre la plus vaine si ses analyses ne devaient aboutir à assurer une base aussi solide que possible au jugement esthétique nécessaire en fin de compte. En France, et à l'époque où il écrivait, cette vérité très simple était pourtant difficile a faire admettre.

Taine, dans son œuvre, s'était attaché surtout à rechercher, parmi les causes explicatives du développement artistique, l'influence du milieu géographique ou social. En réaction contre lui, Brunetière a mis au premier plan de ses études l'influence du moment. Il entendait par là que, parmi les influences qui s'exercent sur l'artiste, bon ou mauvais, celle des œuvres d'art existant à son époque est la principale. Chez les épigones, dont la personnalité est moins marquée, cette influence se traduit en imitations; les grands artistes réagissent contre elle, et veulent avant tout faire autre chose que leurs devanciers. Ici encore on ne peut que donner raison à Brunetière. Les changements du milieu sont trop lents pour pouvoir rendre compte de la rapidite avec laquelle évoluent les arts.

C'est sans doute l'importance accordée par Brunetière aux influences du moment qui l'amena à systématiser ses idées critiques dans la théorie de l'évolution des genres, qu'il a exposée et soutenue pendant les vingt dernières années de sa carrière. Comme tous les systèmes, cette théorie a le défaut d'être trop rigide, et ne survivra évidemment pas à son auteur. Mais elle renferme beaucoup d'idées justes, ou en tout cas très soutenables. Si l'on reconnaît que, à une époque donnée, toutes les formes d'art, et dans ces formes tous les styles ne jouissent pas de la même faveur auprès du public, mais que certaines sont plus goûtées, d'autres délaissées; et si l'on admet d'autre part que les artistes, qui ne peuvent

s'affranchir des nécessités de l'existence, sont amenés à suivre dans quelque mesure le goût du public, leur client naturel; et que l'on ajoute enfin les réactions des œuvres sur les œuvres, on a accepté en somme les idées fondamentales de la théorie de Brunetière.

Entre autres objections faites à cette théorie, on lui a reproché de faire abstraction des personnalités géniales, et de prêter aux formes artistiques une vie indépendante des artistes. C'est une objection que, pour ma part, je n'ai jamais bien pu comprendre. Au contraire Brunetière, mettant en pleine lumière l'influence des œuvres d'art les unes sur les autres, a sauvegardé les droits du génie original, que la critique de Taine tendait à annihiler. Nul n'a insisté plus que Brunetière sur l'élément nouveau et imprévisible qu'apporte dans l'évolution d'une forme d'art la puissance créatrice d'un Corneille, d'un Balzac ou d'un Rousseau.

* * *

Depuis 1890 Brunetière s'était détourné de l'histoire littéraire *) et avait pris comme publiciste, directeur de revue et conférencier une part assez active dans la vie publique en France. Il soutint le catholicisme, en raison du caractère social qu'il se plaisait à lui trouver, mais sans pourtant avoir fait une profession de foi formelle. Cette attitude lui fut violemment reprochée, mais ne surprit pas ceux qui le connaissaient mieux, spécialement ses élèves. Il garda du reste dans ce nouveau rôle la même indépendance d'allures et rencontra, de la part surtout de l'Eglise, une défiance mal déguisée et qui prit une forme nette au cours d'événements récents.

L'influence directe de Brunetière disparaîtra sans doute assez vite. Il est frappant de voir avec quelle rapidité il a été oublié. Cet homme entier d'opinions, indépendant dans ses appréciations littéraires et ses attitudes politiques, qui

---

*) Il y revint d'ailleurs dans ses toutes dernières années, et laisse inachevée une *Histoire de la littérature française classique* en cours de publication.

n'accordait jamais d'éloge sans restrictions ou de concours sans réserves, ne pouvait devenir l'homme d'aucun parti. Mais beaucoup de ses idées et de ses jugements resteront dans le patrimoine commun de l'histoire littéraire et de la critique; il ne périra pas tout entier.

J. Poirot.

Un dit d'amours

(Bibl. nat. f. fr. 1634)

Voici le contenu du manuscrit n° 1634 (anc. 7632), fonds français, de la Bibliothèque nationale.

1) Traduction de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille[1] (fol. 2—52).

2) Les feuillets 53—57 sont en blanc. Suivent dix poèmes de Baudouin de Condé (fol. 58r°—83r°, 90r°—95r°).[2] Pour deux de ces poèmes, le *Dit de l'Olifant* et les *Vers de droit*[3], notre manuscrit est unique.

3) Entre deux poèmes de Baudouin de Condé, le *Conte dou mantiel* et les *Vers de droit*, est placée la *Voie de paradis* de Rustebuef (fol. 83r°—90r°). Ce manuscrit a été connu de Jubinal[4], mais je ne saurais dire s'il l'a mis à profit. En tout cas, ce manuscrit n'a pas été utilisé par M. Kressner[5].

4) *C'est li dis que Hanris de Loon fit des hyraus* (fol. 95r°—96v°). Nous ne savons rien sur ce Henri de Laon[6]. Son poème, qui se compose de 194 vers (le v. 94 manque), est inédit. J'en transcris ici le début.

---

[1] Paul Meyer, *Bull. de la Soc. des anc. textes*, 1895, p. 104, note 1.

[2] V. l'édition de Scheler, t. I, p. XXVII.

[3] Sur cette pièce, v. encore Naetebus, *Nicht-lyr. Stroph.*, p. 120, et P. Meyer, *Bull.*, XX (1894), p. 55 suiv.

[4] *Œuvres complètes de R.*², t. II, p. 167.

[5] *Rustebuef's Gedichte*, p. 144, note.

[6] Comp. Gröber, *Grundriss*, II, 1, p. 1164.

Cius qui n'ose riens ent[r]eprendre
Puet peu savoir et peu aprendre,
Mais cil qui par raison emprent
Il pue[t] penre et si aprent (*sic*).
Pour cou ne me puis plus tenir:
I[l] m'estuet hyraus devenir,
Car peresce avec couvoitise
Me semont souvant et atise
Et me dist que j'ai grant mestier
D'entreprendre .1. legier mestier,
Ou il ait pou painne et travail.
Je ne truis en mon conseil (*sic*)
Nul milleur que d'estre hiraus,
Car je voi bien que li bydaus
Conteroit en une journee
Qua[n]c'on fait d'armes une annee,
Et s'en seroit petit lases.
Dont ara[i] je repos aces.

5) Le poème imprimé ci-dessus (fol. 96v°—98v°).

6) Le *Dit du corps* (fol. 98v°—101r°)[1].

7) Chronique abrégée des évêques de Liège (fol. 101r°—111r°).

Le manuscrit est écrit à longues lignes, deux vers par ligne, de la main du même copiste. Ce volume est mentionné déjà dans l'inventaire de Gilles Mallet, dressé en 1373 et récolé en 1380 par Jean Blanchet; puis dans d'autres inventaires de 1411, de 1413 et de 1424[2]. Le dessin des armoiries de France, trois lys d'or sur champ d'azur, que l'on voit au bas du fol. 2r°, indique que le volume a appartenu à Charles VI[3]. — C'est à tort que le *Catalogue des manuscrits* place ce volume au XVe siècle seulement.

Parmi les particularités graphiques du copiste, je note d'abord l'incertitude dans l'emploi de *s*, *c* et *z*: *ces* (= *ces*) XI 12, XVI 4, XIX 11, XX 12, XXI 12, *C'elle*

[1] Naetebus, *ouvr. c.*, p. 122 (n° XXXVI 41), et P. Meyer, *Rom.*, XXV, p. 418.

[2] Voy. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits*, III, p. 164 (Librairie du Louvre, n° 1080).

[3] Comp. Barrois, *Bibliothèque protypographique*, 1830, pl. I, fig. 3.

XII 4 *aces* v. 18 du poème de Henri de Laon); *choze* XIII 10; *diablez* XVIII 8; *sartainne* XVIII 12 *(saintissme* XVI 12). — Pour le copiste *ie* équivaut à *e*: *aprocher* III 10, *chere* XXI 10, *empirer* IX 6, 9, *escorcher* III 11. Tous ces mots riment en *ie:* à l'intérieur du vers nous trouvons *Legerement* XI 5, *peche* XXI 8. — On trouve un seul exemple de la diphthongaison (wallonne et, sporadiquement, picarde[1]) de l'*e* entravé: *offierte* XIX 11 (la rime est en *e*). — Les règles de la déclinaison ne sont que vaguement observées.

Quant aux traits linguistiques que l'on peut attribuer à l'auteur, il faut d'abord relever le fait que *e* en hiatus à l'intérieur des mots conserve encore sa valeur syllabique: *aleure* III 1, *veue* VI 4, *as[e]ure* III 12, *ra[e]mplis* IV 4. C'est pour cela que je corrige les v. II 5 et VI 12. — *-iee* s'est réduit à *-ie* (XII 9, VII 5). — *A* et *E* devant une nasale riment ensemble *(estainte: plainte* I b). — *s* s'est amui devant une consonne (comp. la rime VIII b). — Pour la déclinaison, la rime montre que *amour* XII 6 n'a pas de *s* au cas sujet (mais le copiste écrit *amours*).

Le *Dit d'amours* ne remonte sans doute pas plus haut qu'au XIVe siècle, mais il serait difficile d'en dire quelque chose de plus précis.

Bien que — comme on l'a vu par ce qui précède — le ms. 1634 ne soit nullement resté inconnu, je n'ai trouvé aucune mention[2] de notre *Dit d'amours:* il devrait figurer, sous la forme XXXVI, dans le livre bien connu de M. Naetebus, mais il n'y est point.

«Dit d'amour» est un titre qu'on a donné au moyen âge à un nombre considérable de compositions poétiques[3]. Je me bornerai à faire remarquer qu'il existe dans la litté-

---

[1] Wahlund, *Prosaübers. v. Brendans Meerfahrt*, p. LXXVII («Wallon. strichweise Pik.»).

[2] Abstraction faite des deux vers cités dans le *Catalogue des manuscrits.*

[3] Les *Dits d'amour* dont il est question *Bull. de la Soc. des anc. textes*, II, 100, et XIII, 94, n'ont rien que le titre de commun avec notre pièce.

rature française du XIIIe siècle trois poèmes initulés comme le nôtre et composés dans la même forme strophique[1]. Ils sont signés par leurs auteurs: Adam de la Halle, Névelon Amion, Guillaume d'Amiens. Le contenu en est pourtant assez différent de celui de notre poème anonyme. Tandis que les trois trouvères dont je viens de citer les noms traitent — dans le style des poètes lyriques de l'époque — de la toutepuissance de l'amour et de la rigueur des tourments amoureux, notre poète s'irrite en pensant à la décadence de l'amour et à toutes les actions honteuses que l'on commet aujourd'hui en son nom, «tandis que autrefois il en était bien autrement.» Il n'est pas inutile de noter qu'il y a dans le poème d'Adam de la Halle une strophe (XIII) qui exprime une idée très analogue à celle qui forme le fonds de notre poème anonyme:

Amours, te seigneurie est frainte,
Car chascuns de volenté fainte
Aime le feme ou il s'aert;
Tel jurent feeuté a mainte
Qui mout tost ont le trieve enfrainte
S'ele est tenue a descouvert.
Qui n'a c'un oeil souvent le tert:
Pour coi ne garde bien et sert
Bonne dame qui l'a atainte?
Bons est li jeus ou nus ne pert;
On soloit amer en apert,
Or aime on a candaille estainte.

M. Jeanroy[2] a observé que les poèmes de Nevelon Amion et de Guillaume d'Amiens semblent calqués sur celui d'Adam de la Halle: il est possible aussi que notre trouvère anonyme ait connu quelqu'une de ces trois compositions et l'ait prise pour modèle. Cela est d'autant plus vraisemblable que, au point de vue dialectal, les quatre poèmes ne sont pas très éloignés l'un de l'autre. Il va sans dire que, quant à l'intérêt littéraire, notre poème est considérablement inférieur aux autres. Signalons que notre *Dit d'amours* dif-

[1] Publiés par M. Jeanroy, *Rom.*, XXII, p. 45—70.
[2] *L. c.*, p. 48.

fère des autres encore en ce que le poète y a recours à des arguments d'ordre religieux, trait qui est fréquent chez les poètes secondaires des XIIIe et XIVe siècles, même quand il traitent les sujets les plus profanes.

Bibl. nat. fr. 1634, fol. 96 v°]

Un dit d'amours

I Merveilles est que ne fenist
Li mons aincois que l'on veist
Qu'ounours fust si morte et estainte;
Car s'en sa vertu remansist,
Tous li mons en bien se tenist,
S'en vausissent mieus maint et mainte.
Mais couvoitise a si destrainte
Hounour, qui avant s'ert enpainte,
Que de tout le mont le banist
Dont c'est damages et grant plainte
Quant a cou voi valour atainte
Que deloiautes le honist.

II Je voy c'ounours est si perdue
Et si povrement maintenue
Qu'elle ne se scet mais ou prendre;
Courtoisie, dont fist sa drue,
Est si matee et recreue
Que nus ne veut ses fais aprendre;
Loiautes, dont a fait son gendre,
Ne se scet mais d'engien deffendre;
Tant par est fausetes acrue.
Si ne scet on mais ou atendre,
Car li mons fait tant a reprendre
Qu'il n'i a que descouvenue.

I 10 damage

II 5 et si recrue — 8 deffandre — 9 par *manque* — 10 mais *manque* — 12 descounue

III Amours s'en fuit grant aleure:
Peu treuve qui de li ait cure,
Fors que de tout le mont trechier.
Mais remese est une amorsure,
Qui pechiet, envie et ordure
Bee tous jours a essaucier.
Fol. 97r°] Car s'on voit aucun essaucier
Celui que cius tendra plus chier,
En iert ires a desmesure;
Si ne scet on cui aprochier,
Car li uns veut l'autre escorchier
Quant plus de s'amour l'aseure.

IV A painnes est il mais amis,
Car covoitise nous a mis
.1. mes avant, honteus et lait;
Car nuls homs n'est si raemplis
D'avoir, de terre, de pais
Qu'encor n'en couvoit que plus ait;
Et s'aucuns a riens et lui plait,
Tantost li pourchace et quiert plait,
S'il puet, coument l'ait ver lui mis.
Et celui que j'avrai tant fait
C'est celui qu'en menour mefait
M'iert plus contraires anemis.

V Mout se doit on mais regarder
En cui on se doie fier,
Car n'est mais li tamps qui souloit;
Car on souloit jadis amer
S'ounour et son ami guarder,
Et loiautes par tout couroit;

III 3 que *manque* — 4 remes — 10 aprocher — 11 escorcher — 12 la sure
IV 4 ramplis
V 3 le tamps —

Et s'aucun mavez y avoit
Chacuns sa venue fuioit
Et lessoient ses fais ester.
Mais autrement couvient qu'il soit:
Cius qui plus scet guille or en droit,
Celui voit on plus honorer.

VI Ne sai qu'amours est devenue,
Mais chacuns aime a la macue,
Ausi com 'par ci le me taille':
Se j'ai une fame veue,
Se je puis, j'en ferai ma drue,
Ou mon sens ne pris une paille.
He las, com povre conmencaille
D'avoir pensee qui ne vaille,
Et com povre descouvenue!
Mais c'est li fais a garsonnaille,
A cui ne chaut coument qu'il aille,
Mais qu'ait sa volente eue.

VII Se j'ai une dame coisie,
Belle et plaisant, sans vilonnie,
A cui semblant d'amer ferai;
Se tant l'ai nuit et jour blandie
Qu'elle m'ait s'amour ottroie,
Dites moi de quoi mieus vaudrai
Quant sa honte pourchacerai
Et tout son bon pris li torai?
Pour acomplir ma lecherie,
Savez de quoi m'avancerai?
Ensi que ja Dieu n'en verai,
Se Dieus reguarde a tricherie.

7 Et chacun m. — 8 Chacun
VI 2 Chacun — 3 taillie — 12 que sa v. ait eue
VII 2 plaisans — 11 dieus

VIII N'ainme pas qui pour fol desir
Veut sa dame s'ounour tolir
Et li alever mauvais blame;
Mais cius aime qui pour mourir
Ne vourroit sa dame trair
N'alever honte ne difame.
Villainnement se mesaasme
Cius qui pourchace vers sa dame
Fol. 97v° Fiens, dont elle puisse eslaidir:
De si villainne oeuvre s'entame
Que pour perdre le corps et l'ame
Ne l'en puet asses mecheir.

IX Saves coument hons doit amer?
Il doit Dieu primerains garder
Et l'ounour sa dame avancier
Et puis villainne oeuvre eschever
Et loiaument vivre et douter
Que nus ne l'en voie empirier.
Adont desert cil biau louier,
Que Dieus et li mons l'en tient chier
Et fait de lui en bien parler.
Et quant tant i a bel mestier,
Fos est qui pour lui empirier
S'en part et pour autri grever.

X Amours est si bien avisee
Que, quant sa porte est deffermee
Et ouverte envers son ami,
Demourer couvient a l'entree
Orgeuil, villonnie et posnee
Et aprendre houneur et chasti.
Amours ne veut atraire a li

VIII 3 aleur — 11 Qui
IX 2 dieus — 6 len voie empirer — 8 mont — 11 empirer

Ordure ne nul vilain cri
Ne riens dont puit estre blamee.
Mais li plusieur li sont failli:
Nus n'aime fors que par .1. si
Coument ait sa dame ghillee.

XI Dame, qui sens en vous aves,
A vostre hounerance gardes,
Ne crees mie s'on se plaint;
Car s'as paroles entendes,
Legierement cheoir porres,
Car biaus parlers maint cuer sourvaint:
Et puis que fame s'ounour fraint,
En servage et en dangier maint,
Et n'est de li nus biens parles.
Mais fame, s'en hounour remaint,
Desert que Dieus et li mons l'aint
Et que ses nons soit honores.

XII Trop fait fame grant diablie
Quant elle antant a riens c'on die,
Puis qu'elle y voit sa deshounour.
S'elle est d'entendement garnie,
Bien apercoit quant on li prie
Que ce n'est mie droite amour.
He las, comme doit grant cremour
Avoir fame qu'a chief du tour
Ne di com fole relaissie!
Penser y doit et nuit et jour
Et deservir le non d'ounour
De bone dame sanz folie.

X 10 plusieurs

XI 4 Car sau — 5 Legerement — 6 biau parler — 10 M. f. [illegible] sounour r. — 12 ces

XII 1 Crop *(fausse initiale)* — 3 deshouneur — 4 Celle — 6 am[illegible]

XIII En amour a trop plaisant non,
Plaisant emprise et plaisant don
Et service trop honorable,
Car on en a un gueredon
Si plaisant, si bel et si bon
C'on s'en treuve plus amiable,
Plus courtois et plus agreable,
Plus hardi d'un fait comprenable
Et plus cremant de mesprison.
Je n'i sai choze resonnable,
Fol. 98r°] Mais c'on ait le cuer veritable,
C'on n'i conquiere s'ounour non.

XIV Amours est de tel dignete
Qu'en lieu ou ait desloiaute
N'avra ja nul tamps remanance,
Mais le loial cuer, le donte,
Houneure et tient en grant chierte
Et doune cuer et astenance.
Amours tient le lieu d'ounerance,
Par cui courtoisie et plaisance
Gardent la porte d'oneste.
Si n'est pas drois n'acoustumance
Que villennie ne beubance
Aient en tel lieu poeste.

XV Amours est de telle nature
Qu'elle n'a de mauvestie cure
Ne de ciaus qu'elle y voit aprendre;
Ains est de si douce apresure
Qu'ades veut maintenir droiture
Et touz bons fais d'ouneur emprendre.
Que poroit on amors reprendre?

XIII 4 guerdon — *(Au dessous du v. 10, réclame*: Mais con ait)
XIV 3 remanence — 6 astenence — 9 donestete

De fine amour volt Dieus descendre
En la pucelle vierge et pure,
Puis qu'il la vit sans mesprendure,
Et pour ce volt a li entendre
Qu'il la trouva d'amour seure.

XVI Mout fu ceste amour bone et belle,
Quant si saintisme jovencelle
Sot amer si tresdignement
Que ses dous fius la trova telle
Qu'il en fist sa mere et s'ancelle
Et royne del firmament.
Or esgardes quel paiement
On recoit d'amours ne coument
Dieus ses loiaus amis apelle.
Nus n'en doit doubter seulement,
Bien nous en fait demoustrement
La saintisme vierge pucelle.

XVII Qui bien veut loiaument amer,
Aler puet par terre et par mer
Sans doubter tourment ne orage;
Car nus ne pouroit eesmer
Con fine amours est sans amer,
Sans anui et sans nul damage.
Quant Dieus, qui nous fit a s'ymage,
Aime d'amour le segnourage,
Bien doit on ses fais confremer;
Car d'amours nous vint l'avantage
Dont nous issimes du servage
D'enfer, qui nous vouloit clamer.

XVIII D'amours vint la joie souvrainne
Qui son ami jete de painne,

XV 8 dessandre — 10 Pour ce quil
XVI 4 ces — 12 saintissme
XVII 6 Sans ami — 8 segourage
XVIII 1 souverainne —

Fol. 98v°] Ja en cel peril ne sera.
D'amours vient la douce fontainne
Qui en la grant joie nous mainne,
Ou cius qui n'ainme n'entrera;
Car cius qui amours gillera
Avec les diables sera
Pris et loies en la chaainne.
Mais cius qui de cuer aimera
En joie pardurable yra
Courounes de l'amour sartainne.

XIX Se Dieus fins amis ne nous fust,
Ja pour nous en crois ne morust
Pour recevoir mort si desperte;
Mais nos damages li desplut,
Pour quoy envers nous acourut
Pour soufrir mesaise et poverte;
Et pour mieus restorer no perte
Fu sa sainte chars sans deserte
Pour nous crucefiie en fust.
Mais lors nous fu sa gloire ouverte
Et a tous ses amis offerte,
Pour ce que nostre amour li plust.

XX Bien nous fu Dieus loiaus amis,
Quant pour nous vot estre en crois mis
Pour mettre a mort s'umanite.
Bien nous moustra, ce m'est avis,
Qu'il nous perderoit mout envis
S'il en nous trouvoit amiste.
Si devon bien estre apreste
De deservir tel dignite
D'amour dont vient si grans pourfis;
Car la n'a nulle fausete,

---

4 fontaine — 8 diablez — 9 chainne
XIX 6 pourete — 9 crucefie — 11 ces a. offierte
XX 1 dieu — 6 amistie — 9 grant pourfit — 11 eurete — 12 ces

Mais joie et grant bone eurte,
Que Dieus a ses amis proumis.
XXI Or nous doint Dieus vie et espasse
Que deservir puissons sa grasse
Et amer en itel maniere
Qu'enfers, qui les mauves entasse,
5 Ne nous puit retraire en sa nasse,
Ou puis n'avroit mestier proiere ;
Ains nous doint Dieus s'amour entiere,
Que pour pechie qui nous requiere
Ne puist trouver nostre amour casse;
10 Ains nous doint tous a belle chiere
Aler vers la douce baniere
Ou amours ses amis amasse.

XXI 1 espace — 2 grace — 3 itelle — 4 enfer — 5 nasce — 6 nauroit mes st' pr. — 8 peche — 10 tout a b. chere — 12 ces

Notes

III 7. *essaucier* deux fois à la rime de la même strophe est sans doute fautif; aussi le passage n'est-il pas clair.

VI 2. Godefroy a un exemple du subst. *Massue*, «amas», et un autre où ce mot figure dans notre expression *A la massue*, «en bloc», tous deux tirés des poésies d'Eustache Deschamps.

VI 3. *Ausi com 'par ci le me taille'*, «tout droit». «C'est un dicton emprunté à la langue des maçons et tailleurs de pierre: faire quelque chose comme [celui à qui on dit] *par ci le me taille*, c'est faire comme l'ouvrier qui taille bien droit sa pierre suivant la ligne que le maître lui a tracée» (G. Paris, *Rom.*, XVIII, p. 289). Il va de soi que notre passage ne se trouve pas dans la liste d'exemples dressée par Gaston Paris, non plus que parmi les additions de M. Foerster, *Guill. d'Anglet.*, note du v. 5.

VI 7. Pour l'expression *com povre commencaille*, comp. ce passage cité par Godefroy:

Puis prant le blanc destrier, a Sebile le baille.
Hé Dex! Dist la roine, com riche commençaille.
(J. Bod., *Sax.* LXXII, Michel.)

VII 11. Faut-il corriger *n'en* en *ne*?

VIII 7. *se mesaasme*, «se fait mépriser.» C'est le même verbe *mesaasmer*, «traiter avec mépris» (peut-être avec le sens secondaire de «châtier»?) qu'il faut reconnaître dans cet exemple de Godefroy (*s. v.* **esme**):

> Se tes peres te met a asme
> Souffre le, ja n'en auras blasme.
> (*Cathon*, Richel. 401, f° 219r.)

Le ms. fr. 401 a *mes aasme*, que Godefroy a, sans en avertir, «corrigé» en *met a asme*.

VIII 12. *l'en* = *li* (dat.) *en*. Comp. Tobler, *Versb.*[3], p. 55 et 58.

IX 6. *empirier* est ici subst., tandis que au v. 11 c'est le verbe. — *l'en* = *li en*.

X 11—12. «Personne n'aime qu'avec le dessein de tromper». Godefroy (*s. v.* **si**) a un seul exemple de *Par un si que*, «à condition que, pourvu que».

XII 8. Faut-il corriger *Qu'au chief du tour*?

XIII 8. *Plus hardi d'un fait comprenable* ne m'est pas clair. L'adj. *comprenable* signifie selon Godefroy «compréhensible, qui peut contenir, compréhensif, qui peut être compris».

XV 10. La graphie *mesprendure* n'est pas dans God., mais *mespreniure*, *mesprisure* etc., «faute, tort, acte qui prête au blâme».

XVI 8. *amours* est ici au pluriel, de même au titre et XVII 10, XVIII 1, 4, 7. Comp. Kühne et Stengel, *Maitre Élie's Überarbeitung ... Ovid's Ars amatoria*, p. 52: «*Amors* oft pluralisch, doch findet es sich so nur im Cas. obl. und ohne Artikel oder Pron. poss. verwandt, daneben wird es als weiblicher, selten als männlicher Singular gebraucht» (dans notre texte ce mot est toujours féminin).

Glossaire

Alever, v. a., élever, faire naître VIII 3, 6.
Amorsure, s. f., amorce, appât III 4 (jeu de mots avec *amour*).
Amour, s. f., XVI 8 (note, et p. 7).
Apresure, s. f., instruction XV 4.

Cas, fém. *casse*, adj., cassé, brisé XXI 9.
Chasti, s. m., instruction, règle de conduite X 6.
Chief, s. m., *a chief du tour*, à la fin, après tout XII 8 (note).
Comprenable, adj. XIII 8 (note).
Commencaille, s. f., commencement VI 7 (note).
Descouvenue, s. f., aventure VI 9; malheur II 12.
Empirier, IX 6, 11 (note).
Enpaindre (soi), v. réfl., se précipiter I 8.
Eschever, v. a., éviter IX 4.
Essaucier, III 6, 7 (note).
Garsonnaille, s. f., valetaille (en mauv. part) VI 10.
Macue, s. f., *a la macue* VI 2 (note).
Mecheir, v. impers., arriver du mal VIII 12.
Mes, s. m., plat (au fig.) IV 3.
Mesaasmer (soi) VIII 7 (note).
Mesprendure, s. f., XV 10 (note).
Recreu, part. p., qui se rend, qui s'avoue vaincu II 5.
Si, adv., *par 1. si* X 11 (note).
Taillier, v. a., *par ci le me taille* VI 3 (note).
Trechier, v. a., tromper III 3.

Artur Långfors.

Über die Bedingungen der Sprachentwickelung.

Im letzten Jahrgang des von Prof. E. Durkheim herausgegebenen Jahresberichts über die Erscheinungen auf dem Gebiete der Soziologie veröffentlicht Prof. Meillet eine Abhandlung über den Bedeutungswandel,[1]) die teils neue Gesichtspunkte eröffnet, teils frühere, isolierte Ansätze in ein System zusammenfassen will. Ein Grundgedanke beherrscht die wissenschaftliche Thätigkeit Durkheims und seiner Mitarbei-

[1]) A. Meillet, *Comment les mots changent de sens* in *L'Année Sociologique* 1906 (9:ter Jahrgang) Paris, Alcan, 1 v. 8:o, pp 1—38.

ter, derjenige nämlich, dass die sozialen Erscheinungen, welcher Art sie auch sein mögen, das spezifische Resultat des Lebens der Gesellschaft sind; dass das Vorhandensein einer Gesellschaft, durch die komplizierten Verbindungen, die sie unter den Mitgliedern hervorruft, neue Formen des materiellen und geistigen Lebens zu Tage fördert, die ohne Gesellschaft undenkbar wären, und für jede Art der Gesellschaft charakteristisch sind; und dass schliesslich, wenn dem so ist, jede Äusserung der sozialen Thätigkeit nur durch solche Prinzipien zu erklären ist, die von der Betrachtung der Gesellschaft ausgehen, und über die individualistischen Gesichtspunkte hinausragen. Diese Behandlungsweise ist natürlich bei den ökonomischen Problemen am leichtesten durchzuführen; in die Rechts- und Religionswissenschaft ist sie auch mit Erfolg eingedrungen.

Dass die Sprache eine soziale Erscheinung ist, braucht ja nicht erst hervorgehoben zu werden: keine Sprache ohne Gesellschaft, keine Gesellschaft ohne Sprache. Die Sprache ist also ein notwendiges Organ des gesellschaftlichen Lebens, eine Institution im vollen Sinne des Wortes. Von vorn herein kann man also annehmen, dass deren Entwickelung nicht wesentlich anders vor sich geht, als die Entwickelung der Religion, des Rechts, der politischen oder wirtschaftlichen Formen. Seit dem Erscheinen der *Année Sociologique* hat Meillet, dem die Abteilung »Sprache» anvertraut ist, versucht, die soziologischen Gesichtspunkte so weit wie möglich in den Vordergrund zu ziehen. Das Geleistete ist, obgleich noch an Umfang gering, doch genügend, um die Aufmerksamkeit der Sprachforscher beanspruchen zu dürfen. Der Zweck dieses Aufsatzes ist eben, über die bereits gewonnenen Resultate zu berichten.

I

Man hat sich lange damit begnügt, der individuell-psychologischen Ratio der Erscheinungen nachzuforschen, indem man, bewusst oder unbewusst, von der Annahme ausging, dass die Neuerungen in der Sprachentwickelung von einem

Individuum ausgingen und sich von ihm aus wellenförmig über die ganze Sprachgruppe verbreiteten. Zu dieser Betrachtungsweise trug die Reaktion gegen den romantischen Begriff des Volksgeistes wesentlich bei; und in dieser Hinsicht ist die individualistische Anschauung berechtigt. Es kann also davon keine Rede sein, die psychologischen Erklärungen der sprachlichen Erscheinungen zu verwerfen. Man darf aber jetzt die Frage aufstellen, ob die Erklärungen völlig adäquat sind, oder ob sie nicht etwa einen Teil, und sogar einen wichtigen Teil des Gegenstandes ausser Acht lassen.

Prüft man nun die psychologischen Erklärungen in Bezug auf ihre Tragweite, so wird man leicht einsehen, dass sie im besten Falle die Entstehung, keineswegs aber die erfolgreiche Verbreitung der Sprachneuerungen zu erklären vermögen. Dies gilt bereits dem Lautwandel, und wird auch von Wundt betont. Individuelle Abweichungen von der normalen Aussprache kommen ja zu jeder Zeit in einer Sprachgemeinschaft vor; man würde also erklären müssen, warum die einen wirkungslos verbleiben, während die anderen sich fortpflanzen und in einen allgemeinen Lautwandel resultieren. Also, zugegeben, dass die Neuerungen zuerst nur bei einer Person auftauchen (was übrigens unbewiesen ist), so liegen die Bedingungen der Aufnahme in der augenblicklichen Disposition der Sprachgemeinschaft, welche sie für diese Neuerung aufnahmefähig macht; sind die anderen Mitglieder nicht »abgestimmt», verklingt der Ansatz spurlos. Jedoch liegen die Verhältnisse bei der Lautentwickelung noch zu sehr im Dunkel, als dass man daraus Beispiele nehmen dürfte. Die Bedingungen für den Bedeutungswandel sind dagegen leichter zu bestimmen, und man sieht gleich, wie unbefriedigend eine rein individuell-psychologische Erklärung an sich ist.

Wir wissen z. B. sehr gut, unter welchen Umständen das englische Wort *to boycott* entstanden ist. Psychologisch lässt sich die Erscheinung gut rubrizieren, und die Entwickelung des Personennamens *Boycott* zum Begriffsnamen *boycott*, dann die Schöpfung des Verbs bieten nichts Auffallendes dar. Man wird sogar »zur Beleuchtung» auf die persönliche Erfah-

rung eines jeden hinweisen; denn jeder dürfte derartige Übertragungen in seiner Umgebung beobachtet, vielleicht gar mitgemacht haben. Doch ist gerade diese Berufung ein zweischneidiges Schwert: wenn nämlich solche Bedeutungsentwickelungen ein alltägliches Ereignis sind, warum dringen so wenige durch? Es ist wohl nicht das erste Mal, wo auf englischem Boden ein Personenname zum Begriffsnamen wurde; was hat aber den Namen *boycott*, und nicht andere, zu dem internationellen Erfolg verholfen? Offenbar nicht die psychologischen Vorgänge, die sich bei diesem Bedeutungswandel abgespielt haben, sondern nur der Umstand, dass die englische Welt zufällig in der Stimmung war, das in seinem Gebrauch begrenzte Wort aufzunehmen; und die Ursache zu dieser augenblicklichen Stimmung ist uns wohl bekannt. Die irischen Dorfbewohner waren zwar die Urheber des Bedeutungswandels; die dominierende Stellung aber, die sie zur Zeit in dem Interesse der Engländer eingenommen hatten, kann allein erklären, dass der Gebrauchskreis des Wortes sich so sehr erweiterte. Dadurch wiederum, dass die jetzigen sozialen Zustände ähnliche Kämpfe überall hervorrufen, ist das Wort so leicht aus dem Englischen in die europäischen Sprachen entlehnt worden. Wir entfernen uns hiermit von dem individualistischen Standpunkte. Die rein psychologische Erklärung konnte nur für die Hälfte der Erscheinung Rechenschaft geben; für die andere, ebenso wichtige Hälfte muss die Betrachtung der Sprachgruppe als solcher herangezogen werden.

Übrigens würden theoretische Betrachtungen zu demselben Resultat geführt haben. Sowohl die mehr logischen Kategorien der früheren Sprachpsychologie wie die psychophysischen Erklärungen eines Wundt sind allgemein psychologische Bedingungen. Da man nun annehmen kann, dass der psychologische Entwickelungsgrad für alle Mitglieder einer Sprachgruppe im Grossen und Ganzen gleich ist, sind also die Voraussetzungen für alle gleich; für die Mitglieder aller europäischen Sprachgruppen gilt wohl auch dasselbe. Die Resultate der Entwickelung sind aber verschieden; anderseits treten die Verschiedenheiten bekanntlich gruppenweise auf,

und sind in Bezug auf die zeitliche und numerische Ausdehnung begrenzt. Also kann eine voll adäquate Ursache nur in einer historisch bedingten Beschaffenheit der Sprachgruppe gesucht werden, innerhalb deren die Erscheinungen auftreten.

Diesen Gesichtspunkt in die Behandlung der sprachlichen Erscheinungen einzuführen, muss der zukünftigen Forschung überlassen werden; bis jetzt sind so wenige Ansätze gemacht worden, dass das vorhandene Material dazu nicht ausreichen wurde. Immerhin kann man bereits allgemeine Direktiven angeben, die vielleicht genügen, um den Standpunkt klarer zu machen, und zugleich zu beweisen, wie fruchtbar eine systematische Ausbeutung solcher Gedanken wäre.

II

Dass soziale Bedingungen in den Lautwandel mitspielen, kann man schon jetzt vermuten, obgleich es noch schwer ist, dieselben näher zu präzisieren. Wenn wir aber die Ursachen der Lautentwickelung relativ schlecht kennen, so sind gerade die Neuphilologen daran schuld; denn eine Klärung der Frage ist nur durch die Beobachtung lebender Sprachen zu erreichen. Die lautliche Erforschung der Dialekte geschieht meistens so, dass man die Aussprache einer Person (oder weniger Personen) eingehend beschreibt und sich mit Angaben über das Vorhandensein gewisser Verschiedenheiten begnügt. Damit kann man der Sache nicht auf den Grund kommen. Es muss festgestellt werden, inwiefern die Aussprache eines Dialektes einheitlich ist; ob und wie die Verschiedenheiten sich gruppieren, u. s. w.; mit anderen Worten, es müssen einige Massenuntersuchungen auf begrenztem Gebiet vorgenommen werden. Eine solche hat Rousselot bis zu einem gewissen Grade geliefert; andere wären noch nötig. Man weiss schon, dass die verschiedenen Aussprachen sich nach Altersklassen richten; und der Gedanke liegt nahe, dass die Lautveränderungen bei der Erlernung der Sprache entstehen. Der Mechanismus der Verbreitung liegt wohl noch verborgen; die Annahme aber, dass der Wandel erst bei einem

Kind stattfände, um sich auf die andern durch Nachahmung fortzupflanzen, darf schon jetzt als unbegründet zurückgewiesen werden. Eine solche Verbreitungsweise setzt nämlich eine grössere Zeit und einen ziemlich regen Verkehr voraus Aus den Beobachtungen Rousselots und einiger anderen Forscher geht aber hervor, dass Kinder von Dörfern, die miteinander kaum verkehren, in demselben Alter dieselben charakteristischen Lauteigentümlichkeiten aufweisen. Dort, wo die Übertragung ausgeschlossen ist, vollzieht sich jedoch der Lautwandel: er muss also von einigen Ursachen abhängen, die sich gleichzeitig über die ganze Sprachgemeinschaft geltend machen, und sicher an mehreren Stellen spontan auftauchen. Da nun diese Ursachen über das ganze Sprachgebiet gleichzeitig auftreten, müssen sie irgendwie mit der augenblicklichen Beschaffenheit der Sprachgruppe zusammenhängen. Eine nähere Bestimmung dieser Ursachen muss, in Ermangelung zweckmässigen Materials, der zukünftigen Forschung überlassen werden.

Ich habe oben den Fall eines echten Lautwandels vorausgesetzt. Betrachtet man den Lautwechsel, so liegen die Verhältnisse noch klarer zu Tage. Überall, wo man eine Lautsubstitution feststellen kann, hängt sie von einer Veränderung in der Zusammensetzung der Sprachgemeinschaft oder den sozialen Zuständen ab. Die Zeit des griechischen Partikularismus ist auch die Zeit der einzelnen Dialekte; mit der hellenistischen Aera beginnt die Begründung und Ausbreitung der griechischen »Gemeinsprache». Umgekehrt: die Weltherrschaft Roms hat eine ungeheure Verbreitung der lateinischen Sprache zur Folge; die Übertragung dieser Sprache auf fremde Völker bringt aber mit sich eine erstaunend rasche Veränderung des Lateins, das nach dem Verfall des Reiches sich in mehrere Einzelsprachen auflöst. Im letzteren Falle geben Rassenmischungen, im ersteren politisch-ökonomische Umwälzungen den Ausschlag, alles lauter soziale Faktoren. Solche eklatante Beispiele sind natürlich schon lange bekannt; für die Einzelheiten ist der Beweis öfters schwer zu erbringen. Immerhin lässt z. B. eine Untersuchung von Hirt über einen

serbischen Dialekt [1]) als wahrscheinlich annehmen, dass die Verdrängung dialektischer Laute durch die hochserbischen Formen mit den Heiratsverhältnissen zusammenhängt.

Das oben Gesagte gilt natürlich auch für die Formenlehre und Syntax. Das Altpersische liefert ein lehrreiches Beispiel dafür. Während der kurzen Zeit von Darius I bis Artaxerxes III, also innerhalb ungefähr 150 Jahren, weist die offizielle Sprache der Inschriften ein Bild der vollständigen Verwüstung auf. Es kann aber kein Zufall sein, wenn diese Grundänderung in die Zeit der Gründung und Verbreitung des persischen Reiches fällt; denn der Parallelismus mit den Schicksalen des Lateins ist offenbar.

Die Erwägung dieser bekannten Thatsachen hat sogar einige Forscher zu der Annahme geführt, dass die Sprach- und Dialektgrenzen hauptsächlich mit Rassengrenzen zusammenfallen. Inwiefern diese Theorie der Rassensubstrate richtig ist, wird die Zukunft zu erwägen haben; es sei hier nur darauf hingewiesen, dass sie sich auf einen Erklärungsgrund beruft, der wesentlich sozialer Natur ist, nämlich die ethnische Beschaffenheit der Sprachgemeinschaften.

Dieser Faktor ist aber nicht der einzige, womit man zu rechnen hat. Meillet stellt die durchaus berechtigte Forderung, dass man bei Dialektuntersuchungen die sozialen Zustände immer mit in Betracht ziehen möge. Es ist nämlich zu vermuten, dass alle Ursachen, die den inneren Bau der Sprachgruppen verändern, auf die Sprache selbst zurückwirken. Dichtigkeit der Bevölkerung und Intensität des Verkehrs, Klassenverhältnisse, Grad der Bildung, Cohäsion der kleineren Gruppen (Familien, Dorfgemeinden) sind solche Faktoren. Insbesondere muss der Homogeneität der Sprachgemeinschaften eine grosse Bedeutung zugemessen werden. Gehören Vater und Mutter demselben Dialekt an, wird das Kind ei-

---

[1]) *Hirt, Der ikavische Dialekt im Königreiche Serbien*, Sitzgsber. der Wiener Akad., phil. hist. Klasse, CLXVI, nov.; und Anz. von Meillet in *Année Sociologique*, 1905, p. 642. Der oben referierte Schluss ist eigentlich von Meillet gezogen worden; Hirt drückt ihn nicht formell aus.

nem einheitlichen Einfluss ausgesetzt werden; herrscht dagegen die Exogamie, so dass die Frauen verschiedene Dialekte sprechen, so wird die heranwachsende Generation, unter den entgegengesetzten Einflüssen, unsicherer sein.

In der That lässt die historische Lautlehre auf solche Einflüsse schliessen. Die physiologischen Bedingungen reichen zur Erklärung nicht aus. Die Nachlässigkeit der Aussprache, die als Ursache herangezogen wird, ist nicht ganz befriedigend.[1]) Der Wandel trifft niemals den ganzen Lautbestand, sondern nur einen Teil, und gewisse Laute können sich sehr lange unverändert erhalten. Anderseits geht der Wandel nicht mit gleichmässigem Tempo vor sich; Perioden relativer Ruhe werden durch Perioden relativer Unstetigkeit abgelöst, und umgekehrt. Will man den Lautwandel als eine Folge nachlässiger Aussprache betrachten, so muss man hinzufügen, dass diese Nachlässigkeit zu gewissen Zeiten von andern Faktoren bekämpft wird, und zu jeder Zeit immer auf einen Teil des Lautbestandes beschränkt ist. Offenbar liegen hier komplizierte Verhältnisse vor, die schwerlich von der jeweiligen Beschaffenheit der Gesamtheit der Sprechenden unabhängig sein dürften.

Übrigens ist es fraglich, ob der Lautwandel eine so grosse Rolle spielt, wie es allgemein angenommen wird. Die Beobachtung der jetzigen Zustände und die erweiterte Kenntnis der früheren Perioden geben an die Hand, dass die Lautsubstitutionen einen bedeutenden Raum einnehmen.[2]) Die Ausbreitung der Reichssprachen, der Einfluss der Schule, des Buches, der Zeitung befördern die Lautsubstitutionen. Die Geschichte der englischen Sprache weist bekanntlich auf eine Unzahl dialektischer Mischungen hin. Dass die Formen eines herrschenden Dialektes einzelne Formen andrer Dialekte verdrängen

[1]) Ich sehe hier davon ab, erstens dass diese Erklärung entweder ein Postulat ist, oder eine blosse Konstatierung gewährt, da die Entwickelung nicht nach einer Richtung fortschreitet; zweitens dass die Eltern sich gewöhnlich einer sorgfältigen Aussprache bemühen, wenn sie das Kind unterrichten.

[2]) Ich habe diesen Gedanken auszuführen versucht in einer Anzeige von Braune, *Einigung d. dtsch. Aussprache* in *Année sociol.* 1906, pp. 602—603.

können, ist sicher: der Grund dazu ist immer sozialer Natur. Entweder ist die politische Stellung massgebend; oder der siegreiche Dialekt ist durch die Macht der Umstände zu einer notwendigen Vermittelungssprache geworden, nicht nur im öffentlichen, sondern mitunter auch im privaten Leben (z. B. geschieht das leicht, wenn Frauen und Männer in Folge der Exogamie verschiedene Dialekte sprechen). In allen diesen Fällen kommt der gesellschaftliche Faktor deutlich zum Vorschein Er muss also in den Untersuchungen gebührend beachtet werden. (Schluss folgt)

J. Poirot.

Miszellen.

Zum Iwein 4692 ff.

Die oben verzeichneten Verse gehören zu dem Abschnitt im Iwein, wo die Entführung der Königin Ginover erzählt wird. Die Ritter des Königs Artus sind dem Entführer nachgeeilt und erreichen ihn in einem Walde, wo Keii als der erste den Feind angreift. Er wird jedoch von diesem bald aus dem Sattel geworfen und bleibt an einem Aste hängen. In diesem Zustande finden ihn die übrigen Ritter, welche alsbald an die Stelle gelangen.

4683 der næhste was Kalogreant,
der in dâ hangende vant
niht anders wan als einen diep:
dern lôst in niht: ez was im liep.
dèr gâhte ouch an den gast:
vil lützel doch des gebrast
daz im niht sam geschach,
wander in ouch dernider stach.
die in sît hangen sâhen,
den benam daz gâhen
der unwille und sîn schalkheit,
daz dâ mänlich vür reit.

Der drittletzte der zitierten Verse bietet Schwierigkeiten dar, welche die Herausgeber des Textes zu beseitigen versucht haben. In seiner Edition (4. Aufl. S. 166 Anm.) nimmt Bech für die betreffende Stelle eine Ellipse an und deutet den Vers mit Bezug auf 4686 folgendermassen: »*den benam den muot in ze lœsene*: die hinderte, die liess nicht dazu (d. h. ihn loszumachen) kommen ihr Eilen.» Henrici hat diese Erklärung angenommen, wie aus seiner Anmerkung zu unserer Textstelle zu ersehen ist: »*daz gâhen der unwille und sîn schalkheit benam in den muot in ze lœsen*, so dass jeder weiter ritt.

Trotzdem die beiden Editoren in ihrem Erklärungsversuch übereinstimmen, scheint mir die von ihnen angenommene »Ersparung» doch gar zu stark. Wenn man die syntaktischen Freiheiten im Iwein durchmustert, findet man sonst keine einzige, die auch nur annähernd gleich kühn wäre. Daher denkt man gerne an andere Auswege um die Schwierigkeit zu überwinden. Das Einfachste wäre wohl in der Textstelle eine Korruptel zu sehen, allein die betreffenden Varianten der Handschriften machen sie nicht sehr wahrscheinlich.

Unter diesen Umständen möchte ich vorschlagen, unserer Stelle eine etwas andere Wendung zu geben, indem das Wort *gâhen* nicht ein den Worten *unwille* und *schalkheit* beigeordnetes Subjekt zu sein brauchte sondern als Objekt zum Verbum *benam* aufgefasst werden könnte. Der Sinn würde dann der folgende sein: die ihn da hängen sahen, denen benahm die Eile (d. h. ihn zu lösen; sie hätten sich sonst natürlich beeilt um den hängenden Ritter von der unangenehmen Lage zu befreien) der Groll und seine Bosheit, so dass jeder weiter ritt. An eine mhd. Konstruktion 'daz gâhen benemen' wird man sich kaum stossen. Durch diese Deutung wäre die Sache formell in Ordnung und man brauchte nicht Hartmann eine Ellipse zuzuschreiben, die bei ihm geradezu unerhört erscheint.

H. Suolahti.

Besprechungen.

Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome II: Le Seizième Siècle. Paris, A. Colin, 1900. XXXII + 504 pp. gr. in-8°. Broché 15 fr., relié 20 fr.

Le second tome du grand ouvrage de M. Brunot possède toutes les qualités du premier: richesse des faits, originalité des vues et une remarquable clarté dans l'exposition (cp. *Neuph. Mitt.*, 1905, p. 109 et suiv.). Ce tome est le remaniement complet du chapitre XII du troisième tome de l'*Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville. Surtout la partie concernant le développement du français au point de vue de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe a été notablement amplifiée.

L'ouvrage se divise en trois parties: I. L'émancipation du français (le français par rapport au latin); II. Tentatives des savants pour cultiver la langue (entre autres les essais de réformer l'orthographe); et III. Le mouvement de la langue (le vocabulaire inclus).

L'unique chose que je reproche à M. Brunot, c'est de manquer quelquefois, dans les détails, de précision et d'exactitude, surtout en ce qui concerne l'histoire phonétique du français. Je prendrai comme exemple ce que l'auteur dit aux pp. 252—253 sur la voyelle *ou* au XVIe siècle. Parmi les mots français où l'*o* tonique du latin était fermé et entravé, M. B. cite *os*. Je n'ai pas à ma disposition le texte auquel réfère M. B., mais, puisqu'il s'agit d'un mot existant encore, ce ne peut être que *os* < ossum, qui avait un *o* ouvert. Si donc *os* (ainsi que *dos* < dossum) rimait avec *doulx*, c'est que l'*o* ouvert du latin pouvait aussi donner *ou* au XVIe siècle. Parmi les mots où un *ou* atone provient d'un *o* latin fermé et entravé, l'auteur donne aussi *pourreau* < porcellum, dont l'*o* était bref (ouvert)[1]. De même *fossé* et *poteau* remontent à des mots latins avec *o* ouvert (*fossatum, cp. esp. *huesa*; *postellum, dérivé de postem), et les mots *rosée* et *soleil* proviennent de mots latins avec un *o* fermé libre. *Proumesse* avait aussi en latin un *o* fermé libre (prōmissa).

Beaucoup d'exemples analogues pourraient être signalés, mais ne diminuent guère le mérite réel de l'ouvrage.

A. Wallensköld.

---

[1] Malgré purcelli *Gl. Cassel* 82, puisque ce glossaire donne quelquefois *u* pour un *o* bref protonique: putel, putelli (= bŏtellum) 49,50.

Mauritz Boheman, *Précis de l'histoire de la littérature des Félibres*, traduit par Christian Lange. Avignon, Librairie J. Roumanille (Stockholm, Imprimerie Isaac Marcus), 1909. 63 pp.

Ce charmant petit volume est une traduction légèrement remaniée d'un article publié en 1904 dans la *Nordisk Tidskrift för vetenskap, konst och industri*. L'auteur y retrace, dans un style précis et élégant, l'intéressante histoire de la renaissance de la littérature provençale, dont le produit le plus beau est la *Mirèio* de Mistral. L'ouvrage de M. B. n'ajoute rien de nouveau aux connaissances des spécialistes sur ce sujet, mais il contribuera certainement à répandre parmi le public lettré des idées justes sur les origines et le développement du curieux mouvement littéraire connu sous le nom de *Félibrige*.

A. W.

Friedrich Kluge, *Unser Deutsch*. Einführung in die Muttersprache. Vorträge und Aufsätze. Wissenschaft und Bildung. Einzeldarstellungen aus allen Gebieten des Wissens, herausgegeben von Privatdozent Dr. Paul Herre. I. Verlag von Quelle und Meyer in Leipzig. 1907. 146 S. Preis: geheftet 1 Mark, orig. Lbd. 1.25 Mark.

Kluges Kunst die Sprachgeschichte in allgemeinfasslicher und anziehender Form dem grossen Publikum zu vermitteln ist allgemein anerkannt. Zu denjenigen Schriften, denen er diese populäre Darstellungsform verliehen, gehört auch das vorliegende Bändchen, welches aus einer Sammlung öffentlicher Vorträge besteht, die der Verfasser vor weiteren Kreisen und besonders vor Mitgliedern und Freunden des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins gehalten hat». Im ganzen sind es zehn Aufsätze zumeist aus den Gebieten der Sprachwissenschaft, wo Kluge als Bahnbrecher aufgetreten. Die Hälfte derselben behandelt die Standessprachen: »Standes- und Berufssprachen», »Geheimsprachen», »Studentensprache», »Seemannssprache», »Weidmannssprache» — die übrigen sind: »Das Christentum und die deutsche Sprache», »Sprachreinheit und Sprachreinigung», »Die Grenzen der Sprachreinheit», »Die Entstehung unserer Schriftsprache» und »Ein Reichsamt für deutsche Sprachwissenschaft».

Es wird in jedem Aufsatz ein äusserst klares und fesselndes Miniaturbild des im Titel angegebenen Gegenstandes gegeben; wir finden hier auch wieder denselben Meister des Stils, mit dem wir in den Schriften »Deutsche Studentensprache», »Von Luther bis Lessing» u. a. schon früher Bekanntschaft gemacht haben. Der Laie sowohl wie der Fachmann liest die Aufsätze mit gleichem

Interesse und für den jungen Studenten bilden sie eine sehr gute Einführung in das Studium der deutschen Sprache.

Ich hoffe, dass das kleine Buch auch bei uns recht viele Leser finden wird.

H. Suolahti.

A. Bohnhof, *Der Nibelungen Not in 9 Erzählungen.* Bearbeitet und mit Anmerkungen versehen. Helsingfors 1906

Dieses Heft bildet die Fortsetzung der früher erschienenen Siegfriedsage, von derselben Herausgeberin bearbeitet Die Idee, unsere Schuljugend mit den alten deutschen Heldensagen und zwar der Nibelungensage in einer für sie geigneten leichtfasslichen Form bekannt machen zu wollen, ist unzweifelhaft ansprechend und aller Anerkennung wert. Das mächtige deutsche Nationalepos muss ja das Interesse und die Phantasie der Schüler von etwa 13 oder 14 Jahren im höchsten Grade fesseln können und so wie Frl. B. dasselbe wiedererzählt, einfach, fliessend aber mit einem Klang des ursprünglichen Nibelungentones beibehalten, wird ihre Darstellung der Sage zu einer vortrefflichen kursorischen Lektüre mit den Schülern der Unterklassen. Die beigefügten »Anmerkungen» geben für jede Seite des Heftes die Bedeutung einer Anzahl Wörter und Ausdrücke; dieses Wörterverzeichnis hätte man jedoch gern etwas reichhaltiger gewünscht. Ist doch der Wortvorrat der Schüler einer vierten oder fünften Klasse ziemlich klein, und Wörter wie z. B. *krümmen, Schande, erblassen, sich erheben, wehen, Gewissen, Schicksal* u. m. a. sind wohl den allermeisten auf dieser Stufe unbekannt und nicht so leicht aus dem Textzusammenhange zu erraten. Durch Druckfehler ist die Genusbezeichnung einiger Substantiva unrichtig ausgefallen.

M. W.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 8 Dezember 1906, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der zweite Vorsitzende, der Schriftführer und 17 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung vurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neues Mitglied des Vereins wurde vorgeschlagen und gewählt: Fräulein Stud. phil. *Tyyni Heinonen.*

§ 3.

Dr. *H. Suolahti* besprach eingehend zwei Aufsätze («Das Christentum und die deutsche Sprache» und «Geheimsprachen») aus dem kürzlich erschienenen Buch von Friedrich Kluge: «Unser Deutsch. Einführung in die Muttersprache».*).

§ 4.

Dr. *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über die Frage von der englischen Aussprache im Zeitalter Shakespeares.

§ 5.

Professor *W. Söderhjelm* gab eine Darstellung von den Aufgaben der romanischen Philologie, hauptsächlich im Anschluss an die kleine Schrift Meyer-Lübkes: «Über die Ziele der romanischen Sprachwissenschaft». Prof. S. wollte ganz besonders die Notwendigkeit betonen, die Aufmerksamkeit in weit höherem Grade als bisher auf das Gebiet der Semasiologie zu richten.

In fidem:

Holger Petersen.

Eingesandte Litteratur.

Vom *Verfasser:*

Précis de l'histoire de la littérature des Félibres par ***Mauritz Boheman.*** Traduit par *Christian Lange.* Stockholm 1906. 63 S.

Aus dem Verlage *O. R. Reislands* in Leipzig:

Deutsche Gespräche. Mit phonetischer Einleitung und Umschrift von *Ernst A. Meyer,* Dr. phil., Lektor der deutschen Sprache an der Universität Uppsala. Leipzig 1906. 105 S. Preis 1 Mark 50 Pfg.

Schriftenaustausch.

Modern Language Notes. Vol. XXI. N:o 8.

Mitteilungen.

Der Dozent der germanischen Philologie an unserer Universität Dr. *Uno Lindelöf* wurde zum ao. Professor der englischen Philologie ernannt.

*) Siehe Neuphil. Mitteil., dieses Heft S. 30.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 3/4 | Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk. durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Suolahti, Peterstr. 5) zu senden. | 1907

Un nouveau manuscrit français du *Tractatus de planctu beatae Mariae virginis*

(Bibl. de l'Arsenal 5204)

Des nombreuses compositions latines qui ont pour sujet la plainte de la Vierge au pied de la croix c'est celle que l'on désigne généralement par *Tractatus de planctu beatae Mariae virginis* [1] qui a joui de la plus grande popularité dans les pays romans au moyen âge. Et c'est surtout en France que cet opuscule en prose a eu une vogue extraordinarie, à en juger par la façon dont il nous a été conservé: outre une version rimée [2], on n'en a pas indiqué moins de quatre traductions en prose française, conservées dans dix manuscrits.

---

[1] La plus récente édition du texte latin est celle qu'a donnée M. W. Mushacke à l'appendice de son *Altprovenzalische Marienklage*, 1890. — On a voulu attribuer le *Tractatus de planctu Mariae* à divers écrivains ecclésiastiques, notamment à saint Bernard — sans raison suffisante, semble-t-il. Cette dernière attribution a été soutenue encore assez récemment par M. Alfred Linder (*Plainte de la Vierge en vieux vénitien*, 1898, p. CLXXVI), qui fait observer que «plusieurs versions françaises (Bibl. nat. fr. 1768, 1802, entre autres) citent expressément saint Bernard comme auteur.» Comp. là-dessus encore E. Wechssler, *Die Romanischen Marienklagen*, p. 17 et suiv.; Alfred Pillet, *Rom.*, XXVII, 621.

[2] On en a deux manuscrits; voy. P. Meyer, *Rom.*, XV, 309.

Le but de la présente note est d'en signaler un onzième, qui n'a pas été identifié jusqu'à présent.

Entre les feuillets 98 et 99 actuels du manuscrit de l'Arsenal n° 5204, quatre feuillets ont été enlevés qui contenaient une grande partie du *Regret Nostre Dame,* par Huon le Roi de Cambrai [1], et le début d'une traduction française du *Tractatus de planctu Mariae* [2]. Dans le manuscrit de l'Arsenal nous ne trouvons donc qu'un fragment de cet opuscule, et le fol. 99 commence au milieu d'une phrase. Des manuscrits de Paris, que j'ai vus moi-même, c'est le manuscrit B. nat. fr. 422 dont le texte est le plus rapproché de celui du manuscrit de l'Arsenal. Je donne ci-dessous en parallèle le début de notre fragment et le passage du ms. 422 qui coïncide avec ce début.

B. nat. fr. 422, fol. 122 v°b, en bas:

He, fix dous, fix dous, toute ma vie, toute ma joie, mes tresdous enfes, ne me laisce mie apres toi, car tu muers trop cruelment seul, se ta mere ne muert avec toi. Ahi mors, pour coi ne me prens tu? Or volroie jo que tu me presisces. He, mors, mors, *[fol. 123 a]* efforce toi et pren ceste lasse mere! Occhis le avec son enfant! Ha, mes dous fix, me dolchors et me vie trestote et trestous mes confors, fai tant, se toi plaist, que jo muire avec toi.

Ars. 5204, fol. 99 a:

. . . . . ma vie, [3] tu estoies toute ma joie, mon tresdous enfes, ne me lesses pas apres toi vivre, car tu muers trop cruelment seul, se ta mere ne muert avec toi. Ains pour coi ne me prens tu? Or voudroie je que tu venisses, mort. Mort, efforce toi, prens ceste lasse mere! Ocis la avec son enfant! He, mon tresdous filz, tu es toute ma douceur et toute ma vie et tout mon confort. Fais tant que je muire avec toi.

Je transcris ici encore un passage qui se trouve plus loin dans les deux manuscrits.

[1] Voy. mon édition (sous presse), p. XXXII et suiv.

[2] Comp. G. Gröber, *Zeitschr.*, IV, 462: «Lücke in der Handschrift; der Inhalt, im Index der Hs. mit cap. 233—236 bezeichnet, bot eine Passion Christi in Prosa.»

[3] M. H. Martin *(Catal. des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal,* V, 151) lit erronément *m'ame.*

[Fol. 124 v⁰a] Lors li baisoit le front, les oels et le nes et la bouce et ploroit si fondamment qu'il sambloit qu'ele fondist toute en larmes. Lors se pensoit ele qu'il avoit este si grans sires, si disoit a lui: «Di pour coi me lais tu avoir si grant dolor ne sentir! Biaus confors, di, biaus Diex, dous Diex, biaus dous amis, por coi vous estes si ellongies de moi! Regardes moi et aies pitie de moi!» Or die dont qui porra com grant dolor li deboinaire virge senti. Certes, jou croi nus cuer nel porroit penser.

[Fol. 99 v⁰c] Lors li baisoit le nez, les yeux et la bouche et ploroit si fondelment [1] qu'il sembloit qu'ele fondist toute en lermes. Lors se penssoit elle qu'il avoit este si grans sires que nus ne se pooit comparer a lui. Lors disoit ele: «Filz dous, pour coi me lesses tu avoir si grant douleur ne sentir? Biaux dous enfes, biaux dous amis, pour coi estes vous si eslongniez de moi?» Or di qu'il set com grant douleur la douce(ur) vierge sentoit. Certes, je croi que nus cuers ne le pourroit pensser.

M. Wechssler [2] a dressé la liste des anciennes traductions françaises du *Tractatus de planctu Mariae;* mais il se contente de renvoyer aux ouvrages où les différents manuscrits en ont été signalés et n'indique pas les cotes de ces derniers. Comme d'ailleurs ses indications ne sont pas exemptes d'erreurs, il ne sera peut-être pas inutile d'en donner une nouvelle liste, qui, du reste, ne sera sans doute que provisoire.

Première traduction (quatre manuscrits):

Bibl. nat. fr. 1768, fol. 64 v⁰;

---

[1] M. Foerster écrit à propos du v. 2221 d'*Yvain* (p. 300 de la grande édition): «*fondelmant* 'gründlich' (übersetzt Tobler bei H² mit einem ?) wohl von * f u n d a l e (m), sieh die Varianten, zu denen Thuim's *Cesar* neue hinzufügt. S. Settegast's Glossar *s. v.* FONDAMMENT, wozu nun Godefroy mit seinen vielen Stellen nachzusehen ist. Es bedeutet 'in Strömen', von f u n d e r e 'giessen', besonders vom Weinen und Regen gebraucht, daher *fondamment* hier das richtige Wort sein dürfte. *fondelmant* hiesse eigentlich 'schleudermässig, wie mit einer Schleuder geworfen', was also mehr auf die Heftigkeit des Gusses hinweisen müsste.» Au glossaire de l'édition de 1906, M. Foerster traduit *fondelmant* par 'gussweise, gründlich'. Godefroy a un exemple *s. v.* FONDELMENT 'abondamment'. Ce mot se retrouve dans notre manuscrit de l'Arsenal au fol. 100 b: *et ploroient si fondelment:* le ms. 422 (fol. 124 v⁰ b, en bas) a ici *parfondement.*

[2] *Die Romanischen Marienklagen,* p. 18.

Bibl. nat., nouv. acq. fr. 4510, fol. 113 v°—121 v° (P. Meyer, *Bull. de la Soc. des anc. textes*, 1875,63)[1];

Metz, Bibl. municipale, n° 535;

Bibl. nat. fr. 1802, fol. 233 v°a—242 v°b (Le même, *Bull.*, 1886, 48).

Deuxième traduction (deux manuscrits):

B. nat. fr. 818, fol. 17;

B. nat. fr. 424 (Le même, *Bull.*, 1875, 63)[2].

Troisième traduction (quatre manuscrits):

Lyon[3], Bibl. municipale, n° 772;

B. nat. fr. 422, fol. 122 a—125 v°a (Le même, *Bull.*, 1875, 64);

Bibl. de l'Arsenal 5204, fol. 99 a—100 c (comp. ci-dessus);

Berlin, Bibl. royale, ms. Gall. Oct. 28, fol. 61 v°—82 r° (E. Bechmann, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XIII, 38)[4].

Quatrième traduction (un manuscrit):

Bibl. de l'Arsenal 937 (P. Meyer, *Rom.*, XV, 309)[5].

Artur Långfors.

---

[1] Alors ce manuscrit portait une autre cote: Ashburnham-Place, coll. Barrois, n° 305.

[2] «Évidemment copiés sur le même original.»

[3] «Leçon plus correcte que celle du manuscrit 422 de Paris.»

[4] «Scheint, soweit die wenigen zur Probe mitgeteilten Zeilen ein Urteil gestatten, der Fassung nach am meisten mit dem aus der Handschrift B. nat. fr. 422 mitgeteilten Stücke verwandt zu sein.»

[5] Cette mention a entièrement échappé à M. Wechssler. — Une prétendue quatrième traduction dont parle M. Wechssler dans les *Additions* de son livre, en renvoyant à P. Paris, *Manuscrits franç.*, IV, 64 (Paris 1841), n'est autre que le manuscrit 422 (jadis 7023), mentionné ci-dessus. Paulin Paris dit que «c'est une espèce de sermon fait à des religieuses.» Comp. sur cette question Alfred Pillet, *Rom.*, XXVII, 621.

Sur la prononciation et le groupement des voyelles en français.

I. Articulation de la langue.

Les phonéticiens qui groupent les voyelles d'après leur mode d'articulation distinguent en français deux grandes classes de voyelles: une série linguale postérieure, et une série antérieure. La première comprend les voyelles a, o et ou; la seconde est habituellement scindée en deux sous-groupes: un groupe de voyelles non labialisées (voyelles e et i) et un groupe de voyelles labialisées (graphie en français eu et u).

Comme on le sait déjà, le mouvement de la langue dans la seconde classe n'est pas seulement un mouvement d'élévation, mais un mouvement d'avancement, les voyelles i et u étant plus palatales que e et eu ouverts.

Il est possible de préciser davantage, en s'appuyant sur les résultats que donnent les palatogrammes obtenus par le palais artificiel. Le *Précis de prononciation française* de Rousselot-Laclotte donne p. ex. de bons tracés de voyelles dans la prononciation parisienne. En étudiant le développement des zones de contact, on peut arriver à déterminer la région où se produit le rétrécissement maximum, qui est celle qu'on est convenu d'appeler région d'articulation. — Il y a lieu pourtant de faire deux remarques:

1°. les palatogrammes ordinairement publiés ne donnent que la projection sur un plan horizontal des zones de contact; pour conclure de là à l'articulation dans un plan vertical, il faut faire le postulat que les deux plans sont assimilables. Mais il me semble que, pour les voyelles du moins, on peut accorder ce postulat. Les voyelles sont en effet toutes articulées dans la moitié postérieure de la bouche, en arrière de la ligne où la voûte palatine, dans le sens longitudinal et transversal, change subitement de courbure. La ligne médiane de la voûte palatine, dans la région d'articulation des

voyelles, est sensiblement horizontale, et la courbure transversale sensiblement uniforme pour l'arrière-partie du palais dur. [1])

2⁰. on voit, en procédant sur le palatogramme, à quelle région de la couronne dentaire correspond la zone de rétrécissement maximum. Mais, en phonétique, on indique habituellement les régions d'articulation sur la ligne longitudinale. Il faut donc opérer la conversion, qui est du reste très facile. — Partons de la formule dentaire de l'adulte, qui est:

$\frac{2}{2}$ i(ncis.) + $\frac{1}{1}$ c(anine) + $\frac{2}{2}$ p(ré)m(ol) + $\frac{3}{3}$ m(olaires).

Les régions d'articulation ont l'extension latérale suivante (j'adopte le schème établi par Lenz):

la région supradentale comprend $i + c + p\,m_1$;
» prépalatale » $p\,m_2$;
» médiopalatale » m_1;
» postpalatale » m_2 et un peu de m_3;
» prévélaire » la fin de m_3;
» postvélaire s'étend au-delà de m_3.

Dans ces conditions, il devient aisé d'indiquer les régions d'articulation des voyelles françaises.

A *Série postérieure.* La constriction se produit sensiblement dans la même région, qui est la moitié arrière de m_3; elle est donc nettement *prévélaire* pour *á* fermé [2]) *(âge)* et les voyelles *o* et *ou.*

B *Série antérieure non labialisée.* Les voyelles *a* moyen *(patte)* et *a* ouvert (*a* devant *r* en parisien, Rousselot) articulent sur la largeur de m_3, donc à la limite *palatovélaire.* Pour *è* ouvert *(père, aime)* la constriction est à la hauteur de m_2, donc *postpalatale; e* moyen *(bec, raison)* est *médio-postpalatal* (limite de m_2-m_1); *é* fermé *(blé) médiopolatal* (m_1) *i* moyen *(pic, tirer) médiopalatal,* mais un peu en avant de *é*, *i* fermé *(rive, vie) médio-prépalatal* (limite m_1-$p\,m_2$).

C *Série antérieure labialisée.* Les voyelles *eu* (eu ouvert et fermé, e atone ou »muet») articulent à la hauteur de m_3;

[1]) Au contraire pour la région antérieure (alvéolaire et cacuminale) le postulat serait évidemment faux.

[2]) J'adopte ici les transcriptions phonétiques de Rousselot, sauf $y = u$, et $u = ou$.

elles sont *postpalatales*, plus pres de la limite palatovélaire. Les voyelles *u (duc, rue)* sont *postpalatales*, mais plus près de la limite médiopalatale.

II. Articulation des lèvres.

Les traites de phonétique française (sans exception, autant que j'ai pu le contrôler) s'accordent à considérer le mouvement des lèvres, dans chacune des séries, comme conservant la même forme, de sorte que la labialisation des voyelles les plus élevées *(ou, u)* ne différerait qu'en *degré* de celle des voyelles plus basses *(o, eu)*.

P. ex.: «En avançant et en arrondissant les lèvres, on passe aisément de *à* [ouvert] à *òe* [ouvert]; ... *œ* moyen [*e* muet]: les lèvres sont plus fermées; ... *öe* fermé: ... les lèvres sont plus fermées que pour *œ*; ... *u* moyen *[duc]*: ... une fermeture des lèvres plus considérable que celle de l'*œ*; ... *ü* fermé *[rue]* ... les lèvres très fermées.» (Rousselot-Laclotte, pp. 35—37).

«Die Rundung ist am ausgeprägtesten beim höchsten Vokal, also bei *y* [graphie *u*], und nimmt nach der niederen Stufe hin graduell ab...» (Beyer, Frz. Phonetik[2], p. 20).

Or l'étude des instructives photographies données par Rousselot-Laclotte, et la comparaison de ces photographies avec mes propres voyelles[1]) m'a amené à remarquer que la labialisation en français présente des différences non seulement de degré, mais de *nature* pour les voyelles d'une même série. Je me permets de renvoyer le lecteur, pour les explications qui vont suivre, aux photographies qui illustrent le texte du *Précis* de Rousselot-Laclotte. J'étudierai successivement chaque série, et, dans chaque série, je décomposerai le mouvement de labialisation en 3 facteurs:

a) écartement des commissures;
b) arrondissement et projection;
c) forme de la fente buccale.

A *Série antérieure non labialisée* (*à* ouvert—*i* fermé).

---

[1]) Ma prononciation des voyelles est, dans ses traits généraux, la prononciation vosgienne.

1. *Écartement des commissures.* Les mesures prises à la loupe sur les photographies m'ont montré que l'écartement va en diminuant progressivement de *a* moyen à *é* fermé; au contraire *i* moyen et *í* fermé ont un écartement plus grand que *é* fermé. En classant les voyelles d'après les grandeurs décroissantes de l'écartement des commissures, on obtient l'ordre suivant (je sépare par un point et virgule les voyelles pour lesquelles la différence entre les valeurs mesurées est assez grande; on obtient ainsi à la fois l'ordre et le groupement):

a; à, è, i; e, í; é.

En mesurant directement sur moi-même, j'obtiens le groupement suivant (*à* n'existe pas dans ma prononciation naturelle)

a, i; è, í, e; é,

ce qui, vu les différences très faibles de valeur, la divergence des dialectes et la difficulté technique des mesures, coïncide assez bien.

Il en résulte donc que l'écartement des commissures augmente brusquement et fortement de *é* à *i*, et, même pour *í*, reste au dessous de *é*.

2. *Fente buccale.* Laissant de côté l'*à* ouvert spécial au parisien, on remarque:

a) que, dans la série *a-è-e-é*, la hauteur de la fente buccale diminue en même temps que la largeur (liée à l'écartement des commissures); pour *é* la fente atteint le minimum, et a la forme d'une rainure mince et allongée;

b) que, pour passer à *i* moyen, les lèvres se rouvrent et les coins s'écartent, de sorte que la fente buccale redevient plus large et plus haute;

c) que de *i* moyen à *í* fermé, si les commissures se rapprochent, les lèvres s'écartent vers le milieu, surtout la lèvre supérieure dont le soulèvement est très net; la fente buccale est très haute, et sa hauteur est presque maxima pour la série *a-í*.

Au point de vue du mouvement des lèvres, il faut donc nettement distinguer le groupe *a-é* du groupe *i-í*, ce dernier marqué, relativement à *é*, par une réouverture de la fente

buccale. Cette réouverture est évidemment liée à l'élévation de la langue, la constriction déterminée contre la voûte palatine étant telle que, s'il s'en produisait une autre à l'orifice du canal buccal, l'écoulement de l'air deviendrait impossible sans friction. — Au point de vue du timbre, il faut noter que le relèvement de la lèvre supérieure élève le ton de *i*; on peut s'en convaincre en laissant tomber la lèvre: le ton baisse aussitôt.

B *Série antérieure labialisée* (*eu* ouvert — *u* fermé).

1 *Ecartement des commissures.* Il diminue dans la série *eu* ouvert — *eu* moyen — *eu* fermé, mais augmente de *eu* fermé à *u* moyen, pour diminuer de *u* moyen à *u* fermé. Le groupement des voyelles, d'après les mesures prises sur les photographies de Rousselot, donne: [1])

òe; œ, y [u fermé]; *óe* [2])

et pour ma prononciation:

òe; y; œ, y; óe

donc le même ordre.

2. *Arrondissement et projection.*

Le mouvement d'arrondissement et de projection va en augmentant pour les voyelles eu, de eu ouvert *(òe)* à eu fermé *(óe)*. Mais en passant de eu fermé à u moyen *(y)*, il y a un changement: la projection disparaît, et il subsiste seulement l'arrondissement des lèvres combiné à un écartement des commissures. La projection reprend pour u fermé *(y)*, mais elle n'est pas aussi forte que pour eu fermé.

3. *Fente buccale.*

Pour *eu* ouvert, elle est à la fois large et haute; en passant à *eu* moyen et *eu* fermé, la forme, schématiquement elliptique, tend à une forme circulaire, les deux dimensions diminuant à la fois, mais la largeur plus vite que la hauteur. Pour *u* moyen, la fente buccale change de forme: elle revient

---

[1]) Celle pour *y* moyen est trop imprécise pour permettre une mesure exacte.

[2]) Pour des raisons d'ordre typographique, je dois recourir aux combinaisons *òe* et *y*.

à la largeur qu'elle avait pour *eu* moyen, tout en restant basse, et prend l'aspect d'une ellipse très aplatie; pour *u* fermé elle diminue dans les deux sens (les diamètres sont environ la moitié des valeurs pour *u* moyen), mais garde le même aspect, qui doit donc être considéré comme caractéristique des voyelles *u*, en opposition à la forme de plus en plus circulaire de l'ouverture buccale qui est propre aux voyelles *eu*.

C *Série postérieure* (*a* fermé — *ou* fermé).

1. *Ecartement des commissures.* Il diminue de *o* ouvert *(ò)* à *o* fermé *(ó)*, augmente de *o* fermé à *ou* moyen *(u)*; il diminue pour *ou* fermé *(ú)* tout en restant supérieur à la valeur pour *o* fermé. L'ordre des voyelles est, pour les photographies de Rousselot-Laclotte:

ò; u; á [*a* fermé]*; o, ú; ó,*

et, pour ma prononciation,

á; u, ò, ú, o; ó.[1])

2. *Arrondissement et projection.* Pour la série *á — ò — o — ó*, l'arrondissement et la projection croissent graduellement (comme le montre le froncement des lèvres); la projection atteint son maximum pour *ó*. De *ó* à *u*, le mouvement change de nature. La projection diminue subitement pour ne laisser qu'un arrondissement vertical; elle reprend pour *ú*, mais reste inférieure à la valeur qu'elle atteignait pour *ó*.

3. *Fente buccale.* Elle passe de *ò* en *ó* de la forme elliptique à une forme presque circulaire, en même temps qu'elle diminue. De *ó* à *u* elle s'élargit, tout en s'abaissant verticalement, et prend la forme d'une ellipse très aplatie. De *u* à *ú*, elle diminue dans les deux sens, sans changer de forme. Le parallélisme avec la série précédente est frappant.

La labialisation des voyelles *u* et *ou* est donc d'une autre nature que celle des voyelles *eu* et *o*. La raison doit ici encore être cherchée dans l'élévation de la langue.

Il faut remarquer d'ailleurs qu'il est possible d'obtenir des sons *i, u, ou* en continuant le mouvement des lèvres dans la même direction que pour les voyelles *e, eu, o*, c. à d.

---

[1]) La place de *á* tient à une différence effective de prononciation.

avec une fente buccale de même forme mais plus petite, des commissures plus rapprochées et une projection des lèvres plus forte. Mais:

1:o, l'élévation de la langue doit être moindre que pour les voyelles du français;

2:o il s'y mêle très vite une légère frication.

Des sons formés de cette manière existent en français; [1]) mais ce ne sont pas des voyelles: ce sont les »semi-voyelles» ou »semi-consonnes» que l'on a resp. dans *rien*, *nuit*, *bois*, et qui se distinguent des voyelles, comme on le sait, par la position de la langue et la présence d'un bruit fricatif. Les photographies du livre de Rousselot-Laclotte pour les deux derniers de ces sons montrent nettement que ce sont, quant à la labialisation, un *eu* resp. un *o* très fermés.

Dans ces conditions, il me semble qu'on doit, dans le classement des voyelles, tenir compte de la labialisation. A ce point de vue, il y aurait donc lieu d'introduire, dans chacune des trois grandes séries généralement adoptées, deux sous-groupes:

1:o, *voyelles basses,* c. à d. les voyelles *a*, *e*, *o*, *eu* sous toutes leurs formes;

2:o, *voyelles hautes:* les *i*, *u*, et *ou*,

la *forme* de l'articulation labiale étant essentiellement différente pour les deux groupes, mais restant la même, sauf des différences de *degré*, dans chaque sous-groupe de chacune des séries.

Entre les deux groupes, rattachées aux premier par la forme de l'articulation labiale et au second par l'articulation de la langue et le timbre, figureraient les »semi-voyelles».

Entre autres preuves que ce groupement n'est pas artificiel, je relèverai la suivante. Comme on le sait, les voyelles devant *r* subissent deux traitements:

---

[1]) M. Wallensköld, dans la discussion qui suivit cette communication, fit remarquer que les voyelles *u* et *o* du suédois *(hus, os)* sont aussi articulées de cette manière, et correspondent aux semi-voyelles françaises. Il me semble pourtant que *u* de *nuit* est un peu plus »haut» que la voyelle suédoise.

a) les voyelles que j'appelle basses sont ouvertes (même *a* en parisien)

b) les voyelles hautes sont nettement fermées.

Ces différences de traitement parlent en faveur de la classification que je propose ci-dessus.

Enfin, au point de vue de la phonétique générale, je crois qu'on peut tirer de ces considérations un argument pour insister sur la nécessité, exprimée déjà par Sievers, d'améliorer le système de Bell (ou les systèmes analogues) par une étude plus approfondie des variétés de labialisation.

J. Poirot.

Über die Bedingungen der Sprachentwickelung.

(Schluss.)

III.

Die Lehre vom Bedeutungswandel ist anfangs hauptsächlich von logischen Anschauungen beherrscht worden, vermutlich deshalb, weil sie vorwiegend aus lexikalischen Arbeiten hervorging. Es erwies sich z. B. dass ein Wort, das zu einer bestimmten Zeit eine gewisse Bedeutung hatte, nach einiger Zeit mit einer anderen Bedeutung auftrat. Verglich man nun die beiden Bedeutungen, so konnte man ihre logischen Verhältnisse feststellen, und durfte dann sagen, dass das Wort eine Begriffserweiterung bzw. -schmälerung erfahren hatte, usw. Als Sichtung des Materials ist diese Behandlungsweise verdienstvoll gewesen; indessen lässt sie den Verlauf der Entwickelung entweder ganz, oder allzu sehr im Dunkel. Die psychologischen Erklärungen bilden daher einen Fortschritt, indem sie den komplizierten Vorgängen nachspüren, die eine Bedeutungsentwickelung voraussetzt, und zeigen, dass mitunter scheinbar (d. h. dem Resultate nach) ähnliche Entwickelungen verschiedene Prozesse darstellen.

Immerhin ist mit diesen Analysen das Studium des Bedeutungswandels noch nicht erschöpft. Man kann nämlich noch

die soziale Verbreitung des Wortes untersuchen. Welche Gruppen der Sprachgemeinschaft haben ein Wort in seinen successiv bezeugten Bedeutungen gebraucht? sind es immer dieselben? sind gewisse Bedeutungen für gewisse Gruppen charakteristisch, und warum? Diese Fragen sind ganz berechtigt; denn gewisse Wörter sind erfahrungsgemäss gewissen Gruppen eigen; und andrerseits kann die Bedeutung des Wortes nie von dem Einzelnen verändert werden: der Bedeutungswandel setzt die Genehmigung der Sprachgruppe voraus.

Das Leben der Wörter ist von einigen Hauptbedingungen abhängig. — Erstens ist der Zusammenhang des Wortes mit der bezeichneten Sache ziemlich lose. Dass die Bezeichnung der Sache durch das Wort rein konventionell ist, ist hier ziemlich belanglos; denn diese Konvention, weil sie allgemein ist, wirkt auf den Einzelnen wie ein Zwang. Wichtiger sind die Verhältnisse bei der Erlernung der Sprache. Für das Kind bezeichnet das Wort meistens nur eine, oder einige Sachen, die es aus eigner Erfahrung kennt; erst im Laufe der Zeit erweitert sich die Bedeutung. Nicht anders ergeht es mit Gruppen, deren Lebensart so eingerichtet ist, dass sie nur mit bestimmten Individuen einer Gattung im Verhältnis stehen: dann wird sich das Gattungswort spezialisieren. So gebraucht die neugriechische Bevölkerung zur Bezeichnung des Pferdes das Wort *alogos*, d. h. »das verstandlose Wesen, das Tier überhaupt» (Bréal, Sémantique [1] § 121), gerade wie das Kind mit dem Worte *Hund* zuerst nur den Haushund meint. — Ausserdem muss beachtet werden, dass der Lernende an seine Aufgabe ohne Voraussetzung herantritt, und dass infolgedessen etwaige versteckte Absichten, konventionelle Anwendungen, die für Eingeweihte ohne weiteres klar sind, ihm verschlossen bleiben müssen; bekommt er keine Belehrung, so wird er dieselben Wörter mit anderen Bedeutungsnüancen anwenden, als seine Sprachlehrer. Dieser Punkt ist von grosser Wichtigkeit für die Entwickelung vieler bildlichen Übertragungen, sowie der verblümten Ausdrücke (Meillet, a. a. O. S. 6).

Ein zweiter wichtiger Umstand ist die Heterogeneität

der Sprachgemeinschaft. Zwischen der heranwachsenden Generation und den vorigen besteht eine Kluft, und die Sprache wird von den Kindern neu geschaffen. Aber auch sonst ist das soziale Milieu nicht einheitlich; es zerfällt in verschiedene Gruppen (Klassen, Gewerbe u. s. w.), die zwar mit einander verkehren, aber ein gesondertes Leben führen, verschiedene Anschauungen haben, und in dem inneren Verkehr eine besondere Sprache anwenden, die mit der Gemeinsprache viele Elemente gemeinsam hat, aber spezifische Züge aufweist. Das Vorhandensein von Standessprachen ist eine bekannte, obwohl erst in den letzten Zeiten gebührend beachtete Erscheinung.

Wie erfolgt nun die Bedeutungsentwickelung? Meillet bemerkt (a. a. O., SS. 9—13), dass es hauptsächlich 3 grundverschiedene Typen giebt.

A. In gewissen Fällen ist der Wandel durch sprachliche Umstände bedingt. Die Syntax, z. B. negativer Sätze, befördert den Übergang gewisser Substantive zu indefiniten Pronominibus: (lat. *homo* frz. *on*, eine Enwickelung, die im germ. und im armenischen genaue Parallelen hat.) Der Übergang vom deutschen *kein* von der positiven zur negativen Bedeutung vollzieht sich jetzt in der frz. Volkssprache für *pas, rien* etc.; das deutsche *aber* und das latein. *magis* >frz. *mais* haben sich unter ähnlichen Verhältnissen von der additiven zur adversativen Bedeutung verschoben. Grammatische Kategorien (Geschlecht, Aktionsart u. s. w.) können solche Veränderungen herbeiführen. — Diese Prozesse erscheinen in vielen Sprachen, und ihre Allgemeinheit beruht auf ihrem rein psychologischen bzw. logischen Charakter. Indessen ist die Anzahl dieser Entwickelungen ziemlich gering.

B. Der Wandel der Bedeutung kann einer Veränderung der Sache selbst entsprechen. So bezeichnet das Wort *Feder* ein stählernes Ding, statt der früher gebrauchten Vogelfeder. Der charakteristische Zug solcher Entwickelungen ist, dass sie sich über die ganze Sprachgruppe verbeiten. Diese Art des Bedeutungswandels hat in den letzten Zeiten die Auf-

merksamkeit vieler Sprachforscher auf sich gezogen[1]). — Eigentlich würde man erwarten, dass die neue Sache ein neues Wort zu Tage förderte. Dies geschieht auch mitunter: die Erfinder schaffen gern neue Wörter (oder Komposita aus fertigen Wörtern). Der Wortvorrat ist aber, obgleich theoretisch ausdehnungsfähig, in der Wirklichkeit beschränkt: daher wendet man öfters die alten Wörter auf die neuen Verhältnisse an.

Diese Übertragung wird dadurch erleichtert, dass die Veränderung in den meisten Fällen nur gering ist. Von den Begriffen oder Vorstellungen, die mit dem Worte vereinigt waren, bleibt daher eine genügende Anzahl übrig, um die Anknüpfung zu ermöglichen, und jede Dunkelheit im Sprachgebrauche auszuschliessen. Mit dem Worte »Sache» muss man nämlich nicht nur die Produkte menschlicher Industrie, sondern auch die Einrichtungen u. s. w., verstehen. Wenn das idg. Wort **pətēr*, das von Haus aus den Inhaber einer gewissen juristischen Stellung (Haupt der Familie) bezeichnet, allmählich, durch die Auflösung der ursprünglichen Verhältnisse, auf den Erzeuger der Kinder beschränkt worden ist, so ist dieser Wandel der Entwickelung *Wand*-geflochtene Wand ⟩ *Wand*-Mauer gleichzustellen.

In dieser Hinsicht kann man schon sagen, dass der Bedeutungswandel von sozialen Faktoren abhängt, die er wiederspiegelt. Die hierher gehörigen Wörter bezeichnen nur solche Sachen, die in dem Bereich der menschlichen Wirksamkeit stehen: gesellschaftliche Einrichtungen und Verhältnisse, oder Erzeugnisse der Technik, welch letztere auch eine gesellschaftliche Erscheinung ist. Wörter, welche z. B. Naturkräfte bezeichnen (Wind, Regen, u. s. w.) sind solchen Wandlungen nicht ausgesetzt.

C. Meistens nimmt aber ein Wort eine neue Bedeutung an, ohne dass die früher bezeichnete Sache sich verändert hätte. In diesem Falle lebt die ältere Bedeutung neben der neuen fort; das Resultat ist, anstatt einer Veränderung, eine

---

[1]) Es sei hier z. B. auf Meringers Aufsätze in den Idg. Forsch., unter dem Titel »Wörter und Sachen», hingewiesen.

Spaltung der Bedeutung. Beispiele können natürlich massenhaft angeführt werden; wichtiger aber als die Anhäufung von Belegen ist die Analyse eines Falles. Nehmen wir also das frz. Wort *maréchal* (Meillet, a. a. o., S. 30). Ursprünglich ist *marahskalk* nur »Pferdeknecht». Jetzt bedeutet es entweder die höchste Stufe der militärischen Hierarchie, oder ein niedriges Handverk (*maréchal-ferrant*, Hufschmied). Natürlich muss man von einer Sachlage ausgehen, wo die Pferde des vornehmen Germanen von einem Mann der Gefolgschaft gepflegt wurden. Bei den Heerführern aber, und jedenfalls später bei den Königen, als der Hofstaat sehr gross wurde, trat eine Spaltung der Tätigkeit ein. Einem der Leute des Königs blieb die Aufsicht über die Pferde anvertraut, und dieser hiess, für den König und die höhere Gefolgschaft, auch fernerhin »der Pferdeknecht». Die wirkliche Arbeit fiel aber eigentlichen Stallknechten zu, die für die übrige Dienerschaft die »Pferdeknechte» waren. Die Spaltung der Bedeutung ist hier die Folge einer Trennung der Tätigkeiten. Wichtig ist aber, das jede von den beiden Bedeutungen einer Gruppe eigen ist: in dem inneren, täglichen Verkehr verstanden die höheren Hofkreise unter *marahskalk* nur den vornehmen Stallaufseher, die Diener nur die Stallknechte. Hier tritt der Einfluss der gesellschaftlichen Ungleichartigkeit klar zu Tage. Ohne die Trennung der Gruppen am Hofe, die ihrerseits auf soziale Ursachen zurückgeht, sieht man nicht ein, wie die ursprüngliche Bedeutung von *marahskalk* sich hätte spalten können.

Das Vorhandensein vieler Gruppen ist für den Bedeutungswandel von grosser Tragweite. Da die Beschäftigungen, und daher die Anschauungen der Gruppen auseinander gehen, wird derselbe Begriff für Leute verschiedener Gruppen verschiedene Nüancen annehmen. Es sind dann zwei Möglichkeiten offen:

1:o, entweder wird ein und dasselbe Wort »Spezialisierungen» erfahren, d. h. es wird verschiedene Sachen bezeichnen. Für diese Fälle kann man eine Regel aufstellen: gehört ein Wort zur Sprache mehrerer Gruppen, so wird es in-

nerhalb jeder Gruppe eine bestimmte, spezifische Nüancierung bekommen; und umgekehrt: hat ein Wort gleichzeitig mehrere Bedeutungen, so ist jede von diesen in der Sprache einer bestimmten Gruppe zu Hause. Das Wort *Operation* liefert ein treffendes Beispiel dafür. (Bréal, *Sémantique*, ap. Meillet a. a. O. S. 13). Wenn ich den folgenden Satz höre: »Es war eine schwierige Operation; ich habe sie aber gut ausgeführt», so weiss ich nicht, wovon die Rede ist, und muss mich näher erkundigen, ausser wenn ich den Stand des Sprechenden kenne. Ist es ein Arzt, so bin ich sicher, dass eine chirurgische Operation gemeint ist; denn diese Bedeutung ist die einzige, die für einen Arzt *ohne weitere Bestimmung* gilt; ist es ein Offizier, so sprach er gewiss von einer militärischen Übung u. s. w.

2:o, oder dieselbe Sache wird durch mehrere Wörter ausgedrückt werden. Dann gilt auch hier die Regel: ursprünglich ist jeder Ausdruck auf eine Gruppe beschränkt. — Wie Schuchardt (Meillet, a. a. o. p. 111) bemerkt,[1]) wird ein Sklave den Begriff »ich muss» durch *mihi ministerium est* ausdrücken, während sein Herr ein *mihi calet* dafür gebraucht.

Die Grenzen der sozialen Gruppen sind bekanntlich nicht scharf gezogen; allerlei Kreuzungen und Berührungen finden statt. Dieselbe Person kann mehreren Gruppen angehören; andererseits sind die Gruppen offen, und verkehren mit einander. Der Verkehr, besonders unter ähnlichen Gruppen, erstreckt sich sogar über die Grenzen der Sprachgemeinschaft. Diese komplizierten Verhältnisse ermöglichen allerlei Übergänge von Menschen, Sachen und Wörtern. Was die Wörter betrifft, so ist diese Erscheinung unter dem Namen »Entlehnung» wohl bekannt; ihr Umfang ist aber erst in der letzten Zeit richtiger anerkannt worden.

1:o. Es können zwischen ähnlichen Gruppen verschiedener Sprachen Wortentlehnungen vorkommen. Man hat nämlich gute Gründe zu vermuten, dass die Übernahme fremder

[1] Schuchardts Arbeit (Gabe an Mussafia, 1905) steht mir augenblicklich nicht zur Verfügung, und Meillet citiert nicht die Seitenzahl.

Wörter durch einzelne Gruppen übermittelt wird, und zuerst dem Wortvorrat dieser Gruppen eigen ist: das Eindringen englischer Sportausdrücke in die kontinentalen Sprachen ist in dieser Hinsicht sehr lehrreich. Es ist hier gleichgültig, ob das entlehnte Wort seine fremde Lautform behält (engl. *jockey*, *lawntennis* u. s. w.) oder übersetzt wird (lat. *misericordia* got. *armahairtitha*, deutsch *Fernsprecher* neben *Telephon*). Eine Folge dieser Entlehnungen ist, dass der Wortvorrat ähnlicher Gruppen grosse Übereinstimmungen aufweist.

2:o. Es können aber auch Entlehnungen innerhalb einer Sprache, nämlich zwischen verschiedenen Gruppen vorkommen. Diese Erscheinung ist sehr häufig, aber manchmal schwer festzustellen. Fremde Lehnwörter verraten meistens ihren Ursprung vom Standpunkte der Laut- oder Wortbildungslehre aus; ein einheimisches Wort kann aber echtes Erbgut sein, und muss trotzdem als Lehnwort betrachtet werden, wenn es eine Zeit lang nur von einer Gruppe gebraucht worden ist, und später in die Sprache anderer Gruppen aufgenommen wurde. In diesem Falle giebt nur die Geschichte des Wortes eine Auskunft. Diese Erscheinung, welche die sprachlichen Probleme bedeutend verwickelter gestaltet, ist erst neuerdings beachtet worden. So z. B. ist das frz. *pondre* der regelrechte Vertreter von lat. *ponere;* die Einschränkung der Bedeutung von »legen» zu »Eier legen» zeigt immerhin, dass das Wort ursprünglich nur in der Bauernsprache fortgelebt hat, und dass die anderen Gruppen es später aus dem Munde der Bauern gelernt haben.

Die Entlehnungen innerhalb einer Sprache sind zweierlei Natur:

a) entweder geht ein Wort von der Gemeinsprache in die Spezialsprache einer Gruppe über;

b) oder die Gemeinsprache nimmt ein Wort von einer Spezialsprache auf. Im ersteren Falle bedingt der Übergang einen Bedeutungswandel, was in den technischen Sprachen am deutlichsten hervortritt (»Kopf» des Nagels, »Hals» der Kanne u. s. w.). Im zweiten Fall kann zwar das übernommene Wort seine Bedeutung beibehalten, und wird dann als rein technisches

Wort empfunden. Wie Meillet bemerkt, ist es jedoch nicht das Gewöhnliche, sondern die Entlehnung hat eine Veränderung der Bedeutung zur Folge. So bedeutet *arriver* in der Seemannsprache »ans Land stossen», in die Gemeinsprache aufgenommen bedeutet es nur »ankommen».

Der Übergang von der Gemeinsprache zur Spezialsprache bietet keine Schwierigkeiten, und die Tätigkeit der Gruppe als solcher tritt als Anlass deutlich hervor, während der psychologische Vorgang klar ist. Dunkler sind dagegen die Verhältnisse bei der Entlehnung von der Spezialsprache in die Gemeinsprache.

Zwar ist der psychologische Prozess an sich noch ziemlich einfach. Die Bedeutung besteht aus einem Vorstellungskomplex. In der Spezialsprache wird ein Teil dieses Komplexes, und gerade der spezifische, dem Sprechenden immer (oder meistens) durch die Situation vergegenwärtigt, sogar wenn er nicht ausgedrückt ist. Unter Seeleuten wird also *arriver* immer ohne weiteres die Vorstellung des Strandes hervorrufen. Spricht der Seemann aber mit Menschen von anderen Gruppen, so haben diese beim Anhören des Wortes *arriver* nicht dieselbe Vorstellung. Oder, wenn gerade in diesem Gespräch der Zusammenhang noch eine dunkle Erinnerung an den etymologischen Wert des Wortes erweckte, so verschwindet diese schnell beim Wiederholen unter nicht Fachleuten (vgl. die Ausführungen oben S. 45), und von *arriver* bleibt nur der Hauptbegriff des Ankommens für den Sprechenden bestehen. — Weit schwieriger ist aber die andere Frage: aus welchem Anlass entlehnt die Gemeinsprache aus den Spezialsprachen? Eine Antwort lässt sich nur nach einer Analyse von klaren Fällen geben.

Je enger nun der Ausgangspunkt ist, desto deutlicher treten die Ursachen hervor. Ich habe oben (S. 21) das Beispiel von *boycott* genommen. Das Wort *hooligane*, das während der letzten Jahre so rasche Verbreitung in Russland gefunden hat, kann als Seitenstück angeführt werden. Das Wort ist bekanntlich englisch, und wurde von den russischen Hofkreisen (man sagt sogar ursprünglich von der

kaiserlichen Familie) zur Bezeichnung des Pöbels gebraucht. Der Anlass zur Aufnahme muss hier in der hervorragenden Stellung der kleinen Gruppe gesucht werden, die das Wort zuerst anwendete. — Die nicht wenigen Ausdrücke, die aus der Jägersprache herstammen, sind meistens von vornehmen Kreisen ausgegangen, deren Sitten (die Sprache nicht ausgenommen) die niedrigeren Klassen so gern nachahmen. Aus ähnlichen Gründen erklärt sich die Verbreitung militärischer Ausdrücke. — Kurz und gut, in allen Fällen, wo die Geschichte eines Wortes sicher festgestellt werden kann, wird man merken, das die Gruppe, aus deren Wortvorrat es entlehnt wurde, zur Zeit der Entlehnung eine in gewisser Hinsicht dominierende Stellung einnahm. Diese hervorragende Stellung kann sie einem Zufall verdanken: so erklärt sich der Erfolg des Wortes *boycott*. Sie kann aber dauernd sein, und mancherlei Ursachen haben. Bald ist es die Machtstellung, oder das politische Ansehen, oder die privilegierte Stellung; bald ist es die numerische Überlegenh eit(was besonders für die Bauernklasse zutreffen dürfte); bald sind es ideelle Gründe: die romantische Glorie, die den weitgereisten Seemann umgiebt, oder die Überlegenheit der Bildung. Wenn der theologische und scholastische Wortvorrat, die astrologische Terminologie, die medizinischen Ausdrücke so zahlreiche Spuren in den europäischen Sprachen hinterlassen haben, so lässt sich dieser Umstand nur durch das grosse Ansehen erklären, das die betreffenden Gruppen in der mittelalterlichen Gesellschaft genossen haben.

Wie sich diese Grundsätze auf das Studium des Bedeutungswandels anwenden lassen, wird der Leser in Meillets Aufsatz, oder in den dort angeführten Arbeiten finden können. Ich habe hier nur die Hauptgedanken formulieren, und, wo es nötig erschien, begründen wollen. — Zum Schluss ein Wort. Viele von den oben vorgetragenen Gedanken sind eigentlich nicht neu; man wird sie in früheren Arbeiten hier und dort wiederfinden. Man kann aber nicht leugnen, dass sie nicht zu leitenden Grundsätzen erhoben worden waren. Die Forderung darf man jetzt stellen, dass die künftigen For-

schungen es nicht bei der theoretischer Anerkennung dieser Ideen bewenden lassen möge. Ist das System in seinen Grundlinien richtig, so muss es konsequent verfolgt werden. Für alle Wörter kann es noch nicht gelingen, weil das Material dazu fehlt; es ist aber schon viel gewonnen, wenn man weiss, wohin man die Forschung zu richten hat.

J. Poirot.

Besprechungen.

Richard Schubert, *Probleme der historischen französischen Formenlehre.* Erster Teil. (Romanische Studien, veröffentlicht von Emil Ebering. Heft VII). Berlin, E. Ebering, 1907. 71 pp. in-8°.

Dans cet ouvrage M. Schubert a tâché d'expliquer quelques points obscurs de la conjugaison des langues romanes, notamment de l'ancien français. Comme ses conclusions sont toujours dignes d'intérêt, même si elles ne sont pas toutes convaincantes, je n'hésite pas à les résumer ici brièvement. Je dirai ensuite quelques mots de celles de ses hypothèses qui me semblent mal fondées.

I. L'*-s* paragogique de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. (*sui-s*, etc.), qui n'apparaît que vers le milieu du XIII:e siècle, est un signe purement graphique. Comme il se rencontre d'abord après *n, r* et *ui* (*entens, dors, suis*, etc.), il faut croire que son apparition résulte d'une confusion entre le présent et le parfait des verbes en *-indre, -rdre (-rdoir)* et *-uire* (*peing-peins, art-ars, dui-duis*, etc.), confusion qui facilitait la naissance et l'extension des parfaits analogiques faibles en *-i* (*peigni, ardi, duisi*, etc.). Les anciens présents en *-s* (*puis, fenis*, etc.) ont naturellement contribué à fixer l'emploi graphique de *-s* comme désinence caractéristique de la 1:ère pers. du sing. toutes les fois que les deux autres personnes du sing. avaient *-s* et *-t* (*doi-s, doi-s, doi-t,* — mais *ai, as, a; avrai, avras, avra; jure, jures, jure;* etc.). M. Schubert allègue contre l'hypothèse le plus généralement adoptée, qui veut que l'*-s* de la 1:ère pers. sing. du prés. provienne exclusivement des anciennes formes *puis, fenis*, etc., le fait que dans ces derniers verbes, excepté *doins*, l'*-s* est précédé d'une voyelle, tandis que dans les nouveaux présents en *-s* cette désinence est le plus souvent précédée d'une consonne (*n, r*).

II. L'-*s* paragogique de la 2:e pers. sing. de l'impér. n'a pas été ajouté par analogie avec la forme correspondante de l'ind., puisque les verbes de la conjugaison en *-er* (*y* compris l'impér. *va*) ne l'ont pas. Il a plutôt été ajouté comme simple signe graphique sous l'influence de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. des verbes en *-oir, -re* et *-ir*, qui avaient adopté cette même désinence graphique. (Voy. le chapitre précédent). De même, les subjonctifs *aies, soies, saches, veuilles* ont, employés comme impératifs, perdu leur *-s* par analogie avec la 1:ère pers. sing. du prés. du subj.

III. L'-*e* paragogique de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. des verbes en *-er* n'est pas dû uniquement à l'influence des verbes du type *semble*. Il date de l'époque où l'-*s* et le *-t* finals n'étaient déjà plus prononcés, de sorte qu'on avait au sing. du prés. de l'ind. d'une part *ser(f), ser(s), ser(t)*, d'autre part *jur, jure(s), jure*. La forme *jur,* qui détruisait la bonne proportionnalité, a alors été changée en *jure*. Et c'est alors seulement que les nouveaux subjonctifs en *-e (jure)* ont pu s'implanter.

IV. Les formes *doing, doigne* (*daing, daigne*, etc.) et *donc, donge* sont dues à l'influence analogique de *praing, praigne* (dialectes de l'est) et de *prenc, prenge* (dialectes de l'ouest), tandis que les formes du nord-est *prent, prende* différaient trop des formes correspondantes du verbe *doner* pour pouvoir les changer en **dont, *donde*. L'influence analogique de *prendre* sur *doner* s'explique par le sens opposé des deux verbes.

V. Les futurs *donrai, darrai, dondrai* sont également dus à l'influence de *prendre: panrai, parrai* (dial. de l'est) et *prendrai*.

VI. Les subjonctifs *doinst* et *doint* sont des formes contaminées: *dont* + *doinse* (cette forme est expliquée au chap. X) et *dont* + *doigne*. *Doinst* a ensuite amené *voist* et *estoist* (pour *voise* et *estoise*).

VII. Le présent *vai* («je vais») remonte à *v a i o, formé d'après v e n i o (sens opposé!). Le subjonctif *alt* est normal; *aille* et *alge* (dial. de l'ouest) ont été créés par analogie avec *vaigne* et *venge*. Ensuite la désinence *-ge* a été introduite dans *parler*: *parolge* (pour *parolt*).

VIII. En provençal et en italien *anar* et *andare* ont été aussi influencés par *venir* et *venire*. Ainsi prov. *anga (enga)* a été formé d'après *venga*, prov. *vauc* d'après *venc* et it. *vago* d'après *vengo*. *Vauc* a ensuite fait naître *fauc* et *estauc*.

IX. De même que *venir* a influencé *aler, gesir* a transformé analogiquement certaines formes de *ester,* de *seoir* et de *cheoir: estace (jace), estisoie (gisoie), esteïi (geïi), estiu (giu), estisant (gisant), siech siec siez* et *chiech chiec chiez (*giech *giec *giez)*. En proven-

çal, *jac* (< j a c u i et j a c u i t) a fait naître *estet*, qui a, à son tour, produit *anec*.

X. C'est également à *gesir* que sont dus *estois* et *estoise*, formés d'après *gis* et *gise*. *Estois*, *estoise* ont ensuite fait naître *vois*, *voise* et **dois*, **doise*. *Doins* et *doinse* sont des contaminations de *don* + **dois* et de *don* + **doise*.

XI. Les formes **vo*, **esto*, **do* et *vont*, *estont*, **dont* s'expliquent de la manière suivante: sous l'influence de s t a r e, v a d e r e est devenu *v a r e, d'où *v a o et *v a u n t; ces dernières formes ont à leur tour changé d o, s t o et d a n t, s t a n t en *d a o, *s t a o, *d a u n t, *s t a u n t.

XII. Une fois *v a o, *s t a o *d a o donnés, on a transformé la 2:e et la 3:e pers. du sing. en *v a i s, *s t a i s, *d a i s et *v a i t, *s t a i t, *d a i t, d'où en ancien français les formes si communes *vais*, *vait* et *estait*. Par contre, *ves*, *vet* remontent à *vas, *v a t, calqués sur s t a s, s t a t et d a s, d a t. *Vas*, *va(t)* et *veis*, *veit* sont des contiminations de *vais*, *vait* et de *ves*, *vet*. La 1:ère pers. *vais* date de l'époque où *oi* s'était changé en *ai (e)* dans le dialecte de Paris. *Je va(s)* est à expliquer comme *je jure* (voy. ci-dessus, chap. III).

XIII. A l'ouest et au sud du domaine français on trouve *vienc-vienge*, *tienc-tienge*, *mainc-mainge*, etc., tandis qu'ailleurs ces formes présentent un *n* mouillé. Or, les verbes en *-indre* ont des formes doubles: en *-c*, *-ge (planc*, *plange)*, formations normales, et en *-ing*, *-igne (plaing*, *plaigne)*, formations nées sous l'influence des formes à thème régulièrement mouillé (*plaindre*, etc.). De là aussi concurrence entre *ving*, *vigne* et *venc*, *venge*. La diphtongue *ie* des formes *vienc*, *vienge*, etc. provient du thème régulier *vien-* (*viens*, *vient*, etc.). De même, on a en provençal *venc-venga*, en italien *vengo-venga*.

XIV. Les formes *prenons*, *praing-praigne* et *prenc-prenge* sont dues à l'influence de *manons*, *maing-maigne* et *ma(i)nc-ma(i)nge*. Que le nord-est ait conservé *prendons*, *prent*, *prende*, c'est ce qui s'explique par le fait que *manoir* y était moins propre à exercer une influence sur *prendre*, son futur y différant de celui de *prendre*: *manrai*, mais *prendrai*. L'inf. *maindre* ne provient pas d'un *m a n ĕ r e; il doit son existence aux verbes en *-aindre* (*plaindre*, etc.).

XV. *Taing-taigne* et *vaing-vaigne* ont subi l'influence analogique de *praing-praigne*. Les 1:ères pers. *vien(s)* et *tien(s)* sont à expliquer comme *jure* (chap. III). Le thème *vien-* s'est aussi introduit dans le prés. du subj., dont la forme normale était *vigne*, et dans le futur.

XVI. Les parfaits *prins*, *print*, *prinrent*, *prindrent*, dont la

nasale se prononçait, ont été créés par analogie avec *vin(s)*, etc. à une époque où l'-*s* de *pris* s'était déjà amui.

XVII. Les subjonctifs *defenge*, *entenge*, etc. d'un côté et *defegne*, *entegne*, etc. de l'autre sont formés par analogie avec *prenge* et *pregne* dans les domaines où *prende* existait à côté de ces formes.

XVIII et XIX. La désinence picarde *-ch (-c)* et lorraine *-z* de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. (*sench, senz*, etc.) est due aux présents *siech, siez* et *chiech, chiez*, dont on a parlé ci-dessus (chap. IX), et qui existaient, en picard et en lorrain, à côté des formes régulières *siet* et *chiet*. La désinence *-ch, -z* figurait d'abord dans les verbes dont le thème se terminait par une explosive dentale (*part-, defend-*, etc.), mais fut, après l'amuissement de la finale, introduite dans d'autres verbes (*ainch, criench*, etc.). Les subjonctifs correspondants en *-che, -ce* (*senche, sence*, etc.) sont des formations postérieures, tirées de la 1:ère pers. sing. du prés de l'ind.

XX. La désinence picarde *-ch (-c)*, lorraine *-z* de la 1:ère pers. sing. du parfait (*vinch, vinz*, etc) est un simple signe graphique provenant de la même personne du prés. (voy. chap. XVIII et XIX) et correspondant à l'-*s* de *vins*. Elle s'est aussi introduite dans l'impératif (cf. chap. II). Les formes avec *-ng* (*deving*, etc.) sont dues à une confusion graphique entre *-n* et *-ng* (*n* mouillé), devenu nasale dentale (cf. *aing, ung*, etc.).

Comme on peut le voir par ce résumé condensé, M. Schubert s'attaque avec beaucoup de hardiesse aux problèmes les plus difficiles de la morphologie de la conjugaison française, et il se tire d'affaire d'une façon fort honorable. S'il ne convainc pas toujours, son raisonnement n'est jamais à dédaigner. Il faut surtout le louer d'avoir fait clairement ressortir le caractère purement graphique de certaines désinences qui ont donné du fil à retordre aux plus éminents romanistes. Il a aussi très bien fait de chercher le point de départ de l'influence analogique dans des verbes à sens opposé (*doner — prendre, ester — gesir*, v a d e r e — s t a r e), et ses limitations dialectales de certains faits morphologiques ont beaucoup contribué à simplifier les hypothèses. J'ajouterai ci-dessous quelques observations critiques concernant quelques-unes de ses conclusions.

Chap. II. L'hypothèse de M. Schubert concernant l'-*s* paragogique de l'impératif est certainement fort ingénieuse et suffit à tout expliquer. Seulement, il m'est tout à fait impossible de comprendre comment la 2:e pers. sing. de l'impér. aurait pu être influencée, même graphiquement, par la *première* personne de l'ind. ou du subj., à l'exclusion de la *seconde*. Quel aurait été le lien

psychologique nécessaire unissant l'impér. *voi(s)* à *je voi(s)*, et non à *tu vois*, où l'idée de «personne à laquelle on s'adresse» était le point de départ commun?[1]) Quant aux preuves linguistiques alléguées par M. S. contre une influence analogique partant de la 2:e pers. du sing., elles ne me paraissent nullement convaincantes. L'auteur semble avoir oublié qu'à partir du XIV:e siècle l'*-s* s'ajoutait souvent aussi à l'impératif des verbes en *-er*, inclus l'impér. *va* (voy. Brunot, *Hist. de la langue franç.* II, p. 327 s.) et que même la langue moderne a gardé des traces de cet *-s* paragogique *(donnes-en, portes-y, vas-y)*. Je regarde la victoire définitive des formes sans *-s* comme due probablement à l'influence analogique des substantifs et adjectifs masculins en *-e:* de très bonne heure déjà il y avait une hésitation continuelle entre *-e* et *-es* au cas-sujet sing. (*sire-sires* d'une part, *messages-message* de l'autre), laquelle se termina en faveur de *-e* (avec quelques exceptions: *Charles*, etc.). On comprend donc aisément que l'emploi de *-s* après l'*e* féminin de l'impératif a été beaucoup plus arbitraire et beaucoup moins stable qu'après d'autres phonèmes. Que l'indicatif et le subjonctif aient gardé la désinence *-s*, c'est ce qui s'explique par le fait que *-s* était le signe caractéristique de toutes les deuxièmes personnes du sing., excepté précisément celle de l'impératif. Les impératifs *aie, veuille, sache* ont naturellement subi l'influence de l'impératif des verbes en *-er*. La contraction de *soies* en *sois*, qui se retrouve aussi au subjonctif comme tel, n'a rien à faire avec l'addition paragogique d'un *-s* à l'impératif. Si, au contraire, la désinence picarde *-ch*, lorraine *-z* s'est introduite dans l'impératif, comme le dit M. S. au chap. XX (je ne suis pas en état de vérifier son assertion), il paraît y avoir, en effet, une influence analogique sporadique de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind., que je ne saurais expliquer.

Chap. III. Quand M. S. dit que l'*-e* paragogique de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. n'apparaît que vers la même époque (milieu du XIII:e siècle) où l'*-s* final ne se prononçait plus, il se trompe singulièrement. L'*-e* paragogique se rencontre dès le XII:e siècle.[2]) Il faut donc attribuer aux verbes du type *semble* une beaucoup plus grande influence sur les autres verbes de la conjugaison en *-er* que ne le fait M. S. Quant aux nouveaux subjonctifs en *-e, -es, -e* de la conjugaison en *-er*, je ne saisis pas bien ce qu'ils auraient eu à faire avec l'*-e* paragogique de la 1:ère pers sing. du prés. de l'ind. Je persiste à regarder ces subjonctifs

---

[1]) Cf. la substitution de l'ind. à l'impér. à la 2:e pers. du pluriel.

[2]) Aux exemples cités par d'autres j'ajoute *prie ; -ie* Con. de Béth. VI, 2, 7 (éd. Wallensköld).

comme produits analogiquement sous l'influence des subjonctifs des verbes des autres conjugaisons et des verbes du type *sembler.*

Chap. V. Si les futurs *darrai* et *dondrai* sont sans doute dus à l'influence du verbe *prendre,* l'influence de *prendre* me semble moins évidente pour *donrai,* source de *darrai* et de *dondrai.* Il ne faut pas oublier que les formes contractées et assimilées *donrai dorrai* et *menrai merrai* sont très anciennes (*durai* Alex. 45 d) et qu'il est difficile de les séparer de *jurrai, demorrai,* etc. Il paraît que dans tous ces cas, où une liquide précède la contrefinale, la disparition de cette contrefinale, dès le XI:e siècle au moins, est un fait normal [1]), contrecarré seulement par l'influence d'autres formes des mêmes verbes. Si quelques futurs et conditionnels étaient particulièrement souvent employés, comme cela a dû être le cas pour ceux de *doner* et de *mener,* ils subsistaient naturellement dans leur forme contractée plus longtemps que les futurs et conditionnels contractés de verbes comme *saner* et *finer.* Ce serait donc une syncope de la contrefinale analogue à celle qui a eu lieu plus tard après *r* devant certaines consonnes, p. ex. dans *serment, larcin, persil, parvis,* etc. Par conséquent, la forme *donerai* est une formation analogique postérieure: cf. *Auberee,* éd. Ebeling, Intr. p. 158.

Chap. XI. Je me demande si on a vraiment besoin de recourir à *v a o pour expliquer *s t a o et *d a o. Étant donné que les 1:ères personnes s t o et d o différaient, par le manque de la voyelle thématique *-a-,* des autres personnes du présent, la création spontanée des formes *s t a o et *d a o ne me semble nullement improbable. *V a o pourrait donc avoir été calqué directement sur *s t a o (cf. le *Grundriss* de Gröber, I², p. 478).

Chap. XII. Les formes *veis, veit,* que mentionne M. S., ne sont-elles pas tout simplement des graphies de l'est (*ei* < *a* latin libre) pour *ves, vet?* Sans cela, on devrait donc aussi trouver **vois* et **voit.*

Espérons que la suite promise de l'ouvrage si suggestif de M. Schubert ne se fera pas trop attendre!

A. Wallensköld.

---

[1]) Cf. Nyrop, *Gramm. hist.* II. § 205, 2° et 3°.

C. G. Morén, Tyskt konstruktionslexikon för korrespondens, temaskrifning och konversation. Med svenskt-tyskt bihang. Andra upplagan. Stockholm, Fr. Skoglunds förlag, 1905. 702+247 S. 8:o. Preis gbd. 14 Kronen.

Moréns verdienstvolles, allgemein bekanntes deutsch-schwedisches Konstruktionswörterbuch, dessen erste Auflage im Jahre 1889 erschien, liegt seit anderthalb Jahren in zweiter Auflage vor. Bei der Ausarbeitung der neuen Auflage, die im Vergleich zur ersten Auflage um 140 Seiten erweitert ist, hat ein akademisch gebildeter Deutscher, der Lektor an der Universität Uppsala Dr. Ernst A. Meyer, dem Herausgeber als Mitarbeiter zur Seite gestanden. Wie aus einigen Stichproben leicht ersichtlich, sind in einer grossen Menge von Artikeln neue Beispiele hinzugefügt worden, die nach Angabe des Herausgebers teils aus der modernen deutschen Litteratur, teils aus neueren Wörterbüchern und Spezialwerken gesammelt worden sind. Ausserdem sind viele Artikel hinzugekommen betreffs Wörter, deren Konstruktion in der ersten Auflage überhaupt nicht angegeben war.

Was man an der ersten Auflage des Morénschen Konstruktionslexikons vor allem auszusetzen hatte, war, dass dem Umstand nicht genügend Rechnung getragen wurde, ob eine gewisse Konstruktion, ein gewisser Ausdruck auch in der jetzigen Sprache üblich oder etwa nur einem älteren Sprachgebrauch eigen ist. Denn dem Benutzer eines solchen Werkes muss es natürlich wünschenswert sein, in erster Linie auf die im jetzigen Sprachgebrauch zulässigen und guten Ausdrücke hingewiesen und andererseits, soweit der Plan des Werkes es gestattet, vor jetzt weniger gebräuchlichen oder jedenfalls nicht für alle Stilgattungen empfehlenswerten Ausdrücken gewarnt zu werden.

Die Mängel, die in dieser Beziehung der ersten Auflage anhafteten, hat der Herausgeber in der neuen Auflage dadurch zu entfernen versucht, dass Ausdrücke der letzteren Art häufig durch hinzugefügte geeignete Vermerke gekennzeichnet sind.[1]) Auch sind in der neuen Auflage betreffs einiger Wörter, z. B. *speisen,* verschiedene zulässige gleichwertige Varianten vollständiger als in der alten Auflage angegeben.

[1]) Ich lasse hier einige Beispiele folgen: einem ans magere kommen (taga ngn på det ömma) *ungebr.;* in Staub vermengt *ungebr.;* dem grossen Schiffe mit einem Kahne nachschiffen (*nicht gut, besser*: nachfahren, nachsegeln, nachrudern); verwahren Sie sich, dass sie es je erfahren *selten;* er hat die Kinder glauben machen od. *üblicher*: gemacht; welches Schicksal wartet meiner noch *gehobene Sprache für* welches Schicksal steht mir noch bevor?; die Nachtkost rüsten *poetisch;* ich schaue auf dich (jag följer ditt exempel) *biblisch*; da taten sie sich trennen *folksp.* – Alle diese Ausdrücke empfiehlt die 1. Aufl. unbedingt.

Die Brauchbarkeit des Werkes wäre natürlich wesentlich erhöht worden, wenn Angaben der erwähnten Art noch häufiger vorgekommen wären; im ersten Drittel des Buches finden sie sich überhaupt nur selten. Ich verkenne nicht die grossen Schwierigkeiten, die mit einer konsequenten Durchführung eines solchen Planes verbunden gewesen wären. Wenigstens hätte man aber erwartet, dass das in dem ausgezeichneten schwedisch-deutschen Konstruktionslexikon von Morén (1901, 404 S.) sowie das in Pauls klassischem Wörterbuch enthaltene reichhaltige diesbezügliche Material vollständiger, als was jetzt der Fall ist, verwertet worden wäre. [1])

Andererseits fragt es sich, ob es die Aufgabe eines lediglich praktische Zwecke verfolgenden Wörterbuches wie des vorliegenden sein soll, auch Konstruktionen und Wortanwendungen zu verzeichnen, die, obgleich etwa bei den klassischen Schriftstellern vorkommend, als in der jetzigen Sprache ungebräuchlich zu bezeichnen sind. Vor gewissen solchen Ausdrücken, zu deren Anwendung der Benutzer des Wörterbuches sonst leicht verleitet werden könnte, mag das Konstruktionslexikon warnen; im allgemeinen gehören wohl aber solche Ausdrücke richtiger in ein ausführliches Wörterbuch des gewöhnlichen Typus. Ich verstehe noch, dass hierhergehörige Ausdrücke, die schon in der ersten Auflage vorkamen, auch in der zweiten unter Hinzufügung eines warnenden Vermerkes stehen geblieben sind. Schwieriger verständlich ist aber, weshalb in der zweiten Auflage eine Menge neuer Ausdrücke hinzugekommen sind, von denen der Herausgeber nichts weiteres zu sagen hat, als dass sie ungebräuchlich sind. [2])

Was überhaupt die methodische Ausarbeitung der Artikel des Morénschen Konstruktionswörterbuches betrifft, scheint es dem Herausgeber daran gelegen zu haben, die Beispiele, die er in sei-

---

[1]) Einige Fälle, die mir beim Durchlesen der Seiten 152—3 in Moréns schwedisch-deutschem Konstruktionslexikon aufgefallen sind, mögen als Beispiele dienen: unter *hvila* wird nicht nur *ausruhen,* sondern auch *sich ausruhen (ruhe dich hier ein wenig aus)* angeführt; unter *hyckla* nicht nur *einem Freundschaft heucheln*, sondern daneben als besserer Ausdruck *für einen F. h.;* unter *håll* sowohl *in welcher Richtung muss man gehen*, als *in welche R. m. m. g.;* unter *hålla* wird der Unterschied zwischen *einen am Arme* und *einen beim Arme halten* angegeben. In den drei ersteren Fällen findet sich in Moréns deutsch-schwedischem Wb.[2] nur die oben zuerst aufgeführte Konstruktion, und im letzten Falle ist der Unterschied zwischen den zwei Ausdrücken nicht angegeben. — Vgl. noch z. B. die Artikel *profva, putsa, påminna, rasa* im ersteren Wörterbuch mit den Artikeln *anpassen, erproben, putzen, gemahnen, auswüten* im letzteren Wörterbuch.

[2]) Solche Ausdrücke sind: *luftiger Mensch; er machte ihn fallen; die Hecke stichlt mir ihn* (skymmer bort honom); *ich gab dem Käufer das Wort;* vgl. noch die Artikel *Leib, lüften, machen, sinnen, zutun, Wasser* usw.

nen verschiedenen reichlich fliessenden Quellen vorgefunden hat, so vollständig wie möglich zu verzeichnen. Eine strenge, planmässige Sichtung wäre m. E. hier am Platze gewesen und hätte den Umfang des Werkes erheblich vermindert, ohne dessen Brauchbarkeit zu beeinträchtigen. Wie die längeren Artikel jetzt abgefasst sind, wirkt die Menge der angehäuften Beispiele oft nur verwirrend und ermüdend auf den Leser, besonders wenn, wie allgemein der Fall ist, genau dieselbe Anwendung einer Konstruktion durch mehrere Beispiele beleuchtet wird. Die Aufstellung des Artikels *jammern*, der von mittlerem Umfang ist, mag das Gesagte näher veranschaulichen. Zur Erhellung der Anwendung des Akk. und des Gen. bei diesem Verbum würden folgende in das Wörterbuch aufgenommene typische Beispiele vollkommen genügen: 1) der Mensch jammert mich; [ihn jammerte der Arme;] 2) sein Elend jammerte mich; 3) es jammert mich sein Leiden; 4) es jammerte mich, ihn unglücklich zu wissen; [5) es jammert mich, dass . . .]; 6) mich jammert seiner (od. es jammert mich seiner, seines Unglücks). Neben diesen Beispielen finden sich aber als ganz unnötige Varianten von 1): du jammerst mich; er jammert einen; das Volk jammerte ihn; als Variante von 2): das jammert mich; als Varianten von 6): mich jammert (oder es j. m.) des Menschen; ihn jammerte des Volkes. [1])

Auch aus einem anderen Gesichtspunkt hätten zahlreiche Beispiele ohne Nachteil aus den Verzeichnissen ausgeschlossen werden können. Es kommt nämlich sehr oft vor, dass ganz dieselbe Konstruktion in zwei verschiedenen Artikeln angeführt wird. Unter *Befehl*, *Kraft*, *Stimme*, *Grab*, *sehnen* finden sich die Beispiele: den Befehl zum Angriff geben; mit voller Kraft sich einem Unternehmen widmen; mit gedämpfter, starker Stimme schreien; im Grabe keine Ruhe finden; nach Ruhe sich sehnend, das Sehnen nach Ruhe (neben anderen Beispielen mit *nach*, z. B. sie sehnt sich nach dem Tode). Da nun diese Präpositionsausdrücke einmal in den genannten Artikeln angeführt sind, wo der Benutzer des Wörterbuches sie zunächst suchen wird, ist es ganz überflüssig, dieselben, wie der Herausgeber es getan hat, nochmals unter *Rückzug*, *rudern*, *rufen*, *Ruhe* zu wiederholen (den Befehl zum Rückzuge geben; mit voller Kraft rudern; mit voller Stimme rufen; Ruhe im Grabe finden; ich sehne mich sehr nach Ruhe). Wenn einmal die Konstruktion *Befehl zu etwas geben* unter *Rückzug* aufgenommen wird, hätte sie mit eben demselben Rechte auch unter *Angriff*, *Aufbruch*, *Rückmarsch* etc. aufgenommen werden

[1]) Nach Pauls Wb. war übrigens die Konstruktion mit Gen. nur bis ins 18. Jahrh. üblich.

müssen, was aber nicht geschehen ist und auch ganz überflüssig gewesen wäre. Und in derselben Weise hätte die konsequente Durchführung des Systems erheischt, dass der Ausdruck *mit voller (starker) Stimme* nicht nur unter *rufen*, sondern auch z. B. unter *sagen, schreien, sprechen* vorgekommen wäre, und dass ebenfalls der Ausdruck *mit voller Kraft* nicht nur unter *rudern*, sondern auch z. B unter *schlagen, widmen* (siehe das Beispiel oben), der Ausdruck *sich nach etwas sehnen* nicht nur unter *Ruhe*, sondern auch unter *Tod* aufgenommen worden wäre.

Ein weiterer Übelstand, der mit der ohne einen bestimmten Plan ausgeführten Anhäufung des aus verschiedenen Quellen herrührenden Beispielmaterials zusammenhängt, besteht darin, dass die Beispiele, die in einem Artikel unter derselben Präposition oder in dem mit *Anm.* bezeichneten Abschnitt zusammengebracht sind, oft nicht gut geordnet sind, indem alle zusammengehörigen Beispiele nicht nach einander folgen, sondern durch andere dazwischen eingeschobene getrennt sind. Die Vorteile einer in allen Einzelheiten streng systematischen Gruppierung hätten wohl der darauf verwendeten grossen Arbeit nicht entsprochen; jedenfalls wäre es aber wünschenswert gewesen, dass die zahlreichen in dieser Hinsicht hervortretenden gröberen Verstösse beseitigt worden wären. Nur ein Beispiel sei hier angeführt. In den 38 Ausdrücken, die im Artikel *kommen* unter *auf* angeführt sind, lassen sich ungefähr 10 verschiedene Bedeutungsnuancen unterscheiden, die ich hier mit 1—10 bezeichne. Diese Beispiele sind aber im Wörterbuch in einer ganz planlosen Reihenfolge aufgeführt, was aus folgender schematischen Übersicht hervorgehen dürfte: 1 (auf eine Anhöhe, auf das Rathaus k.); 4 (auf die Nachwelt k.); 1 (auf den Thron k.); 3 (auf einen Einfall k., um wieder auf die Sache zu k.); 10 (auf diesem Wege bin ich hierher gekommen); 4 (dies Gedicht ist nicht auf uns gekommen); 1 (das kommt auf die Rechnung); 5; 3 (ich kam auf diese Idee); 6; 1; 3 (im Gespräche auf etw. k.); 2; 8 (es kommt so und soviel auf jeden); 7; 2; 1 (wieder auf den Weg k.); 9; 8 (auf zehn Gemeine kommt ein Unteroffizier).

Schliesslich ist zu bemerken, dass die mit *Anm.* bezeichneten Abschnitte, wo Beispiele ohne Präposition angeführt sind, in den längeren Artikeln einen so grossen Umfang haben, dass eine Verteilung des darin enthaltenen Stoffes auf verschiedene besonders bezeichnete Punkte angemessen gewesen wäre. Auch einem Philologen von Fach, geschweige denn einem weniger geübten Benutzer des Wörterbuches, wird es keine leichte Sache sein, sich in einem solchen ohne Unterabteilungen aufgestellten Abschnitt zurecht zu finden, wenn derselbe, wie z. B. in den Artikeln *denken, ganz, irgend, kommen*, eine bis zwei Spalten umfasst.

Als Schlussurteil lässt sich also sagen, dass das Morénsche Konstruktionslexikon eine ausserordentlich reiche und wertvolle Materialsammlung bietet, deren methodische Anordnung aber vieles zu wünschen übrig lässt. Dem kundigen Leser, der mit der nötigen Einsicht dieses Werk benutzt, bildet es, zumal in seiner neuen verbesserten Gestaltung, eine wahre Fundgrube deutscher Konstruktionen und Wortanwendungen, und dem Lehrer der deutschen Sprache sowie einem jeden, der diese Sprache schriftlich anzuwenden hat, ist es ein unentbehrliches Hilfsmittel.

I. Uschakoff.

Marius Kristensen, *Nydansk.* En kort sproglig-geografisk fræmstilling. Småskrifter udg. af Selskab for germansk filologi nr. 12. København 1906.

Marius Kristensen ist einer der vielseitigsten Forscher auf dem Gebiete der nordischen Sprachen. Teils in eigenen Arbeiten, teils in Rezensionen hat er ein feines Verständnis für Fragen aus dem Gebiete der Sprachphilosophie, der Lautgeschichte, der Wortkunde, der Metrik und vor Allem der Dialektologie gezeigt. Seine eingehende Kenntnis der dänischen Dialekte hat Kristensen in dem trefflichen Werke, Kort over de danske folkemål med forklaringer' verwertet, welches von ihm und V. Bennike herausgegeben wird.

Die Beschäftigung mit diesem gross angelegten Werke machte es zu einer verhältnismässig leichten Aufgabe für Kristensen eine Übersicht über die neudänischen Dialekte zu schreiben. Dieser Gegenstand wird in dem vorliegenden Buche in den Kapiteln IV De danske hoveddialekter, V Andre skellinier indenfor området, VI De jyske mål, VII Omålene, VIII Bornholmsk og Amagermål, behandelt.

Diese Kapitel enthalten eine Fülle von Detailangaben, welche hier nicht wiedergegeben werden können. Daneben werden aber auch Fragen von allgemeinem Interesse besprochen. Im Kap. V wird gezeigt, dass die Einteilung der Dialekte in jütländische, inseldänische und schonische (der Dialekt von Bornholm gehört hierher) von anderen Scheidelinien durchkreutzt wird, und Kristensen bemerkt (S. 52), dass diese Scheidelinien im Ganzen mit einander parallel verlaufen. In den nördlichen Teilen des dänischen Sprachgebietes gehen sie in der Richtung NW—SE, in den südlichen in der Richtung W—E. Kristensen hält es für möglich, dass diese Scheidelinien in der Zeit wurzeln, wo das

Land zuerst bevölkert wurde, und gleichsam den Wellenschlag des eindringenden Völkerstroms abspiegeln.

Die Kapitel IV—VIII nehmen mehr als die Hälfte des Buches in Anspruch und sind insofern die wichtigsten, als die Darstellung hier mehr als in den übrigen Kapiteln auf selbständigen Beobachtungen und Forschungen des Verfassers fusst. Die Kapitel I De nordiske nutidssprog, II Det danske rigssprog, III Rigssprog og almuesmål bilden so zu sagen den Rahmen, in welchen die Behandlung der dänischen Dialekte eingefügt wird. Das erste Kapitel enthält eine Übersicht über das ganze Gebiet der nordischen Sprachen. Auch das in Finland gesprochene Schwedisch wird hier berücksichtigt. Für uns interessant ist die Bemerkung (S. 15), dass unser Schwedisch den Dänen leichter verständlich ist als das Reichsschwedische. Die Einwirkung der politischen Trennung von Schweden auf die Gestaltung unserer Sprache ist vielleicht zu sehr unterstrichen worden (S. 5). Über diese Frage siehe Nordenstreng, Finländsk svenska på 1700-talet, in ‚Skrifter utgifna af Svenska Litteratursällskapet i Finland' LVI S. 20 ff.

S. 15 wird gesagt, dass das Finnisch-schwedische abweichend von allen anderen nordischen Sprachen aber übereinstimmend mit dem Finnischen in gewissen Verbindungen postkonsonantische lange Konsonanten habe *(kantt, danss)*. Es sieht beinahe aus, als ob Kristensen hier einen Einfluss des Finnischen auf das Schwedische spüren wollte. Dies ist leicht begreiflich, da Jespersen, Fonetik 520 Fussnote, ausdrücklich sagt, dass hier eine nach finnischem Muster eingetretene Dehnung vorliege, wobei er mich (Nystavaren IV 134 f.) als Gewährsmann zitiert. Hierzu möchte ich bemerken, dass ich zwar die seit Korsström (Sv. landsm. VI Smärre meddelanden S. L) bekannte Thatsache, dass postkonsonantische Konsonantlängen im finländischen Schwedisch vorkommen, hervorgehoben habe, aber dass diese Erscheinung auf dem Einfluss des Finnischen beruhe, habe ich nicht behauptet, sondern im Gegenteil betont, dass uns die im Finnischen sehr häufigen postkonsonantischen kurzen Konsonanten in gewissen Kombinationen (z. B. in fi. *härkä, lintu*) Schwierigkeiten machen. Dass die finländische Aussprache *forss, bortt* etc. ein Archaismus ist, hat prof. Kock in ‚Skandinavisches Archiv' I 54 ff. gezeigt. Gleich nach dem Erscheinen meines Aufsatzes in Nystavaren hat prof. Kock die Freundlichkeit gehabt, mich brieflich darauf aufmerksam zu machen.

Aus dem Wortlaut in Kristensens Darstellung geht — wie gesagt — nicht mit Bestimmtheit hervor, dass er sich von Jespersen hätte irre führen lassen. Ich habe jedoch diese Gelegen-

heit benützen wollen, um einer Meinung entgegenzutreten, welche um sich zu greifen scheint, und die ich für falsch halten muss.

Ich schliesse mit dem Wunsch, dass Kristensens treffliches Buch viele Leser finden möchte.

Hugo Pipping.

Wilhelm Viëtor, *A. Shakespeare Phonology*, XVI + 200 S., und *A. Shakespeare Reader*, XII + 179 S. Marburg, N. G. Elwert (London, David Nutt; New York, Lemcke & Buechner), 1906.

Prof. Viëtor, dessen »Elemente der Phonetik» eine Reihe wertvoller Exkurse über die Entwickelung der englischen Laute in den letzten Jahrhunderten enthält, hat in den vorliegenden Werken eine zusammenfassende Darstellung der Aussprache Shakespeares zu geben versucht; die »Shakespeare Phonology» giebt die theoretischen und historischen Darlegungen und das Beweismaterial des Verfassers, der »Shakespeare Reader» ist ein ausführliches Lesebuch, wo die Textauszüge in der originalen Rechtschreibung und in phonetischer Transskription einander gegenüberstehen. Der Verfasser hebt hervor, dass im Zeitalter Shakespeares verschiedene Aussprachen vorhanden waren; vor allem gab es einen konservativeren und einen radikaleren Aussprachetypus, wie aus den einander in wichtigen Punkten widersprechenden Ausführungen beinahe gleichzeitiger phonetischer Autoritäten zur Genüge hervorgeht. Viëtor ist bemüht, die individuelle Aussprache des Dichters soweit möglich zu ermitteln und benutzt dabei als Hauptquelle die Reime der von Shakespeare selber herausgegebenen Gedichte, wobei er vor allem Venus und Adonis, Lucrece und die Sonette berücksichtigt. Er untersucht genau jeden Reim und giebt einen ausführlichen Reimindex zu den Gedichten, der den grössten Teil der »Shakespeare Phonology» ausfüllt. Auch die Reime der Dramen bleiben nicht unbeachtet; doch betont der Verfasser mit Recht die vielen textkritischen Schwierigkeiten u. s. w., die auf diesem Gebiete zur Vorsicht mahnen. Dass ein ausgiebiger Gebrauch von den Lautbeschreibungen der frühneuenglischen Phonetiker gemacht wird, versteht sich bei dem Verfasser, einem der hervorragendsten Kenner auf diesem Gebiete, von selbst. Wo es sich, wie hier der Fall ist, um eine Unzahl von Einzelfragen und Problemen handelt, werden wohl manche Leser in einem oder dem anderen Punkte dem Verf. nicht beistimmen können; auch in methodologischer Hinsicht muss man sich fragen, ob der Verf. doch nicht die Bedeutung der Reime für die Feststellung der Aussprache ein wenig überschätzt. Wie sich aber auch damit verhalten mag, trägt die gründliche und umsichtige Arbeit Viëtors in hohem Grade zur Klärung

eines schwierigen Teils der englischen Lautgeschichte bei und bietet nicht nur dem Fachmann sondern auch dem litterarisch gebildeten Publikum, das sich für die Frage, wie Shakespeares Werke im Munde des Dichters gelautet haben mögen, interessiert, reiche und vielseitige Belehrung.

U. Lindelöf.

Die schriftlichen Maturitätsproben im Frühjahr 1907.

Anm. *l.* = laudatur, *c.* = cum laude appr., *a.* = approbatur, *i.* = improbatur

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
H:fors: Svenska normallyceum .	3	2	—	—	5	—	—	—	—	—
» Svenska reallyceum [1] .	3	1	12	5	21	—	—	—	—	—
» Suomal. realilyseo [2] . .	3	9	13	4	29	—	—	—	—	—
» Nya svenska läroverket [3]	2	5	8	1	16	—	-	—	—	—
» Läroverket f. gossar o. flickor [4]	3	5	7	—	15	—	—	—	—	—
» Nya svenska samskolan	5	10	5	1	21	—	—	—	—	—
» Suomalainen yhteiskoulu	6	6	3	—	15	—	1	—	—	1
» Uusi yhteiskoulu [5] . .	3	8	8	—	19	—	-	—	—	—
» Priv. svenska flickskolan	3	1	—	—	4	1	2	4	—	7
» Sv. priv. lärov. f. flickor [6]	1	3	1	2	7	—	—	- -	—	—
Borgå: Lyceum	—	3	1	—	4	—	—	—	—	—
» Suomal. yhteiskoulu [7] .	—	6	9	4	19	—	—	—	—	—
Tavastehus: Suom. jatkoluokat [8]	1	3	3	1	8	—	—	—	—	—
Tammerfors: Realilyseo [9] . . .	6	10	6	1	23	—	—	—	—	—
» Sv. samskolan [10] .	3	1	4	—	8	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu [11]	5	5	5	2	17	—	—	—	—	—
» Suom. tyttökoulu [12].	5	5	5	2	17	—	—	—	—	—
Åbo: Suom. klass. lyseo . . .	—	—	1	—	1	—	—	—	—	—
» Suom. realilyseo . , . .	4	11	6	1	22	—	—	—	—	—

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
Åbo: Sv. reallyceum	3	6	4	—	13	—	—	—	—	—
» Sv. samskolan	2	3	3	1	9	—	—	—	—	—
» Heurlinska skolan [13] . .	4	5	1	—	10	—	—	—	—	—
» Suom. jatko-opisto . . .	4	1	2	—	7	—	1	1	—	2
Mariehamn: Fortsättningsklasserna.	—	2	1	2	5	—	—	—	—	—
Nystad: Yhteislyseo.	1	4	2	—	7	—	—	—	—	—
Raumo: Yhteislyseo.	1	3	5	2	11	—	—	—	—	
Björneborg: Sv. samskolan . .	2	4	—	—	6	—	—	—	—	—
Lahtis: Yhteiskoulu.	2	8	3	—	13	—	—	—	—	—
Kotka: Sv. samskolan [14] . . .	4	2	1	—	7	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu [15] . .	4	3	6	—	13	—	—	—	—	—
Fredrikshamn: Suom. yhteiskoulu.	1	2	3	—	6	—	—	—	—	—
Willmanstrand: Suom. yhteiskoulu.	2	3	5	1	11	—	—	—	—	—
Wiborg: Svenska lyceum . . .	4	5	—	—	9	—	—	—	—	—
» Suom. klass. lyseo . .	—	1	1	—	2	—	—	—	—	—
» Suom. realilyseo. . .	8	2	1	—	11	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu . .	2	6	3	—	11	—	—	—	—	—
» Sv. fruntimmersskolan .	2	—	1	—	3	—	—	1	—	1
» Suom. jatko-opisto . .	1	3	4	4	12	—	—	—	—	—
Nyslott: Realilyseo	3	6	—	—	9	—	—	—	—	—
Sordavala: Realilyseo	3	6	1	—	10	—	—	—	—	—
Kuopio: Klassillinen lyseo . .	—	1	1	—	2	—	—	—	—	—
» Priv. sv. reallyceum [16] .	1	1	2	6	10	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu [17] .	5	10	4	3	22	—	—	—	—	—
Idensalmi: Suom. yhteiskoulu .	1	3	3	—	7	—	—	—	—	—
Nurmes: Yhteiskoulu	2	2	3	—	7	—	—	—	—	—
Jyväskylä: Lyseo.	1	2	6	—	9	—	—	—	—	—
Kristinestad: Samskolan [18] . .	—	2	2	—	4	—	—	—	—	—

Name der Schule	Deutsch				Skribenten	Summe	Französisch				Skribenten	Summe
	l.	c.	a.	i.			l.	c.	a.	i.		
Wasa: Svenska lyceum . . .	—	2	2	—		4	—	—	—	—		—
» Realilyseo [19].	8	11	7	—		26	—	—	—	—		—
» Fruntimmersskolan . .	3	2	—	—		5	—	1	1	—		2
Jakobstad: Reallärоvärket [20] . .	2	2	—	—		4	—	—	—	—		—
Gamlakarleby: Sv. samskolan [21].	1	5	3	—		9	—	—	—	—		—
» Suom. yhteiskoulu [22]	1	3	5	1		10	—	—	—	—		—
Uleåborg: Sv. lyceum	5	7	2	—		14	—	1	1	—		2
» Suom. lyseo. . . .	1	5	2	1		9	—	—	—	—		—
» Suom. jatko-opisto [23].	1	2	3	1		7	—	—	—	—		—
Kemi: Suom. yhteiskoulu. . .	—	1	9	2		12	—	—	—	—		—
Summa	141	230	198	48		617	1	6	8	—		15

[1] Darunter 1 Privatist (*i*). — [2] 3 Privatisten (1 *c*, 1 *a*, 1 *i*). — [3] 3 Privatisten (1 *c*, 2 *a*). — [4] 2 Privatisten (1 *c*, 1 *a*). — [5] 1 Privatist (*a*) — [6] 3 Privatisten (1 *c*, 1 *a*, 1 *i*). — [7] 3 Privatisten (alle *a*). — [8] 2 Privatisten (1 *a*, 1 *i*) — [9] 3 Privatisten (1 *c*, 2 *a*). — [10] 1 Privatist (*a*). — [11] 4 Privatisten (3 *a*, 1 *i*). — [12] 4 Privatisten (1 *c*, 2 *a*, 1 *i*). — [13] 2 Privatisten (1 *l*, 1 *c*). — [14] 1 Privatist (*a*). — [15] 1 Privatist (*a*). — [16] 1 Privatist (*i*). — [17] 3 Privatisten (1 *a*, 2 *i*). — [18] 1 Privatist (*a*). — [19] 6 Privatisten (3 *l*, 2 *c*, 1 *a*). — [20] 1 Privatist (*l*). — [21] 2 Privatisten (1 *c*, 1 *a*). — [22] 1 Privatist (*a*). — [23] 1 Privatist (*c*).

Es folgen einige auf das oben mitgeteilte Material gegründete statistische Ergebnisse betreffend die deutschen Skripta.

Der Prozent der Improbierten beträgt für das ganze Land 7,78. Von den 48 Improbierten wurden 29 ausserdem in anderen Fächern improbiert.

Wenn die Note »laudatur» = 3 Points, »cum laude» = 2, »approbatur» = 1 und »improbatur» = 0 gesetzt wird, beträgt die durchschnittliche Pointzahl jedes Skribenten für das ganze Land 1,75. — Für die einzelnen Schulen — wobei die Privatisten nicht mitgezählt und nur diejenigen Schulen in Betracht gezogen werden sollen, die wenigstens zehn eigene Schüler zählen — gestaltet sich diese Zahl für jeden Skribenten folgendermassen: Wiborg suom. realilyseo 2,64; Uleåborg sv. lyceum 2,21; H:fors suom. yhteiskoulu 2,20; Sordavala realilyseo 2,20; Tammerfors suom. yhteiskoulu 2,08; Tammerfors realilyseo, 2,00; Tammerfors

suom. tyttökoulu 2,00; Kuopio suom. yhteiskoulu 2,00; Wasa realilyseo 1,95; Åbo sv. reallyceum 1,92; Lahtis yhteiskoulu 1,92; Kotka suom. yhteiskoulu 1,92; Nya sv. samskolan 1,90; Wiborg suom. yhteiskoulu 1,90; Åbo suom. realilyseo 1,86; H:fors uusi yhteiskoulu 1,78; H:fors lärov. f. gossar o. flickor 1,77; Wilmanstrand suom. yhteiskoulu 1,55; Nya sv. läroverket, 1,54; H:fors suom realilyseo 1,42; Raumo yhteislyseo 1,27; H:fors sv. reallyceum 1,15; Borgå suom. yhteiskoulu 1,13; Wiborg suom. jatkoopisto 1,08; Kemi suom. yhteiskoulu 0,92. — Für die Schüler der schwedischen Schulen (hier und im folgenden werden die Privatisten mitgezählt) — i. G. 213, wovon 18 improb. — beträgt die durchschnittliche Pointzahl 1,81; für diejenigen der finnischen Schulen — i. G. 404, wovon 30 improb. — beträgt diese Zahl 1,72. — Für die männlichen Skribenten — 386, wovon 33 improb. — ist die durchschnittliche Pointzahl 1,60; für die weiblichen Skribenten — 231, wovon 15 improb. — ist dieselbe 1,85.

U. L.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 9. Februar 1907, bei welcher Sitzung der Vorstand und 12 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll vom 8. Dezember wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende erwähnte als einen Gewinn für die neusprachlichen Studien bei uns die Ernennung Dr. *U. Lindelöfs* zum a. o. Professor der englischen Philologie, wodurch auch dieser Zweig der modernen Sprachwissenschaft durch eine Professur an unserer Universität vertreten sei und überbrachte Professor Lindelöf, der anwesend war, die Glückwünsche des Vereins.

§ 3.

Der Bericht der Revisoren für das Jahr 1906 wurde verlesen:

Der Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1906—1. Januar 1907.

Einnahmen:

Abonnements der Neuphil. Mitteil.	Fmk	241: 60
Jahresabgaben der Mitglieder	»	583: —
Von der Universität für die N. M. angewiesen .	»	500: —
Verkaufte ältere Jahrgänge der Neuphil. Mitteil. .	»	12: —
Verkaufte Exemplare der »Mémoires» T. I—IV.	»	292: 95
Zinsen	»	67: 65
Summe	Fmk	1697: 20
In der Kasse den 1. Januar 1906	»	3263: 34
Summe	Fmk	4960: 54

Ausgaben:

Druckkosten der Neuphil. Mitteil. (Nr. 7/8 1905).	Fmk	175: —
» » » » (Nr. 1/4 1906).	»	421: 04
» » »Mémoires» T. IV	»	2190: 90
Distribution der Publikationen	»	148: 35
Andere Druckkosten	»	42: 50
Vefasserhonorare für die Neuphil. Mitteil. . . .	»	333: 75
Anzeigen	»	81: 30
Porto und Stempelmarken	»	8: 41
Bedienung	»	46: 90
Jahresfest.	»	4: 50
Kranz auf dem Grabe A. Wesselowskys . . .	»	30: 40
Summe	Fmk	3483: 05
In der Kasse d. 1. Januar 1907	»	1477: 49
Summe	Fmk	4960: 54

Helsingfors d. 9. Februar 1907.

Holger Petersen.

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämmtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden, und schlagen wir deshalb vor dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors d. 9. Februar 1907.

Anna Bohnhof. *Oiva Joh. Tallgren.*

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 4.

Der Vorsitzende teilte mit, der Verein sei in Schriftenaustausch mit den Facultés de Droit et des Lettres d'Aix getreten und habe den ersten Band (1905) ebenso wie drei Lieferungen vom Jahre 1906 der »Annales» dieser Fakultäten erhalten. Ausserdem sei von der Faculté des Lettres de Toulouse folgendes Buch eingesandt worden: Le troubadour Elias de Barjols, édition critique. Publié avec une introduction, des notes et un glossaire par Stanislas Stroński, Toulouse 1906.

§ 5.

Dr. *H. Pipping* besprach eine von K. Nielsen veröffentlichte Arbeit: »Akcentueringen i Tyrkisk», worin der Verfasser ganz neue Ansichten über den expiratorischen Akzent in der türkischen Sprache vorlegt und einfache, bestimmte Regeln für die Akzentuierung aufstellt. Die Resultate Dr. Nielsens seien ein neuer Beweis nicht nur für den grossen Einfluss, den die Quantität auf die Intensität ausübe, sondern auch für die Abhängigkeit der Intensität von der Qualität der Vokale.

Professor *A. Wallensköld* fand die Ergebnisse des Verfassers sehr interessant; er vermisste nur, dass der Verfasser den musikalischen Akzent gar nicht in Betracht gezogen habe.

Lektor *J. Poirot* meinte, dass sehr grosse Veränderungen in unserer Vorstellung von dem französischen Akzente zu erwarten seien, wenn man mehr Rücksicht auf die Rolle nähme, die die Qualitäts- und Quantitätsverhältnisse dabei spielen. Besonders würde das Parisische dadurch in dieser Hinsicht erhellt werden.

§ 6.

Dr. *T. E. Karsten* gab eine längere Besprechung des grossen Werkes Hirts: Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 23 Februar 1907, bei welcher Sitzung der Vorstand und 9 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Stud. phil. *B. E. Hildén.*

§ 3.

Als Mitglieder des Jahresfestkomitées wurden gewählt: Prof. *A. Wallensköld*, Dr. *H. Suolahti*, Mag. phil. *A. Långfors*, Mag. phil. Frl. *H. Engström* und Mag. phil. Frl. *M. Stoltzenberg.*

§ 4.

Professor *A. Wallensköld* hielt folgenden Vortrag: »Du complément du comparatif dans les langues romanes». — Es folgte eine kürzere Diskussion über einige Details, an welcher Prof. Jos. Mandelstam, Dr. H. Suolahti, Lektor J. Poirot, Mag. phil. A. Långfors und Mag. phil. O. J. Tallgren teilnahmen.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 24 März 1907 (Jahresfest), bei welcher Sitzung der Vorstand und 22 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Der Vorsitzende, Prof. *A. Wallensköld* warf in einem Vortrage einen Rückblick auf die Entstehung und die bisherige Thätigkeit des Vereins, der jetzt sein 20-jähriges Jubiläum feiern könnte, woraus Folgendes hier angeführt wird. Vor 20 Jahren, den 15 März

1887 wurde die Gründung eines »neuphilologischen Klubs» von den Herren W. Söderhjelm, G. Biaudet, I. Uschakoff und G. R. W. Zilliacus, die auf die Initiative des erstgenannten zusammengekommen waren, beschlossen. Bei einer kurz darauf gehaltenen allgemeinen konstituierenden Versammlung wurde als das Ziel des neuen Vereins die Förderung der wissenschaftlichen und pädagogischen Studien der »modernen» (germanischen und romanischen) Sprachen näher präzisiert. An die Spitze des Vereins traten: Biaudet als erster Vorsitzender, Söderhjelm als zweiter Vorsitzender und Uschakoff als Schriftführer. Als Ehrenmitglieder wurden schon damals die Professoren C. G. Estlander, F. Gustafsson, O. Donner und C. J. Lindeqvist gewählt, wozu 1890 Professor A. O. Freudenthal und Lektor G. Biaudet noch hinzukamen. Während der verflossenen 20 Jahre haben folgende Personen die verschiedenen Vertrauensposten des Vereins bekleidet: als erster Vorsitzender haben fungiert G. Biaudet (1887—1890), W. Söderhjelm (1890—1902; bei seinem Rücktritt zum Ehrenpräsidenten erwählt) und A. Wallensköld (von 1902), als zweiter Vorsitzender W. Söderhjelm (1887—1890), A. Wallensköld (1890—1902) und H. Palander (Suolahti) (von 1902), als Schriftführer und Kassenverwalter I. Uschakoff (1887—1890), H. Pipping (1890—1891), U. Lindelöf (1891—1900), M. Wasenius (1900—1905) und H. Petersen (von 1905).

Die Zahl der Mitglieder hat immer mehr zugenommen. Im Frühjahr 1887 zählte der Verein nur 16 Mitglieder und im Herbst 1906 117. — Die Sitzungen des Vereins, die alle zwei oder drei Wochen während des Herbst- und Frühjahrssemesters abgehalten und jedesmal durchschnittlich von 15 Mitgliedern besucht worden sind, fanden anfangs in verschiedenen Hôtels und Restaurants, einige Zeit auch in dem Lokal der »Alliance française», seit 1899 aber in dem Gebäude der wissenschaftlichen Vereine statt. Dabei sind sowohl sprachwissenschaftliche als pädagogische Fragen erörtert worden. Das Jahresfest ist am Geburtstage Friedrich Diez', am 15 März gefeiert worden.

Der Verein hat bisher folgende Publikationen herausgegeben: »Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors Tome I—IV (1893, 1897, 1901 und 1906) und »Neuphilologische Mitteilungen», welche seit 1899 jährlich in 8 Nummern erschienen sind und deren Seitenzahl mit der Zeit mehr als verdoppelt worden ist. 1899 bestand der Jahrgang aus 68, 1906 aus 162 Seiten. — Das wissenschaftliche Studium der modernen Sprachen bei uns hat seit der Gründung des Vereins einen grossen Aufschwung genommen. So ist W. Söderhjelm 1889 zum Dozenten, 1894 zum a. o. Professor und 1898 zum o. Professor an der Universi-

tät ernannt worden. Später folgten als Universitätslehrer: A. Wallensköld (Dozent 1891, a. o. Professor 1905), U. Lindelöf (Dozent 1892, a. o. Professor 1907), T. E. Karsten (Dozent 1897) und H. Palander (Suolahti) (Dozent 1901). Auf diese Thatsachen hat jedoch der Verein als solcher keinen Einfluss haben können. Auf dem pädagogischen Gebiete dagegen hat die Thätigkeit des Vereins vielleicht tiefer eingegriffen, unter anderem durch die Kritik des Berichts des von der Regierung eingesetzten Grammatik-Komitees (1889) und durch die in der Frage von den schriftlichen Übersetzungsübungen in den modernen Sprachen für das Maturitätsexamen veranstaltete Enquête (1906).

Zuletzt sprach Prof. W. die Hoffnung aus, dass eine regere Thätigkeit künftighin dem Verein ermöglichen werde, grössere Resultate zu erreichen.

§ 2.

Professor *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über den englischen Dichter Chaucer.

§ 3.

Es folgte ein geselliges Beisammensein. Beim Souper wurden verschiedene Reden gehalten und humoristische Schilderungen aus dem Vereinsleben in Poesie und Prosa gegeben. Das Fest wurde mit der Aufführung eines kleinen Theaterstücks von Georges Courteline: »Monsieur Badin, scène de la vie de bureau» abgeschlossen.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 6. April 1907, bei welcher Sitzung der erste Vorsitzende, der Schriftführer und 9 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Die Protokolle der beiden letzten Sitzungen wurden verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Alice Frenckell* und Stud. phil. *Uno Cronvall.*

§ 3.

Der Vorsitzende teilte mit, der Verein habe von dem Consistorium Academicum eine Summe von 500 Fmk. als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten der »Neuphil. Mitteilungen» während 1907 erhalten.

§ 4.

Der Vorsitzende erwähnte, der Verein habe von der Universitätsbibliothek zu Upsala folgende Publikation bekommen: Gust. Rydberg, »Zur Geschichte des französischen ə. II. 5. Monosyllaba im Französischen. Demonstrative Komposita, Relativa, Konjunktionen, Adverbien«. Upsala 1907.

§ 5.

Lektor *J. Poirot* gab eine Darstellung eines neuen Prinzips der Einteilung der französischen Vokale. [1])

In fidem:

Holger Petersen.

Eingesandte Litteratur:

Aus dem Verlage *Eduard Avenarius'* in Leipzig:

Teutonia. Arbeiten zur germanischen Philologie, herausgegeben von Dr. phil. *Wilhelm Uhl* ao. Professor an der Albertus-Universität zu Königsberg i Pr.; 6. Heft: Gottfried von Strassburg Tristan. Herausgegeben von *Karl Marold*. Erster Teil: Text. Mit zwei Tafeln. Leipzig 1906. LXVI + 282 S. Preis 10 Mark.

Aus dem Verlage der *Beijerschen Aktiengesellschaft* in Stockholm:

Svensk-Tysk Ordbok af *A. Klint*. 973 S. — Bilaga till Svensk-tysk ordbok af A. Klint: Tysk ordböjning af *A. Klint*. Stockholm 1907.

Aus dem Verlage der Aktiengesellschaft *Helios* in Helsingfors:

Modern English Reader I. A Collection of Tales and Poems by English and American Authors for the use of schools and for private study. Third edition. Helsingfors 250 S. Preis 3 Fmk.

---

[1]) Siehe Neuph. Mitteil. diese Nummer S. 37.

Aus dem Verlage *G. W. Edlunds* in Helsingfors:

Sketches in Lavender by Jerome K. Jerome. Förkortad upplaga. Med ordlista, utarbetad av *Anna Krook*. Helsingfors 1907. 162+62 S.

Schriftenaustausch.

Modern Language Notes. Vol. XXII. N:o 1. 2. 3. 4. 5.
Maître phonétique 1907. N:o 1/2. 3/4.
Annales des Facultés de Droit et des Lettres d'Aix. Bände 1. 2.
Bibliografia phonetica, herausg. v. Dr. G. Panconcelli-Calzia. 1906. N:o 1. 2. 3. 4. 1907 N:o 1. — *Annotationes phoneticae* 1907 N:o 1.
Virittäjä N:o 1. 2. 3/4.

Mitteilungen.

Im Sommer 1907 werden Ferienkurse angeordnet: 1) von der Universität Lille in Ville de Boulogne-sur-Mer während der Zeit vom 1. bis 28. August; 2) in Versailles vom 5. bis 24. August und vom 2. bis 21. September.

Von Professor *A. Wallensköld* ist erschienen:

Le Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère. Étude de littérature comparée (=Acta Societatis Scientiarum Fennicae. Tom. XXXIV. N:o 1). Helsingfors 1907. 172 S. 4^0.

Am 22. d. M. wurde folgende von Cand. phil. *Oiva J. Tallgren* verfasste Abhandlung öffentlich verteidigt: La Gaya ó consonantes de Pero Guillén de Segovia. Manuscrito inédito del siglo XV, I. Estudios sobre la Gaya de Segovia. Capítulos de introducción á una edición crítica. Tesis. Helsinki 1907. X + 91 S. 4^0. — Als Opponent fungierte Professor *A. Wallensköld.*

In *Romania* Bd. XXXVI, 29—35 hat Mag. phil. *A. Långfors* einen Artikel »Li Confrere d'Amours» veröffentlicht. — Von demselben Verfasser findet sich eine Miszelle »Remarques sur le poème des Poignes d'Enfer» im Januar-Februar-Heft der Revue des langues romanes.

In der Zeitschrift für französische Sprache und Literatur Bd. XXXI, 2 u. 4 ist der 4. Band der Mémoires de la Société néophilologique à Helsingfors von *E Herzog* besprochen worden. — In Romania XXXVI, S. 148 f. hat *A. Thomas* den von *A. Långfors* in den Mémoires IV veröffentlichten Aufsatz »Li Ave Maria en roumans par Huon de Roi de Cambrai» besprochen.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 5/6

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 50 durch die Post und 5 Fmk. durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion Adr. Prof. A. Wallenskold. Vestra Hamngatan 5 zu senden

1907

Un drame musical italien du XVII-e siècle, dont l'action se déroule en Finlande

Dans un recueil de petites pièces de théâtre, toutes destinées à former des livrets pour la composition musicale,[1] et toutes provenant du dix-septième siècle, j'ai trouvé, à la Bibliothèque Nationale (ou Vittorio Emanuele) à Rome, un *Drama per musica* avec le titre *Alfo in Finlandia*. Le fait qu'un drame musical italien du XVII:e siècle portait sur sa couverture le nom de notre pays, a suffi pour éveiller ma curiosité, mais j'ai reconnu aussi dans le nom du héros, Alfo, une réminiscence des vieilles traditions sur les rois scandinaves, reproduites surtout par le celèbre Danois Saxo Grammaticus dans son histoire du Danemark. J'ai consacre a cette œuvre singulière une etude dont les résultats peuvent avoir quelque interêt non pas pour l'appréciation esthetique de ce genre de littérature, mais pour l'histoire des rapports entre la littérature scandinave et celle de l'Italie. Je les exposerai ici en toute brièveté.

[1] On sait pourtant que tout le texte de ces «drames musicaux» ne fut pas chanté; il y avait des «recitativi» et des airs proprement dits.

Pour ce qui est d'abord des renseignements littéraires ou bibliographiques que l'on trouve sur ce petit drame, ils sont à peu près nuls. Le seul ouvrage, en effet, où on en rencontre une mention, est le grand catalogue d'Allaci, édition de 1755, qui donne l'indication suivante: *Alfo in Finlandia. Dramma rappresentato nel Teatro di S. Margherita di Treviso l'anno 1686 — in Trevigi, per Pasqualin da Ponte 1686 in-12. — Poesia d'incerto Autore.* [1] C'est tout, à ce que je sache. Ni le travail de Lisoni sur le théâtre italien du XVII:e s., [2] ni celui d'Arteaga sur «les revolutions dans le théâtre musical italien» [3] ni la grande histoire de la poésie dramatique de Klein [4] n'en disent rien parce qu'ils n'entrent pas en général dans des détails aussi minutieux et que notre pièce sans doute n'a pas été beaucoup connue en dehors du pays ou elle a été représentée.

L'exemplaire que j'ai vu semble avoir appartenu à un amateur: il fait partie d'une collection de pièces de ce genre provenant de la bibliothèque d'un certain prince Gabrielli à Rome; ce recueil a éte composé en 1804.

Voici le titre exact de notre pièce:

ALFO IN FINLANDIA. *Drama per musica. Dà* (sic) *rappresentarsi nel Teatro di S. Margherita di Trevigi l'anno 1686. Consacrato all'Illustriss. & Eccell. Sig. M. Antonio Badoaro Dignissimo Podestà e Capitano della medema* (sic) *città. In Trevigi M. DC. LXXXVI. Per Pasqualin da Ponte.*

Il y a deux dédicaces. Dans la première, l'éditeur chante les louanges du magistrat dont le nom vient d'être cité. Voici le début: «Des personnages royaux ne dédaignent pas de se presser dans ce drame. Quelques uns d'amants se font guerriers, d'autres sont guerriers parce qu'ils ne veulent pas d'amants. Ceux-ci pour vaincre les délices de l'amour suivent Mars; ceux-la combattent avec Mars pour

---

[1] Allacci, *Drammaturgia accresciuta e continuata fino all'anno 1755.* Venezia 1755, p. 31.

[2] A. Lisoni, *La drammatica italiana nel secolo XVII.* Parma 1898.

[3] S. Arteaga, *Le rivoluzioni del teatro musicale italiano.* Venezia 1785.

[4] J. L. Klein, *Geschichte des Dramas.* Leipzig 1866 ss.

triompher par les conquêtes d'Amour. Ces sentiments magnanimes et ces résolutions persévérantes ne peuvent être mieux dédiées qu'à Votre Excellence . . . Heureux maintenant les Danois et les Goths qui, partis de leurs mers glacées, sont arrivés par la placide Adriatique poser leur ancre ici» etc. — L'autre dédicace est adressée au lecteur; elle contient le renseignement que le drame est sorti d'une plume «doctissime», qui pour le moment fait étalage de sa vertu dans un autre climat; que, pour approprier le drame à l'usage d'aujourd'hui, il a fallu le raccourcir un peu, y introduire quelques changements et y ajouter plusieurs ariettes; si par cela il s'est introduit quelque erreur, elle doit être mise sur le compte de celui qui l'a voulu embellir, et non de celui qui lui donna d'abord sa première forme parfaite. Il paraît résulter de ces mots qu'il y a eu auparavant un drame avec le même sujet, dont celui-ci n'est qu'un *rifacimento* arrangé dans un but spécial, c. à. d. pour être exécuté avec la musique. Cet original n'étant mentionné nulle part, il n'a probablement pas été imprimé; ou faut-il peut-être croire que ce que la dédicace dit de la forme intacte du drame, se rapporte à sa source primitive, dont nous ferons connaissance dans la suite?

Maintenant vient un *Argomento*, résumé du noyau historique de l'action ou plutôt de la situation par où débute notre drame. Sivardo, le roi des Goths, a une très belle fille, Alvilda, qui est aussi hostile à l'amour qu'elle suit volontiers le dieu de la guerre; changeant ses vêtements féminins contre une armure masculine, elle se met à creuser la mer gothique. — Alfo, fils du roi danois Sigaro et amoureux d'Alvilda, a été repoussé par elle et jure de la gagner par la force des armes. Avec une puissante armada il la poursuit sur le golfe finlandais, la rejoint et remporte une double victoire, par les armes et par l'amour. — Une des amazones d'Alvilda est Giurita, de naissance royale, et de la Scanie. — Agabarto, fugitif, après avoir violé en Danemark Signe, la sœur d'Alfo, suit, lui aussi, l'escadre d'Alvilda. — En dehors de ces vérités historiques, dit la préface, on s'imagine qu'Agaberto, après avoir passé de la cour des

Danois à celle des Goths pour demander, au nom d'Alfo, la main d'Alvilda, se change d'ambassadeur en amoureux et, oublieux de Signe, prépare une double trahison, de son amour et de sa foi; qu'Alfo, impatient du long retard de son ambassadeur, se rend avec une formidable armée sur la mer gothique et s'approche des côtes du golfe finlandais non loin de la «ville royale», dans laquelle il entre pour gagner Alvilda soit avec des prières soit par force ; que Signe, hors d'état de souffrir plus longtemps l'absence de son bienaimé, sous un travestissement masculin s'introduit à la cour des Goths, et y apprend les plans d'Agabarto; «ce qui forme le commencement du drame, qui bâti sur ces vraisemblances et sur d'autres, prend le nom d'*Alfo en Finlande*».

Ainsi, les personnages du drame sont Sivardo, Alvilda, Alfo, Signe (sous le nom de Celindo), Agabarto, Giurita et encore Tirsillo, «domestique universel de la cour», plus le chœur, forme de différentes personnes appartenant à la cour et aux deux armées, et le ballet, formé de statues et de nains. La scène se passe à *Abo, métropole de la Finlande*.

Les grands traits de l'action son déjà indiqués dans cette préface, et nous pouvons nous contenter désormais de quelques remarques sur la manière dont elle a été conduite.

Le premier acte se passe d'abord dans un «jardin fleuri» de la cour. Signe-Celindo apprend les peines amoureuses d'Agaberto de la propre bouche de celui-ci et veut se jeter sur son épée. Sivardo fait de son mieux pour persuader à sa fille d'accepter Alfo, mais elle préfère cent fois la mort au mariage. Pourtant elle consent au projet de son père de laisser la chose se résoudre par un combat: si Alfo y remporte la victoire, elle sera à lui. En vain Alfo demande si elle veut qu'il lutte «contre sa propre vie» — ne suffit-il pas qu'elle lise sa victoire dans ses yeux? La scène, qui s'est déjà changée une fois, se transporte maintenant dans la cour du palais, où est rassemblée une foule de monde. Le duel doit commencer, mais un des lutteurs, Alfo, s'évanouit tout d'un coup, probablement parce qu'il lui répugne tant de porter les armes contre Alvilda. Il faut

remettre la décision à une autre fois et se contenter d'un ballet.

Le second acte s'ouvre par un air de Celindo, qui y exprime sa désolation profonde. Survient Agabarto, malheureux lui aussi; il chante un duo avec son amante, qui, sans se faire reconnaître, promet magnanimement de lui procurer le succès. Agabarto découvre à Alfo qu'il aime sans espoir, tout comme son maître, mais feint que l'objet de ses sentiments est Giurita, ce qui provoque des malédictions, à part, de la bouche de Celindo. Mais plus tard Alfo apprend par Tirsillo, qui espionne tous les personnages et écoute leurs monologues les plus intimes, qu'Alvilda et non Giurita est le vrai objet de la passion d'Agabarto. Il communique cette découverte à Alvilda:

L'infidel Agabarto
Hoggi si pensa in Abo
Tentar fatto Sovrano
E de la speme, e de' consigli rei
Tu sola meta sei.

Tous se réunissent dans un même sentiment de courroux contre Agabarto. La scène s'étant changée, on voit sur la place devant le palais Agabarto, que Giurita a fait prisonnier. Le roi charge sa fille du jugement. Alvilda condamne le coupable à être enfermé dans le plus sombre cachot du palais, et elle confie sa surveillance à Tirsillo.

Le troisième acte débute par une scène dans la prison. Celindo y arrive pour visiter le malheureux prisonnier, car ses sentiments à elle ne sont pas changés. Elle lui raconte que Signe est venue à Abo pour demander la mort d'Agaberto à cause de son infidélité, après quoi elle aurait l'intention d'épouser Celindo; cependant, Alvilda a essayé d'obtenir de Signe qu'elle pardonne à son amant. Agabarto, touché, se met à écrire une lettre de repentir à Signe. Alors celle-ci se découvre et s'évanouit. Agabarto à son tour saisit l'occasion pour s'enfuir, tandis que Tirsillo est occupé de Signe. — Survient Giurita, qui lit la lettre d'Agaberto et demande à Celindo, revenu à ses sens: «où est cette Signe»?

Réponse: «elle vit à Abo». Giurita jure de tuer Agaberto. — La scène change; Alfo annonce au roi son intention de partir, puisqu'il n'a plus d'espoir, et il se prépare à recourir à la force: «Je veux que la nouvelle Aurore me voie ceint d'armes devant Abo». En vain Sivardo s'efforce de le tranquilliser, lui faisant croire que tout ira encore bien. — Finalement, on voit une plage baignée du golfe de la Finlande au coucher du soleil. Agabarto et Celindo sont en fuite ensemble, mais Sivardo les rattrappe et les arrête. Tonnerre et éclairs. Le soleil perce les nuages. Au même moment apparaît Alvilda suivie d'Alfo, qui, en poursuivant l'amazone, l'avait rejointe et enlevée. «C'est le dieu Mars, dit Alvilda, qui m'a prise.» Signe se fait reconnaître d'Alfo, qui admire la grande puissance de Cupidon, et Sivardo chante un air final:

Cadino le catene
E in questo dì felice
Con un solo Himeneo
Festeggi Abo giuliva un tanto bene.

Alfo et Signe prononcent encore quelques sentences morales, et la pièce est terminée.

Sans pouvoir prétendre, comme nous l'avons déjà dit, à une appréciation très favorable au point de vue esthétique, cette pièce a pourtant quelques avantages sur la plupart des ouvrages dramatiques du même genre, qui ont été composées en Italie à la même époque. On sait que ces livrets de musique avaient pris assez tôt une tournure ou fantastiquement romantique ou bien fort licencieuse; notre drame, à ce dernier égard, est très pur, et quant au romantisme, il y en a pour sûr, étant donné le sujet; mais cependant les limites du vraisemblable sont assez bien gardées. En tout cas, la composition dramatique est assez défectueuse et les vers sont médiocres.

Passons maintenant aux sources.

L'analyse de la pièce a fait voir à quiconque connaît tant soit peu la vieille littérature scandinave ce que déjà le titre avait laissé soupçonner: que l'auteur a pris son sujet dans des histoires de Saxo. C'est de là que provient en

général la connaissance de la légende d'Hagbart et Signe, si répandue pendant tous les temps et objet de plusieurs remaniements poétiques: et à cette légende est liée intimement dans l'ouvrage du vieil historien danois l'histoire d'Alf ou Alphus et d'Alvilda. Cependant, si notre auteur (ou son modèle immédiat) s'était servi de cette source primitive, on a le droit de supposer qu'il aurait donné plus de place à la legende d'Hagbart et de Signe, raconté avec tant de détails et tant d'émotion par Saxo. Il y a tout lieu de croire que l'idée de cette composition est venue d'un autre ouvrage, qui contient ces deux histoires et qui est écrit en Italie. Je veux dire la celèbre «Histoire de tous les rois goths et suédois», composée par Johannes Magnus, dernier archevêque catholique de la Suède, fugitif de son pays, à Venise en 1540 et publiée par son frère, Olaus Magnus, à Rome en 1554. [1] Mais il est difficile de l'affirmer, étant donné l'état tout à fait fragmentaire dans lequel se présente l'une et l'autre légende dans notre drame. L'*Argomento* historique ne donne aucun appui; c'est là déja que les deux histoires ont mêlées ensemble: ni dans Saxo ni dans Johannes Magnus Agabarto n'est associé à la flotte d'Alvilda, comme ici. Ce qui parlerait pour Saxo, c'est l'ordre des histoires, car là celle d'Alfo et d'Alvilda est racontée d'abord, tandis que Johannes fait precéder cette histoire par l'aventure tragique d'Hagbart. Mais d'un autre côté, comme il a été déjà dit, l'archevêque suédois raconte cette aventure tout en passant et sans y attacher de l'importance; il avoue franchement qu'il ne connait pas les faits et renvoie à Saxo. Dans l'histoire danoise, je ne trouve pas la mention d'Âbo, tandis que chez Johannes cette ville est nommée une fois, quoique sans aucune relation avec les événements qui nous intéressent; [2] la ville est appelée «civitas episcopalis».

---

[1] *Historia Joannis Magni Gothi Sedis Apostolicae legati, Svetiae et Gotiae Primatis ac Archiepiscopi Upsaliensis De omnibus Gothorum Sveonumque Regibus . . . opera Olai Magni Gothi fratris . . . in lucem edita.* Romae 1554.

[2] Dans le chapitre V de la préface, p. 10 de l'édition originale, où il y a une description géographique de la Finlande.

En somme, il est impossible de rien dire avec certitude sur la source dont s'est servi notre auteur ou plutôt celui qui a composé le drame original supposé. Si cela a été Saxo ou Johannes Magnus, peu importe, du reste; l'essentiel est de noter que le sujet provient de la tradition scandinave et que l'auteur en a fait sans doute connaissance dans l'un ou l'autre des ouvrages cités. La première édition de Saxo avait paru à Paris 1514, quarante ans avant la publication de l'histoire de Johannes Magnus; tous les deux étaient extrêmement connus, mais celui-ci le devait être davantage en Italie, qui était en vérité sa seconde patrie. Ce qu'il serait important de pouvoir identifier, cest l'existence du drame original auquel l'éditeur fait allusion dans sa préface.

Faute de moyen de le faire, contentons-nous à présent d'un résumé des deux légendes en question, telles qu'elles ont été reproduites par Johannes Magnus d'après Saxo.

Dans le septième livre de «l'Histoire des rois Goths et Suédois», à commencer par le troisième chapitre, sont racontés les faits suivants: Les princes royaux Heluinus, Hagbartus et Amandus, pour ne pas s'efféminer dans l'inactivité de la cour suédoise, équipent une grande flotte et inquiètent avec elle toute la mer gothique. Les fils du roi danois, Algerus et Alphus, les attaquent, mais les deux partis trouvent bientôt qu'il vaut mieux être amis qu'ennemis, et Hagbart se rend avec les princes danois dans leur pays, pour renforcer encore les nouveaux liens d'amitié. A la cour, il tombe amoureux de Signe, sœur des princes et convoitée par plusieurs prétendants. Un d'eux, prince teutonique, envieux d'Hagbart, opère par des moyens funestes une rupture entre celui-ci et les princes danois. Après avoir vaincu ses agresseurs, Hagbart se rend, dans un habit féminin, à la cour. Ici l'auteur dit qu'il n'a pas appris quel était proprement le but de cette visite; il est vrai, ajoute-t-il, que Saxo Danicus raconte plusieurs «faits téméraires», qu'Hagbart viola la fille du roi, qu'il fut pendu et que Signe, par amour de lui, se fit brûler avec toute sa maison. C'est à peu près

tout ce que dit Johannes Magnus de l'histoire émouvante des deux amants.

Le septième chapitre nous présente Alvilda, fille de Sivardus, roi des Goths. Dès son enfance elle est timide et tenue tellement à l'écart que personne n'a pu voir sa beauté, qui est merveilleuse. Son père la fait garder par des dragons et des serpents, et quiconque essaie de pénétrer chez elle, court le plus grand danger. Cependant Alfus réussit à tuer les monstres et demande la main d'Alvilda, récompense qu'elle-même trouve très justifiée pour une telle prouesse. Le père est prêt à consentir, mais la mère prétend que c'est une honte pour les femmes de se laisser prendre si facilement par les hommes, et qu'elles devraient plutôt suivre l'exemple des femmes de l'antiquité, plus inclines à sacrifier leur vie que leur chasteté. Alvilda trouve qu'elle a raison, et promet de ne jamais s'unir à un homme. Elle change son habit féminin contre les armes et son âme féminine en courage masculin, «et celle qui auparavant était une jeune fille purissime, devient un *viking* et surpasse ou égale les hommes en bravoure.» Elle se rend sur la mer gothique avec sa flotte et arrive dans un port où les vikings se sont rassemblés pour élire un chef. Leur choix tombe sur Alvilda. Sa renommée militaire pénètre jusqu'à Alfus, et il jure de la posséder ou de mourir. Après avoir parcouru toutes les mers, connu tous les dangers et éprouvé toutes les peines amoureuses, il la retrouve enfin dans les recoins extrêmes de la Finlande *(in extremis Fenningiae seu Finlandiae recessibus)* par un temps très froid de l'hiver — non pas applaudissant, à la manière féminine, à l'aspect de l'amant, mais secouant des lances au lieu de faire des signes d'amour, et se défendant d'une façon si entêtée qu'elle semble plutôt combattre pour sa chasteté que pour sa vie. Alfus cependant hisse le signal de trêve, et on arrive à avoir un entretien dans lequel l'ennemie si cruelle se change en une épouse charmante. De cette réunion naît ensuite la princesse Gyritha, seule survivante de la ligne royale.

J'ai signalé déjà le point essentiel où le récit de Johannes

Magnus diffère de celui de Saxo: la façon de raconter l'histoire d'Hagbart et de Signe. Mais il y a d'autres différences sensibles. Ainsi, quand Alfus poursuit le *viking* redoutable sur la mer gothique et jusqu'en Finlande, il ne se doute pas que ce héros est identique à Alvilda. Ses soldats s'étonnent fort des appas singuliers de tous ces jeunes gens contre lesquels ils combattent, mais c'est seulement quand un des amis d'Alfus, nommé Borcarus, a réussi à faire tomber le heaume de la tête d'Alvilda, que l'on s'aperçoit qu'on a affaire à des femmes et qu'on reconnaît leur chef. Borcarus s'écrie que c'est avec des baisers et non pas avec des armes qu'il faudrait combattre désormais, et les ennemies se rangent vite à cet avis. On voit qu'ici aussi notre drame est plus conforme au récit de Johannes Magnus: il ne se sert pas du tout du motif dramatique qu'amène l'ignorance d'Alfo au sujet de son adversaire, mais suit au contraire à peu près les vicissitudes de l'histoire amoureuse telles que Johannes Magnus les expose. Comme le recit de l'archevêque, notre pièce sent plus la renaissance que le moyen âge.

L'autre drame italien avec un sujet scandinave, auquel il a été fait allusion ci-dessus, est la tragédie du Tasse *Il rè Torrismondo*, parue à peu près cent ans avant l'*Alfo*, en 1587. Il a été démontré par un savant danois, M. E. Gigas, que cet ouvrage provient d'un mélange singulier d'éléments grecs et scandinaves, et que c'est le frère de notre Johannes, Olaus Magnus, qui a fourni ces derniers. [1] Son *Historia de gentibus septentrionalibus*, parue un an après l'histoire de son frère et traduite en italien en 1565, a été largement mise à contribution par le grand poète. Mais entre la tragédie de celui-ci et notre drame il n'existe presque aucune ressemblance. Le nom d'Alvilda, qu'on trouve aussi chez le Tasse, ne suffit pas pour constater une influence quelconque; quant à un

[1] Voy. E. Gigas, *En nordisk Tragedie af en italiensk Klassiker* (dans le recueil *Litteratur og Historie, Studier og Essays* I. Kjöbenhavn 1898, p. 128 ss).

trait qui parait identique — l'envoyé changé en amoureux lui-même — il est assez fréquent dans la littérature populaire pour que notre auteur n'ait pas eu besoin de l'emprunter au Tasse.

Mais les deux pièces fournissent ensemble une preuve intéressante de la connaissance de la vieille littérature scandinave en Italie aux XVI-e et XVII-e siècles.

Werner Söderhjelm.

Mittelalterliche Sagenstoffe und byzantinischer Einfluss.

Der berühmte Litterarhistoriker, Prof. H. Schück in Uppsala, stellt in seiner Abhandlung über die Kultur des Mittelalters, welche er für das grosse Werk »Verdenskulturen» geschrieben hat, neue Theorien auf für die Geschichte der Sagenstoffe in der mittelalterlichen Litteratur des Westens. Wir teilen hier, mit des Verf.:s Erlaubnis, den betreffenden Abschnitt in Übersetzung mit.

Die neue epische Dichtung, welche der Periode der Kreuzzüge angehört, steht in grossem Abhängigkeitsverhältnis zum Orient. Die fehlerhafte Weise aber, in welcher der Satz formuliert worden, ist die Ursache, dass diese Tatsache in der letzten Zeit bestritten worden ist.

Um die Mitte des vorigen Jahrhunderts trat der berühmte Orientalist Benfey mit der Behauptung auf, der ganze abendländische Sagenschatz sei von dem Orient oder richtiger von Indien entlehnt. Durch die Parabeln der buddhistischen Prediger waren diese Sagen und Anekdoten einerseits nach der Mongolei und China, andererseits zu den Arabern gedrungen. Darauf waren Sammlungen derselben, oft durch jüdische Zwischenstufen, ins Lateinische übersetzt und durch die christlichen Exempelprediger des Mittelalters über ganz Europa verbreitet worden.

Diese Theorie ist nun durchaus als unrichtig erwiesen. Europa hat ebenso lange wie Indien Sagen gehabt — denn

Sagen sind bei allen Völkern vorhanden — und schon ehe die orientalischen Exempelmagazine im 13. Jahrhundert ins Lateinische übertragen worden waren, verbreiteten die Prediger des Mittelalters dieselben Anekdoten. Dazu kommt noch, abgesehen von dieser Tatsache, dass die Ähnlichkeit der Predigerexempel des Orients mit denen des Abendlandes keineswegs die Ähnlichkeit der eigentlichen Sagen des Orients mit denen des Abendlandes erklärt, denn solche kommen in den Exempeln beinahe nie vor. Die Beziehungen zwischen dem Orient und dem Occident sind also nicht auf diesem Gebiete zu suchen.

Überhaupt dürfte man bezweifeln, dass die direkten Verbindungen besonders lebhaft gewesen seien. In Spanien und Süditalien lebten wohl die Christen und Sarazenen friedlich neben einander, und wenigstens in wissenschaftlicher Hinsicht hat dies recht starke Spuren hinterlassen. In der eigentlichen schönen Litteratur sind dieselben aber verhältnismässig selten. Und in dem heiligen Lande standen die Muselmänner und Christen als Feinde einander gegenüber. Der geistige Austausch zwischen ihnen scheint ein sehr geringer gewesen zu sein.

Es gab aber ein Volk, teils orientalischen, teils abendlandischen Ursprungs; und das waren die Byzantiner. Sie waren Christen wie die Franzosen und die Italiener, und im Ganzen waren die bürgerlichen Verhältnisse bei ihnen den europäischen ziemlich gleich. Diejenigen Kreuzfahrer und Pilger, welche sich nach dem Orient einschifften, standen die ganze Zeit in den nächsten Beziehungen zu diesen Griechen und mussten also in hohem Grade von der höheren, trotz ihrer Überlegenheit in gewissen Punkten, doch wesentlich auf derselben Grundlage wie die abendländische ruhenden byzantinischen Kultur beeinflusst werden. Der orientalische Einfluss, den man in der mittelalterlichen Litteratur des Abendlandes hat nachweisen wollen, ist also meines Erachtens fast ausschliesslich ein byzantinischer, und die rein orientalischen Motive, welche aufgenommen worden sind, sind mit aller Wahrscheinlichkeit in der Regel durch byzantinische

Zwischenstufen nach Europa gelangt. Es ist aber äusserst wahrscheinlich, dass die Orientalen Vieles, welchem man orientalischen Ursprung zugeschrieben hat, — z. B. Schiffersagen wie die Reisen Sinbads — den Griechen entlehnt haben. Die Araber waren Karawanenhändler, keine Seeleute, wogegen die Griechen stets, seit der ältesten Zeit ein Seevolk mit Seehandel gewesen ist.

Ein schwacher Einfluss des Orients macht sich schon vor der Zeit der Kreuzzüge bemerkbar; so in der Tiersage, in welcher der Löwe der König unter den Tieren ist, und in der Rolle, die der Orient überhaupt in der älteren epischen Dichtung spielt. Aber zugleich legt diese Dichtung eine erstaunliche Unwissenheit hinsichtlich des Morgenlandes an den Tag. Man braucht kein Gewicht darauf zu legen, dass Karl der Grosse in der Tat nie einen Kreuzzug gegen die Sarazenen in Spanien unternahm, wie es die *Chanson de Roland* berichtet; aber die hier geschilderten Muselmänner sind reine Fantasiefiguren, Teufel in menschlicher Gestalt, die nicht in entferntestem Grade der Wirklichkeit entsprechen. Durch heimkehrende Pilger war das Interesse für die Wunderwelt des Orients geweckt worden, aber irgend welche Kenntnisse von Land, Volk und Kultur besass man nicht. Charakteristisch genug stand man noch im 13. Jahrhundert auf keinem im eigentlichen Sinne höheren Standpunkt, und selbst die Gedichte dieser Zeit verraten dieselbe grobe Unkenntnis der muselmännischen Welt — eine Tatsache, welche deutlich gegen einen lebhafteren Kulturaustausch spricht.

Dagegen zeigt eine andere alte Chanson de geste, *Voyage de Charlemagne*, mit welcher Bewunderung und mit welchem schlecht verborgenem Neid die ungebildeten abendländischen Pilger zu der byzantinischen Kultur emporsahen. Mit dieser Kultur, nicht mit der rein orientalischen, traten sie auch durch die Kreuzzüge in nahe Verbindung, und die Folge war ein starker Einfluss auf die abendländische Epik.

Die byzantinische Litteratur ging zwar nicht verloren; wir besitzen davon eine Menge historischer und theologischer Werke. Aber aus leicht erklärbaren Gründen sind im Ganzen

nur solche Werke erhalten, welche während der türkischen Zeit in den Klöstern eine Freistätte gefunden hatten. Ritterromane und Liebesgeschichten waren keine für die Mönche geeignete Lektüre, und unbedeutende Reste ausgenommen, ist diese Litteratur verloren gegangen. Mit anderen Worten: eben die Litteratur, welche auf die ritterlichen Kreuzfahrer einwirkte, ist verloren — glücklicherweise aber nicht vollständig, denn durch litteraturhistorische Kombinationen können wir uns ein ziemlich genaues Bild dieser byzantinischen Unterhaltungslitteratur machen.

Aus dem antiken Griechenland hatten die Byzantiner eine Menge von Sagen geerbt, von denen viele sich bis auf uns erhalten haben und als neugriechische Volkssagen aufgezeichnet worden sind. Dergleichen hörten sowohl die Kreuzfahrer als die Vikinger, und sie trugen sie weiter. Als Beispiel kann die bekannte Sage von Theseus angeführt werden, welcher nach Kreta zog um das Untier Minotaurus zu bekämpfen. Auf Zakynthos ist diese Sage als eine neugriechische Volkssage wiedergefunden worden. Dieselbe kehrt aber in dem französischen Tristanroman wieder: der von dem Untier verlangte Tribut von jungen Mädchen und Knaben, der Kampf des Helden gegen das Untier auf einer Insel und schliesslich die verwechselten Segel. In demselben Romane begegnen wir auch vielen anderen griechischen Sagen, der von dem Sohne Pelops', der von Perseus und der von dem Vogel, welcher in den Schoss des Königs einen wunderkleinen Schuh fallen lässt — in dem Tristanromane ein goldenes Frauenhaar — der ihn so entzückt, dass er dessen unbekannte Besitzerin aufzusuchen und sie zum Weibe zu nehmen beschliesst (d. i die Cendrillon-Sage, zuerst von Aelianus von der griechischen Hetäre Rhodope erzählt).

Eine Sagenart war immer in Griechenland sehr beliebt gewesen — die Schiffersage, wunderbare Erzählungen von den Abenteuern der Seefahrer in fremden Ländern. Schon an der Schwelle der griechischen Litteratur haben wir ein Epos, das wesentlich auf der Grundlage solcher Schiffersagen ruht — die Odyssée — obgleich diese Sagen nunmehr nur

in der Form vorhanden sind, welche sie, nachdem sie mit der Heldendichtung vom Untergange Trojas kombiniert worden sind, erhalten haben. Eine ebenfalls sehr alte Sammlung von Schiffersagen hatte zum Mittelpunkt eine andere epische Tradition: die Sage vom Argonautenzug; diese Reiseschilderung lebte unter allen Perioden der griechischen Litteratur fort, denn noch während der ptolemäischen Zeit trat sie in einer Folge von Reiseromanen auf, teils philosophischen Inhalts, mit einem der volkstümlichen Schiffersage entlehnten Rahmen, teils in Werken, welche mehr den Charakter von Unterhaltungslektüre haben. Der wichtigste war der Roman, welcher von dem Zuge Alexanders des Grossen nach Indien entstand, und den die Tradition ohne Grund Alexanders Waffenbruder Kallisthenes zuschrieb. Diese Reisesagen wanderten aus dem hellenisierten Ägypten nach dem Nachbarlande Arabien über, wo sie in einer späteren Zeit in der bekannten Sammlung »die Reisen des Seemannes Sinbad» auftauchen; der Alexanderroman selbst wurde aus dem Griechischen ins Lateinische übertragen und später fleissig in allen europäischen Kultursprachen bearbeitet.

Aber von der litterarischen Einwirkung eines bestimmten griechischen Romanes abgesehen, hat die rein nationale griechische Schiffersage eine grosse Bedeutung für die Litteratur des 12. Jahrhunderts. Dies ist auch ganz natürlich. Mit solchen Sagen ergötzten nämlich die griechischen Schiffer die Kreuzfahrer, wenn diese auf ihren Schiffen nach dem heiligen Lande fuhren. Nehmen wir ein deutsches Spielmannsgedicht wie Herzog Ernst, so ist dessen ganze letzte Abteilung nur eine Sammlung orientalischer Reiseabenteuer, und in der gesamten Spielmannsdichtung des 12. Jahrhunderts spielt die »Reise» eine hervorragende Rolle.

Aber die Griechen besassen auch einen wirklichen Roman, von dem sich manche Reste aus der spätantiken Zeit erhalten haben. Dieser spätantike Roman lebte in Byzanz während des ganzen Mittelalters fort; die alten Romane wurden abgeschrieben und neue in demselben Stile gedichtet. Der Inhalt ist ziemlich einfach. Zwei junge Leute sehen sich

zufällig und verlieben sich beim ersten Anblick sterblich in einander, aber nicht mit dieser stark sensuellen Liebe, der wir sonst in der lyrischen und elegischen Dichtung begegnen. Ihre Erotik ist, wenn auch nicht keusch, so wenigstens pretiös, farblos und konventionell, ungefähr wie die, der wir in den Pastoralen einer späteren Zeit — den Nachkommen des griechischen Romans — begegnen. Eine gewisse Ähnlichkeit mit der provenzalischen Erotik ist auch zu bemerken; vielleicht ist der griechische Roman nicht ohne Einfluss auf dieselbe gewesen. Von einem ungünstigen Schicksale werden die Liebenden von einander getrennt. Ihn wirft der Zufall hierhin, sie dorthin; sie erleben die sonderbarsten Abenteuer, aber halten getreu an ihrer Liebe fest, bis sie schliesslich glücklich vereinigt werden.

Es war dieser byzantinische Roman von im Harem gefangenen Prinzessinnen, von getreuer Liebe, von Entkleidungen und wunderbaren Reiseabenteuern, welchen die Kreuzfahrer am Ende des 11. Jahrhunderts kennen lernten und den sie nachzubilden suchten. Von diesem griechischen Roman sind auch die Spielmannsgedichte und »Romans» des 12. und 13. Jahrhunderts mehr oder weniger beeinflusst . . . So ist Hersog Ernst wesentlich nur eine Umarbeitung griechischer Schiffersagen, und Salmon und Morolt ist eine im Ganzen nur wenig veränderte Bearbeitung eines griechischen, von den Byzantinern allerdings einer jüdischen oder arabischen Volkssage entnommenen Romans. Aber auch im übrigen ist der Schauplatz der Mehrzahl dieser Gedichte Konstantinopel oder der Orient, das Reiseabenteuer spielt eine grosse Rolle, Verkleidungen und Haremsgeschichten sind beliebte Motive, und alle sind sie meines Erachtens mehr oder weniger von dem byzantinischen Romane beeinflusst. In jedem Falle ist es dieser, der der Spielmannsdichtung ihr eigentliches Gepräge verleiht.

Henrik Schück.

Die Vertretung des schwedischen (spirantischen) γ im Finnischen.

Das spirantische γ (bei Noreen *gh*, *ȝ*) kam im Schwedischen noch c. 1700 vor. Dieser entweder palatale oder velare Laut hat in den alten schwedischen Lehnwörtern des Finnischen eine sehr bunte Vertretung erhalten.

Es entspricht ihm

a. *h* in den Wörtern

1. *maha* venter, alvus, abdomen; Bauch (Renvall)[1] = aschw. maghi; vgl. magha sot, magha värker (Söderwall).

2. *saha* serra; Säge = aschw. sagh; vgl. sagha sägen.

3. *traaha|ta* (lies: *trūhata*, Inf., Stamm: *trūhū*), *rūhata* schleppen, ziehen, mit Mühe nach sich schleppen = aschw. dragha, trahere, ducere. Das Wort, das in Satakunta und Tavastland vorkommt, ist im Finnischen jungen Datums, wie der lange Vokal der ersten Silbe beweist. Es wird kaum früher als c. 1500 entlehnt worden sein.

4. *luha* tribularium, area l. pavimentum triturae; Dreschtenne. Diese Form kommt meines Wissens nur in einigen tavastländischen Dialekten vor. Im Schwedischen lautete das Original loghe «Dreschtenne» und dasselbe ist auf ein älteres loe zurückzuführen. γ *(gh)* kann dialektisch schon c. 1300 in diesem Worte entwickelt worden sein. S. Noreen, Altschw. Gr. § 273, 279. Die verbreiteten finnischen *luva* und *luuva* sind vielleicht auf die alten schwedischen Formen mit *v* zurückzuführen. In der Übersetzung des Neuen Testamentes von Mikael Agricola Luga|nsa Luc. 3:17, Luua|han Weisut ia Ennustoxet 120 a.

---

[1] Die Namen, Juslenius, Renvall, Söderwall bedeuten die Wörterbücher von denselben Autoren: Daniel Juslenius, Suomalaisen Sana-Lugun Coetus 1745, Gustavus Renvall, Lexicon Linguæ Finnicæ 1826, K. F. Söderwall Ordbok öfver svenska medeltids-språket 1884 – 1906. Die altschwedischen Formen habe ich immer nach Söderwall und die Bedeutungen der finnischen Wörter nach Renvall gegeben.

5. ? *vihki|ä*, Praes. *vihi|n* sacro ritu quid sancio e. c. jungo conjuges, inauguro novum templum, consecro sacerdotes novitios etc.; einweihen, ein Ehepaar trauen. *Wihki*, Gen. *wihin* ritus consecrationis; Einweihungs l. Trauungsform. *Wihki-sanat* formula inaugurationis; *on wihillä* est sub consecratione. Auch im Wotischen *vihči* ‹ *vihki*, Imperf., Virittäjä I, S. 149. Das Original ist wohl aschw. wighia (wighilse). Vgl. Thomsen Indflydelse S. 160. Das lautliche Verhältnis der Wörter ist jedoch etwas dunkel. Es wäre im Finnischen eine Form *vīhi*, *vīhin* zu erwarten. Es ist möglich, dass diese frühere Form ihr *k* analogisch nach Formen wie *pyyhin*, *pyyhkiä (pyhkiä)* erhalten hat (*ī* › *i* scheint auf einem finnischen Lautgesetz zu beruhen; vgl. Nom. *riihi*, ~ Part. *rihtä; tuohi (‹ tōhi)* ~ *tohta* etc. Auch können solche eigentümliche Lauterscheinungen wie *haamu* ~ *hahmo*, *raakila* ~ *rahkila*, *huomata* (‹ **hōmata)* ~ *hohmata* u. s. w. hier erwähnt werden (Also: *vihki|ä* ~ *vihki|ä*).

b. *v* in den Wörtern

6. *krouvi* caupona, popina; Bierschenke, Krug; *krouvari* caupo; Krüger = aschw. krogher, krogha hus, kroghare. Agricola, Se Wsi Testamenti (1548) Colmeen|krouwi|jn Apost. 28 : 15.

7. *touvi* rudens in navibus, funis crassior; Tau, Seil, e. c. *ankkuri-touvi*. Vgl. schw. tåg dass.

8. *touvata* sich mit dem Ellbogen durchdrängen, kommen. Dieses Wort kommt nicht in gedruckten lexikalischen Quellen vor. Ich habe es in West-Finnland gehört. In Gesetzübersetzung von Martti (1548) sisälle touauat mahan (lies: sisälle touvaavat maahan) Kaupan asian kaari 6 = schw. (in)tåga

9. *vuovi*, *vouvi*, *voovi* statera, libra, lanx; Wage; *vuovata*, *vouvata*, *voovata* libro, pondero; wiegen. Vgl. schw. våg, aschw. vagh.

10. *vuovata*, *voovata* (Frekv. *vuovaella*) audeo, periculum facio; wagen = aschw. vagha (auch vogha, zum ersten Mal J. 1509) 1) väga, utsätta för fara, sätta på spel 2) väga, våga företaga, drista sig till. Agricola, Se Wsi Testamenti Vorrede woga.

11. *vuovari, vuoveri, vooveri, suoveri* affinis, levir; Schwager = aschw. svagher (auch swoger, schon im J. 1408).[1]

12. *porvari* incola urbis, juris oppidani, municeps; Bürger = aschw. borghar(e). In den Büchern Agricolas borghari, porghari, burghari. Bei Juslenius Borwari.

13. *Porvoo* die Stadt Borgå = schw. Borgå (< Borghä). Bei Juslenius Borwon caupungi.

c. Es ist verloren gegangen in den Wörtern

14. *hela* (od. *helaa*) festum Finnorum solemne, ante sacra Christiana, tempore verno, noctu circa ignem sacrum *hela-walkia*, in loco herbido l. nemoroso, cursu lusorio *(hüppa)*, potando, saltando etc celebrari solitum, idque, ut videtur, in honorem dei silvestris *Tapio*, ad promovendum venatum faustum l. ad avertenda mala a feris rapacibus pecudi inferri solita æstate subsequente; nächtliches Frühlingsfest der Altfinnen: unde hodie restat *hela-walkia* ignis non ex silice sed ex lignis duabus vi confricatis elicitus (al. *kitkan walkia*), nec non *hela-tuorstai* dies adscensionis Christi, circa tempus festi pristini incidens; Himmelfahrtstag *hela, helaa* = aschw. *hälgha, helgha*; z. B. *hälgha Thoorsdagh, helgha Thorsdagh* = Kristi himmelsfardsdag; *hälgha kors dagher* etc.

15. *heluntai* (dialektisch auch *helüntai, helltüntai, hellun-tai*) festum Pentecostes; Pfingsten. Vgl. agotl. helgudagar Pfingsten, helghudaga vica Schlyter Corpus Juris VII 20:3. Schon bei Agricola Heluntai.

16. *tiu (tivu)* icas, viginti; Stiege. Vgl. aschw. tiughu (tyghu?). Vgl. *riuku* ~ *rivun* (< * *riγun* od. **riuγun*).

17. *Kreu* (< **Kreγu*). Ein in Südwest-Finnland oft vorkommender Gutsname. Vgl. Gregorius.

---

[1] In der älteren finnischen Litteratur habe ich noch ein später verschwundenes schwedisches Lehnwort gefunden: *trüwata*: Agricola Se Wsi Testamenti: aia, wathi, t r u u a, lööpi ia rangaitze; Gesetzübersetzung von Martti, Suomen kielen muistomerkkejä II, S. 5.: Ei mahda yxikän häneldä läniä t r u u a t a eli pytä. Das Original des finnischen Wortes, dem dasselbe der Form und Bedeutung nach entspricht, ist aschw þruga (auch truffua; truffwa J. 1510.

Sehr oft sind die schwedischen Lehnwörter analogisch dem alten finnischen Stufenwechsel k ~ γ angepasst worden; z. B. *urku* ~ *urun* (oder *urut* ~ *urkujen*), bei Agricola wrgo|illa Rucouskiria 60 a, vrguis in Psaltars Vorrede = aschw. orgha (auch vrgha), orgho leker, vi|) vrgho sang etc. Dasselbe kann man auch von den älteren Lehnwörtern der finnischen Sprache konstatieren.

Die meisten im Vorigen aufgezählten Beispiele gehören der Zeit vor 1500 an — es heisst, zu der Zeit, wo das spirantische γ noch sowohl im Schwedischen wie im Finnischen (nämlich in dem südwestlichen Dialekt, der auch wohl die Mehrzahl der Entlehnungen ins Finnische vermittelt hat) vorhanden war. Diese Beispiele können also den Charakter und die Beschaffenheit der damaligen spirantischen Laute beleuchten. Wir dürfen auf Grund des vorliegenden Materials einige interessante Schlussfolgerungen machen.

Das spirantische velare γ des Schwedischen hat auf das finnische Ohr einen verschiedenartigen Eindruck gemacht als der in ähnlichen Fällen vorkommende palatale Laut des Finnischen. Das *h* der finnischen Sprache ist und war zwischen Vokalen stimmhaft. Darum war *h* (neben γ) der einzige Laut, womit man das schwedische γ substituieren konnte. Ein velares γ und spirantisches stimmhaftes *h* (z. B. in den Wörtern *raha*, *tahra*) sind auch einander sehr ähnlich. Die Verschiedenheit der Artikulationsstelle kann hier keine grosse Rolle spielen, der Hauptunterschied liegt darin, dass die Stärke des Luftstromes nicht gleich ist.

Nach einem labialen Laute (labialem *a* *o̯* *ä̯*) war γ im Schwedischen labialisiert. Es ist auch dialektisch schon c. 1350 in ein halbvokalisches *w* verwandelt. S. Noreen Altschw. Gr. § 279. Die finnischen Wörter mit *v* (*uv*) können entweder auf diejenigen mit *w* oder diejenigen mit γ zurückgehen. Wenn γ auszusetzen ist, können wir im Finnischen eine Entwickelung vom γ zu *v* (*w*) aufweisen; z. B. *hauvin* (< **hauγin* ~ *hauki*), *louve* (~ *loukeen*), *kauvan* (~ *kaukana*), *leuvan* (~ *leukana*) etc. Eigentümlich ist das Wort *porvari*. Es wäre im Finnischen eigentlich *porari* (*porāri*)

zu erwarten. Vielleicht ist γ auch in diesem Worte nach einem *o(r)* labialisiert gewesen. Es ist auch zu bemerken, dass das finnische *uv* im Schwedischen mit dem spirantischen γ substituiert ist, nämlich in Ortsnamen *Nagu* und *Sagu* (früher Saghu, Naghu), finnisch *Sauvo*, *Nauvo*. Es ist jedoch hervorzuheben, dass die meisten Fälle mit *v (uv)* ursprünglich niederdeutsche Lehnwörter sind und es spricht für die Formen mit *v*. (Nach der Mitteilung von Prof. H. Pipping).

Die unter c aufgezählten Beispiele sind sehr interessant: dem schwedischen γ entspricht auch im Finnischen die regelmässige Fortsetzung des finnischen γ-Lautes. *hela* und *helä (hellä)* sind mit solchen Formen wie *jalan* und *jalän (jallaan)* des Fusses, bei Agricola ialghan (lies *jalγan*) zu vergleichen; Nom. *helka* (Tavastland) ist analogisch nach *jalka (jalan, jalän : jalka = helan, helän : x; x = helka)* gebildet worden. Ebenso ist *heluntai, helüntai, (hellüntai)* mit solchen Formen wie *alun, alün (allün)* nach Agricola alghun (lies: *alγün*) zu vergleichen; das schriftsprachliche *helluntai* (in der früheren Schriftsprache *heluntai*) hat seine geminata *l* durch Volksetymologie erhalten. Es sei auch erwähnt, dass das ursprüngliche finnische γ im Schwedischen durch γ vertreten ist, so in Ortsnamen *Pargas* (früher Parghas); das finnische Original **Paryainen*, **Paryais-* (jetzt lautgesetzlich *Parainen, (Parais-)*.

Auch in den Wörtern *tiu* und *Kreu* ist *v* (< γ) lautgesetzlich verschwunden (*tivu* kommt noch dialektisch vor), wie ich schon früher bewiesen habe. S. Suomen lounaismurteiden äännehistoria II, S. 175.

Heikki Ojansuu.

Besprechungen.

Karl Brugmann und **August Leskien**. *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen.* Strassburg. Karl J. Trübner. 1907. 38 S.

In dieser Zeit, wo die Begeisterung für die Idee einer künstlichen Weltsprache fast überall in hellen Flammen lodert und die

Zahl ihrer mehr oder weniger kritiklosen Anhänger im steten Zuwachs begriffen ist, hört man recht gerne das nüchterne Urteil des Fachmanns über das Wesen und die Aussichten der internationalen Kunstsprache.

Bekanntlich haben die Philologen — wenn man von einzelnen Ausnahmen, wie dem bekannten Romanisten Hugo Schuchardt, absieht — dem Gedanken an eine künstliche Hilfssprache, wenn auch nicht immer ablehnend so doch interesselos gegenüber gestanden. Um so eifriger haben aber statt dessen die Laien für die Idee Propaganda gemacht und diese hat neuerdings durch den weltbekannten Leipziger Chemieprofessor Wilhelm Ostwald ihren Gipfel erreicht. Von den vielen künstlichen Weltsprachen, die in den letzten Jahrzehnten wie Pilze nach dem Regen aufgewachsen sind, hat das vom Warschauer Arzt Zamenhof fabrizierte Esperanto zur Zeit offenbar den grössten Erfolg. Die Zahl der Anhänger soll sich heute auf einige Millionen belaufen und vom nächsten Jahre ab wird das Esperanto in Frankreich im öffentlichen Unterricht einen Platz finden. Da es also mit der Idee jetzt ernst zu werden scheint und der Gedanke wirklich in Praxis umgesetzt wird, ist es auch Zeit, dass die Philologen aus ihrer Gleichgültigkeit heraustreten — denn sie müssen doch trotz allem hier als Sachverständige betrachtet werden.

So hat denn die Königl. Sächsische Gesellschaft der Wissenschaften zwei von ihren Mitgliedern aufgefordert ein Gutachten in dieser Sache abzugeben und daraus ist die vorliegende Schrift hervorgegangen. Sie zerfällt in zwei Abschnitte: im ersten behandelt Brugmann die neuesten Weltsprachprojekte, im zweiten unterwirft Leskien speziell das Esperanto einer kritischen Betrachtung.

Nachdem Brugmann zuerst darauf hingewiesen, wie das natürlichste Mittel zur internationalen Verständigung — irgend eine von den heutigen Kultursprachen — an der Eifersucht der einzelnen Nationen strandet und wie eine schon vorhandene tote Sprache (das Latein) heutzutage auch keine Aussichten hat zum internationalen Verständigungsmittel erhoben zu werden, geht er zu den künstlichen Sprachen über, von denen man sich jetzt das Heil verspricht. Es fragt sich zunächst, wie der Zweck der Hülfssprache definiert werden soll. Und darauf lautet die Antwort der internationalen Weltsprachendelegation: »Sie muss ebensowohl den Bedürfnissen des täglichen Lebens, wie den Zwecken des Handels und Verkehrs, wie endlich auch den Aufgaben der Wissenschaft zu dienen im Stande sein.« In Bezug auf den ersten Fall hat Ostwald in seiner Broschüre einige Beispiele gegeben, wo die internationale Sprache aus der Verlegenheit helfen würde. Brug-

mann bemerkt dazu, dass in den erwähnten Fällen — es handelt sich um einen Kragenkauf und um eine Erkrankung im fremden Lande — ein viel leichteres Mittel zur gegenseitigen Verständigung als das Esperanto — in der Gebärdensprache besteht. — In der Wissenschaft würde die künstliche Sprache das Übel nicht vermindern, sondern nur vergrössern; denn der Gelehrte hätte doch von der nun einmal existierenden fremdsprachlichen Fachlitteratur Kenntnis zu nehmen und müsste dazu noch die neue Sprache lernen. Dagegen könnte die internationale Sprache auf dem Gebiete des Handels wirklich gute Dienste leisten, obgleich hier zu befürchten wäre, dass der strebsame Kaufmann auch noch die Landessprache lernen wird, wodurch er vor anderen einen Vorsprung erreicht. Insofern die künstliche Sprache auf gewisse engere Sphären, wie etwa gerade die kaufmännische beschränkt bleibt, könnte man sie noch gelten lassen; auch im schriftlichen Verkehr, meint Brugmann, würde sie sich vielleicht nützlich erweisen. Aber über diesen engen Rahmen hinaus dürfte man nicht streben. Im Vergleich mit den heutigen Fremdsprachen fehlt den Kunstsprachen jede Tradition. Würde man auf die Kenntnis der ersteren zu Gunsten der letzteren verzichten, ginge erstens der Bildungswert verloren, der schon in jenen Sprachen selbst steckt, zweitens aber auch der ästhetische Genuss beim Lesen der Litteratur, denn ein Autor, der etwa seine Werke in Esperanto schreiben möchte, würde nie sein Eigenstes und Bestes geben können.

Aber es ist noch eins zu bedenken, sobald die Idee wirklich als in die Praxis umgesetzt gedacht wird. Jeder, der die Sprachgeschichte beobachtet hat, weiss, dass die Sprache immerfort Wandlungen ausgesetzt ist, die einerseits in Entstehung von dialektischen Abweichungen, andererseits in der Aufhebung derselben durch regen Verkehr bestehen. Wenn nun in einem Lande neben der Nationalsprache noch eine andere gesprochen wird, entsteht eine gegenseitige Beeinflussung der beiden, die sog. «Sprachmischung». Ist es nun zu glauben, dass das Esperanto dieses Schicksal vermeiden könnte? Dies kann umsoweniger der Fall sein, da es das Machwerk eines einzelnen Individuums ist und folglich im Sprachschatz, Phrasäologie usw. nicht so fertig ist, dass die verschiedenen Benutzer desselben zu ihm in das richtige Verhältnis eintreten können. Wenn demnach vorauszusehen ist, dass in den verschiedenen Ländern neue Ausdrücke, Bilder usw. in die Weltsprache Eingang finden und diese also der Differenzierung zum Opfer fällt, dann ist auch das Schicksal des Esperanto besiegelt. Denn für die lebendige Fremdsprache findet man die nötige Richtschnur und Norm bei dem Volke wo sie als einheimische Sprache gesprochen wird, die künstliche Sprache schwebt aber in der Luft,

ihr fehlt jede Norm. Es ist demnach vorauszusehen, dass das Esperanto gerade an demselben Hindernis scheitert wie vor zwanzig Jahren das Volapük, mit dessen Geschichte es übrigens auch andere gemeinsame Züge hat.

In der «Kritik des Esperanto» behandelt Leskien in aller Kürze zuerst die Laute, dann die Worte und Wortformen und schliesslich die syntaktischen Verhältnisse und zeigt dabei wie ungeschickt und ganz ohne irgend welche Kenntnisse des Wesens derjenigen Sprachen, aus denen das Material geholt ist, der Warschauer Arzt sein Mixtum compositum bereitet hat. So hat er z. B. ohne irgendwelche zwingende Gründe Lautverbindungen gewählt, die den Deutschen, andere wieder, die den Franzosen und den Engländern höchst unbequem sind. Bei der Regelung des Wortmaterials und der Wortformen herrscht oft eine Willkür, die schwer zu verstehen ist. In den syntaktischen Verhältnissen sind manchmal ganz überflüssige Unterscheidungen erfunden usw. Zum Schluss bemerkt Leskien inbezug auf die vielgepriesene Leichtigkeit des Erlernens dieser Sprache, dass er recht viele Sprachen — darunter auch manche schwierige — erlernt hat, dass aber zu seiner Überraschung das Esperanto ihm sehr schwer wurde.

Im vorhergehenden habe ich den Inhalt der kleinen Broschüre von Brugmann und Leskien in den Hauptzügen wiederzugeben versucht. Die beiden Artikel sind ganz gemeinverständlich in glänzendem Stil geschrieben. Natürlich können alle Für und Wider wegen des geringen Umfangs der Schrift nicht zur Sprache gebracht werden und die Schwächen der künstlichen Sprachen ebenso wie die Angriffe auf dieselben sind oft nur durch die charakteristischsten Züge angedeudet worden. Aber ich denke, dass das was darin vorgebracht wird schon genügt um viele Anhänger des Esperanto zum ernstlichen Nachdenken zu bringen.

Besonders empfehle ich die Schrift auch den Esperantisten in unserem Lande.

H. Suolahti.

Oiva Joh. Tallgren, *La Gaya ó Consonantes de Pero Guillén de Segovia, manuscrito inédito del siglo XV. I. Estudios sobre la Gaya de Segovia. Capítulos de introducción á una edición crítica.* Thèse de doctorat. Helsingfors 1907. X + 92 pag. in-4°.

Comme le titre de l'ouvrage le dit déjà, nous avons ici affaire à l'introduction d'une édition critique du volumineux dictionnaire des rimes espagnol, composé en 1475 par Pero Guillén de Segovia. Cette introduction n'est cependant pas

complète : il y manque une partie des monographies phonétiques promises et tout le chapitre qui traitera de la conjugaison. Telle qu'elle est, cette introduction suffit pourtant à nous donner une idée claire de la composition de la *Gaya de Segovia* et à nous faire connaître une bonne partie des richesses linguistiques de ce curieux *rimario*, qui, lorsqu'il sera publié en entier, ajoutera notablement à nos connaissances de la prononciation et du lexique de l'espagnol de la seconde moitié du XV:e siècle.

L'ouvrage de M. Tallgren est divisé en six chapitres. Dans le premier, l'auteur nous indique la place de la *Gaya* parmi les œuvres analogues du moyen âge, à commencer par *Lo Donatz proensals* de Uc Faidit (pas: Faiditz). Le second chapitre traite de Pero Guillén et de la date précise de la *Gaya*. Le troisième est consacré à la description minutieuse du ms. qui contient la *Gaya* (ms. Madrid, Bibl. Nac., no. 10065) et de sa copie incomplète (ms. Madrid, Bibl. Nac., no. 12904). Dans le quatrième, l'auteur passe en revue toutes les particularités paléographiques et orthographiques du ms. principal qui peuvent contribuer à la compréhension du texte souvent corrompu. Le cinquième chapitre, le plus important de tous, donne une analyse critique du plan du dictionnaire. M. T., grâce à un examen minutieux des rimes, y montre ce qu'il faut considérer comme appartenant à l'original et ce qu'il faut attribuer au copiste. Le sixième chapitre, enfin, contient une monographie phonétique sur le rôle de *ç* et de *z* dans la *Gaya*.

Tout ce travail est fait très consciencieusement et avec une bonne méthode, et l'auteur s'y montre excellent hispaniste. Malheureusement, le nombre des mots difficiles dont il n'a pas réussi à trouver l'étymologie reste encore considérable, et dans la partie phonologique de son ouvrage il a dû laisser aussi bien des points inexpliqués. Somme toute, la thèse de M. T. est une contribution très importante à l'histoire de l'espagnol, et fait attendre avec impatience la publication de l'édition critique de la *Gaya de Segovia*.

J'ajouterai ci-dessous quelques remarques de détail. — Chap. III, §§ 13—14 : Malgré toute l'attention que l'auteur a apportée à la répartition des cahiers et à l'étude des filigranes, il ne semble pas y avoir pleinement réussi. Ainsi, la feuille 44 n'a pas dû appartenir à un cahier précédent perdu, puisque, dans ce cas, la feuille correspondante ne pourrait guère totalement manquer. Sans avoir vu le ms., je suis porté à croire que la feuille 88, qui est la dernière d'un cahier, est précisément cette feuille correspondante, et que les feuilles 45—87, qui forment plusieurs cahiers, ont été placées dans le pli de la feuille double 44 + 88. J'ajoute que

l'examen des filigranes montre que le premier cahier à partir de la feuille 56 a dû contenir 14 (et non pas 12) feuilles, puisque, sans cela, on aurait un filigrane sur chaque moitié de la feuille double 58 + 65 et que les feuilles doubles 56 + 67 et 59 + 64 resteraient sans filigranes. — Chap. IV, § 44: Je considérerais la distinction entre *u* et *v* comme purement paléographique. — Chap. V, § 5: M. T. dit que, dans le *rimario*, Pero Guillén place d'ordinaire *ll* avant *l*. L'inspection de la copie de la *Gaya*, faite par M. T., m'a montré que l'ordre alphabétique de ces deux signes typographiques est le même dans la *Gaya* que dans l'espagnol moderne. — § 6: Je me demande si les signes *s*, *s n* et *n*, ou peut-être plutôt *s*, *s/u* et *u*, ne servent pas à indiquer de quelque façon l'espèce des mots (*s* = substantif, *u* = verbe) qui font partie du groupe de rimes en question, mais j'avoue m'être heurté, dans mes essais de vérification, à beaucoup de difficultés, même en attribuant à *s* la valeur de tout ce qui n'est pas «verbe». Les nombreuses contradictions, par rapport à ces signes, entre le premier index *(Los Prinçipios)* et le dictionnaire montrent que la signification n'en était nullement claire au copiste du ms. 10065. — § 41: Les formes *laura -e -o* pourraient provenir d'un verbe *laurar*, équivalant à *laurear*. Dans aucun cas l a b r u m (voy. l'*Errata*) n'a pu donner *lauro*, puisque même le groupe roman *br* s'est conservé dans *labrar* (< l a b o r a r e). — Je doute que o p e r a m ait pu donner *hueura*; ce mot pourrait être quelque nom propre. — § 49: *Manojo* remonte à *m a n u c u l u m; cf. Körting no. 5925. — *Rajar* pourrait venir de *r a d u l a r e, malgré le port. *rachar*, puisque port. *mocho* < m u t i l u m. — *Pujar* ne saurait, à cause de la voyelle *u*, remonter à un *p o d d i a r e fort problématique. — § 50: *Entroxar*, *atroxar* remontent à un lat. vulg. *t r u s s i a r e, comme fr. *trousser* à *t r u s s a r e (gr. θρόσος). — § 57: Est-ce que *enuelesar* n'est pas tiré de *velesa* (cf. fr. *empoisonner*)? — § 88b: *Vaïna*, en regard de *vayna*, ne me semble pas pouvoir venir de v a g i n a. — § 112 et note 2: *Moxón* pourrait venir de *m u s c i o n e m (cat. *moxó*; cf. Körting no. 6403) et désigner quelque espèce d'oiseau, ou plutôt de m u s t i o n e m (it. *moscione*, ivrogne; cf. Körting no. 6415). [1] — § 119: La bonne prononciation de *requestar* est sans *u* (étym. r e q u a e s i t a r e): l'orthographe *recuestar* provient d'une confusion avec *recuesta* < r e - c o s t a. — Chap. VI, § 10: L'étym. s u r d u m > *çurdo* me paraît impossible à cause de l'*u* bref du

[1] Cette dernière étymologie m'a été proposée par M. T. lui-même, qui a trouvé dans le *Vocabulista* de Pedro de Alcalá le mot *moxon* traduit par un mot arabe (*'árif a xaréb*) qui désigne un «buveur de vin». Cf. aussi dans le *Dicc.* de l'Académie, 13-e éd., *mojón* 2, «catavinos».

mot latin. Peut-être *çurdo* vient-il de absūrdum (voy. *Zs. f. rom. Phil.*, VII, 125); mais aussi ce dernier mot avait probablement un *u* bref (voy. Marx, *Hülfsb.*[3]) — § 11 : Je doute fort du développement scv > ç (cf. *faxa* < fascia). Je chercherais donc d'autres étymologies pour *açada, açadón, açolar* (cf. fr. *acier*), *façaleja, -haça* et *meço*. — *Torçon* < tortionem. — § 12 : Je ne puis croire à *goço* < *gustium (cf. *regoxa* chap. V, § 50). Comme gaudium a donné *gozo* (cf. § 28), on pourrait penser à *guttium, dérivé de gutta. — § 14 : *Vergonça* a dû subir l'influence du suffixe -ontia; cf. *Sigüença* < Segontia. Verecundia a donné régulièrement *vergonha* en port. — § 24 : Je ne crois pas que *çarzo* ait rien à faire avec le verbe *çurzir*. C'est peut-être le mot moderne *zarzo* (Tolh.). — § 37 : *Palazin* est probablement le même mot que a. fr. *palasin*, «palatin», ou bien *palasin*, «paralysie».

A. Wallensköld.

Artur Långfors, *Li Regres Nostre Dame, par Huon le Roi de Cambrai, publié d'après tous les manuscrits connus.* Thèse de doctorat. Helsingfors 1907. CXLVII + 212 pag. in-8°.

Jusqu'à présent *Li Regres Nostre Dame* de Huon le Roi de Cambrai n'était guère connu que par les extraits donnés par M. Andresen (*Zs. f. rom. Phil.*, XXII, p. 40 et suiv.) d'après le ms. Paris, Bibl. nat., f. fr. 12471. M. Långfors nous donne maintenant une édition critique du poème (276 strophes) d'après les quinze mss. connus, dont un (Paris, Bibl. nat., f. fr. 24430) n'avait été signalé comme contenant le *Regret* ni par M. Paul Meyer dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, XXXIV, 1, p. 248, ni par M. Naetebus dans son ouvrage intitulé *Die nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzösischen*. Parmi les autres mss. il faut mentionner le ms. Rennes, Bibl. munic. 593, que M. Naetebus avait donné à part (XXXVI, 94), tout en supposant qu'il ne s'agissait que du *Regret Nostre Dame*.

Dans la très savante Introduction de son ouvrage M. L. discute d'une manière détaillée différentes questions se rattachant à la publication du poème de Huon le Roi de Cambrai, et je ne puis, pour ma part, qu'approuver les conclusions auxquelles est arrivé M. L. Ainsi, l'éditeur a certainement raison quand il émet l'opinion que les strophes données deux fois par le ms. Paris, Bibl. nat., f. fr. 12471 (= C), d'abord dans le *Regret* et puis dans le *Dit du vers*, ont été empruntées par celui-ci à celui-là et non *vice versa*. Ensuite, M. L. signale le fait intéressant que la légende connue de *L'ange et l'ermite* a été utilisée par Huon le

Roi de Cambrai pour l'histoire de la pauvre femme charitable, qui est contenue dans les strophes 238—267. Enfin, quant à la date de l'ouvrage, M. L. la fixe à «un certain temps après 1244, mais avant 1248» (p. CXLI). Or, comme Geufroi de Paris a compilé le *Regret* pour sa *Bible des .VII. estaz du monde*, il faut, avec l'auteur, admettre que la *Bible* de Geufroi de Paris est postérieure à l'année 1243, date donnée par l'unique [1] manuscrit, et je serais tout porté à applaudir à l'hypothèse très prudemment exprimée par M. L. (p. CXLII, n. 2) que la *Bible* date de 1263 et que la mention de l'année 1243 dans le ms. est due à une simple erreur de copiste («XL» pour «LX»).

Outre la langue de Huon le Roi de Cambrai, M. L. étudie longuement la langue picarde du ms. C, qui a servi de base au texte critique, ainsi que la langue bourguignonne d'un autre ms. important, le ms. Paris, Bibl. nat., nouv. acq. fr. 10034 (D), et il donne en outre, dans sa *Description des manuscrits*, des renseignements détaillés sur le dialecte et la graphie de deux autres mss., le ms. Turin, Bibl. de l'Université LV, 32 (A_2), détruit dans le grand incendie qui dévasta cette bibliothèque dans la nuit du 25 au 26 janvier 1904 (dialecte wallon), et le ms. Cheltenham, Bibl. Phillipps 6664 (B_4, dialecte messin).

Après le texte critique, il y a, outre des *Notes*, rédigées avec beaucoup de jugement, et un *Glossaire* des mots rares, accompagné d'une *Liste des noms de personnes et de lieux*, un *Appendice* contenant la partie de la *Bible* de Geufroi de Paris que celui-ci a empruntée au *Regret*, à l'exception toutefois des passages déjà publiés par M. Andresen.

Dans ce qui précède, j'ai déjà eu l'occasion de me prononcer sur les mérites de certaines parties de la dissertation de M. L. Il ne me reste qu'à dire que, d'un bout à l'autre, l'ouvrage produit une impression extrêmement favorable. C'est donc une contribution très précieuse aux ouvrages critiques relatifs à la littérature religieuse du moyen âge.

Pour les détails, notamment pour la restitution du texte critique, je ne suis pas toujours de l'avis de l'éditeur, mais il s'agit alors le plus souvent d'alternatives d'égale valeur critique. Ce n'est que fort rarement que M. L. se trompe effectivement ou émet une hypothèse tout-à-fait invraisemblable. J'indiquerai ci-dessous quelques cas erronés ou douteux. [2]

---

[1] M. Suchier vient de signaler (*Zs f. rom. Phil.*, XXXI, 627) un second ms. (incomplet) de la *Bible* de Geufroi de Paris.

[2] Parmi les fautes d'impression ou de plume que j'ai observées je me bornerai à signaler les plus importantes: P. VII, n. 3, lisez: *Rom.*, XVIII, 219. — P. L, n. 1, lisez: Meyer-Lübke, *Gramm.*, II, § 104. — P. LXXXVI,

P. XXVII, l. 7: Dans *ies* il n'y a pas de diphtongaison d'un *e* ouvert en syllabe *fermée*: aussi la forme *ies* n'est-elle pas particulièrement wallonne. Cf. Suchier, *Voy. ton.*, p. 82. — P. LI: La graphie et la prononciation *tramble* se rencontrent, quoique assez rarement, dans des textes picards; voy. H. Haase, *Das Verhalten der pik. und wall. Denkmäler des MA. in Bezug auf a und e vor ged. n* (1880), pp. 17, 20, 28 et 38. — P. LV, l. 9: Fausse étymologie: *claus* ⟨ c l a v e s, au lieu de ⟨ c l a v o s; voy. aussi p. LXII, l. 8. — Même page: Le mot *pautre* («étain»), auquel correspond l'it. *peltro* (avec *e* ouvert) et qui s'écrit le plus souvent *peautre* ou *piautre*, ainsi que l'autre mot *pautre* («balle du grain»), dont la graphie *peautre* ou *piautre* est également très commune, semblent bien attester la rime *- au -* (⟨ *- ĕl -*) aussi pour le *Regret*. *Fautrer* doit être un dérivé de *fautre;* cf. Körting, *Lat.-rom. Wb.*[2] no. 3760. — P. LIX-LX: Par une erreur facilement explicable, vu le système graphique peu ordinaire employé dans le *Dictionnaire général*, M. L. attribue à ce dictionnaire les étymologies c r o c c i a et p a r o c h i a avec un *o* fermé. — P. LXI: L'éditeur dit catégoriquement que *goleuse* n'a pas existé. Il y a cependant dans Godefroy un exemple tiré de Rutebuef où *goleuze* rime avec *Tholeuze*. — P. LXIX, l. 14: Le pluriel *fil* (⟨ f i l i i) a originairement un *l* mouillé tout aussi bien que le rég. sing. *fil* (ou *peril, escil*). Puisque, en général, un *l* mouillé final devient dental, il n'y a aucune nécessité d'admettre avec M. Foerster (*Cligès*, éd. 1884, p. LXXI) un développement direct f i l i i > f i l ī > *fil*. — P. C, l. 3: L'*e* de *melins* provient d'un *o* ouvert (m ŏ l i n u m). — P. 35, str. 46, v. 7: Au lieu de *s'ensence* il faut lire *s'en sence*, subj. du verbe *soi sentir; sence* est donc à ranger à côté de *sormonce* 67 9, et de *arge* 52 2. Il faut par conséquent supprimer *ensencier* au Glossaire. — P. 38, str. 52, v. 11: Un subj. analogique *se paigne* (de *soi peiner*) est peu probable, et l'on s'attendrait plutôt à la construction *el service Diu*. Il faut lire *se praigne* («s'adonner») ou bien (comme

---

n. 1, l. 2, lisez: PREMIERS. — P. XCII, l. 15, lisez: au cas régime. — P. CXXXII, note, l. 1 d'en bas, lisez: *Rom.* XXXV, 47. — P. 7, var., l. 1 d'en bas, lisez: B_4 (et non: D_4). — P. 8, var., str. 8, v. 8, ajoutez: cor F_1 (cf. p. XXVII). — P. 14, var., l. 3, lisez: *16 et 26*. — P. 15, var.: Le ms. *H* donne également la str. 18. — P. 16, var., str. 19, v. 6: La leçon «souffrir d.» est aussi dans *H* (cf. p. XLII, l. 1 d'en bas). — P. 53, var., str. 83, v. 9, lisez: grant. — P. 72, var., str. 128, ajoutez: 4 Engloutir *C* (cf. p. XLIV, l. 9 d'en bas). — P. 85, str. 156, v. 2, lisez: gaitie. — P. 109, var., str. 206, v. 9, lisez: *D* (et non: C^2); cf. p. XLVI, l 18. — P. 110, var., str. 209, v. 6, lisez: Ne revestir d'un g. C^2 (cf. p. XLVII, l. 7), et effacez la variante de *D*. — P. 133, str. 254, v. 10, lisez: Que vous. — P. 135, str. 258, v. 2, lisez: De ce. — P. 144, var., str. 276, lisez: 2 (et non: 4) — P. 150, note 41, 4, lisez: K lit *a euls en monte*.

me l'a proposé l'éditeur lui-même) *s'empaigne* («s'appliquer»). — P. 57, str. 92: Il vaudrait mieux lire au v. 5 *envieus* et au v. 12 *anuieus*. — P. 57, str. 93, v. 7: Il faut lire *saces* (cf. 206 5). — P. 60, str. 101, v. 1: Au lieu du sing. *Hons* il vaudrait sans doute mieux lire *Vous*. — P. 68, str. 118, v. 9: Au lieu de *ne ermine* il faut imprimer *n'ermine*. — P. 69, str. 122, v. 11: Il y a tout lieu de corriger *a tant* en *a tart* (cf. aux *Notes*). — P. 119, str. 228, v. 4: Pour *avoient* il faut plutôt lire *veoient*. — P. 128, str. 246, v. 5: Pourquoi *s'apoie* et non *s'apuie?* — P. 131, str. 251, v. 12: La leçon de D est préférable, car le sens demande le masc. *lui* (=*nostre seignor*). — P. 137, str. 262, v. 4: L'accord des mss. D et H parle en faveur de la leçon *a poi de dras*. — P. 143, str. 273, v. 6: *Covoitise* est à corriger en *coverture* (: - *ure*), «dissimulation». — P 148, note **6** 1 et 9. Le second *reprouver* a peut-être le sens de «prouver de nouveau». — P. 148, note **10** 11: Après l'article de M. Foerster (*Zs. f. rom. Phil.*, *XXXI*, 608), paru après l'ouvrage de M. L., il ne semble guère permis de croire à l'existence du «verbe» *estraier*. — P. 157, note **94** 2: Il y a ici une certaine confusion: la forme *escro*, pour laquelle, d'ailleurs, Godefroy ne donne pas d'exemple, est sous *escroe* 1, «écrou». — P. 161, note **104** 1: Je comprends: «Les chanoines se font moines». — P. 164, note **141** 9: Il faut se rappeler que *oies* (< a u d i a t i s) ne s'emploie qu'à l'impératif, où cette forme est souvent remplacée par l'ind. *oez* (mais pas dans C.) — P. 167, note **187** 2 et 9: Le second *dist* pourrait être le parfait. — P. 170, note **242** 10: *Mais* n'est nullement à sa place. Il faut interpréter: «Ma maison est tout encombrée; il y a là beaucoup de paquets, et une foule de marchands y viendront encore ce soir». — P. 171, note **276** 5: Je réponds décidément «non»: *qu'* est pronom relatif et a pour antécédent *la virge*. — P. 200: *decoivre*. Le sens est plutôt ici: «accuser, convaincre». — P. 204: Il aurait fallu mentionner *meloquin* 188 4, puisque Godefroy ne donne pas cette graphie sous *Molequin*. — P. 205: *ploier* Le sens de «broder» est impossible avec un régime personnel. Le passage me reste obscur.

M. Långfors, qui a déjà publié, d'une manière fort satisfaisante, l'*Ave Maria* de Huon le Roi de Cambrai (*Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors*, t. IV, pp. 319—362), nous promet prochainement (en collaboration avec M. W. Söderhjelm) une édition de la *Vie de saint Quentin* de Huon le Roi de Cambrai, ainsi qu'une édition de deux versions du *Dit du cors*.

A. Wallensköld.

Solmu Nyström, *Deutsches Lesebuch für den Anfangsunterricht.* 137 S. + Grammatik und Wörterverzeichnis 80 S. Werner Söderström osakeyhtiö, Borgå. Preis 2:75 Fmk.

Die neuen Gedanken, welche in den letzten Jahrzehnten einen gewaltigen Umschwung im ganzen Unterrichtswesen hervorriefen, haben auch für den Sprachunterricht weitreichende Folgen gehabt. Das interesselose Einpauken der Grammatik und die Übersetzung aus der Muttersprache beginnen immer mehr aus den Schulen zu verschwinden. Die Unterrichtsmethode ist vielseitiger, anregender, für den Schüler angenehmer geworden. Aber die Berechtigung dieser Methode, die mit dem etwas unbestimmten Namen «Reformmethode» bezeichnet wird, liegt nicht nur in den angedeuteten Vorzügen. Noch wichtiger ist, dass die Sprachpsychologie dieselbe als das richtige Verfahren erweist, indem sie zeigt, dass alles Erlernen von Sprachen annähernd in derselben Weise geschehen muss wie das Erlernen der Muttersprache — den Ausgangspunkt soll eben die gesprochene Sprache liefern.

Die vielen Lehrbücher, welche im Auslande nach der Reformmethode ausgearbeitet worden sind, haben teilweise auch in unseren Schulen Eingang gefunden, wenigstens weiss ich, dass das bekannte deutsche Elementarbuch von Alge in einigen Schulen mit Erfolg gebraucht worden ist. Dass ja gerade im Elementarunterricht der Schwerpunkt der neuen Methode liegt, ist natürlich ohne weiteres einleuchtend. An einem einheimischen Elementarbuch für den deutschsprachlichen Reformunterricht hat es bei uns aber leider gefehlt. Und ein ausländisches, wenn auch noch so gutes Lehrbuch, kann nur selten ein einheimisches vollständig ersetzen, da dieses mit genauer Kenntnis der eigentümlichen Verhältnisse des Landes und des Volkes und mit Rücksicht auf dieselben ausgearbeitet wird.

Das vorliegende Elementarbuch von dem einheimischen Verfasser kommt daher einem wirklichen Bedürfnis entgegen und wird wohl von den Lehrern und Lehrerinnen der deutschen Sprache mit Genugtuung begrüsst werden. Wenn ich recht urteile, so hat der Verf. sein Buch für die zwei ersten Unterrichtsjahre bestimmt, und demgemäss die hundert Lesestücke desselben in vier Abschnitte eingeteilt, so dass jeder Abschnitt ungefähr ein Semester in Anspruch nehmen wird.

Wenn man nicht von Hörensagen wüsste, dass der Verf. ein sehr geschickter Lehrer ist, so würde diese seine Erstlingsarbeit davon Zeugnis ablegen.

Die Wahl der einzelnen Lesestücke muss als eine sehr glückliche bezeichnet werden. Teilweise sind es Anekdoten und

kleine Erzählungen, die anderen Lesebüchern entnommen sind, teilweise hübsche Märchen von Grimm und anderen Erzählern, teilweise endlich sind sie das Eigentum des Verfassers selbst und diese verdienen eine ganz besondere Anerkennung. Aus welcher Quelle sie aber auch geschöpft sein mögen, alle haben sie den gemeinsamen Vorzug, dass der Text einfach, klar und durchsichtig ist — was für den Elementarunterricht viel bedeutet. Der Verf. erweist sich als besonders vertraut mit der Vorstellungswelt seiner kleinen Leser und mit wahrer Freude merkt man sich einzelne Züge die von äusserst feiner Beobachtung der Kinderpsychologie zeugen. Dass der Humor zu seinem Rechte kommt, versteht sich hier von selbst. Ausser dem oft schon an sich recht humoristischen Inhalt manches Lesestückes hat der Verf. noch hie und da einen mit dem Titel «Humoristisches» versehenen kleinen Witz hinzugefügt. In dieser Beziehung ist des guten eher zu viel als zu wenig gegeben. Das Lesestück Nr. 25 wäre m. E. besser ausgeblieben, denn das Wortspiel mit dem Adj. «ledig» leuchtet dem finnischen — etwa 12—13 jährigen — Schüler nicht so unmittelbar ein, wie ein Witz tun müsste. Aus demselben Grunde hätte ich auch die übrigens ziemlich naseweise Antwort des kleinen Emil in Nr. 8 ausgeschieden. — Auch die Illustrationen, unter welchen die von Herrn von Essen gezeichneten besonders hervorzuheben sind, tragen manchmal ein humoristisches Gepräge. «Die Familie Lehmann in der Sommerfrische» wirkt aber doch zu sehr als Karrikatur. Doch habe ich im Prinzip nichts dagegen einzuwenden, dass der Verf. den ernsten Eindruck eines Adjektivparadigmas durch ein Bild mildern will, wo alle die zu flektierenden »schwarzen Katzen» wirklich vor den Augen des Schülers erscheinen.

Es liegt in dem Plan des Buches, nur langsam und allmählich von dem Leichteren zum Schwierigeren fortzuschreiten. Vorsichtig sollen die Schüler aus dem ihnen durch die nächste Umgebung gebotenen Anschauungs- und Wortvorrat weiter geführt werden. Dasselbe gilt auch von der Grammatik, deren Feind der Verf. durchaus nicht zu sein scheint. In einem besonderen Hefte, wo die Worte der einzelnen Lesestücke nebst Übersetzung mitgeteilt werden, findet sich auch ein Abriss der Formenlehre, welcher im Anschluss an die bekannte Grammatik von Lindelöf und Öhquist ausgearbeitet ist. Durch Hinweise auf die Paradigmen hat der Verf. angedeutet, in welcher Reihenfolge die einzelnen Teile der Grammatik behandelt werden sollten. Aber die Frage, ob diese Folge immer die richtige ist, möchte ich nicht unbedingt bejahen. Ich weiss natürlich ebenso gut wie jeder andere, dass inbezug auf das Leichte und Schwere der subjektiven Willkür ein recht weiter Spielraum bleibt. Doch

möchte ich die Anmerkung machen dass im Anfang mit dem geringen Wortvorrat zu rasch operiert wird. Auch sehe ich nicht recht ein, wie sich der Verf. das Erlernen der einzelnen Kasusformen von Substantiven und Pronomina gedacht hat: es scheint mir aber, als ob diese Substantiv- und Pronominalformen neben einander erlernt werden sollten, was ich nicht empfehlen möchte. Übrigens kommt die Reihe an den Dativ doch etwas spät, nachdem vorher schon eine Anzahl starker Verbformen und Präteritopraesentia bekannt gemacht worden sind. Die Worte *Bedienter* in Nr. 13 und *Beamter* in Nr. 39 setzen die Kenntnis der Adjektivdeklination voraus und hätten daher erst später vorkommen dürfen. Ob es richtig ist das Pronomen *kein* im Anschluss an den Artikel sofort im zweiten Lesestück zur Sprache zu bringen, das möchte ich bezweifeln, denn der Gebrauch des Pronomens im Deutschen findet keine direkte Parallele im Finnischen. Wenigstens hätte der Verf zuerst einige Mustersätze mit der Negationspartikel *nicht* geben können. Ich könnte noch weiter fortfahren, allein es ist eine missliche Sache, ein bestimmtes Urteil auszusprechen, bevor man das Buch in dem Unterricht gebraucht hat. Die Erfahrung ist hier der beste Ratgeber und es ist zu hoffen, dass die Lehrer, welche das Buch benutzen, gerade in dieser Beziehung ihre Erfahrungen dem Verfasser mitteilen werden für die künftigen Auflagen, deren das Buch sicher viele erleben wird. Auch wäre zu erwägen, ob etwa zu viel Syntaktisches in den Rahmen des Elementarunterrichts gezogen worden ist.

Dadurch, dass die Lesestücke — die natürlich als Grundlage von Sprechübungen dienen sollen — oft recht fragmentarisch sind und nur aus Mustersätzen bestehen, ist dem Lehrer viel Gelegenheit zur selbständigen Arbeit gegeben. Wenn also hiermit die Aufgabe des Lehrers erschwert wird, so wird sie doch andererseits im wesentlichen Grade erleichtert durch die Winke und Ratschläge die der Verf. nach den Wörterverzeichnissen in besonderen kleinen Abschnitten erteilt. Denn hier giebt er wirklich sein Bestes. Diese Andeutungen inbezug darauf, wie die Lesestücke behandelt werden müssen, zeugen von Erfahrung und reifem Urteil. Lehrer und Schüler stehen hier in lebhafter Wechselwirkung mit einander, der Letztere übernimmt sogar unter Umständen die Rolle des Ersteren. Frei von aller Steifheit erscheint das Verhältnis des Lehrers zu seinem Schüler. Es wird Aritmethik und Geographie getrieben, kleine Lieder werden gesungen ja auch das Kommando bei Turnübungen soll dem fremdsprachlichen Unterricht zu Gute kommen. Einzelne Erzählungen und Anekdoten hat der Verf. sehr hübsch zu kleinen Schauspielen verwandelt, damit sie von den Schülern gespielt würden. Aufsätze werden

im Anschluss an die angedeutete Disposition geschrieben, die Gouinschen Satzreihen kommen hie und da zur Anwendung — kurzum, der Unterricht soll sehr vielseitig sein.

Das Elementarbuch ist nicht auf die strenge Reformmethode beschränkt — die Wörter sind mit der betreffenden Übersetzung in der Muttersprache versehen. Für die finnische Übersetzung sind nicht immer die besten Ausdrücke gebraucht: *(neste)- läntti* (S. 43), *kisälli* (S. 74) pro *sälli, roikutella* (S. 74), *piisata* (S. 74) sind etwas vulgäre Ausdrücke; *mennä sunnuntaina* (S. 49) und *tiiliskivi* (S. 54) dürften nur dialektisch vorkommen. Die Übersetzung von *haben* mit *olla jollakin* ist nicht gelungen, auch nicht *Eingang* = *paikka, josta mennään sisälle, Einfahrtstür* = *ovi, josta ajetaan sisälle*, vgl. damit *Zugang* = *sisäänkäytävä*. Zu loben ist die Art bei einzelnen Worten und Ausdrücken auf die Gegensätze oder verwandte Begriffe aufmerksam zu machen. Dadurch gewinnt man eine gute Assoziationsstütze. Bei *drucken* hätte auf *drücken* verwiesen werden können und umgekehrt, beim Ausdruck *eine Schule besuchen* wäre *in die Schule gehen* heranzuziehen. Dagegen ist wohl der Hinweis auf *Nadel* bei *Nagel* überflüssig. Im Wörterverzeichnis zum Stück 39 wo von Schulen die Rede ist, könnte *Hochschule* einen Platz haben, auch wohl *Volkshochschule*, dagegen hätte der Verf. sich den hierzu erforderlichen Raum durch etwas weniger ausführliche Aufzählung der Bartarten (S. 59) erkaufen können. Die Worte *Pastor* und *Pfarrer* (S. 56 u. 78) sind nicht deutlich erklärt; dabei könnte auf das Wort *Priester* (nicht = Schwed. *prest*) hingewiesen werden. S. 78 ist der Artikel vor *Gott* zu tilgen oder mit Klammern zu versehen. — In der Grammatik habe ich ein Beispiel von solchen Adjektiven vermisst, die ihren Komparativ und Superlativ nicht mit Umlaut bilden. Das Pronomen *derselbe* könnte gerne mit einem Akzentzeichen auf dem zweiten Kompositionsglied versehen sein; viele Lehrer heben den Akzent nicht scharf genug hervor und so kommt es, dass man noch recht oft die falsche Akzentuierung von Studenten an der Universität hört. — Im Lesestück Nr. 45 hat der Verf. vielleicht den Imperativ in Partizipialform «hereinspaziert» übersehen, der nur Verwirrung hervorruft. Überflüssig ist auch die veraltete Anredeform «Ihr» in Nr. 75.

Dem Verleger möchte ich den Rat geben, die Exemplare des Wörterverzeichnisses der nächsten Auflage einbinden zu lassen. Geheftete Lehrbücher dürften wenigstens für Knabenschulen überhaupt nicht vorkommen.

H. Suolahti.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. April 1907, bei welcher Sitzung der Vorstand und 15 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Professor *Jos. Mandelstam* hielt einen Vortrag über das «Ästhetische an der Schriftsprache», wo er zu erklären versuchte, worin das Ästhetische in der Sprache eines Dichters wirklich bestehe, was eigentlich ein Wort, eine Ausdrucksweise schön mache. Prof. M. hob die Unmöglichkeit hervor das Schöne zu bestimmen; es sei keine konstante Grösse, sondern verändere sich immer mit dem Geschmack und mit dem Milieu. Dies könne man auch hinsichtlich der Sprache beobachten. Eine Schreibweise die im Zeitalter Voltaires als unübertroffen angesehen wurde, fänden wir jetzt nicht mehr schön. Laute, deren Anhäufung in einigen Sprachen schön klingt, könnten in anderen Sprachen sogar einen hässlichen Eindruck machen. Was die einzelnen Wörter und Ausdrucksweisen betreffe, könne man jedoch als Ursache des mehr oder weniger ästhetischen Eindruckes, den sie machen, hauptsächlich die verschiedenen Associationen, die sie erwecken, ansehen. Auf diese Weise erkläre man auch z. B. den Umstand, dass die Wörter «Löwe» und «Leu», «Soldat» und «Krieger», «Hose» und «Beinkleider», obgleich sie denselben Begriff ausdrücken, nicht immer gleich schön sind und einander nicht ersetzen können. Im Grossen und Ganzen beruhe das Ästhetische an der Sprache also auf einer Ausbeutung der Gefühlswerte der Worte.

Prof. *A. Wallensköld* wollte hervorheben, dass Prof. M:s Auffassung des Einflusses des Geschmackes auf die Wahl der Wörter wohl in Bezug auf die Literatursprache richtig sei und dass man dort einen Ausdruck wählt, weil er «schöner» ist, dass aber solche Rücksichten in der gewöhnlichen, alltäglichen Rede kaum eine Rolle spielten.

Prof. *H. Pipping* meinte Prof. M. habe richtig den Kern der Sache getroffen, wenn er den speziellen Gebrauch gewisser Wörter durch die verschiedenartigen Associationen, die sie erwecken, erklärt. Der Gebrauch des einen Wortes für das andere wirke deshalb oft unschön, weil wir plötzlich aus einem Vorstellungskreis in einen anderen versetzt werden, einen plötzlichen Sprung von einer Stilart zur anderen machen.

§ 3.

Prof. *A. Wallensköld* referierte ein Buch von *Richard Schubert*: Probleme der historischen französischen Formenlehre. [1]

In fidem

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. September 1907, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand und 16 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Der Vorsitzende, Prof. *A. Wallensköld*, eröffnete die Verhandlungen mit einer kürzeren Rede, worin er einen Rückblick auf das vergangene zwanzigste Wirksamkeitsjahr des Vereins warf, das ohne bedeutendere Ereignisse verflossen sei. Das Leben des Vereins sei nicht sehr aktiv gewesen, was in hohem Grade auf den jüngeren Mitgliedern des Vereins beruhe. Diese sollten eifriger als bisher an den Sitzungen auch aktiv teilnehmen und freiwillig Vorträge halten und neuerschienene Bücher dem Verein bekannt machen. Prof. W. sprach die Hoffnung aus, dass eine Veränderung zum Besseren in dieser Hinsicht eintreten werde. — Werfe man aber einen Blick auf unsere Universität und die philologischen Studien daselbst, so könne man einen neuen Schritt gegen das Ziel: spezielle Lehrstühle für alle die philologischen Zweige, die bei uns gepflegt werden, konstatieren. Dr. U. Lindelöf sei nämlich während des Lehrjahres zum a. o. Professor der englischen Philologie ernannt worden. — Im Mai 1907 sei zum ersten Male eine in der spanischen Sprache geschriebene akademische Abhandlung, welche einen Stoff aus der spanischen Philologie behandelte, zur

[1] Siehe N. M., 1907, S. 53.

öffentlichen Verteidigung vorgelegt worden. Hoffentlich würden bald die südromanischen Sprachen (bes. Spanisch und Italienisch) an unserer Universität durch einen speziellen Dozenten vertreten werden.

§ 2.

Das Protokoll der letzten Sitzung des Frühjahrssemesters wurde verlesen und geschlossen.

§ 3.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden folgende Studierende der modernen Philologie vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Thyra Liljequist*, *Ellen v. Hertzen*, *Signe Grönmark*, *Wilhelmina Lundson* und Frau *Dagny Lunelund*.

§ 4.

Als Vorstand für das akademische Jahr 1907—1908 wurden gewählt: als erster Vorsitzender Prof. *A. Wallensköld*, als zweiter Vorsitzender anstatt des bisherigen zweiten Vorsitzenden Dr. H. Suolahti, der sich dieses Jahr im Auslande aufhält, Prof. *U. Lindelöf* und als Schriftführer und Kassenverwalter Mag. phil. *H. Petersen*. Als Revisoren wurden gewählt: Mag. phil. Fräulein *Maisi Stoltzenberg* und Mag. phil. *Edw. Järnström*.

§ 5.

Prof. *A. Wallensköld* machte die Mitglieder mit folgenden neuerschienenen Büchern bekannt: C. Voretzsch: «Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache». Dritte Auflage (Halle 1907). Ph. Aug. Becker: «Grundriss der altfranzösischen Literatur. I. Teil: Älteste Denkmäler. Nationale Heldendichtung» (Heidelberg 1907). Karl Quiehl: «Französische Aussprache und Sprachfertigkeit». Vierte, umgearbeitete Auflage (Marburg 1906). Phil. Rossmann: «Handbuch für einen Studienaufenthalt im französischen Sprachgebiet». Dritte umgearbeitete und bedeutend vermehrte Auflage von: «Ein Studienaufenthalt in Paris» (Marburg 1907). Axel Rosendahl: «Ein Lesebuch zur Einführung in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens». I—II (Helsingfors 1907). Solmu Nyström: «Deutsches Lesebuch für den Anfangsunterricht» (Borgå 1907).

§ 6.

Prof. *W. Söderhjelm* machte auf folgende Publikationen aufmerksam: L. Harcourt: «Deutsches Lesebuch für Ausländer nebst Grammatik und Übungen» (Marburg 1907). L. Weigert: «Untersuchungen zur spanischen Syntax auf Grund der Werke des Cervantes» (Berlin 1907). Curtius: «Der französische Aufsatz im deutschen Schulunterricht» (Leipzig 1907). O. Thiergen: «English Lessons» (Leipzig 1904). Zugleich wollte Prof. S. in Anschluss an die Aufforderung Prof. Wallenskölds die Pädagogen dringend auffordern Bücher, auch solche, die dem Verein nicht zugesandt werden, bei den Sitzungen zu besprechen.

§ 7.

Prof. *W. Söderhjelm* hielt einen Vortrag über das Drama eines unbekannten italienischen Verfassers vom Jahre 1686 «Alfo in Finlandia», indem er den Inhalt referierte und auf die Untersuchung der Quellen näher einging. [1]

In fidem:

Holger Petersen.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1906—1907.

Das zwanzigste Tätigkeitsjahr ist ebenso ruhig verflossen wie die vorigen. — Die Neuphilologischen Mitteilungen wurden auch dies Jahr in 8 Nummern herausgegeben und von dem Jahrgange 1907 sind schon zwei Doppelhefte gedruckt worden. Als Redakteur fungierte Dr. *H. Suolahti.* Die Zahl der Abonnenten für das Kalenderjahr 1907 beträgt ausser den Mitgliedern 78 Personen und die der ins Ausland geschickten Freiexemplare 62. Die Herausgabe der Zeitschrift ist wie die beiden letzten Jahre durch einen Beitrag von 500 Fmk. seitens der Universität unterstützt worden.

Der Vorstand des Vereins war derselbe wie voriges Jahr: erster Vorsitzender Prof. *A. Wallensköld*, zweiter Vorsitzender Dr. *H. Suolahti*, Schriftführer Mag. phil. *H. Petersen.* — Die Anzahl der ordentlichen Mitglieder betrug 117, von denen 9 Neueinge-

[1] Siehe S. 77.

tretene. — Im Laufe des Jahres wurden 9 Sitzungen abgehalten, im Herbstsemester 4 und im Frühjahrssemester 5, die durchschnittlich von 16 Mitgliedern besucht worden sind. Bei denselben sind im Ganzen 9 Vorträge gehalten worden und Besprechungen neuerschienener Bücher regelmässig vorgekommen. Das Jahresfest wurde den 24. März gefeiert.

Helsingfors, den 19. Oktober 1907.

Holger Petersen.
Schriftführer des Neuphilologischen Vereins 1906—1907.

Eingesandte Litteratur.

Anna Curtius, Der französische Aufsatz im deutschen Schulunterricht. Eine Anleitung zur Gestaltung der freien schriftlichen Arbeiten im französischen Sprach- und Literaturunterricht. Leipzig, Dürr'sche Buchhandlung, 1907. VIII + 296 S. 8°. Preis: geh. 4 M., elegant gebunden 4 M. 80 Pf.

Daniel Fryklund, Les changements de signification des expressions de d r o i t e et de g a u c h e dans les langues romanes et spécialement en français. Thèse pour le doctorat. Upsal 1907. 165 S. 8°.

L. Harcourt, Deutsches Lesebuch für Ausländer nebst Grammatik und Übungen. Marburg, N. G. Elwert, 1907. 220 S. 8°. Preis ?.

A. Klint, Svensk-tysk ordbok. Stockholm, Beijers bokförlagsaktiebolag, 1906. 978 + 32 S. 8°.

Axel Kock, Svensk ljudhistoria. Första delen. Lund, C. W. K. Gleerup, und Leipzig, Otto Harrassowitz, 1906. 504 S. 8°. Preis: Kr. 4:25 = M. 5.

Oscar Thiergen, English Lessons. Kurze praktische Anleitung zum raschen und sicheren Erlernen der englischen Sprache für den mündlichen und schriftlichen freien Gebrauch. Zweite Auflage. Leipzig, B. G. Teubner, 1904. (= Teubners kleine Sprachbücher: II. Englisch.) Preis: geb. M. 2:40.

Carl Voretzsch, Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache, zum Selbstunterricht für den Anfänger. Dritte Auflage. Halle a. S., Max Niemeyer, 1907. XVI + 306 S. 8°. Preis: Rmk. 5.

L. Weigert, Untersuchungen zur spanischen Syntax auf Grund der Werke des Cervantes. Berlin, Mayer & Müller, 1907. VIII + 241 S. 8°.

Schriftenaustausch.

Modern Language Notes. Vol. XXII. N:o 6.
Le Maître phonétique 1907. Mai-Août.
Bibliographia phonetica, 1907. N:o 5—9.

Mitteilungen.

Am 25. September wurde folgende von Mag. phil. *Artur Långfors* verfasste Dissertation öffentlich verteidigt: Li Regres Nostre Dame, par Huon le Roi de Cambrai, publié d'après tous les manuscrits connus. Helsingfors 1907. CXLVII + 212 S. 8°. Als Opponens fungierte Prof. A. Wallensköld.

Unter den «Périodiques» sind im Juli-Hefte der Romania unsere *Neuphilologische Mitteilungen*, Jahrg. 1905 u. 1906 in aller Kürze von *P. M(eyer)* besprochen worden.

Mag. phil. *Holger Petersen* wird eine Studie über die altfranzösischen Fassungen der Eustachius-Legende nebst Texten veröffentlichen.

Ausländische Adresse: Pension von Aster, Heinrichsweg 5, Blankenburg a. H.; empfohlen von Dr. K. S. Laurila, Åbo.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 7/8

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk. durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. A. Wallensköld, Vestra Hamngatan 5) zu senden.

1907

Die Urheimat und die Kultur der Indogermanen.

H. Hirt: Die Indogermanen.

Seine vor einigen Jahren (1905) erschienene grossangelegte und wichtige Untersuchung über die «Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum» [1] leitet Prof. Joh. Hoops mit folgenden Worten ein: «Die philologische Forschung der letzten drei Jahrzehnte hat unter dem Zeichen der Sprachwissenschaft gestanden. Wenn auch noch eine Fülle sprachgeschichtlicher Probleme der Lösung harrt, so scheint es doch, dass die nächste Zukunft ausser der Literaturgeschichte vor allem der Altertumskunde gehören wird. Verschiedene gründliche Arbeiten liegen bereits vor, welche, auf den neuesten Ergebnissen der Prähistorie und Sprachwissenschaft aufbauend, bestimmte enger umgrenzte Gebiete erschöpfend behandeln.»

Wie hoch die prähistorische Altertumswissenschaft, besonders auch die indogermanische, tatsächlich schon entwickelt ist, davon giebt uns das seit etwa einem Jahr in zwei dicken Bänden vorliegende Werk von Prof. Herman Hirt: «Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur» ein eminentes Zeugnis ab. Die folgenden Be-

[1] Vgl. hierüber Neuphilolog. Mitteil. 1906, Nr. 7/8 S. 151 ff.

merkungen wollen die wichtigsten Ergebnisse der inhaltreichen Arbeit den hiesigen Lesern unserer «Mitteilungen» in Kürze andeuten und damit die Aufmerksamkeit auf ihre Bedeutung lenken. Denn das Hirtsche Werk verdient m. E. allgemeiner bekannt zu werden, um so mehr, als Hirt seinen Plan von allem Anfang an darauf gerichtet hat, «ein allgemein verständliches Buch» zu schreiben.

Das Werk zerfällt in drei Teile («Bücher»): I. Die indogermanischen Stämme, ihre Verbreitung und ihre Urheimat; II. Die Kultur der Indogermanen und der übrigen europäischen Stämme; III. Anmerkungen und Erläuterungen nebst Literaturverweisungen, welche letzteren also in der eigentlichen Darstellung aus praktischen Gründen vermieden worden sind. Unter den zahlreichen Einzelfragen, die in der Darstellung erörtert und teilweise beantwortet werden, sind es zwei grosse Hauptgedanken, von denen die ganze Arbeit beherrscht ist: die Erschliessung der Urheimat und die Erschliessung der wirtschaftlichen Kultur der Indogermanen. In seinem Versuch das viel umschriebene Urheimatproblem zu lösen behandelt Hirt zunächst die Frage nach den Ursprungsgebieten und Wanderungen der einzelnen europäischen Völker, auch der nichtindogermanischen (der Iberer in Spanien, der Ligurer in Südfrankreich und Norditalien, der Etrusker in Italien, der Urbewohner Griechenlands und Kleinasiens sowie der Finnen) und entwirft uns hiermit ein höchst anziehendes Gesamtbild der ethnographischen Verhältnisse Europas und der angrenzenden Teile Asiens. Nachdem er so darzustellen versucht hat, welche Sprachen dem indogermanischen Sprachstamme zuzurechnen seien, [1] sowie die Ver-

[1] Die Frage nach der Verwandtschaft der indogermanischen Sprachen mit anderen Sprachzweigen, zunächst mit den malayischen und den Kaukasus-Sprachen, wurde zuerst, freilich ohne Erfolg, von dem berühmten Sprachvergleicher *Franz Bopp* († 1867) aufgeworfen. In dieser Arbeit erörtert Hirt die Möglichkeit einer näheren Beziehung des indogermanischen Sprachstammes zu dem finnisch-ugrischen, einen Gedanken, der in der Tat schon im Jahre 1879 (von N. Anderson), zwar ohne genügende Begründung, ausgesprochen und neuerdings von dem bekannten englischen Sprachforscher *Henri Sweet* mit besonderer Wärme wieder aufgenommen wurde. «Und in der Tat. —

wandtschaftsverhältnisse der einzelnen indogermanischen Sprachen einer erneuerten gründlichen Prüfung unterzogen, hat er damit bereits gewisse negative und positive Gründe für die Bestimmung der Ursitze der Indogermanen gewonnen, welche dann im Zusammenhang mit den übrigen Argumenten näher besprochen werden.

Eine ältere Anschauung verlegt die Wiege der Indogermanen, wie bekannt, nach Asien. Seitdem man in Indien und Iran Sprachen gefunden hatte, die mit den europäischen eine unverkennbare Verwandtschaft aufwiesen, glaubte man, die sprachlichen Ähnlichkeiten setzten notwendigerweise eine asiatische Herkunft aller dieser Sprachen voraus. Die Indogermanen wären daher teils aus Indien, teils sogar aus Mesopotamien ausgewandert. Die Unmöglichkeit dieser Anschauung wurde aber bald eingesehen und die Aufmerksamkeit zunächst auf andere asiatische Gegenden gerichtet. Von allen scheinbaren Gründen, die man früher für die asiatische Urheimat vorgebracht hat, bleibe nach Hirts Ansicht nur *einer* übrig, der kritisch widerlegt zu werden verdiene: der von *Joh. Schmidt* versuchte Nachweis, dass das indogermanische Dezimalsystem einen Einfluss von Seiten des babylonischen Duodezimal- oder Sexagesimalsystems erfahren habe. Diese Einwirkung kann freilich nicht bestritten werden. Doch die babylonische Kultur ist so alt und bedeutend, dass eine Kulturströmung aus Babylon her auch sonst, vor allem auf dem Wege des Handels, Europa erreicht haben kann. Ja, wenn die Indogermanen wirklich einmal die Grenzgebiete Mesopotamiens bewohnt hätten, müsste die alte Babylon-

---

meint Hirt — «werden keinem, der sich vorurteilsfrei mit dem Finnischen beschäftigt, die auffallenden Ähnlichkeiten entgehen können, die sich zwischen diesem Idiom und unsrer Sprache zeigen.» «Ich stehe nicht an zu behaupten: Wenn man bei einer neu entdeckten Sprache solche Übereinstimmungen mit dem Indogermanischen fände, wie beim Finnischen, so würde jeder Sprachforscher sie für indogermanisch erklären. Trotzdem kann man sich täuschen und einigen äussern, direkt in die Augen springenden Ähnlichkeiten zu grossen Wert beimessen.» Es sei daher auf dem heutigen Stand der Sprachvergleichung nicht möglich, über die Verwandtschaft sicher zu urteilen.

kultur auf die der Indogermanen viel tiefer und weiter eingewirkt haben, als es wirklich der Fall gewesen zu sein scheint.

In den fünfziger Jahren des 19. Jahrhunderts erhoben sich die ersten Stimmen, die den Ursitz der Indogermanen in Europa suchen wollten. Mit wirklichen Gründen — die übrigens noch heute als durchaus richtig gelten — wird aber dieser Standpunkt zuerst von *R. G. Latham* in «Elements of Comparative philology» (London 1862) verfochten. Wenn wir zwei Zweige derselben Sprachklasse besitzen, die getrennt von einander sind, und von denen einer ein grösseres Gebiet hat und mehr Varietäten zeigt, während der andere geringern Umfang und grössere Homogenität besitzt, so ist anzunehmen, dass der letztere von dem erstern abstammt und nicht umgekehrt.» Man findet 8 oder 9 indogermanische Sprachen in Europa im allgemeinen auf einem zusammenhängenden Gebiet, eine einzige, das Arische — denn Indisch und Iranisch bilden nur einen Dialekt — in Asien getrennt davon. Unter diesen Umständen sei es — sagt Hirt — allerdings notwendig, die Arier aus Europa kommen zu lassen, so lange nicht starke Gründe dagegen sprechen. Solche Gründe seien aber nicht vorhanden.

Wie das Problem sich darnach entwickelt hat, erfährt man am besten aus der Übersicht bei *O. Schrader*, «Sprachvergleichung und Urgeschichte», S. 111 f. Hier begnüge ich mich, nur die heute geltenden Argumente in der Hirt'schen Fassung kurz anzudeuten.

Die Frage nach der indogermanischen Urheimat ist bei Hirt ein *geographisches* Problem, bei dessen Beantwortung, wie schon bemerkt wurde, vor allem die Wanderungen der einzelnen Stämme genau beobachtet werden. Grundlegende Bedeutung für die Frage hatten die Untersuchungen *Ratzels:* Der Ursprung und das Wandern der Völker geographisch betrachtet. 1. Zur Einleitung und Metodisches. 2. Geographische Prüfungen der Tatsachen über den Ursprung der Völker Europas (Ber. d. Kgl. Sächs. Ges. d. Wiss., 1898 u. 1900). Nach dieser Beweisführung sei die Urheimat der Indogermanen mit Notwendigkeit da zu suchen, wo die

grösste kompakte Masse sitzt. Das sei zunächst das ursprüngliche Gebiet der Kelten, der Germanen, der Litauer und der Slaven, d. h. das Gebiet von Nordfrankreich an über Deutschland nach Westrussland, ein Gebiet, das noch etwas eingeschränkt werden muss. Der Gedanke Schraders, dass die indogermanischen Völkerstämme in diese Gegenden aus der südrussischen Steppe erst eingewandert sein sollten, stosse auf unüberwindliche Schwierigkeiten, die sich aus der allgemeinen Natur der Völkerwanderungen ergäben. Kein Volk, das in historischer Zeit in der südrussischen Steppe gesessen hat, habe irgend welche Teile Europas seinem Sprachgebiete einverleiben können. Und dazu komme noch eine Mehrzahl schwerwiegender Bedenken anderer Art (s. II. Band S. 618 f.).

Von dem oben angedeuteten Gebiet, der grossen nordeuropäischen (nordostdeutschen) Tiefebene, liessen sich die Wanderungen und die Ausbreitung der Indogermanen auf das beste verstehen. Auf Grund der Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen untereinander — die Bedeutung der sprachlichen Beziehungen für die Bestimmung der ursprünglichen Wohnsitze der einzelnen indogermanischen Völker ist allgemein anerkannt — glaubt Hirt etwa folgendes Bild der Urheimat und der ersten Ausbreitung [1] der Indogermanen entwerfen zu können. Es sassen zu einer gewissen Zeit

1) die *Germanen* in Norddeutschland von der Weser bis zur Oder, in Schleswig-Holstein und in Südskandinavien;

2) westlich und südwestlich von ihnen die *Kelten*, die aus ihrer mutmasslichen Urheimat in Böhmen, Süddeutschland und Nordwestdeutschland frühzeitig nach Westen vorgestossen und nach Nordfrankreich, Spanien und Grossbritannien gelangt sind, um sich später immer mehr gegen die Alpen und nach Osten vorzuschieben;

3) zwischen Oder und Weichsel die *Illyrier*, die später nach Norditalien (die Veneter), Apulien, Kalabrien und nach der Balkanhalbinsel vordrangen;

[1] Vgl. die dem II. Bande beigelegte Karte IV.

4) in Böhmen die *Italiker* und

5) in Ungarn die *Hellenen*, ursprünglich freilich wohl nördlich der Karpathen. Die Urheimat dehnte sich also etwa von der Weser oder Elbe bis an die Weichsel. Nach Osten lässt sich die Ausdehnung dieser Stämme nur auf Grund eines Umstandes einigermassen bestimmen. Griechisch, Italisch, Keltisch, Germanisch besitzen eine gemeinsame Bezeichnung der Buche: d. *Buche*, lat. *fagus*, kelt. *Bacenis silva*, gr. φηγός (die griechische Bedeutung allerdings «Eiche»; da die Buche in Griechenland nicht mehr vorkommt, hat das Wort, wie andere Baumnamen, seine Bedeutung gewechselt). Da die Ostgrenze der Buche nicht über eine Linie hinausgeht, die man sich etwa von Königsberg nach der Krim gezogen denkt, ist der Besitz dieses Wortes ein pflanzengeographisches Beweisstück dafür, dass die Ursitze der *Westindogermanen* westlich dieser Linie lagen.

Östlich von jenen Stämmen wohnen die *Ostindogermanen*. Es gehören zu diesem östlichen Zweige:

1) die *Litauer* an der baltischen Küste, wo sie seit Jahrtausenden gewohnt haben;

2) die *Slaven*, deren älteste und eigentliche Heimat das Gebiet des mittleren und oberen Dnjeprs war;

3) die *thrakophrygischen* Stämme, d. h. die alten Thraker südlich oder südwestlich von der slavischen Urheimat, teilweise in den Ländern, die heute von Südslaven eingenommen sind, vor allen aber in den Teilen des Donautales, in denen jetzt rumänische Zunge herrscht, sowie die Phryger und die Indogermanen in Kleinasien;

4) die *Indoiranier*, die sich südöstlich weit nach Asien hinein gedrängt. Die *Osseten* in Kaukasus — die Nachkommen der alten *Skythen* und *Sarmaten* — sind iranischer Herkunft.

Zu der grossen Gruppe der Ostindogermanen gehören noch:

5) die *Armenier* und 6) die *Albanesen;* die Sprachen dieser Völkerstämme zeigen enge Berührungen besonders mit dem Thrakophrygischen.

Die Urheimat des weitgedehnten, von den äussersten Spitzen Westeuropas bis zu dem fernen Indien sich erstreckenden Sprachstammes muss ganz naturgemäss im Mittelpunkt des von dem Sprachstamme besetzten Gebietes gesucht werden, also in einem Gebiete, dessen Mittellinie die Weichsel bildete. Die grosse Dialektspaltung in ost- und westindogermanisch (in *satem-* und *centum*-Sprachen), die bei dem indogermanischen Sprachstamme festgestellt worden ist, hätte sonach eine natürliche Ursache gehabt. Grosse Ströme können zwar verbinden, können aber, namentlich in primitiven Zeiten, auch geographische Hindernisse bilden, wie z. B. der Rhein wirklich lange Zeit eine Grenze zwischen Germanen und Kelten gewesen ist.

Sehr früh wurden Versuche gemacht, die Urheimat auf Grund des Wortschatzes zu bestimmen. Durch Vergleichung der einzelnen Sprachen kann der Wortvorrat der Ursprache bis zu einem gewissen Grade erschlossen werden. Da nun die Worte nicht selten Begriffe bezeichnen, die sich geographisch festlegen lassen, scheint es a priori ganz natürlich, dass wir aus der Wortforschung nicht unwichtige Beiträge zur Lösung der Urheimatfrage zu erwarten haben. Besonders ausgiebig wird der Wortstoff, wenn man sich zu der Fauna und Flora wendet. So hat man z. B. in der uralten Bezeichnung des Honigs, indogermanisch *medhu*, d. *Met*, einen tiergeographischen Beweis für die Heimat der Indogermanen zu finden geglaubt. Der Ausdruck ist nicht nur indogermanisch, sondern findet sich im finnisch-ugrischen wieder: vgl. finn. *mesi*, Stamm *mete-*, mordv. *med*, ungar. *méz* u. s. w. Daher müssten die Indogermanen und die Finnen aus Gebieten ausgewandert sein, wo es Bienen gab. Weil aber die Biene ursprünglich in Sibirien wie in Turkestan fehlt, seien diese beiden Länder ausgeschlossen, das eine als Heimat der Ugrofinnen, das andere als die der Indogermanen.

Von grösserer Bedeutung für unsere Tage dürfte die Flora, besonders die Bäume, sein, weil das Verbreitungsgebiet

dieser beschränkter ist als das der Tiere. Im II. Bande liefert Hirt interessante Zusammenstellungen derjenigen Tier- und Baumnamen, die in den indogermanischen Sprachen übereinstimmend wiederkehren. Auf die Argumente aus den Baumnamen hatte zuerst *L. Geiger* im Jahre 1871 («Über die Ursitze der Indogermanen») hingewiesen. Seitdem Hirt Indog. Forsch. I. die Beweisgründe Geigers durch einige neue Momente gestützt hatte, ist diese Seite unsres Problems, wie bekannt, neuerdings in dem grossen Werke von *Hoops*, Waldbäume und Kulturpflanzen (Kap. 4 ff.) ausführlich behandelt worden. Die Fülle der Baumnamen, die in den europäischen Sprachen gleichmässig vorkommen und sich sonach als indogermanisch oder wenigstens als westindogermanisch nachweisen lassen, ist ausserordentlich gross. Wenn diese Worte im Indoiranischen meistens fehlen, so ist die ganz andere Vegetation der asiatischen Gegenden als Erklärungsgrund in Betracht zu nehmen. Es hat sich trotzdem eine Reihe alter Baumnamen auch in das Arische gerettet, und dies alles schliesst eine Steppenheimat aus, lehrt uns, dass die Indogermanen, auch die arischen Stämme, einst in einem Waldland gelebt haben müssen.

Auch vom Gesichtspunkte der Menschenrasse ist die indogermanische Urheimatsfrage beurteilt worden. Man hat den Indogermanen einen besonderen Typus zuschreiben wollen und diesen Typus im Norden lokalisieren zu können geglaubt. Dass die indogermanischen Völker ursprünglich eine einheitliche, einzige, reine Rasse gebildet hätten, ist natürlich unwahrscheinlich, denn überall liegen Mischungen vor, die sich aus den zahlreichen Durchkreuzungen der europäischen Völker ergeben haben. Dass aber der hochgewachsene, blonde Typus (mit schmalem Schädel, blonder Haarfarbe, blauen Augen und weisser Haut) gerade bei den indogermanischen Stämmen sehr stark verbreitet ist, und zwar um so ausgeprägter, in je ältere Zeiten man zurückkommt, lässt sich nicht leugnen. Dieser Typus gehört ganz entschieden dem Norden

an. Er ist in Skandinavien, in England sowie in Norddeutschland sehr häufig und tritt in Schweden nahezu völlig rein hervor. Die alten Gallier hatten nach den Berichten der Alten denselben Habitus, und Spuren desselben finden sich auch in den südlichen Halbinseln, besonders beim Adel. Und selbst die Arier in Indien unterscheiden sich anthropologisch von den Eingeborenen durch eine hellere Hautfarbe. Wenn sich allerdings auch z. B. unter den Finnen ein starker Satz von Blonden beobachten lässt, ist es ja immer möglich, dass diese Eigentümlichkeit auf frühere oder spätere Rassenmischung mit Indogermanen oder Germanen zurückgeht. Unmöglich ist ausserdem nicht, dass zwei verschiedene Sprachstämme denselben körperlichen Typus haben.

Die Urheimat dieses Typus der Indogermanen wird man am natürlichsten da zu suchen haben, wo er am stärksten und reinsten erhalten ist, und das ist jedenfalls in den nordeuropäischen Ländern der Fall.

Von einer neuen Seite wurde die Indogermanen-Frage in *M. Muchs* Buche «Die Heimat der Indogermanen im Lichte der urgeschichtlichen Forschung» erörtert. Das 1904 in zweiter vermehrter Auflage erschienene Werk ist ein Versuch, die Urheimat auf archäologischem Wege festzustellen, «enthält übrigens viel mehr als sich nach dem Titel vermuten lässt» und ist «jedenfalls eine der bedeutendsten Veröffentlichungen in der Urheimatsfrage». Der von Much — und etwa gleichzeitig von *Kossinna* Zsch. f. Ethnologie 1902 («Die indogermanische Frage archäologisch beantwortet») — betretene Weg führt etwa zu demselben Ergebnis wie die oben berührten. Die Grundlage dieser Untersuchungen bildet die archäologische Hinterlassenschaft der ältesten vorgeschichtlichen Bewohner Europas, die zu dem Zwecke geprüft wird, «inwiefern sie auf eine einheitliche ureigne, von anderen Ländern unabhängige Kultur schliessen lasse und ihre Verbreitung sich mit der Ausbreitung der Indogermanen in Übereinstimmung befinde.» Dieser Forschung nach lieg

die Heimat der Indogermanen «nicht in Asien, sondern im nordwestlichen Europa und umfasst die Küstenländer und Inseln der westlichen Ostsee; sie wird im Westen von der Nordsee bespült und reicht im Süden bis an den quer durch das heutige Deutschland sich erstreckenden Gebirgszug vom Harz zum Thüringer Walde, zum Fichtel-, Erz- und Riesengebirge bis an die äussersten Ausläufer der westlichen Karpathen; im Osten dürfte die Oder die ursprüngliche Grenze gebildet haben, die früher schon an die Weichsel vorgeschoben worden sein mag, wie denn überhaupt eine strenge Umgrenzung nicht möglich ist, weil sie in einer steten Erweiterung begriffen war, denn schon im weiteren Verlaufe ihres Anwachsens, doch noch innerhalb der Steinzeit, überschritten die Indogermanen das deutsche Mittelgebirge und drangen einerseits bis an die Alpen, schifften nach Grossbritannien und Irland und erreichten anderseits etappenweise die mittlere Donau und den Balkan, sowie den Dnjester und die südrussische Steppe, endlich die Länder am Schwarzen und Ägäischen Meere».

Die Anschauungen von Much (und Kossinna) führen also zu der Annahme, dass die Heimat der Germanen auch die der Indogermanen gewesen sei. Gegen diese Hypothese erhebt sich nach Hirt nur *ein* Bedenken. Die grossen Veränderungen der Sprache sind — wie man allmählich erkannt hat — durch Übertragungen auf anderssprechende Menschen bedingt. Daraus hat man geschlossen, dass da, wo die Sprache starke Verschiebungen aufweist, auch bedeutende Volksmischung vorliege, während umgekehrt an den Orten, wo die Sprache gut erhalten bleibt, verhältnismässig wenig Völkerwanderungen stattgefunden hätten. Diese Folgerung hält auch Hirt in gewissem Sinne für berechtigt. Da wir heute im Litauischen die zweifellos altertümlichste, am wenigsten veränderte indogermanische Sprache sehen müssen, hat man aus dieser Tatsache auch folgern wollen, dass die Urheimat der Indogermanen in Litauen zu suchen sei. Dieser Schluss wäre jedoch voreilig, und zwar deshalb, weil die Litauer in dünn bevölkerte Gebiete eingewandert sein können,

wie dies z. B. mit den Finnen der Fall gewesen sein muss, deren Sprache in den letzten beiden Jahrtausenden nur kleinere Veränderungen erlitten hat. Sucht man aber diese Ursitze in dem alten germanischen Gebiet, muss es allerdings auffallen, dass sich die germanische Ursprache verhältnismässig früh sehr stark verändert hat. Dies ist der einzige Umstand, auf Grund dessen Hirt die Urheimat der Indogermanen der der Germanen mit voller Entschiedenheit nicht gleichsetzen kann.

Der zweite Teil des Hirtschen Werkes ist der viel behandelten indogermanischen Kulturfrage gewidmet. Nachdem die Verwandtschaft der indogermanischen Sprachen nachgewiesen war, fing man bald an mit Versuchen, auf der Grundlage der neubegründeten Lingvistik die kulturellen Zustände der Indogermanen zu erschliessen. *Adalbert Kuhn* und *Jakob Grimm* wirkten auch in dieser Hinsicht bahnbrechend, jener zunächst durch sein berühmtes Osterprogramm des Jahres 1845, worin er zum ersten Male unternommen hat, aus dem Wortschatz, der den indogermanischen Sprachen gemeinsam war, Schlüsse auf die Kultur des Urvolkes zu ziehen, und womit er das Programm der «lingvistischen Paläontologie» festgestellt, dieser durch seine 1848 erschienene «Geschichte der deutschen Sprache». Seit dieser Zeit ist überaus viel auf dem interessanten Felde gearbeitet worden, öfters aber ohne dass man sich viel um die Methode und um die Richtigkeit des Weges gekümmert hätte. Unsere Hauptwerke auf diesem Gebiet sind bekanntlich *O. Schraders* »Sprachvergleichung und Urgeschichte» (jetzt in dritter Aufl.) sowie sein «Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde» (1901). Gegen die hier verwendete Methode haben allerdings schon mehrere Forscher — v. Bradke, Kretschmer, Kossinna — scharfe Angriffe gerichtet, und auch das vorliegende Werk von Hirt ist in manchen Hauptfragen zu einer Auseinandersetzung mit Schrader geworden. «Alles in allem verdient die Sprachwissenschaft», sagt Hirt, «recht verwendet, durchaus Berücksichtigung bei der Erschliessung

der Kultur, aber sie darf nicht in erster Linie stehen wie beim Bestimmen der Wanderungen und der Verteilung der Völker], sondern sie kann nur als Hilfswissenschaft in Betracht kommen. Zuerst muss die sachliche Vergleichung der ältesten Zustände der einzelnen Völker kommen, darauf die Heranziehung der archäologischen Funde, und erst dann, wenn wir diese Dinge betrachtet haben, kann uns die Sprache manches lehren, vor allem ob die sachlichen Übereinstimmungen zufällig sind oder in alte gemeinsam verlebte Zeit zurückgehen».

Das uns von Hirt entworfene Kulturbild des indogermanischen Urvolkes weicht von dem Schrader'schen daher in mehr als einer Beziehung wesentlich ab. Wenn Hirt im Recht ist, wäre besonders die wirtschaftliche Kultur der Indogermanen bei weitem höher gewesen, als man früher angenommen hat. Schrader, der die Urheimat in die südrussische Steppe verlegt, sieht in den Indogermanen noch Nomaden, Hirt, der sie an der Ostseeküste und noch weiter im Westen sucht, sieht in ihnen Ackerbauer und zwar Pflugbauer. Dass ein Forscher wie Hoops (in seinem öfters erwähnten grossen Werke) ganz zu denselben Anschauungen wie Hirt gekommen ist, gilt als ein gutes Omen dafür, dass diese Anschauungen in der Hauptsache auch die der Zukunft sein werden.

Auf die Einzelheiten der Kulturfrage bei Hirt kann ich des Raumes wegen hier nicht eingehen. Eine Vorstellung von dem überaus reichen Inhalt des Hirt'schen Buches geben schon folgende Kapitelüberschriften: «Die vorgeschichtlichen Funde» — «Die Sprachwissenschaft und ihre Methode der Erschliessung der Kultur» — «Die wirtschaftlichen Zustände des prähistorischen Europas und der Indogermanen» — «Kulturpflanzen und Haustiere» — «Die Nahrungsmittel und ihre Zubereitung» — «Die Pflanzenwelt in ihrer sonstigen Bedeutung» — «Handel und Gewerbe» — «Die Technik» — «Waffe und Werkzeug» — «Die Kleidung» — «Wohnung und Siedelung» — «Verkehr und Verkehrsmittel».

T. E. Karsten.

Die Vertretung des schwedischen (spirantischen) γ im Finnischen.

Nachtrag.

Als ich voriges Mal über dieses interessante Thema schrieb, hatte ich ganz und gar vergessen, dass K. B. Wiklund schon vor einigen Jahren (1902 und 1903) in Virittäjä [1] *saha* und *maha* als altschwedische Lehnwörter aufgefasst hatte und dass er auch *k* in *vihkiä* analogisch erklärt hat.[2] Nach Wiklund kann ich auch zwei Beispiele mit *h* hinzufügen. Das erste ist *tihunti* (auch *tiunti*) decima l. decuma e. c. frumenti, der Zehend = schw. tionde. Dieses Wort kommt schon bei Agricola vor. *h* scheint einem (mit ghi, gh, g, j geschriebenen) Hiatuslaut γ zu entsprechen.[3] Das zweite hierher gehörende Wort ist *lohikäärme* Drache, das vielleicht, wie Wiklund es getan hat, mit *floghdrake* (fliegende Drache) zusammenzustellen ist: *lohi* (< *flogh*), *käärme* eine Übersetzung von *drake*. Siehe näher Virittäjä 1902, S. 39—40. Vgl. jedoch Joos. J. Mikkola Lohikäärme, Virittäjä 1902, S. 70—72.

Alle Beispiele, die ich in der vorigen Nummer der Neuphilologischen Mitteilungen aufgezählt habe, beleuchten die Vertretung des schwedischen spirantischen γ im Finnischen nach einer starktonigen Silbe. Ich hatte absichtlich meine Behandlung des Stoffes nur auf diese Fälle beschränken wollen. Wie bekannt kam doch ein spirantisches γ sowohl im Finnischen wie im Schwedischen auch nach einer unbetonten Silbe vor — im Finnischen nur in intervokalischer

---

[1] Sampo ja lohikäärme, Virittäjä 1902, S. 38—40; Lohikäärmeestä vielä sananen, Virittäjä 1903, S. 27—29.

[2] Ich kann jedoch nicht umhin hier zu erwähnen, dass das Vorkommen des Wortes im Wotischen (*vihči* < *vihki*) Schwierigkeiten macht. Ich setze voraus, dass das wotische Wort eine alte Entlehnung aus den ingrischen Dialekten wäre.

[3] Noreen, Aschw. Gr. § 328, 1b.

Stellung. Obgleich die Behandlung dieser Fälle mehr für die finnische als für die schwedische Lautgeschichte von Interesse ist und deshalb eigentlich in den Finnisch-Ugrischen Forschungen zu publizieren wäre, erlaube ich mir doch auch die Vertretung des *γ* nach einer unbetonten Silbe hier in aller Kürze zu berühren. Es ist möglich, dass man die Beispiele, die ich im Folgenden aufzählen werde, nicht für schwedische halten kann; sie sind wohl zum Teil schon urnordisch.

Nach einer unbetonten Silbe ist *γ* im Finnischen, wie E. N. Setälä (Yhteissuomalainen Äännehistoria S. 58—65) bewiesen hat, lautgesetzlich verschwunden. Dieser Lautwandel ist sehr früh. Auch die ältesten sprachlichen Quellen des Finnischen kennen nur die Formen ohne *γ*.

Vermittelst der alten schwedischen (urnordischen) Lehnwörter kann man das Alter des Schwundes etwas näher bestimmen. Diejenigen Wörter, die hier von Wichtigkeit sind, sind folgende:

1. *aurtua*, *aurto* (Gen. *aurton* nach Renvall, *aurron* nach Lönnrot), obolus l. numus tributarius minor, alte Münze l. Münzlein. Die erste Form *aurtua* kommt im Ackusativ (aurtua|n) bei Martti vor; In Ljungo Thomæs Gesetzübersetzung (vom J. 1602) zweimal Gen. aurtuan. *Aurtua* ist auf ein älteres **aurtoa* [1] < **aurtoγa* zurückzuführen. Aus *aurtoa* ist dialektisch *aurtō* entstanden, eine Form, die bei Martti dreimal vorkommt (aurto, Aurton, Aurtoiden). Die dritte Form *aurto* ist gleichzeitig belegt: bei Agricola im Partitiv Sing. aurto (lies *aurtō*) zweimal (Neue Testament Joh. 12 Erkl., Ap. Gesch. 19 Erkl.). *aurto* kann man auf zwei Weisen erklären. 1) *aurto* < **aurtoi* < **aurtoγi* oder 2) als eine verkürzte Form des etwas längeren Originales **aⁿrt-togh* [2] (aschw. *ortogh*, *ortugh*). Was die verkürzte Form be-

[1] In der Sprache von Ljungo ist *ua* (z. B. im Part. Sing.) oft von einem früheren *oa* entstanden — eine lautgesetzliche Erscheinung; vgl. auch *porstoa* (> *porstō*) und *porstua*.

[2] **aurt* < **arut*. Vgl. aschw. *haukua*, J. G. Liljegren, Run-Urkunder 662, 1091 = aisl. *hǫggua*. Vgl. jedoch Noreen Aschw. Gr. § 542, 1. Nach Lidén ist *arut* = ahd. *aruz* Erz, Aschw. Gr. § 65, 1.

trifft, vgl. im Folgenden *herttu*, *piltto*. Die verkürzten Formen scheinen auf Analogie zu beruhen. Im südwestlichen Dialekte des Finnischen — dessen Agricola sich sehr viel bediente — kommen keine langen Vokale nach der ersten Silbe vor. Darum konnte die Analogie sehr leicht um sich greifen (also wirkte die Deklination der Wörter mit ursprünglichem kurzem Vokal auf die Wörter mit später entstandenem kurzem Vokale ein und vice versa) und so wurden z. B. die Paradigmata von *ehto* und *ehtoo*, die ursprünglich in einigen Casus verschieden waren, im südwestlichen Dialekte gleich. Die Hypotese scheint um so wahrscheinlicher zu sein als *aurtua* im Part. Pl. Aurtuit (< *aurtuita* < **aurtoɣita*) auch bei Agricola Weisut ia Ennustoxet 12 b (vom J. 1551) vorkommt. Agricolas Formen sind also auf *aurtō* und *aurtua* (*aurttō* u. *aurttua*?) zurückzuführen. Dieses nordische Wort ist meines Wissens (nebst *äyri*) die älteste Benennung der Münze im Finnischen.

2. *herttua* (Gen. *herttuan*) auch *herttu* (Gen. *hertun*) dux, Herzog; bei Ljungo (1602) hertua (lies *herttua*). *herttua* < **herttuɣa* (od. *herttua* < **herttoa* < **herttoɣa*?), vgl. aschw. härtoghe [Isl. hertogi] 1) dux, den som förer en här el. härskara, anförare, härförare, öfverste 2) hertig.

3. *piltto*, Gen. *pilton*, *pilttomies* vir nefarius, Frevler. In Lönnrots Lexikon auch *pilto* (Gen. *pillon*), *pilttomus* [1] und *piltua*. Bei Ljungo piltua|xi «vogelfrei»; bei Martti piltäs mies (lies *piltos mies*). *piltos* ist analogisch von einem früheren *pilttō* (Gen. *pilttoon*) entstanden, vgl. *saapas* Gen. *saappaan* von einem früheren **sāppā* (Gen. *sāppān*) < russ. сапогъ, [2] und *pilttō* geht auf ein älteres **pilttoa* [3] (< **pilttoɣa*) zurück. Auch in diesem Falle scheint *ua* bei Ljungo auf *oa* zurückzugehen. Das Original der Wörter ist = aschw. biltogha, biltogher (biltuger) adj. biltog landsflyktig. [4]

---

[1] Die Bedeutungen: «våldsverkare, skymfare, skändare, niding».

[2] Siehe Setälä, Yhteissuomalainen Äännehist. 61—62.

[3] *oa*>*ō* ist in einigen finnischen Dialekten sehr alt (1400—1500).

[4] Das finnische *hunaja* (bei Renvall auch *huno*) mel, Honig = aschw. hunagh, hunagher hat sein *j* durch Analogie erhalten. S. E. N. Setälä, Ys. Äh., S. 59.

4. Auch die meisten Tagesnamen sind im Finnischen wie bekannt nordischen Ursprungs. Der Schlussteil der urnordischen (?) Tagesnamen *dagher* ist im Finnischen auf zwei Weisen behandelt worden. Nach der dritten mit Nebenton versehenen Silbe ist γ dem finnischen Wechsel $k \sim \gamma$ angepasst worden, also *maanantaki* ~ Gen. **maanantaγin*; ebenso *perjantaki, sunnuntaki* (vgl. *laki* ~ Gen. **laγin*, bei Agricola lagin); bei Ljungo Thomæ noch Sunnuntagin (R. M. 3), auch Sunnuntain (R. M. 3) — geht zu *sunnuntaγin zurück. Nach der unbetonten zweiten Silbe ist γ auch hier verloren gegangen: *tīstai* < **tīstaγi*, *tuorstai (torstai)* < **tŏrstaγi*. Wie natürlich sind die ursprünglichen Verhältnisse überall ausgeglichen worden: man sagt entweder *maanantaki, tiistaki* (ja sogar Gen. *maanantakin*, *tiistakin*) oder *maanantai*, *tiistai;* schon bei Ljungo Thomæ Torstakiļa, Lawan takin (Gen.), Sunnuntai etc.

Die Verbreitung, Beschaffenheit und der lautliche Bestand der oben genannten Wörter scheinen zu beweisen, dass sie zwischen 800—1200 entlehnt worden sind; *pilttua* kann wahrscheinlich nicht früher als c. 1200 während oder nach der schwedischen Eroberung von Südwest-Finnland ins Finnische gekommen sein. Wenn diese Hypothese Stich hält, können wir mit grosser Wahrscheinlichkeit behaupten, dass $\gamma > 0$ im Finnischen nach einer unbetonten Silbe zwischen zwei Vokalen frühestens c. 1200 vorgegangen ist.

Heikki Ojansuu.

Ein dringendes Bedürfnis unseres modernsprachlichen Schulunterrichts.

Mehr als einmal ist von Seiten der Eiferer für ein zeitgemässes Ordnen des modernsprachlichen Unterrichts in unseren Schulen hervorgehohen worden, wie sehr noch die Verhältnisse einer Besserung bedürfen in Bezug auf die Vertretung unseres Faches in der höchsten Schulbehörde, der Oberdirektion des Schulwesens. Die Klagen sind jedoch

immer vor tauben Ohren verklungen, und schliesslich sind sie verstummt. Es wundert mich, dass jetzt, wo wir doch in der Periode der Reformen stehen, von Seiten der Schullehrer kein Schritt getan worden ist um in der Öffentlichkeit auf eine Wiederaufnahme der Frage zu drängen. Jedenfalls war, so viel ich weiss, vor einiger Zeit flüchtig davon die Rede, dass dem einen Oberinspektor für alle Sprachen ausser dem Russischen, den wir haben, wenigstens ein «Adjoint» zugesellt werden sollte um die Rechte der s. g. modernen Sprachen zu überwachen. Aber es wurde aus diesem Vorschlage nichts — vielleicht fand man unter seinen Meinungsgenossen nicht den rechten Mann dafür. Später hat man nichts davon gehört.

Es könnte überflüssig erscheinen, die Frage in diesem Augenblicke wieder aufzunehmen, da ja eben das grosse von der Regierung ernannte Schulkommitté im Begriff steht, in unserem Schulwesen überall Neuerungen vorzuschlagen. Aber wenn auch, wie es verlautet, das Kommitté die Absicht hat, dieser Frage im Verlaufe des Wintersemesters näher zu treten, so wird die definitive Lösung erst nach sehr langer Zeit und im Zusammenhang mit der Erledigung der ganzen weitläufigen und verwickelten Schulfrage erfolgen. Es scheint unter solchen Umständen nicht nur möglich, sondern auch wünschenswert, dass eine Frage wie diese von dem Komplexe der zur Schulreform gehörenden Fragen losgelöst werde und eine schnellere Behandlung erfahre. Dazu bedarf es aber der Mitwirkung der neusprachlichen Pädagogen.

Werfen wir einen kurzen Rückblick auf den Stand der Frage. Die Oberdirektion des Schulwesens wurde i. J. 1869 eingerichtet. Die Stellung der neueren Sprachen in unseren Schulen war zu jener Zeit eine solche, dass es nicht Wunder nehmen kann, wenn die Oberdirektion keinen besonderen Vertreter für sie nötig hatte. Jedenfalls blieb aber etwas später dieses Fach nicht ganz unberücksichtigt. Als nämlich ein Vertreter der Universität der Oberdirektion als ausserordentliches, «konsultatives» Mitglied zugesellt wurde, wählte man ihn, wie es scheint, mit Absicht so, dass er auch ge-

wissermassen die neueren Sprachen vertreten könnte, indem man den damaligen Professor für neuere Litteraturgeschichte auf den Posten ernannte. Da dieser jedoch als ausserordentliches Mitglied an der Inspektion der Schulen keinen Teil nahm und auch sonst dem eigentlichen Schulbetriebe fern stand, ist es klar, dass ein kräftigeres Eingreifen seinerseits nicht möglich war. Die elende Stellung der neueren Sprachen in unseren Schulen hätte auch alle Bemühungen in Bezug auf Lehrmethoden u. s. w. vereitelt.

Nachdem nunmehr ein Universitätsrepräsentant in der Schulbehörde nicht mehr vorhanden ist, sind die Verhältnisse so wie sie vom Anfang an waren. Es giebt, wie schon gesagt wurde, ausser für das Russische, nur einen Vertreter für alle übrigen Sprachen, und dieser muss also in sich die Kompetenz für sechs Sprachen vereinigen: finnisch, schwedisch, deutsch, französisch, lateinisch, griechisch; bald wird noch das Englische hinzukommen. Das konnte zur Not gehen, vor etwa vierzig Jahren, jetzt geht es nicht mehr. Damals waren alle unsere höheren Schulen Lateinschulen, wo die deutsche Sprache zwar einige Wochenstunden hatte, aber von ganz untergeordneter Bedeutung als Lehrfach war und von Lehrern unterrichtet wurde, an die überhaupt keine Kompetenzforderungen gestellt wurden. Das Französische war überall freiwilliges Fach und durch ganz zufällige Lehrer vertreten. Welche grosse Veränderungen haben sich doch in dieser Hinsicht während der letzten Jahre vollzogen! Jetzt haben wir eine beträchtliche Anzahl von Schulen, in denen Deutsch und Französisch die Hauptsprachen sind und von Lektoren unterrichtet werden, die an der Universität ihre Examina in diesen Fächern gemacht und an den Normalschulen ihr pädagogisches Lehrjahr unter kompetenter Leitung absolvirt haben. In allen Schulen, auch den Lateinschulen, sind die Lehrerstellen des Deutschen jetzt ordentliche Lehrämter. An den zwei Normalschulen sind in letzter Zeit sogar zwei Oberlehrerstellen für Deutsch und Französisch errichtet und neulich mit hervorragenden Neuphilologen besetzt worden. Und in der Oberdirektion steht noch alles auf demselben

Punkte wie früher. Alle jene examinierten und fachgelehrten Pädagogen, die jetzt die Lehrerstellen bekleiden, stehen unter der obersten Kontrolle einer Person, die sich niemals mit neusprachlichen Studien noch mit neusprachlicher Pädagogik beschäftigt hat. Vor einiger Zeit bildete die Inspektion des modernsprachlichen Unterrichts das besondere Interesse des Fachinspektors für Mathematik, jetzt liegt sie in den Händen eines klassischen Philologen.

Wie können die Lehrer unter solchen Umständen erwarten, dass ihre Bestrebungen von der obersten Schulbehörde verstanden werden sollen, dass über ihre Verdienste bei eventueller Konkurrenz ein kundiges Urteil gegeben werde, dass ihre Beförderung nach gerechten Gründen geschehe, dass in Fragen von der Methode, den Lehrbüchern u. s. w. verständige Gesichtspunkte sich geltend machen sollen? So wichtig ist das Lehrfach der modernen Sprachen allmählich bei uns geworden, einen so breiten Platz nimmt es in der Schule ein, so gross ist seine Bedeutnng für unser ganzes Kulturleben, dass solche Lücken in seiner Organisation wie die hier behandelte, nicht mehr vorkommen dürften.

Und, wie gesagt, es wäre Schade, wenn man so lange warten müsste, bis das Schulkommitté die Frage erledigt und bis die letzte dann alle Instanzen durchgemacht hat. Besonders bei den politischen Verhältnissen, die uns jetzt bevorzustehen scheinen, kann die schliessliche Lösung am Ende in eine ganz unbestimmte Zukunft verschoben werden.

Es wäre meiner Ansicht nach angemessen, dass von der zuständigen Seite, der Korporation der modernsprachlichen Schullehrer, die Frage zur Sprache gebracht würde. Es läge, scheint es, im Interesse der Lehrer, darauf zu dringen, dass bald und durch direkte Verfügung der Regierung, eine Oberinspektorstelle für neuere Sprachen an der Oberdirektion errichtet würde und für die Kompetenz zu diesem Posten sowohl wissenschaftliche als pädagogische Verdienste auf dem neuphilologischen Gebiete als unumgängliche Bedingung gestellt würden. Erst dann ist der erfreuliche Umschwung auf diesem Gebiete, den wir während der letzten Jahre erlebt haben, vollständig. *Werner Söderhjelm.*

Besprechungen.

Carl Voretzsch, Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache. Zum Selbstunterricht für den Anfänger. Dritte Auflage. Halle a. S., Max Niemeyer, 1907. XVI + 306 S. 8°. Preis: Rmk. 5.

Das schnelle Erscheinen einer dritten Auflage von Voretzsch' trefflicher «Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache» ist ein neues Zeugnis der Nützlichkeit und Beliebtheit des Buches. Auch diesmal ist Professor Voretzsch bestrebt gewesen, seine «Einführung» zu verbessern und zu komplettieren. Es sei besonders erwähnt, dass der Verf. am Schlusse eine willkommene Bibliographie der für Anfänger nützlichsten Hilfsmittel zur Erlernung des Altfranzösischen gegeben hat, sowie eine Reihe bibliographischer Erläuterungen zu einzelnen Punkten seiner «Einführung».

Da ich bereits in diesem Blatte (1901, 15. September — 15. Oktober, S. 9 ff.; 1904, S. 23 ff.) die früheren Ausgaben ausführlich besprochen habe, will ich hier nicht die Einwände wiederholen, die ich noch immer gegen einige Behauptungen des Verfassers vorbringen muss. Aber wenn auch Prof. V. seinen Standpunkt in Betreff gewisser strittigen Fragen (z. B. der «bedingten» Diphthongierung des durch ein Hiatus-*i* verursachten Umlautes, des Entstehens eines dentalen Verschlusslautes zwischen einem einfachen *n* oder *l* und *s*) nicht hat aufgeben wollen, so wäre es jedenfalls aus pädagogischen Rücksichten wünschenswert gewesen, wenn er wenigstens beiläufig angedeutet hätte, dass auch anderweitige Erklärungen immerwieder gegeben werden. Jetzt befinden sich die Studierenden in der eigentümlichen Lage, dass sie anfangs durch Voretzsch mehrere Lautregeln lernen, von denen sie, dank Voretzsch' kategorischen Behauptungen, glauben müssen dass sie die einzig möglichen sind, später aber, wenn sie zu den übrigen gewöhnlichen Handbüchern (bei uns speziell G. Paris' Extraits und Chrestomathie, Darmesteter's und Nyrop's Grammatiken, sowie Zauner's Romanische Sprachwissenschaft) übergehen, zu ihrem Erstaunen finden, dass Voretzsch' Regeln doch nicht unbedingt für alle Romanisten gelten.

Ich gebe unten eine Reihe Bemerkungen zu gewissen Punkten in Voretzsch' «Einführung», von welchen in meinen früheren Besprechungen nicht die Rede gewesen ist. [1]

[1] Ich kann jedoch nicht umhin, auf einige von mir schon zweimal gerügte entschiedene Fehler, welche auch in der dritten Auflage stehen geblieben sind, noch einmal zurückzukommen. Es sind die folgenden Fälle: S. 238, Z. 20: *m,* statt *mn;* S. 238, Z. 27: *profont,* statt *parfont;* S. 253, Z. 1: *emperere* und *seror,* statt *empereor* und *serors.*

S. 76 f. Wie die Beispiele schon zeigen, kann die Konjunktion *que* auch nach affirmativen Hauptsätzen fehlen (vgl. S. 277 f.) — S. 96. Es ist sehr fraglich, ob die 1. Pers. Perf. *vendi* aus **vendedi* stamme, welches vielmehr hätte **vendiet* geben müssen; *vendi* ist wohl eine frühzeitige Analogiebildung. **Vendierent* wiederum sollte besser kein Sternchen haben, da ja die Endung *-ierent* (< **-iedrent*) nicht hypothetisch ist (s. *espandierent* Oxf. Ps. 78, 3). — S. 159. Es ist nicht richtig zu sagen, dass der lateinische Wortaccent expiratorisch, und nicht musikalisch, war. In jeder Sprache müssen die beiden Accentarten zugleich existieren. Es ist etwas ganz anderes, wenn man hervorheben will, dass der lateinische expiratorische Accent sehr stark war und für die Entwickelung der romanischen Wörter massgebend gewesen ist. — S. 167. Der Verf. setzt die Denasalierung der Nasalvokale in offener Silbe ins XVI. Jahrhundert. Das ist doch wohl ein Jahrhundert zu früh: in Molière's Les Femmes savantes (II, Sz. 6) kommt ja noch das bekannte Wortspiel *grammaire* – *grand' mère* vor. — S. 180. In Betreff des finalen *-s* in *suis* verweise ich auf die neue Erklärung von R. Schubert, Probleme der historischen französischen Formenlehre. Erster Teil. Berlin 1906. S. 1 ff. — S. 221, Anm. zu V. 183. In Anbetracht der Entwickelung adiutare > *aidier*, **cūgitare* > *cuidier* etc. muss man sich fragen, ob *pitié* wirklich erbwörtlich sein kann. — S. 224, Anm. zu V. 221. Da *mare* die ursprüngliche Form zu sein scheint (vgl. Das afr. Rolandslied, her. v. E. Stengel, V. 350, 1561 [Var.], 1860, 2146. 2221), muss wohl an der Etymologie mala-hora festgehalten werden. — S. 267, Z. 7. Der Konjunktiv *voisse* (mit zwei *s*) ist nur in den Dialekten möglich, wo zwischen *s* und *ss* in intervokalischer Stellung nicht geschieden wird. — S. 291. *Tendut* bedeutet vermutlich «(kramphaft) straff», nicht «schlaff».

Bemerkte Druck- und Schreibfehler: S. 60, Z. 22: l. *aieul* statt *ayeul*. — S. 72, Z. 19: l. *òliviér*. — S. 107, Z. 10: l. *manderai*. — S. 146, Z. 15: l. *poinz*, statt *poins*. — S. 232, Anm. Z. 5: l. *paonz*, statt *paons*. — S. 248, Z. 18: l. *haine*, statt *heine*. — S. 259, Z. 17: l. *s'espee*.

A. Wallensköld.

A. Klint, *Svensk-Tysk ordbok*. Stockholm, Beijers Bokförlagsaktiebolag, 1906. 973 S. 8:o. Preis ?

Lektor Klint, der Herausgeber des auch in Finnland bekannten französisch-schwedischen Wörterbuches, hat sich durch die lexikalische Arbeit, die jetzt vor uns liegt, weitere Verdienste

um die Lexikographie erworben. Wenn man in diesem Wörterbuche hin- und herblättert, wird man bald konstatieren können, dass die Auswahl des schwedischen Wortvorrats eine überaus sorgfältige ist. Was aber den deutschen Teil betrifft, scheint der Herausgeber leider nicht mit gleicher Sorgfalt gearbeitet zu haben. Soviel man auf Grund nur einer flüchtigen Bekanntschaft mit dem Buche beurteilen kann, sind zwar keine Lücken zu finden. Hier und da vermisst man aber im jetzigen Sprachgebrauch übliche Ausdrücke und gleichwertige Varianten, die z. B. in dem vorzüglichen Wörterbuche von O. Hoppe Aufnahme gefunden haben. Bisweilen finden sich einzelne Konstruktionen, die schwerlich für alle Stilgattungen zu empfehlen sind. Billigerweise muss jedoch erwähnt werden, dass die Phraseologie überhaupt reichhaltiger ist als in dem Hoppeschen Wörterbuch. Aus einigen Stichwörtern und zwar den allergewöhnlichsten — die Verba *göra*, *ligga*, *springa*, *taga* mögen besonders hervorgehoben werden — ist ersichtlich, dass die vorliegende Arbeit eine vortreffliche Leistung ist. An Exaktheit der Übersetzung dürfte sie alle deutschen Wörterbücher in schwedischer Sprache übertreffen.

Die äussere Technik in dem Buche ist praktisch und verdient alle Anerkennung; die typographische Ausstattung dagegen hätte klarer und übersichtlicher sein können.

Von Druckfehlern, die nicht berichtigt sind, mögen einige gröbere hier angeführt werden: Seite 282 Zeile 21 steht *Holper f*, S. 896 Z. 2 steht *freundschaftlicher Preis f*, S. 920 Z. 22 und 30 steht *Wiederschein*, Z. 31 *wiederspiegeln*. Die zwei letztgenannten Wörter werden nach der neuen deutschen Rechtschreibung *Widerschein*, *widerspiegeln* geschrieben. Ebenso soll nach dieser Orthographie der *N*-Laut in dem Namen unseres Landes nunmehr mit zwei *n*-Buchstaben gezeichnet werden. — Bei *whist* ist auf *vist* hingewiesen und umgekehrt, ohne dass man das deutsche Wort erfährt. — Das Verbum *bruka* (= *vara van*) ist mit *gebrauchen* wiedergegeben; ich wüsste keinen Fall zu erwähnen, wo diese Übersetzung am Platze wäre.

Ob der kurze Abriss der deutschen Flexionslehre — *Tysk ordböjning* —, der eine Beilage des Wörterbuches bildet, dazu geeignet ist, rasch in das Biegungssystem der deutschen Substantiva einzuführen, wollen wir dahingestellt sein lassen. Sonst wäre in dieser Beilage mehreres auszusetzen, allein wir verzichten in unserer Rezension darauf.

Wir glauben nicht falsch zu urteilen, wenn wir sagen, dass dieses Wörterbuch besser denjenigen Anforderungen entspricht, die von seiten Schwedisch lernender Deutschen an ein Lexikon des gewöhnlichen Typus gestellt werden können und sollen als

denen der Deutsch lernenden Schweden und schwedischsprechenden Finnen. Doch zweifeln wir gar nicht, dass die vorliegende gediegene Arbeit sich auch seitens der Letzteren der wärmsten Anerkennung erfreuen wird.

A. R.

F. Saran, Deutsche Verslehre. München, Beck, 1907, 1 Bd. Lex.-8°, XV + 355 S. [= Handbuch d. dtsch. Unterrichts an höheren Schulen, hgg. von Dr. Adolf Matthias, III, 3].

Meine Absicht ist nicht, das Buch zu recensieren, da die Zahl und Bedeutung der dort aufgeworfenen Fragen eine eingehendere Diskussion erfordern würden, sondern nur die Aufmerksamkeit der Neuphilologen in Finnland auf diese Arbeit zu richten.

Das Buch Sarans, welches das Resultat langer Vorstudien darstellt, fusst auf den von Westphal und Sievers betretenen Spuren. Das Prinzip, das der ganzen Darstellung zu Grunde liegt, ist, dass der Vers erst dann zu existieren anfängt, wenn er sinn- und stilgemäss vorgetragen wird, und dass nur die Vortragserscheinungen den Gegenstand der metrischen Forschung bilden. Vom Schriftbild und von den papiernen Schemen wird so viel wie möglich Abstand genommen.

Andrerseits ist das Augenmerk des Verf. hauptsächlich auf die rythmischen Formen gerichtet, d. h. die tatsächliche Gliederung des vorgetragenen Verses, die mit dem metrischen Schema zwar Berührungspunkte hat, aber ihm durchaus nicht identisch zu sein braucht. Dieses ist m. E. das Hauptverdienst des Buches, welches eine Fülle von feinsinnigen Beobachtungen und von Winken zum Verständnis der z. T. sehr verwickelten Erscheinungen enthält. — Es ist kein Werk, das man durchblättern kann, sondern will ein Ratgeber für den gewissenhaften Forscher sein.

Das Buch zerfällt in 2 Hauptteile, einen theoretischen Teil, der die Eigenschaften der Schallform der prosaischen und poetischen Rede nacheinander studiert, und einen historischen, der die Geschichte der deutschen Verskunst darstellt. Diese Geschichte der deutschen Verskunst ist wesentlich darauf gerichtet, die grossen Zusammenhänge und die Entwickelung zu beleuchten.

Die meisten Leser werden wohl anfangs über die dem Verf. eigne Terminologie erstaunen. Sie mögen sich aber weder dadurch, noch durch die m. E. hie und da schwerfällige Darstellung abschrecken lassen, wenn sie es mit dem Studium des deutschen Verses ernst nehmen wollen; denn ich wüsste keine deutsche Metrik zu empfehlen, die in so hohem Grade das Ver-

ständnis des Materials zu fördern vermag. Insbesondere sei jedem Germanisten, der die jetzt noch so mangelhaft behandelte, nirgends klar dargestellte spätahd. und mhd. Metrik zu studieren hat, das Buch Sarans auf das wärmste empfohlen.

J. Poirot.

Axel Rosendahl, *Deutschland und die Deutschen.* Ein Lesebuch zur Einführung in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens. Für den Schulunterricht bearbeitet und herausgegeben. Helsingfors 1907, Yrjö Weilin. 2 Bde (155 + XII und 162 S.).

Der letzte Herbst hat unseren Schulen zwei neue einheimische Hilfsmittel für den Unterricht der deutschen Sprache gebracht: das im vorhergehenden Heft dieser Zeitschrift besprochene Elementarbuch von S. Nyström und das für die mittleren und obersten Schulklassen bestimmte Lesebuch, dessen Titel hier oben steht.

Man kann wohl eigentlich nicht behaupten, dass das Bedürfnis eines deutschen Lesebuches für die mittlere und oberste Klassenstufe sich bei uns in ebenso hohem Grade fühlbar gemacht hätte, wie das eines guten Elementarbuches für den Anfangsunterricht. Ein auf Grund der modernen Prinzipien der Anschauung und des praktischen Spracherlernens aufgebautes einheimisches Elementarbuch war uns äusserst notwendig, denn eben an einem solchen fehlte es uns bisher ganz. Das in den mittleren und oberen Klassen bis jetzt benutzte Lesebuch dagegen ist keineswegs unbrauchbar, sondern kann immer noch dem Unterrichte nicht ohne Erfolg zu Grunde gelegt werden, falls man es nicht vorzieht, nach Durcharbeitung des Anfangskursus unmittelbar zu einem längeren zusammenhängenden Texte, einem leichten Märchen, einer Novelle überzugehen und daran die Lektüre schwererer Texte zu reihen. Hiermit will ich nun keineswegs gesagt haben, dass uns ein neues deutsches Lesebuch unwillkommen wäre. Wenn auch nicht unbedingt notwendig, ist es doch sehr willkommen zu heissen, wenn es etwas wertvolles Neues bringt und dadurch den Unterricht fruchtbarer zu gestalten im Stande ist. Sehen wir zu, inwiefern dies mit dem neuen Buche von Dr. Rosendahl der Fall ist.

Dasselbe zerfällt in drei Abschnitte: *I. Vorbereitender Kursus, II. Zur deutschen Landes- und Volkskunde, III. Zum deutschen Geistesleben,* von denen die zwei ersten zusammen den ersten Band bilden, während der dritte, umfangreichste allein den zweiten ausfüllt.

Der erste Abschnitt, 44 kurze Stücke, darunter einige kleine

Gedichte umfassend, unterscheidet sich durch nichts Wesentliches von den Anfangsstücken, wie sie meistens in Lesebüchern zu finden sind. Er enthält, wie der Herausgeber im Vorwort sagt, leichte Märchen, Erzählungen, Charakterbilder; der menschliche Körper, die Zeitabschnitte, die Jahreszeiten, Vorgänge und Verhältnisse des täglichen Lebens sind ausserdem darin kurz behandelt. Der Wortschatz, den die Stücke dem Schüler übermitteln, besteht somit aus den gewöhnlichsten Wörtern der Sprache. Inhaltlich ist an den Stücken nichts auszusetzen. Lobend hervorzuheben sind einige Stücke (Nr. 18, 34, 41), deren ethischer Kern seine gute Wirkung auf das Gemüt des Schülers nicht verfehlen dürfte. Sprachlich ist der Abschnitt im allgemeinen leicht genug. Nur in ein paar Anfangsstücken (Nr. 6, 7, 8) häufen sich die zu bewältigenden neuen Vokabeln vielleicht allzusehr. Über die den Stücken gegebene Reihenfolge kann man wohl verschiedener Ansicht sein; es geht vielleicht nicht immer ganz methodisch vom Leichteren zum Schwereren stufenweise fort; z. B. das Stück 7 dürfte viel schwieriger sein als 12, 18, 19, 20. Aber nichts ist ja leichter als die Reihenfolge beim Unterricht beliebig zu ändern.

Der Schwerpunkt der ganzen Arbeit liegt natürlich in den folgenden Abschnitten. Diese sind es, die mit dem Namen «Deutschland und die Deutschen» gemeint sind und die das in dem Buche gebotene Neue enthalten. Hier hat der Herausgeber die der ganzen Arbeit zu Grunde liegende Idee praktisch durchzuführen gehabt. Er will in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens einführen und giebt demgemäss zunächst in dem zweiten Abschnitte eine Reihe von Bildern, welche die Natur des Landes, die Sitten und Einrichtungen seiner Bewohner beschreiben. Der Leser macht gleichsam eine Wanderung durch ganz Deutschland und lernt dabei durch Wort und Bild seine bemerkenswerteren Flüsse, Gebirge, Städte mit ihren Sehenswürdigkeiten, die Eigentümlichkeiten der verschiedenen Gegenden und ihres Volkes kennen. A priori könnte man vielleicht meinen, dass bei einer derartigen Auswahl des Lesestoffes die Gefahr der Einförmigkeit nahe liege und schwer zu vermeiden sei, indem die resp. Schilderungen der Städte, Flüsse u. s. w. sich mehr oder weniger einander ähnlich gestalten müssten. Und vielleicht ist auch in dem vorliegenden Buche diese Gefahr nicht ganz ausgeschlossen; vielleicht ist sich der Herausgeber auch selbst derselben bewusst gewesen und hat, um ihr auszuweichen und nötige Abwechslung zu schaffen, einige Erzählungen eingeschaltet (Nr. 14, 20, 52), die mit der Landes- und Volkskunde nur in einem ganz losen Zusammenhange stehen. Auch hat er es nicht fehlen lassen, auf den jeweiligen Gegenstand bezügliche Gedichte an einigen

passenden Stellen einzureihen. Ausserdem hat er durch zweckmässige Disposition der Stücke jene Gefahr zu vermeiden gewusst. Dass man sie nicht zu fürchten braucht, dafür bürgt noch der in den Stücken vorherrschende schwungvolle, von aller Trockenheit freie Ton der Darstellung. Und dass der Schüler durch die Lektüre des Abschnittes ein belehrendes Bild von Deutschland und eine Menge von Kenntnissen erhält, die sein früheres geographisches Wissen erweitern und ergänzen, ist gewiss. Diesem Abschnitte ist auch eine Karte von Deutschland beigegeben, die zur Orientierung dient; doch werden im Texte viele Orte erwähnt und besprochen, die man auf der Karte vergebens zu finden sucht (z. B. Freiberg, Sonneberg, Oberammergau, Speyer, Worms).

Wenn der Schüler im zweiten Abschnitte so zu sagen mit dem jetzigen Äusseren des Landes bekannt geworden ist, eröffnet ihm der dritte Abschnitt einen Blick in die kulturelle Entwicklung des Landes und Volkes aus grauer Vorzeit bis zur Gegenwart. Einige Hauptvertreter und Förderer dieser Entwicklung aus verschiedenen Epochen und Gebieten werden ihm auch vorgeführt, von Karl dem Grossen bis zu Bismarck. Der Inhalt ist durchweg gediegen und wertvoll. Des Guten ist hier eher zu viel als zu wenig gegeben. Das volle Verständnis eines Stückes wie Nr. 31 scheint mir ein reiferes Alter und mehr Studien vorauszusetzen, als man sie bei unseren Primanern in der Regel findet. Dasselbe gilt auch von einzelnen Teilen des letzten Stückes: ich meine, sie nähern sich doch zu sehr der gelehrten Abhandlung und gehen wohl zu weit über das Fassungsvermögen des Durchschnittsschülers hinaus. Das Gute haben freilich solche Stücke, dass sie dem künftigen Studierenden einen Vorgeschmack des wissenschaftlichen deutschen Stiles geben. Überhaupt glaube ich, dass einem Schüler, der diesen Abschnitt gründlich durchgearbeitet hat, das Lesen einer wissenschaftlichen deutschen Arbeit keine grossen sprachlichen Schwierigkeiten mehr bereiten wird. Zugleich hat er sein durch den Geschichtsunterricht erworbenes Wissen auf dem Gebiete der deutschen Kulturgeschichte bedeutend bereichert. Zu erwähnen ist noch, dass auch in diesem Abschnitte unter die zahlreichen kulturgeschichtlichen Schilderungen ein paar Erzählungen eingeschoben sind, die durch ihren spannenden Inhalt sehr geeignet sind, das Interesse des Schülers zu fesseln.

Von der völligen Berechtigung der Idee, welche die Auswahl des Lesestoffes in dem vorliegenden Buche bestimmt hat, der Idee, an der Hand der zu lernenden Sprache dem Schüler einen Einblick in die Natur des betreffenden fremden Landes, in seine Volkskunde und die Kulturgeschichte seines Volkes zu eröffnen, wird wohl unter Sachverständigen nur eine Meinung

herrschen. Sowohl vom Gesichtspunkte der Vertiefung des deutschen Unterrichts als von dem der Konzentration verschiedener Unterrichtsfächer betrachtet, ist sie durchaus zu billigen und bedeutet nach beiden Richtungen hin einen Fortschritt.

Bei einem Lesebuche kommt es aber nicht nur auf den Inhalt des Lesestoffes an, sondern auch auf die Form der Texte. Denn von der Form hängt die Art der Behandluug des Textes beim Unterricht wesentlich ab. Eine Behandlungsart, die viele Vorzüge besitzt, ist die, dass man den in einer Stunde übersetzten oder sonst explizierten Text in der folgenden nicht mehr übersetzen lässt, sondern in der Form eines in der Fremdsprache geführten Gespräches zwischen Lehrer und Schüler durchnimmt. Nicht jeder Text eignet sich aber für eine solche Behandlung; es kommt eben auf die Form an. Was nun die Form der meisten Stücke dieses Lesebuches betrifft, so bin ich nicht ganz sicher, dass sie diejenigen Lehrer befriedigen wird, welche die oben angedeutete Behandlungsweise des Textes anderen vorziehen. Sie würden vielleicht eine grössere Anzahl von Stücken wünschen, die geeignet sind, gesprächsweise reproduziert zu werden, deren Inhalt sich leicht abfragen lässt. In der Mehrzahl der Stücke des Buches scheint mir nämlich das Bilden von Fragen und Antworten sich nicht ungezwungen und natürlich genug gestalten und entfalten zu können; ein auf Grund ihres Textes veranstaltetes Gespräch scheint mir etwas Schwerfälliges und Gesuchtes an sich haben zu müssen. Ich gestehe aber zu, dass ich die Texte bis jetzt allzu flüchtig kenne um mir in dieser Hinsicht ein sicheres Urteil zu erlauben. Erst nach Anwendung des Buches beim Unterricht, lässt sich ein solches fällen.

Wie dieses aber auch ausfallen wird, jedenfalls verdient das Buch in den Schulen Aufnahme und Anwendung zu finden. Das Ziel, das darin dem deutschsprachlichen Unterricht aufgestellt ist, ist hoch und durchaus erstrebenswert, und in dem Buche ist uns auch zweifellos ein gutes Mittel zur Erreichung dieses Zieles gegeben. Zu hoffen bleibt noch, dass das in Aussicht gestellte Wörterbuch, ohne welches die Anwendung des Lesebuches in den Schulen natürlich schwer fällt, nicht mehr lange wird auf sich warten lassen. *Edwin Hagfors.*

L. Harcourt, Deutsches Lesebuch für Ausländer nebst Grammatik und Übungen. Mit zwanzig Bildern. Marburg, N. G. Elwert, 1907. 220 S. 8°. Preis ?

Der Verfasser dieses Buches hat von seiner dreissigjährigen Erfahrung als Lehrer den besten Gebrauch gemacht. Der Text,

den er dem «jungen Ausländer» vorlegt, versetzt diesen unmittelbar in deutsches Leben und Wesen. Aus allen Gebieten sind die Lesestücke gewählt und zwar immer mit Berücksichtigung des ästhetischen Wertes. Das Lesebuch enthält vier Abteilungen: *1. Die Jahreszeiten, 2. Märchen, Sagen und Balladen, 3. Aus deutschem Land und Leben* und *4. Lieder und Melodien.* In der ersten Abteilung sind unter sogenannten nützlichen Lesestücken Nr. 13 *Das Deutsche Reich* (mit Karte) und Nr. 21 *Der Gartenkalender* besonders hervorzuheben. Das Erstere bespricht die geographischen und politischen Verhältnisse Deutschlands und zwar in Frageform, wodurch das langweilige Aufzählen von Tatsachen, die dem Schüler bekannt sind, vermieden wird, das Letztere in kurzen Aufzeichnungen die Vegetation und Witterungsverhältnisse etc. der verschiedenen Monate, sowie sie die Schüler moderner Schulen in den naturgeschichtlichen Stunden selbst zu machen haben. Dass unter den Märchen, Sagen und Balladen *Rübezahl* und der *Erlkönig* nicht fehlen, braucht kaum erwähnt zu werden. Die in der dritten Abteilung vorkommenden Kriegsgeschichten von 1870—71 sind unterhaltend und frei von Chauvinismus; das Gedicht *Bonner Studenten* von *Carmen Sylva* giebt ein echtes Bild vom deutschen Studentenleben, mit dem grünen Rhein, dem goldnen Wein, und dem Bummeln. *Der Mai ist gekommen, Die Lorelei* und *Stille Nacht* sind selbstverständlich unter den Liedern.

Unter Anleitung des Verfassers kann im Anschluss an den Text Grammatik getrieben werden. In der Abteilung *Grammatik und Übungen* wird jedes Lesestück nach den darin vorkommenden Schwierigkeiten behandelt und zwar findet man in sogenannten «Anmerkungen» Hinweise auf die Eigentümlichkeiten der Sprache. So z. B. giebt gleich im Anfang ein Gedichtchen von Mörike *Er ist's* Anlass die eben genannte Form zu erklären und zu üben. Die starken und unregelmässigen Verben, von denen ausserdem ein Verzeichnis vorliegt mit dazu gehörenden Substantiven, werden in den «Anmerkungen» genannt, der Ausdruck *auf Erden*, wo das *n* veraltet ist, u. s. w. Dazu kommt dann unter der Rubrik «Grammatik» das Wichtigste aus der Formen- und Satzlehre, woran sich «Aufgaben», aus Deklinations-, Conjugations- und Sprachübungen bestehend, anschliessen, die entweder mündlich oder schriftlich zu machen sind. Eine andere Art von schriftlichen Aufgaben sind «Aufsätzchen», die so gut vorbereitet wie sich der Verfasser sie denkt, sehr nützlich sein können. Ein Beispiel der Sprachübungen, das in dem Verfasser einen geschickten Lehrer erkennen lässt, der Sprachkenntnis mit Sachkenntnis verbindet, mag hier angeführt werden: Wieviel Strophen hat das Gedicht?

Aus wieviel Zeilen besteht jede Strophe? Aus wieviel Silben jede Zeile? Wieviel betonte Silben hat die erste Zeile? Welche Wörter reimen sich?

Trotz des geringen Umfanges (220 Seiten) enthält das Büchlein soviel Stoff, dass ein gründliches Studium desselben dem Schüler alle Schwierigkeiten der Sprache klar macht. Selbstverständlich sind die einfachsten Ausdrücke des täglichen Lebens und die Elemente der Grammatik, d. h. die Wortfolge, die Artikel, die Präpositionen und die gewöhnlichsten Verben als bekannt vorausgesetzt.

Warum der Verfasser nur ein trockenes Verzeichnis der Dichter und Schriftsteller mit ihren Geburts- und Todesjahren folgen lässt, statt von den Berühmteren kurze biographische Notizen hinzuzufügen, versteht man nicht. Diese Notizen könnten als Einführung in die Literaturgeschichte von Nutzen sein, denn nach diesem Buche kann direkt zum Lesen der Meisterwerke deutscher Dichter geschritten werden.

Im Übrigen ist, wie aus dem Vorhergehenden erhellt, die Aufstellung des Buches vorzüglich und es könnte mit Erfolg auch in hiesigen Schulen angewandt werden, wenn man die Schüler dazu anhielte das fehlende Wörterverzeichnis genau und ausführlich selbst zusammenzustellen.

Anna Bohnhof.

Oscar Thiergen, *English Lessons.* Kurze praktische Anleitung zum raschen und sicheren Erlernen der englischen Sprache für den mündlichen und schriftlichen freien Gebrauch. Zweite Auflage. Leipzig, B. C. Teubner, 1904. (= Teubners kleine Sprachbücher: II. Englisch.) Preis: geb. M. 2:40.

Im Vorwort erklärt der Verfasser, dass sein Buch drei Ziele verfolge: «es soll dem Reisenden, der nach England geht, die Möglichkeit verschaffen, sich in gutem, fliessendem Englisch über die verschiedensten Dinge zu unterhalten, ferner soll es den Kaufmann instand setzen auch einen guten Geschäftsbrief zu schreiben, und schliesslich soll es den, der das Buch durchgearbeitet hat, befähigen, die Tagesblätter, Romane etc. zu verstehen und seine Kenntnis von Land und Leuten zu vergrössern». Ein Blick auf das Inhaltsverzeichnis zeigt, dass auf die Erreichung der zwei ersteren Ziele hingearbeitet wird; der Stoff ist nämlich beinahe ausschliesslich aus dem praktischen Leben genommen. *A Walk through the Streets, the House, a Call, in the Train, Shopping, Money, Measures and Weights, Trades* etc. heissen die Rubriken. Ein geschickter Lehrer mag es ja möglich machen, das Interesse

der Schüler durch alle diese 25 praktischen Lektionen hindurch wach zu erhalten. Einen Begriff von dem Geist der Sprache als Ausdrucksmittel für die Gedanken erhalten die Schüler aber nicht ohne gute Lektüre. Die Abteilung *Reading, Anhang E,* enthält indessen nur 10 Anekdoten, die kaum mehr als 5 Seiten zusammenhängenden Text ausmachen, und *Anhang D, Poems*, 8 kurze Gedichte.

Für den praktischen Gebrauch ist der Stoff ausgezeichnet gut gewählt und vielseitig behandelt; besonders ist die Sammlung von Briefen im *Anhang C* vorzüglich. Unter dem Titel «Addressing an Envelope» findet man hier die in den meisten derartigen Büchern fehlenden Formen von Briefadressen. Auch die im *Anhang B* gegebenen Homonymen und Paronymen sind als Gedächtnisübung zu schätzen. Der Verfasser scheint aber der neusprachlichen Reformmethode ganz abgeneigt zu sein; nach seinem Buche zu urteilen ist er überzeugt, dass eine Sprache nur durch Übersetzung gründlich erlernt wird. Auf Übersetzung wird im Vorwort ausdrücklich hingewiesen. Auch fangen alle 25 Lektionen mit einem «Vocabulary» an, dann folgt ein «Reading Exercise», darnach ein «Translation Exercise» und schliesslich ein «Conversation». Daher ist ausser dem englisch-deutschen auch ein deutsch-englisches Wörterverzeichnis da. — Auf das gründliche Erlernen der Grammatik wird viel Gewicht gelegt. In Fussnoten werden die zu jeder Lektion gehörenden grammatischen Regeln gegeben und im *Anhang A* ausserdem eine vollständige Übersicht des Zeitwortes.

Die Lautlehre ist genau durchgearbeitet; sogar die Dehnung der Konsonanten vor stimmhaftem *s* wird bezeichnet. Umsomehr fällt es auf, dass der englische Buchstabe *a* mit *ē* bezeichnet wird statt mit *e*^{i}. Der Verfasser spricht in der Lautlehre von den verschwindenden Lauten und bezeichnet sie, wie *Sweet*, durch Hochstellung. Auch sagt er ausdrücklich, dass in *name, came, reign* das helle *e* in *i* ausklingt. Dabei sind Worte wie *name* > *nēm* und *came* > *kēm* geschrieben, während z. B. *gave* > *ge*^{i}*v* und *grave* > *gre*^{i}*v* ausgesprochen werden sollen.

Eine deutliche Karte von London und hübsche Bilder vom *Tower*, *Houses of Parliament* und *London Bridge* befinden sich am Schluss des Buches.

Anna Bohnhof.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 19. Oktober 1907, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand und 12 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Schriftführer verlas den Jahresbericht des verflossenen Vereinsjahres.

§ 3.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Fräulein Mag. phil. *Estrid Kullhem* und Stud. phil. *Hjalmar Procopé.*

§ 4.

Lektor *J. Poirot* referierte das neuerschienene Werk Fr. Saran's «Deutsche Verslehre»*).

Professor *H. Pipping* meinte, dass Saran's Ansichten betreffs des Rhytmus nicht neu seien. Übrigens wollte er im Gegensatz zu den in Saran's Buch ausgesprochenen Meinungen hervorheben, dass der Takt als das Konstitutive des Verses anzusehen sei, und dass die Prosa immer einen, wenn auch unvollkommenen Rhytmus aufzeige, was Prof. P. durch Beispiele aus der Entwickelungsgeschichte des Altnordischen darlegte.

Prof. *W. Söderhjelm* sprach sich betreffs der Rolle des Taktes in dem germanischen Verse in derselben Richtung aus, wie Prof. Pipping.

In fidem

Holger Petersen.

*) Vgl. Neuphil. Mitteil., dieses Heft, S. 139.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 9. Novemher 1907, bei welcher Sitzung der erste und der zweite Vorsitzende und 21 Mitglieder anwesend waren. In der Abwesenheit des Schriftführers wurde das Protokoll von Mag. phil. A. Långfors geführt.

§ 1.

Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Professor *U. Lindelöf* hielt, im Anschluss an Chadwick's Buch «The Origin of the english Nation», einen Vortrag über die Übersiedelung der Germanen nach England.

§ 3.

Der Vorsitzende meldete, dass folgende Bücher von der Université de Toulouse an den Verein gesandt worden waren: «El Prado de Valencia», von Gaspar Mercader; «Le Jansénisme au XVIII-e siècle et Joachim Colbert», von Abbé Valentin Durand.

§ 4.

Professor *A. Wallensköld* gab ein kritisches Referat von dem Aufsatz J. Cornu's «Phonétique française, chute de la voyelle finale en français» (in den «Mélanges Chabaneau»). Nach dem Vortrag machte Professor *H. Pipping* auf einige mit den von Prof. Wallensköld besprochenen Fällen parallele Erscheinungen auf dem germanischen Gebiete aufmerksam.

In fidem

Artur Långfors.

Eingesandte Litteratur.

Fredrik Wulff, Préoccupations de Pétrarque 1359—1369, attestées par Vat. Lat. 3196, fol. 1 et 2. Lund 1907 [= Lunds Universitets årsskrift. N. F. Afd. 1. Bd. 2. Nr. 4]. 73 S. mit einem Facsimile.

Schriftenaustausch.

Bibliographia phonetica, 1907, Nr. 10.

Mitteilungen.

Am 9. November wurde folgende von Mag. phil. Walter O. Streng verfasste Abhandlung öffentlich verteidigt: Haus und Hof im Französischen, mit besonderer Berücksichtigung der Mundarten. Versuch einer onomasiologischen Studie. Helsingfors 1907. 168 S. 8°. Als Opponent fungierte Prof. W. Söderhjelm.

Am 4. Dezember wurde folgende von Mag. phil. Ivar Hortling verfasste Abhandlung öffentlich verteidigt: Studien über die *ō*-Verba im Altsächsischen. Helsingfors 1907. 114 S. 8°. Als Opponent fungierte Dr. T. E. Karsten.

...NDING LIST JAN 15 1952

PB
5
N43
Jg.7-9

Neuphilologische Mitteilungen

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY